



HAL
open science

Ville aimable

Denis Martouzet

► **To cite this version:**

Denis Martouzet (Dir.). Ville aimable. PUF, 2014, Perspectives Villes et Territoires, 978-2-86906-361-7. halshs-01176272

HAL Id: halshs-01176272

<https://shs.hal.science/halshs-01176272>

Submitted on 29 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ville aimable

Ouvrage coordonné par Denis Martouzet

UMR 7324 CITERES – Université de Tours

Auteurs

Nathalie Audas, ingénieure de recherche au Laboratoire d'Économie des Transports, chercheuse associée à l'équipe IPAPE, UMR 7324 CITERES.

Hélène Bailleul, maître de conférences en aménagement de l'espace et urbanisme à l'Université Rennes 2, membre de l'UMR 6590 ESO.

Benoît Feildel, maître de conférences en aménagement de l'espace et urbanisme au Département Aménagement de l'École polytechnique de l'Université de Tours, membre de l'équipe IPAPE, UMR 7324 CITERES.

Laffont Georges-Henry, ingénieur de recherche au LabEX « Futurs urbains », LAB'URBA, chercheur associé à l'équipe IPAPE, UMR 7324 CITERES.

Denis Martouzet, professeur des universités en aménagement de l'espace et urbanisme au Département Aménagement de l'École polytechnique de l'Université de Tours, membre de l'équipe IPAPE, UMR 7324, CITERES.

Nicole Mathieu, directrice de recherche émérite, membre de l'UMR 7533 LADYSS.

Joëlle Salomon Cavin, maître assistante en politiques territoriales, Institut de géographie et durabilité, Université de Lausanne, chercheuse associée à l'UMR 7533 LADYSS.

Table des matières

Introduction : la ville aimée car aimable... ou détestable et donc détestée ?

Denis Martouzet

Chapitre 1 : Habiter, une affaire d'affects : dialogue et confrontations

Nicole Mathieu et Denis Martouzet

Chapitre 2 : De l'affectivité des lieux, détour épistémologique

Denis Martouzet

Chapitre 3 : L'affectivité et l'organisation spatiale des sociétés

Benoît Feildel et Nathalie Audas

Chapitre 4 : Pour un urbanisme affectif

Benoît Feildel

Chapitre 5 : Interroger une représentation collective : la ville mal-aimée

Joëlle Salomon Cavin et Nicole Mathieu

Chapitre 6 : Le rapport affectif à l'espace de Jean-Jacques Rousseau

Denis Martouzet

Chapitre 7 : Quand le cinéma contribue à l'affect des lieux

Georges-Henry Laffont

Chapitre 8 : Attitudes: les vingt-quatre "types" de relation à sa ville

Denis Martouzet

Chapitre 9 : L'affection, une affaire de rythmes

Nathalie Audas

Chapitre 10 : Patrimonialiser les affects ? Le rapport entre le *nous* et le *je*

Hélène Bailleul et Denis Martouzet

Chapitre 11 : Les belles images de ville : l'instrumentalisation du rapport affectif

Hélène Bailleul

Chapitre 12 : Participation citoyenne et émotions

Benoît Feildel

Conclusion : Aimée, aimable, aimante, la ville, une histoire de sentiment

Denis Martouzet et Georges-Henry Laffont

Introduction : la ville aimée car aimable... ou détestable et donc détestée ?

Denis Martouzet

La ville est-elle aimée ? Oui, à n'en pas douter. On rencontre ici ou là des amoureux de la ville qui, chacun à leur manière, tentent, avec plus ou moins de bonheur, de décrire « leur » ville et les sentiments qu'elle leur inspire, les émotions qu'elle provoque, les attentes dont elle fait l'objet. Demander aux gens de parler de la ville les amène quasiment systématiquement à opter pour un mode affectif. Telle personne décrira les ambiances, les lumières, les couleurs, « un petit pan de mur jaune », telle autre parlera avec effusion de ses rencontres avec un bâtiment, avec une personne, avec un petit coin de paradis qui prend la forme d'une arrière-cour, d'une placette, d'un souvenir de vacances ou d'enfance. Celle-là évoquera sa relation à la ville et l'un des plus beaux discours qui nous ait été donné à entendre a été celui d'une personne qui affirmait aimer – au sens fort – la ville, en l'occurrence Grenoble, mais sans pouvoir ni vouloir y habiter de façon continue. Il en a fait, ainsi qu'il le soulignait, une « maîtresse » chez qui il fait bon aller de temps à autres mais à condition d'avoir aussi un chez-soi, à l'écart de la ville. Tel autre, croyant parler de la ville ne parle que de lui-même : il s'aime à travers elle, il l'aime parce qu'elle lui permet d'être, d'exister. Tous ou presque, à divers degrés, cherchant à qualifier l'objet, décrivent surtout – voire uniquement – la relation qu'ils entretiennent avec l'objet, se trompant d'ailleurs sur la nature même de la relation, croyant parler de la relation qu'ils ont à la ville alors qu'ils parlent aussi de la relation inverse : la ville les aime-t-elle ?¹

L'idée originelle du rapport affectif à la ville, expression qui sera déclinée plus tard en rapport affectif à l'espace² puis, par les apports de la psychologie environnementale³ sur l'attachement au lieu⁴, en

¹ Les propos de cette introduction reposent sur un ensemble de travaux réalisés à l'Université de Tours, pour lesquels de très nombreux entretiens ont été réalisés, parfois appuyés par des questionnaires ou d'autres techniques d'enquête (cartes mentales, parcours commentés...). Les références des principaux d'entre eux suivent.

Bochet Béatrice, *Le rapport affectif à la ville : essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2001.

Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : conséquences urbaines et spatiales, le cas de Fort-de-France », *Annales de Géographie*, n°623, 2002, p. 73-85.

Feïdel Benoît, *Le rapport affectif à la ville. Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2004.

Guyomard Fanny, *Le rapport affectif entre l'individu et la ville : l'exemple de Bruxelles*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2005.

Le Borgne Joëlle, *Évolution du rapport affectif à la ville de l'individu, à travers son parcours de vie*, Mémoire de Master, Tours, Université de Tours, 2006.

Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : premiers résultats », dans Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 171-192.

Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : analyse temporelle ou les quatre "chances" pour la ville de se faire aimer ou détester », Communication au colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 05-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

Audas Nathalie, *Le rapport affectif : comparaison de méthodologies en vue de comprendre la dimension affective des représentations de la gare*, Mémoire de Master, Tours, Université de Tours, 2007.

Polleau Solène, *Rapport affectif aux lieux et complexité des lieux : quelle corrélation ?*, Mémoire de PFE, Tours, Université de Tours, 2008.

Feïdel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

Audas Nathalie, *La dynamique affective envers les lieux urbains : la place des temporalités individuelles et urbaines*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2011.

² Feïdel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

³ Moser Gabriel, Weiss Karine (dir.), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris, Armand Colin, 2003.

⁴ Altman Irwin, Low Setha, *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992.

rapport affectif aux lieux⁵, provient d'un étonnement wébérien face à des pratiques urbaines, à des discours sur la ville – et sur soi – d'habitants ordinaires et d'usagers de la ville, de travailleurs et de mères de famille, d'enfants, d'adolescents et de personnes âgées, d'oisifs et d'affairés, de citadins et de campagnards... Au-delà de la diversité irréductible de ces pratiques et discours, est apparu que les concepts préexistants (proches comme le mode d'habiter⁶, l'imaginaire urbain⁷, les préférences au sens des économistes, les représentations mentales⁸ ou d'autres plus éloignés de nos préoccupations mais non sans liens) ne suffisaient pas à la compréhension pleine et entière de ce qu'est, pour les gens, la ville. Non que le rapport affectif à la ville permette cette compréhension pleine et entière, mais il s'en rapproche néanmoins par son caractère englobant organisant en système ces concepts qu'il transcende. L'émergence de cette insatisfaction est liée au décalage qui nous paraît maintenant flagrant même si chacun a l'intuition de son évidence, entre les discours savants – ceux de la géographie, de la sociologie ou de l'économie urbaine – et les discours techniques – ceux des travailleurs de la ville : politiques, urbanistes, architectes – d'une part et, d'autre part ceux des gens en général, quels qu'ils soient pour peu qu'il y ait spontanéité de leur parole. Leur parole n'est pas système, ni cohérence, ni logique, ni lisse, elle n'est pas non plus théorie. Elle peut être redite de choses entendues ici ou là, dans les médias, dans les discours politiques par exemple, elle peut être répétition et effet d'imitation. Mais elle évoque plutôt, elle suggère, dit sans dire, utilise inconsciemment le non-dit pourtant bien présent, elle effleure les choses, parfois les bouscule et les malmène, pour au final effeuiller, dénuder une réalité difficile, pour le chercheur, à faire émerger alors qu'elle est bien là, derrière les mots qu'il faut dire, derrière les attitudes qu'il faut donner à voir, derrière les discours qu'il est de bon ton de tenir. Cette réalité c'est celle de la relation affective à la ville et, de façon très imbriquée, dans la ville. La parole des habitants et des gens en général est tout ce que les sciences humaines et sociales en ont dit : du vécu, du perçu, du ressenti mais le fond de cela, la teinte qui imprègne l'ensemble est bien l'affectivité, les émotions, les sentiments, qu'ils soient positifs ou négatifs, changeant sans cesse ou se cristallisant parfois. Par conséquent, il s'est agi – et il s'agit encore car le chantier débute à peine – de faire en sorte que la recherche en sciences humaines prenne cette question au sérieux – répondant au souhait de Dardel⁹, prenant en compte le quotidien de de Certeau¹⁰ et les travaux pionnier de Tuan¹¹ –

Giuliani Maria Vittoria, « Toward an Analysis of Mental Representations of Attachment to the Home ». *The Journal of Architectural and Planning Research*, n°8, 1991, p. 133-146.

Kasarda John, Janowitz Morris, « Community Attachment in Mass Society », *American Sociological Review*, n°3, 1974, p. 328-339.

Riger Stephanie, Lavraskas Paul, « Community Ties : Patterns of Attachment and Social Interaction in Urban Neighborhoods », *American Journal of Community Psychology*, n°1, 1981, p. 55-66.

Sampson Robert, « Local Friendship Ties and Community Attachment in Mass Society: A Multilevel Systemic Level », *American Sociological Review*, n°53, 1988, p. 766-779.

Sixsmith Judith, « The Meaning of Home: An Exploratory Study of Environmental Experience », *Journal of Environmental Psychology*, n°6, 1986, p. 281-298.

Rioux Liliane, Approche psychosociale de l'attachement aux lieux de travail, Document de recherche n°2, Laboratoire Orléanais de Gestion, 2005, <http://www.univ-orleans.fr/log/Doc-Rech/Textes-PDF/2005-2.pdf>, consulté le 19/11/2012.

Grillon Gabrielle, Le Conte Johanna, Bonnefoy Barbara, Chaix Basile, *Existe-t-il un attachement au quartier de travail ?*, 2009, http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/65/55/73/PDF/2009_ARPenv_Acte_GGJLCBBBC.pdf, consulté le 19/11/2012.

⁵ Audas Nathalie, *La dynamique affective envers les lieux urbains : la place des temporalités individuelles et urbaines*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2011.

⁶ Mathieu Nicole, « Le mode d'habiter : à l'origine d'un concept », dans Morel-Brochet Annabelle, Ortar Nathalie (dir.), *La fabrique des modes d'habiter. Homme, Lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 35-53.

Mathieu Nicole, 2006, « Repenser les modes d'habiter pour retrouver l'esprit des lieux, Genius loci face à la mondialisation », *Les Nouveaux Cahiers franco-polonais*, n° 6, 2006, p. 33-46.

⁷ Bédard Mario, Augustin Jean-Pierre, Desnoilles Richard, *L'imaginaire géographique : perspectives, pratiques et devenir*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 378 p.

Castoriadis Cornelius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

⁸ Bailly Antoine, 1995, « Les représentations en géographie », dans Bailly Antoine, Ferras Robert, Pumain Denise (dir), *Encyclopédie de Géographie*, Paris, Economica, p. 371-383.

Giuliani Maria Vittoria, « Toward an Analysis of Mental Representations of Attachment to the Home ». *The Journal of Architectural and Planning Research*, n°8, 1991, p. 133-146.

⁹ Dardel Éric, *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, CTHS, 1952.

¹⁰ De Certeau Michel, *L'invention du quotidien, les arts de faire*, T.1, Paris, Folio, 1990.

en l'abordant de front, dépassant les concepts cités précédemment, qui l'alimentent mais ne suffisent pas et en brisant à la fois quelques cadres de pensée et quelques réticences¹².

La question est d'importance, mais on ne peut pas interroger la ville, lui tendre le micro, il est simplement possible d'observer les conséquences de ce qu'est la ville pour les personnes et ce qu'elle leur fait, ce qui ne permet pas d'en induire la nature de la relation. Quand la ville exclut, on ne peut pas dire qu'elle cherche à rejeter telle personne, on peut juste dire qu'elle fait « comme si » elle voulait la rejeter. Difficile, impossible de connaître une intention derrière un acte, difficile aussi de prêter une capacité d'intention à un objet, ville ou autre. Pourtant, la personnification de la ville est fréquente. Ne laissant pas indifférent, la ville se fait personnage, parfois même personne, et non simple décor, encore moins de froides coordonnées géographiques. En tout cas, la plupart en parle ainsi.

Les tentatives menées pour quantifier ou du moins évaluer ce rapport affectif à la ville montrent toutes, globalement, au-delà des cas particuliers – et ce sont tous des cas particuliers –, une relation plutôt positive, loin du rejet de la ville, loin aussi de l'indifférence. L'indifférence n'est que très rarement donnée comme qualification de la relation. La ville n'apparaît que très rarement neutre ou sans intérêt. La ville est appréciée, positivement mais moyennement, en tout cas cette mesure qu'il faudrait conforter va à l'encontre de nombre de discours beaucoup plus négatifs sur la ville, beaucoup plus pessimistes quant à son évolution et son avenir. Ce décalage entre ressentis personnels et discours socialement partagé mérite que l'on s'y attarde. Y a-t-il un problème d'ordre méthodologique qui en serait l'origine ? Ou bien y a-t-il derrière les discours largement diffusés une intention particulière, un arrière-plan normatif, une arrière-pensée idéologique ? Il est clair que certains discours instrumentalisent ce qui relève de la subjectivité portée sur la ville, des représentations que l'habitant, l'utilisateur ordinaire en ont, sur les affects que l'on a envers la ville. Créer des images par les mots, que ce soient ceux des journalistes ou ceux des politiques, par des clichés et des stéréotypes, par une imagerie largement relayée par les médias, permet d'agir sur les émotions – et donc sur les décisions et les comportements – et, par la répétition, de façon plus profonde, sur les sentiments.

Tous les discours ne sont pas négatifs, loin s'en faut. Certains n'hésitent pas à citer des villes où il ferait bon vivre, qui seraient plus agréables à tous points de vue. Régulièrement, nous sont proposés des classements de ces villes sur la page d'accueil des sites Internet d'information de grande audience. Ces classements qui s'apparentent à des distributions de bons points pour les élèves les plus sages et non les plus prometteurs, sont sujets à caution. D'une part, on ignore globalement quels sont les critères retenus pour qualifier et évaluer ces villes, quelle importance est donnée à chacun de ces critères relativement aux autres. D'autre part, il apparaît que les villes en tête du classement sont souvent « propres sur elles » : propre, au sens premier du terme, ce qui exclut Paris par exemple, sécuritaire, ce qui ne peut convenir à nombre de villes, et normées, ce qui ne renvoie qu'à certaines sociétés. Au final, ces villes sont, même si la dimension culturelle et certains effets de mode semblent être pris en compte, sans surprise. On peut les qualifier aussi d'insipides, avec ce que cet adjectif peut avoir de péjoratif. En tout cas, elles ne font pas rêver, bien qu'elles puissent apparaître comme un idéal de tranquillité (qui empêche la surprise), d'entre-soi (qui repose sur l'exclusion du « non-soi ») et de bien-être matériel (qui tarit l'excitation intellectuelle et sentimentale et réduit la charge émotionnelle). C'est – en tout cas pour les amoureux des villes – une sorte de

¹¹ Tuan Yi-Fu, *Topophilia: a Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*, New York, Columbia University Press, 1990.

¹² Les chapitres 2 et 3 du présent ouvrage sont l'occasion de préciser le contexte de recherche, l'état de l'art de ces questions proches du rapport affectif à l'espace, à la ville et aux lieux.

transposition spatiale de l'ataraxie. On peut préférer ce genre de ville, on peut même l'apprécier, mais peut-on l'aimer ? Ce n'est pas sûr.

La ville est-elle toujours aimée ? Non plus, à n'en pas douter. Elle est même parfois, plus souvent que rarement, détestée, haïe. En même temps et parfois par les mêmes personnes, la ville est détestée, haïe, honnie, décriée, accusée de tous les maux et, par suite, fuie, évitée, abandonnée, délaissée... Et les raisons qui sont avancées sont tout à fait recevables et dire ne pas aimer la ville parce que c'est bruyant, sale ou anonyme est suffisant, sans besoin de justifications complémentaires. La ville est – parfois – détestée parce qu'elle est détestable. Ses défauts sont innombrables mais il faut bien considérer que ces mêmes défauts sont pour d'autres ce qui fait qu'elle est attirante, aimante, qu'elle est au final aimée. Si l'on en juge par les discours dominants, la ville serait responsable de tous les maux et, de ce fait, n'est pas, ne peut pas être aimée.

Certains discours, tombant dans la facilité du manichéisme, entre bien et mal, entre agréable et désagréable, entre campagne et ville, deviennent nécessairement outranciers lorsqu'il s'agit de qualifier la ville : sale, puante, bruyante, polluée, anxiogène, lieu du vice et de l'immoral, lieu de l'insécurité et de tous les dangers, lieu de la promiscuité et du frottement. Ce qui, malheureusement, n'est pas dénué de fondement. Mais, au final, si elle est sale, bruyante, polluée, trop dense... c'est aussi du fait de chacun. Pourtant, accuser la ville comme si elle était véritablement coupable revient à manquer la véritable cible, ce qui est bien pratique. La ville n'est que ce que l'on en fait et on l'accuse pourtant d'être ce qu'elle est. Il y a donc confusion entre l'effet et la cause mais aussi entre l'individu et la société. Les personnes qui ont un rapport affectif à la ville plutôt négatif tendent à la considérer comme un objet, alors que ceux qui l'apprécient affectivement ont tendance à la personnifier. Les premiers la réduisent à quelques qualificatifs tandis que les autres ont de la difficulté à exprimer la complexité à la fois de l'objet et de la relation qu'ils ont tissée envers cet objet. Et un discours simplificateur de type « je n'aime pas la ville, c'est bruyant » est non seulement légitime mais suffisant : le bruit est une raison suffisante pour non seulement exprimer un rapport affectif négatif mais aussi pour le ressentir sincèrement. À l'inverse, dire, décrire, analyser, expliquer, du moins tenter de le faire, apparaît comme toujours incomplet et questionner le rapport affectif revient à prendre le risque de le voir disparaître : l'analyse est fatale à la relation amoureuse, alors que la synthèse intuitive, l'évidence, l'aveuglement ou, sur un autre registre, le détail qui attire l'œil engendrent, entretiennent et alimentent cette construction affective.

Aimable : digne d'être aimé. La ville est-elle aimable ? On ne peut donner une réponse ferme ni définitive à cette question, car l'amabilité d'un objet ne dépend pas tant de ses caractéristiques que de la relation qui s'établit, se construit et se reconstruit entre l'objet aimé et le sujet aimant. Contrairement à ce que pourrait laisser entendre le mot, l'amabilité ne précède pas nécessairement le fait d'être aimé : c'est aussi en nous que se trouve l'amabilité de la ville. C'est dans le regard qu'on lui porte qu'elle se crée, parfois, mais pas toujours. On le voit, la question est complexe : qu'est-ce qui fait qu'on aime une ville ? Les romanciers, les poètes, les cinéastes ont su, pour certains, nous le dire mais justement parce qu'ils ne cherchent pas à répondre à un « pourquoi ? » et ils nous apprennent d'abord que l'amour ne se questionne pas. Chercher à savoir éloigne de la connaissance.

La littérature, comme le cinéma, fournit des images de la ville qui permettent de la qualifier selon le registre amoureux. Sans chercher à analyser ou à expliquer, les romanciers, les poètes parfois, instillent, par petites taches souvent, des éléments relatifs à la ville, à un quartier, un bâtiment parfois une simple lumière, restituant une ambiance ou des impressions. La ville se fait douce pour Philippe Sollers dans son *Dictionnaire amoureux de la ville*. Pour *Le loup des steppes*, écrit par Hermann Hesse, personnage par nature aux antipodes de l'urbanité, inapte à la relation sociale, sorte de Jean-Jacques Rousseau exacerbé, en beaucoup plus intuitif, tout

aussi réflexif mais moins intellectualisant, qui sait qu'il passe à côté de quelque chose d'essentiel et que les autres trouvent évident, la ville apparaît finalement comme accueillante : la lumière rouge d'un cabaret des bas-fonds de la ville se fait aimable pour ce moraliste coincé et apparaît comme un véritable refuge, un havre de paix. La ville devient pour lui une steppe dans laquelle il se sent enfin à l'aise, retrouvant son habitat d'origine de loup lorsqu'il comprend, lorsque, plutôt, il saisit intuitivement que la ville, par sa diversité, propose des lieux d'isolement où il fait bon s'arrêter parfois.

Elle est attirante et trouble – attirante parce que trouble – pour le *Professeur Unrat* de Thomas Mann, professeur qui consacre sa vie entière à tenter d'inculquer des éléments de connaissance à ses élèves et découvre grâce à eux la ville et ses plaisirs défendus symbolisés par Lola Frölich, chanteuse dans une boîte de nuit, l'Ange Bleu, interprétée plus tard par Marlène Dietrich dirigée par Josef von Sternberg. Les premières pages de cette œuvre majeure de la littérature romantique allemande décrit le piège dans lequel le chercheur en quête du rapport affectif à la ville peut tomber, en fait ne peut pas ne pas tomber, celui de l'analyse qui dessèche la chose analysée : Unrat impose à ses élèves l'examen minutieux de chaque phrase, chaque tournure, chaque expression de *La Pucelle d'Orléans* de Schiller jusqu'à la nausée pour eux et, pour lui, un plaisir complètement intellectualisé, celui de la maîtrise qui a depuis longtemps évacué tout plaisir esthétique et toute émotion. L'œuvre n'en est plus une, elle est devenue un simple objet d'analyse, voir un sujet d'épreuve scolaire. De même, décortiquer la ville pour en saisir les éléments affectifs, c'est prendre le risque de désincarner cette ville. On n'aime pas une personne, un tableau, une œuvre littéraire parce qu'on en aime les différentes parties : il ne peut pas y avoir sommation des parties pour composer le tout, celui-ci les dépasse en les transcendant. Il en est de même pour les villes ainsi que pour les morceaux de ville et quelle que soit l'échelle, pour tout objet. Aimer nécessite de considérer le tout et considérer le tout suppose de faire la synthèse imprécise, inexacte, floue, subjective, aveugle des parties.

Pourtant, dans cette synthèse, des éléments ressortent, qui sont structurants de l'objet, du point de vue de l'affectivité qui y est portée. C'est le petit détail qui a provoqué l'émotion initiale transformée ensuite en sentiment durable. Là encore la littérature nous décrit mieux ce phénomène. Quand Marcel Proust, à la fin d'*À la Recherche du temps perdu*, évoque, un petit pan de mur jaune que l'on peut distinguer dans *La vue de Delft* de Johannes Vermeer, il l'utilise comme allégorie du temps pour Bergotte qui, justement, meurt en le contemplant et comme art poétique :

C'est ainsi que j'aurais dû écrire, disait-il. Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune.

Mais on voit combien ces quelques centimètres carrés de peinture sont la cause de l'émotion esthétique de l'ensemble du tableau, dans un rapport entre le détail et l'œuvre : l'un sans l'autre ne peuvent exister, ni procurer cette émotion.

Dans cette relation, la ville n'agit pas au sens où elle n'est pas un acteur. En revanche c'est un actant : elle fait agir. Dans la littérature on constate une opposition entre la ville et la nature : la nature, elle, dans une tradition ancienne qui renvoie à Pan, dieu de la nature et dieu de tout et du tout, de l'harmonie et du cosmos, est une véritable force, capable, douée d'intention, même si pour les humains cela reste bien évidemment mystérieux. On en veut pour preuve le rôle obscur de la montagne dans l'œuvre de Ramuz, *La grande peur dans la montagne*, qui renvoie les villageois dans la vallée ou les tue. Seul l'un des personnages, assez énigmatique, peu humain, nommé Clou, s'en sort pour avoir su décrypter cette force-là. La ville, elle, n'est pas agissante, elle est décor de l'action des humains qui, néanmoins, la subissent ou en

profitent, l'utilisent, la contemplent, l'admirent ou la rejettent. Plus que décor, elle détermine des comportements, des représentations, des imaginaires, elle agit sur l'homme et le fait agir de certaines manières. Mais elle n'est pas, comme peuvent l'être les éléments naturels, magique.

À la source de la difficulté de la compréhension du rapport affectif à la ville, le verbe « aimer » est problématique, il ne peut être circonscrit de façon claire et renvoie tout aussi bien aux affects, lorsqu'on évoque l'amour porté à une personne, qu'à l'hédonique lorsque l'on affirme aimer le chocolat. Parle-t-on alors de la même chose ? Non et pourtant il n'est pas plus aisé de chercher ce qui sépare ces deux acceptions. L'une ne va pas sans l'autre : il y a l'aimer, le plaisir d'aimer, aimer le plaisir. Sur un tout autre plan, les affects ne peuvent s'observer directement. La seule observation des pratiques ne révèle que peu de chose de l'affectivité – positive ou négative – portée à la ville. Induire d'un comportement, y compris observable de façon répétée chez une même personne, un état affectif relève de l'approximation, voire du hasard et de l'impossibilité : l'habitant d'une *gated communities*, comptabilisé comme urbain, est tout aussi isolé de la ville que celui qui croit s'en éloigner en allant habiter la campagne avec l'Internet et, de préférence, une gare TGV à proximité. De même, les discours donnés à entendre, bien qu'ils nous permettent de dévoiler quelque peu le caractère affectif du rapport à la ville, ne sont pas un accès direct à celui-ci et les interprétations peuvent en être multiples.

Malgré tout, cet ouvrage vise justement la compréhension des processus en œuvre dans la construction du rapport affectif à la ville, les éléments qui peuvent apparaître déterminants dans cette construction, ceux qui relèvent de la personne comme ceux qui sont constitutifs de la ville, des images qu'elle procure et des représentations que l'on s'en fait. Il nous a fallu chercher l'affect sans chercher à le chercher : il est clair qu'aborder de front la question aurait été le meilleur moyen de ne pas trouver de réponse. Demander à quelqu'un pourquoi il aime la ville ne lui permet pas de répondre, sauf s'il utilise non seulement un discours mais aussi une pensée poétiques. Aimer ne peut se conjuguer sur le mode du pourquoi qui renvoie aux raisons, raisons qui par nature éloigne des affects, sans que pour autant elles en soient complètement disjointes. Nous avons donc procédé par détours, par questions détournées, presque « par inadvertance » pour atteindre ces raisons qui ne relèvent pas, en tout cas pas prioritairement, de la raison.

L'objectif de cet ouvrage est d'abord de construire un concept qui réponde à une nécessité de recherche, en préciser le contenu et en définir le contour, en vérifier l'« opérationnalité ». L'approche est nécessairement pluridisciplinaire, mobilisant les sciences de l'espace (géographie, aménagement et urbanisme, architecture) compétentes du côté des lieux et des espaces, mobilisant la sociologie, l'économie, la philosophie du côté des rapports entre individus et société, mobilisant aussi les sciences de l'individu (psychologie, psychanalyse, philosophie), ou encore la géographie et l'anthropologie dans les rapports entre société et nature. Cette classification, pratique mais artificielle, est réductrice, chacune des disciplines pouvant se qualifier de transversale. Elle est aussi incomplète et certains des auteurs convoquent la dimension temporelle, que ce soit à travers les biographies individuelles et les parcours de vie, par la dimension historique des villes et des lieux, des groupes et des individus, ou encore par la capacité de projection, d'anticipation et d'action plus aisément abordée par les disciplines du projet. L'histoire est là mais aussi les sciences politiques, les sciences de la *polis*. D'autres mobilisent les sciences de la communication, dans l'analyse faite de l'instrumentalisation des affects dans les images proposant des valeurs de la ville, des valeurs de l'action et des comportements en ville, en clair des idéologies urbaines, sociales et politiques en vue de l'adhésion à un modèle ou son rejet en contournant la rationalité et le

temps de la réflexion. Faire un tel tour d'horizon est malaisé : la construction en cours d'un tel concept englobant ne permet pas d'énoncer une certitude quant au caractère complet et précis de ce qui est avancé et de ce qu'il faut mobiliser pour continuer à avancer.

Surtout, le passage toujours délicat de la pluridisciplinarité à l'interdisciplinarité pour atteindre, au final ce caractère englobant suppose de travailler par approches successives puis croisées, mobilisant des travaux antérieurs et d'autres en cours. Nous proposons ici un instantané de cette succession, une vue partielle de ces croisements. Le choix a été fait de structurer le propos par un équilibre, difficile à tenir, entre les approches spatiales et les approches psychosociologiques. Si cet équilibre a globalement été respecté, chaque auteur a pu choisir son ancrage principal, souvent dans les sciences de l'espace comme en attestent les disciplines de référence des auteurs mais à charge pour eux de sortir, par moments, de leurs référents habituels en s'imprégnant d'approches connexes, plus ou moins éloignées.

Cependant, il convient de prendre garde au caractère vendeur, voire racoleur de la thématique des émotions et des sentiments : ils sont aisément instrumentalisables dans le but de faire agir d'une certaine façon, de voir adopter certains comportements. Certaines campagnes publicitaires utilisent cette corde, parfois de façon explicite (comme dans la campagne sur la santé animale : « Je l'aime. Je le vaccine »), y compris dans le champ de l'urbain (Montréal : « J'aime mon quartier, j'en prends soin » ; Lyon : « J'aime mon quartier et je le prouve ! Conseils de quartier : inscrivez-vous ! »), parfois de façon plus souterraine, plus insidieuse. Chercher à toucher les affects d'une personne repose sur le couplage de deux idées. Premièrement, les affects sont un des moteurs les plus puissants de l'action et l'on comprend la tentation qui peut être éprouvée de les mobiliser pour orienter, voire manipuler l'autre, les autres. Deuxièmement, donner de l'importance aux affects permet de se sentir considéré pour soi, individu autonome, doué de libre-arbitre et d'autodétermination et non comme le résultat d'influences extérieures, de déterminations sociales ou de contraintes économiques. S'affirmer par l'affectivité permet de se distinguer – en tout cas de croire pouvoir se distinguer – alors que l'argumentation rationnelle, outre qu'elle suppose l'assentiment de l'autre, par son caractère rationnel, justement, renvoie l'individu à une généralité, celle de l'être rationnel. Ainsi la rationalité, nécessairement partagée, ne permet pas à la personne de s'individualiser, de se démarquer, de se sentir unique et de l'être à ses propres yeux comme aux yeux des autres. Aussi, dans une société où l'injonction à l'individuation¹³ est permanente, affirmer, au-delà du rationnel voire à l'encontre de celui-ci et en mobilisant les affects, que « c'est mon choix »¹⁴ permet d'exister.

Au-delà de toutes ces précautions et mises en garde, nous proposons un parcours qui explore certains aspects du rapport affectif à la ville, sans souci ni prétention d'exhaustivité. Si le premier chapitre explore la question de la genèse du concept de rapport affectif à la ville, en le confrontant avec celui de mode d'habiter, tous deux révélateurs d'une inadéquation des concepts habituellement utilisés pour décrire le rapport à l'espace, le deuxième propose un détour épistémologique et méthodologique qui, en termes de recherche, permettent d'éviter les écueils de ces questions ardues : que signifie aimer la ville ? Quels sont les facteurs qui amènent à aimer ou détester la ville ? Quels sont les processus en œuvre dans la construction de ce rapport spécifique à la ville ? Il est alors question d'objets (la ville, les villes, quelle(s) ville(s) ? et quels individus, quels groupes ?), mais aussi d'ampleur spatiale des lieux aimés ou détestés, les différentes échelles se répondant, mais encore de niveaux d'abstraction et de généralité : parle-t-on de toute la ville ou de certains morceaux, des lieux urbains,

¹³ Martuccelli Danilo, « Les trois voies de l'individu sociologique », *EspacesTemps.net*, 2005, Textuel, 08.06.2005 <http://espacestemps.net/document1414.html>, consulté le 25/10/2011.

¹⁴ Titre d'une émission de télévision qui met en avant le souhait d'autodétermination : « c'est mon choix » est autant l'expression d'un constat que d'une revendication.

patrimoniaux et socialement appropriés et valorisés ou des petits territoires personnels et intimes, parle-t-on de telle ville, des villes ou de la ville en général ? Quelles méthodes peut-on envisager pour capter ce rapport affectif ?

Les cinq chapitres suivants visent un état de l'art, certes partiel, de la thématique. Benoît Feildel et Nathalie Audas proposent une clarification sémantique et théorique du vocabulaire affectif dans le champ de l'organisation des sociétés et notamment leur organisation spatiale. Benoît Feildel poursuit le propos en passant de l'analyse de l'organisation de ces sociétés aux principes mêmes d'organisation faisant le lien entre les études urbaines et l'urbanisme. Joëlle Salomon Cavin et Nicole Mathieu prennent une posture qui renvoie au collectif par l'examen des idéologies organisatrices des sociétés : celles-ci sont-elles favorables à la ville ? Comment la décrivent-elles, l'évaluent-elles ? Ensuite, Denis Martouzet prend le contrepied en se focalisant sur l'individu et ses différentes dimensions : esthétique et hédonique, politique, psychologique, éthique, révélant non tant la complexité de la personne mais celle de la construction du rapport que l'individu entretient avec la ville. Enfin, Georges-Henry Laffont focalise son propos sur les imaginaires véhiculés par chacun de nous, qu'il dévoile par une analyse cinématographique des images de ville : entre images et représentations mentales.

Les chapitres suivants sont au cœur du rapport affectif : est d'abord exprimée sa diversité sous forme de construction de figures par Denis Martouzet, continuées en cela par Nathalie Audas qui en explore les dimensions temporelles, notamment en termes de processus de construction du rapport affectif à la ville mais aussi en fonction des temporalités urbaines et des temporalités individuelles. L'accent, dans cette dynamique, est alors porté par Hélène Bailleul et Denis Martouzet sur la question du patrimoine : celui-ci est-il aimable ? Rien n'est moins sûr. Une part d'instrumentalisation est fortement présente. Hélène Bailleul prolonge le propos en posant la question de l'instrumentalisation des affects dans les politiques d'image des villes. Enfin, Benoît Feildel poursuit cette idée en montrant comment, quelles qu'en soient les circonstances, les émotions entrent dans la fabrique de la ville et, inversement, comment les délibérations associées à cette fabrique construisent le rapport affectif.

Chapitre 1 : Habiter, une affaire d'affects : dialogue et confrontations

Nicole Mathieu et Denis Martouzet

Dans ce chapitre est restitué, de façon synthétique, un ensemble d'entretiens qui a permis de croiser les points de vue de Nicole Mathieu, géographe, directrice de recherche émérite du CNRS (UMR LADYSS) et de Denis Martouzet, urbaniste, professeur à l'Université de Tours (UMR CITERES). L'une a forgé le concept de mode d'habiter, l'autre celui de rapport affectif à la ville. L'objet majeur de ces entretiens, outre le plaisir de l'échange, a consisté dans la mise à l'épreuve réciproque des deux concepts, leur résistance l'un face à l'autre qui en fait ainsi saillir les particularités, les ressemblances, les complémentarités et leur irréductibilité.

La genèse des concepts

Nicole Mathieu : Pour entamer cette confrontation de nos deux concepts, le rapport affectif à la ville en ce qui te concerne, les modes d'habiter pour moi, nous pouvons nous poser la question de leur genèse. Pourquoi et en quelles circonstances ont-ils émergé ? D'autres expressions proches comme « imaginaire urbain », « représentation de la ville », « modes de vie urbain » et d'autres auraient pu être employés mais le fait même d'avoir forgé ces assemblages de mots comme des concepts, peut-être de les avoir inventés, de continuer à les construire et à les consolider est bien l'indice de notre insatisfaction par rapport aux autres termes disponibles pour atteindre ce que nous cherchons.

Le rapport affectif à la ville : l'étonnement face au terrain

Denis Martouzet : L'origine, chez moi, c'est-à-dire dans mon histoire personnelle de chercheur, de l'idée de traiter du rapport affectif à la ville provient d'un constat lié à un terrain particulier qui a mis à mal l'image que je me faisais, intuitivement et par l'expérience, en tant que citoyen et habitant, de la ville qui pour moi a d'emblée une connotation plutôt positive. Le fait d'être un habitant de l'espace urbain depuis toujours ainsi qu'à travers les générations précédentes, aussi bien du côté maternel que paternel, m'a amené à me sentir en décalage lorsque je me suis trouvé confronté à un espace où, visiblement, tous les indices étaient donnés indiquant que les gens qui y étaient pour une raison ou pour une autre, qui étaient usagers de la ville, éventuellement qui logeaient en ville, ne souhaitaient pas y habiter et cherchaient à en partir à toutes les occasions, le soir, le week-end, lors de déménagements possibles, en faisant construire à l'extérieur de cette ville. Et ce n'était pas un constat fait sur la base d'une petite part de la population que je pouvais observer, je parle bien du constat d'une tendance. C'est d'ailleurs une tendance encore très générale de cette population qui, en l'occurrence, est celle de Fort-de-France¹⁵ ou plus largement celle de la Martinique, qui fuit cette ville. Ce décalage, plus exactement ce sentiment d'être en décalage, dont l'origine est, de fait, autant ma normativité que l'observation, m'a conduit à essayer de déterminer les facteurs qui entraînent en ligne de compte dans ce rapport très spécifique du Foyalais et du Martiniquais à la ville de Fort-de-France. Telles ont été les circonstances de l'émergence de l'idée sous-tendue par ce qui deviendra, très rapidement, le concept de rapport affectif à la ville.

¹⁵ Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : conséquences urbaines et spatiales, le cas de Fort-de-France », *Annales de Géographie*, n°623, 2002, p. 73-85.

NM : Il y a l'origine du questionnement et il y a celui du concept.

DM : C'est l'expression qui m'est venu intuitivement et directement comme étant la bonne. Je peux difficilement apporter de justification au fait que ce soit cette expression qui s'est imposée presque à mes dépens. Mais, à mesure de l'avancement dans mes réflexions et dans mes travaux de recherche sur ce sujet, d'abord sur le cas de Fort-de-France puis en d'autres lieux, que ce soit dans le cadre de recherches ou d'encadrement de recherches menées par des étudiants, je me suis aperçu que, finalement, cette expression résiste. Elle est capable d'absorber un certain nombre de considérations, de résultats, de questionnements et éventuellement de postures méthodologiques qui entrent dans cette formule un peu toute faite au départ. Je n'ai pas souvenir d'avoir préalablement essayé d'autres façons de dire. Ensuite, néanmoins, je me suis interrogé sur les déclinaisons possibles de cette expression, sur le fait de savoir s'il fallait utiliser « rapport affectif à la ville », « rapport affectif au lieu » ou « aux lieux », au pluriel, ou éventuellement d'autres espaces ou types d'espaces : « rapport affectif à la montagne », pourquoi pas ? Ou « à la mer », ou « au littoral » ? Il est vrai, j'ai commencé par le rapport affectif à la ville. Cela provient, d'une part, je pense, de ma formation d'urbaniste et du fait que, très clairement, la ville m'intéresse plus que d'autres espaces. Contrairement à toi, je ne connais pas grand-chose de la campagne. Mais, automatiquement, en cherchant les facteurs de ce rapport affectif à la ville chez les Martiniquais, il fallait analyser aussi quelles étaient les pratiques à l'extérieur de la ville et le fait de fuir la ville amène bien les gens à aller quelque part, ailleurs. Donc, il s'agit certes de la ville mais je ne la conçois absolument pas comme fermée sur elle-même, isolée. D'autre part, cette entrée par la ville provient très certainement du fait que la première fois que je me suis posé ce type de questions, c'était bien en rapport avec la ville, à travers le cas particulier que j'ai évoqué.

NM : Donc, avec une ville réelle. Mais se pose alors la question du « la », du rapport affectif à « la » ville : en l'énonçant ainsi, tu as quand même visé une sorte d'abstraction. Tu n'as pas dit l'idée de ville, tu as dit « la » ville. Est-ce que tu peux m'en dire un peu plus sur ce point ?

DM : J'allais y venir et cela a été l'objet de réflexions que j'ai pu avoir et de discussions avec des collègues. Bien que ce soit Fort-de-France qui m'ait alerté sur cette question, ce n'est pas le rapport affectif à cette ville qui m'intéressait. Au départ, c'était le rapport affectif à une ville qui, en l'occurrence s'appelle Fort-de-France. Mais je n'allais pas travailler toute ma vie sur cette ville. Aussi, j'ai donné une certaine extension à mon questionnement, en disant « rapport affectif à la ville ». Cela provient surtout de mes premières enquêtes, parce que lorsqu'on pose la question « aimez-vous la ville ? », les personnes répondent au niveau où elles le souhaitent, au niveau de leur compréhension de ce que je leur demande, et elles choisissent. Certaines vont même relativement loin en ébauchant des réponses qui sont à plusieurs niveaux en même temps. Parfois, elles parlent de la ville mais en fait, on s'aperçoit que c'est d'une ville en particulier, ce peut être la ville natale ou la ville où elles habitent actuellement ou la ville où elles ont appris ou fait quelque chose de marquant. C'est une ville en particulier mais qui réfère très souvent à une ville plus abstraite, et la réciproque est vraie. Ensuite, il peut y avoir dans les discours des types de villes : avant de parler de l'idée de la ville ou de la ville en général avec un niveau d'abstraction assez poussé, il y a ce niveau intermédiaire qui est celui d'un type de villes, généralement très peu clairement défini. Par exemple, revient souvent l'expression « ville à taille humaine », ce qui ne veut pas dire grand-chose. Je me rappelle une série d'entretiens où cette expression avait été utilisée de nombreuses fois et si on regardait de quelles villes, en particulier, il s'agissait, cela allait d'Auch à Toulouse, donc dans un rapport de 1 à 40 en termes de population. Bref, après une

ville, un ensemble de villes plus ou moins connues, il y a un type de ville. Ensuite il y a les villes, puis c'est passé à l'idée de ville, la ville « idéale », pour enfin arriver, dans les discours de certaines personnes, à la ville idéale. Ils sont d'ailleurs assez nombreux à sous-entendre une ville idéale dans la ville qu'ils aiment, plus exactement, ce qu'il y a d'idéal, dans le sens d'approchant l'idée d'une certaine perfection, dans telle ville ou tel type de villes qu'ils aiment. Là on revient, par exemple, aux villes à taille humaine : la condition d'idéalité d'une ville serait le fait qu'elle soit d'une certaine taille. Pour d'autres personnes, la ville idéale, c'est la ville qui ressemble à une cuisine bien équipée où tout est à proximité, tout fonctionne bien, les tiroirs ne grincent pas, elle est pratique, c'est la ville-IKEA mais, en même temps, c'est quelque part où l'on se sent chez soi et peut-être même au cœur du chez-soi.

NM : tu as légitimé, ton concept, profondément, par l'étonnement, devant le terrain, devant un terrain relayé par la curiosité et le besoin d'approfondir, de comprendre ce qui fait que l'on aime ou que l'on n'aime pas une ville, les villes, la ville.

DM : À mon tour, je te pose la question de l'origine et des conditions dans lesquelles ont émergé l'idée puis le concept de mode d'habiter.

Le mode d'habiter : relier l'idéal au réel

NM : À t'entendre et pour te faire une réponse que je voudrais symétrique à la tienne, je prends conscience que ce n'est pas du terrain, ou d'un terrain, qu'a émergé le concept de mode d'habiter. Je me souviens très bien du moment où le terme s'est imposé à moi, où intuitivement je l'ai lancé comme un concept qui m'aiderait à penser la ruralité et les relations villes/campagnes à l'échelle européenne. C'était à La Rayrie en août 1993. Il me fallait écrire un article pour le colloque *Les fondements agraires de l'Europe* organisé par le Groupement de recherche du CNRS « Agriculture, agro-alimentaire et dynamiques sociales de l'espace rural » (AGRAL) dont j'étais membre et qui devait avoir lieu les 30 septembre et 1^{er} octobre de cette même année. Une question me travaillait : comment passer du questionnement sur les transformations des espaces ruraux français, de niveau national et qui m'était devenu familier, à une problématique de recherche pertinente pour penser *L'Europe et ses campagnes*¹⁶ ? Voici les premières phrases que j'ai réussi à écrire :

Comment appréhender l'Europe rurale face aux redistributions de la population et des activités économiques et à la reformulation des politiques européennes en quête d'une Europe politique ? Quelles sont les conséquences des turbulences politiques et démographiques sur la ruralité européenne dans les faits et dans les idéologies ? L'Europe a-t-elle encore une identité rurale, des identités rurales ?¹⁷

Le souvenir reste vif : j'ai eu beaucoup de mal à poursuivre tant ces questions me paraissaient ambitieuses par rapport à mon expérience de recherche. Pour sortir de l'impasse, il me fallait faire un effort d'invention, aller au-delà de ce que j'avais déjà écrit, aller jusqu'à la conceptualisation. Une double intuition allait me débloquer. La première, l'évidence que, dans les idéologies comme dans les faits, la ruralité ne pouvait être pensée hors de sa relation avec la ville, avec l'urbain :

¹⁶ Jollivet Marcel, Eizner Nicole (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1996.

¹⁷ Mathieu Nicole, « Rural et urbain : unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », dans Jollivet Marcel, Eizner Nicole (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1996, p. 187-216, p. 187.

pour comprendre les dynamiques des relations du rural et de l'urbain, il faut se poser la question d'une conception actuelle de la ville européenne contemporaine, de la variabilité dans le temps et dans l'espace de cette idée et de son incarnation dans des villes réelles¹⁸.

Il me fallait approfondir le concept de ville que jusqu'à présent j'avais laissé comme une boîte noire, l'envers de la catégorie de rural. Il fallait l'approfondir pour l'Europe dans sa double dimension idéale et réelle et dans sa diversité. Mais comment penser la relation proprement dite entre le rural et l'urbain ? C'est alors que surgit l'assemblage de mots que je désignais intuitivement comme le concept de « mode d'habiter ». Il m'est apparu comme ayant la capacité de relier

deux niveaux généralement non distingués : le niveau « idéal » et l'univers des représentations collectives ; le niveau des faits repérables dans les dynamiques effectives de migration, dans les changements réels de l'habitat en relation avec des espaces objectivés¹⁹.

Et surtout il me permettait d'assembler des situations et des dynamiques que j'appréhendais jusqu'à présent sans réussir à trouver une clé permettant de les articuler comme des relations entre villes et campagnes.

Quand je relis aujourd'hui ce que j'ai écrit alors pour introduire le concept de mode d'habiter, je m'étonne du caractère succinct de la définition et de l'argumentation que j'en donne :

On réduit aujourd'hui la notion de résider à ses dimensions matérielles ; on oublie qu'elle implique la notion d'*oikos*, d'homme habitant. On a tendance à sous-estimer que le mode d'habiter est une part importante de ce qui fait la différenciation entre le rural et l'urbain dans les représentations collectives²⁰.

Aussitôt la phrase écrite, je passe sans transition de « mode d'habiter » à « modèles de peuplement et de relations villes-campagnes en Europe » en construisant le déroulement de mon article en trois temps et trois questions. En premier, l'Europe rurale d'avant-guerre, quels modèles d'habiter et de relations villes-campagnes ? J'en distingue cinq archétypes : le modèle méditerranéen avec sa variante latifundiaire, le modèle anglais, le modèle des régions industrielles, le modèle français, constructions que j'estime provisoires et qui ne permettent que de témoigner de la diversité des relations villes-campagnes dans l'Europe des années 1950. Le deuxième temps est celui de l'irruption dans l'idéologie dominante de la ville comme habitat moderne et universel et du rural comme non-lieu ; la question est alors d'évaluer l'efficacité de cette pensée qui modèle la ville et la campagne d'un bout à l'autre de l'Europe (du capitalisme occidental aux républiques socialistes des « pays de l'est ») qui homogénéise les modes d'habiter (à l'ouest le mode d'habiter pavillonnaire, néo-villageois du périurbain ; à l'est un modèle périurbain typique à base d'immeubles et d'espaces verts collectifs). Le troisième temps est celui de la naissance d'un contre-modèle néo-rural revalorisant la campagne et où « l'Européen habitant » serait conduit à

¹⁸ Mathieu Nicole, « Rural et urbain : unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », dans Jollivet Marcel, Eizner Nicole (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1996, p. 187-216, p. 188.

¹⁹ Mathieu Nicole, « Rural et urbain : unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », dans Jollivet Marcel, Eizner Nicole (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1996, p. 187-216, p. 187.

²⁰ Mathieu Nicole, « Rural et urbain : unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », dans Jollivet Marcel, Eizner Nicole (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1996, p. 187-216, p. 188.

privilégier les formes d'habiter diffuses ou la multi-résidence et un certain nomadisme qui deviendrait caractéristique de l'Europe²¹.

C'est ainsi qu'est né le concept de mode d'habiter que je ne cesserai de travailler par la suite et jusqu'à aujourd'hui en approfondissant son contenu et son usage. Mais je me souviens aussi que si la définition de départ est maigre, c'est en partie parce que Marcel Jollivet, l'éditeur du livre, surpris sans doute de cette innovation langagière encore tâtonnante, supprima tout le passage où j'essayais de cerner la genèse du concept en le distinguant de la notion proche de « système de peuplement » et en osant le définir comme un « entre-deux-concepts » censé (ré)concilier celui géographique de genre de vie et celui sociologique de mode de vie.

DM : Tout ceci est assez abstrait et on dirait que contrairement à moi ta conceptualisation ne se réfère jamais au terrain

NM : Certes à l'origine il s'agit d'une intuition plus conceptuelle que venant du terrain. Et pourtant, à y réfléchir, « mode d'habiter » a forcément un rapport avec le terrain ne serait-ce qu'à cause du verbe « habiter ». D'ailleurs, à l'époque et encore aujourd'hui, l'observation continue de « terrains », de localités rurales puis urbaines, l'analyse en parallèle des processus de changement social et spatial qui les affectent ont toujours été fondamentales pour moi. Si je fouille au-delà du moment que je lui donne pour origine, celle-ci est complexe et difficile à expliciter. Il y a, d'une part, une volonté de résister aux représentations collectives de la ville et de la campagne qui dominaient dans la sphère politique, survalorisant l'urbanité synonyme de modernité et de progrès, dévalorisant le rural (et la paysannerie) au point de nier son existence matérielle et culturelle. En ce sens, le concept provient bien d'un exercice discursif de contre-idéologie. Mais, d'autre part, c'est bien ma connaissance des terrains ruraux que j'étudie qui me pousse à résister, à décoder, voire à contredire le système de valeurs qui se cache derrière les politiques d'aménagement du territoire, qu'elles soient rurales ou urbaines. En ce sens le concept de « mode d'habiter » me permettait d'échapper à une vision stéréotypée et démographique de la ville et de la campagne, d'entrer dans le réel en mettant au jour les valeurs de ces mots pour les gens ordinaires, pourquoi ils préfèrent habiter ici ou là, leurs représentations et leurs pratiques d'habitants de ces « terrains ». D'où le choix du terme « habiter » et, à l'origine, de celui d'habitant et non d'individu.

Dialogue

DM : J'ai une précision à te demander : à un moment tu as dit que tu cherches à savoir pourquoi les gens, l'individu, tel individu préfèrent habiter ici ou là. C'est le terme de préférence que tu as utilisé qui me gêne, si je cherche à le faire entrer dans la question du rapport affectif à la ville, parce qu'on peut préférer quelque chose sans l'aimer ou le détester en quoi que ce soit. Donc je voulais savoir si ce terme était une rapidité de langage ou une différence fondamentale entre nous.

NM : C'est un terme que je n'utilise jamais à l'écrit : « préférence » a comme désavantage de réduire l'individu habitant à une pratique de décision. Il est connoté, économiquement, à la décision, au choix voire à l'« évaluation contingente »... L'idée même de « choisir la

²¹ Mathieu Nicole, « Rural et urbain : unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », dans Jollivet Marcel, Eizner Nicole (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1996, p. 187-216, p. 202.

campagne » comme le suggère le titre du livre de Bernard Kayser *Ils ont choisi la campagne*²² ne me convient pas. Je suis d'accord avec toi pour ne confondre ni rapport affectif à la ville, ni mode d'habiter avec la notion de préférence qui a conduit, dans mon domaine, à surdéterminer « l'idylle rurale ». En revanche quand je m'attache à démêler, à décrypter, à mettre au jour ce qui constitue le mode d'habiter d'un individu, j'essaie toujours d'éviter le psychologique, le sentiment, l'émotion. Je ne mobilise pas ce que tu appelles le rapport affectif ou les affects, peut-être par incompetence, mais surtout parce que je fais toujours l'hypothèse que quand quelqu'un te parle, il y a certes une dimension émotionnelle forte qui parfois te bouleverse mais qu'il faut traverser plus que percer et atteindre. Ce que je cherche à comprendre est en quelque sorte derrière la sensibilité et l'émotion, une sorte de structure ou d'invariance de l'individu, ce qui est fondateur de son rapport au lieu et paradoxalement ce qui pourrait le changer. Parce que je m'intéresse à la modification du rapport aux choses, du rapport au lieu, du rapport à la nature, du rapport à la consommation, etc., à ce qui est en train de changer comme, par exemple, le rapport aux déchets. Tout renversement, toute rupture, toute discontinuité ne sont vraiment perceptibles que si tu as compris le temps long, l'invariance, la tendance.

DM : À propos de cette tendance que tu cherches, le rapport affectif à la ville, construit et en éternelle reconstruction, est peut-être l'écume qu'il y a au-dessus d'elle. Il y aurait ainsi la tendance, que tu cherches et qui est caché derrière cette écume qui, de ce fait, te gêne, tandis que, de mon côté, je prends en compte cette écume qu'est le rapport affectif parce que je pense qu'il est révélateur de tendances que, d'ailleurs, il contribue à construire : si l'émotion est plutôt de l'ordre du court terme, le sentiment est quelque chose qui se construit, qui se cristallise sur le long terme. Les affects sont révélateurs des tendances que tu cherches par le biais des modes d'habiter, dont les pratiques spatiales, les comportements, les localisations sont la partie émergée, la partie la plus directement visible, je fais des affects un élément de révélation et d'explication de ces invariants et de ces modes d'habiter, voire l'élément principal, mais certainement pas le seul élément d'explication. La différence, au final, entre nos approches est que pour toi les affects masquent les tendances tandis que pour moi ils peuvent les révéler et les expliquer.

Mais au-delà de cette différence d'approche, l'origine, avant même les circonstances d'émergence de nos concepts, est le refus des idées toute faites, des réponses standardisées, formatées. Quand je fais des entretiens, ce qui me motive, finalement, c'est d'aller au-delà des réponses toute faites que m'apportent les gens dans un premier temps et qui sont de l'ordre de la rationalité et donc de l'ordre du choix, de la décision, ce qui est, à mon sens, du domaine de l'économie. Pas de l'économie en tant qu'elle traite de la question de la valeur mais en tant que discipline qui vise à la compréhension de ce qui amène les choix. Or, les réponses sont toute faites, c'est-à-dire totalement déterminées, ou presque, par le modèle sous-jacent : modèle d'individu et de son fonctionnement dans la pensée et dans l'action. Et c'est cette économie-là qui me gêne car elle me masque ce que je cherche. Nous avons la même dynamique : il y a quelque chose devant et nous cherchons ce qu'il y a derrière. Dans mes entretiens, je pousse les personnes dans leurs derniers retranchements et tout à l'heure, quand je t'ai parlé de cette façon dont pour moi le rapport affectif à la ville est devenu une évidence à creuser provient peut-être du ras-le-bol des réponses toute faites en économie mais aussi dans un nombre non négligeable d'entretiens ou de questionnaires qui sont lancés à droite, à gauche, par n'importe qui et de n'importe quelle façon et, évidemment, on obtient des

²² Kayser Bernard, *Ils ont choisi la campagne*, La Tour-d'Aigues, Ed° de l'Aube, 1996.

réponses sans réelle valeur, ou partielles, ou encore qui ne disent pas leur marge d'approximation. Cela m'agace et c'est pour cela que je continue.

NM : C'est un peu semblable pour moi, même si je ne me réfère pas d'emblée à l'économie. Je vais donner un exemple : ce matin, j'étais à l'Académie d'agriculture et nous avons discuté un texte – de grande qualité – sur la chasse écrit par G. Tendron. Dans la discussion, alors que je mettais en cause l'utilisation du terme de « citoyen » comme allant de soi, ce dernier me répond : « les citoyens, de toutes façons, ils ne connaissent rien au territoire, à la chasse etc., etc. ». Je ne supporte pas les stéréotypes et n'accorde aucune valeur aux expressions toutes faites. Je lui rétorque :

de quel droit dites-vous cela alors que vous n'avez jamais fait d'entretiens auprès des chasseurs pour connaître, dans toute leur diversité, leur vie, leur histoire, l'épaisseur du chasseur lui-même ? Le chasseur qui peut d'ailleurs être un agriculteur, qui peut être un rural, qui peut habiter la ville ; alors aussi qu'il aurait fallu faire des entretiens auprès de citoyens qui ne chassent pas pour savoir pourquoi ils ne vont pas à la chasse.

L'idée de citoyen est aussi un stéréotype à déconstruire. J'ai toujours travaillé de façon à ne pas me laisser bernier par les idéologies dominantes. Il me faut un dispositif qui puisse me permettre de déconstruire le « prêt-à-penser » sur le rural et l'urbain par l'étude de terrain, par l'enquête auprès de « gens de peu », par des entretiens, par des histoires de vie, des récits de lieux de vie. D'ailleurs, qui suis-je, moi qui habite et la Rayrie et Paris ? Et dont l'origine est cosmopolite, tellement cosmopolite que je ne peux pas même me dire de famille urbaine ou de famille rurale !

DM : Je fais entrer l'économie non pas dans les stéréotypes, bien évidemment, mais dans les idéologies, du fait de son ambition à dire comment fonctionne le monde dans sa totalité. Ceci dit ce n'est pas la seule discipline à avoir cette prétention et à faire cette erreur, mais c'est peut-être celle qui a poussé cela le plus loin, de la façon la plus formalisée, avec ses différents postulats, notamment celui de la rationalité. La théorie du choix rationnel, par exemple, c'est une aberration.

La propriété première de nos concepts

NM : Une fois la genèse explicitée, une fois mis au clair ce refus du « prêt-à-penser », des idéologies, de certaines approches trop monolithiques et finalement trop simples, voire simplistes, tentons maintenant d'entrer dans le détail de chacun de nos concepts et d'abord de dessiner leur caractéristique majeure, leur propriété principale.

Le rapport à soi

DM : Je sais que quand je te poserai la même question, tu me parleras du rapport au lieu et du rapport à la nature comme clef d'entrée. Ce n'est d'ailleurs pas seulement une clef d'entrée pour la compréhension d'un objet, c'est le cœur même de cet objet. La mienne est le rapport à soi. Pour atteindre une meilleure compréhension de ce rapport affectif chez l'individu, il faut d'abord y considérer le rapport à soi, qui permet de décrypter plus précisément le rapport aux différents objets spatiaux. Et, réciproquement, ce que disent les gens de la géographie, de l'espace, des lieux permet parfois, sous certaines conditions, de comprendre le rapport qu'ils ont à eux-mêmes.

NM : Je t'ai dit tout à l'heure que j'évite la psychologie qui m'apparaît comme un filtre qui masque ou déforme. Aussi, j'essaie toujours dans les entretiens, par exemple, de faire dévier du rapport à soi pour aller vers le rapport à l'autre et dans l'autre il y a, justement, ce qui n'est pas soi, c'est-à-dire l'environnement, la nature qui entoure la personne. Le rapport à soi, tu peux l'avoir indirectement par une compréhension du rapport à l'altérité, à l'autre comme étant, justement, quelque chose qui t'échappe, mais c'est en même temps ce qui te renvoie une image. L'autre est aussi un miroir.

DM : Je vais faire un détour pour mieux préciser ce que j'entends par rapport à soi, que l'on peut, à mon avis, déconnecter du rapport à l'autre. Partons de l'idée qu'on a des gens mobiles, géographiquement mobiles, socialement mobiles, professionnellement mobiles, ils sont capables de changer d'avis, de comportement, d'attitude, de localisation, etc. assez facilement, mais la mobilité affective, elle, ne fonctionne pas ainsi. Elle fonctionne selon une dialectique assemblant cristallisation progressive et à-coups. Si on se place du côté des à-coups, c'est généralement lorsqu'il y a changement de valence, du positif au négatif ou inversement, ou encore de l'indifférence à la non-indifférence, que ce soit le coup de foudre ou le rejet brutal. On ne dit pas « tiens ! J'aime de moins en moins telle personne », on va dire que c'est fini. C'est tout ou rien, de façon manichéenne et le passage de l'un à l'autre est brutal, même si quand on demande une évaluation affective des lieux, de tel lieu par une personne il est capable de dire « plus ou moins » : entre -5 et +5, puisque c'est une échelle que l'on a utilisé, la personne est capable de dire -2 ou +3. Cependant, le passage du plus au moins est une véritable rupture. Et il y a aussi peut être une véritable rupture du moins à l'indifférence, et du plus vers l'indifférence. Il y a au moins trois ruptures du négatif à l'indifférence, du positif à l'indifférence et du positif au négatif. En avoir assez d'une ville dont on a été, on va dire, amoureux, il faut vraiment que quelque chose d'important se soit passé. Quelqu'un qui va parler de sa ville natale avec emphase, en fait tu vas te rendre compte qu'il n'y va jamais et qu'il ne connaît plus sa ville parce qu'elle a évolué depuis des années. Mais il ne s'en rend pas compte, c'est cristallisé et il faudra vraiment un sacré coup de pied au derrière et j'allais dire en même temps aux neurones et surtout aux affects pour qu'il veuille bien changer ceci. Le problème de l'affect, toute la difficulté de la mobilité affective c'est que dire à un moment finalement « je n'aime plus », c'est reconnaître que pendant des années on s'est trompé sur l'objet. Imagine les personnes qui ont divorcés : il y a nécessairement un moment où, celui qui demande le divorce, ne peut pas ne pas penser « mais... ? Pendant 10 ans j'ai été avec cette personne alors que finalement il n'y a rien ! ». Je pense que pour le rapport affectif à la ville, au lieu, au moins dans le discours et au moins dans le cadre méthodologique de l'entretien, c'est très difficile à dire. C'est une mobilité par à-coups brutaux, brutaux parce que c'est une remise en question sinon en cause de soi.

Mais c'est par à-coups parce que, souvent, quelque chose s'est préalablement cristallisé et ce dans deux sens différents. D'abord, celui de Stendhal qui utilise l'image du rameau de feuilles dans une mine de sel qui, petit à petit, très lentement, se couvre de cristaux qui le rigidifie et ainsi le solidifie. Le rapport à l'espace se structure autour d'éléments d'ancrage, d'enracinement, d'attachement et l'on sait combien il est difficile, voire douloureux, d'être déraciné, de se détacher, de perdre un ancrage pour finalement dériver. Dans un autre sens – qui n'est absolument pas incompatible avec le premier – il s'agit de la cristallisation telle qu'on la voit en chimie, c'est la précipitation qui peut avoir lieu, sous certaines conditions, suite à un petit choc et l'élément liquide devient instantanément solide, éventuellement sous forme d'un cristal. Là, c'est bien sûr l'image du coup de foudre envers un lieu, envers une ville. Il faut donc bien voir que si les ruptures sont généralement brutales – pas toujours, il peut y avoir des effets de lassitudes – c'est parce qu'il y a eu auparavant cristallisation et une

« cristallisation coup de foudre » peut être renforcée et/ou peu à peu remplacée par une « cristallisation ancrage ». Comme on l'a vu pour la rupture qui met en jeu le soi, la cristallisation, lente ou rapide, est construction de soi. Ce n'est pas le seul mode de construction de soi, mais c'est l'un des plus structurants justement à cause de cette cristallisation qui est en même temps une forme de rigidification.

Le rapport à la nature

DM : De ton côté, l'élément central, c'est bien le rapport à la nature ?

NM : Ce n'est que peu à peu que j'ai pris conscience du poids que j'accordais à la nature, dans sa double dimension idéelle et matérielle, pour caractériser les modes d'habiter. Mode d'habiter est un concept Janus avec une face active et l'autre passive indissolublement liées : du côté du sujet – l'individu-habitant dans son rapport à la nature des lieux (sa « culture de la nature ») – ; du côté de l'objet – les lieux dans leurs états et dynamiques « physiques » diversement habités selon les cultures et pratiques de la nature de leurs habitants. Exclure la nature de la ville, affirmer qu'elle est hors de la ville, assimiler la campagne à la nature et au paysage renvoie plus à l'étude des idéologies que des faits, relève des représentations sociales. C'est le regard sur leur degré de naturalité qui oblige à penser la ville et la campagne comme des matérialités distinctes : les natures de la ville, les natures des campagnes, les natures de tout espace géographique. Je n'ai jamais admis que l'on puisse assimiler conceptuellement des lieux ruraux à des lieux urbains. Cela explique le malaise que je ressens devant le terme d'agglomération urbaine qui lisse les différences naturelles et matérielles des communes qui en font partie. Cela explique aussi ma répugnance actuelle à utiliser comme un concept le terme scientifiquement correct et à la mode de périurbain – alors que j'ai participé à la construction de ce « type d'espace » –, ceci parce qu'il homogénéise et efface la part diversement naturelle et matérielle des lieux qu'il englobe. La réintroduction des propriétés physiques de l'« espace périurbain » est un moyen de lutter contre la vision stéréotypée de cet espace défini par la démographie et la distance à la ville ce qui non seulement l'éloigne de la notion de « système de peuplement » et des propriétés géographiques comme densité, dispersion du peuplement et disparition des services... mais surtout en ôte la complexité c'est-à-dire le système de relations entre le physique et le social.

Lorsque tu dis « aimer la ville » peut-être en sous-estimes-tu la dimension matérielle ? C'est une possible distinction majeure entre nos deux concepts. Je la discerne même lorsqu'il s'agit de Fort-de-France : la Savane défaite et réoccupée²³, la cathédrale qui a été construite par Eiffel, les maisons avec leurs bouts de jardins et leurs arbres qui dégringolent les pentes, les crabes qui arpentent les bords du récent "Malecon", la plage au pied du fort où on peut encore se tremper les pieds..., c'est mon Fort-de-France habité, une espèce non pas d'espace mais d'ensemble de (mi)lieux marqués par leurs matérialités de ville insulaire. Peu m'importe si elle est aimée ou non aimée : ce qui compte pour moi est la relation habitant/habité qui se noue dans ce continu physique, pratiquée de façon discontinue.

DM : Tu as raison d'insister aujourd'hui sur la question de la matérialité parce que pour moi effectivement cette question-là est plutôt seconde.

NM : Je crois que la différence tient à notre formation. Parce que...

²³ La Savane est le parc du centre-ville de Fort-de-France, au pied du fort militaire dont il était l'ancienne place d'armes.

DM : Excuse-moi, je t'interromps ! Car c'est curieux d'attribuer le rapport différent que nous avons à la matérialité et à la nature à une différence de formation. Les urbanistes sont quand même de bons vieux matérialistes, ils font du projet avec du béton et du bitume. Certes, ils ne font pas que ça. Mais quand même, c'est un peu la base du métier. On n'est pas en génie civil mais on n'en est pas loin. Tandis que toi historienne-géographe, tu as peut-être plus l'habitude de manipuler des concepts qui ne ressortissent pas de la matérialité mais plutôt de la symbolique, de la normativité, de la société, de l'altérité, etc. Et pourtant tu fais de la matérialité une propriété première du concept de mode d'habiter. Quant à moi, je ne dis pas que je la rejette mais je la mets de côté. Nos origines disciplinaires de formation sont donc curieusement mises à mal.

NM : Oui et non. Parce que curieusement, c'est ma formation de ruraliste qui fait la différence. Au fond tu es en train de dire « urbaniste » et moi « ruraliste ». Les ruralistes accordent toujours ou plutôt – ils l'ont un peu oublié – accordaient beaucoup d'importance au temps, aux saisons, à la terre, au sol... On pourrait presque dire que leur formation les prédispose à comprendre tout ce qu'on met aujourd'hui sous le terme d'environnement ou d'écologie. Comme les questions de pollution, l'eau nitratée qui donne mal au ventre, les chemins communaux barrés et grignotés par les agriculteurs en besoin de terres, les coulées de boue descendant d'un champ où il y a eu du maïs après un violent orage, la pullulation d'insectes quand l'hiver a été doux... Contrairement à l'urbaniste son attitude n'est pas « fabricante ». Elle est - était ? - une attitude d'observation des propriétés physiques de *La face de la terre*²⁴ sur laquelle les hommes vivent, que l'espèce humaine habite. Observer, décrire, conceptualiser les interactions hommes-milieus, dans les temporalités de la nature longues et brutales comme les événements extrêmes. Être ruraliste, pour moi, c'est accorder de l'importance aux changements, au changement de temps comme au changement climatique mais du point de vue de la relation des hommes habitant la terre à la nature.

DM : En fait, ce qui compte c'est la formation et non la discipline. Par ailleurs, tu dis, ce qu'il faudrait peut-être creuser, que j'oppose urbanisme et ruralisme. La sonorité de ces deux termes fait que l'on a tendance à les mettre au même niveau et sur le même plan. Or l'urbaniste est dans les sciences de l'action, le ruraliste... Que l'on soit géographe ou historien ou autre comme par exemple sociologue, on est dans les sciences de la compréhension, de l'analyse, etc. mais non dans l'action. D'ailleurs, pour quelqu'un qui fait du développement rural on dira qu'il est un aménageur et non qu'il est un ruraliste.

NM : Ce que tu dis me touche profondément car cela me renvoie à ce côté « engagé » que nous avons en commun. Personnellement, je n'ai jamais séparé l'idée de compréhension de l'idée d'action. Jamais.

DM : Bien sûr mais, quoique reliés, ce sont quand même deux pôles distincts.

NM : Je ne les ai jamais séparés. Dès le départ au Centre d'études économiques de Pierre Coutin, en effectuant mes monographies de communes rurales dans le Massif Central, en interviewant les agriculteurs dans leurs exploitations etc., connaissance et action étaient reliées. Évidemment, cette liaison n'est pas aussi brutale et aussi efficace que celle qui est sous-jacente au terme d'urbanisme.

²⁴ Pinchemel Philippe, Pinchemel Geneviève, *La face de la terre. Éléments de géographie*, Paris, Armand Colin, 1997.

DM : L'urbanisme n'est pas la géographie urbaine. Par contre, un ruraliste peut être un géographe rural.

NM : Certes, un ruraliste peut faire de la géographie rurale ou de l'histoire rurale mais il peut aussi être quelqu'un qui œuvre indirectement ou directement à la transformation de son objet d'étude. Tout le travail fait avec les paysans-travailleurs de la Nièvre dans les années 1970 puis avec l'équipe de *Campagnes solidaires* sont bien des actions militantes mêlant « science » et « action » rurales. N'ayant pas suffisamment réfléchi au lien entre engagement politique et conceptualisation du mode d'habiter, je crains d'être hors sujet en poursuivant notre discussion. Mais l'« activisme » rural, certes moins technique que celui d'un urbaniste, n'en est pas moins effectif. En fait la transformation d'un paysage rural par une action « idéelle » est beaucoup plus sournoise mais elle existe aussi. Il y a une effectivité des actions et des politiques sur la campagne – la PAC par exemple – ne serait-ce que sur les sols qui deviennent stériles, sur l'eau qui se charge de nitrates et favorise les algues vertes, etc. Donc, il y a incontestablement une modification par les actions de développement ou d'aménagement rural ou par les actions individuelles. L'individu a une efficacité dans la fabrique de la campagne comme de la ville.

DM : Les temporalités ne sont pas les mêmes.

NM : Voilà. Et surtout la matérialité, le changement matériel n'est pas aussi visible. Il l'est... mais de façon plus masquée, plus sournoise. Je n'ai pas d'autre mot pour le dire.

DM : Prenons un exemple. En ville s'il n'y avait pas de bâtiment sur un terrain en friche et que maintenant un immeuble a été construit, tout le monde le voit. Tandis qu'à la campagne, le développement de certaines espèces montre qu'il y a eu une action anthropique vingt ans plus tôt... Il faut déjà être plus ou moins spécialiste.

J'ai une conception très minérale de la ville, je ne suis pas forcément pour le fait qu'on réintroduise des espaces verts dans tous les espaces urbains. Mais, d'une part, je ne rejette pas l'idée de nature ni celle de la réintroduction de celle-ci en ville, d'autre part, quand j'interroge des individus pour appréhender leur rapport affectif à la ville, eux, ils la font entrer, ils sont capables de dire, par exemple : « je n'aime pas la ville parce que j'aime la campagne, le monde rural, le vert, l'écologie... » ou « j'aime la ville et la campagne, pour des raisons différentes et semblables à la fois ». Et là, bien évidemment, je comprends le fait que le rapport affectif à la ville puisse être en partie teinté par le rapport à la campagne, par le rapport à des espaces non urbains et que le mélange des deux se fait dans l'esprit des gens sans problème. Enquêter sur le rapport affectif à la ville me permet d'atteindre la campagne d'une certaine façon.

NM : Ce que tu viens de dire m'oblige à réagir en essayant de clarifier le chemin que prend notre dialogue sur la propriété première de nos concepts. En cherchant à répondre à la question que nous nous sommes volontairement posée, nous avons dérivé autour d'une double idée. Première différence, c'est que tu t'intéresses plutôt à la ville et que moi, par ma formation, je me suis intéressée d'abord à la campagne. Mais la deuxième idée qui n'est pas vraiment reliée à la première, c'est le fait que j'accorderais plus de place à la matérialité des lieux que tu ne l'accordes. Je note que, lorsque tu m'as répondu que tu ne rejetais pas la nature dans la ville, tu as pensé que pour moi – et donc pour toi – matérialité était l'équivalent de naturalité. C'est en fait plus compliqué. C'est pour échapper à l'équation nature = campagne que j'ai bifurqué vers l'étude de la nature en ville avec pour hypothèse qu'il me

serait possible de sortir d'une idée « idéelle » de nature et de mettre au jour les natures « réelles » des milieux, qu'ils soient ruraux ou urbains.

Je respecte ta proposition d'entrer dans l'étude de la ville par le concept de rapport affectif et sa propriété principale le rapport à soi. Mais ton idée de travailler le rapport émotionnel à une ville particulière comme à la ville en général permet d'aller bien au-delà de cette affirmation couramment entendue : l'espace vert ou la forêt font la nature dans la ville. En tous cas, même si je ne suis pas rentrée dans la ville par l'amour personnel de la ville, j'ai toujours rejeté l'idée très superficielle que si les gens n'aiment pas la ville c'est parce qu'ils préfèrent la campagne. Pour moi, dans la ville, ce qui fait la ville, ce qui est nature en ville est avant tout le minéral et le rapport entre ce minéral et les événements physiques réguliers (les saisons par exemple) et qui nous échappent (une vague de froid, une canicule, etc.). Le terme de matérialité m'oblige à voir d'abord la nature de la ville dans le trottoir, le pavé, le béton, l'imperméabilité, les bâtiments – comme l'Opéra Bastille – qui se lézardent ou perdent leur revêtement si l'architecte n'a pas pensé à la puissance du gel et du dégel, les couleurs, les odeurs... Aborder la nature dans la ville par la matérialité c'est se donner le moyen, comme l'a fait Wandrille Hucy²⁵, de mettre au jour les « natures » objectivées présentes dans la ville.

Dialogue

DM : Si on regarde les différentes figures de villes que l'on peut extraire à partir des discours des individus lorsqu'on leur demande pourquoi ils aiment ou n'aiment pas la ville, la matérialité intervient. Ce dont je me suis aperçu c'est que les personnes qui commencent à parler de leur ville ou de leur rapport affectif à la ville par la matérialité ont un discours finalement très simple. Si on caricature, en ville il y a beaucoup de choses différentes, donc c'est bien, donc j'aime ça. Par contre, d'autres personnes vont parler plutôt de la question des normes sociales, de la question de l'altérité, de la question de la symbolique, sans pour autant exclure la matérialité. Elle n'est pas abordée de front, elle est abordée comme étant révélatrice de quelque chose ou bien support de quelque chose. Quand il y a un symbole urbain, il y a bien une matérialité qui sous-tend cet aspect symbolique. Mais il est vrai que si l'on reprend les figures de villes que j'ai pu décrire, il n'y en a qu'une qui porte véritablement sur la matérialité et une autre sur l'agencement spatial de cette matérialité c'est-à-dire les relations spatiales entre les aspects matériels. Là se situe une différence entre les concepts « mode d'habiter » et « rapport affectif à la ville » : tu as dit que la matérialité chez l'individu, quand tu interrogues ou observes, passe par le côté sensible. Comment ils sentent et ressentent. Le rapport affectif à la ville prend aussi en compte la sensibilité : c'est quand même la première approche de l'être vivant face à son milieu, c'est ce que ses sens lui permettent d'en saisir. Mais j'estime que c'est automatiquement retravaillé par la cognition et par les affects. Ce qui veut dire que la matérialité est incluse dans des choses plus abstraites ou plus larges ou en relation très étroite avec celles-ci. C'est pour cela qu'elle n'est pas première dans mon concept, mais elle n'est pas absente.

NM : Tu fais quand même l'hypothèse que tu peux essayer de mesurer : du plus au moins en passant par l'indifférence, dans ce domaine qui est assez évanescent, assez difficile à saisir, qui est celui de l'amour ou du désamour ou encore de l'indifférence – c'est un vocabulaire amoureux.

²⁵ Hucy Wandrille, Mathieu Nicole, Mazellier Thierry, Raynaud Henri, « L'habitabilité des milieux urbains : un objet au croisement des disciplines » dans Mathieu Nicole, Guermond Yves (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique*, Paris, Éd° de l'Inra, 2005, p. 237-260.

Hucy Wandrille, « Modéliser la nature en ville : expérimentation », *Natures Sciences Sociétés*, n° 2, 2010, p. 133-146.

DM : Oui, j'essaie. Cela passe par des échantillonnages, des tentatives de catégorisations et la construction de figures, une quantification de la valeur de l'affectivité portée par les individus envers tel lieu ou envers la ville. Cela réfère aussi à la recherche que j'ai dirigé récemment, menée pour le compte du PUCA²⁶, dans laquelle nous avons mesuré, avec un logger-GPS, tous les déplacements d'une quarantaine d'individus pendant une semaine, à la seconde près et au mètre près. On a la vitesse instantanée de déplacement, on peut en déduire le moyen de transport, etc.

NM : Moi, de plus en plus, je me suis éloignée de cette idée-là. Je l'avais au début, je croyais que c'était possible de mesurer. Et plus j'avance, moins je suis dans la capacité de trouver les outils qui me permettraient de mesurer ce qui m'apparaît, au fur et à mesure que j'ai avancé dans ma recherche, comme un imbroglio, un ensemble de choses tellement imbriquées de façon complexe. En revanche, je suis en mesure de faire émerger des archétypes, en profondeur, et non pas de vagues figures.

DM : Il est évident que je ne suis pas un quantitativiste : je n'en ai ni la compétence, ni l'appétence. Mais avoir ces approches par la mesure permet, d'une part, d'étayer des hypothèses ou, d'autre part, de procéder à des vérifications ponctuelles de résultats obtenus par des approches qualitatives. Cependant, principalement, cet angle d'attaque par le chiffre provient surtout, à la fois, de la pauvreté du vocabulaire, surtout dans ce champ de l'affectivité qui est quand même très nuancé, et son caractère trop manichéen : entre aimer et être indifférent ou entre aimer et détester, il y a une infinité de nuances que l'on peut concevoir mais non énoncer, ce qui pose de réels problèmes lors d'entretiens par exemple. On utilise, au lieu de termes assez imprécis nuancant les deux pôles archétypaux, comme « un peu », « beaucoup », « passionnément » qui mêlent quantité et qualité, un gradient de -5 à +5 par exemple. On peut ainsi créer de la nuance quantitative avant d'aborder la nuance qualitative. Mais aussi, il faut bien voir que le caractère manichéen du vocabulaire, la force de vocables comme « attaché » ou, plus encore, « déraciné » rejette l'individu dans des abîmes ou des sommets où, généralement, il ne se reconnaît pas. La brutalité du vocabulaire, surtout celle du vocabulaire affectif est réelle : il ne peut pas être dit à un individu que c'est un amoureux ou un déraciné et il ne peut pas l'entendre sans automatiquement se sentir mis en question et donc il va réagir, mais sa réaction sera plus contre le mot que contre l'idée qui, elle, est plus souple.

La dialectique lieu-individu

NM : Nos concepts ont ceci en commun qu'ils s'inscrivent tous deux dans une quête ontologique du rapport des individus aux lieux. Et pourtant, en dépit de cette convergence, il nous faut approfondir les termes par lesquels nous énonçons ce rapport, et du côté de l'individu, et du côté des lieux, la relation individus/lieux.

La personne et l'espace

²⁶ Il s'agit de la recherche "PériVia – Le périurbain à l'épreuve des modèles d'habiter, la viabilité périurbaine entre théorie(s) et pratique(s)", menée par une équipe composée de chercheurs de l'UMR CITERES, équipe IPAPE, de l'IPTEH (Lausanne) et de l'UMR LADYSS (Paris). Cette recherche porte sur les justifications que donnent quant à leurs choix de déplacement (origine, destination, mode de transport, motif...) les résidents du périurbain. Est visée, derrière la compréhension de ces justifications, la place qu'occupe la durabilité dans les systèmes de valeurs mobilisés.

DM : Il est clair que l'on cherche tous les deux à expliciter le rapport de l'individu au lieu, ou plus largement à l'espace, à prendre ici dans un sens notionnel, les contenus peuvent être divers ; il ne s'agit pas d'un lieu en particulier. En ce qui me concerne, je mets plutôt l'accent sur l'individu, les lieux venant après et c'est compréhensible car la dimension qui m'intéresse dans ce rapport est la dimension affective qui est une construction de l'individu et non l'émanation d'un lieu. Je postule en fait que la capacité des individus à aimer et à détester est première et plus forte que la capacité d'un lieu à être aimé ou détesté, à être aimable ou détestable : le lieu n'est pas beaucoup plus que ce que l'on en fait et que ce que l'on en pense. Cela ne signifie pas que le lieu est absent. Il est toujours présent, parfois de façon abstraite, quand, par exemple, l'individu parle de la ville en général. Le rapport affectif suppose non pas tant un rapport à l'objet qu'un rapport à l'idée et à la représentation que l'on s'en fait. L'objet est donc relativement second et éloigné.

NM : Une fois la prééminence de l'individu sur le lieu, quelle consistance donnes-tu à cet individu ?

DM : Plutôt que d'individu, je devrais parler de personne. C'est-à-dire comme une entité autonome, bien que contrainte par certaines des caractéristiques du lieu, ce qu'il contient, ce qu'il présente. Autonome et auto-référencée car elle aussi « contrainte » par ce qu'elle a été, ce qu'elle pense qu'elle sera, par la façon dont elle se représente elle-même à ses propres yeux. Si le cœur du rapport affectif au lieu est contenu dans l'idée de rapport à soi, l'espace, les lieux sont nécessairement seconds : quand on regarde un miroir, on ne le voit pas, on voit sa propre image, on se voit. Sauf qu'ici le miroir est déformant et un peu terne : il se laisse voir aussi. Mon entrée est donc la personne qui se construit peu à peu et qui donc construit son affectivité au lieu, affectivité changeante qui lui devient constitutive, en tant qu'elle est unique. Mais cette personne est, bien sûr, ancrée dans le réel, dans le spatial et dans le social : elle est aussi habitante, usagère, voyageuse, consommatrice, voisine, travailleuse... Elle est ici ou là, elle peut être ici et là, elle peut-être d'ici et d'ailleurs. Et même si tout cela donne du contenu à son être, je postule d'abord son autonomie. C'est, au final, plus une posture pour atteindre le rapport au lieu par la dimension affective, qu'une croyance ferme dans le primat de cette autonomie sur l'ancrage dans la société.

L'habitant et le milieu

Comme pour toi, le concept de mode d'habiter inclut la notion d'individu, on pourrait presque dire celle de « personne » au sens de Marcel Mauss²⁷. Mais, j'ai choisi de la décliner par le terme d'habitant, qui renvoie au caractère actif du verbe « habiter ». Il me permet de dépasser le terme généralement utilisé de population de même que celles, en définitive très passives et incertaines, d'urbains (ou citadins) et de ruraux (souvent assimilée à paysans). L'habitant (ou l'homme-habitant ou l'être géographique) est un « moi » actif en pensée, en intention comme en action. Habiter est un acte. Il implique une volonté toujours en partie contrariée, le désir et le choix (ou le sentiment contraire de contrainte), il renvoie donc à des pratiques spécifiques elles-mêmes liées aux représentations du sujet et à ses valeurs.

Le terme au pluriel d'habitants permet de désigner tout autant un individu que l'ensemble social qui l'inclut et donc un système d'activités et de pratiques habitantes. L'usage de ce terme d'habitants comme « groupe social » oblige d'ailleurs à réexaminer et redéfinir ce qui

²⁷ Mauss Marcel, « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne celle de "moi" », *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1938, p. 263-281, <http://www.jstor.org/stable/2844128>, consulté le 12/08/2011.

fonde le rassemblement, les lieux habités : le lieu-dit, le pays, le quartier en tant qu'espaces communs et donc le collectif formé par la similitude des logiques habitantes mais aussi la spécificité des pratiques individuelles.

Mais habiter a aussi une forme passive : être habité. On habite les lieux qui nous habitent. Le concept de mode d'habiter est aussi forgé pour réactiver la dimension passive du verbe « habiter », au sens où, l'objet habité se distingue du sujet et échappe toujours – au moins partiellement – à la volonté humaine. C'est la raison pour laquelle je passe de la notion de lieu à celle de milieu, qui n'exclut pas le concept d'espace auquel implicitement tu te réfères mais qui, en même temps, contient les caractéristiques naturelles des lieux. Il rappelle d'autres explorations conceptuelles de la matérialité des lieux comme empreinte écologique, inertie spatiale²⁸, empilement, endroits habités ou inhabités.

Je veux insister sur la dialogique entre ces deux concepts de base que sont le milieu et l'habitant. Le lieu et l'habitant sont ce que j'ai appelé par ailleurs les « plus petits dénominateurs communs » à chacun des deux versants entre lesquels se produisent les interactions : les hommes et les milieux. Un lieu est toujours un milieu et j'ai choisi d'approfondir, dans tous ses états, la relation de l'individu à son milieu (au sens de « au centre »). Un lieu n'est pas concevable sans sa dimension physique et le terme d'habitant a été préféré à tout autre parce qu'il renvoie non seulement à la part « naturelle » de l'homme mais aussi à sa géographicit , à son rapport à la nature (à la « terre ») *via* ses représentations et ses pratiques des lieux. Chaque habitant habite une collection de lieux, son habitat ne se limitant pas à son logement mais à tous les lieux qu'il « touche » ; réciproquement les lieux, qu'ils soient situés dans l'atmosphère, les océans ou les continents et quelle que soit leur biodiversité sont tous habités parce que traversés et marqués avec des degrés d'intensité variables par ceux qui dans les films et romans sont dénommés « terriens ». Réciproquement, chaque lieu est habité par une collection d'individus qui contribuent à ce qu'il devienne un milieu.

Ainsi, mettre en œuvre le concept de « mode d'habiter » c'est penser la mise en relation de chaque habitant avec tous les lieux qu'il affecte par ses pratiques, en quelque sorte son « rapport écologique » localisé. Inversement ou réciproquement, c'est penser la relation de chaque lieu avec tous les habitants qui l'affectent en l'habitant. Bien que distinct l'un de l'autre, le lieu et l'habitant sont indissociables.

Dialogue

DM : Je suis frappé par l'effort que nous faisons pour aller au-delà de la proximité de nos concepts jusqu'à un niveau de différence qui montre l'importance de croiser les conceptualisations et les méthodes qui en découlent. De la même façon que chacun de nous a dit auparavant concernant ce refus des idées toutes faites, des stéréotypes, ici, en fait, c'est le rejet de méthodes plaquées et donc en partie inadaptées.

NM : Et donc aussi, dans la période actuelle, la nécessité de construire, de rassembler et de confronter des approches complémentaires pour progresser dans la connaissance.

DM : Clarifions les différences. Il me semble qu'il y a une question d'« échelles » (je mets « échelles » ici entre guillemets). Tu as utilisé l'expression « collection de lieux », ce qui, d'une certaine façon, les disjoint les uns des autres et en même temps rend cette collection trop « vaste » pour être appréhendée comme une entité, comme un tout, la synthèse comme la compréhension n'en sont que plus difficiles. À l'opposé, pour saisir le rapport affectif, le fait

²⁸ Durand-Dastés François, 1984, « La question du "où ?" et l'outillage géographique », *Espaces-Temps*, n°26-27-28, p. 8-21.

que l'accent est porté sur l'individu ou la personne plus que sur l'espace provient de choix méthodologiques d'enquête : on interroge l'individu plutôt que des lieux. Ce faisant, on obtient non une collection mais un système de lieux : la relation individus-lieux renvoie à un système de lieux pris dans son ensemble et non une simple collection. Mais ce qu'il faut noter surtout, en lien avec le rapport à soi dont on a parlé, c'est que l'individu est le « lieu » même de la synthèse de ce système, ce qu'il en reste d'important pour comprendre la relation affective. C'est la personne elle-même qui fait la synthèse que le chercheur n'a pas les moyens de faire puisqu'il n'a, au mieux, qu'une connaissance très partielle de ces lieux et des relations entre ces lieux.

NM : Je ne suis pas sûr que ce soit une question d'échelle car je suis très attentive aux différentes échelles et à leurs emboîtements qui constituent le système de lieux que l'habitant pratique. En revanche, je crois que la question principale qui anime mes recherches est bien celle de l'usage que l'habitant fait des lieux et des milieux dans lesquels il « demeure », il « travaille », il « se déplace » et il « vit ensemble »²⁹. Par exemple, si je m'attache à analyser la pratique d'un habitant qui se déplace en voiture – autrement dit, qui habite cette voiture – et qui en même temps habite aussi le milieu qu'il traverse avec cette voiture, ce qui m'intéresse c'est d'identifier le degré de conscience qu'il a de sa manière d'habiter écologiquement le dedans et le dehors de sa voiture. Quand il traverse un paysage agricole qu'il trouve beau, il n'a pas forcément conscience, d'une part, qu'il contribue à la dégradation de celui-ci, ni, d'autre part, que ce paysage est « malade » de pesticides et des pratiques associées.

DM : Dans ton exemple, tu n'abordes pas la thématique de la mobilité, qui construit justement le système des lieux de l'habitant – ou de la personne si on prend mon vocabulaire. Il me semble pourtant que des recherches actuelles montrent qu'il y a, tout autant que des effets de lieu, des effets de liens, évoqués rapidement par Bourdieu³⁰ d'ailleurs, et mis en avant par Benoît Feildel³¹ récemment, comme élément qui construit le rapport affectif à l'espace. La mobilité intervient de deux manières : elle permet de rejoindre les lieux d'attachement ou d'ancrage affectif mais elle renvoie aussi à des « lieux mobiles », comme la voiture ou tel train pris régulièrement et auxquels on peut être tout aussi bien attaché. Si on va plus loin, certaines personnes se disent attachées au fait d'être et de pouvoir être mobiles.

NM : Notre dialogue montre bien que le chercheur est toujours « obsédé » par la question qu'il veut résoudre ! En prenant le point de vue du progrès de la recherche en sciences sociales, il me semble que la difficulté principale de l'organisation de la recherche est bien la question de l'articulation théorique entre les problématiques pertinentes portées par des chercheurs ou des équipes.

L'utilité du concept

DM : Il m'apparaît, parce que cela fait maintenant quelques années que l'on se connaît et qu'on travaille ensemble, chacun à notre manière et avec notre histoire personnelle, qu'il y a, au-delà des différences précisées à l'instant, un point commun entre nous deux et, donc, entre

²⁹ Mathieu Nicole, « Le mode d'habiter : à l'origine d'un concept », dans Morel-Brochet Annabelle, Ortar Nathalie (dir.), *La fabrique des modes d'habiter. Homme, Lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 35-53.

³⁰ Bourdieu Pierre (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

³¹ Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

nos concepts. Nous les envisageons comme étant avant toute chose tournés vers l'action. Ils servent de principe d'action, à laquelle ils sont utiles.

Le rapport affectif à la ville : un concept tourné vers l'action urbanistique

DM : En matière de recherche, quelle que soit la discipline, deux grandes postures peuvent être distinguées : on cherche la connaissance pour elle-même ou bien on cherche à faire en sorte que cette connaissance soit utilisable dans et pour l'action. Alors que je m'inscris entièrement dans la deuxième position, celle d'une recherche qui a une utilité sociale, on peut reprocher au concept de rapport affectif à la ville d'être trop englobant, d'être trop éloigné de la pratique technique urbanistique, de ne pas être « opérationnalisable ». Cependant, pour moi, il est lié à l'action parce qu'il met au jour un système de connaissances dont on ne peut pas se passer si les urbanistes veulent atteindre l'objectif de l'habitabilité des lieux. Mais, de l'autre côté, nombre d'urbanistes – pas tous, bien sûr – n'ont pas ce souci de prendre en compte la personne dans toutes ses dimensions, personne qui fait obligatoirement la synthèse entre tous les éléments urbains *via* ses préférences, ses imaginaires, ses représentations et sensations.

NM : Tu crois donc, comme moi, à l'importance de l'apport des connaissances pour l'action, pour une action efficace, plus exactement une action socialement juste.

DM : Il s'agit bien d'intégrer ces connaissances, en partie nouvelles, dans la compréhension non des hommes et des territoires mais dans la compréhension de leur fonctionnement, plus exactement des différentes modalités que leurs fonctionnements respectifs peuvent revêtir, selon les cas et selon les circonstances, les époques, les cultures aussi. C'est cette compréhension qui nous permettra d'ajuster le mieux l'un à l'autre, le fonctionnement des uns avec le fonctionnement des autres, ce qui, au final, peut être une bonne définition de l'urbanisme.

J'ai toujours été persuadé qu'il est possible de prendre en compte les affects des individus pour les intégrer dans la réflexion ET dans la conception urbanistique et ce de façon à faire évoluer les pratiques urbanistiques qui restent, quand même, très empreintes de rationalité, malgré tout ce qui se dit et écrit à juste raison sur les nouvelles pratiques, sur l'urbanisme à pensée faible³², sur une rationalité qui serait remise en cause dans les processus de projet d'urbanisme. Oui, l'urbanisme rationnel est passé au second plan, il est passé de mode. Mais, d'une part, il pourrait très bien revenir sous d'autres formes ou d'autres noms et, d'autre part, la rationalité, elle, n'a pas disparu. Certes, la part d'ajustement dans les projets d'évolution intentionnelle des villes est de plus en plus importante, certes, les objectifs à long terme ne sont plus aussi clairement établis qu'ils l'étaient il y a quelques décennies, mais toutes ces évolutions restent dans le champ d'une rationalité élargie : l'échelle de la rationalité n'est plus globale, elle est locale mais elle est toujours bien présente. Je ne dis pas qu'il faut ne plus être rationnel mais, au contraire, qu'il faut continuer à ouvrir encore cette rationalité : on ne doit plus uniquement parler en termes d'objectifs et de besoins mais aussi en termes d'envie, de plaisir, d'émotion et de sentiment, sans pour autant ne pas chercher à répondre aux besoins, qui, d'ailleurs, entrent dans le rapport affectif à la ville.

Or, accompagnant cette rationalité, il a été montré, par Benoît Feildel notamment, dans son travail de thèse³³, que les urbanistes, dans les différentes dimensions de leur travail, c'est-à-dire dans les différents moments du projet, que ce soit la conception, le dessin, la négociation

³² Chalas Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000.

³³ Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

et la confrontation, etc., font entrer dans leur réflexion des éléments qui relèvent des affects et ils savent aussi les mobiliser pour convaincre. On ne peut plus faire comme si on ne savait pas. De la même façon, il a montré, et d'autres travaux aussi, que ces affects entrent en ligne de compte chez chacun de nous, constamment ou presque : les habitants des villes, les usagers, les passants, les touristes, les flâneurs, les SDF et tous les autres ont des souvenirs de ville, des représentations de ville, des préférences et des envies. C'est tout ceci que l'urbaniste doit prendre en considération et il sait combien c'est important puisqu'il est lui-même un habitant avec des souvenirs et des envies qui modifient l'exercice de sa profession.

NM : La question est alors de savoir comment faire. Il ne suffit pas de dire qu'il faut les prendre en compte. Le chemin est long entre la connaissance d'un fait et sa prise en compte dans l'action.

DM : Sur ce plan, les choses avancent aussi. Le travail de thèse de Nathalie Audas³⁴, que j'ai encadré, vise directement l'utilisation de cette connaissance dans la fabrique de la ville. Sa recherche a mis en évidence, à la suite des travaux de Gibson³⁵ et de Berque³⁶, des prises affectives au sens d'éléments qui relèvent, entre autres, de la matérialité des lieux et que l'individu peut, s'il le souhaite, se saisir pour ancrer ses pratiques, y compris les plus personnelles, celles qui relèvent des affects. Et ces prises, justement parce qu'elles sont aussi de l'ordre du matériel peuvent faire l'objet de modifications de la part de l'urbaniste. Il « suffit » de savoir quelles sont ces prises et c'est là que l'on voit que la recherche en urbanisme existe, qu'elle utilise des concepts, qu'elle est capable d'en forger et que ceux-ci ont une utilité pour la pratique urbanistique.

NM : On voit cependant toutes les précautions qui restent à prendre pour parler d'opérationnalité.

DM : Bien sûr ! La voie est indiquée, elle est même ébauchée mais n'est pas pour autant tracée. Cependant, la démarche qui consiste à débusquer les prises affectives ne me semble pas nécessiter un investissement démesuré pour envisager des diagnostics affectifs des lieux à visée opérationnelle. Il ne s'agit pas de remplacer les diagnostics territoriaux, les diagnostics urbains tels qu'ils sont actuellement faits par les bureaux d'études mais de les compléter par ce que nous proposons. Reste à voir l'applicabilité d'une telle démarche de connaissances d'espaces concrets à des échelles autres : jusqu'à présent la réflexion a porté sur les lieux urbains, de l'échelle d'une place, par exemple, et si l'on voit bien la possibilité d'appliquer la démarche à des échelles urbaines plus vastes comme le quartier ou le centre d'un bourg, ce sera sans doute moins facile en ce qui concerne l'échelle des agglomérations.

Les modes d'habiter : un concept pour penser la « transition écologique » et la durabilité des milieux

DM : De ton côté, quelle conception de l'action as-tu ? Plus précisément, quelle conception de l'action te permet d'ancrer le concept de mode d'habiter dans l'action ?

³⁴ Audas Nathalie, *La dynamique affective envers les lieux urbains : la place des temporalités individuelles et urbaines*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2011.

³⁵ Gibson James Jerome, *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton Mifflin, 1979.

³⁶ Berque Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000.

NM : Ce qui me distingue de toi c'est que, tout en reconnaissant l'importance d'être toujours en relation avec les praticiens, les associations, les politiques, bref ceux qui fabriquent les milieux urbains ou ruraux, j'ai la conviction que l'utilité sociale de mes recherches est dans ma capacité à conceptualiser, à repérer et identifier les connaissances qui manquent pour que l'action soit politique au sens fort que je lui donne, c'est-à-dire sociale. C'est d'ailleurs le titre d'un de mes livres : *La ville durable, du politique au scientifique*³⁷. Je fais peu confiance aux politiques et aux praticiens pour résoudre les problèmes qui ont fait émerger ce « concept-action » de développement durable. La conciliation des dimensions écologiques, économiques et sociales en prenant en compte les générations dans le long terme est trop complexe pour être mise en œuvre par les institutions qui se contentent d'un habillage des pratiques par le discours, en privilégiant presque toujours une dimension – souvent l'écologique au détriment du social. En revanche, mon hypothèse est que, probablement, le maillon principal de la conciliation de dimensions contradictoires est – se trouve – précisément dans la société civile, chez les individus et les groupes sociaux. Le développement durable est une nouvelle utopie politique, celle de la nécessaire conciliation, du moins la tentative de conciliation entre les trois piliers déjà mentionnés, mais aussi la conciliation entre soi et les autres (l'intérêt personnel et l'intérêt général), entre la planification et le projet, l'urgence ou le long terme, enfin la réactivité face à des situations inédites... Et l'on peut faire l'hypothèse que ces tentatives de conciliation, au niveau individuel, aboutissent toujours, plus ou moins bien, mais sont en soi un résultat, une sorte de synthèse entre des tensions contradictoires.

DM : L'individu est le lieu même de cette conciliation et les multiples conciliations qu'il est amené à faire ne sont jamais vaines. Partant de cela, il est possible d'envisager que le rapport affectif positif est le reflet, l'indice d'une conciliation ou plus sûrement d'un ensemble de conciliations qui ont abouti favorablement pour l'individu et, d'autre part, que le milieu de vie peut faciliter ou non l'obtention de résultats positifs concernant cette conciliation. On postule aussi, d'une certaine façon, que si l'individu est capable de faire cette conciliation, on peut l'envisager à d'autres échelles sociales. Et pour nous, urbanistes, il s'agit de trouver les bons moyens, les bons arrangements spatiaux pour faire en sorte que cette conciliation qui existe à l'échelle individuelle puisse exister ou trouver une correspondance, une résonance à des échelles plus larges et, en retour, se traduire dans le fonctionnement spatial.

Mais, qu'est-ce qui te donne cette confiance dans l'individu plus que dans les institutions ?

NM : Parce que précisément ils sont dans la nécessité d'opérer cette conciliation : ils sont à la fois contraints d'économiser l'énergie, de résister à la descension sociale, de penser à leurs enfants, leur descendance et, dans une certaine mesure, surtout pour ceux qui sont captifs des lieux, ils sont contraints de concilier sans cesse entre des manières de faire, des objectifs, des valeurs et des contraintes sur lesquelles ils n'ont pas prise. Bien évidemment cette conciliation apparente est plus facile à faire pour ceux qui disposent de plus de moyens mais en même temps, ce sont ceux qui sont les moins contraints à faire cette conciliation.

De ce fait, la raison pour laquelle je porte l'effort de conceptualisation sur la question « qu'est-ce qu'un milieu durable ? » provient du fait que, ce milieu étant le résultat des modes d'habiter individuels et collectifs, il est le meilleur évaluateur de sa durabilité. Autrement dit, c'est en martelant l'idée qu'il faut être à l'écoute des gens, qu'il faut comprendre les raisons pour lesquelles ils habitent de cette façon et pas d'une autre que j'ai le sentiment d'avoir une utilité vis-à-vis des politiques et des praticiens. C'est donc une action indirecte.

³⁷ Mathieu Nicole, Guermond Yves (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique*, Versailles, Quae, 2005.

DM : Oui, il y a toujours un décalage temporel entre l'émergence d'un résultat de recherche, sa diffusion et son acceptation du côté de ceux qui sont en charge de l'action.

Dialogue

NM : Il y a un autre point à développer, c'est le rapport que tu fais entre ville aimable et ville durable : on peut faire l'hypothèse, comme ton concept le suggère, que la sphère de l'affectivité est un moteur, le moteur peut-être le plus puissant, de la transformation des comportements qui est attendue par le développement durable.

DM : Effectivement, cela mériterait d'être vérifié, on pourrait essayer d'évaluer, de mesurer le retournement qu'un changement d'affection pourrait avoir sur une pratique et réciproquement. Est-ce que l'affectif, l'amour ou le désamour etc., leur variabilité sont des éléments importants pour comprendre les modifications de comportements, allant vers une conception durable des pratiques ?

Je pense qu'il y a plusieurs choses à voir quand on associe les deux expressions « ville aimable » et « ville durable ». Tout d'abord, il y a les propos tenus par une femme à qui nous avons demandé de bien vouloir passer un entretien, long et réactif, qui nous a fait son récit biographique orienté par la question « mais, qu'est-ce que vous faites là ? » de façon à comprendre ce qui dans sa situation actuelle et dans sa trajectoire permet d'expliquer ce qu'elle est et où elle est aujourd'hui. Elle est née en 1938, en Allemagne et, pour diverses raisons, elle a habité Wolfsburg. Wolfsburg, c'est la ville créée par Hitler dans les années 1930 pour abriter les usines Volkswagen. Quand cette dame y était, dans les années 1940 et 1950, il y avait peut-être 60 000 habitants, mais c'était une ville qui disposait d'éléments culturels, d'équipements de toute nature d'une ville 4 ou 5 fois plus grande. C'était donc une ville ultra-moderne mais dans une forêt. La consigne donnée aux urbanistes était de construire cette ville à cet endroit-là mais en enlevant le moins d'arbres possible. Finalement on a une belle image de la ville durable ! Eh bien, notre Allemande porte avec elle, porte en elle un modèle de ville qui correspond à une certaine idée de la ville durable, mais ce qu'il faut bien voir ici est le fait que pour elle c'est la ville aimable, celle qu'elle a recherchée sa vie durant et qui a orienté le choix de localisation de ses logements, notamment celui dans lequel elle habite aujourd'hui, c'est-à-dire plus d'un demi-siècle plus tard.

NM : Je n'ai jamais fait directement le rapport, dans mes enquêtes et tout le travail de recherche, entre l'amour des lieux étudiés, la maison par exemple, et le rapport à la nature et la conscience du soin qu'on en prenait. Cependant, il est évident, en particulier dans les recherches sur les jardins et les jardiniers ou encore sur la maison idéale³⁸ et, inversement, sur les pratiques des agriculteurs dans leurs champs, que la dimension affective est présente. Il faudrait effectivement que je m'attache à vérifier et à cerner, préciser le poids de l'amour dans le soin – ou son absence – porté au milieu dans lequel s'exercent ces pratiques. L'hypothèse qu'une disposition affective positive vis-à-vis d'un lieu a toute chance de conduire à des pratiques durables est intéressante mais elle reste à vérifier ne serait-ce que lorsqu'on considère le pillage et l'absence de conscience du touriste, du vacancier heureux qui dit adorer tel lieu, tel site mais qui, en fait, consomme, gaspille voire détruit et pille les plages, les paysages, toutes sortes de lieux.

³⁸ Mathieu Nicole, « L'utopie féminine : faire de tous les lieux une maison », *Écologie et Politique*, n° 37, 2008, p. 93-101.

DM : En même temps, on ne peut pas ne pas considérer que les affects sont aussi le signe que la ville est durable, si l'évaluation affective est positive, ou mal aimable si elle est négative. Pour moi la ville aimable est plus le signe de la ville durable que l'inverse. Si on reprend le cas de Fort-de-France, ville de laquelle s'éloignent autant que possible ceux qui ont été ses habitants, ceux qui pourraient l'être, cette fuite est l'indice que la ville n'est pas ou plus capable de permettre des conciliations acceptables : elle n'est pas aimée parce qu'elle n'est pas assez durable.

Conclusion

NM : Qu'il s'agisse de ta manière de construire un concept ou de la mienne, en fait, on a quand même toujours, l'un et l'autre, évité de mettre l'accent sur ce qui est admis par tous, c'est-à-dire, par exemple, les stéréotypes, les idées non vérifiées, les démarches plaquées bien que partiellement inadaptées ou, sur un autre registre le poids de l'économie et la place donnée, comme contre-balancier, à l'écologie. De ce fait, on est toujours proche du social : les individus, leurs pratiques, leurs valeurs, leurs contraintes, tout cela compte.

DM : Oui, on s'est éloigné aussi, de la même manière, du technique et de l'économie pour chercher des solutions durables dans la société elle-même. On n'a pas tenu compte du moteur que serait le porte-monnaie qui fait que les personnes prennent les transports en commun quand l'essence devient trop chère, puis reviennent en arrière par la suite. Cela nous amène à envisager la possibilité, en plus du moteur affectif, d'un autre moteur pour qu'il y ait transformation des pratiques vers plus de durabilité : la morale et la conviction politique, c'est-à-dire l'action fondée sur l'intention de bien faire

NM : Le deuxième point que je voudrais souligner est l'effort de conciliation qu'il y a dans nos échanges. Ce terme de conciliation y est finalement central. Cette conciliation entre nous, ce respect de la pensée de l'autre, cette écoute de sa démarche profonde, de ce qui le fait agir sont ce qui nous permet de nous inspirer, pour nos recherches et nos questionnements respectifs, l'un de l'autre, d'appuyer nos travaux sur ceux de l'autre. C'est ainsi que l'on peut prévoir dès à présent des suites positives.

DM : Actuellement, certaines évolutions du monde de la recherche nous incitent à ne pas trop expérimenter, à rester sur les sentiers déjà connus. Pourtant, toi comme moi, nous avons incessamment cette inquiétude de ne faire que suivre, de ne faire qu'accompagner la pensée dominante, d'en être les complices, à nos dépens. Et, au final, il faut qu'il n'y ait plus, pour le chercheur, d'enjeux professionnels, on pourrait dire d'enjeux de carrière, pour pouvoir aller contre cela, pour pouvoir inventer et découvrir. Et finalement pour trouver du plaisir à la recherche.

Chapitre 2 : De l'affectivité des lieux, détour épistémologique

Denis Martouzet

Nous présentons ici un détour d'ordre épistémologique offrant non un cadre fixé d'avance mais quelques points de repère qui peuvent et doivent rester discutables dans l'esprit du lecteur tout au long de l'ouvrage, trois questionnements portant sur la ou les manières – il y a donc aussi une dimension méthodologique – d'aborder la thématique du rapport affectif à la ville, aux lieux ou, plus largement, à l'espace, de construire et d'organiser le matériau soumis à l'analyse. Ce détour nous paraît indispensable pour cadrer les enquêtes, réflexions et analyse, ainsi que les résultats proposés. Il ne s'agit pas tant de se positionner relativement aux éléments de réponse qui peuvent être donnés à ces questionnements que d'examiner les facettes de ceux-ci, les plus importantes par rapport à notre objet de recherche, d'en montrer la multiplicité et les points de complémentarité. De la même façon, si nous proposons, ici ou là, des éléments de définition du rapport affectif, ce n'est aucunement pour cadrer, délimiter, figer cet objet mais pour proposer des points de référence, sur lequel ou contre lequel il est possible pour le lecteur de se positionner.

Ces trois points d'ordre épistémologique sont abordés de la façon suivante. Tout d'abord, entre individualisme et holisme, quelle place donner à la personne dans la compréhension du rapport affectif à la ville et la construction de celui-ci ? D'une certaine façon, il s'agit d'insister sur l'importance de la focale choisie : le collectif, l'individu comme boîte noire fermée, l'individu comme boîte noire ouverte à l'intérieur de laquelle on peut observer, ou encore l'échelle intermédiaire – et d'une autre nature – qu'est celle de la relation entre l'individu et l'objet ou entre l'individu et le groupe. Ensuite, comment, au-delà de débats anciens et renouvelés, positionner Raison et Passion et se positionner par rapport à elles. Nous verrons que sur le plan de la description du réel, il est impossible de les séparer radicalement, mais que, sur le plan méthodologique, en revanche, il peut être porteur de le faire. Enfin, alors que ces premiers questionnements portent essentiellement sur l'individu, sur la personne, sur le sujet qui aime ou déteste, le dernier porte sur l'objet aimé ou détesté, ou qui, encore, laisse indifférent, sur l'autre bord de ce rapport : quel est-il ? Quelles sont les caractéristiques qui le font aimer, si toutefois il est possible d'en distinguer ? À quelles échelles spatiales le prendre en compte ? Et, pour lier objet et sujet, qu'en disent ces derniers ?

La place de l'individu : individualisme, holisme ? Ni l'un ni l'autre !

Le premier questionnement porte sur la ou les postures envisageables sur un plan épistémologique relativement à la question de la place théorique à conférer à l'individu et sur la comparaison des mérites respectifs de ces postures en vue d'approcher au plus près (décrire, comprendre, expliquer) cet objet de recherche qu'est le rapport affectif à l'espace ou de répondre à certaines questions particulières, portant plus spécifiquement sur l'objet spatial (les lieux, la ville, l'espace), sur la nature du rapport examiné, sur son contenu, sur les modalités pratiques de sa construction et de son évolution, sur les temporalités en œuvre dans celles-ci, sur les facteurs relatifs aux objets spatiaux et aux individus, aux groupes entrant, plus ou moins, dans cette construction, enfin sur les personnes ou les groupes éprouvant cette relation. Nous ne sommes ici certainement pas exhaustifs quant aux interrogations qui resteraient à lister.

Un choix à opérer ?

Schématiquement, s'il y a à opérer un choix, celui-ci réfère nécessairement à deux grandes possibilités méthodologiques fort classiques mais qu'il ici s'agit de réexaminer au regard de l'objet qu'est le rapport affectif à la ville : une posture individualiste, une posture holistique. La première est globalement sous-tendue par l'idée que le rapport affectif à la ville est avant toute chose de l'ordre de l'intime, donc du personnel et que, par conséquent, l'échelle sociale pertinente pour l'analyse, et plus largement pour la recherche dans ce champ, est celle de l'individu : la personne prime. La seconde correspond avant tout à l'idée que les dimensions affectives de l'individu sont essentiellement – ou exclusivement pour les tenants d'une position holistique forte, sans concession – le résultat de l'inscription sociale de l'individu qui s'avère alors lui-même le résultat d'influences extérieures à sa personne et qu'il ne maîtrise que peu, voire pas du tout : l'environnement social prime.

Une troisième posture, critique celle-ci, envisagée ici consiste dans la recherche de complémentarités possibles entre les deux premières postures, mettant de ce fait, sur le plan épistémologique, la question de la valeur des résultats obtenus dans chacun de ces deux cadres et, de ce fait, le champ de validité de ceux-là. Au-delà, cette troisième posture permet de réinterroger des résultats obtenus dans un cadre par ceux obtenus dans l'autre. Soit il y a divergence, soit il y a convergence. Si convergence il y a, il s'agit d'examiner alors ce qui permet cette convergence, c'est-à-dire de préciser comment des résultats obtenus pour un individu (ou une série d'individus), valides pour cet individu, le sont parce qu'il appartient à une catégorie dont les caractéristiques permettent d'expliquer les résultats et que lui-même, en tant que cas particulier de cette catégorie, fait montre de ces caractéristiques. Si divergence, il convient éventuellement de réinterroger les protocoles et les méthodes de captation de l'information du rapport affectif à la ville ou d'explication de celui-ci, d'examiner la non-concordance des champs de validité des résultats obtenus de part et d'autre. L'exemple développé plus loin, concernant le cas de Fort-de-France, conduit, par une approche holistique, à des résultats qui vont à l'encontre de la plupart des discours personnels que nous avons pu par ailleurs recueillir.

Il ne s'agit surtout pas, ici, de prendre parti, dans le cadre de cet ouvrage, entre ces deux postures, ce qui ferait de celles-ci non des postures épistémologiques toutes deux valides pour peu qu'elles soient un tant soit peu explicites mais des positions idéologiques. Le choix pour telle posture plutôt que pour l'autre est défini par le cadre particulier dans lequel s'effectue chaque recherche en sciences sociales et, en l'occurrence, en fonction de ce qui est spécifiquement recherché.

Un exemple d'approche holistique

Dans le cadre du cas de Fort-de-France³⁹, de son agglomération, des espaces périurbains et ruraux proches qui l'entourent, une recherche a été menée sur cette question du rapport affectif à la ville. Dans ce contexte géographique particulier, à la fin des années 1990, un faisceau d'indices semble montrer qu'existe un profond rejet de la ville par ses habitants eux-mêmes et, plus largement, par l'ensemble de la population martiniquaise. Tout d'abord, on constate une diminution brutale de la population entre les recensements de 1990 et de 1999, conférant à Fort-de-France la deuxième place, après Saint-Étienne, des communes françaises de plus de 50 000 pour ce type d'évolution. Cette dépopulation suit celle du centre-ville dont le nombre d'habitants est passé, entre le recensement de 1876 et celui de 1999, de plus de 11 000 à moins de 2 000. Cette tendance séculaire, tout juste ralentie pendant la décennie suivante est augmentée d'une désertion de la ville et notamment de son centre la nuit, dès le

³⁹ Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : conséquences urbaines et spatiales, le cas de Fort-de-France », *Annales de Géographie*, n°623, 2002, p. 73-85.

début de soirée, et le week-end, dès le samedi midi, contrairement à la quasi-totalité des villes de France qui voit la plus forte fréquentation le samedi après-midi. Est fréquemment évoqué, entre autres, un sentiment d'insécurité, assez généralement partagé concernant l'ensemble du centre-ville même si certains lieux et certaines rues sont plus souvent cités. Cette insécurité est aussi ressentie dans l'ensemble de la basse ville, composé du centre-ville et du quartier des Terres-Sainville, et les quartiers péricentraux, réputés difficiles, voire dangereux. Cette idée d'une ville dangereuse est renforcée tout autant par la presse locale, dont le sensationnalisme n'est jamais absent, que, de façon plus profonde, par la littérature martiniquaise⁴⁰ et le discours local. Enfin, il est possible de faire une critique objective des conditions de vie et de la qualité de celle-ci en centre-ville. Tels sont les éléments, relevant tout autant des aspects matériels de la ville que des pratiques des habitants en termes de localisation, de déplacements et d'activités. Ils conduisent à l'hypothèse que les Foyalais et les Martiniquais n'aiment pas « leur » ville.

Reste à savoir pourquoi ou, plus exactement, à formuler des hypothèses plus fines quant à ce rapport affectif négatif à la ville que les seuls éléments matériels précédemment invoqués ne suffisent pas à justifier. Le choix a été fait de ne pas interroger les habitants mais de trouver des éléments d'ordres géographique, social, anthropologique ou encore historique permettant d'envisager que ce rejet affectif de la ville est compréhensible. On est donc bien ici dans une posture holistique, positionnant, au-delà de particularités très locales, la population martiniquaise ou foyalaïse ou de parties de celles-ci comme des entités homogènes avec, sous-jacente, l'idée que les discours personnels n'apporteraient qu'un peu de nuance et de finesse, sans remise en cause de la globalité des résultats.

Les facteurs explicatifs qui ont pu être mis en avant sont les suivants. Sur le plan matériel, les désagréments liés à la ville et notamment au centre-ville portent sur les embouteillages, le microclimat étouffant, l'insécurité réelle ou ressentie, l'étroitesse des voies... Objectivement parlant, comparativement à d'autres espaces urbains, martiniquais ou non, ces désagréments existent. Ils sont, cependant, spécifiques au centre de la ville mais sont implicitement attribués à la ville, sinon dans son entier, du moins dans sa globalité, ce qui nécessite le passage à un certain niveau d'abstraction. L'expression créole « l'en-ville » attribuée au seul centre de la capitale de l'île de Martinique un caractère d'urbanité, par opposition au reste de l'espace foyalais, et, selon une autre expression locale, « habiter en commune » consiste justement à ne pas habiter Fort-de-France ou son agglomération. Les dimensions culturelle et linguistique interviennent donc.

L'analyse historique que l'on peut faire concernant l'absence de classes sociales qui seraient spécifiquement urbaines comme les ouvriers ou la bourgeoisie va dans le sens d'un défaut d'appropriation de la ville. Il est entendu que, en l'absence, sur le plan économique, de véritable tissu industriel, donc de population ouvrière structurée par un syndicalisme ou un sentiment d'appartenance que l'on pourrait dire de classe, la classe ouvrière n'est pas présente en Martinique et la ville, contrairement à beaucoup d'autres à travers le monde, n'a pu faire l'objet d'une appropriation par cette classe. De même, la bourgeoisie martiniquaise, décimée en 1902 à Saint-Pierre par l'éruption cataclysmique de la Montagne Pelée, ne s'est pas reconstituée par la suite à Fort-de-France et si l'on a pu constater certaines formes d'élitisme intellectuel urbain au milieu du XX^e siècle, il n'a pas perduré. Les facteurs explicatifs en sont l'absence de masse critique suffisante, la dispersion, par la suite, de ce petit groupe hors de la ville et donc l'impossibilité de la localiser même symboliquement, son incapacité à apparaître comme un modèle, la référence étant, depuis la colonisation de l'île, le béké, par essence d'origine rurale et agricole, même si nombre de représentants de ce groupe se sont reconvertis

⁴⁰ Martouzet Denis, « Espace urbain et urbanisme dans l'œuvre de Raphaël Confiant », *L'Espace géographique*, n°4, 1999, p. 345-354.

dans le commerce international (l'ancrage spatial n'est donc toujours pas la ville). Ainsi l'investissement fonctionnel et social de la ville qui précède les différentes formes d'investissement affectif collectif n'a pas eu lieu.

Sur un autre plan encore, on peut interpréter le rejet de la ville par l'image et la valeur attribuées à l'espace public. La société martiniquaise repose en grande partie sur une opposition entre l'homme et la femme. Celle-ci représente le socle et la stabilité de la société martiniquaise, la femme, notamment la mère, est valorisée, le second, par contrepoint est dévalorisé, sale, changeant et instable. Or, la femme renvoie tant symboliquement que socialement à l'intérieur, la maisonnée, le foyer, l'espace privé tandis que l'homme est un être de l'espace public. Aussi, par association, comme si la ville n'était composée que d'espace public, cette ville n'est pas objet digne d'intérêt dans une société où les valeurs domestico-familiales sont plus prisées qu'ailleurs.

Ainsi, tous les éléments explicatifs apportés ici relevant d'une analyse du collectif et non de l'individuel vont conjointement, dans le même sens, celui d'un rejet de la ville.

Approche individualiste

Le point de départ d'une approche individualiste visant à capter le rapport affectif à la ville repose, d'une part, sur l'idée que ce rapport se situe à l'échelle de l'individu et que, par conséquent, il est l'élément à interroger puisqu'il correspond à l'échelle sociale recherchée. Elle repose, d'autre part, sur l'idée que les affects sont principalement, voire uniquement, le fait de l'individu lui-même, non pas qu'il n'y ait pas de détermination, d'ordre psychologique par exemple, mais que, dans ces déterminations, il y a une part d'autodétermination, c'est-à-dire une part qui ne réfère pas au social et qui, donc, ne relève pas de la sociologie holistique. Le groupe peut avoir – et a sûrement – une influence mais on peut – par postulat toujours – la penser comme mineure ou bien poser que le traitement qui en est fait relève d'abord de l'individu. En d'autres termes, sur le plan méthodologique, puisque le rapport affectif à la ville est celui de l'individu, c'est à l'individu de le dire et c'est en lui que l'on trouvera les éléments d'explication de la nature, de la valence, de l'intensité, du contenu et des causes de ce rapport affectif à la ville.

Au-delà du fait que ce positionnement a l'avantage d'une cohérence formelle, qu'apporte cette approche ? Elle facilite la construction d'une définition du rapport affectif à la ville, puisqu'est posé le fait que celui-ci a une réalité et ne procède pas d'une métaphore. La relation affective qu'a un individu envers un espace géographique (un lieu, une ville, etc., nous verrons plus loin la question de l'échelle spatiale de l'objet aimé ou non), à un moment donné, sachant que ce moment, s'il est bien actuel, est aussi, et peut-être surtout, la résultante d'une construction, met en jeu l'histoire de cet individu, histoire passée et projections, dans des contextes multiples, successifs et toujours changeants. Le rapport affectif à la ville (et aux lieux) est un rapport intime, unique, évolutif qu'entretient un individu envers quelque chose qu'il appelle ville (lieux), dans une optique non strictement instrumentale (les utilisations de la ville, les pratiques urbaines font partie de la construction de ce rapport affectif à la ville) et conduisant à un jugement de valeur globale, c'est-à-dire qui ne porte pas sur une portion de la ville ni sur une ou plusieurs de ses caractéristiques mais bien sur sa globalité. Ce jugement affectif est souvent implicite, voire inconscient et le chercheur vise à le faire émerger, le rendre explicite. Il participe donc lui aussi à sa construction. Le rapport affectif à l'espace est le résultat de l'interaction entre expériences de villes (pratiques, actes, pensées, actes manqués, émotions, projections, expériences sensibles, survenues en ville et/ou par la ville) et souvenir (donc retraitement) de ces expériences de villes. Les projections, par crainte et par attente-espérance ainsi que par la capacité d'anticipation, entrent dans cette construction

toujours en cours de non-achèvement par l'enjeu de soi qui la supporte, tout comme le souvenir (de l'expérience de soi comme de l'expérience de l'événement) est affecté/affectif dès qu'entre en jeu l'image de soi. Associés à ces deux dimensions temporelles passée et future en tant qu'elles sont intégrées dans le rapport affectif présent, le plaisir ou le déplaisir augmentent, réduisent, peuvent inverser la charge affective liées aux enjeux de soi. Il s'agit tout autant du plaisir du moment et du plaisir à se souvenir, du plaisir attendu comme du plaisir de l'attente, avec le jeu de l'imagination, comme des déplaisirs équivalents. Ces souvenirs, pratiques, actes manqués, projections entrent en résonance ou en dissonance avec des structures psychologiques préalables, qu'ils contribuent à modifier et à construire et, ainsi, amènent un rapport affectif spécifique, orienté (négatif ou positif), par le jugement de valeur qui découle de cette adéquation ou de ce décalage. Ce rapport conduit à la fabrication d'images mêlant ville(s) idéale(s) et expériences de villes concrètes et particulières. Ces images, dans l'interaction entre l'individuel et le social, sont tout autant des instantanés individuels fondés sur l'interprétation du réel, *via* les sens et les pratiques, *via* l'imagination, que des idéologies et des mythologies socialement construites. Ainsi mobilisées, elles illustrent et cristallisent des émotions (peur, curiosité, répulsion, fascination, rejet, attirance...), construisent des sentiments.

Cette définition du rapport affectif à la ville met effectivement au centre de la recherche l'individu, en tant qu'il peut être en partie autonome par rapport à son environnement et, par conséquent, sur un plan philosophique, libre par rapport à ce qui lui est extérieur, sans pour autant l'être par rapport à lui-même. De là, on peut considérer deux options. La première consiste à considérer l'individu, en tant que lieu de la construction du rapport affectif, comme une boîte noire qu'il s'agit de ne pas ouvrir, de ne connaître son intérieur que par l'intermédiaire de ce que l'individu nous en dit (lors d'entretiens par exemple) et nous en montre (par observation des pratiques et comportements), d'évaluer ce qu'il dit de son rapport affectif (output de cette boîte noire) à l'aune d'un certain nombre de variables individuelles (inputs : âge, temps passé en ville, nombre de villes visitées, connues, habitées, héritage culturel...). La seconde, à l'opposé, nécessite l'ouverture de cette boîte noire⁴¹, pour observer, analyser, comprendre comment ce processus se fait, comment images anciennes, émotions récentes, nouvelles connaissances, etc. se conjuguent pour à un moment donné permettre une évaluation affective, en termes psychologiques comme en termes philosophiques ou dans le domaine des neurosciences.

L'approche individualiste montre, par les résultats obtenus, une très grande diversité de cas, tant en ce qui concerne la stricte évaluation affective, dans une optique relevant de la quantification, qu'en ce qui se rapporte à la qualification des espaces ou des lieux. Sur le plan quantitatif, on peut utiliser un gradient allant des formes les plus poussées de rejet et de détestation à l'amour le plus évident de la ville en passant par l'indifférence. Plus concrètement, l'utilisation d'une graduation de -5 à +5, en passant par le 0, permet d'évaluer, individu par individu, l'intensité (chiffre absolu) et la valence (signe positif ou négatif) de ce rapport affectif à la ville. Les recherches menées depuis maintenant une dizaine d'années au sein de l'UMR CITERES montrent, dans le cadre français en tout cas, sur des terrains d'étude spécifiques comme sur la ville en général, que la majorité des personnes ont un rapport affectif à la ville positif, sans que pour autant ce soit le « grand amour ». De cet ensemble d'évaluations individuelles, des traitements statistiques peuvent être menés et un résultat récurrent est le fait que le mode et la moyenne oscillent entre 2 et 3 (sur l'échelle de -5 à +5). Cela permet de relativiser une partie du discours sur la ville, plutôt dévalorisant, dans la sphère politique comme dans la sphère journalistique et par conséquent dans le discours

⁴¹ Feidel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

commun. De même, cela remet en question certaines injonctions à aimer la ville, certains mots d'ordre.

Sur le plan qualitatif, ont pu être mis en évidence différentes figures de villes et de rapports affectifs à la ville⁴², différentes formes de rapports affectifs à l'espace que sont l'ancrage, l'attachement, l'appropriation et l'enracinement⁴³. Ces différents points sont développés par la suite mais ce qu'il nous semble important dans le cadre de cette réflexion méthodologique à portée épistémologique est le fait que, dans les différentes recherches menées, il n'a pas été possible, derrière cette diversité, de mettre en évidence des récurrences que l'on puisse faire correspondre à des catégories sociologiques, hormis dans le cas de Fort-de-France (qui n'a pas fait l'objet d'entretiens individuels, seulement d'observations des pratiques individuelles) et hormis de très grandes catégories (par genre, notamment) qui, au final n'apparaissent que peu pertinentes pour véritablement saisir le rapport affectif à l'espace. De même, la thèse de Nathalie Audas⁴⁴ portant sur les temporalités individuelles (âge, temps passé en ville, ancienneté de la connaissance des lieux...) et leur influence dans l'évolution du rapport affectif aux lieux n'a pas permis de se caler sur des catégories sociologiques : tout se passe comme si l'individu était le seul dépositaire de ses affects, qu'il construit par son histoire personnelle, bien que celle-ci s'inscrive dans une époque, une culture et dans des groupes. Elle intervient dans la construction du rapport affectif dans les aspects personnels, les rencontres, les hasards qui, eux, ne s'inscrivent pas – ou si peu – dans des considérations de l'ordre du collectif. Il est probable, néanmoins, que dans l'ensemble de ces recherches, celles qui utilisent des techniques d'enquête du type de l'entretien incitent l'individu à se référer à lui-même et non à des considérations qui le dépassent, lui échappent et ne le valorisent pas. Cependant, les croisements effectués par la suite, c'est-à-dire sans qu'intervienne l'individu, ne montrent pas de dimensions sociales qui permettraient d'expliquer au moins les grandes lignes de ce rapport. Soit il faut considérer une part d'autonomie chez l'individu, soit que les déterminations sociales sont si nombreuses – et les multiples croisements possibles entre elles plus encore – que chaque individu devient unique, bien que surdéterminé, ce qui conduit à recourir à l'idée de l'impossibilité d'une explication holistique.

Une analyse critique : des catégories a priori aux typologies figuratives a posteriori

On peut ainsi formuler quelques éléments d'analyse critique, à travers l'exemple holistique précédemment développé et les éléments apportés à partir de plusieurs enquêtes effectuées dans le cadre du paradigme individualiste.

Tout d'abord, si l'on se réfère aux résultats des recherches menées dans le champ des neurosciences pour lesquelles les états affectifs ne sont que l'expression physiologique s'extériorisant de modifications chimiques et électriques internes à l'individu, il faut bien convenir que l'on ne peut pas attribuer à un groupe ou à tout collectif la capacité à ressentir des émotions, à construire des sentiments, à aimer et détester, rejoignant en cela l'idée boudonienne que toute action, toute décision, toute attitude, tout comportement et toute croyance qui seraient attribués à un collectif ne peuvent l'être que de façon métaphorique⁴⁵.

Cependant, un sentiment ou une émotion peuvent être partagés dans le sens où non seulement il y a similitude quant à ce qui est ressenti par plusieurs individus face à un même objet ou à un même événement, mais aussi le fait que d'autres individus ressentant la même chose

⁴² Voir le chapitre 8 du présent ouvrage.

⁴³ Feidel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

⁴⁴ Audas Nathalie, *La dynamique affective envers les lieux urbains : la place des temporalités individuelles et urbaines*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2011.

⁴⁵ Boudon Raymond, *Raison, bonnes raisons*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

renforce ce que chacun ressent. Plus encore, l'expression des émotions est un moyen de communication et, de ce fait, suppose une intention et, si ce n'est pas à proprement parler un fait social, c'est, au moins, un élément à prendre en compte dans une sociologie ni individualiste ni holiste mais relationnelle⁴⁶.

Sans réduire le choix entre les deux postures, holistique et individualiste, à un choix entre des catégories préétablies ou pré-construites et des figures qui apparaissent essentiellement comme des résultats, à éventuellement réinterroger, il apparaît que la première approche a pour avantage de savoir précisément la composition de la catégorie et ainsi d'y faire entrer ou non tel individu, mais laisse le doute quant à la portée explicative : reprenant l'exemple de Fort-de-France, dire qu'il n'y a pas de classes sociales urbaines en Martinique et que, donc, on n'y aime pas la ville, en plus d'être sans nuance et réducteur, suppose implicitement que les représentants de ces classes sociales aiment (ou ont statistiquement tendance à aimer) la ville – ce qui n'est pas nécessairement avéré et est même contredit dans certains cas –. De plus, cela n'explique rien au-delà d'une certaine corrélation qui, si elle est statistiquement montrée, n'a pas *a priori* d'autre valeur que celle de la co-incidence. En bref, on connaît strictement le champ de validité des résultats mais on n'est pas sûr de la valeur véritablement explicative des résultats. À l'inverse, la construction *a posteriori* de figures rend extrêmement floues les limites du champ de validité, mais les résultats obtenus, plus fins, plus nuancés, avec non des explications simples mais des faisceaux d'éléments explicatifs, ont une valeur explicative plus élevée : à la limite, des résultats appliquées à un type figuratif peuvent être très précis, nuancés et sûrs sans qu'existe un individu correspondant précisément à cette figure. Chaque individu de cette figure gravite autour de l'archétype qui centre la figure, chaque individu oscille entre plusieurs figures.

L'individu situé

Pour saisir le rapport affectif à la ville, que l'on suppose ne pouvoir être le fait que d'individus dans la mesure où seul celui-ci, par opposition à toute forme de collectif, est capable d'émotion et de sentiment, nous prenons pour point de départ l'individu. Cela ne signifie pas, pour autant, que nous nous situons maintenant dans le strict cadre de l'individualisme méthodologique puisque les éléments explicatifs de son rapport affectif à la ville (contenu, valeur, valence, forme, modalités de construction) ne ressortissent pas exclusivement de l'individu mais tout aussi bien de déterminations sociales le dépassant. Nous considérons ainsi l'individu situé. Celui-ci est, dans sa dimension instantanée (un individu-aujourd'hui), la rencontre d'une trajectoire et d'une situation, celle qui est la sienne aujourd'hui. Dans sa dimension historique, l'individu situé est le résultat de l'ensemble des individus-aujourd'hui qu'il a été, est et sera, sachant que chacun d'eux participe ou peut participer à la construction de chacun des autres et que chacun d'eux est, aussi, en partie, déterminé par la situation du moment. Ainsi, la trajectoire d'un individu est la résultante construite de chacun des moments de cette trajectoire, où chaque moment découle de moments passés et de moments futurs : je suis aujourd'hui ce que l'ensemble des moments passés m'a amené à être, mais avec une capacité d'autodétermination qui me permet de prendre en compte ou ne pas prendre en compte certains éléments du passé et de les accepter ou non, c'est-à-dire soit comme héritage, soit comme rupture. Je suis aussi aujourd'hui ce qui me permettra d'être demain ce que je souhaite être. Par une capacité d'anticipation, mes choix actuels peuvent infléchir (et sont d'ailleurs faits dans ce sens) ma trajectoire en vue

⁴⁶ Laflamme Simon, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, 1995.

d'atteindre un objectif donné ou d'éviter que ne survienne un individu-aujourd'hui à venir, probable ou possible, que je souhaite éviter.

La trajectoire ne doit pas être comprise comme linéaire : la seule connaissance du point d'origine et du point d'arrivée ne permet pas d'en connaître le trajet. Cette trajectoire est faite de relations de cause à effet, de refus de ce type de relation, d'hésitations et de changements d'avis, de stratégies à plus ou moins long terme construites en situations d'incertitude, d'ajustements ou de changements de stratégie.

La situation est ce qui environne l'individu-aujourd'hui et l'influence plus ou moins fortement. La situation est composée, d'une part, de l'ensemble de l'information traitée, consciemment ou inconsciemment, par l'individu lorsque celui-ci construit sa trajectoire. Cette situation n'est pas que matérielle, elle inclut les déterminations sociales, actuelles ou héritées, *via* les familles et notamment les ascendants, celles qui se construisent sur le plan socioprofessionnel... L'individu-aujourd'hui est donc aussi le jeu de ces influences, en partie à ses dépens mais sur lesquelles il a une possibilité de connaissance et d'action. L'individu-aujourd'hui est donc l'intersection de la situation dans laquelle il se trouve et qui l'influence, lui fournit des possibilités, lui propose des incitations, lui impose des contraintes et des impossibilités, et de sa trajectoire qui intègre ce que les situations passées ont fourni aux individus-aujourd'hui passés, c'est-à-dire aux différents moments de sa trajectoire, et ce qu'il imagine de ces situations à venir. Nous ne considérons donc des situations passées que ce que l'individu, au cours de sa trajectoire, en a retenu (pas seulement au sens de la mémoire mais aussi dans ce qui s'est « incorporé » en lui). Ces situations passées n'existent qu'en tant qu'elles sont intégrées à l'individu.

Cette formalisation permet, sans être un équilibre artificiel, de composer l'individu autonome et les déterminations sociales, c'est-à-dire de se positionner quelque part entre individualisme méthodologique et holisme, mais surtout de penser que l'individu, selon les cas, est plus ou moins déterminé, mais pas entièrement, plus ou moins capable d'autonomie, mais pas complètement. Dans ce cadre, il est possible d'élaborer, comme le fait Simon Laflamme⁴⁷, une sociologie relationnelle dans laquelle les objets de recherche sont d'abord des rapports comme le rapport affectif à la ville, où les deux termes du rapport doivent/peuvent être pris en compte : l'individu comme sujet influençable et influencé et la ville comme objet influençant l'individu mais à partir des représentations qu'il s'en fait.

Les différentes recherches menées et notamment cette conception de l'individu montrent que pour atteindre les différentes facettes du rapport affectif à l'espace, cet équilibre entre individu et groupe doit se composer avec un équilibre entre ce qui relève des sciences de l'espace et ce qui est de l'ordre des sciences sociales. Il s'agit cependant d'examiner quel contenu donner à cet individu situé, dans cette optique relationnelle et, par suite, de quelle manière l'aborder.

Psychologisme ou économisme

De façon transversale par rapport aux éléments de méthode abordés précédemment, la recherche sur le rapport affectif aux lieux ou à la ville peut être abordée par diverses disciplines. Sans en comparer les limites et avantages respectifs, nous proposons ici une réflexion sur la possibilité et la nécessité méthodologique de positionner ce type de recherche à la jonction de deux grands cadres disciplinaires, l'un relevant de la sphère psychologique, l'autre de l'économie, pour peu que l'on donne à ces deux champs une acception

⁴⁷ Laflamme Simon, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, 1995.

suffisamment large, référent plus à des paradigmes – psychologisme et économisme – qu'à des disciplines comme champs de savoir structurés et limités. Le choix pour l'un ou l'autre ou encore la tentative de conciliation des deux approches, que la tradition de la structuration des savoirs rend délicate, renvoie, d'une part, au débat philosophique, vaste et non abouti des relations problématiques entre rationalité et affects et, d'autre part, à des choix méthodologiques dans la mise en œuvre de protocoles de recherche visant à définir, connaître et capter le rapport affectif à l'espace, à la ville et aux lieux. Notre propos, dans la suite des éclairages apportés sur la position à donner à l'individu pour ce type de recherche, notamment si est fait le choix d'un individu situé et relationnel, prend pour point de départ l'idée que la rationalité et l'affectivité sont deux modes de traitement de l'information et, par-là, deux moteurs de la décision et de l'action. Il est alors nécessaire de caractériser chacun des deux puis les interactions les liant.

Quelques éléments des termes du débat

Dans la tradition et la culture occidentales, des philosophes présocratiques à Emmanuel Kant et ses continuateurs, l'un des débats majeurs a porté sur la relation d'opposition, de hiérarchie et/ou de complémentarité entre rationalité et affectivité ou, en des termes plus anciens, entre raison et passion. Si peu de philosophes, notamment parmi ceux qui ont forgé ou tenté de forger un système, ont échappé à la question posée par ce couple et les relations qui, en son sein, l'animent, c'est du fait que, au-delà de l'intérêt intrinsèque de cette question, sont en jeu la définition et l'évaluation de l'action humaine et la compréhension des ressorts, de l'instinct à l'intention, en passant par la recherche d'efficacité, qui la sous-tendent. De ce fait, sont en jeu aussi la morale, c'est-à-dire l'action, les intentions qui la préparent et ses conséquences, non ce qu'elles sont mais ce qu'elles devraient être, selon des critères dont la recherche est l'objet de l'éthique. Sont en jeu encore des aspects religieux et sociaux, voire économiques. Il ne s'agit pas ici d'entrer dans le détail de ces différentes dimensions mais d'envisager les possibilités de positionnements relatifs de la rationalité et de l'affectivité pour, d'une part, clarifier – et montrer la nécessité de cette clarification – les positionnements épistémologiques dans leurs conséquences en matière méthodologique et, d'autre part, de proposer une esquisse de méthode générale en vue de capter le rapport affectif à l'espace des individus situés et relationnels.

Ce qui fait problème, en première approche, est que raison et passion apparaissent toutes deux, à la fois comme deux moteurs pour l'action – et peuvent ainsi être complémentaires en additionnant leur puissance respectives ou, en termes temporels, en se passant le relais lorsque l'une fait défaut ou s'avère inadéquate face à ou dans une situation donnée – et comme deux directions (au sens mécanique du terme) ce qui conduit à la possibilité – au risque non nécessaire – de contradiction. De ce couple complémentarité/contradiction découle le débat double – analytique et normatif – visant à trancher la question de la primauté de l'une sur l'autre et celle consistant, en termes plus volontaires, en termes éthiques, à rechercher à savoir laquelle doit primer sur l'autre. Ceci amène à croiser les cas possibles. Dans le premier, raison et passion proposent des directions différentes, souvent qualifiées d'opposées, et il s'agit alors de savoir laquelle l'emporte sur l'autre ou comment faire pour que l'une, généralement la raison, puisse l'emporter alors même qu'elle est en situation de faiblesse relative. Dans le second cas, raison et passion proposent la même direction et il s'agit alors de savoir comment elles se combinent. Trois possibilités sont alors envisageables : la première entraîne la seconde, comme si la passion pouvait être raisonnée ; la seconde entraîne la première, comme si la raison pouvait être passionnée ; toutes deux sont entraînées dans une même direction par des éléments extérieurs et notamment l'objet dont l'une et l'autre traitent. Pour nombre de

philosophes la raison sert à justifier nos actions dont le processus de décision préalable a été effectué sous l'emprise/l'empire de la passion. David Hume va en ce sens, niant toute possibilité de puissance à la raison :

La raison n'est et ne doit être que l'esclave des passions ; elle ne peut jamais prétendre à aucun autre office qu'à les servir et à leur obéir⁴⁸.

Le constat est sans appel quand il s'agit du « n'est que... » et difficile à interpréter avec le « ne doit que... » à moins de poser que les passions savent mieux nous diriger que la raison, ce que dément Hume lui-même lorsqu'il qualifie les passions d'aveugles et surtout lorsqu'il affirme plus loin dans le *Traité de la nature humaine* que si l'entendement ne dirige pas les affects alors l'être humain n'est pas apte à vivre en société⁴⁹. Toujours est-il que la passion domine et cette formulation des relations entre raison et passion renvoie à celle de son ami Rousseau qui, constatant que

L'homme n'est qu'un être sensible qui consulte uniquement ses passions pour agir, et à qui la raison ne sert qu'à pallier les sottises qu'elles lui font faire⁵⁰

en tirera sa maxime morale majeure qui, de façon imagée, montre la capacité de l'être humain à faire en sorte que sa raison « coupe l'herbe sous les pieds » de la passion en ne mettant pas celle-ci dans des situations telles qu'elle pourrait l'emporter.

De son côté Descartes tranche et érige le recours à la raison comme seule méthode valable, autant sur le plan moral que sur celui de l'efficacité personnelle pour mener sa vie – c'est du moins ce qu'en retient, pour l'essentiel, la société. Son impact sur celle-ci et son fonctionnement, notamment en France mais largement au-delà, est d'une puissance extrême car il entraîne, tout en l'accompagnant, le courant qui va des Lumières au positivisme : socialement parlant, la raison, la rationalité, être raisonnable, être rationnel... sont valorisés, que ce soit dans la vie sociale, professionnelle de la personne, à ses propres yeux comme aux yeux des autres et de la société, non que les passions soient évacuées ou niées mais il n'est pas reconnu comme acceptable, dans le discours comme dans l'action, de s'y référer explicitement et *a fortiori* uniquement. Le caractère passif de l'homme dirigé par la passion la – et le – dévalorise et fait de celui qui la suit un objet et non le sujet que permet d'être la raison.

On constate cependant de nouvelles tendances relativement à ce débat et aux jugements de valeur qui le sous-tendent, aux positions qui sont prises. Tout d'abord sur le plan philosophique, le dernier demi-siècle a vu émerger des réflexions sur l'impossibilité de cerner la rationalité, d'en définir les limites, lorsqu'elle est analysée en situation. C'est l'essentiel des apports de la philosophie analytique américaine avec, notamment, Donald Davidson⁵¹. Celui-ci s'appuie, complète et nuance un courant de pensée qui montre la complexité des ressorts de l'action humaine où raisons et raisons inverses non seulement, au-delà du principe du tiers-exclu, coexistent mais aussi se renforcent et s'alimentent l'une l'autre. C'est ce que Jon

⁴⁸ Hume David, *Traité de la nature humaine : essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux. Des passions*, Chicoutimi (Qc), Les Classiques en sciences sociales, 2006, p. ??.

⁴⁹ Hume David, *Traité de la nature humaine : essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux. Des passions*, Chicoutimi (Qc), Les Classiques en sciences sociales, 2006.

⁵⁰ Rousseau Jean-Jacques, *Du contrat social, suivi de Discours sur l'économie politique et de Fragments politiques*, Paris, Gallimard, 1995, p. ??.

⁵¹ Davidson Donald, *Paradoxes de l'irrationalité*, Combas, Éd° de l'éclat, 1991.

Davidson Donald, *Actions et événements*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.

Davidson Donald, « Deception and Division », dans Elster Jon (ed.), *The Multiple Self*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 79-92.

Elster⁵² envisage sous le terme de *self-deception*, ce que Dupuy⁵³ nomme mensonge à soi-même. C'est aussi le concept de mauvaise foi élaboré par Jean-Paul Sartre⁵⁴, etc. Plus encore, il apparaît que les affects n'échappent pas à certaines régularités, à certaines logiques qui permettent à Frankfurt de parler des *Raisons de l'amour*⁵⁵ et à Livet d'*Émotions et rationalité morale*⁵⁶, ce qui n'est pas sans rappeler le fameux paradoxe de Pascal : « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point ». D'un autre côté, les neurosciences ont montré *L'erreur de Descartes*⁵⁷, la raison seule ne pouvant exister ou, du moins, se déployer, les émotions servant la nourrir.

Troisièmement, la société actuelle propose – on l'a vu – une revalorisation des émotions, des sentiments, des affects non seulement comme références possibles voire comme références obligées sous-tendues par la valorisation de la personne par le biais de l'idée d'une capacité à l'autodétermination, mais aussi comme gage d'efficacité à travers les conseils de vie pratique ou de management, mêlant « être soi », « quotient émotionnel »... Le débat se renouvelle et ne propose plus une opposition, en même temps qu'il est passé d'une position morale à une position analytique.

Vers une rationalisation de l'analyse affective

Pour leur part, les sciences économiques et sociales ont réorienté le débat philosophique en évacuant en grande partie la question, tant sur le plan moral qu'analytique, des relations entre la rationalité et les passions, et donc la dimension éthique de ce débat, en se focalisant sur la nature de la rationalité, sa définition, à partir notamment du texte fondateur de Maurice Allais :

un homme est réputé rationnel lorsque : *a.* il poursuit des fins cohérentes avec elles-mêmes ; *b.* il emploie des moyens appropriés aux fins poursuivies. Or, comme nous l'avons vu, ces deux conditions entraînent comme seules conséquences : 1° Que le champ de choix soit ordonné ; 2° Que l'axiome de préférence absolue soit suivi ; 3° Que l'on considère les probabilités objectives. Les points 1° et 2° sont admis par tout le monde ; quant au point 3°, il paraît difficilement contestable qu'il y ait intérêt à substituer aux probabilités objectives des probabilités subjectives qui en soient distinctes⁵⁸.

Allais introduit dès cet article fondateur la subjectivité et l'incomplétude de la connaissance. Sans retracer l'ensemble des tentatives de formalisation de la rationalité, de la théorie du choix rationnel au « tout est rationnel » de Ludwig von Mises⁵⁹, en passant par la rationalité limitée, nous mettons en avant la définition ni substantive, ni procédurale mais sémantique que propose Boudon. Il redéfinit donc la rationalité, non pas par ce qu'elle est ni par ce qu'elle devrait être, mais en tant qu'elle est observable, directement ou indirectement, selon que l'observation de l'action, de la décision... procure de l'étonnement à l'observateur, supposé être prêt à s'étonner : une action est rationnelle si l'on peut dire, « sans risquer de

⁵² Elster Jon, « Deception and Self-Deception in Stendhal : some Sartrian Themes », dans Elster Jon (ed.), *The Multiple Self*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 93-113.

Elster Jon, *Le laboureur et ses enfants. 2 essais sur les limites de la rationalité*, Paris, Éd° de Minuit, 1986.

Elster Jon (ed.), *The Multiple Self*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

Elster Jon, *Proverbes, maximes et émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

⁵³ Dupuy Jean-Pierre, « Temps et rationalité », dans Frydman Roger (dir.), *Quelles hypothèses de rationalité pour la théorie économique ?*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 69-104.

⁵⁴ Sartre Jean-Paul, *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 2008.

⁵⁵ Frankfurt Harry, *Les raisons de l'amour*, Belval, Circé, 2006.

⁵⁶ Livet Pierre, *Émotions et rationalité morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

⁵⁷ Damasio Antonio, *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995.

⁵⁸ Allais Maurice, « Fondements d'une théorie positive des choix comportant un risque et critique des postulats et axiomes de l'école américaine », *Annales des Mines*, N° spécial, 1955, p. 2-55, p. 31.

⁵⁹ Von Mises Ludwig, *The Theory of Money and Credit*, Indianapolis, Liberty Classics, 1980.

protestation » de la part de l'acteur, ni de la part d'un autre observateur, et « sans avoir le sentiment d'émettre un énoncé incongru »⁶⁰, que l'individu la faisant avait une ou de bonnes raisons de la faire.

On peut décliner, et R. Boudon le fait, cette définition sémantique de la rationalité aux croyances, même si elles sont "fausses, fragiles ou douteuses"⁶¹, aux actions même si elles sont inefficaces, aux comportements et attitudes même si, à première vue, ils paraissent irrationnels pour autrui, aux décisions même si elles vont à l'encontre de l'objectif annoncé et recherché.

La définition sémantique de la notion de rationalité (est rationnel tout comportement Y dont on peut dire "X avait de bonnes raisons de faire Y, car...") permet en tout cas d'engendrer un ensemble plus riche de types de rationalités à partir de la nature des considérations introduites après le "car". Ainsi, l'on peut avoir :

- 1/... car Y correspondait à l'intérêt (ou aux préférences) de X ;
- 2/... car Y était le meilleur moyen pour X d'atteindre l'objectif qu'il s'était fixé ;
- 3/... car Y découlait du principe normatif Z ; que X croyait en Z et qu'il avait de bonnes raisons d'y croire ;
- 4/... car X avait toujours fait Y et qu'il n'avait aucune bonne raison de remettre cette pratique en question ;
- 5/... car Y découlait de la théorie Z ; que X croyait en Z et qu'il avait de bonnes raisons d'y croire, etc.⁶².

Cette position, beaucoup moins restrictive que celle de la théorie du choix rationnel qui suppose maximisation, égoïsme et, surtout en ce qui concerne le débat qui nous occupe ici, conséquentialisme, a pour avantage de permettre, si on dépasse la cadre ainsi établi mais dans une continuité de méthode, de réintégrer les émotions, sentiments et affects puisque l'on peut tout aussi bien dire de X qu'il a de bonnes raisons de faire telle action car il aime faire cela ou il aime obtenir le résultat de cette action, sans « sans avoir le sentiment d'émettre un énoncé incongru » mais, en même temps, sans que pour autant on épuise la question car l'on ignore pourquoi X aime cela, laissant ainsi un champ entier à la psychologie qui vise à déterminer ces raisons. Dit autrement, est rationnel celui qui, par réflexion explicite ou implicite, fait des causes internes qui le poussent à agir des raisons de le faire.

Deux disciplines pour un cadre méthodologique

De ce qui précède ressort avant tout que la raison et les affects sont liés, de différentes façons selon que l'on se réfère à Hume⁶³ ou Rousseau⁶⁴, à Allais⁶⁵ ou Boudon⁶⁶, à Livet⁶⁷ ou à la philosophie analytique nord-américaine⁶⁸, ou encore aux cognitivistes et aux neurosciences⁶⁹.

⁶⁰ Boudon Raymond, *Traité de sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

⁶¹ Boudon Raymond, *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris, Fayard, 1990.

⁶² Boudon Raymond, *Traité de sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

⁶³ Hume David, *Traité de la nature humaine : essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux. Des passions*, Chicoutimi (Qc), Les Classiques en sciences sociales, 2006.

⁶⁴ Rousseau Jean-Jacques, *Du contrat social, suivi de Discours sur l'économie politique et de Fragments politiques*, Paris, Gallimard, 1995.

⁶⁵ Allais Maurice, « Fondements d'une théorie positive des choix comportant un risque et critique des postulats et axiomes de l'école américaine », *Annales des Mines*, N° spécial, 1955, p. 2-55.

⁶⁶ Boudon Raymond, *Raison, bonnes raisons*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

⁶⁷ Livet Pierre, *Émotions et rationalité morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

Livet Pierre, « Dans quelles conditions les émotions collectives peuvent-elles bloquer ou aider la délibération démocratique ? », *Revue européenne des sciences sociales*, n°136, 2007, p. 111-128.

Livet Pierre, « Émotions et révision : la dynamique des débats », dans Revel Martine, Blatrix Cécile, Blondiaux Loïc, Fourniau Jean-Michel, Hériard-Dubreuil Bertrand, Lefebvre Rémi (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, Paris, La Découverte, 2007, p. 339-352.

⁶⁸ Davidson Donald, *Actions et événements*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.

Cependant, par souci de clarification, une simplification – dans un premier temps – peut s'avérer prometteuse dans l'objectif de capter le rapport affectif d'un individu envers l'espace et ses déclinaisons locales (lieux, villes, régions...) qui consiste à distinguer effectivement, comme si c'était le cas dans la réalité, ce qui relève de la raison et ce qui relève des affects. Deux conditions sont à poser d'emblée : que ce soit bien entendu comme une fiction méthodologique qui n'a d'autre valeur que méthodologique ; et que, dans un second temps, le lien soit remis en avant et examiné.

Considérant non l'économie par son objet qu'est l'allocation de ressources rares à des fins alternatives, c'est-à-dire par sa définition substantielle, mais plutôt par sa définition procédurale qui amène à considérer cette discipline comme science déductive qui étudie l'action rationnelle, c'est en ce sens que nous mobilisons, comme cadre méthodologique de référence, l'économie (dans un sens élargi par la définition de la rationalité qui correspond au modèle rationnel général de Boudon et non à la théorie du choix rationnel). La seconde discipline comme cadre méthodologique de référence à mobiliser est la psychologie, par la compréhension des dynamiques de construction du rapport affectif à la ville et notamment la psychologie environnementale pour la prise en compte des éléments spatiaux, tant comme facteurs conduisant à telle action, comportement... que comme conséquence dans l'agencement de l'espace. Mais dans notre schéma d'ordre méthodologique, elle est à mobiliser pour compléter, suite à l'opposition que nous avons provoquée par la construction du couple de catégories que forment raison et passion, économie et psychologie, ou plutôt économisme et psychologisme, la dimension spécifiquement rationnelle par les émotions. Dans le cadre qui nous intéresse, il y a des éléments qui ressortissent de l'individu qui font que, parallèlement au processus de réflexion (en termes méthodologiques) ou en interaction avec lui (en termes concrets), en contradiction ou en accord avec le résultat de la réflexion, il aime ou non la ville. La psychologie permet d'aborder les éléments participant à la construction du rapport affectif et qui n'apparaissent pas en fonction de la connaissance explicite de la ville mais plutôt de la réminiscence de moments idéalisés. La psychologie environnementale⁷⁰, elle, insiste sur les aspects socio-spatiaux qui interviennent dans cette construction.

De là, nous proposons un cadre méthodologique permettant de fonder une approche visant à dépasser les écueils, les biais et les manques qui apparaissent dans le recueil des discours des individus, par des entretiens classiques, à qui l'on questionne leur rapport affectif aux lieux, à la ville... En effet, au-delà de la question « aimez-vous la ville, telle ville, tel lieu, tel type de lieu, etc. ? » qui peut amener une réponse sinon « instinctive », en tout cas spontanée et immédiate, c'est-à-dire ne passant pas par la raison ou ne nécessitant pas d'y passer, toute question qui suit, de type « pourquoi ? », ou « comment ? », voire « combien ? » passe par la réflexion et nous permet de douter de la spontanéité des réponses, et donc de leur validité puisque nous ne nous situons pas dans le cadre de la raison qui, par le recul qu'elle nécessite, conduit à la mise en œuvre de biais, notamment de rationalisations *a posteriori*. Il faut donc bien séparer, méthodologiquement, ce qui est de l'ordre de la raison et ce qui relève des affects, pour dépasser la réponse qui, bien que ressortissant des affects, sont donnés à entendre *via* la raison qui apparaît alors elle-même comme un biais.

Notre propos va donc se faire en deux temps : une méta-méthode de séparation entre raison et passion puis le dépassement de la raison en tant qu'elle induit les réponses données

Davidson Donald, « Deception and division », dans Elster Jon (ed.), *The Multiple Self*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 79-92.

⁶⁹ Damasio Antonio, *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995.

Damasio Antonio, *Spinoza avait raison : joie et tristesse, le cerveau des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2005.

⁷⁰ Moles Abraham, Rohmer Elisabeth, *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman, 1977.

concernant les passions. Mobiliser ces deux disciplines comme représentantes de deux catégories que sont raison et passion, et que nous opposons, permet de se tenir dans une posture telle que l'on n'est jamais satisfait des réponses apportées par les méthodes d'entretien long (récit de vie, récit de vie spatialisé⁷¹, récit des lieux⁷²...). Il s'agit de se procurer les moyens de dépasser les réponses données dans ce qu'elles ont de rationnel (raisons, justifications, rationalisations *a posteriori*) pour tendre vers l'affectif, en questionnant systématiquement les réponses données classées selon les deux catégories.

La partition psychologisme-économisme se traduit par le croisement des affirmations de type « j'aime », « je n'aime pas », c'est-à-dire le résultat dit de l'évaluation affective de la ville, et des affirmations de type « j'ai de bonnes raisons d'apprécier, de ne pas apprécier... » qui relèvent des sciences économiques et sociales. Devant considérer tant l'affirmation (« j'aime ») que la négation (« je n'aime pas ») et tant la négation active (« je n'aime pas » = « je déteste ») que la négation passive (« je n'aime pas » = « je suis indifférent »), de même qu'en ce qui concerne les bonnes raisons (« je n'ai pas de bonnes raisons d'apprécier » et « j'ai de bonnes raisons de ne pas apprécier ») permettant ainsi aussi la double négation (« je n'ai pas de bonnes raisons de ne pas apprécier »), on a alors une grille qui se décompose de la façon suivante :

- « j'ai de bonnes raisons d'apprécier la ville »	ET	« je l'aime »
- « j'ai de bonnes raisons d'apprécier la ville »	MAIS	« je ne l'aime pas »
- « j'ai de bonnes raisons d'apprécier la ville »	MAIS	« je suis indifférent »
- « je n'ai pas de bonnes raisons d'apprécier la ville »	ET	« je ne l'aime pas »
- « je n'ai pas de bonnes raisons d'apprécier la ville »	MAIS	« je l'aime »
- « je n'ai pas de bonnes raisons d'apprécier la ville »	MAIS	« je suis indifférent »
- « j'ai de bonnes raisons de ne pas apprécier la ville »	ET	« je ne l'aime pas »
- « j'ai de bonnes raisons de ne pas apprécier la ville »	MAIS	« je l'aime »
- « j'ai de bonnes raisons de ne pas apprécier la ville »	MAIS	« je suis indifférent »
- « je n'ai pas de bonnes raisons de ne pas apprécier la ville »	MAIS	« je ne l'aime pas »
- « je n'ai pas de bonnes raisons de ne pas apprécier la ville »	ET	« je l'aime »
- « je n'ai pas de bonnes raisons de ne pas apprécier la ville »	MAIS	« je suis indifférent » ⁷³ .

Cette grille permet de structurer l'analyse des entretiens en rendant possible le tri – certes grossier – entre ce qui relève d'un champ ou de l'autre, de l'économisme ou du psychologisme, ce qui est de l'ordre du spontané et ce qui est réfléchi. Cependant, l'intérêt majeur réside dans le lien entre les deux propositions que sont la cohérence (représenté par le ET) et l'opposition représentée par le MAIS. Le MAIS par l'opposition qu'il marque et qui pourrait donner l'impression d'un manque de cohérence de la part de celui qui énonce ces deux propositions, met en exergue la dimension affective par rapport à la dimension rationnelle (ou réciproquement si l'on intervertit les propositions « je n'aime pas la ville mais j'ai quand même "objectivement" de bonnes raisons de l'apprécier »).

Cette rapide présentation d'un cadre méthodologique prometteur pour la description et la compréhension du rapport affectif à l'espace, à la ville ou aux lieux met aussi en évidence, par contrepoint, les difficultés rencontrées et les écueils à éviter puisqu'il apparaît nécessaire,

⁷¹ Collectif, *EhEA, Espaces habités, Espaces Anticipés. Module 1 : Qualification de l'espace*, Rapport de recherche ANR, 2008, http://citeres.univ-tours.fr/compo.php?niveau=ipape&page=p_ipape/ipape_online, consulté le 28/07/2011.

⁷² Méthode mise au point par le groupe de recherche Modes d'habiter de l'UMR LADYSS.

⁷³ Pour être parfaitement complet, il faudrait intégrer à cette grille la distinction, en ce qui concerne « ne pas apprécier », entre ce qui correspond au négatif et ce qui correspond au neutre. En revanche, « je n'ai pas de bonnes raisons » correspond nécessairement à l'absence de raisons et non pas à « j'ai de mauvaises raisons » qui, formule paradoxale, renvoie plutôt au non rationnel et n'entre donc pas ici, sans toutefois pouvoir entrer dans la seconde partie de la phrase.

dans un second temps, non seulement de faire le lien entre ce qui relève d'un champ et ce qui relève de l'autre, mais aussi de bien considérer, qu'outre ces liens, il y a véritablement imbrication de ces deux champs. Enfin, dans cette posture relationnelle, l'un des pôles, l'individu, étant sinon totalement défini du moins positionné, il s'agit d'opérer un exercice semblable concernant l'autre pôle : l'espace, le lieu, la ville.

L'objet aimé ou détesté : compréhension, échelles spatiales, échelles d'abstraction.

Peut-on parler de rapport affectif à l'espace ? Benoît Feildel élabore dans sa thèse⁷⁴ ce concept, élargissant celui de rapport affectif à la ville ou celui de rapport affectif aux lieux, conférant ainsi un niveau de généralité que chacun d'eux ne permet pas d'atteindre. Il les englobe parce que leurs différentes formes (l'attachement, l'enracinement, l'ancrage et l'appropriation ainsi que leurs contraires) ne sont pas spécifiques aux lieux ou à la ville, bien qu'ils s'y appliquent aussi et s'adaptent aussi à d'autres objets spatiaux. Nombreux sont les travaux qui ont porté sur l'une ou l'autre de ces formes, notamment l'attachement. Les psychologues traitent du rapport entre l'homme, *via* ses comportements, attitudes et pratiques, et l'espace, envisageant la question du *place attachment* formalisée notamment par Altman et Low⁷⁵, déjà présent chez Fried et Gleisher⁷⁶, faisant le lien entre attachement et identité spatiale et/ou groupale, posant ainsi les dimensions physique et sociale de l'attachement au lieu. Des travaux portent sur l'attachement au logement⁷⁷, au quartier⁷⁸, à la ville⁷⁹. Au-delà des divergences méthodologiques, l'attachement a été traité en lien avec le sentiment d'appartenance⁸⁰, l'attachement communautaire⁸¹, le sentiment communautaire⁸², la

⁷⁴ Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

⁷⁵ Altman Irwin, Low Setha, *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992.

⁷⁶ Fried Marc, « Grieving for a Lost Home », dans Duhl Leonard (ed.), *The Urban Condition*, New York, Basic Book, 1963, p. 151-171.

Fried Marc, Gleisher Peggy, « Some Sources of Residential Satisfaction in an Urban Slum », dans Proshansky Harold, Ittelson William, Rivlin Leanne (eds.), *Environmental Psychology: Man and His Physical Setting*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1970, pp. 333-346.

⁷⁷ Giuliani Maria Vittoria, « Toward an Analysis of Mental Representations of Attachment to the Home ». *The Journal of Architectural and Planning Research*, n°8, 1991, p. 133-146.

Sixsmith Judith, « The Meaning of Home: An Exploratory Study of Environmental Experience », *Journal of Environmental Psychology*, n°6, 1986, p. 281-298.

⁷⁸ Carp Frances, Carp Abraham, « Perceived Environmental Quality of Neighborhoods: Development of Assessment Scales and their Relation to Age and Gender », *Journal of Environmental Psychology*, n°2, 1982, p. 245-312.

Kasarda John, Janowitz Morris, « Community Attachment in Mass Society », *American Sociological Review*, n°3, 1974, p. 328-339.

Kaufmann Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004.

Riger Stephanie, Lavraskas Paul, « Community Ties: Patterns of Attachment and Social Interaction in Urban Neighborhoods », *American Journal of Community Psychology*, n°1, 1981, p. 55-66.

Sampson Robert, « Local Friendship Ties and Community Attachment in Mass Society: A Multilevel Systemic Level », *American Sociological Review*, n°53, 1988, p. 766-779.

⁷⁹ Cuba Lee, Hummon David, « A Place to Call Home : Identification with Dwelling, Community and Region », *The Sociological Quarterly*, n°34, 1993, p. 11-131.

Stokols Daniel, Shumaker Sally, Martinez John, « Residential Mobility and Personal Well-Being », *Journal of Environmental Psychology*, n°3, 1983, p. 5-19.

⁸⁰ Fried Marc, Gleisher Peggy, « Some Sources of Residential Satisfaction in an Urban Slum », dans Proshansky Harold, Ittelson William, Rivlin Leanne (eds.), *Environmental Psychology: Man and His Physical Setting*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1970, pp. 333-346.

⁸¹ Kasarda John, Janowitz Morris, « Community Attachment in Mass Society », *American Sociological Review*, n°3, 1974, p. 328-339.

⁸² Hunter Albert, « The Loss of Community: An Empirical Test through Replication », *American Sociological Review*, n°5, 1975, p. 537-552.

Sarason Seymour, *The Psychological Sense of Community: Prospects for a Community Psychology*, San Francisco, Jossey-Bass, 1974.

dépendance vis-à-vis du lieu⁸³, l'identité du lieu⁸⁴, le sens du lieu⁸⁵. D'autres travaux distinguent ces objets spatiaux par leur fonction. A notamment été étudié le lieu de travail⁸⁶ et son environnement spatial⁸⁷ mais aussi les lieux de consommation⁸⁸.

Cependant, il faut bien voir dans ce concept de rapport affectif à l'espace d'abord une dimension englobante, regroupant plusieurs concepts déjà larges derrière une même formule. Sa portée opératoire est, de ce fait, plus faible : dire « j'aime » ou « je n'aime pas l'espace » n'a pas, si aucune précision supplémentaire concernant l'espace n'est apportée, de signification précise et frise même le non-sens. Au minimum, faut-il qualifier cet espace c'est-à-dire en choisir un type ou en préciser la « quantité » comme pour les claustrophobes ou les agoraphobes. Le concept d'espace tel qu'utilisé ici est trop abstrait pour pouvoir correspondre à la portée très concrète du rapport affectif, du « j'aime ». Le verbe « aimer » peut s'appliquer de diverses manières tant à des objets matériels (« j'aime la ville ») ou immatériels (« j'aime l'urbanité »), désignés par un substantif, qu'à des actions (« j'aime faire ») et à des états (« j'aime être... », « j'aime me sentir... »). Cependant, au-delà d'une analyse grammaticale et sémantique, le contenu aimé ou non, quand il s'agit d'objets matériels, suppose un certain niveau de concret et pour les actions ou états, ils doivent au moins référer immédiatement, mentalement à des objets concrets : dans tous les cas l'image est nécessaire. Or, l'espace abstrait, en tant que contenant aux limites indéterminables, ne propose pas d'image à l'esprit qui soit appropriable par un individu au point qu'il puisse s'en sentir affecté, positivement ou négativement. D'autre part, et corrélativement, ce concept trop abstrait est aussi trop englobant. Ne référant pas à des images de façon directe, il renvoie cependant, à condition d'en faire un objet moins abstrait ou de faire un travail intellectuel de passage du contenant vers des contenus types ou des contenus spécifiques, à une multiplicité de cas envisageables dont chacun peut, lui, affecter l'individu. Aussi, aucune image synthétique n'est envisageable et une synthèse amenant à dire « j'aime l'espace » n'est pas possible face à cette diversité irréductible de cas d'espèces, de types d'espaces. On ne peut ni fabriquer une synthèse des images référant à l'espace ni une synthèse des relations affectives à tous les espaces et types d'espaces possibles.

Que l'on considère le concept d'espace comme une abstraction construite mentalement à partir d'un ensemble d'exemples concrets particuliers ou construite collectivement, ou bien comme une « intuition pure *a priori* »⁸⁹ c'est-à-dire une configuration mentale innée qui nous permet de positionner les objets les uns par rapport aux autres, on est donc dans l'obligation de passer du concept, c'est-à-dire de l'espace abstrait contenant, au contenu particulier qui le compose, lui-même composés d'éléments contenus particuliers. Le concept de rapport affectif envers un objet spatial peut s'appliquer non à l'espace contenant qui reste trop abstrait (pas

⁸³ Stokols Daniel, Shumaker Sally, « The Psychological Context of Residential Mobility and Well-Being », *Journal of Social Issues*, 38, 1982, 149-171.

⁸⁴ Feldman Roberta, « Settlement-Identity: Psychological Bonds with Home Places in a Mobile Society », *Environment and Behavior*, n°22, 1990, p. 183-229.

Korpela Kalevi Mikael, « Place Identity as a Product of Environmental Self-Regulation », *Journal of Environmental Psychology*, n°9, 1989, p. 241-256.

Proshansky Harold, « The City and Self-Identity », *Environment and Behavior*, n°10, 1978, p. 147-169.

Proshansky Harold, Fabian Abbe, Kaminoff Robert, 1983, « Place Identity : Physical World Socialization of the Self », *Journal of Environmental Psychology*, n°3, 57-83.

⁸⁵ Hummon David, « Community Attachment: Local Sentiment and Sense of Place », dans Altman Irwin, Low Setha (eds.), *Place attachment*, New York, Plenum Press, 1992, p. 253-277.

⁸⁶ Rioux Liliane, Approche psychosociale de l'attachement aux lieux de travail, Document de recherche n°2, Laboratoire Orléanais de Gestion, 2005, <http://www.univ-orleans.fr/log/Doc-Rech/Textes-PDF/2005-2.pdf>, consulté le 19/11/2012.

⁸⁷ Grillon Gabrielle, Le Conte Johanna, Bonnefoy Barbara, Chaix Basile, *Existe-t-il un attachement au quartier de travail ?*, 2009, http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/65/55/73/PDF/2009_ARPenv_Acte_GGJLCBBBC.pdf, consulté le 19/11/2012.

⁸⁸ Debenedetti Alain, *L'attachement au lieu de consommation*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris-Dauphine, 2006.

⁸⁹ Kant Emmanuel, *Critique de la raison pure*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.

d'image) et trop englobant (trop d'images potentielles), mais aux espaces contenus, c'est-à-dire à tous types d'objets spatiaux (localisables et mesurables par une métrique). Nous resterons cependant dans le cadre des objets géographiques et plus particulièrement la ville et le lieu.

Passant ainsi du concept aux espaces particuliers, dire son rapport affectif devient acceptable et compréhensible et, même si la compréhension est différenciée selon les individus, étant donné le caractère sémantiquement flou du verbe « aimer », comme l'ont montré nos premières investigations, celles-ci ont aussi montré qu'une question comme « aimez-vous la ville ? » a du sens pour la quasi-totalité des personnes ayant été interviewées. Ainsi, peut-on entendre et admettre que pour l'auteur de la phrase celle-ci a un sens fort : « j'aime Nantes et Vesoul mais non Luxembourg », « j'aime la Corse », « j'aime mon quartier, j'y suis attaché », « j'aime le quartier des Prébendes mais je n'y habiterais pas ».

Non seulement la question posée a du sens parce qu'elle peut s'appliquer à l'objet ou aux objets que choisit la personne, elle choisit l'échelle qui lui convient (la ville, son centre, un quartier...) même si la question use d'un mot en particulier (la ville), mais aussi parce que la personne peut attribuer une ou plusieurs significations au verbe « aimer », renvoyant alors à l'une ou l'autre des formes affectives, référant ainsi aux notions d'ancrage, d'enracinement, d'appropriation et d'attachement mises en évidence en de multiples textes et traités comme un ensemble par B. Feildel⁹⁰. De plus, les enquêtes menées montrent que la personne, non seulement, opte pour une échelle et un contenu significatif mais, interprétant à sa guise la question posée, il se place – et place son discours – à un certain niveau d'abstraction. En effet, chaque espace particulier, chaque ville particulière renvoient à une ou plusieurs catégories, à plusieurs types et à plusieurs figures, mais pas nécessairement. Ainsi dire « j'aime Nantes » peut, tant qu'on n'a pas le système des justifications apportées à cette affirmation, référer à ce que cette ville a de spécifique (son ambiance particulière, par exemple) tout autant qu'à ce qu'elle a de spécifique pour l'individu qui le dit (c'est sa ville natale par exemple) et, dans ces deux cas, Nantes est unique, mais cela peut aussi être sous-tendu par l'idée d'une préférence pour les villes d'une certaine taille ou d'une certaine configuration, d'un certain type d'ambiance... qui fait que Nantes n'est qu'un exemple d'un ensemble plus vaste. En même temps, Nantes n'est pas n'importe lequel des exemples disponibles pour illustrer le type ou la catégorie auxquels réfère cette ville. C'est bien cet exemple-là et non un autre qui est donné, ce qui lui confère un statut particulier : elle est non seulement exemple mais aussi archétype, sans pour autant être nécessairement modèle. Les paroles données à entendre montrent aussi la capacité, parfois l'obligation, de la personne à jongler avec différents niveaux d'abstraction, du fait du flou sémantique de la question posée. Cependant, ces catégories plus ou moins abstraites ne sont généralement pas clairement définies : que sont précisément les villes à taille humaine, les villes à l'ambiance latine ou méditerranéenne, les villes historiques... ?

Plus encore, le niveau d'abstraction peut être celui de la ville en général, indéterminée, rassemblant toutes les villes existantes, dépassant même cet ensemble, y adjoignant des représentations de villes, éloignées de la réalité, des villes idéales, des villes rêvées – ou cauchemardées. Il ne s'agit plus des villes mais de la ville, répondant enfin à la question posée « aimez-vous la ville ? ». Et l'on constate alors l'extrême diversité des villes aimées, c'est-à-dire l'extrême diversité des « raisons » d'aimer la ville, de même que la diversité des manières d'aimer la ville, les villes, telle ville, « ma » ville.

Dans les discours, cela se traduit parfois par des descriptions de la ville (sous toutes ses dimensions), des tentatives d'explication, de justification ou, *a contrario*, par des formules lapidaires censées donner la synthèse de ces tentatives. Cela passe par d'incessants retours en

⁹⁰ Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

arrière, de nuances, de redites et de contradictions, parfois même de formules paradoxales. Le champ des figures de style est couvert. Parmi les plus récurrentes, la métonymie et la synecdoque sont parmi les plus intéressantes par leur dimension « spatiale » : que penser de celui qui affirme aimer telle ville et reconnaître ensuite qu'il n'en connaît qu'une faible part ? Que penser de celui qui, alors qu'il vit seul, s'exclame « chez moi, c'est bien, les gens sont sympa ! » ?

Mais il ne s'agit pas que de villes ou de lieux, il s'agit aussi des personnes. Partant de l'idée que quand quelqu'un dit quelque chose sur quelque chose, on en apprend tout autant sur le quelqu'un que sur le quelque chose, les paroles données nous donnent des indications, bien évidemment, sur les villes ou les lieux, et les justifications apportées qui relèvent effectivement de la géographie, mais aussi celles qui sont relatives à l'individu lui-même, ce qu'il est, croit être, ce qui l'a amené à être ce qu'il est, ce qu'il pense pouvoir et devoir en dire... De fait, c'est bien le rapport entre la ville et l'individu que nous atteignons. Sans que les recherches aient été plus poussées dans cette direction, un entretien a souligné l'intérêt de l'analogie entre le rapport affectif à la ville et la relation affective envers une personne pour la quête de la compréhension de ce rapport. Cet individu habitant le périurbain proche d'une métropole d'envergure régionale expliquait qu'il aimait la ville « mais comme une maîtresse », précisant ensuite ce qu'il entendait par là : une relation physique mais épisodique, discontinue, qu'il opposait de ce fait à la relation d'un couple d'amoureux, continue et sans faille, disant aussi qu'il comprenait fort bien qu'on pouvait aussi aimer la ville comme une mère. Il apparaît effectivement que l'image de la mère nourricière et/ou protectrice est effectivement une des figures du rapport affectif à la ville qui sous-tend le plus souvent les affects envers la ville : c'est celle qui, par les facilités qu'elle met à disposition, permet de subvenir à ses besoins. Cette direction n'a pas été suivie, du moins pour l'instant, car elle procède par images construites de façon intuitive et non par figures construites par analyse.

Au-delà du niveau d'abstraction et du type de rapport affectif à la ville, celle-ci, lorsqu'elle est évoquée dans un discours affectif, renvoie à plusieurs statuts possibles dont la capacité d'actant varie de la simple dénomination d'un lieu géographique considéré comme système de coordonnées jusqu'à la ville personnifiée. Il s'agit ainsi de distinguer ce qui est de l'ordre des affects dans la ville de ce qui est de l'ordre des affects envers la ville. Dans le premier cas, la ville est alors simple décor et y survient, sans que cela ait un quelconque rapport avec la ville où cela se passe, un ou des événements qui, possiblement, provoquent une émotion chez la personne, émotion qui peut ensuite se cristalliser en sentiment plus durable. La ville est alors simple localisation géographique d'un événement marquant. Mais, ce faisant, ce décor est associé à l'événement et le rapport affectif à cette ville en est teinté : de neutre, elle devient aimée ou détestée, de détestée elle peut devenir aimée ou inversement⁹¹. Lors d'enquêtes par entretiens visant à connaître la biographie spatiale d'un individu pour y trouver des éléments relatifs à la mobilité et à l'habiter des personnes, l'une d'entre elle, logeant dans une commune rurale à égale distance de deux pôles urbains d'importance régionale, effectuait indifféremment dans l'une ou l'autre ses activités de loisir, essentiellement du shopping. C'est alors qu'elle se trouvait dans l'une d'entre elles qu'elle a appris le décès, ailleurs, d'un proche. Depuis ce jour, elle n'a remis les pieds dans cette ville, sans en avoir d'ailleurs conscience jusqu'à l'épreuve de l'entretien qui lui a révélé ce changement. La ville-décor n'est donc pas que décor. Inversement, de façon similaire, le fait qu'un événement se déroule dans une ville aimée ou détestée teinte d'une coloration affective particulière cet événement, renforçant ou atténuant en retour le rapport affectif à la ville.

⁹¹ Il est clair que le vocabulaire utilisé ne marque pas assez, du fait de sa relative pauvreté et donc de sa brutalité, l'ensemble infini des subtiles nuances qui peuvent alors s'opérer.

Dans les entretiens menés, les personnes enquêtées passaient, pour la plupart des affects dans la ville aux affects envers la ville, et réciproquement, fréquemment et comme incidemment confirmant le caractère flou de la question posée et montrant l'étroite imbrication des deux types de relations affectives.

Conclusion

Ces trois questions ne prétendent aucunement épuiser la dimension épistémologique relative au questionnement sur le rapport affectif à l'espace, de la construction de celui-ci comme objet de recherche aux possibilités d'analyse qu'offrent les postures de recherche envisagées. Il s'agit seulement d'entrevoir quelques chantiers à peine entamés qui permettent néanmoins de positionner les différents textes qui suivent. Chaque élément de connaissance et chaque élément de débat, qu'ils soient implicites ou explicites, dépendent du positionnement de départ qui précise comment les saisir, dans quel champ de validité et quelle valeur leur donner, sous peine de sur-interprétation.

D'autres éléments auraient pu être ici évoqués, toujours dans l'optique de clarifier le cadre de la réflexion. La question du vocabulaire employé, par exemple, aurait pu être approfondie dès à présent mais chaque auteur, dans son domaine, donne les précisions nécessaires ou les limites et précautions d'utilisation de tel ou tel terme. L'expression « être attaché à » est ambiguë, elle peut être connotée positivement mais au sens propre apparaître comme une contrainte, vécue plutôt négativement, l'expression « ville mal-aimée » l'est tout autant et le verbe aimer est sans conteste l'un des plus plurivoques qui soit...

Chapitre 3 : L'affectivité et l'organisation spatiale des sociétés

Benoît Feildel, Nathalie Audas

Introduction :

L'on ne manquera, en introduction à notre propos, de commencer par noter et ainsi souligner l'intérêt relativement récent, mais néanmoins grandissant, des sciences de l'espace pour la question de l'affectivité. Que l'on s'intéresse à la construction des savoirs géographiques, à l'étude des pratiques professionnelles relatives à l'aménagement des espaces et à l'urbanisme, ou encore à l'architecture, cet intérêt s'exprime à travers une variété de thématiques touchant à la question des paysages⁹² et de leur valeur esthétique, du patrimoine⁹³ et de sa résonance identitaire, ou encore des ambiances urbaines⁹⁴ et de la qualité du cadre de vie, et déclinée selon une diversité de concepts, se rapportant aussi bien à la sensibilité, à l'affectivité, aux émotions, aux sentiments, mais aussi à la perception, aux valeurs, aux préférences, aux désirs. Se faisant l'écho d'une expression sociale plus large qui tend aujourd'hui à valoriser l'émotion – l'« émotionnalisation »⁹⁵ suit en cela de près le processus d'« individualisation »⁹⁶ – l'on assiste ainsi à un regain d'intérêt spectaculaire de l'affectivité, au point que celle-ci, après avoir gagné l'espace politique, en vient également à occuper une place non négligeable dans le domaine scientifique. Autant que ce mouvement puisse être – et soit d'ailleurs – discuté⁹⁷, il n'en demeure pas moins un trait caractéristique de nos sociétés et il marque ainsi un renversement de point de vue vis-à-vis d'une thématique qui, après avoir suscité surtout la méfiance, si ce n'est un certain mépris – conduisant notamment à sous-estimer sa contribution à l'agencement spatial des sociétés –, s'en trouve de fait, au cœur de nouveaux enjeux scientifiques.

Les affects : entre raison et passion

⁹² Bigando Éva, *La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise (communes du Médoc et de la Basse Vallée de l'Isle)*, Thèse de doctorat, Bordeaux, Université Bordeaux 3, 2006.

Labussière Olivier, *Le défi esthétique en aménagement : vers une prospective du milieu. Le cas des lignes très haute tension (Lot) et des parcs éoliens (Aveyron et Aude)*, Thèse de doctorat, Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2007.

⁹³ Veschambre Vincent, « Autour du patrimoine : des enjeux d'ancrage spatial et de construction identitaire », dans Guérin-Pace France, Filippova Elena (dir.), *Ces lieux qui nous habitent. Identité des territoires, territoires des identités*, La Tour-d'Aigues, INED/Éd° de l'Aube, 2008, p. 83-98.

⁹⁴ Amphoux Pascal, Thibaud Jean-Paul, Chelkoff Grégoire (dir.), *Ambiances en débats*, Bernin, À la croisée, 2004.

Augoyard Jean-François, « L'environnement sensible et les ambiances architecturales », *L'espace géographique*, n°4, 1995, p. 302-318.

⁹⁵ Holmes Mary, « The Emotionalization of Reflexivity », *Sociology*, n°1, 2010, p. 139-154.

⁹⁶ Le terme d'« individualisation » peut ici être entendu et compris de deux manières différentes qui, bien qu'elles s'opposent, et à ce titre ne sauraient être confondues, nous semblent constituer deux axes possibles de la réflexion suggérée par l'association entre « émotionnalisation » et « individualisation ». En un premier sens, philosophique et analytique, principalement emprunté au philosophe Gilbert Simondon (Simondon Gilbert, *L'individuation psychique et collective à la lumière des notions de Forme, Information, Potentiel et Métastabilité*, Paris, Aubier, 2007), l'individualisation peut être entendue comme un caractère de l'être individualisé continuant un principe plus fondamental et universel, celui d'individuation (*psychique* et *collective*), pour lequel l'affectivité et l'émotivité, comme le soutient Simondon, jouent alors un rôle individuant et individualisant. Dans un deuxième sens, idéologique et normatif, en référence principalement au capitalisme consumériste qui marque profondément nos sociétés contemporaines, l'individualisation peut aussi être comprise au sens de la doctrine individualiste, qui fait prévaloir l'individu constitué sur toutes les autres formes de réalité et pour laquelle l'affectivité et l'émotivité, bien que jouant un rôle individualisant, participent plus profondément d'un processus de désindividuation (Stiegler Bernard, « Chute et élévation. L'apolitique de Simondon », *Revue philosophie de la France et de l'étranger*, n°3, 2006, p. 325-341).

⁹⁷ Voir à ce propos notamment Illouz Éva, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil, 2006.

Il est peu de dire en effet que l'ensemble des mouvements de la vie affective, l'émotion, le sentiment, a connu à travers l'histoire mauvaise presse⁹⁸, et ce, entre autres raisons, parce que la conceptualisation de la topique affective se confond pour une large part avec le discours sur les passions, héritant en cela de son opposition avec la raison. Longtemps les affects ont été considérés comme une perfectibilité de l'âme humaine qu'il fallait, autant que faire se peut, sinon combattre, du moins réfréner et raisonner. Depuis Platon et les stoïciens, l'association des affects à la passion, passive par définition, quand les facultés intellectuelles nécessitent *a priori* la pleine et entière maîtrise de soi, explique en grande part cette suspicion réciproque entre raison et passion et, par extension, entre rationalité et affectivité. Ces idées ont, entre autres, conduit à souligner le caractère déstabilisateur de l'affectivité, à la considérer comme une impossibilité d'adaptation dans ses effets paroxystiques et ont contribué à ce qu'il ne demeure plus à la fin, pour seule compréhension de l'affectivité, qu'un trait de caractère. Cette opposition, caricaturale par bien des aspects, explique en grande part les obstacles davantage idéologiques qu'épistémologiques et, de fait, le retour relativement tardif, mais non moins spectaculaire (en référence notamment aux travaux et aux découvertes du neurologue Antonio Damasio⁹⁹), de l'affectivité dans le champ des études scientifiques. En outre, un bref détour par le langage courant est révélateur de la construction, de l'usage et de la réception jusqu'à un temps relativement récent des phénomènes de l'affectivité. Tout d'abord, le constat frappant d'une très nette dévalorisation qui a pu à certains moments de l'histoire sinon s'inverser, du moins perdre en vigueur, de cette propriété étroitement associée à l'affectivité, la sensibilité. Dans un sens péjoratif, la sensibilité outrée et déplacée, manifestation d'une compassion un peu ridicule que l'on nomme « sensiblerie », voire « sentimentalisme », est liée à la trop grande susceptibilité vis-à-vis des phénomènes émotionnels. Une attitude générale de l'être ou une disposition psychique de celui-ci à trop verser dans l'émotion, que l'on résume dès lors – en l'opposant systématiquement à la raison – à un trait de caractère propre à une personnalité particulière – pour ne pas dire pathologique. Dévalorisation d'une faculté que l'on sait également historiquement marquée par la question du genre. La discrimination de la gente féminine pour sa sensiblerie soi-disant excessive sert la mainmise masculine sur le pouvoir politique, privant également l'accès des femmes à un grand nombre de fonctions sociales¹⁰⁰. Le terme même « pathologie » conformément à son étymologie issue du grec *pathos*, « ce qui nous arrive brusquement, en particulier souffrance et douleur », qui, par extension latine donnera la « passion » et, avant de désigner chez Aristote à côté du *logos* (« parole, discours » et par extension la rationalité, l'intelligence) et de l'*èthos* (le « caractère », la disposition psychique), la méthode rhétorique faisant appel aux émotions, consacre l'état de passivité de qui subit, sans pouvoir la maîtriser, une influence extérieure. C'est donc dès ses origines que la notion de passion, et par extension celle d'affectivité, est, en quelque sorte, si ce n'est dévalorisée, du moins confortée dans son opposition à la raison, la réflexion, l'intellect, etc. La sensibilité, le sentiment, l'émotion, bref tout ce qui se rapporte à la « sphère de l'affectivité » est analysé selon un système de valeurs et souvent de façon péjorative¹⁰¹.

En tout état de cause, si l'on ne peut nier le partage et l'opposition qui s'instaure progressivement entre raison et passion, du moins dans le sens commun et dans l'usage politique de ces catégories, il serait erroné d'attribuer également la même attitude de la part des philosophes classiques, y compris chez les plus fervents rationalistes. C'est effectivement

⁹⁸ Esquénazi Jean-Pierre, « Vers la citoyenneté : l'étape de l'émotion », *Mots. Les langages du politique*, n°75, 2004.

⁹⁹ Damasio Antonio, *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995.

Damasio Antonio, *Spinoza avait raison : joie et tristesse, le cerveau des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2005.

¹⁰⁰ Okin Moller Susan, *Women in Western Political Thought*, Princeton, Princeton University Press, 1979.

¹⁰¹ Cornillet Alban, *Discours de l'émotion, du contrôle au management. Contribution à une sociolinguistique de l'efficace*, Thèse de doctorat, Rennes, Université Rennes 2, 2005.

ce que nous rappelle Pierre Livet¹⁰² lorsqu'il souligne à juste titre que les émotions n'étaient pas absentes de la philosophie cartésienne, bien au contraire, puisque Descartes y consacra un traité d'importance, *Les passions de l'âme*¹⁰³, dans lequel, bien que soutenant leur nature passive, contre une raison active, il affirme que les émotions sont toutes bonnes à condition toutefois d'éviter leur mauvais usage et leur excès.

S'il n'est bien évidemment pas le lieu ici de retracer la vérité des positions de chacun – philosophes classiques – vis-à-vis de l'articulation entre raison et passion, ni la place suffisante pour un tel chantier, il faut toutefois noter une ligne de démarcation franche, et dont hérite en grande part l'usage et la représentation aujourd'hui des concepts affectifs, entre rationalistes et empiristes ; les premiers accordant à la raison le devoir de contraindre l'âme lorsque les passions assiègent le corps, tandis que les seconds envisagent l'articulation de manière beaucoup plus étroite, entre des passions, dont découlent les désirs et les motifs de l'action, et la raison contribuant finalement à la mise en ordre des moyens pour les réaliser. Si les mots maintes fois repris du philosophe David Hume servent encore bien souvent à alimenter un débat qui n'a plus lieu d'être :

La raison est et ne peut qu'être l'esclave des passions¹⁰⁴.

C'est par là même oublier de mentionner l'entame et la conclusion de cette sentence. À savoir, d'une part, qu'il ne saurait y avoir de véritable opposition entre passion et raison :

Nous ne parlons pas rigoureusement et philosophiquement lorsque nous disons qu'il y a un combat de la passion et de la raison¹⁰⁵.

Et, d'autre part, que l'on doit reconnaître une fonction à la raison, celle d'atteindre les désirs vers lesquelles nous guident les passions.

Elle ne peut jamais prétendre à une autre fonction que celle de servir les passions et de leur obéir¹⁰⁶.

Aussi, à travers ces quelques remarques, l'on sent bien que le problème ne réside pas tant – et qu'il n'a jamais d'ailleurs véritablement résidé – dans l'opposition stérile entre raison et passion, mais bien davantage dans la connaissance de ce que sont les affects et comment ils s'articulent avec la raison ? Mais aussi, quels sont les usages et les représentations de ces catégories, émotions, sentiments, passions et, en particulier, comment elles servent ou peuvent servir les sciences de l'espace ?

De ce mouvement, tendant progressivement à spécifier les différentes catégories et usages de l'affectivité, ce que l'on retiendra avant tout, pour la discussion de l'objet qui ici nous importe, le rapport affectif à l'espace, c'est la nécessité de distinguer le phénomène en tant que tel, qu'il se rapporte à l'affectivité ou à la sensibilité, que l'on conçoive ou non la nécessité d'une distinction entre ces deux catégories, des modalités de son expression. Le rapport affectif à l'espace n'est pas l'éprouvé, la sensation, ou l'état affecté. Il ne concerne pas tant l'activité en cours lors de cette expérience particulière, la sensation à proprement parler qui qualifie l'affect. Il concerne bien davantage sa manifestation et son expression,

¹⁰² Livet Pierre, *Émotions et rationalité morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

¹⁰³ Descartes René, *Les passions de l'âme*, Paris, Flammarion, 1998.

¹⁰⁴ Hume David, *Traité de la nature humaine : essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux. Des passions*, Chicoutimi (Qc), Les Classiques en sciences sociales, 2006, p. 148.

¹⁰⁵ Hume David, *Traité de la nature humaine : essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux. Des passions*, Chicoutimi (Qc), Les Classiques en sciences sociales, 2006, p. 148.

¹⁰⁶ Hume David, *Traité de la nature humaine : essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux. Des passions*, Chicoutimi (Qc), Les Classiques en sciences sociales, 2006, p. 148.

même si celles-ci nécessairement influencent en retour la qualité de son éprouvé. Cette partition, que nous jugeons dès lors nécessaire – même si l'on conviendra aisément qu'elle demeure essentiellement théorique et, de ce fait, encore largement ouverte au débat –, n'en implique pas moins un ensemble de conséquences importantes pour l'étude du rapport affectif à l'espace et la reconnaissance du rôle des affects dans l'organisation de l'espace des sociétés. Elle suppose en outre, si ce n'est que l'on s'intéresse moins, en tout cas que l'on accorde un statut différent à l'activité strictement sensible, autrement dit à l'éprouvé affectif en lui-même, et à la manière des individus et des groupes sociaux de le manifester, de l'exprimer, à eux-mêmes et aux autres. L'on ne saurait pour autant négliger la façon dont ces manifestations influencent en retour l'éprouvé lui-même, la façon dont le rapport affectif à l'espace influence, prédispose, voire conditionne, l'expérience affective. En ce sens, le phénomène affectif, pris comme l'ensemble des épiphénomènes qui ont la capacité de nous affecter, serait de l'ordre de l'éprouvé pur, tandis que sa manifestation, que celle-ci prenne la forme d'une émotion, d'un sentiment, d'une passion, autrement dit la manière dont nous en sommes affectés, serait quant à elle la face potentiellement objectivable de cet éprouvé. Cette distinction est importante et s'en trouve au fondement même d'une certaine conception de l'affectivité, en tant qu'éprouvé subjectif qualifiant une représentation, une situation, une relation ou un état mental ou corporel¹⁰⁷, nous permettant dès lors d'envisager le rapport affectif comme étant lui-même la manière et les conditions de la manifestation d'une certaine qualité de l'éprouvé subjectif. Autrement dit, le rapport affectif est la manifestation de l'éprouvé subjectif qualifiant la relation, par exemple, de l'être humain à son environnement. La manière et les conditions qui permettent, expliquent, prédisposent, voire déterminent, les qualités de ce rapport, devenant de fait l'objet de l'étude du rapport affectif.

Suivant cette logique, l'on ne saurait continuer à opposer le domaine des affects à celui de la raison et, par là même, s'interdire d'essayer de comprendre la logique du rapport affectif à l'espace ou – tant il semble impossible à l'être humain de se soustraire à l'affect – d'essayer de comprendre comment notre raison est affectée par ce rapport particulier que chacun et que collectivement nous entretenons avec les espaces de nos vies. Sur cette voie, et afin de poursuivre l'effort de conceptualisation désormais entamé, l'on se proposera dès lors d'essayer de retracer, à travers une première ébauche généalogique, la diversité des contributions à ce que nous avons appelé le rapport affectif à l'espace, tâchant ainsi de mettre en évidence la diversité des façons de traiter de l'affectivité et d'envisager son rôle dans l'organisation spatiale des sociétés.

La vie affective et l'organisation spatiale des sociétés

S'essayer à dater la naissance d'un objet scientifique, quel qu'il soit, est une entreprise risquée, tant l'on sait que la réalité est évidemment plus diffuse et progressive que le caractère nécessairement simplificateur imposé par l'exercice chronologique. Pour autant, si la tâche s'avère éminemment délicate, elle n'en demeure pas moins, pour bien d'autres aspects, notamment épistémologique, un exercice salutaire. En outre, il dispose de l'avantage certain de renouveler le regard, par l'éclairage rétrospectif, que l'on porte aujourd'hui sur une réalité que l'on tente de décrire, d'analyser et de comprendre ; en l'occurrence la qualité du rapport affectif des individus et des groupes à leurs espaces de vie, et ses implications pour l'organisation des territoires. Ainsi donc, si l'on essaie – de façon nécessairement abusive et imparfaite – de dater l'origine de l'intérêt scientifique pour la compréhension des phénomènes affectifs en lien avec les questions relatives à l'organisation spatiale des sociétés, alors l'on

¹⁰⁷ Cosnier Jacques, *Psychologie des émotions et des sentiments*, Paris, Retz, 1994.

retiendra que ce souci conjoint, pour les dimensions affectives et spatiales de l'existence, vient dans un premier temps à s'exprimer au moment où une partie du monde, s'industrialisant de façon rapide, bascule d'une société à dominante agraire vers une société urbaine. Si au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, l'on ne saurait encore parler de « rapport affectif à l'espace », si la relation affective que les individus et les groupes sociaux entretiennent avec leurs espaces de vie n'est pas encore évoquée comme telle, l'on voit pourtant poindre un intérêt certain pour l'intrication des phénomènes propres à la fois aux qualités de la vie affective des groupes sociaux et aux organisations spatiales dans lesquelles ceux-ci s'inscrivent. Ainsi, dans un premier temps, la question des affects est principalement déterminée par la contingence imposée par ce contexte spécifique, celui des modifications que connaissent les organisations sociales et spatiales et leurs conséquences sur la vie affective des individus et des communautés comme le résultat des mouvements de fond liés à l'industrialisation et à l'urbanisation des sociétés.

Dès lors, l'on ne saurait manquer de pointer, sur un premier versant, la contribution déjà remarquée par ailleurs¹⁰⁸ du philosophe helvétique Jean-Jacques Rousseau. Ayant fait l'« expérience urbaine », selon ses propres confidences, Rousseau sera ainsi amené à traiter en diverses occasions du thème de la ville, « l'urbaine cohue », œuvrant à la condamnation morale du mode de vie citadin et, pour cela, rompant avec l'optimisme citadin du siècle des Lumières. Si l'on ne peut, avec Rousseau, véritablement parler d'un souci du phénomène affectif en lien avec l'organisation des espaces, la réaction du philosophe face à la ville, et surtout face à la grande ville, la capitale, et notamment Paris qu'il déteste, demeure un premier indicateur et non des moindres de l'intérêt d'essayer de tenir ensemble ces deux dimensions que sont la vie affective des individus et des groupes sociaux et l'organisation des espaces. Pour Joëlle Salomon Cavin et Bernard Marchand¹⁰⁹, Rousseau se trouve ainsi être aux origines d'un sentiment profondément « urbaphobe » qui pour longtemps marquera d'un sceau « anti-urbain » les idéologies aménagistes, en Suisse en particulier, mais également en France et en Angleterre.

Sur un tout autre versant, la « théorie mathématique des passions de l'homme »¹¹⁰ échafaudée par le penseur français Charles Fourier, au-delà des particularités propres à la fois à la personnalité de son auteur et au genre littéraire – celui d'un récit utopiste, même si Fourier lui-même s'en défend¹¹¹ –, n'en marquera pas moins l'établissement d'une relation étroite et explicitée comme telle entre les passions de l'homme et l'organisation spatiale des sociétés. La traduction de la pensée fouriériste, en particulier sur le plan architectural à travers le modèle d'habitat sociétaire, conceptualisé par Fourier lui-même et véritablement appliquée par ses disciples, dont Victor Considerant, vient ainsi illustrer sur un mode pour le moins original un intérêt plus large, qui trame bon nombre des réflexions politiques d'alors, celui d'un indéniable délitement des relations sociales en lien avec la nature profondément inégalitaire du développement industriel et économique. Si aujourd'hui bien souvent l'on ne

¹⁰⁸ Vernes Paule-Monique, *La ville, la fête, la démocratie. Rousseau et les illusions de la communauté*, Paris, Payot, 1978.

Sennett Richard, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979.

Jaggi Yvette, « Jean-Jacques Rousseau. La ville non aimée, la cité idéalisée », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 29-46.

¹⁰⁹ Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.

Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

¹¹⁰ Fourier Charles, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales. Suivi du nouveau monde amoureux*, Dijon, Les Presses du réel, 1998.

¹¹¹ Mercklé Pierre, « Utopie ou "science sociale" ? Réceptions de l'œuvre de Charles Fourier au XIX^e siècle », *Archives européennes de sociologie*, n°1, 2004, p. 1-26.

retient – en particulier pour l’histoire des doctrines urbanistiques¹¹² – de l’œuvre foisonnante que la forme communautaire matérialisée à travers le modèle du phalanstère, et son échec, le fond quant à lui demeure révélateur d’un souci en émergence au début du XIX^e siècle, celui liant objectivement vie affective et organisation spatiale. Pour autant, il s’agit de ne pas se méprendre. En choisissant, avec la doctrine fouriériste, de poser – de façon nécessairement arbitraire – un jalon pour une histoire des passions et de leurs rencontres avec les sciences de l’espace, il s’agit avant tout de relever la tournure protéiforme de ces rencontres, à l’image de la position rousseauiste, et, ce faisant, de révéler comment les différentes modalités du traitement ainsi réservé aux affects dessinent à la fois un certain rapport des sociétés à leurs espaces et comment elles servent les discours sur l’évolution de ces mêmes sociétés, à travers en particulier l’organisation des espaces et les modes de sa production. L’observation attentive de ces rencontres, notamment à travers l’assise passionnelle de la critique sociale qui se fait jour sous la plume de Charles Fourier au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, nous éclaire sur la mécanique analogique désormais à l’œuvre. Celle d’une pensée qui établit un lien étroit entre la forme des sociétés, les modalités de leur inscription spatiale et la force des émotions ; l’œuvre de Charles Fourier n’en étant d’ailleurs pas le seul signal.

Ainsi, dans le milieu du XIX^e siècle, dans le cadre des travaux de celui qui est aujourd’hui reconnu comme l’un des pères de la sociologie formelle, l’allemand Ferdinand Tönnies¹¹³, l’on retrouve cette question du lien affectif envisagée sous un angle privilégié, celui de l’appartenance communautaire et sa dépendance avec l’organisation spatiale des sociétés. En proposant une lecture psychologique du social, Tönnies met en lumière les diverses formes d’appartenance aux groupes et leurs fondements affectifs (société traditionnelle, close, à forte dimension émotionnelle, principalement villageoise) ou rationnels (société moderne, reposant sur des liens individuels, pour un intérêt utilitariste). L’on voit s’affirmer un questionnement relatif à la vie affective et à la dimension spatiale des sociétés, intéressé principalement au fonctionnement des communautés humaines, mais en même temps particulièrement conscient de la contribution des transformations de l’organisation spatiale aux évolutions de la société. Dès lors, cet intérêt trouvera de multiples formes de prolongation à travers un certain nombre de travaux de sociologues, parmi lesquels Georg Simmel, Louis Wirth et les tenants de l’École de Chicago. Dans son ouvrage, *Les grandes villes et la vie de l’esprit*¹¹⁴, Georg Simmel insiste sur le caractère essentiellement intellectuel de la vie psychique dans les grandes villes et y oppose, dans la droite ligne des travaux de Tönnies, les relations affectives qui régissent la vie de la petite ville. Selon Simmel, le développement de l’intellect et l’intensification de la conscience en milieu urbain, s’expliquent par la nécessité pour l’habitant de la grande ville de se protéger contre l’intensification de la vie nerveuse, contre les menaces d’un déracinement consécutif au bris du caractère mythique et traditionnel du milieu antérieur¹¹⁵. Pour Simmel, la grande ville, la métropole, est donc le lieu d’un incessant va-et-vient entre, d’un côté, une vie affective exacerbée et son contrebalancement de l’autre côté, par le développement d’un intellect déconnecté de ses assises sensibles. Les travaux de Simmel, comme ceux de Ferdinand Tönnies, montrent ainsi avec une certaine acuité la dimension affective et sensible de la vie sociale et son étroite dépendance avec les formes d’organisations spatiales. L’on voit de la sorte comment la vie affective est à la fois relative à la dimension spatiale des sociétés et comment l’évolution de ces organisations influe en retour sur cette même vie affective.

¹¹² Choay Françoise, *L’urbanisme : utopies et réalités, une anthologie*, Paris, Seuil, 1965.

¹¹³ Tönnies Ferdinand, *Communauté et société. Les catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, Presses universitaires de France, 1946.

¹¹⁴ Simmel Georg, *Les grandes villes et la vie de l’esprit*, Paris, L’Herne, 2007.

¹¹⁵ Maffesoli Michel, « Une lecture de George Simmel », *Sociétés*, n°74, 2001, p. 5-11.

Ces quelques références choisies – nécessairement partielles, tant la thématique affective est présente par la suite dans nombre d'écrits sociologiques, de Maurice Halbwachs¹¹⁶ à Raymond Ledrut¹¹⁷ – nous permettent néanmoins de camper une première approche de l'objet rapport affectif à l'espace, celle qui apparaît ainsi dans un contexte particulier, historiquement et socialement situé, et essentiellement médiatisée par la communauté qui en est dès lors le principal vecteur à travers les modalités de son inscription spatiale. Bien que pouvant sembler, au premier abord, éloignée de la conceptualisation du rapport affectif à l'espace, telle qu'elle sera notamment portée, par la suite, par la discipline géographique, cette première approche n'en permet pas moins de montrer la nécessité – que nous faisons dès lors nôtre dans ce programme qui vise à l'affirmation de cet objet de recherche – de tenir ensemble, pour l'étude, la compréhension, l'analyse de la construction du rapport affectif à l'espace, à la fois le social et le spatial. Cette volonté, nous l'exprimons et la résumons par un double intérêt, soutenant ainsi la nécessité de ne pas négliger le fait que le rapport affectif à l'espace est aussi un rapport affectif *dans* l'espace. Bien plus qu'un mot en l'air, dépourvu d'une quelconque réalité, il nous semble que le rapport affectif à l'espace, considéré comme objet socialement construit, au-delà de l'éprouvé affectif lui-même, gagne ainsi à être envisagé, non seulement pour ce qu'il est, mais également pour la manière dont il trouve à s'exprimer dans des contextes variés, socialement et spatialement situés. En outre, ce bref détour historique et sociologique, nous indique que le rapport affectif à l'espace est aussi l'objet d'usages spécifiques, d'instrumentalisations diverses, à des fins notamment d'ordre idéologique. À ce titre, l'effort de compréhension de ce qu'est le rapport affectif à l'espace ne nous semble pouvoir faire l'économie d'une étude des contextes dans lesquels il s'exprime et qui participent également à dessiner les conditions d'une certaine expérience affective de l'espace. Ceci étant, parallèlement à la reconnaissance, essentiellement sociale dans un premier temps, du rôle des affects dans l'organisation spatiale des sociétés, l'on pointera désormais la façon dont la thématique du rapport affectif à l'espace, entendu comme le lien affectif entre l'individu et son environnement spatial, émerge en tant que telle véritablement, portée par la science géographique principalement qui, dès lors, en offre une saisie privilégiée par l'entrée spatiale.

La construction d'un objet de recherche : le rapport affectif à l'espace

De manière parallèle, et non moins liée, à ces questionnements d'ordre sociologique, la géographie, à l'aube de son tournant social, au milieu du XX^e siècle, commencera également à s'intéresser à la dimension affective du rapport entre l'individu et son environnement. D'une manière particulière, qui lui est à la fois propre et qui, en même temps, marquera durablement la façon d'envisager cette thématique, la géographie s'orientera résolument vers l'analyse des attributs de l'objet spatial et leur rôle dans la construction et la qualité du lien affectif entre les êtres humains et leurs espaces de sa vie. Ainsi, la géographie va s'emparer de cette question par la voie, notamment, du français Éric Dardel. Dans son ouvrage *L'homme et la terre, nature de la réalité géographique*¹¹⁸ – devenu depuis un texte fondateur pour la géographie humaine – Dardel souligne à de maintes reprises la consubstantialité de la matière géographique et de son éveil affectif au plus profond de la subjectivité de chaque être humain. En multipliant les exemples de cette sublimation affective de l'espace, Dardel nous montre non seulement la possibilité d'une *géographicité*, au sens d'une « relation concrète qui se

¹¹⁶ Halbwachs Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1952.

¹¹⁷ Ledrut Raymond, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973.

¹¹⁸ Dardel Éric, *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, CTHS, 1952.

noe entre l'homme et la Terre [...] »¹¹⁹, mais plus loin, la nature profonde de cette relation qui, au-delà (ou en-deçà) des mécanismes de la perception et de la représentation, s'ancre selon l'auteur de manière première dans un éprouvé affectif. C'est ainsi qu'il associe le fondement géographique de l'existence humaine à l'affection pour l'espace. Dardel apparaît comme un précurseur lorsqu'il insiste tout particulièrement sur cette nature humaine inévitablement liée à son environnement spatial, voulant ainsi faire entendre que la réalité géographique n'est pas un objet qui préexiste à l'homme. Il inscrit ainsi ses intuitions dans un courant d'inspiration phénoménologique tel que l'avait engagé le philosophe allemand Martin Heidegger¹²⁰, convaincu que l'homme ne peut être et exister qu'à partir du moment où il se réalise en tant qu'être-sur-terre. Ce que nous révèlent les mots de Dardel, reprenant en cela les apports d'Heidegger, c'est une géographie ontologiquement affectée. Cette veine phénoménologique, poursuivant l'objectif de comprendre la qualité première des contenus de conscience de l'homme spatial, sera par la suite approfondie, en philosophie notamment, à travers les écrits de Gaston Bachelard sur la *Poétique de l'espace*¹²¹. Et même s'il prend ses distances vis-à-vis de la métaphysique consciente de l'« être jeté dans le monde », qu'il qualifie – trop rapidement pour certains¹²² – de « métaphysique de deuxième position »¹²³, Bachelard n'en est pourtant jamais très éloigné. Privilégiant la matière onirique, Bachelard s'intéresse avant tout à la phénoménologie des origines, celle des images qui peuplent les rêveries et qui profondément nous marquent, ainsi qu'elles nous révèlent, comme la rêverie première de la maison, cet attachement affectif caractéristique de l'« espace heureux »¹²⁴. Pour cela précisément, Bachelard qualifie l'orientation qu'il donne à son enquête de « topophilie », et ainsi il augure, une tâche que d'autres, par la suite, sauront très bien reprendre et continuer¹²⁵, celle d'une topographie de notre être intime, avec ses espaces louangés, ses espaces aimés. Bachelard fait ainsi partie de ceux, les premiers, qui ont su rendre compte de cette source profonde d'émotions qu'est l'espace en nous montrant que chaque personne dans ses interactions spatiales mêmes les plus banales – et surtout celles-ci en définitive – entre en résonance affective avec son environnement. D'autres également emprunteront ce chemin poétique, jamais très éloigné du paradigme phénoménologique, dont le sociologue et philosophe Pierre Sansot qui soulignera à son tour l'existence et la puissance de cette relation affective entre l'homme et l'espace, apportant un éclairage supplémentaire, dans *La poétique de la ville*¹²⁶, sur ce sentiment qui nous lie à la ville et ainsi nous la fait aimer.

Ces différentes contributions reprennent à leur compte les travaux de la philosophie phénoménologique, pour souligner que le vécu s'ancre avant tout dans une expérience émotionnelle de l'espace, un « être-là » ontologiquement affecté. Le trait saillant qui se dégage de ces recherches est notamment l'aspect central, pour l'analyse du rapport affectif à l'espace, de l'individu, de son vécu, de son expérience de l'espace. La construction du rapport au monde géographique s'opère à partir d'un centre, l'individu, et la géographie de marquer ainsi son tournant humaniste en intégrant à son analyse l'homme, reconnaissant l'importance de ce qu'il éprouve, de ce qu'il ressent et des valeurs qu'il confère à l'espace. Les contributions à la compréhension de la dimension affective ne se limitent cependant pas aux

¹¹⁹ Dardel Éric, *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, CTHS, 1952, p. 2.

¹²⁰ Heidegger Martin, « Bâtir Habiter Penser », dans Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 170-193.

¹²¹ Bachelard Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957.

¹²² Wunenburger Jean-Jacques, « Gaston Bachelard et la topoanalyse poétique », dans Paquot Thierry, Younès Chris, *Le territoire des philosophes*, Paris, La Découverte, 2009, p. 47-62

¹²³ Bachelard Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957, p. 26.

¹²⁴ Bachelard Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957, p. 17.

¹²⁵ Paquot Thierry, *Demeure terrestre. Enquête vagabonde sur l'habiter*, Besançon, Éd° de l'Imprimeur 2005.

¹²⁶ Sansot Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Armand Colin, 2004.

seuls travaux de la géographie francophone et, pour ainsi dire, après la mise en exergue de cette dimension du rapport à l'espace, la topique affective sera véritablement investie et sondée davantage par la géographie anglophone. Bien que le premier à employer le terme de « topophilie »¹²⁷ soit le philosophe français Gaston Bachelard, le géographe sino-américain Yi-Fu Tuan apporte quant à lui, dans son ouvrage *Topophilia: a study of environmental perception, attitudes and values*¹²⁸, un éclairage plus précis encore sur ce qu'il définit pour sa part comme le lien affectif qui existe entre l'individu et le lieu ou la configuration spatiale : « affective bond between people and place or setting »¹²⁹. Selon Tuan, la topophilie, littéralement l'amour du lieu, est une expérience vive et personnelle qui repose à la fois sur les dimensions construites et naturelles de l'environnement matériel dans lequel est plongé l'être humain. Cependant, les rapports entre la perception, les attitudes et les valeurs, qui se trouvent au cœur du travail de Tuan sur le lien affectif des hommes à l'espace, ne sont pas envisagés indépendamment de l'évolution globale des sociétés, du rôle des cultures, des valeurs qu'impriment les groupes sociaux sur leur environnement physique. Ce faisant, le principal apport de Yi-Fu Tuan et non des moindres aura été de proposer et d'ajouter une dimension supplémentaire à la compréhension du rapport affectif à l'espace, empruntant non seulement à la perspective phénoménologique, mais cherchant à élargir son acception strictement individuelle et comportementaliste pour tendre vers une intégration des caractères sociaux et culturels du phénomène. Après Tuan, il est désormais devenu clair que nous sommes émotionnellement liés à notre environnement,

depuis l'irritation momentanée que l'individu ressent quand une chose n'est plus à sa place, jusqu'au plus profond sentiment d'attachement qu'éprouve une personne envers un lieu qu'il considère comme sacré¹³⁰.

Pour autant, la décennie 1970 va voir un relatif délaissement de la thématique de la part des géographes – jusqu'à un regain d'intérêt récent¹³¹ – au profit de la prise en charge de la question des affects par une jeune discipline encore naissante : la psychologie environnementale¹³². C'est sous l'impulsion de cette discipline en émergence qu'un nouveau concept, l'attachement au lieu¹³³, va progressivement s'imposer, dans le droit fil de la tradition phénoménologique, comme figure subsumant la question des liens affectifs des individus et des groupes sociaux envers leurs espaces de vie. C'est en effet la voie que retiennent les chercheurs, principalement issus de la tradition anglophone en psychologie environnementale, pour interroger les effets des conditions environnementales sur les comportements, les cognitions et les émotions des individus. C'est par ce concept d'attachement au lieu que la psychologie environnementale va désormais apporter son lot à la connaissance des processus affectifs, en cherchant non plus seulement à qualifier ce lien consubstantiel entre l'homme et l'espace, mais surtout à le quantifier et à appréhender ses facteurs explicatifs et ses conséquences. Ces recherches vont donc

¹²⁷ Bachelard Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957, p. 17.

¹²⁸ Tuan Yi-Fu, *Topophilia: a Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*, New York, Columbia University Press, 1990.

¹²⁹ Tuan Yi-Fu, *Topophilia: a Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*, New York, Columbia University Press, 1990.

¹³⁰ Seamon David, « Emotional Experience of the Environment », *American Behavioral Scientist*, n°6, 1984, p. 757-770.

¹³¹ Davidson Joyce, Bondi Liz, Smith Mick, *Emotional geographies*, Farnham, Ashgate, 2005.

Thrift Nigel, « Intensities of Feeling: Towards a Spatial Politics of Affect », *Geografiska Annaler*, n°1, 2004, p. 57-78.

Thrift Nigel, *Non-Representational Theory. Space, Politics, Affect*, London, Routledge, 2008.

¹³² Moser Gabriel, Weiss Karine (dir.), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris, Armand Colin, 2003.

¹³³ Lewicka Maria, « Place Attachment: How Far Have We Come in the Last 40 Years ? », *Journal of Environmental Psychology*, n°3, 2011, p. 207-230.

principalement s'orienter vers la connaissance des facteurs personnels capables de rendre compte de cet attachement envers certains espaces plus que d'autres. D'une part, les processus d'appropriation, d'identification, de l'individu à son environnement, sans minimiser le rôle des cultures et l'influence des représentations sociales, seront interrogés et, d'autre part, les attributs matériels du lieu et leur impact sur le comportement individuel seront évalués ; l'attachement étant dès lors entendu essentiellement comme la manifestation concrète de ce lien affectif à l'espace. Il se forme ainsi un courant de travaux de plus en plus important sur l'attachement au lieu, dont l'ouvrage de Irwin Altman et Setha M. Low, *Place attachment*¹³⁴, paru en 1992, marque en quelque sorte un point d'orgue. S'inspirant des travaux de Bowlby¹³⁵ et d'Ainsworth¹³⁶ issus de la psychologie du développement, la psychologie environnementale insiste avant tout sur les conséquences physiques et matérielles de l'attachement, le besoin de proximité notamment spatiale avec l'objet de l'attachement, l'engagement, le sentiment de bien-être et de sécurité, l'établissement de routines, le retour sous forme de pèlerinages, la tendance de l'individu à vouloir rendre ce lieu personnel, mais aussi la difficulté de substitution, la résistance en cas de changement de lieu. De façon plus précise que la philosophie phénoménologique ou que la géographie humaine, la psychologie environnementale va également chercher à proposer différentes mesures des échelles, sociales, temporelles et spatiales, de ce lien affectif, dans le but de caractériser ce qui, du territoire, du lieu, de l'âge, de l'identité ou du capital social des individus, va pouvoir expliquer un attachement à certains espaces plus qu'à d'autres. Ces travaux participent ainsi à montrer qu'en matière d'attachement au lieu, les facteurs sociaux sont en grande part prépondérants, même si l'environnement matériel reste d'importance ; ce dernier tirant en partie sa signification des représentations sociales. De sorte qu'aux différentes échelles spatiales, des entités comme le quartier, fortement imprégnées de la dimension des relations sociales (le voisinage entre autres), ressortent dans la plupart des cas comme l'échelle territoriale la plus fortement investie affectivement. Ces travaux montrent également que l'attachement est largement dépendant de la familiarité au lieu. Autrement dit, la connaissance, l'apprentissage, sont des variables explicatives de l'attachement, illustrant s'il en était besoin le lien étroit entre cognition et affection. En ce sens, le temps de résidence des individus, dont dépendra la connaissance de l'environnement spatial, vient fortement nuancer l'attachement privilégié au quartier, au profit d'autres échelles, de la maison à la région, en passant par la ville. Plus loin encore, il a pu être montré que l'attachement, les sentiments d'affinité et d'empathie, ont également un certain nombre de conséquences pratiques, notamment pour l'engagement à protéger les lieux aimés.

Si la psychologie environnementale a été particulièrement active depuis une quarantaine d'années, apportant ainsi un éclairage déterminant sur la question du lien affectif aux espaces de vie, il faut toutefois reconnaître, avec ceux qui ont été acteurs de ce processus de production de connaissances et aujourd'hui l'évaluent rétrospectivement¹³⁷, que la recherche sur l'attachement au lieu a accordé un intérêt premier et supérieur à la dimension individuelle du lien affectif à l'espace, au détriment de ses deux autres composantes, les lieux et les processus permettant d'expliquer ce lien. Par ailleurs, de la difficulté de la psychologie

¹³⁴ Altman Irwin, Low Setha, *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992.

¹³⁵ Bowlby John, *Attachement et perte : l'attachement*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

¹³⁶ Ainsworth Salter Mary, *Patterns of Attachment: A Psychological Study of the Strange Situation*, Routledge, 1978.

¹³⁷ Hidalgo Carmen, Hernandez Bernardo, « Place Attachment: Conceptual and Empirical Questions », *Journal of Environmental Psychology*, n°3, 2001, p. 273-281.

Manzo Lynne, « Beyond House and Haven: toward a Revisioning of Emotional Relationships with Places », *Journal of Environmental Psychology*, n°1, 2003, p. 47-61.

Lewicka Maria, « Place Attachment: How far Have We Come in the Last 40 Years ? », *Journal of Environmental Psychology*, n°3, 2011, p. 207-230.

environnementale à reconnaître que l'attachement au lieu n'est qu'une figure, parmi d'autres, du rapport affectif à l'espace, il se dégage une confusion assez grande, avec une profusion de concepts qui gravitent autour et recouvrent en partie les thématiques de l'attachement, sans pour autant s'y réduire. Il n'est qu'à citer les travaux de Kasarda et Janowitz sur l'attachement à la communauté¹³⁸, de Sarason sur le sentiment communautaire¹³⁹, de Proshansky sur l'identité de lieu¹⁴⁰, de Stokols et Shumaker sur la dépendance vis-à-vis lieu¹⁴¹, de Riger et Lavrakas sur l'enracinement¹⁴², ou encore de Hummon sur le sens du lieu¹⁴³, pour constater qu'en effet toutes ces dimensions ne forment pas une théorie cohérente, mais présentent plutôt de multiples éclairages et de multiples approches de ce que pour notre part nous proposons de regrouper sous l'expression englobante de « rapport affectif à l'espace ». Si la psychologie environnementale n'emploie pas à proprement parler le concept de « rapport affectif à l'espace », l'on voit néanmoins se dégager un certain consensus autour de ce qui rassemble ces différents points de vue. Qu'il s'agisse de pointer la dimension sociale, la dimension individuelle, la dimension spatiale ou encore la dimension temporelle du phénomène, l'ensemble des approches s'accordent sur l'importance du lien affectif à l'espace qui dès lors en découle : « place attachment is defined as an affective bond or link between people and specific places »¹⁴⁴, « [Place attachment] is a positive affective bond or association between people and their residential environment »¹⁴⁵, « an emotional involvement with places »¹⁴⁶, « an individual's cognitive or emotional connection to a particular setting or milieu »¹⁴⁷. Plus loin, face à l'impossibilité de déterminer – notamment par la stricte démarche quantificatrice – une échelle spatiale, sociale, temporelle, ou encore un mécanisme univoque susceptible d'expliquer *a priori* l'attachement au lieu, le rapport affectif à l'espace met l'accent quant à lui sur la dimension contextuelle, relationnelle de l'établissement du lien envers les espaces de vie, ainsi que ses nombreuses implications pratiques.

Dès lors, le rapport affectif à l'espace s'impose comme objet propre aujourd'hui à qualifier le phénomène en lui-même, l'éprouvé significatif du lien d'ordre affectif pouvant être positif mais aussi négatif, entre l'individu et son environnement, à travers ses dimensions sociales et ses caractéristiques spatiales, ainsi que ses nombreuses manifestations (attachement, enracinement, appartenance, désintérêt, rejet, etc.) et ses mécanismes à la fois d'ordre cognitif et affectif (identification, représentation, perception, sensation, etc.). À travers l'étude du rapport affectif à l'espace, il s'agit de souligner, et par là même de ne pas manquer la grande diversité culturelle, sociale et individuelle qui joue sur les différentes tonalités de la dimension affective du rapport à l'espace. Il s'agit non seulement de bien comprendre les mécanismes à l'origine du phénomène affectif, mais aussi de reconnaître dans chaque culture, dans chaque contexte donné, une forme particulière de cette expression affective, pour

¹³⁸ Kasarda John, Janowitz Morris, « Community attachment in mass society », *American Sociological Review*, n°3, 1974, p. 328-339.

¹³⁹ Sarason Seymour, *The Psychological Sense of Community: Prospects for a Community Psychology*, San Francisco, Jossey-Bass, 1974.

¹⁴⁰ Proshansky Harold, « The City and Self-Identity », *Environment and Behavior*, n°10, 1978, p. 147-169.

¹⁴¹ Stokols Daniel, Shumaker Sally, « People in Places: A Transactional View of Settings » dans Harvey John (ed.), *Cognition, Social Behavior, and the Environment*, Hillsdale, Erlbaum, 1981, p. 441-488.

¹⁴² Riger Stephanie, Lavraskas Paul, « Community Ties : Patterns of Attachment and Social Interaction in Urban Neighborhoods », *American Journal of Community Psychology*, n°1, 1981, p. 55-66.

¹⁴³ Hummon David, « Community Attachment : Local Sentiment and Sense of Place », dans Altman Irwin, Low Setha (eds.), *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992, p. 253-277.

¹⁴⁴ Hidalgo Carmen, Hernandez Bernardo, « Place Attachment: Conceptual and Empirical Questions », *Journal of Environmental Psychology*, n°3, 2001, p. 273-281, p. 274.

¹⁴⁵ Shumaker Sally, Taylor Ralph, « Toward a Clarification of Person-Place Relationships: a Model of Attachment to Place », dans Feimer Nickolaus, Geller Scott, *Environmental Psychology*, New-York, Praeger, 1983, p. 219-256.

¹⁴⁶ Hummon David, « Community Attachment: Local Sentiment and Sense of Place », dans Altman Irwin, Low Setha (eds.), *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992, p. 253-277, p. 256.

¹⁴⁷ Altman Irwin, Low Setha, *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992, p. 165.

appréhender dans un monde globalisé et individualisé, multipliant les opportunités de connexions spatiales et de relations sociales, en même temps qu'il en dissout de plus en plus rapidement les effets, les régimes d'affectivité qui orientent la manière dont nous éprouvons notre relation à l'espace.

Quelle méthode pour bien conduire ses passions et chercher la « vérité » du rapport affectif à l'espace ?

À ce stade, nous retiendrons que le rapport affectif à l'espace est un phénomène individuel, partagé socialement, qui mobilise la dimension collective de la représentation sociale de l'espace et la dimension personnelle et sensorielle de l'expérience spatiale. Bien que vécu, perçu, par l'individu, le rapport affectif à l'espace est toujours dépendant d'une dimension construite socialement, d'un régime d'affectivité, à la fois inscrit dans une culture, mais aussi et surtout dans un contexte d'interaction sociale régit par un ensemble de cadres qui, sans pour autant les déterminer, orientent les manières d'éprouver. Le rapport affectif à l'espace ne se limite donc pas au strict rapport affectif *avec* l'espace. Il est indissociable du rapport affectif *dans* l'espace et des dimensions à la fois spatiales, sociales et temporelles de l'environnement. Ainsi, non seulement le rapport affectif à l'espace dépend de nombreuses variables individuelles, temporelles et spatiales, dont on peut chercher à mesurer la partition dans une situation donnée mais, plus loin, la caractérisation, la qualification et la mesure de ces variables ne peuvent être extraites d'un contexte culturel et historique qui va orienter la prise de conscience de l'état affecté et ainsi influencer l'éprouvé lui-même. Le plus important, nous semble-t-il, consiste à comprendre l'ensemble des mécanismes qui peuvent expliquer, dans une situation donnée, en fonction d'un environnement particulier, dans un moment précis de l'histoire, la manière d'éprouver la relation à l'espace. La gageure est grande, d'essayer de faire tenir ensemble – au risque parfois de certaines contradictions – différentes épistémologies, sans concéder la supériorité ou l'antériorité de l'une sur l'autre, mais il nous semble, au regard de l'ensemble des connaissances désormais acquises, que la « vérité » du rapport affectif aux espaces de vie se situe là, dans une anthropologie phénoménologique soucieuse à la fois d'une histoire des sensibilités, d'une idéologie des sentiments et des conditions de son actualisation dans une manière de sentir le monde et d'en être affecté. Si, dans un premier mouvement, il est possible, empruntant pour cela le chemin privilégié d'une phénoménologie de l'affectivité, de comprendre le rapport profondément affectif et affecté de l'homme à son environnement matériel et immatériel, en tant que ce rapport est l'expérience toute qualitative de l'éprouvé premier, il apparaît tout aussi important – voire impérieux – de prendre en compte, de façon plus pragmatique, la représentation et l'usage de ce domaine affectif, pour éclairer ce faisant comment il contribue à l'organisation spatiale des sociétés. En outre, nous ne perdons pas, derrière cette visée heuristique, l'ambition qui est la nôtre, dans un champ disciplinaire qui s'attache à la transformation intentionnelle des espaces à des fins d'amélioration de leur habitabilité, de sonder les relations entre une organisation durable des territoires – dont les modalités restent en grande part à explorer – et la capacité des affects de contribuer à la réalisation de ce projet partagé entre politique et scientifique¹⁴⁸. Sur cette voie, un nombre de plus en plus important de travaux réalisés à l'UMR CITERES (Cités Territoires, Environnement et Sociétés), par une équipe de chercheurs et d'étudiants dirigés par Denis Martouzet¹⁴⁹, a notamment permis de mettre au jour un certain nombre d'enjeux

¹⁴⁸ Mathieu Nicole, Guermond Yves (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique*, Versailles, Quae, 2005.

¹⁴⁹ Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : conséquences urbaines et spatiales, le cas de Fort-de-France », *Annales de Géographie*, n°623, 2002, p. 73-85.

relatifs à la connaissance du rapport affectif à l'espace, à la fois d'ordre épistémologique, méthodologique et pratique. Si nous avons pu précédemment donner un aperçu de certaines de ces implications épistémologiques, en guise d'ouverture, nous nous attarderons désormais plus particulièrement sur deux aspects, l'un méthodologique, l'autre pratique, qui nous semblent à la fois révélateurs d'une certaine conception du rapport affectif à l'espace et prometteurs pour ce qu'ils recèlent de solutions potentielles permettant d'atteindre le rapport affectif à l'espace et dès lors d'intégrer cette dimension de l'affectivité dans la conception des espaces habités.

Conclusion : ouvertures méthodologiques et pratiques

La première ouverture est d'ordre méthodologique. Afin de circonvenir et ainsi dépasser une certaine difficulté d'accès aux vécus affectifs, nous avons proposé l'utilisation d'un objet cartographique pour atteindre, par la parole, la couche conscientisée des affects¹⁵⁰. Suivant cette volonté de mettre au jour le système des affects qui est tout à la fois producteur et produit d'organisations socio-spatiales, nous avons proposé une méthode¹⁵¹ à la jonction de deux types d'approches, géographique et biographique. Pour mieux comprendre ces modalités affectives de la relation à l'environnement et, plus généralement, tout ce qui fait la manière pour les individus d'éprouver leur relation aux espaces de vie, nous avons procédé selon une approche reposant sur l'utilisation d'un objet graphique, volontairement simple dans sa représentation mais néanmoins se rapportant aux dimensions spatiales de l'existence, comme outil permettant, d'une part, la prise de conscience d'un vécu géographique, d'ordinaire difficilement préhensible, et, d'autre part, de façon étroitement liée à cette prise de conscience première, comme outil de réactivation et d'approfondissement de la composante affective de ce vécu spatial. La démarche ainsi proposée répondait à cette volonté, caractéristique du domaine des affects, d'appréhender le rapport affectif à l'espace à la fois comme un donné individuel et un construit social, dans une perspective temporelle et spatiale élargie, autrement dit, à l'échelle de l'ensemble de la vie des acteurs spatiaux. La méthode en question s'articule

Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : premiers résultats », dans Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 171-192.

Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : analyse temporelle ou les quatre "chances" pour la ville de se faire aimer ou détester », Communication au colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 05-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

Audas Nathalie, *Le rapport affectif : comparaison de méthodologies en vue de comprendre la dimension affective des représentations de la gare*, Mémoire de Master, Tours, Université de Tours, 2007.

Audas Nathalie, *La dynamique affective envers les lieux urbains : la place des temporalités individuelles et urbaines*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2011.

Bochet Béatrice, *Le rapport affectif à la ville : essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2001.

Feildel Benoît, *Le rapport affectif à la ville. Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2004.

Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

Guyomard Fanny, *Le rapport affectif entre l'individu et la ville : l'exemple de Bruxelles*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2005.

Le Borgne Joëlle, *Évolution du rapport affectif à la ville de l'individu, à travers son parcours de vie*, Mémoire de Master, Tours, Université de Tours, 2006.

Polleau Solène, *Rapport affectif aux lieux et complexité des lieux : quelle corrélation ?*, Mémoire de PFE, Tours, Université de Tours, 2008.

¹⁵⁰ Cahour Béatrice, « Les affects en situation d'interaction coopérative : proposition méthodologique », *Le travail humain*, n°4, 2006, p. 379-400.

¹⁵¹ Martouzet Denis, Bailleul Hélène, Feildel Benoît, Gaignard Lise, « La carte : fonctionnalité transitionnelle et dépassement du récit de vie », *Natures Sciences Sociétés*, n°2, 2010, p. 158-170.

Feildel Benoît, « La carte pour approfondir la dynamique des géographies affectives », *Mappemonde*, n°106, 2012, <http://mappemonde.mgm.fr/num34/mois/moi12201.html>, consulté le 10/03/2013.

autour de deux temps : un « récit de vie spatialisé » et une « herméneutique cartographique »¹⁵². À la suite d'une première étape, consistant en une mise en récit par l'interrogé lui-même de son parcours de vie, au cours duquel il lui est demandé de reprendre et d'énoncer sous une forme chronologique l'ensemble des espaces significatifs de sa vie, nous exploitons dans un second entretien la fonctionnalité transitionnelle¹⁵³ d'un objet graphique, en l'occurrence la représentation de la spatialité de l'individu à l'échelle de sa vie, dans le but de susciter chez l'interrogé la production d'un discours d'existence. Cette seconde étape, consistant en une épreuve de qualification des dimensions spatiales de l'existence, autrement appelée « herméneutique cartographique », et réalisée par l'interviewé lui-même, nous permet d'accéder à la fois aux processus de subjectivation et de valorisation des espaces habités et ainsi de constater et d'analyser, au moins dans le discours produit, l'importance des dimensions affectives de la relation à l'espace. L'analyse couplée de ces deux entretiens permet dès lors une mise en lumière de l'agencement des liens matériels et affectifs aux différents espaces de vie ; comment se forme le potentiel d'affectivité des espaces de vie des individus ; et comment par là même s'établit, dans la relation à ces lieux, la dialectique entre sensibilité et affectivité et quelle influence elle opère sur la représentation et la pratique des lieux géographiques.

La deuxième ouverture proposée est d'ordre pratique et repose quant à elle sur l'existence et la mise en évidence de « prises affectives » des lieux. Nous sommes effectivement parvenus à mettre en évidence l'existence de prises affectives, nommées ainsi en référence au concept d'*affordance*¹⁵⁴ développé en psychologie environnementale par James Gibson¹⁵⁵ et repris ensuite en géographie par Augustin Berque¹⁵⁶. Ce néologisme formé à partir du verbe anglais *to afford* (littéralement : fournir, offrir la possibilité de) et également traduit en français par le terme de « prise », indique le fait que ce qui est pertinent du point de vue d'un individu, ce sur quoi son attention va se porter dans un lieu donné, ne l'est pas forcément pour un autre individu. Ainsi l'*affordance* traduit la diversité des interactions possibles entre les individus et leurs lieux de vie. En outre, l'existence de ces prises dépend autant de l'individu qui les perçoit que de l'espace dans lequel elles se trouvent et existent concrètement. Les *affordances* peuvent ainsi exister et être perçues par certains et non par d'autres comme des possibilités, intéressantes ou non, à saisir. Autrement dit, les prises symbolisent tout autant la relation qui se forme entre l'individu et le lieu, soit le fait de saisir ou non un élément de l'environnement en fonction de ses aspirations, de ses désirs, qu'un élément concret et matériel du lieu. Les prises permettent ainsi de caractériser la relation entre la potentialité des lieux, soit ce qui les fonde, leur nature, leur place dans l'espace, leurs limites, leur matérialité, et ce qu'en font les individus, leurs manières particulières de s'y raccrocher, de s'en approcher ou au contraire de s'en éloigner. À la fois, les prises n'ont d'existence que dans cette relation entre l'homme et l'espace et, en même temps, elles s'incarnent concrètement dans le lieu. C'est notamment

¹⁵² Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010, p. 234-235

¹⁵³ Winnicott Donald, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1971.

¹⁵⁴ L'on notera que cette notion d'*affordance* est aujourd'hui débattue, notamment par Alain Berthoz (Berthoz Alain, *La simplicité*, Paris, Odile Jacob, 2009) qui, au lieu de suivre Gibson, affirmant qu'un individu se saisit de « faisabilités invariantes » (*affordances*) présentes dans l'espace, défend l'idée selon laquelle l'individu est à tout moment accordé à son environnement, qu'il est capable de traiter la complexité de cet environnement par une capacité de simplification (qu'il nomme « simplicité »), afin de préparer son acte et d'en projeter les conséquences. Pour Berthoz, contrairement à Gibson, la perception de l'espace n'est pas seulement le résultat d'une adéquation entre les attentes et les invariants que l'individu extrait de l'environnement extérieur, elle est liée à une mémoire et donc à des modèles d'interprétations qui font résonner quelques significations pour lui, notamment liées à la mémoire du mouvement – d'un trajet passé par exemple. Ce faisant, Berthoz (Berthoz Alain, *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 1997) réfute l'idée que le cerveau traite essentiellement l'information visuelle, et insiste sur l'importance des informations d'ordre proprioceptif.

¹⁵⁵ Gibson James Jerome, *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton Mifflin, 1979.

¹⁵⁶ Berque Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000.

dans cette acception qu'elles représentent à notre sens une manière d'agir sur le potentiel du lieu, sur sa matière concrète, à susciter une appropriation affective. En ce sens, nous avons pu identifier différents types de prises, lesquelles combinées aux tendances d'appropriation de l'espace constituent une grille d'analyse des relations affectives entre l'homme et l'espace. S'il n'est pas le lieu ici de les présenter ni de décrire très finement la typologie de ces prises affectives¹⁵⁷, notre réflexion sur la portée opérationnelle de la recherche sur le rapport affectif à l'espace nous pousse néanmoins à noter que certaines de ces prises sont plus recherchées que d'autres par les individus, pour certains types de lieux et moins pour d'autres, à certains moments de la vie ou de leur connaissance des lieux. En outre, les prises affectives sont également caractéristiques de certaines postures urbanistiques et il est ainsi aisé de constater, selon les périodes qui ont marqué l'histoire de l'urbanisme, les règles qui ont régi la conception des espaces ont donné plus de place, plus de force, à certaines prises. Enfin, pour conclure provisoirement, il nous semble intéressant, à l'heure d'une réflexion conjointe sur les conditions et la participation du rapport affectif aux espaces de vie pour une organisation durable des territoires, de noter l'existence et la possibilité de mobiliser ces prises en tant que potentiels d'action, susceptibles de traduire de façon opérationnelle les enjeux portés par la (re)connaissance du rapport affectif aux espaces de vie. Penser la conception des lieux de vie en termes d'« offre », par la constitution de « prises » susceptibles de favoriser l'établissement d'un lien d'ordre affectif et comprendre comment, ce faisant, se construit et évolue le rapport affectif aux espaces de vie, doit participer d'une recherche plus large sur la contribution des affects pour l'organisation durable des territoires.

¹⁵⁷ Voir le chapitre 9 du présent ouvrage.

Chapitre 4 : Pour un urbanisme affectif

Benoît Feildel

L'affectivité, les émotions, les sentiments sont des thématiques encore relativement peu explorées dans le champ des sciences de l'espace¹⁵⁸ et pourtant de plus en plus nombreux sont les auteurs¹⁵⁹ qui soulignent l'intérêt et même la nécessité de surmonter la difficulté de leur intégration. Souscrivant à cet objectif, il s'agit ici de montrer dans quelle mesure et sous quelles conditions théoriques et pratiques la reconnaissance de la dimension affective de la relation de l'homme à son environnement, son rapport affectif à l'espace¹⁶⁰, depuis les mécanismes qui président à sa construction, à son évolution, jusqu'aux conséquences pratiques de ce lien qui unit l'homme à son environnement, constitue une donnée utile à la recherche des principes régulateurs de l'action en aménagement et en urbanisme. Ainsi, nous défendons l'idée que la science qui vise la transformation intentionnelle des espaces habités¹⁶¹ s'enrichirait si ce n'est d'expliquer du moins d'essayer de comprendre – au sens littéral et donc nécessairement empathique – cette relation d'un genre particulier aux espaces de vie. Comme le soulignait Pierre Sansot¹⁶² – illustre exégète des formes sensibles de la vie ordinaire –, l'on juge à tort cette forme de connaissance insaisissable parce qu'elle échappe aux canons de la méthode scientifique et, ce faisant, l'on se prive de comprendre la puissance affective et ses résonances à tous les niveaux, individuel, social et culturel, d'une dimension première de l'existence humaine, sa dimension spatiale.

Il n'est pourtant pas besoin de recourir à de grandes démonstrations pour commencer à se convaincre de l'utilité d'un savoir longtemps mésestimé et, de ce fait, encore en grande part, à construire. Dans une société au sein de laquelle les individus sont toujours plus mobiles, tant sur les plans sociaux que spatiaux, le champ des possibles toujours plus large ou, à défaut, de moins en moins contraint, la conscience de l'incertitude inhérente à la complexité des sociétés toujours plus grande, comment dès lors ne pas voir que le choix, aussi banal soit-il, d'un lieu de résidence, d'un quartier, d'une ville, pour y habiter, pour y flâner, pour y vivre ne s'établit plus, si tant est qu'il en ait jamais été le cas, sur des critères et des règles d'ordre uniquement

¹⁵⁸ Lévy Jacques, Lussault Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003. L'expression sciences de l'espace, de même que la catégorisation du champ que potentiellement celle-ci recouvre, fait directement écho à l'ambition que se sont donnés les deux co-directeurs du Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, Jacques Lévy et Michel Lussault, pour leur démarche cognitive et heuristique de définition des termes de la géographie. Par sciences de l'espace, il faut donc entendre ici l'ensemble des savoirs, sans exclusive, relatifs à la dimension spatiale des sociétés, concernant bien évidemment la géographie, mais aussi l'aménagement de l'espace et l'urbanisme, en tant que ces derniers contribuent nécessairement, dans leur visée praxéologique, à l'organisation des espaces et à travers elle à l'organisation des actions sur et dans ces espaces. Par ailleurs, la nécessité d'un pluralisme assumé par les deux auteurs concernant cette science de l'espace, nous pousse pour notre part à prôner l'usage du pluriel, manifestant ainsi l'ouverture de ce champ à d'autres spécialités que la géographie, telles que les listent les deux auteurs : les sciences de la ville et l'aménagement, la sociologie, l'économie, la science politique, l'histoire, le droit, ainsi que la philosophie.

¹⁵⁹ Bochet Béatrice, Racine Jean-Bernard, « Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse », *Géocarrefour*, n°2, 2002, p. 117-132.

Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : conséquences urbaines et spatiales, le cas de Fort-de-France », *Annales de Géographie*, n°623, 2002, p. 73-85.

Lévy Jacques, « Cognitif/Affectif », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 169-170.

¹⁶⁰ Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

¹⁶¹ Devisme Laurent, « Urbanisme », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 962-966.

¹⁶² Sansot Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Armand Colin, 2004.

Sansot Pierre, *La France sensible*, Seyssel, Champ Vallon, 1985.

économique, sociologique, dictés par l'utilitarisme, le fonctionnalisme, la reproduction, etc. Non pas que ces critères, ces règles, aient été dissouts par le simple fait de la diversification et de la complexification des trajectoires de vie, de l'individualisation des comportements, au contraire le poids de certains de ces critères a même été renforcé par ces phénomènes. Mais, parallèlement à la définition de ces nouveaux équilibres, par ailleurs de plus en plus dynamiques, mouvants, fluctuants, l'on doit se rendre à l'évidence qu'il n'est plus guère possible d'ignorer la dimension affective des choix, des comportements¹⁶³ et son influence sur l'organisation spatiale des sociétés¹⁶⁴. Comme le souligne le géographe Jacques Lévy, c'est avant tout parce que les chercheurs en géographie, mais plus largement encore les chercheurs en sciences sociales, ont pendant longtemps été incapables de reconnaître – voire ont rejeté – les mobiles en partie affectifs de leur action que par là même ils se sont privés d'un champ d'études pourtant immensément riche, à la fois en termes de représentations et de pratiques de l'espace¹⁶⁵. Dans le domaine de l'aménagement de l'espace et de l'urbanisme, la prégnance de thématiques telles la qualité du cadre de vie, l'esthétique et l'ambiance lorsqu'il est notamment question du traitement des paysages urbains et naturels, des espaces publics, mais aussi le confort, le bien-être, la convivialité, lorsque l'on s'intéresse au vivre-ensemble et aux conditions d'habitabilité des espaces, le rapport à la mémoire dans les processus de patrimonialisation, le poids de l'ancrage territorial dans la localisation des ménages ou encore l'implantation des activités économiques, nous renseigne ainsi sur l'importance que potentiellement revêtent aujourd'hui les phénomènes liés à la sensibilité, aux émotions, aux sentiments, à l'affectivité des acteurs spatiaux de tous ordres.

Ce contexte, qui se réfère de plus en plus à l'idée que la relation sensible à l'espace n'est pas neutre, que les affects se trouvent au cœur des enjeux de la connaissance, conduit le chercheur à mesurer, à évaluer l'importance, le poids des phénomènes affectifs dans la compréhension et l'analyse des organisations spatiales, la coordination et la mise en œuvre de l'action collective sur l'espace, mais aussi dans la capacité de l'aménagement et de l'urbanisme à proposer, à accompagner, à orienter la façon dont se dessine cette relation sensible. Ainsi, la thématique affective n'est pas sans interroger la pratique de l'aménagement, et ce, de multiples façons, sur les plans matériels, organisationnels et sociétaux bien évidemment, mais plus profondément encore elle permet de questionner la logique d'action propre à la transformation des espaces habités. Alors que l'économie et les sciences de gestion n'hésitent désormais plus à s'emparer de la question, soulignant au passage le rôle de la dimension affective dans la prise de décision¹⁶⁶, comment, en aménagement, alors même que la logique d'action par projet est affirmée au détriment de la planification, ne pas envisager la place qu'occupent les émotions, les sentiments, les affects et, avec eux, les valeurs, les croyances, les attentes, les préférences, les désirs, dans la constitution de ces nouvelles modalités de production de l'espace.

Les passions au service de l'action : la sémantique affective et le projet urbain

¹⁶³ Elster Jon, « Rationality and the Emotions », *The Economic Journal*, n°106, 1996, p. 1386-1397.

Elster Jon, « Emotions and Economic Theory », *Journal of Economic Literature*, n°2, 1998, p. 47-74.

Elster Jon, *Proverbes, maximes et émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

¹⁶⁴ Lévy Jacques, « Cognitif/Affectif », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 169-170.

¹⁶⁵ Lévy Jacques, « Cognitif/Affectif », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 169-170.

¹⁶⁶ Friedberg Erhard, *Le Pouvoir et la Règle. Dynamiques de l'action organisée*, Paris, Seuil, 1993.

Van Hoorebeke Delphine, « L'émotion et la prise de décision », *Revue française de gestion*, n°182, 2008, p. 33-44.

Si les acteurs de l'aménagement n'en sont la plupart du temps que relativement peu conscients, ils n'hésitent pourtant pas à employer la rhétorique affective, et ce, principalement à des fins communicationnelles afin tout bonnement de susciter l'adhésion au projet ou afin de susciter la motivation des populations habitantes à participer à la co-production des espaces. En effet, il n'est pas rare de trouver la sémantique affective instrumentalisée de la sorte¹⁶⁷, dans le cadre de politiques publiques, à l'image de ces slogans mis en avant par certaines municipalités ou, par exemple, comme l'arrondissement sud-ouest de la ville de Montréal qui, chaque année, afin de promouvoir les comportements citoyens et écologiquement vertueux, développe une campagne de sensibilisation ayant pour principal mot d'ordre : « J'aime mon quartier, j'en prends soin ! », ou la ville de Lyon qui, en 2008, afin d'inciter ses habitants à s'engager dans les instances de démocratie participative, s'appuie également sur la rhétorique affective : « J'aime mon quartier et je le prouve ! ». Le pouvoir de persuasion et de motivation de l'émotion, bien connu depuis la rhétorique aristotélicienne, n'est d'ailleurs pas seulement manifeste dans le domaine communicationnel mais touche aussi plus directement à la logique même de l'action. S'intéressant à ces logiques dans le domaine de l'aménagement, le chercheur américain Charles Hoch¹⁶⁸ fut l'un des premiers à montrer, à travers l'analyse des discours produits par un ensemble de professionnels, comment en réalité les émotions orientent leur action, comment les sentiments, en participant de la formation des désirs, des préférences, des croyances de ces acteurs, contribuent ainsi à l'aménagement des espaces. Ben Anderson et Adam Holden confirment cela : en analysant les dynamiques de régénération des centres urbains historiques qui accompagnent désormais quasiment systématiquement les événements culturels d'envergure du type « capitale européenne de la culture », ils constatent pour leur part l'importance de la sémantique affective comme véritable moteur de ces opérations. Ils proposent dès lors de parler d'un *affective urbanism*¹⁶⁹ pour caractériser ces modes d'action principalement soutenus par un vocabulaire conceptuel lié aux affects.

C'est aussi avec l'avènement du mode d'action par projet en aménagement et en urbanisme, avec le souci de mieux intégrer la demande sociale, les préférences, les pratiques des populations, avec la volonté d'une mobilisation forte de l'ensemble des acteurs autour d'une vision partagée et de la co-production de l'action sur l'espace, que l'intérêt se fait plus grand encore pour la thématique affective. Comme le suggèrent Béatrice Bochet et Jean-Bernard Racine, l'on ne saurait plus longtemps négliger le rôle que sont appelés jouer les affects dans la possibilité d'une telle volonté.

Cette possibilité d'intégration, cet équilibre entre les horizons d'attente, ne renvoient-ils pas aux sentiments et aux significations, donnés par les individus et/ou les groupes sociaux à l'histoire et à ses diverses interprétations ainsi qu'aux façons de mobiliser ces dernières pour bâtir des représentations plausibles et acceptables de l'avenir ?¹⁷⁰

Il semble, en effet, que la thématique affective, au-delà de sa simple exploitation rhétorique, soulève des enjeux bien plus profonds et fondamentaux pour l'organisation des espaces et des sociétés et qu'elle offre ainsi, à côté des multiples sujets contemporains, du

¹⁶⁷ Voir à ce propos le chapitre 11 du présent ouvrage.

¹⁶⁸ Hoch Charles, *What planners do: Power, politics, and persuasion*, Chicago, Planners Press, American Planning Association, 1994.

Hoch Charles, « Emotions and Planning », *Planning Theory and Practice*, n°4, 2006, p. 367-382.

¹⁶⁹ Anderson Ben, Holden Adam, « Affective Urbanism and the Event of Hope », *Space and Culture*, n°2, vol. 11, 2008, p. 142-159.

¹⁷⁰ Bochet Béatrice, Racine Jean-Bernard, « Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse », *Géocarrefour*, n°2, 2002, p. 117-132, p. 125.

développement durable à la nécessaire cohabitation des populations, un champ de potentialités et d'opportunités pour comprendre et agir sur l'espace et sur les sociétés. Partant de ces quelques exemples, de ces constats et de ces pistes de réflexion, notre objectif ici consiste à montrer dans quelle mesure les affects participent de la structuration de l'action à la fois dans et sur l'espace. De fait, deux dynamiques bien distinctes, et pourtant étroitement liées, se font jour à travers ces quelques constats, qu'il s'agit dès lors pour le chercheur en aménagement d'analyser et de comprendre. Comment, d'une part, les mécanismes liés aux affects, cette façon de l'être d'entrer en relation avec son environnement, d'éprouver sur le mode affectif la dimension spatiale de son existence, vont en partie conduire ses comportements dans l'espace et ainsi participer au dessin d'une véritable géographie sensible ? Comment, d'autre part, l'action sur l'espace, celle des multiples opérateurs de l'aménagement et de l'urbanisme, est-elle en mesure de prendre en compte cette donnée, ainsi que de reconnaître elle-même les mobiles en partie affectifs de son action ? Ce qui aujourd'hui nous autorise à formuler de telles interrogations et à envisager leur pertinence dans le cadre de l'étude des dynamiques d'organisation et de production des espaces habités tient à un constat d'ordre plus général : celui d'un intérêt grandissant dans les sciences humaines et sociales pour le domaine du sensible, entendant par là aussi bien ce qui est susceptible d'être perçu par les sens, la sensation au sens strict, que plus généralement la sensibilité, c'est-à-dire ce qui nous touche, nous affecte, et l'ensemble des phénomènes, émotions, sentiments, gravitant dans cette sphère de l'affectivité. Nous faisant ainsi le relais de cet intérêt, nous aurons à cœur d'opposer à une vision strictement rationnelle des comportements humains – dogmatique et caricaturale par bien des aspects – la nécessité de réévaluer la part de l'affectivité dans le registre particulier de l'organisation spatiale des sociétés.

La part de l'affectivité : la nécessaire réévaluation du rôle des émotions dans l'action

Cette volonté de réévaluer le rôle des émotions s'affirme d'autant que le tournant cognitiviste qu'ont connu les sciences humaines et sociales dans le dernier quart du XX^e siècle a contribué à effacer une tradition purement descriptive et normative qui faisait des affects un genre naturel échappant aux conventions sociales – et dont on s'évertuait à décrire les différentes variétés – au profit d'une vision empiriste et analytique qui, dès lors, a cessé de voir dans ces manifestations seulement des réactions aveugles et irrationnelles. C'est notamment grâce aux recherches en neurosciences, et en particulier aux observations d'Antonio Damasio¹⁷¹ sur l'incapacité à raisonner dans les cas de privation des facultés sensibles, qu'ont ainsi pu être corroborées les pensées des philosophes, Spinoza¹⁷² et Hume¹⁷³ en premier lieu, qui déjà en leur temps s'érigeaient contre une condamnation en irrationalité des phénomènes affectifs. Plus généralement, la démonstration empirique de l'existence de connexions multiples entre la cognition et l'émotion a ainsi permis de renouer avec la conception aristotélicienne qui déjà faisait montre d'une compréhension moderne de l'émotion en liant fonctions cognitives et manifestations affectives. Non seulement les affects sont liés aux valeurs, aux croyances et aux désirs dont ils évaluent en quelque sorte l'accomplissement, mais ils sont également liés aux perceptions, aux représentations et, plus largement encore, à l'action. Les affects entrent en interaction avec les désirs, les croyances, les valeurs, les perceptions, les représentations

¹⁷¹ Damasio Antonio, *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995.

Damasio Antonio, *Spinoza avait raison : joie et tristesse, le cerveau des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2005.

¹⁷² Spinoza Baruch, *Éthique*, Paris, Armand Colin, 1907.

¹⁷³ Hume David, *Traité de la nature humaine : essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux. Des passions*, Chicoutimi (Qc), Les Classiques en sciences sociales, 2006.

pour focaliser, orienter, asseoir nos jugements et ainsi présider à l'ensemble des activités qui contribuent à la mise en œuvre de nos actions. Ces éléments de connaissance, récemment rapportés par l'analyse approfondie des émotions et de leurs relations aux processus cognitifs, constituent aujourd'hui un socle robuste permettant d'envisager le rapport affectif à l'espace comme l'un des éléments participant pleinement du système d'action en aménagement.

Cette tendance à la réévaluation du rôle de l'affectivité, aussi bien d'ailleurs en sociologie, en histoire qu'en philosophie, ne doit cependant pas masquer la difficulté qu'impose le fait de prendre au sérieux¹⁷⁴ le versant affectif de la relation de l'homme à ses espaces de vie. En effet, réévaluer la part des affects dans la manière des hommes de conduire leurs actions impose une certaine rigueur tant l'entreprise semble suggérer la nécessité d'un renversement de la hiérarchie éthique¹⁷⁵. Rendre aux affects leur juste place dans le concert des dynamiques qui contribuent à la formation des comportements de tout un chacun réinterroge en effet le primat des éthiques impératives et universalistes d'inspiration kantienne sur les éthiques empiristes ou réalistes qui, quant à elles, n'excluent pas *a priori* la prise en compte de certains particularismes liés aux sensibilités et à l'affectivité. Par ailleurs, une telle démarche se doit aussi d'être consciente de ses dérives potentielles, à l'image du risque toujours plus important d'une hyperrationalisation de l'affectivité ou celui d'une marchandisation de la sphère intime¹⁷⁶. En outre, s'il convient de bien cerner la réalité du phénomène affectif, l'on ne peut pas non plus négliger les usages politiques qui en ont été faits par le passé. Le caractère d'authenticité, de pure subjectivité, n'est guère suffisant pour qualifier et comprendre les phénomènes émotionnels. Une émotion peut être feinte ou simulée. Certaines situations et certains contextes sociaux nous obligent à exprimer des émotions au point de les ressentir et de les vivre en propre¹⁷⁷. Les émotions sont partageables et partagées, en quelque sorte contagieuses¹⁷⁸. On l'aura compris, s'aventurer sur le terrain de l'affectivité nécessite un certain nombre de précautions d'ordre épistémologique, de même qu'il impose de tenir cette exigence scientifique de neutralité axiologique, attentive aux écueils aussi bien objectiviste et rationaliste, que relativiste et émotiviste. En ce sens, il ne s'agit pas, à travers la prise en compte de l'affectivité, de condamner la modernité et avec elle le triomphe de la raison sous prétexte que la rationalisation aurait participé d'un vaste processus de désenchantement du monde.

La critique du modernisme, c'est-à-dire de la réduction de la modernité à la rationalisation, ne doit pas conduire à une position anti ou post-moderne. Il s'agit au contraire de redécouvrir un aspect de la modernité qui a été oublié ou combattu par la rationalisation triomphante¹⁷⁹.

Mais avant même d'envisager quelles peuvent être, sur un plan éthique, les conséquences de l'étude des affects, il faut bien reconnaître, sur un plan strictement heuristique pour commencer, que continuer à négliger la dimension affective reviendrait à grandement mutiler la connaissance et la compréhension des actions de l'homme. En effet, comment une théorie de l'action, qui par ailleurs aurait démontré toute sa puissance en matière d'explication du comportement humain, pourrait prétendre s'imposer si elle ne tenait pas compte d'un

¹⁷⁴ Bochet Béatrice, Racine Jean-Bernard, « Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse », *Géocarrefour*, n°2, 2002, p. 117-132.

¹⁷⁵ Bigando Éva, *La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise (communes du Médoc et de la Basse Vallée de l'Isle)*, Thèse de doctorat, Bordeaux, Université Bordeaux 3, 2006.

¹⁷⁶ Illouz Éva, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil, 2006.

¹⁷⁷ Hochschild Arlie, « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », *Travailler, Revue internationale de Psychopathologie et de Psychodynamique du travail*, n°9, 2003, p. 19-50.

¹⁷⁸ Van Hoorebeke Delphine, « L'émotion et la prise de décision », *Revue française de gestion*, n°182, 2008, p. 33-44.

¹⁷⁹ Touraine Alain, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992, p. 252.

ensemble de facteurs, affectifs notamment, dont il est désormais scientifiquement acquis qu'ils participent de l'orientation de l'action et qu'ils ne peuvent pas en être expurgés sauf à rendre l'action elle-même irréalisable ? Le fait que l'utilitarisme en économie ait imposé une vision de l'homme, rationnel, détaché, froid, calculateur, dépourvu de sentiments, le célèbre *homo œconomicus*, ne peut satisfaire à fonder une théorie générale et explicative de l'action humaine. En ce sens, la théorie du choix rationnel dans sa version orthodoxe, autrement dit lorsqu'elle refuse à l'affectivité toute portée explicative en matière d'actions humaines, n'est pas à proprement parler une théorie, mais au mieux une idéologie. Il est donc question ici de suggérer un élargissement susceptible de tenir ce difficile entre-deux, sans pour autant diluer d'un côté le principe de rationalité au point qu'il ne veuille plus rien dire, et sans considérer de l'autre côté que la décision doit être réductible à un calcul mathématique, froid et désincarné. Dès lors il s'agit bien, en interrogeant le type d'activité à l'œuvre dans les pratiques de transformation des espaces habités, à l'aune de la donnée affective, d'être prudent et de ne pas se limiter à une simple critique sans envisager ce que celle-ci implique en termes de positionnement épistémologique et éthique.

Les affects au cœur de la gouvernance des projets urbains

Malgré cette tendance récente à la revalorisation, longtemps dans le champ politique comme dans celui de l'action l'on a condamné l'expression des émotions, opposant à la raison argumentée l'émotion immédiate et irréfléchie. Alors qu'il conviendrait d'être réfléchi et de réagir de façon cohérente et rigoureuse en toutes circonstances, pour autant nous ne pouvons nier que nos manières d'être, nos réactions, nos justifications, nos critiques, nos jugements et, partant, nos motivations, nos actions sont, que nous le voulions ou non, nécessairement empreintes d'affectivité. L'action d'aménager l'espace n'y échappe pas. Les représentations et les pratiques de l'espace ont partie liée avec les affects. Elles participent de la constitution d'un véritable « rapport affectif à l'espace »¹⁸⁰ qui, lui-même, contribue à structurer, à orienter, à façonner ces représentations et ces pratiques. L'action d'aménager l'espace n'est pas non plus sans mobiliser ni impliquer certains phénomènes affectifs qui, de la même façon, vont participer de la structuration de cette action. L'émotion fait partie de nos manières d'être, bien sûr, mais aussi de nos manières d'agir, au point d'en être même une activité indispensable. Cela étant, pour comprendre comment l'émotion participe de l'action d'aménager l'espace, nous nous attarderons sur deux moments privilégiés. Dans un premier temps, nous analyserons la réception du projet d'aménagement par les habitants, lesquels en sont *a priori* les destinataires, sa possible délibération ou co-construction, voire dans certains cas, la contestation que suscite cette action. Puis, dans un second temps, nous focaliserons notre attention sur l'activité même qui préside à la mise en œuvre de cette action, celle qui guide le projet depuis une intention jusqu'à sa réalisation. Nous pourrions ainsi constater que lorsque les opérateurs de l'aménagement font ce travail de projection, c'est-à-dire d'anticipation de leurs actions à venir, lorsqu'ils font ce nécessaire effort de distanciation, mobilisant pour cela un ensemble de concepts, de jugements, de principes, de justifications, de raisons, ils n'en engagent pas moins un certain nombre d'émotions, de processus affectifs, dont ils sont d'ailleurs, la plupart du temps, conscients, mais qui néanmoins reste trop souvent ignoré, voire sciemment écarté, de l'entreprise analytique. En effet, l'aménagement et l'urbanisme, comme d'ailleurs la majorité des sciences qui concernent la délibération, la décision et potentiellement l'action, s'empressent – sans doute trop rapidement – de rejeter les aspects émotionnels du jugement, au risque de se priver par là même d'un ensemble de

¹⁸⁰ Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

connaissances utiles à l'organisation de l'action collective dans le cadre de la transformation intentionnelle des espaces habités.

L'on sait par exemple que l'une des dimensions centrales et non moins problématiques quant à l'élaboration de la décision et à la conduite de l'action, aménagiste notamment, tient au fait qu'il n'est en réalité pas possible de considérer les préférences des acteurs, habitants mais aussi opérateurs de l'aménagement, comme données *a priori* et surtout comme dotées de stabilité dans le temps¹⁸¹. Contrairement au sens commun – et à la théorie du choix rationnel qui, dans ce cas précis, le rejoint – voulant que l'on puisse affirmer une fois pour toutes les préférences et les valeurs des individus, l'on constate dans les faits que cet *a priori* s'accorde bien peu avec la réalité, tant il semble difficile de recenser et d'établir la demande sociale préalable à l'action. D'où l'impératif, repris par Gilles Novarina¹⁸² à la suite du théoricien américain John Forester¹⁸³, qui dicte aux professionnels de l'aménagement d'être moins présomptueux et de recourir plus systématiquement à la confrontation et à l'interaction afin de découvrir et de réellement co-construire, chemin faisant selon l'expression consacrée, les préférences et les valeurs de tout un chacun. Il s'agit bien ainsi, dans le cadre de la conduite des projets urbains, de considérer la démarche participative si ce n'est comme une fin en soi, du moins comme une condition de l'action susceptible de contribuer à la réussite des projets, comme une modalité potentielle de bonne gouvernance. Une telle volonté a par ailleurs des incidences importantes sur la conduite des projets.

Elle suppose en effet à la fois un renouvellement des méthodes d'analyses et d'études préalables et une remise en cause des rapports de type hiérarchique qui unissent décideurs politiques, experts et habitants¹⁸⁴.

Elle suppose également une attention toute particulière aux dynamiques émotionnelles et à la façon dont celles-ci participent de la construction des préférences, à travers notamment l'affirmation d'un certain nombre de valeurs.

Parce que les émotions servent à la fois au fondement des valeurs, à leur assise ou à leur révision, elles s'en trouvent ainsi possiblement au cœur de la gouvernance des projets d'aménagement. L'analyse des débats – philosophiques notamment – sur la relation entre valeurs et émotions¹⁸⁵ montre que les émotions sont des composantes obligées de la façon dont nous éprouvons et forgeons nos valeurs. Si les émotions ne peuvent être assimilées à un mode de perception des valeurs, si les jugements de valeur ne peuvent être considérés comme le résultat des seules évaluations émotionnelles, pour autant, l'on reconnaît aux émotions la capacité d'être de puissants révélateurs de nos valeurs. En ce sens, les émotions s'avèrent à la fois des indicateurs pertinents et des outils particulièrement adaptés pour faire émerger et travailler avec les individus sur les valeurs auxquelles ils sont attachés, à propos desquelles ils ont un intérêt. La connaissance et l'expression des affects, la dimension subjective et expressive des éprouvés affectifs en lien avec la dimension spatiale, ce que nous avons appelé le rapport affectif à l'espace, contribuent ainsi à révéler aux individus et aux groupes sociaux

¹⁸¹ Novarina Gilles, « La construction des demandes sociales par le projet d'urbanisme », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°80-81, 1998, p. 173-179.

¹⁸² Novarina Gilles, « La construction des demandes sociales par le projet d'urbanisme », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°80-81, 1998, p. 173-179.

¹⁸³ Forester John, *Planning in the Face of Power*, Berkeley, University of California Press, 1989.

¹⁸⁴ Novarina Gilles, « La construction des demandes sociales par le projet d'urbanisme », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°80-81, 1998, p. 173-179.

¹⁸⁵ Nussbaum Martha, « Les émotions comme jugements de valeur », dans Paperman Patricia, Ogien Ruwen (dir.), *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris, Éd° de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1995, p. 19-32.

Tappolet Christine, *Émotions et valeurs*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.

Livet Pierre, *Émotions et rationalité morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

les valeurs qu'ils projettent sur l'espace en transformation. Pour le projet d'aménagement, l'enjeu ainsi sous-tendu par la prise en compte la dynamique émotionnelle est celui d'une attention affirmée – plutôt que refoulée – pour une dimension de la réalité qui contribue fortement à structurer les interactions dans le cadre de la conduite du projet. L'important est bien de reconnaître la logique propre aux émotions, de ne pas considérer systématiquement leur expression comme le fait d'un comportement irrationnel, mais bien comme le signe d'un réel intérêt pour une valeur particulière. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il faille s'en remettre à un fondement uniquement émotionnel de la décision, à un principe régulateur de l'action d'ordre strictement empiriste. La force et le potentiel des émotions tiennent au fait qu'elles sont susceptibles de constituer le moyen d'une possible reconnaissance mutuelle dans le cadre de la délibération. La reconnaissance des valeurs de l'un implique en contrepartie la reconnaissance des valeurs de l'autre, et ainsi l'émotion engage dans un processus de révision susceptible de dépasser le stade du simple compromis pour aller vers un véritable partage des valeurs. Pour cela, les conditions de mise en œuvre du débat sont un enjeu majeur. Ses modalités doivent être favorables à l'expression et à l'écoute d'un registre du discours traditionnellement disqualifié dans le cadre de la concertation, celui des émotions. Cette exigence implique en outre de tenir compte d'un certain nombre de principes qui caractérisent le fonctionnement de la dynamique émotionnelle, de comprendre et de (re)connaître les composantes déterminantes de ces géographies sensibles, en particulier les dimensions temporelles et relationnelles propres aux vécus affectifs des individus et des groupes sociaux. L'on peut notamment faire découler de cette exigence de (re)connaissance un certain nombre de principes très concrets et qui sont susceptibles de s'appliquer directement à la gouvernance des projets d'aménagement. Pour sa part, le philosophe Pierre Livet en souligne au moins une principale, celle du temps dévolu au débat, qu'il décline dès lors en un ensemble de règles de conduite susceptibles de participer d'un véritable travail émotionnel¹⁸⁶.

Tenter de ne pas laisser les émotions de révolte et d'indignation s'exprimer, en proposant dès le début de la concertation des mesures destinées à saper les justifications de ces émotions qui en sont le noyau rationnel, est de mauvaise tactique. Cela revient à refuser aux citoyens l'expression de la difficulté des révisions que leur impose le projet¹⁸⁷.

Arriver avec un projet tout fait et dont on a l'impression qu'il est à prendre ou à laisser, tout en étant prêt à supporter le conflit, et à imposer ses vues *in fine* par usure, c'est là une stratégie qui reconnaît la difficulté de la révision, mais qui prétend l'imposer sans proposer de révision réciproque. On peut réussir à le faire, mais alors on n'évite pas une rancœur qui se cristallisera tôt ou tard soit en refus de participation, soit en révolte¹⁸⁸.

À travers cet aspect fondateur du débat, sa dimension temporelle, l'on comprend plus largement que la concertation implique un travail de fond sur les valeurs, pour lequel les émotions sont à la fois un symptôme révélateur et un outil privilégié de révision.

¹⁸⁶ Hochschild Arlie, « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », *Travailler, Revue internationale de Psychopathologie et de Psychodynamique du travail*, n°9, 2003, p. 19-50.

¹⁸⁷ Livet Pierre, « Émotions et révision : la dynamique des débats », dans Revel Martine, Blatrix Cécile, Blondiaux Loïc, Fourniau Jean-Michel, Hériard-Dubreuil Bertrand, Lefebvre Rémi (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, Paris, La Découverte, 2007, p. 339-352, p. 345.

¹⁸⁸ Livet Pierre, « Émotions et révision : la dynamique des débats », dans Revel Martine, Blatrix Cécile, Blondiaux Loïc, Fourniau Jean-Michel, Hériard-Dubreuil Bertrand, Lefebvre Rémi (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, Paris, La Découverte, 2007, p. 339-352, p. 346.

Si le concepteur du projet demande des révisions aux citoyens concernés, il doit aussi leur offrir la possibilité de réviser son projet, et d'exprimer par les émotions la difficulté des révisions qu'il demande. Il faut donc que les révisions deviennent des co-révisions entre les principaux acteurs¹⁸⁹.

Pour autant, la concertation ne peut se réduire, et c'est là que réside toute sa difficulté, à de simples processus de co-révisions par le biais principal de l'expression des émotions. La délibération doit aussi manifester un certain attachement aux valeurs, afin tout simplement de rendre explicites les valeurs portées par le projet. Pour notre part, en pointant la dimension essentiellement relationnelle¹⁹⁰ de l'émotion, le fait que les affects ne sont à proprement parler ni entièrement endogènes ni totalement exogènes, mais plutôt la qualité actualisée dans l'instant des liens que nous avons, avons eu et aurons aux individus, aux objets, aux événements, aux espaces, nous avons pu mettre en avant la nécessité de recourir à différentes formes de médiatisation du rapport affectif à l'espace. Dans la mesure où parfois les causes que l'on pense à l'origine des réactions émotionnelles n'en sont pas nécessairement les véritables déterminants, dans la mesure où les émotions dépendent à la fois de l'histoire individuelle de la personne mais aussi des configurations sociales et situationnelles dans lesquelles elles trouvent à s'exprimer, ce qui compte pour le concepteur du projet c'est bien de mettre en œuvre les conditions et les supports d'une médiatisation des différentes dimensions du vécu affectif. Il revient aux opérateurs de l'aménagement de travailler avant tout à la construction et à la compréhension des liens qui se nouent entre les lieux, les individus et les groupes sociaux. À ce titre, l'aménageur ne peut être qu'un intermédiaire ayant pour vocation à mettre en dialogue les qualités d'un environnement projeté, et les conditions de cette projection dans un avenir, avec les histoires, les situations, et plus largement l'ensemble des relations qui se révèlent à travers la réception d'une action sur l'espace et l'expression du rapport affectif qui en émerge.

Ce n'est qu'à travers un processus complexe, partant de valeurs auxquelles les habitants se seront très certainement opposés dans un premier temps, puis par le biais des émotions que ces habitants auront éprouvées et qui auront permis la mise en œuvre de processus de révision, rendus eux-mêmes possibles par la reconnaissance publique de ces émotions, que l'on peut envisager la constitution de préférences partagées. L'on voit ici que la condition *sine qua non* à la mise en œuvre d'un tel processus ouvert à la reconnaissance, aux révisions, et en ce sens favorable à un possible partage de l'émotion et des valeurs qu'elle révèle, n'est certainement pas – contrairement à l'esprit dans lequel la plupart des démarches de concertation sont aujourd'hui menées – de faire en sorte de dépassionner les débats, d'écarter l'expression de toute réaction affective.

Les émotions interviennent à plusieurs niveaux et leurs influences sur le projet peuvent en ce sens être multiples. Les affects, par différents mécanismes, peuvent aider ou bloquer la délibération¹⁹¹, toute forme de mise en commun, de publicisation, de discussion, d'expression, dont le but final est la prise de décision. De la sorte, la connaissance et la compréhension des mécanismes de construction du rapport affectif à l'espace, celui des habitants concernés par les projets comme celui des porteurs de ces mêmes projets, constituent non seulement une donnée utile à l'organisation de l'action qui a pour finalité la transformation des espaces habités, mais surtout une dimension complexe participant pleinement de la structuration de

¹⁸⁹ Livet Pierre, « Émotions et révision : la dynamique des débats », dans Revel Martine, Blatrix Cécile, Blondiaux Loïc, Fourniau Jean-Michel, Hériard-Dubreuil Bertrand, Lefebvre Rémi (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, Paris, La Découverte, 2007, p. 339-352, p. 346.

¹⁹⁰ Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

¹⁹¹ Livet Pierre, « Dans quelles conditions les émotions collectives peuvent-elles bloquer ou aider la délibération démocratique ? », *Revue européenne des sciences sociales*, n°136, 2007, p. 111-128.

cette action collective, à travers notamment la délibération autour des décisions qui y président. La question affective paraît ainsi devoir être nécessairement intégrée dans le processus de projet. Pour cela, il convient certainement de commencer par noter, à la suite des travaux de la science politique¹⁹² en particulier mais aussi de la géographie¹⁹³, sur les conflits et diverses controverses autour des projets d'aménagement, que bien souvent la dimension affective du rapport à l'espace n'existe pas préalablement à l'action, ou à tout le moins pas de manière consciente, mais qu'elle se révèle aussi – et à plus forte raison – par le fait même de la publicisation d'une volonté d'aménager. Ainsi, par-delà le jugement porté sur le contenu de l'action, sur la nature du projet, qui semble dans certains cas n'être qu'une conséquence de l'émotion suscitée par l'organisation et la mise en œuvre de l'action elle-même, ce qui retient avant tout notre attention dans ces cas de contestation de l'action publique, c'est l'importance de l'expérience émotionnelle négative, celle du mépris, de la colère, de la consternation autour de laquelle s'organise l'opposition et à partir de laquelle émerge la revendication spatiale et territoriale, l'importance de ce qui devient dès lors un processus de « territorialisation réactive »¹⁹⁴. Le phénomène de territorialisation, dans ce processus réactif, n'est donc pas préexistant à l'action publique mais découle de cette dernière et donc indirectement de l'émotion qu'elle est en mesure de susciter. Dans ce cas, l'action publique participe d'un phénomène réactif sur le mode principalement émotif du jugement de valeur, susceptible de produire un ensemble de territorialités nouvelles et susceptible de structurer ainsi le rapport affectif à l'espace. À travers le projet, se révèle aussi une logique territoriale et affective, « l'attachement au territoire des riverains »¹⁹⁵, qui à défaut de préexister à l'action – ou du moins qui resterait avant son occurrence en quelque sorte à l'état de latence – s'en trouve directement activée par cette dernière et ainsi rendue opératoire. Dans ce cas, le rapport affectif à l'espace apparaît avec plus de force encore, en réaction à l'émotion qu'entraîne la perspective de l'action publique. Pour cela, un acteur public qui prend une décision sans se soucier de sa résonance émotionnelle néglige non seulement une part importante des mécanismes qui peuvent contribuer à la réalisation de cette décision, mais il s'expose également à un certain nombre de réactions qui peuvent contribuer à fortement réorienter son action, si ce n'est gravement la compromettre.

Vers une conception « émotionnelle » de l'action d'aménager l'espace

Il n'est plus nécessaire de revenir sur ce qui aujourd'hui s'établit comme un fait, les émotions marquent la plupart des activités humaines¹⁹⁶. L'émotion participe de la prise de décision. Quand traditionnellement il semble acquis, ou du moins préférable, en matière d'urbanisme et d'aménagement des espaces, de tendre vers une décision rationnelle, il semble que, dans les faits, décrire – ou même prescrire – les activités des concepteurs, des techniciens ou des décideurs, dans les termes d'une logique purement rationnelle – écartée de toute considération

¹⁹² Lolive Jacques, *Les contestations du TGV Méditerranée. Projet, controverse et espace public*, Paris, L'Harmattan, 1999.

Lolive Jacques, « Des forums hybrides à l'esthétisation des espaces publics », *Cahiers de géographie du Québec*, n°140, 2006, p. 151-171.

¹⁹³ Faburel Guillaume, « Le bruit des avions, facteur de révélation et de construction de territoires », *L'Espace géographique*, n°3, 2003, p. 205-223.

Melé Patrice, « Conflits, territoires et action publique », dans Melé Patrice, Larrue Corinne, Rosemberg Muriel (dir.), *Conflits et territoires*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, Maison des sciences de l'homme, 2003, p. 13-32.

¹⁹⁴ Lolive Jacques, *Les contestations du TGV Méditerranée. Projet, controverse et espace public*, Paris, L'Harmattan, 1999, 314 p.

¹⁹⁵ Lolive Jacques, *Les contestations du TGV Méditerranée. Projet, controverse et espace public*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 112.

¹⁹⁶ Cahour Béatrice, Lancry Alain (2011), « Emotions et activités professionnelles et quotidiennes », *Le travail humain*, n°2, p. 97-106.

affective – soit à la fois irréaliste et en même temps peine perdue. En réalité, il faut nuancer un tel propos car l'émotion ou plus généralement l'affectivité intervient de multiples façons dans la prise de décision et opposer de la sorte jugement rationnel et réaction émotionnelle, autrement dit, ce qui ne relève pas strictement de la rationalité, revient à rétablir un schéma conceptuel qui, dans les faits, n'a plus lieu d'être.

Les aménageurs évaluent la pertinence de leurs actes en fonction des conséquences que ceux-ci auront sur le projet et donc sur la réalité actuelle et à venir. Ils mettent leurs savoirs, leur technicité au service d'une intention et évaluent leurs actions au regard de l'anticipation des conséquences futures de celles-ci et de leur capacité dès lors à participer à la réalisation pratique de cette intention. Ainsi, les praticiens se donnent les moyens en vue de la réalisation d'intentions et anticipent pour ce faire les conséquences attendues de leurs actions. Ces praticiens portent dès lors une attention toute particulière à la mise en œuvre de ces moyens, s'en remettant pour une large part à la dimension rationnelle de telles anticipations, nécessitant aussi bien une connaissance approfondie du territoire, qu'une connaissance fine du système d'acteurs, du cadre légal, ainsi que des enjeux techniques et financiers engagés dans le projet. Cependant, les praticiens reconnaissent eux-mêmes que leur sensibilité, leurs émotions participent du jugement qu'ils portent sur leurs actions et sur les actions d'autrui, bref de la façon dont ils usent de leurs savoirs dans le cadre du projet. Leurs activités pratiques dans le cadre du projet impliquent certaines formes de croyances, de jugements de valeurs à propos de ces croyances, lesquelles semblent ne pas reposer uniquement sur la dimension cognitive mais également engager les expériences personnelles de chacun, les valeurs, les goûts, les convictions et les émotions. Dans certains cas, la perception de l'espace et sa représentation, la réflexion quant aux modalités de son aménagement et l'attention portée aux réactions que le projet suscite sont étroitement liées à la sensibilité et aux émotions des acteurs. De la sorte, l'on ne saurait nier la part que jouent ces dynamiques affectives dans l'action d'aménager l'espace. Ce qui transparait plus nettement encore c'est l'importance de la qualité des relations, notamment affectives, que chacun aura développées dans ses espaces de vie personnels et l'intrication permanente de ces circonstances particulières dans la co-construction des valeurs et du rapport à l'espace. Ainsi, l'on voit se dégager la dynamique avant tout relationnelle du phénomène émotionnel¹⁹⁷. À mesure que l'on s'éloigne des histoires singulières pour approcher la construction de l'action, l'on s'aperçoit que le processus de projet convoque de nombreuses données affectives mais que, pour autant, celles-ci ne sauraient être envisagées comme étant strictement détenues en propre par les acteurs. L'analyse des jeux d'acteurs nous apprend que la conception de l'action est le fruit de l'interaction permanente des acteurs entre eux, et notamment au niveau affectif, le rapport que chacun entretient avec l'espace s'affirme à mesure que se construisent les valeurs portées par le projet. De la sorte, l'on ne saurait sous-estimer le rôle de la dynamique affective dans l'organisation de l'action collective, et réciproquement. Chacun possède ses intérêts, ses sensibilités propres, mais celles-ci s'affirment au fur et à mesure de l'avancement du projet, à tel point qu'elles n'en deviennent réellement consistantes, opératoires et motivantes que dans les circonstances particulières qu'implique la co-construction de l'action. Aussi, on ne peut pas sous-estimer l'importance de certaines de ces dynamiques affectives, la confiance entre les acteurs du projet notamment ou, à l'inverse, la défiance de certains et les conséquences anti-coopératives que cela peut avoir sur l'action – qui tout à la fois en sont le produit et en même temps participent de la structuration du projet.

Pour autant, la recherche dans le domaine de l'aménagement n'accorde que peu d'importance à cette donnée affective. Rarement l'on s'intéresse à ces émotions comme une ressource

¹⁹⁷ Laflamme Simon, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, 1995.

permettant de comprendre les attentes, les besoins, les jugements, leur construction ainsi que la réponse qu'y apporteront les professionnels de l'aménagement, alors qu'elles vont pourtant, pour une part non négligeable, participer de l'évaluation de l'action et donc directement de sa structuration et de sa mise en œuvre. D'ailleurs, les aménageurs vont pour la plupart apprendre à traiter des émotions comme une source de distorsion responsable de leurs potentielles erreurs d'appréciation. L'on trouve un argument principal qui justifie cette conception de l'aménagement de l'espace et de l'urbanisme impliquant une forme de condamnation des affects. Celle-ci tient à l'influence d'une conception rationaliste de l'action qui relègue les émotions et les sentiments à un rôle inférieur en matière de jugement. Du point de vue de ces conceptions, souvent dites « dures » ou « froides », les émotions et les sentiments amoindrissent la qualité et la production des facultés intellectuelles. D'ailleurs, une part des professionnels vont véhiculer, refléter cette position, cette image à travers l'affirmation d'une posture scientifique, experte, fondée en raison et ne laissant, au mieux, qu'une place accessoire à des données telle que l'émotion. La conception principale de l'aménagement et de l'urbanisme qui en ressort notamment chez les principaux partenaires de l'action, décideurs ou habitants – même si cela n'est pas sans être remise en question, grâce au développement des supports artistiques dans le cadre des projets et à la multiplication des actions conjointes entre urbanistes et artistes¹⁹⁸ – est celle d'une pratique purement rationnelle qui n'aurait que peu à voir avec le domaine des émotions. Avant tout, il s'agirait d'extraire la donnée émotionnelle de l'observation et de la représentation qui en découle, d'en limiter les potentiels biais et ainsi de focaliser la technique quasiment exclusivement sur la qualité des jugements considérés comme étant dès lors pleinement rigoureux. Ce faisant, l'aménageur ne fait en réalité qu'user – voire abuser – du principe de rationalité, et du modèle scientifique qui lui est sous-jacent, comme d'une rhétorique dont le but principal est de légitimer son statut de professionnel expert. C'est du moins la conclusion à laquelle en vient le chercheur américain Charles Hoch¹⁹⁹. Dans les faits, l'aménageur ne serait pas différent de tous les autres acteurs et sa pratique, y compris lorsque celle-ci s'insère dans une pratique collective, voire à plus forte raison puisqu'il n'en maîtrisera et qu'il n'en anticipera que moins facilement la complexité des multiples interactions, ne répondrait pas seulement à des exigences purement rationnelles mais serait la conséquence du fait qu'il est un acteur émotionnel²⁰⁰. L'acteur est un être social fait de raisons et d'émotions dont les intentions ne se dessinent pas seulement dans le préalable à l'action mais aussi dans l'interaction en fonction notamment de la capacité de l'émotion à orienter, à intervenir, à qualifier la relation, à émerger de celle-ci et, de fait, à structurer en retour sa construction. L'acteur et l'action sont émotionnels, à la fois émotionnels et rationnels.

L'acteur éprouve des émotions dans chacune de ses actions : plaisir, satisfaction, amour, stimulation, déception, peur, défi, attentes, obligation ou responsabilité. En même temps, l'action est rationnelle puisque l'individu communique, ce qui suppose une rationalité, grâce à laquelle il peut intelliger son environnement et son comportement et avec laquelle il peut produire des arguments ou y accéder²⁰¹.

¹⁹⁸ Le Floc'h Maud (dir.), *Un élu, un artiste. Mission repérage(s) : 17 rencontres itinérantes pour une approche sensible de la ville*, Marseille, L'entretemps, Pôle des Arts Urbains, 2006.

¹⁹⁹ Hoch Charles, *What Planners Do: Power, Politics, and Persuasion*, Chicago, Planners Press, American Planning Association, 1994.

²⁰⁰ Laflamme Simon, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, 1995.

Bouchard Pierre, *Contribution à la critique de la rationalité utilitaire. Pour un modèle de remplacement des théories de l'action humaine*, Thèse de doctorat, Sudbury (Ont.), Université Laurentienne, 2000.

²⁰¹ Bouchard Pierre, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, n°2, 2006, p. 67-114, p. 74

De même qu'il ne saurait y avoir de sens au plan strictement émotif, il ne saurait non plus y avoir de sens au plan strictement rationnel, ce pourquoi tout acteur et toute action comportent au final une part d'émotion et une part de raison²⁰². En outre, cette émorationalité n'est possible et compréhensible que parce que l'acteur est un être relationnel, qu'il est toujours en relation avec d'autres acteurs, vivant eux-mêmes les émotions produites et partagées en situation.

Les acteurs de l'aménagement sont pourtant censés disposer de la capacité à produire un ensemble de données scientifiques, objectives pour décrire le fonctionnement des territoires, en diagnostiquer les insuffisances et, dès lors, répondre de manière intentionnelle et rationnelle à ces problèmes, de même qu'ils sont en retour censés attendre de leur audience, décideurs, habitants, usagers, que celle-ci adhère à leurs analyses, leurs arguments, qu'elle décide, qu'elle agisse en toute connaissance de cause, sur la base de la preuve scientifique et logique. Cette conception de l'action publique territoriale, bousculée déjà depuis quelques décennies, trouve néanmoins de profondes racines notamment dans cette démarche, pour qui veut comprendre et se représenter le territoire sur lequel il projette d'intervenir, procédant d'une analyse urbaine, se voulant un état initial, un diagnostic du territoire, de son fonctionnement, de ses ressources, de son organisation, une analyse qui se veut rationnelle et dont on ne sait que trop bien combien déjà elle dépend d'une vision. Il n'est pas nécessaire de remonter au fondement de l'urbanisme scientifique ni aux origines de la planification pour trouver là les pratiques de découpage, de quantification, de zonage, de mesure, de catégorisation et savoir que derrière ces chiffres, ces cartes, ces graphiques, ces données, se dessine en réalité une certaine conception de la société.

Une société composée d'usagers qui se comporteraient comme de simples destinataires des politiques et des mesures qui les concernent. Il n'y a donc pas d'acteurs sociaux qui ont la capacité de construire des conduites ou des stratégies, qui aboutissent à valoriser des « points » particuliers des territoires dans lesquels ils habitent, travaillent et se déplacent. Ou mieux encore si ces acteurs existent, il convient de les combattre au nom de la préservation de l'intérêt collectif contre les égoïsmes individuels²⁰³.

Cette conception rationnelle au sens étroit – en ce sens « rationaliste » – de l'aménagement et de l'urbanisme sacrifie ainsi à la raison toute la richesse d'évocation et de signification constitutive de l'existence humaine.

Néanmoins, si ce type de conception perdure dans une certaine pratique de l'urbanisme campée sur ses bases, il ne faut pas pour autant sous-estimer le renouvellement aujourd'hui à l'œuvre de l'imaginaire aménageur²⁰⁴. Les aménageurs déjà mobilisent la dimension affective dans le cadre de leurs pratiques quotidiennes pour anticiper et orienter certaines réponses émotionnelles. L'on voit progressivement s'affirmer une forme de reconnaissance et l'attribution d'un rôle spécifique aux émotions, selon notamment les différentes étapes, selon les modalités et les temporalités de l'action, mais aussi une prise de conscience accrue de ce rôle. En réalité se côtoient déjà une approche rationnelle et une approche dans laquelle l'émotion retrouve pour ainsi dire sa place, non seulement pour juger de la proposition formelle, en un sens esthétique donc, mais aussi dans le domaine de la conduite de l'action, des relations entre acteurs, aménageurs, opérateurs, élus, habitants, ou encore dans la construction d'une représentation partagée de l'espace, de son fonctionnement et des enjeux de son aménagement. Pour cela, se cantonner à une conception « rationaliste » de

²⁰² Bouchard Pierre, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, n°2, 2006, p. 67-114.

²⁰³ Novarina Gilles, « Les nouvelles modalités de l'analyse urbaine : décrire plutôt que prescrire », dans Chalas Yves (dir.), *L'imaginaire aménageur en mutation*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 59-77, p. 65-66.

²⁰⁴ Chalas Yves (dir.), *L'imaginaire aménageur en mutation*, Paris, L'Harmattan, 2004.

l'aménagement et de l'urbanisme semble problématique, en ce sens qu'elle ne rendrait compte que de manière partielle de la réalité de ce que sont aujourd'hui et de ce que sont devenus depuis l'essor de la démarche de projet les pratiques des aménageurs.

Selon les étapes du projet l'exigence de rationalité n'est pas la même, lorsqu'il s'agit, d'une part, d'évaluer l'existant, d'en établir une représentation sur la base d'un certain nombre de tendances, de diagnostics, d'études préalables ou alors, d'autre part, lorsqu'il s'agit d'y apporter une réponse globale, de traduire ces données en une intention, d'une intention en concept, puis d'un concept éventuellement en une forme. L'affectivité vient par exemple au premier plan quand il s'agit notamment pour l'aménageur d'anticiper certaines réponses émotionnelles susceptibles d'entraver l'analyse et l'identification des problématiques territoriales, ainsi que la mise en œuvre des solutions pour contrecarrer les jugements de valeur qui découlent de l'ancrage affectif de certains des acteurs du projet. L'aménageur, dans le cadre de la conduite du projet, anticipe ces manifestations de type affectif, prévoit ces réactions et, en conséquence, envisage déjà un certain nombre d'ajustements, développe des stratégies censées minimiser l'impact des sentiments et des émotions sur l'action. L'usage des ressorts émotionnels de l'action s'avère dès lors complexe et parfois ambivalent. L'aménageur use aussi du pouvoir des émotions, construit un récit du projet qu'il argumente, mais déjà il anticipe les réactions émotionnelles, afin de les susciter, de les orienter et donc de mieux prescrire. Ces stratégies émotionnelles sont particulièrement visibles, notamment à travers le recours aux images. Les images nous renseignent sur les représentations intégrées au projet, éclairent sur les rationalités des acteurs²⁰⁵. Le succès du marketing urbain en est une illustration²⁰⁶. Les praticiens sont d'ailleurs conscients d'user de certains ressorts émotionnels et ce bien qu'ils n'en maîtrisent pas toujours les effets. L'on ne saurait par exemple sous-estimer l'usage qu'il est ainsi fait de l'émotion, en tant notamment que celle-ci est véhiculée de manière implicite par le matériel visuel mais aussi par le matériel verbal. L'on sait en particulier la charge émotionnelle que véhicule l'image.

La principale caractéristique du matériel visuel est sa faculté à susciter des émotions [...]. On considère que les images sont capables d'entraîner les gens dans une voie émotive, tandis que le matériel textuel ou verbal les maintient dans une voie de pensée plus rationnelle, plus logique et plus linéaire²⁰⁷.

Du point de vue de la rhétorique du projet, il n'est donc pas de doute quant à l'importance des dynamiques émotionnelles, en particulier quand ce matériel visuel – maquettes virtuelles en trois dimensions notamment – est de plus en plus couramment utilisé parce qu'il serait censé permettre de se rapprocher de la réalité d'un état de l'espace à venir²⁰⁸. Par ailleurs, ces stratégies ne sont pas sans poser question – notamment éthique – à ceux qui les emploient – et en premier lieu les praticiens eux-mêmes.

Enfin, nombre d'acteurs, dans leurs relations aux autres acteurs du projet, décideurs politiques, mais également dans leurs relations aux destinataires de l'action, habitants, riverains, usagers, manifestent explicitement un souci de prise en compte de l'émotion. Ainsi, il se dessine une autre figure du praticien, intégrant de manière explicite dans sa pratique la

²⁰⁵ Lussault Michel, « Fabrique de l'image et projet urbain », dans Charié Jean-Paul, *Villes en projet(s)*, Talence, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996, p. 115-127.

Lussault Michel, « Images (de la ville) et politique territoriale », *Revue de géographie de Lyon*, n°1, 1998, p. 45-53.

²⁰⁶ Dumont Marc, Devisme Laurent, « Les métamorphoses du marketing urbain », *EspacesTemps.net*, 2006, <http://espacestemps.net/document1831.html>, consulté le 28/07/2011.

²⁰⁷ Joffe Hélène, « Le pouvoir de l'image : persuasion, émotion et identification », *Diogène*, n°217, 2007, p. 102-115.

²⁰⁸ Bailleul Hélène, « Les nouvelles formes de la communication autour des projets urbains : modalités, impacts, enjeux pour un débat participatif », *Métropoles*, n°3, 2008, <http://metropoles.revues.org/document2202.html>, consulté le 29/01/2010. Bailleul Hélène, *Communication et projets urbains. Enjeux et modalités de la communication entre acteurs du projet et habitants*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2009.

question des émotions, sans nécessairement que se manifeste le désir de limiter, de contrevenir ou d'orienter cette dynamique, mais usant davantage de la référence au sensible, à l'émotion, dans le sens où celle-ci constituerait une ressource pour l'action, à travers notamment la connaissance particulière qu'elle permet d'avoir du contexte de l'intervention. Évidemment, cette posture attentive aux phénomènes émotionnels est en grande partie déterminée par le rôle – sachant que celui-ci, selon les temporalités du projet, et selon les projets, est amené à évoluer – que chacun endosse selon les différentes étapes du projet. C'est ainsi que l'on observe au cœur du processus de projet cette demande explicite de la part de certains praticiens en termes d'expression des émotions, faisant par là même du sensible une référence première, un préalable qui va guider par la suite la conception, voire le parti pris de l'aménagement. L'on retrouve cet intérêt aujourd'hui grandissant chez les chercheurs et les praticiens. Pour Gilles Novarina, il s'agit là d'une « invitation à la description », affirmant de la sorte la nécessité de se détacher d'un urbanisme essentiellement prescripteur, au profit d'une approche plus pragmatique et, en ce sens, soucieuse de la reconnaissance des modalités sensibles dans la formation des savoirs, en particulier spatiaux. Pour Alain Avitabile, cette nécessaire reconnaissance ne peut que s'inscrire dans une « approche nouvelle du territoire »²⁰⁹, un nouveau courant de pensée, une nouvelle culture du territoire plus attentive au contexte, qui se concrétise dans la rupture opérée par le passage d'un courant planificateur à un urbanisme de projet. Ce souci se traduit dès lors principalement en termes méthodologiques. Déambulations, dérives urbaines, parcours commentés, reportages photographiques, enregistrements sonores, cartographies sensibles, constituent autant de nouvelles modalités de l'analyse urbaine, valorisant les approches complexes et relationnelles, et qui, ce faisant, rompent avec l'approche analytique essentiellement stratigraphique qui sélectionne, simplifie, sectorise.

L'urbaniste doit donc se faire promeneur et, au gré de ses errances, nous rapporter les éléments les plus significatifs, qui constituent autant de récits ou de descriptions particulières. L'on retrouve dans les méthodes préconisées par une partie des urbanistes contemporains [...] la volonté exprimée par les situationnistes des années 1970 de restituer une approche sensible de la ville à travers des pratiques dites de « dérives urbaines ». Cette métaphore qui assimile la description à une promenade, met l'accent sur le caractère sensible de toute description et ce préalablement à toute tentative d'analyse²¹⁰.

Le principal intérêt de telles méthodes réside dans leur capacité à réintroduire la question du sensible dans les démarches de projet. Ce faisant, il s'agit avant tout d'accepter que la compréhension des phénomènes spatiaux ne peut se réduire à cette apparente objectivité, mais qu'elle engage en premier lieu une re-connaissance²¹¹, au sens pré-réflexif, subjectif et affectif. Il s'agit d'admettre que ces différentes modalités de compréhension des phénomènes, entre connaissance objective et reconnaissance subjective, ne sont ni contradictoires ni totalement séparées mais au contraire sont complémentaires et indissociables. En ce sens, si l'on prend toute la mesure de la portée relationnelle des phénomènes affectifs, il s'agit moins pour les acteurs de percevoir à jour ou de contribuer à révéler une sensibilité déjà constituée, et qui serait censée guider le projet, que d'accompagner sa construction, son partage, à travers une démarche qui tendra à faciliter son émergence.

Il s'agit de mettre en œuvre les moyens, les processus, propres à la conception, depuis la représentation de l'espace jusqu'à l'interprétation qui en est proposée, permettant de remonter par les affects, les émotions, aux valeurs projetées sur le lieu et supportées par l'action, de

²⁰⁹ Avitabile Alain, *La mise en scène du projet urbain. Pour une structuration des démarches*, Paris, L'Harmattan, 2005.

²¹⁰ Novarina Gilles, « Les nouvelles modalités de l'analyse urbaine : décrire plutôt que prescrire », dans Chalas Yves (dir.), *L'imaginaire aménageur en mutation*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 59-77, p. 68

²¹¹ Honneth Axel, *La réification. Petit traité de théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007.

susciter l'expression d'une sensibilité, voire de l'engendrer, de l'accompagner et ainsi d'en faire si ce n'est un fondement du moins un outil pour la co-production des espaces. Pour les professionnels, il est désormais question d'un nécessaire engagement sensible et affectif.

Conclusion

À l'opposé de la conception planificatrice de l'aménagement des espaces, celle d'une pratique purement rationnelle, codifiée en schémas, plans et zonages, et en réaction au caractère radical d'un mode d'intervention sur l'espace suivant une logique descendante, l'attention manifeste aujourd'hui à l'égard de la sensibilité et la demande grandissante en ce sens des acteurs de l'aménagement s'avèrent non seulement révélatrices de l'ampleur du renouvellement culturel qui accompagne le passage à une logique d'action par projet, celui de la réintégration du sujet dans l'observation, mais aussi révélatrices du rôle dévolu dans cette évolution au domaine du sensible et avec lui, nécessairement, l'intérêt croissant porté à la sphère de l'affectivité. Avec la montée en puissance du concept de projet, l'on assiste en effet au développement d'une approche plus fine, pour laquelle l'attention portée aux dimensions culturelles, historiques, identitaires n'est désormais plus étrangère au domaine de l'action sur l'espace. Dans ce contexte, les sentiments et les émotions ne peuvent plus être considérés comme des ennemis de la réflexion, au contraire. Ils doivent être envisagés comme de véritables ressources cognitives et éthiques pouvant être utilisés comme de solides guides tout au long de la conduite du projet.

L'on plaidera ainsi pour un passage, partant des diverses formes d'instrumentalisation des émotions que l'on connaît aujourd'hui, notamment à travers le recours à l'image, si ce n'est à une véritable instrumentation des émotions du moins à une prise en compte intégrée et opératoire de la dynamique affective dans le cadre du projet. L'on insistera avant tout sur la constitution d'un nécessaire appareillage de l'émotion, cette dernière étant envisagée dès lors non pas uniquement comme moyen de séduction et de persuasion en vue de l'adhésion au projet, mais comme un mode d'action à part entière. En ce sens, l'évolution que nous proposons en passant de l'instrumentalisation à l'instrumentation tient avant tout aux différents usages constatés, dans le cadre de l'action sur l'espace, de la topique de l'émotion. De ce point de vue, l'instrumentalisation de l'émotion renvoie bien à la personnalisation et à l'usage purement instrumental, et parfois même subversif, de la topique émotionnelle dans le cadre de la conduite de l'action tandis que l'instrumentation de l'émotion renverrait, pour sa part, à la façon de se doter d'un ensemble d'instruments pour une pratique déterminée, en l'occurrence ici l'aménagement des espaces : un ensemble d'instruments susceptibles de permettre de travailler, dans le cadre des interventions sur l'espace, la question des émotions, de faire du rapport affectif un véritable enjeu de l'aménagement des espaces et de l'urbanisme.

Déclinée sous diverses formes, et à travers divers moyens selon les étapes du projet, la dynamique émotionnelle devient par son instrumentation une matrice susceptible de contribuer au fondement même du projet, entendu comme la construction d'une vision partagée d'un état du monde à venir. De simple moyen au service de l'action sur l'espace, support au faire-valoir de cette dernière, l'émotion devient un véritable outil, instrument de l'action à proprement parler. Ainsi, les acteurs du projet s'intéresseraient peut-être moins aux objets spatiaux en tant que tels, à leur dimension matérielle, mais les considèreraient de manière privilégiée pour ce qu'ils informent la constitution de mondes communs à travers l'expression et le partage des relations qui se tissent entre les individus, les groupes sociaux et leurs espaces de vie.

Chapitre 5 : Interroger une représentation collective : la ville mal-aimée

Joëlle Salomon Cavin et Nicole Mathieu

Le concept de « rapport affectif à la ville » tel qu'il est défini et expérimenté dans cet ouvrage prend comme point de départ l'individu, sa relation intime avec l'espace habité. Si l'on s'intéresse aux valeurs positives ou négatives associées à la ville, un autre point de départ est celui de l'imaginaire collectif, celui des idéologies, des systèmes de croyances, de symboles, de mythes, de valeurs et de signes qui constituent une représentation sociale au sens durkheimien²¹². L'hypothèse qui est à l'origine de la réflexion que nous proposons sur la « ville mal-aimée » est que dans la relation qu'un individu tisse avec la ville, les deux dimensions : intime et collective interagissent, la deuxième étant le plus souvent sous-estimée. Notre ambition dans cet article n'est pas d'affronter la difficile question du passage des représentations collectives aux représentations individuelles et réciproquement mais de montrer l'intérêt d'approfondir l'entrée par les représentations idéelles de la ville que nous privilégions pour mettre en dialogue deux manières distinctes d'aborder la même question théorique : comment conceptualiser le passage entre l'idéal, l'affectif et le réel, entre l'imaginaire urbain et les pratiques collectives et individuelles ? En effet dans la mesure où ces représentations ont une puissance d'effectivité avérée sur la sphère de l'action politique et de la recherche²¹³, en approfondir les valeurs pourrait favoriser l'identification de leur effet – moins perceptible et analysable – sur les sociétés et les individus. Notre hypothèse est que ce type d'approche peut contribuer à clarifier le rapport entre ville aimable et ville durable, le poids de l'idéologie du développement durable sur le rapport affectif à la ville et les modes d'habiter qui constituent un des objectifs de l'ouvrage.

Notre entrée privilégiée dans les représentations sociales de l'urbain est le désamour de la ville²¹⁴ qui avait été esquissé dans l'analyse des représentations du rural et de la montée de la représentation de l'anti-ville à partir des années 1970 en France²¹⁵. À l'intérieur de l'appellation générique de « la ville mal-aimée », nous nous intéressons à la sphère collective des idéologies anti-urbaines en laissant provisoirement de côté la sphère individuelle du désamour de la ville. Ces sphères, loin de se superposer l'une à l'autre, s'interpénètrent. Les idéologies anti-urbaines, synonymes d'urbaphobie ou d'anti-urbain pour coller au concept anglosaxon de *anti-urbanism*²¹⁶, peuvent vraisemblablement influencer la valeur que chaque

²¹² « Mais les états de la conscience collective sont d'une autre nature que les états de la conscience individuelle ; ce sont des représentations d'une autre sorte. [...] En effet ce que les représentations collectives traduisent c'est la façon dont le groupe se pense dans ses rapports avec les objets qui l'affectent », Durkheim Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1937, p. XVII.

²¹³ Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.

Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.

²¹⁴ Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.

²¹⁵ Mathieu Nicole, « La notion de rural et les rapports ville-campagne en France. Des années cinquante aux années quatre-vingts », *Economie rurale*, n°197, 1990, p. 35-41.

Mathieu Nicole, « La notion de rural et les rapports ville-campagne en France. Les années quatre-vingt-dix », *Economie rurale*, n°247, 1998, p. 11-20.

Mathieu Nicole, « Rural et urbain : unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », dans Marcel Jollivet, Eizner Nicole (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1996, p. 187-216.

²¹⁶ Salomon Cavin Joëlle, « Idéologie et sentiment », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 13-24.

individu accorde à la ville²¹⁷, mais elles appartiennent à un imaginaire commun, indépendant et englobant pour ainsi dire l'expérience individuelle. Le désamour qu'éprouve un individu pour la ville et/ou une ville est un complexe mélange entre événements biographiques et imaginaire collectif, mais sans que, pour ce dernier, aient été approfondi la part et les sens de l'idéologie anti-urbaine.

Pourquoi s'intéresser ainsi à la ville mal-aimée ? Pourquoi cette question intéresse-t-elle les scientifiques ? La question apparaît de manière récurrente en introduction des ouvrages²¹⁸ qui traitent de l'urbaphobie. Et la réponse est invariablement la même : parce que la ville mal-aimée n'est pas sans conséquences. Cet imaginaire collectif est agissant. Autrement dit, l'analyse en profondeur des sources de la ville mal-aimée et la mise en lumière des tendances anti-urbaines prennent tout leur sens si l'on s'intéresse à leurs conséquences pratiques/concrètes.

Ce chapitre tout en s'inscrivant dans la question générale de l'ouvrage a donc un objectif restreint et singulier : explorer les origines, les contenus et la portée effective de la pensée anti-urbaine en s'appuyant sur les publications parues sur ce thème et sur nos propres recherches. Il s'attachera à montrer les principaux enseignements et hypothèses révélés par les analyses déjà menées de l'urbaphobie. Un état de l'art sur un sujet aussi vaste semble ambitieux, mais il nous semble encore réalisable à ce jour en raison du relativement faible nombre de publications sur cette question. En effet, en dépit de la prégnance de cet imaginaire anti-urbain, encore rares sont les recherches qui y ont été consacrées et encore plus rares sont celles qui ont confronté les différentes définitions et approches qui en ont été faites et surtout qui ont risqué d'en évaluer la puissance d'effectivité – si ce n'est dans la sphère de la société civile et des individus – du moins dans celles des politiques et de la recherche toutes deux particulièrement sensible aux idéologies et représentations sociales dominantes.

Ce texte se divise en quatre parties ; la première à partir d'un inventaire critique des définitions de l'anti-urbain pose la question de leur capacité à décrire et analyser la ville mal-aimée en tant que représentation sociale, les deux suivantes s'intéressent à la portée spatiale puis temporelle de la définition que nous proposons et la dernière tente d'appréhender les effets de la ville mal-aimée dans la sphère politique et de la recherche.

1 - Définir la ville mal-aimée dans sa dimension collective:

Il existe encore peu de définitions de la représentation sociale que nous avons nommée « ville mal-aimée » et il n'y a pas de mot consacré en français pour la désigner²¹⁹. Même si le terme d'urbaphobie semble actuellement privilégié²²⁰, il demeure malgré tout en débat. Denis Martouzet distingue par exemple urbaphobie et urbanophobie : le premier se rapportant au

²¹⁷ Ainsi c'est le changement de la représentation collective du rural devenue positive après les événements de mai 1968 (« utopie rustique », « *rural idyll* ») qui a déclenché le mouvement de retour à la campagne et ce qu'on a appelé le « néo-ruralisme » (Mathieu Nicole, Gajevski Pierre, « Rural Restructuring, Power Distribution and Leadership at National, Regional and Local Levels : the Case of France », dans Halfacree Keith, Kovach Imre, Woodward Rachel (eds.), *Leadership and Local Power in European Rural Development*, Aldershot, Burlington Ashgate, Publishing Limited, 2002, p. 122-144).

²¹⁸ Par exemple, White Morton, White Lucia, *The Intellectual versus the City: from Thomas Jefferson to Franck Lloyd Wright*, Cambridge, Harvard University Press, 1962.

²¹⁹ A notre connaissance, aucun dictionnaire francophone ne lui consacre une entrée spécifique.

²²⁰ Baubérot Arnaud, Bourillon Florence, *Urbaphobie. La détestation de la ville aux XIX^e et XX^e siècles*, Bordeaux, Bière, 2009.

Marchand Bernard, *Les ennemis de Paris. La haine de la grande ville des Lumières à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.

désamour de la ville et le second au fait de ne pas aimer être en ville²²¹. Dans la littérature anglo-saxonne le terme *anti-urbanism* ou *antiurbanism* est par contre nettement privilégié et possède son entrée depuis peu dans plusieurs dictionnaires de sciences sociales. Par exemple, l'édition de 2010 du *Oxford Dictionary of Sociology* propose :

An intellectual current and strand of social science writing which is critical of the city as a social form,

et l'*International Encyclopedia of human Geography*, en 2009 :

A discourse of fear of the city, produced and reproduced through a variety of negative literary, artistic, media, cinematic, and photographic representations of urban places.

Que ce soit dans la littérature anglo-saxonne ou francophone, aucune définition ne fait l'unanimité. La récente et très personnelle tentative de Thompson en est la meilleure illustration. Pour cet auteur américain, l'*Antiurbanism* désigne précisément la périurbanisation nord-américaine « *Antiurbanism is a reaction to forms of association that in fact make urbanism possible* »²²². *Antiurbanism* désigne à la fois un mode d'habiter et de penser qui s'oppose à *Urbanism* au sens où Louis Wirth a pu le définir en 1938 « *as a way of life* »²²³. Les définitions proposées ne nous semblent pas convenir pour désigner de façon pertinente la représentation collective que nous nommons ville mal-aimée, ceci pour trois raisons principales exposées dans les paragraphes suivants

1.1 – Un ensemble de critiques ne définit pas la ville « mal-aimée »

La représentation collective de la ville mal-aimée ne s'exprime pas au travers de simples critiques de la ville mais d'une condamnation de celle-ci. Autrement dit, l'urbaphobie ne désigne pas les discours qui identifient les problèmes de la ville (par exemple la pollution, l'insécurité, la pauvreté, etc.) mais bien ceux qui désignent *la ville* ou *l'urbain*²²⁴ *comme le problème*²²⁵. Sans hostilité particulière vis-à-vis de la ville et même par amour de la ville, chacun, qu'il soit écrivain, artiste, acteur politique, simple citoyen ou habitant d'un lieu, ne peut-il pas dénoncer ce qui n'y fonctionne pas bien ? Dire que des quartiers sont insalubres, que la ville est polluée, bruyante, grise, n'est pas, *a priori*, condamner la ville en soi, mais au contraire regretter que des conditions ne permettent pas de la rendre plus accueillante. Dans *Espèces d'espaces*, Georges Perec juge Paris inhabitable mais cette sentence le rend malheureux car il adore sa ville²²⁶. Par contre, quand Rousseau déclare en 1762, dans l'*Émile*, que Paris est « le gouffre de l'espèce humaine », il ne se contente pas de la critiquer, il la condamne sur le plan moral²²⁷.

²²¹ Martouzet Denis, « Amour/désamour de la ville : approche individualiste. Esquisse d'une méthode générale pour l'examen du rapport affectif à la ville et sa construction comme objet de recherche », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 303-322.

²²² Thompson Michael (ed.), *Fleeing the City. Studies in the Culture and Politics of Anti-Urbanism*, New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. 11.

²²³ Wirth Louis, « Urbanism as a way of life », *The American Journal of Sociology*, n°1, 1938, p. 1-24.

²²⁴ Choay Françoise, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville » dans Collectif, *La ville : art et architecture en Europe 1870-1933*, Paris, Éd° du Centre Pompidou, 1994, p. 26-35.

²²⁵ Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

Salomon Cavin Joëlle, « Idéologie et sentiment », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 13-24.

²²⁶ Perec Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 2000.

²²⁷ Voir le chapitre 6 de cet ouvrage pour une analyse détaillée du rapport très ambigu que Rousseau tisse avec la ville.

1.2 – Une idéologie et non un sentiment

La description de l'urbaphobie ou de l'*antiurbanism* oscille chez ceux qui l'abordent entre plusieurs sentiments à l'égard de la ville : haine²²⁸, peur²²⁹, antipathie²³⁰, inquiétude²³¹. Or, atteindre la ville mal-aimée en tant que représentation collective²³² implique de se distancier du concept de sentiment qui se rapporte plutôt, comme l'émotion, à un individu singulier et physique.

Évoluant dans la sphère des représentations collectives, l'urbaphobie est une idéologie au sens où Althusser a pu la concevoir²³³, soit un système d'idées, de jugements, de valeurs hostiles à la ville qui possèdent la capacité d'orienter les pratiques²³⁴. Même si ce terme d'idéologie est parfois considéré avec méfiance, en géographie en particulier, il correspond parfaitement à la dimension dans laquelle évolue l'urbaphobie : celle de l'idéal certes, mais d'un idéal parfois décalé du réel pour servir plus ou moins consciemment des intérêts partisans²³⁵. L'étude de l'urbaphobie prend tout son sens dans sa mise en relation avec la réalité et les pratiques. Dans une certaine mesure, son analyse est apparentée à celles de Lynch²³⁶, Ledrut²³⁷ ou plus récemment Chalas²³⁸ ou Lussault²³⁹ qui interrogent la relation entre l'imaginaire urbain et les pratiques urbaines. Sans aller jusqu'à instruire en profondeur la représentation sociale proprement dite et en particulier en osant affronter celle de « la ville mal-aimée », ces auteurs considèrent l'idée de ville non pas comme une dimension résiduelle mais comme une dimension déterminante de la fabrication de la ville. Il s'agit en particulier de décrypter les représentations cachées des faiseurs de ville (architectes, urbanistes, politiques, etc.). Cette ville invisible infléchit en effet loin en amont les politiques et les projets urbains toujours justifiés de manière technique et concrète.

²²⁸ Par exemple, Marchand Bernard, « La haine de la ville : Paris et le désert français de Jean-François Gravier », *L'information géographique*, n° 3, 2001, p. 234-253.

²²⁹ Par exemple, Slater Tom, « Anti-Urbanism », dans Kitchin Rob, Thrift Nigel, (eds.) *The International Encyclopedia of Human Geography*, London, Elsevier, 2009, p. 159-166.

²³⁰ White Morton, White Lucia, *The Intellectual versus the City: from Thomas Jefferson to Franck Lloyd Wright*, Cambridge, Harvard University Press, 1962.

²³¹ Baubérot Arnaud, Bourillon Florence, *Urbaphobie. La détestation de la ville aux XIX^e et XX^e siècles*, Bordeaux, Bière, 2009.

²³² Dans le *Dictionnaire de sociologie* (Ansart Pierre, Akoun André, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert et Seuil, 1999), l'article « Représentations sociales » (p. 450) situe la notion « au carrefour de la psychologie sociale, de la sociologie, de l'anthropologie et de l'histoire ». Il signale que les principaux usages des concepts de représentations sociales et d'idéologie ont été explicités lors d'un colloque tenu à l'université de Paris X Nanterre (1987) qui a donné lieu à un ouvrage dans lequel est précisé que « les représentations sociales et les idéologies constituent des formations discursives structurées, ayant par là même une fonction cognitive structurante dans la construction et la reproduction de la réalité sociale » (Aebischer Verena, Deconchy Jean-Pierre, Lipiansky Marc (dir.), *Idéologies et représentations sociales*, Cousset, Delval, 1992, p. 60). En nous démarquant de l'usage qui en a été fait par la géographie – en particulier sous l'appellation de représentation spatiale – nous nous rattachons à cette dernière définition sociologique et proche de celle de Durkheim.

²³³ Althusser Louis, « Idéologies et appareils idéologiques d'État », dans Althusser Louis, *Positions (1964-1975)*, Paris, Éd° sociales, 1976, p. 67-125.

Ruby Christian, « Idéologie », dans Lévy Jacques, Lussault Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 481-482.

²³⁴ Cf. la récurrente hypothèse de Nicole Mathieu sur l'effectivité des représentations collectives sur les sphères politique (politiques de la ville, du rural, de l'environnement...), scientifique (sciences sociales urbaines et rurales) et de la société civile (les associations et les syndicats, voire les individus) (Mathieu Nicole, « Le mode d'habiter : à l'origine d'un concept », dans Morel-Brochet Annabelle, Ortat Nathalie (dir.), *La fabrique des modes d'habiter. Homme, Lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 35-53).

²³⁵ Lorsque, par exemple, un ardent défenseur du paysage suisse déclare que la Suisse est en passe d'être complètement urbanisée alors que seuls 7 % de son territoire sont occupés par des constructions, il s'agit d'une manipulation du réel.

²³⁶ Lynch Kevin, *L'image de la cite*, Paris, Dunod, 1971.

²³⁷ Ledrut Raymond, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973.

²³⁸ Chalas Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000.

²³⁹ Lussault Michel, *L'homme spatial*, Paris, Seuil, 2007.

Yves Chalas voit dans l'urbanisme français l'expression du « complexe de Noé » soit l'urbanisme comme remède à une ville toujours considérée comme catastrophe imminente²⁴⁰. L'image de la ville existante serait ainsi toujours mauvaise. La chose est toujours simple et raisonnable : la ville va mal, changeons la ville ! Ce n'est pas de l'urbaphobie parce qu'il n'y a pas rejet de la ville mais plutôt amour de la ville malgré elle, en dépit peut-être de sa matérialité : la ville n'est pas rejetée pour elle-même, mais elle n'est jamais assez bien, On l'aime mais on la voudrait toujours différente, meilleure, ... Dans l'univers aménageur que décrit Chalas, on aime une ville idéale à laquelle la ville réelle ne ressemble guère.

Comme le formulait si justement Françoise Choay dans la postface de *La dimension cachée* d'Edward T. Hall²⁴¹, décrypter l'imaginaire urbain des faiseurs de ville, c'est démolir « la prétention scientifique et universaliste de la tradition de l'aménagement de l'espace »²⁴². Le paradigme fonctionnaliste a largement contribué en effet au développement de pratiques d'aménagement s'inscrivant dans un territoire comme si ceux qui étaient chargés d'aménager le territoire étaient exempts de représentations et de valeurs.

Tout aussi occultées, les valeurs des habitants ont été masquées par les solutions rationnelles proposées.

1.3 – Opposition ville-nature/ville-campagne

Enfin, toutes les définitions repérées omettent la dimension binaire et consubstantielle de l'urbaphobie qui a toujours partie liée avec une opposition ville-campagne ou ville-nature. En effet, négatives ou positives, les valeurs attachées à la ville sont indissociables de celles de la campagne ou de la nature. L'idée de ville s'établit dans la relation avec son symétrique, l'idée de campagne (ou de nature). Autrement dit, « La ville n'est pas mal-aimée en soi mais toujours dans son rapport à la non-ville »²⁴³.

La détestation urbaine, dans sa dimension collective, est ainsi indissociable de l'idéalisation d'un ailleurs naturel et rural. Il faut d'ailleurs remarquer, en se référant à Hegel²⁴⁴, mais aussi à la pensée chinoise²⁴⁵, que la mobilisation d'un couple de concepts distincts et opposés constitue la base de la construction des mythes et/ou d'une représentation sociale collective.

Pour Raymond William²⁴⁶, les catégories de ville et campagne sont clairement indissociables. « *Country and city are very powerful words* » dont il s'attache à décrire l'évolution des valeurs sur le temps long en montrant bien leur association dialectique et les renversements de valeurs : tantôt plus favorables à la ville, tantôt plus favorables à la campagne.

Actuellement, en dépit des bouleversements matériels de la ville et de la campagne, de l'urbain qui supplante la ville²⁴⁷, ces catégories demeurent pertinentes pour l'analyse des phénomènes sociaux spatiaux en raison de leur permanence dans les imaginaires collectifs. Elles demeurent des notions fondamentales formalisant la relation des sociétés aux lieux qu'elles habitent²⁴⁸.

²⁴⁰ Chalas Yves, « L'imaginaire aménageur ou le complexe de Noé », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°42, 1989, p. 66-73.

²⁴¹ Hall Edward, *La dimension cachée*, Paris, Point, Seuil, 1971.

²⁴² Choay Françoise, « Préface », dans Hall Edward, *La dimension cachée*, Paris, Point, Seuil, 1971, p. 241.

²⁴³ Mathieu Nicole, « L'urbaphobie dans la relation ville/campagne », Communication au Colloque *Ville mal aimée, ville à aimer*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 5-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

²⁴⁴ Pour son insistance sur la dialectique sujet/objet.

²⁴⁵ Cf. le couple opposé du Yin et du Yang.

²⁴⁶ Williams Raymond, *The Country and the City*, London, The Hogarth Press, 1985.

²⁴⁷ Choay Françoise, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville » dans Collectif, *La ville : art et architecture en Europe 1870-1933*, Paris, Éd° du Centre Pompidou, 1994, p. 26-35.

²⁴⁸ Mathieu Nicole, Robert Michel, Pourquoi un observatoire des rapports urbain/rural ?, *Observatoire des rapports entre rural et urbain*, n°1, 1998, p. 1-4.

Le suivi des « mots », de leur évolution et des valeurs qui leur sont associées fonde la méthode d'identification de la représentation sociale dominant une période ainsi que des renversements et discontinuités idéelles. Ainsi, en France et aussi en Europe depuis le XXVIII^e et jusqu'à la fin du XX^e siècle, le terme de ville ne peut que se distinguer de celui de nature, car urbain est synonyme de milieu technique, de maîtrise du milieu naturel au travers des « parcs et jardins » voire des « espaces verts », l'idée de nature étant exclue de celle de ville²⁴⁹. Dans les années 2000, l'effacement des valeurs négatives attachées à la ville s'est précisément effectué en la chargeant de l'idée de nature comme le montrent l'usage des termes ville/nature²⁵⁰, ville/campagne et agriculture urbaine²⁵¹. L'énonciation de « la ville mal-aimée »²⁵², la volonté d'approfondir les *Origines et conséquences de l'urbaphobie*²⁵³ et la montée de l'expression *Antiurbain* ont d'ailleurs non seulement conforté l'hypothèse d'une évolution temporelle de représentation sociale de la ville sur laquelle nous reviendrons, mais a confirmé le fait que ce phénomène est directement lié aux représentations du rapport ville-nature ou ville-campagne.

Sur la base de cet inventaire critique, nous proposons la définition suivante : l'urbaphobie, équivalent francophone des termes d'*Antiurbanism* ou *antiurbanism*²⁵⁴ et *Grosstadtfeindschaft*²⁵⁵ que nous nommons également ville mal-aimée ou antiurbain désigne une idéologie qui s'énonce non pas dans une condamnation en soi de la ville mais dans un rapport d'opposition à la campagne ou à la nature.

Afin de pousser plus avant l'instruction de cette représentation sociale hostile à la ville. Deux hypothèses de travail peuvent être esquissées. La première est géographique, la seconde est historique. Ces deux hypothèses permettent d'esquisser les propriétés constitutives et de comprendre la pérennité de la ville mal-aimée.

2 – Spatialité de la ville mal-aimée : internationalisme et particularisme

Hypothèse 1 : L'urbaphobie est un phénomène transnational mais dont les manifestations sont ancrées localement.

2.1 - Internationalisme

Les différents travaux qui concernent la ville mal-aimée dessinent clairement les contours d'un phénomène qui dépasse les cultures nationales même si la plupart des auteurs se consacrent à la description du phénomène anti-urbain dans un contexte national donné : États-

Debarbieux Bernard « Obsolescence ou actualité des objets géographiques modernes ? A propos de la ville, de la campagne, du périurbain et de quelques autres objets conventionnels », dans Samuel Arlaud, Jean Yves, Royoux Dominique, *Rural-Urbain. Nouveaux liens, nouvelles frontières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 33-44.

²⁴⁹ Blanc Nathalie, Mathieu Nicole, « Repenser l'effacement de la nature dans la ville », *Le Courrier du CNRS*, n°82, 1996, p. 105-107.

²⁵⁰ Salomon Cavin Joëlle, Ruegg Jean, Carron Catherine. « La ville des défenseurs de la nature : vers une réconciliation ? », *Natures Sciences Sociétés*, n°2, 2010, p. 113-121.

²⁵¹ Salomon Cavin Joëlle, « Entre ville stérile et ville fertile, l'émergence de l'agriculture urbaine en Suisse », *Environnement urbain*, n°6, 2012, p. 17-31.

Mathieu Nicole, « L'interdisciplinarité entre natures et sociétés, vingt ans après : le point de vue d'une géographe engagée », *Ecologie et politique*, n°45, 2012, p. 71-81

²⁵² Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

²⁵³ Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.

²⁵⁴ Slater Tom, « Anti-Urbanism », dans Kitchin Rob, Thrift Nigel, (eds.) *The international Encyclopedia of Human Geography*, London, Elsevier, 2009, p. 159-166.

²⁵⁵ Bergmann Klaus, *Agrarromantik und Grosstadtfeindschaft*, Meisenheim am Glan, Verlag Anton Hain, 1970.

Marchand Bernard, « Nationalsozialismus und Grosstadtfeindschaft », *Die alte Stadt*, n°1, 1999, p. 39-50.

Unis²⁵⁶, Angleterre²⁵⁷, Allemagne²⁵⁸, France²⁵⁹, Suisse²⁶⁰. Seuls quelques-uns ont tenté la comparaison²⁶¹.

Les analyses comparatives tout comme les monographies nationales font apparaître, d'une part, la présence du phénomène antiurbain comme représentation collective dans différents contextes nationaux et, d'autre part, l'existence d'invariants dans les thèmes qui alimentent la condamnation urbaine.

Si l'on s'intéresse par exemple à la construction des identités nationales européennes, et plus largement occidentales pour inclure les États-Unis, amorcées à la fin du XVIII^e siècle, on se rend compte qu'elle a invariablement mobilisé la référence au monde rural et à la paysannerie²⁶² en même temps qu'elle dévalorisait la ville et le mode de vie urbain.

La ville mal-aimée et, plus précisément, la représentation urbaphobe apparaissent ainsi comme un élément obligé de la grammaire symbolique de la construction du patrimoine identitaire. D'un côté, la nation prend ses racines dans une nature et une campagne qui, lissées de toute leur complexe réalité, incarne la permanence et la stabilité rassurante des ancêtres, la communauté atemporelle et donc pérenne. De l'autre, elle condamne, efface ou dévalorise relativement la ville à partir d'une représentation qui en fait un lieu des changements, de l'émancipation, de la modernité et du cosmopolitisme.

Cette dimension transnationale de l'antiurbain est particulièrement identifiable durant la Seconde Guerre mondiale. Alors, partout en Europe et particulièrement au sein des pays fascistes, s'exacerbent les discours hostiles à la ville et exaltant le monde rural. Cette concomitance est bien documentée pour la France de Vichy²⁶³, pour l'Italie fasciste²⁶⁴ et pour l'Allemagne nazie²⁶⁵. La Suisse illustre parfaitement cette manifestation nationale urbaphobe dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale. En 1940, la grande ville est identifiée comme un véritable « ennemi intérieur » par le puissant directeur de l'Union Suisse des Paysans pour qui

²⁵⁶ White Morton, « Two Stages in the Critique of the American City », dans Handlin Oscar, Burchard John (eds.), *The Historian and the City*, Cambridge, The MIT Press, 1977.

Thompson Michael, *Fleeing the City. Studies in the Culture and Politics of Anti-urbanism*, New York, Palgrave Macmillan, 2009.

²⁵⁷ Williams Raymond, *The Country and the City*, London, The Hogarth Press, 1985.

²⁵⁸ Bergmann Klaus, *Agrarromantik und Grossstadtfeindschaft*, Meisenheim am Glan, Verlag Anton Hain, 1970.

Marchand Bernard, « Nationalsozialismus und Grossstadtfeindschaft », *Die alte Stadt*, n°1, 1999, p. 39-50.

Cluet Marc, « L'urbaphobie en Allemagne », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 47-78.

²⁵⁹ Marchand Bernard, « Nationalsozialismus und Grossstadtfeindschaft », *Die alte Stadt*, n°1, 1999, p. 39-50.

²⁶⁰ Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

²⁶¹ Lees Andrew, *Cities perceived. Urban Sociology in European and American thought 1820-1940*, Manchester, Manchester University Press, 1985.

Mathieu Nicole, de Lafond Viviane, Gana Alia, *Towards New Responsible Rural/Urban Relationships. A Sustainable Territories-Oriented Comparative Analysis*, University of Paris X, UMR LADYSS, Paris, 2006.

Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.

Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

²⁶² Thiesse Anne-Marie, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil, 2001.

²⁶³ Marchand Bernard, « Nationalsozialismus und Grossstadtfeindschaft », *Die alte Stadt*, n°1, 1999, p. 39-50.

²⁶⁴ Trèves Anna, « La politique anti-urbaine fasciste et un siècle de résistance contre l'urbanisation en Italie », *L'espace géographique*, n°10, 1981, p. 115-124.

²⁶⁵ Bergmann Klaus, *Agrarromantik und Grossstadtfeindschaft*, Meisenheim am Glan, Verlag Anton Hain, 1970.

Cluet Marc, « L'urbaphobie en Allemagne », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 47-78.

l'urbanisation s'en prend aux sources vives de notre peuple qu'elle épuise et met ainsi en péril ce qui fait notre nationalité et notre caractère propre.²⁶⁶

2.2 – Particularisme

Cependant, en dépit de cette envergure globale, la diversité des cultures et des histoires nationales confère aux représentations collectives de la ville et de la campagne, de même qu'à l'imaginaire antiurbain des facettes toujours multiples. Ainsi, la manière dont la République helvétique s'est formée suite à une victoire des campagnes contre les villes constitue une facette typiquement suisse de l'urbaphobie²⁶⁷ qui permet de comprendre la faiblesse relative des villes au sein du système politique fédéraliste. En France, Paris a le quasi-monopole des discours hostiles à la ville²⁶⁸. Le fait que l'Angleterre ait connu la première les bouleversements urbains liés à la Révolution industrielle a donné peut-être plus qu'ailleurs un ancrage très concret aux représentations antiurbaines²⁶⁹ à l'inverse des États-Unis où la grande ville a été décriée par anticipation. Là, il n'existe aucune mythologie pro-urbaine à la différence de ce que la cité grecque a pu représenter en Europe.

L'exemple de la Finlande²⁷⁰ est particulièrement intéressant pour identifier la subtilité de l'influence de ce contexte national. L'identité nationale s'est construite sur une double opposition : celle des suédois/classe politique dominante et urbaine et celle des finlandais/paysans et pêcheurs, qui, historiquement et progressivement, a été subsumée dans une représentation unitaire fondée sur le multilinguisme, une égalité des rapports villages/villes et un attachement partagé à la nature et à un mode d'habiter « naturel », forme de résolution du phénomène antiurbain.

Pour être étayée, cette première hypothèse sur l'universalisme et le particularisme de l'urbaphobie, implique la recherche d'invariants, de grandes figures archétypales ou idéaltypiques du discours antiurbain (tableau 1)

Dimensions	Figures-types
Économique	<p>Le sol nourricier opposé à la ville stérilisatrice. <i>La ville ne produit rien et son extension détruit l'espace nourricier.</i> Référence : Physiocratie (Quesnay, 1778) Cette théorie, initiée par l'économiste français François Quesnay à partir du milieu du XVIII^e siècle, se fonde en effet sur l'idée que la terre est la ressource économique première faisant de la paysannerie la classe productrice par opposition aux autres classes qui ne font que transformer la matière créée. La ville consomme alors que la campagne produit. La ville entretient des classes non productives, stériles. Dans cette vision du monde où le bien-être économique est centré sur la maximisation de la production</p>

²⁶⁶ Laur Ernest, *Le paysan suisse, sa patrie, son œuvre. Conditions et évolution de l'agriculture au XX^e siècle*. Brugg, Union suisse des paysans, 1940, cité par Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005, p. 181.

²⁶⁷ Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

²⁶⁸ Marchand Bernard, Salomon Cavin Joëlle, « Anti-Urban Ideologies and Planning in France and Switzerland : Jean-François Gravier and Armin Meili », *Planning Perspectives*, n° 1, 2007, p. 29-53.

Marchand Bernard, *Les ennemis de Paris. La haine de la grande ville des Lumières à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

²⁶⁹ Williams Raymond, *The Country and the City*, London, The Hogarth Press, 1985.

²⁷⁰ Mathieu Nicole, de Lafond Viviane, Gana Alia, *Towards New Responsible Rural/Urban Relationships. A Sustainable Territories-Oriented Comparative Analysis*, Nanterre, LADYSS, 2006.

	agricole, la ville se présente comme un milieu stérile dont le développement est condamnable
Sociale	<p>La communauté villageoise opposée à l’anonymat urbain. <i>La grande ville est nocive pour l’individu.</i> Référence : <i>Gemeinschaft/Gesellschaft</i> (Tönnies, 1887) la <i>Gemeinschaft</i> est la « communauté » fondée sur le consensus des volontés, l’appartenance à une même origine et à un même destin. À la base de la communauté, on trouve les liens du sang et de la famille. S’y ajoutent les relations de voisinage et d’amitié. La communauté est par définition le lieu où la morale est réellement vécue et ressentie. De ces relations « naturelles » naît une communauté d’esprit qui trouve son expression parfaite dans le village. La <i>Gesellschaft</i>, traduite d’ordinaire par le terme de « société », est son antithèse, faite de l’individualité des intérêts, du choc des égoïsmes. Les individus n’ont aucun lien réel entre eux dans le sens où chacun existe pour soi. Le calcul et la spéculation tuent la morale. Le progrès de la société et l’émergence des grandes villes marquent la décadence de la communauté. Ces deux notions antagonistes, communauté et société, représentent selon Tönnies les deux types d’organisation dans lesquelles les hommes peuvent établir leurs rapports, l’une est dite vertueuse, l’autre décadente.</p>
Morale	<p>La campagne régénérante opposée à la ville délétère. <i>L’homme dégénère tant moralement que physiquement en ville.</i> Référence : Rousseau Par exemple, dans « <i>Émile ou de l’éducation</i> » (1762), Rousseau oppose aux nuisances et au peu de vertu qu’il trouve à Paris, la vie heureuse à découvrir à la campagne. Face à la bonté de l’état de nature et des valeurs originelles, la ville est la caricature de la méchanceté et du malheur : « Les villes sont le gouffre de l’espèce humaine. Au bout de quelques générations les races périssent ou dégèrent ; il faut les renouveler, et c’est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement ».</p>

Tableau 1 : Exemples de figures-types de la ville mal-aimée

À ces figures traversantes s’ajouteront les déclinaisons locales spécifiques de l’antiurbain. Par exemple, le « Village suisse » est la figure majeure de l’urbaphobie helvétique. Conçu à l’origine pour l’exposition nationale suisse de 1896, cette reconstruction villageoise et paysagère est partie intégrante de la définition de l’identité nationale suisse. Il s’agit d’un modèle qui s’oppose à la grande ville moderne en ce qu’il représente la communauté pérenne et solidaire, un modèle architectural et urbanistique pittoresque et d’échelle réduite, une économie basée sur l’artisanat et l’agriculture²⁷¹.

L’urbaphobie est un phénomène mondial²⁷², est-il pour autant décelable dans tous les contextes nationaux, dans toutes les cultures, et notamment celles où le rapport ville/nature est loin de notre modèle binaire et naturaliste²⁷³ ? Beaucoup de recherches à la fois

²⁷¹ Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

Salomon Cavin Joëlle, « Le Village suisse comme modèle d’urbanisme », dans Baubérot Arnaud, Bourillon Florence (dir.), *Urbaphobie, la détestation de la ville aux XIX^e-XX^e siècles*, Bordeaux, Bière, 2009, p. 273-284.

²⁷² Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l’urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.

²⁷³ Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

monographiques et comparatives restent encore à faire à travers le monde pour apporter des éléments de réponse à cette question. Mais il est évident que les contours géographiques de l'urbaphobie ne se limitent en tout cas pas au monde occidental. Les travaux d'Augustin Berque sur le Japon et tout particulièrement un texte intitulé « Méline en Japonais »²⁷⁴ illustrent parfaitement la dimension internationale mais aussi toujours culturellement spécifique de l'antiurbain. Dans cet article, il commente en effet le *Den'en Toshi*, ouvrage écrit en 1907, très librement inspiré de l'œuvre de Howard, qui constitue une apologie des campagnes traditionnelles, sortes d'antidotes des poisons de la ville moderne. Par cet ouvrage, on découvre que le Japon s'inscrit bien dans une tendance urbaphobe de dénigrement de la ville par opposition à la campagne tout en puisant dans son univers mythologique particulier.

La comparaison internationale permet également la mise en lumière d'exemples de pays dont l'identité nationale est plutôt marquée par des représentations collectives urbaphiles. C'est ainsi qu'en Espagne²⁷⁵, la représentation sociale dominante est plutôt l'urbaphilie. La ville est la base d'une identité plus « régionale » et de « pays » que nationale. Cela explique à la fois la préférence pour la fédération de régions²⁷⁶ et le fort « mépris » pour la campagne, voire la nature, ce qui a pu engendrer un « tout urbanisation » et le déploiement d'immeubles collectifs le long du littoral.

3 – Temporalité de la ville mal-aimée : permanence et moments forts.

La seconde hypothèse concerne les temporalités de la ville mal-aimée.

Hypothèse 2 : *La ville mal-aimée, tout comme la ville aimée, exprime des valeurs toujours présentes dans l'histoire mais l'on peut identifier, pour le moins dans l'histoire récente, des alternances de moments forts d'expression de l'amour ou du désamour de la ville (dans sa dimension collective).*

3.1 – Permanence

Sur la période précédant la Révolution industrielle, il existe peu d'études consacrées aux valeurs négatives (pas plus d'ailleurs que sur les valeurs positives) de la ville, tant les auteurs s'accordent pour identifier la fin du XVIII^e et le XIX^e comme période charnière. Pour beaucoup, en effet, l'urbaphobie constitue une critique de la modernité et de l'industrialisation concomitante à l'émergence d'une société urbaine. La représentation dominante jusque-là serait la cité antique (2009) :

the good city for the good life, an immensely powerful Athenian invention, diffused through time and space and left a legacy of pro-urbanism difficult to dislodge²⁷⁷.

²⁷⁴ Berque Augustin, « Méline en japonais : la ville-campagne (Den'en toshi, 1907) », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 111-122.

²⁷⁵ Mathieu Nicole, de Lafond Viviane, Gana Alia, *Towards New Responsible Rural/Urban Relationships. A Sustainable Territories-Oriented Comparative Analysis*, Nanterre, LADYSS, 2006.

²⁷⁶ Le régionalisme catalan autour de la ville de Barcelone en est une illustration particulièrement évidente mais la représentation urbaphile est également présente dans celle de Valencia.

²⁷⁷ Slater Tom, « Anti-Urbanism », dans Kitchin Rob, Thrift Nigel, (eds.) *The International Encyclopedia of Human Geography*, London, Elsevier, 2009, p. 159-166, p. 160.

Et c'est seulement avec la Révolution industrielle que se serait développé l'imaginaire antiurbain.

Cette position est trop réductrice car l'imaginaire antiurbain est loin de se limiter à une critique de la modernité. La condamnation de la ville est certainement une réaction aussi ancienne que la ville elle-même. Et c'est également le cas de l'amour de la ville. Les représentations négatives de la ville ont toujours coexisté avec les représentations positives de celles-ci. Tout comme Janus, la valeur accordée à la ville a constamment eu deux visages. On retrouve à travers l'histoire de l'Occident toujours ces deux visages. Babylone, lieu de débauche, et la sainte et céleste Jérusalem constituent la toile de fond urbaine de la culture judéo-chrétienne.

L'antithèse qui exprime la ville tant comme berceau de la race et de la civilisation et tantôt comme leur tombeau est présente dans la Bible qui faisant remonter à Caïn la création des cités (Genèse 4,17) multiplie les énoncés qui en souligne le caractère maléfique, les opposant à la pureté de la nature vierge du paradis perdu. Pourtant tout au cours de son histoire, le peuple juif a vénéré sa ville sainte, Jérusalem²⁷⁸.

Au Moyen Âge, *Stadtluft macht frei* : la ville rend libre celui qui s'y réfugie. Mais Dieu n'est pourtant pas un allié des villes :

L'abbé de Deutz, Ruppert [...] rappelait que tous les constructeurs de ville sont des impies. [...] parcourant toute la Bible il en tirait une grandiose fresque antiurbaine [...] Dieu dit-il n'aime pas les villes et les citadins. Et les cités d'aujourd'hui, bourdonnantes des vaines disputes des maîtres et des écoliers, ne sont que la résurrection de Sodome et Gomorrhe²⁷⁹.

Plus tard, pour l'homme des Lumières la ville représente « a civilized virtue »²⁸⁰ en même temps que le tombeau des familles²⁸¹. L'idée de ville comme progrès pour l'humanité est développée par Voltaire, Adam Smith, ou Johann Fichte au même moment où se consolide l'idée de ville comme vice chez des auteurs comme William Blake²⁸². Ces représentations urbaines, forment les deux faces diamétralement opposées et toujours coexistantes des valeurs prêtées à la ville.

Reconnaissons cependant, qu'en dépit de cette coprésence du positif et du négatif, la Révolution industrielle est certainement à l'origine d'une modification durable du regard porté sur la ville. Les conditions de vie désastreuses des populations dans les grandes villes industrielles, à l'instar de Londres ou Manchester, décrites par Engels ou représentées par Doré, vont inspirer bien après leur disparition, la condamnation de la grande ville et participer à la consolidation d'un imaginaire antiurbain occidental.

3.2 – Moments forts et renversements

²⁷⁸ Racine Jean-Bernard, *La ville entre Dieu et les hommes*, Genève, Presses bibliques universitaires, 1993. p. 12.

²⁷⁹ Le Goff Jacques, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1957, p. 67.

²⁸⁰ Schorske Carl, « The Idea of the City in European Thought : Voltaire to Spengler », dans Handlin Oscar, Burchard John, *The Historian and the City*, Cambridge, The MIT Press, 1977, p. 95-114.

²⁸¹ Rousseau Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Flammarion, 2009.

²⁸² Schorske Carl, « The Idea of the City in European Thought : Voltaire to Spengler », dans Handlin Oscar, Burchard John, *The Historian and the City*, Cambridge, The MIT Press, 1977, p. 95-114.

Toujours latente, l'urbaphobie n'occupe cependant pas constamment le devant de la scène. Au contraire certaines périodes, comme celles que nous vivons actuellement²⁸³ seraient propices à l'exaltation urbaine.

Comment expliquer cette périodicité ? Le surgissement des discours antiurbains peut être analysé comme un symptôme de rupture ou de dysfonctionnement de la société. On retrouve en effet les manifestations les plus aiguës de cette hostilité à des moments de crises tant économiques, politiques que sociales. Sur le long terme, les discours antiurbains ré-émergent en même temps que la Révolution industrielle. À cette cause générale, s'ajoutent des moments forts d'ébranlement des valeurs : crises politiques, comme la Révolution française et les autres réactions nationales contre l'absolutisme monarchique ou urbain, dans toute l'Europe ; crises économiques, comme celle que traverse l'agriculture à la fin du XIX^e siècle en Suisse ou en France²⁸⁴ ou la crise économique mondiale qui suit l'effondrement boursier de 1929 ; et, enfin, les guerres mondiales. Ces moments de crise exacerbent des discours antiurbains, par ailleurs toujours latents²⁸⁵. La fin du XX^e siècle et le début du nouveau millénaire marqués par les menaces globales du changement climatique et de la mondialisation économique ainsi que par les crises financières, écologiques et sociales qui touchent – certes inégalement – les pays du nord et du sud, des événements tels que celui du 11 septembre 2001 à New York, de Katrina sur la Nouvelle Orléans²⁸⁶ et la destruction de Port-au-Prince en Haïti sont sans doute précurseurs d'une mise en question de l'idée positive de l'urbanité. La menace climatique et les événements naturels catastrophiques concourent sans doute à la construction d'un nouveau chapitre de l'urbaphobie où la nature reprendrait ses droits sur la ville en la détruisant. Cette revanche naturelle sur la folie humaine/urbaine est bien illustrée par le livre de Mike Davis, *Dead Cities*²⁸⁷.

Inversement, les temps de crise réactivent les valeurs associées à la nature et à la campagne ainsi qu'au paysan et au « pays »²⁸⁸ qui représentent le rapport « naturel » à la « terre », le vivre-ensemble dans le village, une référence solide et immuable qui rassure quand les temps sont difficiles. Au plan idéal, les changements négatifs se produisent en ville, tandis que la campagne et la nature apparaissent comme des refuges paisibles de lieux connus.

Pour être étayée, cette deuxième hypothèse implique la recherche de moments clés d'émergence et de rupture dans l'urbaphobie, l'identification des contextes transnationaux et nationaux propices à la mise en cause de la ville et, à l'inverse, à sa glorification. Ainsi, la période de l'après-Deuxième Guerre mondiale, celle du baby-boom, semble plutôt marquée par un imaginaire en connivence avec la ville symbole de la modernité technique et du progrès social en Europe, à l'est comme à l'ouest, tandis qu'il faudra attendre les remous des années

²⁸³ Genestier Philippe, « L'urbanophilie actuelle, ou comment le constructionnisme politique cherche à se réaffirmer en s'indexant à la ville », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 251-267.

Bochet Béatrice, Lévy Jacques (2010), « La ville bien-aimée : identités urbaines émergentes », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 269-286.

Mathieu Nicole, « L'urbaphobie dans la relation ville/campagne », Communication au Colloque *Ville mal aimée, ville à aimer*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 5-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

Mathieu Nicole, « Le mode d'habiter : à l'origine d'un concept », dans Morel-Brochet Annabelle, Ortat Nathalie (dir.), *La fabrique des modes d'habiter. Homme, Lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 35-53.

²⁸⁴ Mathieu Nicole, « Les riches heures de la notion de pays », *Autrement*, n°47, 1983, p. 23-29.

²⁸⁵ Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

²⁸⁶ Décamps Henri, Mathieu Nicole, « Événements extrêmes : retours d'expérience », *Natures Sciences Sociétés*, n°4, 2005, p. 369-370.

²⁸⁷ Davis Mike, *Dead Cities*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2009.

²⁸⁸ Mathieu Nicole, « Les riches heures de la notion de pays », *Autrement*, n°47, 1983, p. 23-29.

1968 pour que s'opère le renversement de valeurs avec, en France, le retour à la nature²⁸⁹, et l'utopie rustique²⁹⁰ et au Royaume-Uni la *Rural idyll*²⁹¹.

La fin du XX^e siècle est, comme nous l'avons déjà signalé, un « moment », un « tournant » qui inaugure, notamment *via* l'utopie du développement durable²⁹², une métamorphose de l'idée de ville qui renoue avec un modèle idéal où la nature *en* et *de* la ville, les ressources non renouvelables et l'alimentation ou encore un mode d'habiter éco-conscient constituent les bases nouvelles d'une ville à aimer voire aimable. Ce moment caractérisé par la double crise globale, écologique et climatique d'une part, sociodémographique et alimentaire d'autre part, semble s'accompagner non pas d'une revalorisation de la campagne mais plutôt à une ruralisation (et/ou re-naturalisation) – idéelle et réelle - de la ville qui, en la ré-enchantant, efface l'idéologie antiurbaine.

Ainsi, bien que reposant sur des interprétations différentes, ce modèle émergent semble accompagner la diffusion d'une tendance urbaphile²⁹³. Cette inclinaison urbaine est particulièrement prégnante dans la recherche et les pratiques liées à l'environnement, domaine où la ville était encore il y a peu conçue comme une nuisance et un danger :

sans pour autant nier les altérations des activités urbaines sur les écosystèmes, plusieurs travaux récents dont cet ouvrage se fait l'écho, prennent des distances vis-à-vis d'une conception exclusive de la ville comme nuisible à la nature, aux écosystèmes et à la biosphère...²⁹⁴

Un autre indice dans la recherche est l'émergence de l'*Urban political ecology* au cours des dix dernières années, alors que la *Political Ecology* anglo-saxonne faisait peu de cas de la ville jusqu'à récemment²⁹⁵. Idem, pour le domaine de l'éthique environnementale marqué jusque-là par un déni de la valeur du milieu bâti et par la surestimation corrélative des problèmes environnementaux en milieu urbain²⁹⁶. Enfin, nos recherches récentes montrent que la tendance urbaphile est également patente dans les pratiques environnementales des associations de protection de la nature²⁹⁷.

3.3 – Temporalités longues

²⁸⁹ Léger Danièle, Hervieu Bertrand, *Le retour à la nature. Au fond de la forêt... l'État*, Paris, Seuil, 1979.

²⁹⁰ Mendras Henri, *Le voyage au pays de l'utopie rustique*, Le Paradou, Actes Sud, 1979.

²⁹¹ Buller Henry, « La Countryside britannique : un espace symbolique », dans Jollivet Marcel (dir.), *Vers un espace rural post-industriel*, Paris, L'Harmattan, 1997.

²⁹² Mathieu Nicole, « Pour une construction interdisciplinaire du concept de milieu urbain durable », *Natures Sciences Sociétés*, n°4, 2006, p. 376-382.

²⁹³ Mathieu Nicole, « L'urbaphobie dans la relation ville/campagne », Communication au Colloque *Ville mal aimée, ville à aimer*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 5-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

Genestier Philippe, « L'urbanophilie actuelle, ou comment le constructionnisme politique cherche à se réaffirmer en s'indexant à la ville », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 251-267.

Bochet Béatrice, Lévy Jacques (2010), « La ville bien-aimée : identités urbaines émergentes », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 269-286.

²⁹⁴ Coutard Olivier, Lévy Jean-Pierre (dir.), *Écologies urbaines*, Paris, Économica-Anthropos, 2010, p. 6.

²⁹⁵ Keil Roger, « Progress Report – Urban Political Ecology », *Urban Geography*, n° 7, 2005, p. 640-651.

²⁹⁶ Afeissa Hicham-Stéphane, « La carpe et le lapin, éthique environnementale et pensée du milieu urbain », dans Paquot Thierry, Younès Chris (dir.), *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, Paris, La Découverte, 2010, p. 51-70.

²⁹⁷ Salomon Cavin Joëlle, Bourg Dominique, « Deux conceptions de la durabilité urbaine : ville prométhéenne versus ville orphique », dans Paquot Thierry, Younès Chris (dir.), *Philosophie de l'Environnement et milieux urbains*, Paris, La Découverte, 2010, p. 117-136.

Salomon Cavin Joëlle, Ruegg Jean, Carron Catherine, « La ville des défenseurs de la nature : vers une réconciliation ? », *Natures Sciences Sociétés*, n°2, 2010, p. 113-121.

L'identification de ces moments forts, de ces retournements de valeur entre urbaphobie et urbaphilie, ne peut se comprendre sans les référer à l'histoire longue des représentations sociales du rural, de l'urbain et des relations ville/campagne. Ces temporalités de long terme auxquels les travaux de Nicole Mathieu s'attachent depuis de nombreuses années ouvrent d'intéressantes pistes pour repérer les moments clés de la ville mal-aimée. De même, en faisant l'hypothèse qu'une représentation sociale se construit dans le temps, elle montre que celle-ci peut devenir dominante par rapport à celle qui la précédait sans toutefois l'éradiquer, domination également inscrite dans la durée puisque ce qu'on reconnaît comme un tournant est précisément soit la ré-émergence d'une représentation sociale « faible » ou affaiblie, soit l'émergence d'une représentation véritablement nouvelle.

Des macro-représentations sociales nées à différentes époques et dont la durée sur la scène dominante est variable ont été identifiées puis nommées par ordre d'ancienneté décroissante : idéaliste ou rousseauiste, matérialiste ou marxiste, urbanisation et, enfin, développement durable (Cf. schéma 1). La différence des contenus de la définition des termes de ville et de campagne, les « mots » par lesquels ils sont désignés et auxquels ils sont associés – en particulier ceux de nature, de technique, d'agriculture... –, les valeurs positives et/ou négatives qui leur sont attachés – exprimées par les mots qualifiant le citadin de « parisien » ou le rural de « plouc » ou de « bouseux » – forment la base de cette identification. Une attention particulière est accordée à la manière dont est décrite, analysée et qualifiée la relation ville/campagne proprement dite.

Conçue à l'origine en France et en Suisse à la fin du XVIII^e siècle et dominante dans la période du romantisme, la représentation rousseauiste de la relation ville/campagne se construit sur une base moraliste – qui renoue autrement avec le mythe babylonien – où la ville, lieu social par excellence, est condamnée comme le « mal » en ce qu'elle s'oppose à la nature originelle et vierge qui est la source du « bien » y compris de l'homme. La ville est donc associée au vice et à la dénaturation tandis que la forêt vierge, la montagne, la nature sauvage sont des lieux de vertu pour ceux qui s'y consacrent comme l'est, avec moins d'évidence, la campagne que cultivent les paysans. Dans cette représentation sociale, la ville, laide et « mal-aimée », est dans une relation opposée et contradictoire avec la nature belle et digne d'amour. Cet imaginaire collectif dont l'apogée est atteint au XIX^e siècle est tenace et a continué à dominer les représentations et les politiques ne serait-ce qu'en inspirant le courant hygiéniste dans l'urbanisme et la santé ainsi que les représentations de la nature elles-mêmes, par l'édification de parcs, bois et jardins dans les villes comme correctifs à leurs « miasmes ». Même si cette représentation sociale n'occupe plus le devant de la scène et s'efface progressivement avec la montée en puissance de celle qui dominera la fin du XIX^e siècle et jusqu'aux années 1960 – la représentation matérialiste ou marxiste de la relation ville/campagne –, elle est toujours présente en particulier dans la sphère de la société civile²⁹⁸, sous-jacente et prête à resurgir dans les moments de crise.

L'idée de la ville, de la campagne et de leurs relations est diamétralement opposée dans la représentation sociale matérialiste qui naît avec la Révolution industrielle. L'observation par Marx et Engels des phénomènes émergents en Angleterre et en France, à Londres et à Paris en particulier, a donné lieu à une interprétation magistrale et durable théorisant la relation entre le travail et le capital. Dans cette représentation, la ville, et plus encore, la capitale nationale, est le lieu de concentration de l'industrie et du capital industriel du point de vue des activités. La bourgeoisie – qui comme son nom l'indique est originellement urbaine – se transforme en classe du capital industriel et financier marquant la ville dans des quartiers précis tandis que,

²⁹⁸ Pour les individus et/ou certains groupes sociaux qui détestent la ville (ou d'ailleurs inversement la campagne) pour une question de « mœurs » c'est-à-dire par une sorte de tradition culturelle moraliste (ville = vice) ou idéaliste (le lieu où je suis ne peut être que beau, bon et bien).

attirée par l'offre de travail, une nouvelle classe ouvrière à la fois nécessaire au développement industriel et « dangereuse » devient urbaine en d'autres quartiers dits populaires. Il est difficile de parler d'urbaphobie ou de « ville mal-aimée » car si la ville est le lieu où se produit l'exploitation du travail par le capital et où la « misère » et les conditions de travail pour les « prolétaires » (sans capital) et les enfants sont inhumaines, la ville est aussi le lieu habité par les riches, le milieu où se produisent les révolutions techniques. Il en est de même de l'idée de campagne. Car si celle-ci se distingue de la ville par l'activité agricole et la classe paysanne, cette distinction a un fondement matériel (exploitation d'un milieu naturel/milieu technique et artificialisé) et de classe, aucune valeur ni morale ni symbolique n'y est attachée. De même si la relation ville/campagne est une relation contradictoire voire antagonique c'est parce que les classes urbaines détentrices du capital « extorquent » à travers la rente foncière le travail paysan et ont un pouvoir dominant par l'argent et sur les travailleurs. Dans cette idéologie politique, la notion de nature est certes associée à celle de campagne mais elle n'est pas une « belle nature », seulement une ressource exploitée pour la production alimentaire et industrielle²⁹⁹.

Cette représentation opposant la ville, milieu technique et industriel, à la campagne, milieu naturel et agricole, et pensant la relation comme une domination des urbains sur les ruraux, est restée prégnante en France jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Avec la Reconstruction, la construction de l'Europe, l'avènement de la « société de consommation » et l'impératif du progrès et de la modernisation, une nouvelle représentation s'est substituée à la précédente sans pourtant totalement l'effacer puisqu'on en trouve encore des traces en particulier dans la société civile, les syndicats, les associations rurales voire les individus revendiquant leur identité sociale « rurale » ou de « quartiers ouvriers ou populaires ».

Le temps des Trente Glorieuses a donc vu naître et s'affirmer un nouvel imaginaire collectif coïncidant avec la nouvelle utopie politique de l'aménagement du territoire et de la planification régionale³⁰⁰. Dans cette représentation, qui substitue aux termes de « ville » et de « campagne » ceux de « espace urbain », de « espace rural », de « espace périurbain »... l'idée de ville, de campagne et de leur relation devient essentiellement démographique : la ville concentre des populations et des logements, la campagne se désertifie pour cause d'attraction de la ville, de ses emplois et de ses aménités. La relation se résume à un ensemble de migrations : exode des populations rurales vers les villes et leurs ceintures, migrations domicile-travail qui consacre la séparation entre le lieu de travail (urbain par nature) et le lieu de résidence qui devient de ce fait un espace urbain. Démographique, cette représentation est également statistique ou numérique : c'est la quantité d'habitants et la forte densité qui fait la ville tandis que le nombre toujours plus faible d'agriculteurs qui occupent l'espace fait la campagne. Sous l'apparente neutralité que lui confère sa définition spatiale, cette représentation sociale véhicule un nouveau système de valeurs dominantes qui se déclinent en termes de « pro-urbain » plutôt que de ville aimée (ou aimable). Car ce qui caractérise la relation, énoncée par le terme irréversible d'« urbanisation », c'est l'intégration ou l'absorption du rural par l'urbain qui est synonyme de progrès et de modernité tandis que la campagne « archaïque » est destinée au « désert », conséquence inéluctable de la modernisation. La ville, moteur de toute évolution, est donc conquérante d'hommes et d'espaces. Dans cette marche vers le progrès technique, la nature comme ressource s'efface y

²⁹⁹ On peut toutefois se demander à la lumière des politiques anti-villages et ruralophobes qui ont caractérisé presque tous les pays communistes et plus particulièrement la Roumanie s'il n'y a pas une filiation – ou une déviation – entre cette représentation sociale et la valorisation des villes au détriment des villages, des campagnes et de la paysannerie considérée comme réactionnaire, accompagnée de l'idée que la nature doit être maîtrisée et que le milieu naturel doit devenir un milieu technique comme la ville.

³⁰⁰ Mathieu Nicole, « Pour une construction interdisciplinaire du concept de milieu urbain durable », *Natures Sciences Sociétés*, n°4, 2006, p. 376-382.

compris de la représentation de la campagne qui, peu à peu, accapare l'idée de paysage et redevient la belle nature, l'idylle rurale³⁰¹ ou l'utopie rustique³⁰².

Comme nous l'avons dit plus haut, la représentation sociale émergente est liée à la prégnance de la nouvelle utopie politique du développement durable elle-même issue de la double crise écologique et sociétale. C'est dans la littérature anglophone (avec notamment l'hypothèse Gaïa³⁰³) que l'on trouverait le cœur de cette émergence car, dans cette nouvelle représentation, l'idée de nature et de ressources naturelles remobilise les représentations de la ville, de la campagne et re-matématise leurs relations. L'irruption de termes comme « ville/nature », « ville/campagne » ; « agriculture urbaine » et « ville mal-aimée »³⁰⁴ sont les signes incontestables de ce changement de paradigme et de systèmes de valeurs. La nouvelle représentation sociale s'éloigne de la précédente en substituant l'idée de milieu (rural et urbain) à celui d'espace, peut être rapprochée de la représentation marxiste en ce qu'elle inclut les flux matériels et la nature réelle, un retour à la physique des lieux. Mais ce qui la rattache à la conception rousseauiste de la relation ville/campagne est peut-être la montée d'une éthique individuelle qui appelle au « bon » usage des lieux et des ressources où qu'elles soient localisées et à l'abandon de « mœurs » ou de pratiques inconscientes de leurs effets négatifs sur les écosystèmes, la biodiversité, l'animal et sur l'espèce humaine elle-même.

4 – La ville mal-aimée : des représentations aux pratiques ?

Quelles sont finalement les conséquences concrètes de la ville mal-aimée? L'identification du lien entre représentations antiurbaines et pratiques est largement incertaine tant les pistes demeurent encore à explorer et les démarches d'analyse à conforter.

Sur ce point, le colloque de Cerisy-la-Salle³⁰⁵ a été riche d'enseignements. S'il a tout d'abord bien montré que cette évaluation de l'effectivité de l'urbaphobie est nécessaire et donne son sens à l'analyse, il en a également révélé toute la difficulté et surtout les limites. Il ne faudrait pas croire en effet en l'effectivité nécessaire des idéologies antiurbaines. Prenons garde à la distance entre le discours et la réalité. Les conséquences de la ville mal-aimée sont complexes à analyser et il est souvent périlleux de voir dans certaines réalités urbaines contemporaines, comme la périurbanisation, la résultante de représentations et d'idéologies hostiles à la ville. La périurbanisation est un phénomène complexe que des préjugés pro-urbains ont trop mécaniquement traduits comme un rejet de la ville.

Ainsi, sauf rares et dramatiques exceptions comme la politique de désurbanisation mise en œuvre par les Khmer rouges, les contempteurs de la ville n'ont le plus souvent ni la volonté réelle, ni seulement les capacités d'agir contre la ville. Et pourtant, leurs condamnations ne sont pas sans conséquences. Elles contribuent à entretenir une hostilité diffuse à l'égard de la ville dont l'impact est potentiellement considérable.

La puissance d'effectivité de la ville mal-aimée en tant que représentation sociale est encore largement inexplorée. Notre proposition est de tenter cette exploration en distinguant trois sphères d'analyse : la sphère politique, la sphère scientifique et celle de la société civile³⁰⁶,

³⁰¹ Buller Henry, « La Countryside britannique : un espace symbolique », dans Jollivet Marcel (dir.), *Vers un espace rural post-industriel*, Paris, L'Harmattan, 1997.

³⁰² Mendras Henri, *Le voyage au pays de l'utopie rustique*, Le Paradou, Actes Sud, 1979.

³⁰³ Crist Eileen, Rinker Bruce (eds.), *Gaia in Turmoil: Climate Change, Biodepletion, and Earth Ethics in an Age of Crisis*, The MIT Press, 2010.

³⁰⁴ Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

³⁰⁵ Toutes les communications du colloque « Ville mal-aimée, ville à aimer » (7-12 juin 2007) sont accessibles en ligne sur le site http://www-ohp.univ-paris1.fr/Ref_Page1/TOC_Def.htm.

³⁰⁶ Cette sphère-là ne sera pas explorée directement mais *via* la représentation qu'en produit la sphère scientifique.

tout en prenant acte que, dans la dernière, la multiplicité et la dispersion des points d'observation de ses « acteurs » (associations, ONG, syndicats, groupes informels, etc.) rendent la tâche particulièrement difficile.

4.1 - Peu d'évidences mais une efficacité diffuse dans la sphère politique

Peut-on parler de politiques urbaphobes ou antiurbaines ? Si les discours hostiles à la ville émanant de la sphère politique sont nombreux, rares sont les exemples de mises en œuvre. Le cas de la politique de désurbanisation³⁰⁷ qui a été mise en place au Cambodge dans les années 1970 par le régime Khmer Rouge est parfaitement emblématique pour son efficacité. Leur volonté de désurbanisation du Cambodge ne laisse planer aucun doute tant la volonté de détruire la ville est explicite et sa mise en œuvre efficace³⁰⁸.

D'autres exemples plus contemporains du même ordre sont à rechercher dans les pays en développement et/ou soumis à des régimes autoritaires comme l'illustre le numéro spécial de *The International journal of urban and regional research* paru en 1980 avec les exemples de la Chine, du Vietnam, de Cuba et du Brésil. Mais tous ces exemples montrent également que ces politiques n'ont eu qu'un impact minime sur le développement urbain dans ces pays.

De même, les politiques de limitation de l'installation en ville avaient été également décidées durant la Seconde Guerre mondiale par les régimes nazi³⁰⁹ et fasciste³¹⁰ ou même en Suisse³¹¹ mais n'ont eu que peu d'effets concrets.

Dans la majorité des cas dont nous avons connaissance le lien est plus diffus qu'évident, mais ce caractère diffus n'enlève rien à l'efficacité, bien au contraire peut-être. La relation entre représentations et pratiques se matérialiserait plus par un déni, une négligence, une absence de prise en compte que par des mesures proactives à l'encontre de la ville. Ce déni urbain était ainsi la conséquence la plus évidente des idéologies antiurbaines identifiées dans la genèse de l'aménagement du territoire suisse dans les années 1940. Celles-ci ne s'étaient soldées par aucune politique proactive à l'encontre de la ville mais de façon plus passive et insidieuse par l'absence de politique urbaine des années 1950 à 1990 et un aménagement qui visait plus à circonscrire qu'à gérer l'urbanisation *via* des mesures de protection de l'agriculture et de l'environnement³¹².

De même, pour Morton et Lucia White, la tradition antiurbaine des intellectuels américains est une des sources explicatives à l'indifférence et à l'absence de politique en faveur des centres urbains aux États-Unis³¹³ :

the fact that our most distinguished intellectuals have been on the whole sharply critical of urban life helps explain America's lethargy in confronting the massive problem of contemporary city in a rational way³¹⁴.

³⁰⁷ Par désurbanisation, il faut ici entendre le déplacement forcé de populations des villes vers les campagnes et également des mesures pour limiter l'installation en ville.

³⁰⁸ Carrier Adeline, « Le Kampuchea démocratique : l'illusion d'une révolution sans ville » dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 233-247.

³⁰⁹ Bergmann Klaus, *Agrarromantik und Grossstadtfeindschaft*, Meisenheim am Glan, Verlag Anton Hain, 1970.

Marchand Bernard, « Nationalsozialismus und Grossstadtfeindschaft », *Die alte Stadt*, n°1, 1999, p. 39-50.

³¹⁰ Trèves Anna, « La politique anti-urbaine fasciste et un siècle de résistance contre l'urbanisation en Italie », *L'espace géographique*, n°10, 1981, p. 115-124.

³¹¹ Walter François, *La Suisse urbaine, 1750-1950*, Genève, Zoé, 1994.

³¹² Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

³¹³ À la suite de l'hypothèse proposée par les White, Robert Beauregard soutiendra dans son ouvrage *Voices of Decline* que le déclin des villes américaines au XX^e siècle est intimement lié à une vision *a priori* négative du phénomène urbain (Beauregard Robert, *Voices of Decline*, New York, London, Routledge, 2003).

Ce n'est évidemment pas la seule explication, mais ce serait la cause la plus profonde :

It is not the only element in the explanation, but the fact that so many of our intellectuals have been so antipathetic toward urban life has had a profound, even though not numerically measurable, effect on popular consciousness. It is not simply that the American city has been criticized by intellectuals that in it might have been a force in the direction of urban reform, a force of gadflies³¹⁵.

Même si Léo Marx a mis en doute l'hypothèse de la tradition antiurbaine des intellectuels américains³¹⁶, son travail sur l'idéal pastoral américain³¹⁷ suggère cependant l'extrême prégnance de cet imaginaire collectif sur les pratiques et en particulier sur le phénomène de *suburbanization*.

Même si l'effet est plus diffus que manifeste, il n'en est pas moins efficace. Différents auteurs dénoncent ainsi les conséquences néfastes d'une urbaphobie ambiante. Parmi ceux-ci, citons le remarquable article de la sociologue Ruth Glass *Clichés of Urban Doom*³¹⁸, mais aussi les textes de Tom Angotti *Apocalyptic antiurbanism : Mike Davis and his Planet of Slums*³¹⁹ et de Nigel Thrift (2005) *Panicsville : Paul Virilio and the esthetic of disaster*³²⁰. C'est également de cela dont parle François Moriconi-Ébrard dans *Explosion urbaine. Le sens de la démesure*³²¹. Ces auteurs dénoncent chacun à leur manière le destin funeste toujours promis aux villes et cette tendance à penser l'urbanisation avant tout comme une catastrophe. Par-dessus tout, ils fustigent les préjugés antiurbains qui empêchent toute analyse sensée de l'état urbain du monde :

Nevermind whether the doom watchers' rhetoric makes sense. Its repetition on the international circuit endows it with an aura of authority (...) The city is the scapegoat for our troubles³²²,

(...) l'urbanisation représente un danger pour l'humanité. Cette angoisse, largement reflétée dans les médias, conduit à travailler dans l'urgence et bride toute réflexion de fond d'autant qu'elle s'appuie sur des prévisions et des projections que la réalité ne cesse de démentir³²³.

Ce sont ainsi des effets de l'urbaphobie dont il est question ici. Tous ces auteurs dénoncent un discours qu'ils jugent d'autant plus agissant que non explicité. Une sorte de « prêt-à-penser » l'urbanisation comme problème qui biaise l'action.

L'aide au développement constitue sans doute un domaine emblématique où rechercher cette influence diffuse et agissante. Une représentation de la croissance urbaine uniquement perçue comme un problème pour les pays du Sud a sans doute caractérisé le paradigme dominant de

³¹⁴ White Morton, White Lucia, *The Intellectual versus the City: from Thomas Jefferson to Franck Lloyd Wright*, Cambridge, Harvard University Press, 1962, p. 200.

³¹⁵ White Morton, White Lucia, *The Intellectual versus the City: from Thomas Jefferson to Franck Lloyd Wright*, Cambridge, Harvard University Press, 1962, p. 200.

³¹⁶ Marx Leo, « The Puzzle of Anti-Urbanism in Classic American Literature », dans Watts Ann Chalmer, Jaye Michael (eds.), *Literature and the Urban Experience: Essays on the City and Literature*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 1981, p. 63-80.

³¹⁷ Marx Leo, *The Machine in the Garden: Technology and the Pastoral Ideal in America*, New York, Oxford University Press, 1964.

³¹⁸ Glass Ruth, *Clichés of Urban Doom*, Oxford, New York, Basil Blackwell, 1989.

³¹⁹ Angotti Tom « Apocalyptic Anti-Urbanism : Mike Davis and his Planet of Slums », *International Journal of Urban and Regional research*, n°30, 2006, p. 961-968.

³²⁰ Nigel Thrift, « Panicsville: Paul Virilio and the Esthetic of Disaster », *Cultural Politics*, n°3, 2005, p. 337-347.

³²¹ Moriconi-Ébrard François, « Explosion urbaine, le sens de la démesure », *Le Monde Diplomatique*, 13 juillet 1996.

³²² Glass Ruth, *Clichés of Urban Doom*, Oxford, New York, Basil Blackwell, 1989, p. 127-128.

³²³ Moriconi-Ébrard François, « Explosion urbaine, le sens de la démesure », *Le Monde Diplomatique*, 13 juillet 1996.

l'aide au développement jusqu'à ces dernières années³²⁴ et aurait été largement construite et diffusée par des organisations internationales comme UN-Habitat ou la Banque mondiale. En 1989, Ruth Glass fustigeait ainsi les poncifs antiurbains³²⁵ véhiculés par la Conférence Habitat I à Vancouver organisée en 1976 par UN-Habitat. De même François Moriconi-Ébrard, dénonce le catastrophisme ambiant de la Conférence Habitat II d'Istanbul en 1996 :

croissance monstrueuse, chaos généralisé, menaces d'explosion ou d'implosion, les discours catastrophistes concernant l'avenir des villes orientent l'essentiel des débats³²⁶

Rémy Prud'homme pose quant à lui l'hypothèse d'un biais antiurbain dans les politiques d'aide au développement, biais dont la manifestation principale serait l'absence de prise en considération de la ville dans les projets financés par les organismes d'aide au développement³²⁷. En définitive, ce que Prud'homme désigne comme biais antiurbain est la préférence accordée au développement rural et, corrélativement, selon lui, l'absence de politique en faveur de la ville, quand ce n'est pas la lutte contre la ville. Une telle hypothèse mérite encore d'être étayée³²⁸ notamment parce qu'il s'agirait là encore plus d'un déni urbain et d'une urbaphobie diffuse que d'une volonté de nuire à la ville, mais elle donne une idée de l'ampleur des conséquences économiques et sociales possibles des courants antiurbains.

4.2 Dans la recherche, la périurbanisation serait l'enfant de la ville mal-aimée

Sur les conséquences territoriales de l'hostilité à l'égard de ville, la périurbanisation occupe une place de choix dans le monde de la recherche francophone et anglophone. De manière générale, la périurbanisation est associée à la mise en pratique de représentations sociales hostiles à la ville. Le récent ouvrage de Thompson *Fleeing the city. Studies in the Culture and Politics of Antiurbanism*³²⁹ en constitue peut-être l'illustration la plus évidente.

Les origines idéelles du développement périurbain ont d'abord été développées aux États-Unis. Le rejet de la ville a été ainsi analysé dans la littérature anglo-saxonne pour comprendre les causes du développement de la *suburbia*. Comme études classiques sur ce thème, citons les ouvrages de Léo Marx *The Machine in the Garden*³³⁰, de Kenneth Jackson *Crabgrass frontier: the suburbanization of the United States*³³¹ et de Robert Fishman *Bourgeois Utopias: the rise and fall of Suburbia*³³². Ces ouvrages établissent un lien direct entre l'imaginaire antiurbain qui baigne l'esprit fondateur des États-Unis et le développement organisé de l'habitat pavillonnaire en périphérie des villes américaines. Jackson explique l'aversion des pères fondateurs américains pour la ville en raison de la crainte d'une explosion

³²⁴ Salomon Cavin Joëlle, « Éloge de la concentration urbaine. Plaidoyer de la Banque mondiale en faveur de la grande ville », *Cybergeo*, 2009, <http://www.cybergeo.eu/index22685.html>, consulté le 12/12/2012.

³²⁵ Glass R., *Clichés of Urban Doom*, Oxford, New York, Basil Blackwell, 1989.

³²⁶ Moriconi-Ébrard François, « Explosion urbaine, le sens de la démesure », *Le Monde Diplomatique*, 13 juillet 1996.

³²⁷ Prud'homme Rémy, « Le biais anti-urbain dans les pays en développement », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 217-231.

³²⁸ Salomon Cavin Joëlle, « Éloge de la concentration urbaine. Plaidoyer de la Banque mondiale en faveur de la grande ville », *Cybergeo*, 2009, <http://www.cybergeo.eu/index22685.html>, consulté le 12/12/2012.

Schoepfer Isabelle, Salomon Cavin Joëlle, « Banque mondiale : la ville reconsidérée », *Georegards*, n°3, 2010, p. 9-24.

³²⁹ Thompson Michael (ed.), *Fleeing the City. Studies in the Culture and Politics of Anti-urbanism*, New York, Palgrave Macmillan, 2009.

³³⁰ Marx Leo, *The Machine in the Garden: Technology and the Pastoral Ideal in America*, New York, Oxford University Press, 1964.

³³¹ Jackson Kenneth, *Crabgrass Frontier: the Suburbanization of the United States*, New York, Oxford University Press, 1985.

³³² Fishman Robert, *Bourgeois Utopias: the Rise and Fall of Suburbia*, New York, Basic books, 1987.

sociale liée à la concentration de diversité sociale, raciale, ethnique et religieuse dans les villes. Mesurant le risque social lié à l'urbanisation, les pères fondateurs auraient ancré leur idéal résidentiel dans le mythe pastoral. S'appuyant sur les thèses de Jackson, Cynthia Ghorra Gobin reconnaît également l'influence du courant urbaphobe sur le développement périurbain aux États-Unis et suggère l'influence croisée de trois courants idéologiques majeurs : le transcendantalisme, le mouvement religieux et le féminisme domestique³³³.

Dans *La ville insoutenable*, Augustin Berque, Cynthia Ghorra Gobin et Philippe Bonnin offrent une perspective transculturelle sur les origines idéelles de la périurbanisation en s'intéressant à trois grands bassins culturels : européen, nord-américain et asiatique. L'hypothèse proposée³³⁴ est que l'idéalisation de la nature à l'origine du développement périurbain constitue le résultat de l'influence combinée au cours de l'histoire de ces trois sources : le mythe arcadien européen, le mythe de la Grande Identité (Datong) ante-urbaine et enfin, l'enracinement de la démocratie américaine dans les valeurs du monde rural. Cette approche apporte des informations fondamentales sur la généalogie de l'idéalisation contemporaine de la nature et le rejet de la ville. Cependant, elle ne parvient pas à convaincre du lien entre idéalisation de la nature et formes urbaines et périurbaines contemporaines tant les situations ne peuvent être généralisées à partir de l'expérience américaine. En effet, si l'on excepte le cas américain où une politique publique a véritablement accompagné la périurbanisation, la relation entre représentations hostiles à la ville et périurbanisation n'est jamais démontrée parce qu'on ne pousse pas l'analyse jusqu'aux valeurs des habitants. Dans une recherche de l'effectivité de l'imaginaire antiurbain, il est fondamental de s'attacher aux valeurs et aux représentations tant individuelles que collectives qui motivent l'habiter périurbain. Par ailleurs, et en dépit de toute l'importance que l'on peut accorder aux représentations sociales dans la construction du territoire, on ne peut s'en tenir uniquement à elles pour analyser l'origine de la périurbanisation. Les formes d'urbanisation résultent d'une multitude de facteurs économiques politiques et sociaux³³⁵, à commencer par le prix des terrains et des logements ou encore la disponibilité du foncier qu'on ne peut sous-estimer mais dont on ne peut faire la mesure des parts relatives.

Quand le périurbain et la maison individuelle sont fustigés parce qu'ils éliminent le frottement et le mélange social, parce qu'ils constituent une mise à distance d'autrui, un repli excessif sur soi qui induit des dynamiques ségrégatives³³⁶, n'y a-t-il pas là plus de préjugés que d'analyses ? Ces analyses relèvent en effet d'une vision très manichéenne du réel où la ville dense et mélangée représente le bien-vivre ensemble et où le périurbain est réduit à une caricature aussi homogène que repoussante. La diversité des pratiques, des usages, des représentations est récusée au nom d'une image enchantée de la ville, lieu du lien social et du métissage. Cette opposition de la bonne et de la mauvaise urbanisation est aujourd'hui instrumentalisée³³⁷ pour promouvoir la ville durable, ville compacte et mélangée par opposition à la ville étalée et ségréguée insoutenable.

Finalement, et pour revenir à notre analyse des représentations collectives de la ville, cette forme d'interprétation de la périurbanisation est pour nous surtout l'expression actuelle, dans

³³³ Ghorra Gobin Cynthia, « La structure spatiale de la ville américaine : urbaphobie ou ambivalence ? », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 79-91.

³³⁴ Berque Augustin, Bonnin Philippe, Ghorra-Gobin Cynthia, *La ville insoutenable*, Paris, Belin, 2006.

³³⁵ Mercier Guy, « La norme pavillonnaire », *Cahiers de géographie du Québec*, n°140, 2006, p. 207-239.

³³⁶ Charmes Éric, « Les périurbains sont-ils antiurbains ? », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°102, 2007, p. 7-17.

³³⁷ Voir le chapitre 11 du présent ouvrage.

la sphère scientifique, d'une urbaphilie ambiante³³⁸ qui biaise l'analyse par des préjugés « pro-urbains » et « antipériurbains ».

Conclusion

Au-delà des expériences individuelles, notre propos a donc été de comprendre la part collective du jugement négatif sur la ville. Même si la période semble plutôt propice à l'exaltation des vertus de la ville désormais aimable, déconstruire l'imaginaire antiurbain de notre société est toujours nécessaire pour éclairer des discours et des pratiques toujours biaisées par le « problème urbain ».

Mais au moment de conclure, comment revenir à l'individu ? Comment situer cet imaginaire collectif antiurbain dans la construction de l'imaginaire urbain de tout un chacun ? Quelles places occupent les représentations collectives dans les représentations ordinaires ? Notre critique de l'analyse du périurbain comme antiurbain illustre combien il est difficile de descendre en particularité depuis les représentations collectives jusqu'à l'individu. La montrée en généralité présente tout autant d'écueils. Peut-on déduire une représentation collective de la concordance de représentations individuelles ? Non à l'évidence.

L'un des enjeux de cette recherche sur les fondements de l'amour/désamour de la ville que nous propose Denis Martouzet est de mettre en place des dispositifs de recherche où l'articulation peut se faire entre le rapport affectif d'un individu à la ville et l'imaginaire collectif de l'urbain.

Pour ce faire, la ville aimable, la ville ré-enchantée qui prend corps actuellement aussi bien dans les représentations collectives que chez les gens eux-mêmes nous offre certainement une clé d'articulation possible entre idéologie et sentiment.

³³⁸ Genestier Philippe, « L'urbanophilie actuelle, ou comment le constructionnisme politique cherche à se réaffirmer en s'indexant à la ville », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 251-267.

Chapitre 6 : Le rapport affectif à l'espace de Jean-Jacques Rousseau

Denis Martouzet

Les chapitres précédents ont montré, entre autres choses, comment les affects entrent en ligne de compte dans l'action, notamment par le processus de décision qui prépare celle-ci et l'accompagne pour la mener à bien. Aussi est-il légitime de penser que la réflexion sur l'action en ce qui concerne sa dimension prescriptive et normative, c'est-à-dire l'éthique, peut prendre en compte les affects dans l'élaboration consciente et inconsciente de critères ou de principes régissant plus ou moins fermement l'action. Le débat entre raison et passion, dont on a vu la complexité des interactions dans le rapport affectif à l'espace et la construction de ce rapport, ne peut faire l'économie d'un détour ou, plus exactement, d'une focalisation sur l'éthique : si l'une et l'autre, raison et passion, sont des moteurs et des directions pour l'action, l'éthique apparaît alors comme un régulateur possible pour l'une, pour l'autre et pour les effets de la composition des deux. Cependant, si l'éthique, dans sa dimension intellectuelle et mobilisant alors la réflexion, se situe donc du côté de la raison, elle n'est pas sourde à certains aspects affectifs : l'étanchéité parfois pensée de façon idéale-typique entre raison et passion n'est pas effective. La complexité du rapport affectif à l'espace apparaît alors.

L'auteur des *Rêveries du promeneur solitaire*³³⁹ est l'un des rares que l'on puisse désigner par son seul prénom, sans qu'il y ait d'ambiguïté, du fait de sa proximité affective avec son lectorat et de sa place particulière dans la culture, la littérature et la philosophie françaises. On a souvent souligné, *a contrario* d'Emmanuel Kant dont la vie fut l'illustration et la mise en œuvre de son système, son ambivalence et on peut, de fait, distinguer deux Jean-Jacques Rousseau : le philosophe, dont l'objectif est d'ériger un système de pensées visant, d'une certaine façon, à l'universel, s'oppose, en partie, mais tout en le complétant, à l'homme, avec toute sa complexité, dans l'entrelacs de ses relations, faites tout autant d'attraction et de répulsion, avec la société de l'époque. Tous deux, l'homme et le philosophe, ayant leur propre production, s'amuse, malgré cette distinction, à mélanger les genres et si les *Confessions*³⁴⁰ sont, avant tout, celles d'un homme dans son imperfection et dans la difficulté qu'il a à assumer cette imperfection, l'ouvrage est émaillé d'éléments de philosophie appliquée, développés de façon plus théorique par ailleurs. Cette ambivalence est réaffirmée par le titre même de l'un de ses deux ouvrages posthumes *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques*³⁴¹, entamé en 1772, année de sa mort. En bref, il nous donne à voir la complexité de l'humain et ce par une approche des plus sensibles, à contre-courant de la littérature de son époque. La lecture et l'analyse de ses textes permettent d'affirmer que Jean-Jacques Rousseau est avant tout un passionné, plein de sensibilité, mais aussi un égocentrique³⁴², plein de sensiblerie. Comme, par ailleurs, il parle des lieux, des paysages, des villes, en un mot de l'espace, qu'il décrit, décrivant surtout les impressions et les sentiments qui lui sont ainsi inspirés, il apparaît comme un cas, certes particulier, intéressant à examiner pour appréhender le lien – et la construction toujours continuée de ce lien – entre l'espace et le soi, dans sa dimension affective.

Plus précisément, toujours dans l'objectif visant à cerner le rapport affectif à l'espace, aux espaces et aux lieux, par le moyen de ce cas particulier qu'est Jean-Jacques Rousseau, nous émettons ici l'hypothèse, que nous fonderons par la suite sur ses propres écrits, que celui-ci,

³³⁹ Rousseau Jean-Jacques, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972.

³⁴⁰ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963.

³⁴¹ Rousseau Jean-Jacques, *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques*, Paris, Flammarion, 1999.

³⁴² Grenier Jean, « Introduction », dans Rousseau Jean-Jacques, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972, p. 7-32.

contrairement à la réputation qui lui est faite d'aimer la nature et la campagne de façon exclusive, a aimé la ville. Pourtant, il s'en détourne et nous tenterons de donner quelques éléments sur les causes de ce détachement apparent. Cela nous permettra de nuancer le portrait qui est souvent brossé à son propos³⁴³ et, au-delà de la particularité de la personne, d'examiner ou réexaminer certaines questions relatives au rapport affectif à l'espace, abordées dans les chapitres précédents. Après une analyse des causes de l'affection que porte Rousseau à la campagne, illustrant la simplicité que peut revêtir le rapport affectif à l'espace quand tout ce que présente l'objet de cet amour contribue à celui-là même, nous proposons un véritable décorticage de la complexité du rapport affectif que Rousseau entretient à la ville, fait d'un mélange d'attraction et de répulsion, d'amour et de haine qui s'alimentent réciproquement.

Rousseau aime la campagne

Il n'est qu'à lire les écrits les plus personnels de Jean-Jacques Rousseau pour se convaincre qu'il apprécie grandement, qu'il aime – au sens fort du terme – la campagne, tant dans sa composante naturelle qu'en prenant en considération les modes de vie de ses habitants et plus largement, la dimension humaine. Il le dit sur tous les tons : lyrique, bucolique, déclaratif, de façon implicite à travers certaines descriptions, comme de façon explicite. Les relations qu'entretient Rousseau avec la campagne sont, derrière une apparente complexité, d'une simplicité extrême : image de la complexité car il apparaît nécessaire de démêler l'écheveau des raisons relatives à la nature de cette relation qui, toutes, ne sont pas du même ordre mais s'interpénètrent pour former un système particulièrement bien construit où chaque raison est l'écho des autres ; simplicité parce que ces raisons forment système, qu'elles vont dans la même direction, dans le sens d'un amour simple, constant et sans faille.

L'analyse des écrits de Rousseau nous conduit à y distinguer cinq éléments principaux comme autant d'indices explicatifs de son amour pour la campagne, répondant à la question « qu'aime-t-on quand on dit qu'on aime un lieu, un espace ? », rappelant par cela que ce décorticage, par le découpage qu'il provoque, nous rapproche des causes de ce rapport affectif mais nous éloigne de la compréhension de celui-ci.

Le plaisir esthétique du paysage

Le sensible et le plaisir – ou le déplaisir – qui peut l'accompagner participent à la construction du rapport affectif à l'espace³⁴⁴. Chez Rousseau, le plaisir esthétique envers les paysages apparaît d'emblée : il nous décrit, de façon incomplète mais en restituant l'essence de ce qu'il souhaite transmettre, notamment dans ses *Confessions* mais aussi, par exemple, dans la cinquième promenade³⁴⁵, les paysages qu'il découvre et parcourt. Des descriptions émaillent ainsi le texte et, si on peut trouver le style un peu trop romantique ou un peu trop bucolique,

³⁴³ Rousseau est souvent présenté comme un amoureux de la campagne qui fustige la ville. Pourtant une synthèse de la littérature sur Rousseau, foisonnante, ne peut être que beaucoup plus nuancée. Les approches sont multiples. Certaines sont littéraires et critiques (Vernes Paule-Monique, *La ville, la fête, la démocratie. Rousseau et les illusions de la communauté*, Paris, Payot, 1978 ; Starobinski Jean, *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, Paris, Plon, 1957 ; Starobinski Jean, *L'œil vivant : Corneille, Racine, Rousseau, Stendhal*, Paris, Gallimard, 1999). D'autres relèvent de l'histoire (Roche Daniel, « Paris à la fin du XVIII siècle », *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, n° 42, Genève, Droz, 1999 ; Corboz André, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Besançon, L'imprimeur, 2001). En lien avec l'ouvrage d'André Corboz, Chris Younès propose une approche plus spatiale (Younès Chris, « Jean-Jacques Rousseau : l'espace ou la tentation de l'infini », dans Paquot Thierry (dir.), *Espace et lieu dans la pensée occidentale*, Paris, La Découverte, 2012). Enfin, mais parmi beaucoup d'autres, Raymond Trousson propose son *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau* (Trousson Raymond (dir.), *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Honoré Champion, 1996).

³⁴⁴ Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

³⁴⁵ Rousseau Jean-Jacques, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972.

elles révèlent un esthète tout à son plaisir qui, dans la complexité que donne toujours à voir un paysage, sait déceler tout autant les objets que les ensembles et les structures qui contribuent à l'harmonie. Il a, bien sûr, ses préférences :

Ce souvenir m'a laissé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, surtout pour les montagnes et pour les voyages pédestres³⁴⁶,

mais tous les paysages champêtres, trouvent grâce à ses yeux. Aucune contrée n'est à son désavantage.

Les monts, les prés, les bois, les ruisseaux, les villages se succédaient sans fin et sans cesse avec de nouveaux charmes ; ce bienheureux trajet semblait devoir absorber ma vie entière³⁴⁷.

Ce plaisir n'est pas que visuel, il sollicite et est produit par les autres sens, notamment l'ouïe, mais sont faites aussi des références au goût et l'on sait que Rousseau était gourmand des mets les plus simples :

Tous les objets que je voyais me semblaient les garants de ma prochaine félicité. Dans les maisons j'imaginai des festins rustiques ; dans les prés, de folâtres jeux ; le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche ; sur les arbres, des fruits délicieux ; sous leurs ombres, de voluptueux tête-à-tête ; sur les montagnes, des cuves de lait et de crème, une oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans savoir où³⁴⁸.

Rousseau sait voir et dire les choses mais surtout ce qu'elles représentent pour lui ou, plus généralement, symbolisent.

Et s'arrêter aux plaisirs des sens seraient nier la personnalité même de l'auteur. En effet, ce plaisir est mêlé, changeant, il peut être triste ou gai, voire triste et gai en même temps. Le propos est parfois simple évocation des sens mais le plus souvent il inclut Rousseau lui-même et est le résultat de la conjonction d'une réalité géographique objective réinterprétée *via* le filtre des sensations et de la perception spécifiques à la personne (humeur, disposition d'esprit, caractère...) et de la projection que fait Rousseau de lui-même dans ce paysage modifiant ainsi encore la perception. Amiel assimile le paysage à un état d'âme³⁴⁹ : si cela peut être appliqué à une personne en particulier, c'est bien à Rousseau. Les descriptions paysagères qu'il nous fournit sont tour à tour des effets de la nostalgie d'un passé disparu ou qui n'est jamais advenu et d'anticipations d'une vie future meilleure qui ne peut manquer – mais il sera souvent déçu – de se réaliser dans ce paysage-ci.

Le son des cloches, qui m'a toujours singulièrement affecté, le chant des oiseaux, la beauté du jour, la douceur du paysage, les maisons éparses et champêtres dans lesquelles je plaçais en idée notre commune demeure, tout cela me frappait tellement d'une impression vive, tendre, triste et touchante (...)³⁵⁰.

À l'évidence, Rousseau ne boude pas son plaisir esthétique. Cependant, se projetant dans cet espace qui, en retour, lui offre et lui impose une image de lui-même, à un niveau non plus sensible mais réflexif tant le rapport affectif dépend du soi, Rousseau y cherche plus qu'il ne peut y trouver, notamment un certain passé.

³⁴⁶ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 100.

³⁴⁷ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 161.

³⁴⁸ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 99-100.

³⁴⁹ Amiel Henri-Frédéric, 1931, *Fragments d'un journal intime*, Paris : Stock.

³⁵⁰ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 173-174.

La recherche du passé, d'un passé, de son passé

Si Rousseau ne manque pas de se projeter dans les paysages qu'il découvre, parcourt et contemple s'inscrivant ainsi tant dans le présent que dans le futur, à mesure qu'il avance dans la vie il est de plus en plus à la recherche d'un temps passé, ce qui est évidemment mis en exergue par l'exercice même de la confession³⁵¹ :

Près de trente ans se sont passés depuis ma sortie de Bossey sans que je m'en sois rappelé le séjour d'une manière agréable par des souvenirs un peu liés : mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr je décline vers la vieillesse, je sens que ces mêmes souvenirs renaissent, tandis que les autres s'effacent, et se gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme et la force augmentent de jour en jour (...)³⁵².

Il confie ainsi que ses *Confessions* sont bien une reconstruction *a posteriori* sans que pour autant sa sincérité puisse être, ici en tout cas, mise en cause³⁵³. L'ensemble de son travail de remémoration et d'écriture est lui aussi une recherche de ce temps perdu et la restitution d'un récit de recherche. Et si la campagne y trouve un attrait particulier c'est que les premières impressions³⁵⁴, les premières découvertes de la campagne furent pour Rousseau intenses : « la campagne était pour moi si nouvelle, que je ne pouvais me lasser d'en jouir »³⁵⁵. Ce sentiment vis-à-vis de la campagne sera constant tout au long de sa vie, même s'il passe de nombreuses années en ville, et, à mesure qu'il déroule le récit de sa vie, les références à son passé champêtre, nécessairement magnifié par l'écoulement du temps, sont présentes de façon régulière.

Cependant, cette idéalisation passe aussi par une confusion, sans doute voulue, entre son propre passé retravaillé par le temps, par l'âge et la mémoire et un passé idéalisé, une sorte de passé mythique, bienheureux, qui n'a jamais existé mais que la société, déclarée corrompue, aurait fait disparaître. Ce passé c'est celui du bon sauvage ou celui de l'Éden :

Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre (...)³⁵⁶.

Associé au plaisir esthétique, embelli par l'éloignement dans le temps, ce passé remémoré voit son importance amplifiée par la remémoration de soi, élément primordial dans la cristallisation affective du rapport à l'espace. Mais, si la recherche d'un temps perdu se traduit par un sentiment positif envers la campagne, lieu associé à cette époque, c'est, en retour, l'indice d'une situation présente qui ne convient pas au personnage : se remémorant, comme se projetant, Rousseau s'absente, il s'extrait du présent dans lequel il n'est pas à l'aise, notamment lorsqu'il est en relation avec ses semblables et le moyen le plus simple et le plus plaisant pour lui de s'abstraire de cette situation est la contemplation active et dynamique (par la marche à pieds) du paysage qui lui rend ce présent supportable.

³⁵¹ Il s'agit, même si ce n'est pas toujours possible, de bien distinguer le Rousseau auteur des *Confessions*, homme d'un certain âge et le Rousseau décrit et analysé dans ces mêmes *Confessions*.

³⁵² Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 45.

³⁵³ Sa quatrième promenade sur la vérité et le mensonge précise cela (Rousseau Jean-Jacques, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972).

³⁵⁴ On a insisté sur le rôle non négligeable des « premières fois » parmi lesquelles sont les premières impressions, dans la structuration durable du rapport affectif à l'espace (Martouzet Denis, « Amour/désamour de la ville : approche individualiste. Esquisse d'une méthode générale pour l'examen du rapport affectif à la ville et sa construction comme objet de recherche », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 303-322). À deux reprises, Rousseau, esprit curieux du monde, exprime explicitement son intérêt pour la nouveauté : quand il découvre, à Bossey, la campagne, et quand il découvre, à Turin, la grande ville.

³⁵⁵ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 32.

³⁵⁶ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 44.

La simplicité des relations humaines à la campagne

Les relations à autrui entrent en ligne de compte dans le rapport affectif à l'espace, au point d'être un élément constitutif de certains modèles de compréhension de la construction de celui-ci³⁵⁷ et d'avoir été un élément de premier rang dans la construction de figures de villes³⁵⁸. Par ailleurs, les relations à autrui, tout comme pour Rousseau le paysage, renvoient, tel un miroir, une image de soi. Il serait erroné cependant de penser que Rousseau refuse, bien qu'il ait dû finir par y renoncer, toute relation avec ses semblables, au contraire. De ce point de vue, Rousseau est éminemment complexe et, d'une certaine façon, contradictoire : il apprécie l'autre – à qui l'on sait qu'il attribue *a priori* un caractère bon mais corrompu par la société – mais déteste le moyen qu'est la parole d'apprécier autrui et de se faire apprécier de lui. L'histoire de Rousseau est celle, ininterrompue sauf en de rares exceptions où il se sent réellement en confiance, d'une incapacité à maîtriser le langage et, par-là, les relations à l'autre, accusant l'autre de méchanceté et se traitant lui-même de sot et d'incapable.

Si peu maître de mon esprit, seul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation, où, pour parler à propos, il faut penser à la fois et sur le champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances, dont je suis sûr d'oublier au moins quelque'une, suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle : car à chaque mot il faudrait passer en revue tous les gens qui sont là ; il faudrait connaître tous leurs caractères, savoir leurs histoires, pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. Là-dessus, ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : sachant mieux ce qu'il faut taire, ils sont plus sûrs de ce qu'ils disent ; encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues : il lui est presque impossible de parler une minute impunément³⁵⁹.

Il nous apprend lui-même, de façon synthétique, toute la difficulté qu'il a d'être en société. Pour son malheur, il y ajoute immédiatement l'autre pan des relations, non plus d'inclusion dans un groupe mais celles des situations de face-à-face :

Dans le tête-à-tête, il y a un autre inconvénient que je trouve pire, la nécessité de parler toujours : quand on vous parle il faut répondre, et si l'on ne dit mot il faut relever la conversation. Cette insupportable contrainte m'eût seule dégoûté de la société. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler sur-le-champ et toujours³⁶⁰.

Pourtant, il apprécie le tête-à-tête, à condition qu'il n'y ait aucun enjeu. Ce sera alors avec deux jeunes demoiselles rencontrées lors d'une promenade, en de multiples occasions avec Mme de Warens ou encore avec ses logeurs sur l'île de Saint-Pierre³⁶¹ : il n'y a pas, du moins ne voit-il pas de sous-entendu, de double discours, sans doute aidé en cela par une certaine naïveté qui l'a accompagné tout au long de sa vie. Si la parole est bavardage, babil, alors Rousseau est en confiance mais dès qu'il sent une intention, déguisée ou non, en même temps qu'il perd ses moyens, il redoute le pire, se sent joué, floué, instrumentalisé ou ridiculisé, parfois à tort, parfois véritablement mais sans qu'il parvienne à déceler les véritables intentions.

³⁵⁷ Bochet Béatrice, *Le rapport affectif à la ville : essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2001.

Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

³⁵⁸ Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : premiers résultats », dans Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 171-192.

³⁵⁹ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 184-185.

³⁶⁰ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 185.

³⁶¹ Rousseau Jean-Jacques, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972.

Rousseau estime qu'à la campagne, les relations sont honnêtes et sincères, qu'elles sont le reflet de la vérité, qui demeure, sa vie durant, l'objet premier de ses recherches, sa seule véritable préoccupation. Cette honnêteté est fondée sur la bonté de l'âme humaine, encore intacte – ou peu s'en faut – hors de la ville. Ainsi écrit-il :

en attendant ce modeste avenir, j'errai quelques jours autour de la ville, logeant chez des paysans de ma connaissance, qui tous me reçurent avec plus de bonté que n'auraient fait des urbains³⁶².

À l'inverse, la ville, surtout la grande ville et *a fortiori* la capitale, est le lieu de relations à la fois fausses et factices. Et l'on comprend alors toute la portée du propos précédemment retranscrit : si la campagne est vivable et les paysans agréables, bons et simples, la ville et ses habitants lui sont insupportables car, s'il en a décrypté certains des codes, il s'avère, en retour, incapable de s'en servir.

Si dans le premier cas, les relations sont valorisées et jugées honnêtes, bonnes, etc., c'est parce qu'elles sont simples. Évidemment, celles de la ville sont par comparaison complexes, en tout cas trop pour lui. La simplicité des relations au sein du monde rural telles que les pense Rousseau est peut-être la raison majeure de l'attrait particulier qu'éprouve Rousseau pour la campagne, tant ses difficultés relationnelles ont joué, négativement la plupart du temps, sur sa vie. Pour autant, on ne peut assimiler aussi simplement simplicité – donc une forme d'accessibilité des relations – et campagne : Rousseau rencontre aussi des urbains et s'en fera des amis. La simplicité dont il est question est celle de la vérité, de la sincérité et de l'honnêteté, plus que le caractère peu profond et aisément compréhensible d'une parole, comme le montre la qualité des amis qu'il se fera (et perdra), tels David Hume, Denis Diderot, etc., dont on peut dire le propos parfois complexe. Cette simplicité de la vérité, aussi complexe celle-ci soit-elle, provient du fait qu'il n'y a qu'une façon d'être vrai, de multiples de ne pas l'être : pour une réalité donnée, une seule vérité peut être dite et une infinité de mensonges.

L'analyse des relations humaines telles que traitées et vécues par Rousseau associée à celle des éléments qu'il fournit quant à leur qualité nous permet d'avancer, dès à présent, un point examiné plus en détail par la suite : l'idée d'une imbrication – possible ou nécessaire – dans la construction individuelle du rapport affectif à l'espace, du jugement moral et des aspects psycho-relationnels en lien avec leurs caractéristiques spatiales, c'est-à-dire les lieux identifiés comme associés au contenu de ces jugements ou à un souvenir de bien-être ou de mal-être. Si les dimensions paysagères et relationnelles sont évidentes, d'autres, notamment le rythme, sont moins explicites dans les textes.

Le rythme de la marche et le rythme de la pensée : corporéité et intellect

L'indice suivant expliquant, en partie du moins, l'amour que porte Rousseau à la campagne est l'adéquation qu'il trouve et met à profit entre le rythme de sa pensée que – nous le verrons plus en détails par la suite – lui-même qualifie selon ses propres dires de « plutôt lent » et le rythme de la marche à pied qu'il pratique toute sa vie, essentiellement à la campagne³⁶³. Il fait de celle-ci *sa* campagne, à la fois par l'appropriation que le rythme de la promenade lui permet et par le travail d'idéalisation que, par la pensée, il fait et, par l'écriture, il nous restitue. Contrairement à celles qu'on peut faire en ville, la promenade campagnarde ne risque pas d'être à tout moment interrompue par des rencontres imprévues, du moins *sa* campagne n'est pas très peuplée. Les rencontres qu'y fait Rousseau sont avec quelque paysan, avec un

³⁶² Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 81.

³⁶³ Cela ne signifie pas qu'il ne se promène pas en ville, *Les rêveries du promeneur solitaire* montrent le contraire.

voyageur isolé : il est moins en relation avec eux qu'avec les paysages, les plantes – on sait sa passion pour la botanique³⁶⁴ – et surtout il va à sa propre rencontre. La rencontre éventuelle avec l'un de ses semblables est alors empreinte de simplicité, comme nous l'avons indiqué précédemment. Il ne se sent alors pas contraint, il est libre de ses mouvements, ce qui est sans prix pour cet amoureux de la liberté.

Aussi, peut-il, sans crainte, se livrer à son activité favorite mais rarement exclusive, la réflexion, sans être perturbé par le fracas de la ville et les tracas qui y sont liés, dont l'épisode du danois est sans doute l'un des plus dramatiques³⁶⁵. Plus encore, marchant seul souvent ou devisant parfois avec un compagnon de route, il élabore sa philosophie des relations humaines, de la nature de l'homme et de son rapport avec la société et, surtout, de lui-même : la campagne associée à la marche lui permet de pratiquer l'introspection et, au final, de se retrouver.

Ce rythme peu rapide et que l'on peut imaginer régulier bien qu'entrecoupé de pauses et de moments d'observation de la nature, n'est donc pas saccadé comme il le serait en ville. Aussi, les paysages changent-ils eux-mêmes lentement, sans à-coups, de façon très progressive même si des effets de surprise peuvent survenir au détour d'un virage du chemin parcouru. Cependant, les textes de Rousseau ne laissent jamais entrevoir cette possibilité. Au contraire, il y a, dans la forme comme dans le contenu du récit, une certaine linéarité : on a l'impression d'un paysage fait de douceur, de rondeurs, éventuellement de grandeur et de majesté simple (comme l'arrière-plan, montagneux dont les arêtes et les à-pics sont lointains). Cette douceur est tout autant celle du paysage en soi pourrions-nous dire que celle du processus qui le découvre au marcheur, comme l'illustrent les descriptions de paysages extraites des *Confessions* et présentées précédemment ou certaines des promenades des *Rêveries du promeneur solitaire*, notamment la cinquième. Aussi, sa pensée n'est-elle pas perturbée, là non plus, par quelque événement. On peut dire que Rousseau « baigne » dans son milieu et qu'il peut donc s'y épanouir. Rythme de marche campagnarde et rythme de pensée s'accordent tant sur le plan de la « vitesse d'écoulement » que sur celui de la régularité que lui confère le marcheur : le cheminement de la pensée comme celui du corps obéissent tous deux à la personne. Dans un tel environnement, Rousseau peut cheminer comme il l'entend et changer comme il veut de route, de direction, de rythme, d'allure, prendre un sentier, risquer de s'égarer... On en revient à l'impression de liberté qui est ici l'absence de contraintes extérieures permise par la solitude délibérément choisie³⁶⁶. De même, sa pensée, comme sa promenade, qu'elles aient ou non un but, suivent le chemin de la flânerie : il vagabonde, construisant son expérience spatiale, son habiter comme diraient les géographes phénoménologues, comme il construit sa réflexion philosophique mais aussi psychologique et sociologique ainsi que pédagogique. Cette manière de cheminer n'est pas sans rappeler certains passages de l'*Émile*³⁶⁷.

L'identité de rythme entre Rousseau et la campagne, plus encore que l'appropriation de celle-ci, accentuée par la cohérence qu'elle permet entre l'activité corporelle et l'activité intellectuelle, permet le renvoi d'une image de Rousseau à lui-même, positive, simple, sincère. L'implication de cette identité dans la construction du rapport affectif à l'espace, bien qu'implicite, nous semble évidente, d'autant qu'elle est renforcée par un processus d'identification :

³⁶⁴ Rousseau Jean-Jacques, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972, notamment la septième promenade (p. 119-136).

³⁶⁵ Rousseau Jean-Jacques, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972.

³⁶⁶ Il est nécessaire néanmoins d'attirer l'attention que, sur la fin de sa vie, cette solitude ne sera plus nécessairement délibérément choisie, plutôt le résultat des déboires de Rousseau dans ses relations à autrui et à la société.

³⁶⁷ Rousseau Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Flammarion, 2009.

En sortant d'une longue et douce rêverie, en me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux et laissant errer les yeux au loin sur les romanesques rivages qui bordaient une vaste étendue d'eau claire et cristalline, j'assimilais à mes fictions tous ces aimables objets (...) ³⁶⁸.

Rousseau parcourt ainsi des milliers de kilomètres, tant pour passer le temps et par simple plaisir corporel et mental de la marche solitaire que pour se déplacer d'un lieu à l'autre, d'une situation à l'autre, faisant de ses voyages d'amples promenades auxquelles il donne toujours une apparence printanière. La répétition de l'exercice aura bien sûr une influence sur son humeur et, plus durablement, sur son caractère.

La conformation du caractère par le milieu champêtre

Rousseau prête de nombreuses vertus à la campagne, même s'il confie d'emblée la qualité exceptionnelle de son entourage familial :

comment serais-je devenu méchant, quand je n'avais sous les yeux que des exemples de douceur et autour de moi que les meilleures gens du monde ? Mon père, ma tante, ma mie, mes parents, nos amis, nos voisins, tout ce qui m'environnait ne m'obéissait pas à la vérité, mais m'aimait, et moi je les aimais de même ³⁶⁹.

Ceci posé, faisant sans doute de Rousseau un être sensible donc apte à ressentir fortement l'influence du milieu, familial et social comme géographique et paysager, il décrit alors la véritable transformation qui s'opère en lui, à partir du moment où il découvre puis vit à la campagne, vers l'âge de dix ans. De façon implicite mais néanmoins appuyée, Rousseau, peut-être précurseur de psychologie environnementale, établit un lien entre, d'une part, le milieu de vie et ses caractéristiques et, d'autre part, la formation du caractère. Petit, à Genève, auprès de son père, il se passionne, par ses lectures, pour l'Antiquité, ses habitants, ses mœurs mais surtout les faits historiques, les guerres, les faits d'armes et les victoires, les grands hommes... Il va même jusqu'à s'identifier – momentanément – à certains personnages :

sans cesse occupé de Rome et d'Athènes, vivant pour ainsi dire avec leurs grands hommes (...); je me croyais Grec ou Romain (...) » ³⁷⁰.

Plus tard, quittant Genève, il est mis en pension chez le pasteur du village de Bossey ³⁷¹ et c'est là que se fait cette véritable rencontre avec la campagne dont l'impact sera durable. Le passage de la ville au village, l'expérience de la vie simple pendant deux années (1722-1724), l'amèneront à décrire par quelques formules simples mais qui, déjà, pour certaines, visent la ville comme cause des tourments de l'homme en société dont il souffrira par la suite, l'importance de l'environnement spatial :

deux ans passés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine et me ramenèrent à l'état d'enfant ³⁷².

Plus loin, il ajoute :

La simplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix inestimable en ouvrant mon cœur à l'amitié ³⁷³.

³⁶⁸ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963.

³⁶⁹ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963.

³⁷⁰ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 27.

³⁷¹ Bossey est aujourd'hui une commune du département de la Haute-Savoie, d'environ 660 habitants.

³⁷² Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 32.

³⁷³ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 33.

Trente-cinq ans plus tard, Rousseau nous donne une indication forte de l'impact – positif ici – que peuvent avoir les expériences de l'enfance sur la totalité d'une vie et son amour de la campagne ne s'amointrira pas, il se teintera seulement du regret d'une enfance à jamais disparue.

Les moindres faits de ce temps-là me plaisent, par cela seul qu'ils sont de ce temps-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux, des personnes, des heures »³⁷⁴.

Il y fera cependant l'expérience de l'injustice et aura ses tout premiers émois sensuels qui lui feront quitter l'enfance. Il conclura néanmoins :

La manière dont je vivais à Bossey me convenait si bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus longtemps pour fixer mon caractère³⁷⁵.

Cette campagne est idéalisée : les paysages sont toujours charmants ou attendrissants, les paysans sont bons et généreux, il n'est jamais question qu'ils puissent être malheureux. Dans la campagne de Rousseau, curieusement, il ne pleut jamais, à une exception près.

Nous allions de colline en colline et de bois en bois, quelquefois au soleil et souvent à l'ombre, nous reposant de temps en temps, et nous oubliant des heures entières ; causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, et faisant pour sa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout semblait conspirer au bonheur de cette journée. Il avait plu depuis peu ; point de poussière, et des ruisseaux bien courants ; un petit vent frais agitait les feuilles, l'air était pur, l'horizon sans nuage, la sérénité régnait au ciel comme dans nos cœurs. Notre dîner fut fait chez un paysan, et partagé avec sa famille qui nous bénissait de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens !³⁷⁶

Le tableau est véritablement idyllique, pourrait-on ironiser. Et si un paysage est le reflet de l'âme à un moment donné, la description et les impressions que nous livre Rousseau sont celles du moment vécu, son enfance, sa jeunesse, sa vie d'homme âgé... mais retravaillées à la fois par l'âge et par l'écriture qui mêle plaisir à se souvenir et regret de ce passé à jamais perdu. Au final la marque imprimée par la campagne sur le jeune Jean-Jacques sera indélébile.

L'amour de Rousseau envers la campagne est simple car tout – en tout cas tout ce qu'il nous en dit – y concourt. On note cependant que ces cinq éléments d'explication ne peuvent se comprendre qu'en interaction et qu'ainsi séparés on perd l'essence même de la campagne de Rousseau et la profondeur de l'amour qu'il lui porte : expliquer désenchante. La relation que Rousseau vit avec la ville est tout autre.

La complexité du rapport affectif de Rousseau envers la ville

Autant l'amour de la campagne qui anime Rousseau est simple, autant ses relations affectives envers la ville sont complexes, ambiguës, changeantes. Autant la campagne se donne, autant la ville doit se conquérir. Ceci nous amène ici aussi à scinder les différents éléments d'explication : nous proposons quatre niveaux successifs de lecture des textes de Rousseau comme matériau pour l'analyse de ses rapports d'ordre affectif à la ville. Si le premier ne fait que nuancer, au cas par cas des villes rencontrées, à la fois la partie précédente et, au final, le propos habituel d'un Rousseau exclusivement ou essentiellement attiré par la campagne, les

³⁷⁴ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 45.

³⁷⁵ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 34.

³⁷⁶ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963.

trois autres remettent celui-ci en cause, passant de la nuance à la rupture. Ainsi, le deuxième niveau, confirmant la préférence pour la campagne et l'amour qu'il lui porte mais ouvrant une brèche en laissant la possibilité d'un rapport positif envers l'urbain, vise à clarifier la question de l'objet qui est objet de rapport affectif, reprenant ici la question posée par Y. Jaggi³⁷⁷ : est-ce la ville, dans sa dimension matérielle ou la cité dans sa dimension sociologique et politique ? Le niveau 3 propose une interprétation prenant en compte la complexité du rapport affectif ou aimer et détester peuvent à la fois se compléter, se contredire et se renforcer l'un l'autre. Enfin, le niveau 4 expose l'idée que le rapport affectif vu sous un angle psychologique peut être sublimé par une réflexion éthique. Chacun de ces niveaux apparaît comme un cadre d'interprétation et les arguments et indices avancés dans un cadre peuvent éventuellement être contradictoires avec ceux avancés dans un autre.

Premier niveau de lecture : des villes appréciées, d'autres non, une approche descriptive

Tout d'abord, on peut considérer après une lecture simple de ses textes que Jean-Jacques Rousseau n'aime pas la ville, non qu'il la déteste mais ses préférences vont à la campagne pour toutes les raisons évoquées précédemment, campagne qu'il aime profondément. Il faut bien noter cependant que la question des affects – aussi simplement soient-ils analysés par une dichotomie « aimer/ne pas aimer » à laquelle on peut ajouter « être indifférent » – ne saurait être réduite à celle des préférences. Par ailleurs, le fait d'aimer la campagne n'empêche pas d'aimer aussi, différemment, pour raisons autres, voire pour les raisons inverses, la ville. Rousseau ne dit jamais qu'il n'aime pas la ville : il ne peut pas la détester, ce sentiment est trop fortement négatif pour lui – même l'indifférence lui est difficile – et il n'a jamais d'objet de détestation, même quand il s'agit de ceux qu'il considère comme ses pires ennemis qu'il a plutôt tendance à plaindre.

Si l'on porte l'attention sur ce qu'il dit des villes et, au-delà des quelques rares descriptions qu'il en fait, *a contrario* des descriptions des paysages champêtres, il apparaît que certaines ont la grâce de lui plaire, d'autres non, parfois du fait de leurs caractéristiques, parfois selon les circonstances (dont l'humeur) dans lesquelles se trouve alors Rousseau. Généralement, il parle d'une ville au moment où il la découvre, confirmant l'idée que la première impression a un impact fort sur le rapport affectif à la ville³⁷⁸. Mais, sauf en de rares exceptions comme celle où, comparant Paris à Turin, il décrit cette dernière un peu plus, il nous dit peu de choses des villes, si ce n'est comme cadre de l'action ou de la réflexion : comme la campagne, le milieu urbain rejaillit sur ses pensées.

Parmi les villes qu'il n'aime pas se situe, au premier rang, Paris. Ce sentiment est renforcé tant par la première impression visuelle qu'il en a que par la déception que celle-ci lui procure relativement à ce qu'avait construit son

imagination trop active, qui exagère par-dessus l'exagération des hommes, et voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avait tant vanté Paris que je me l'étais figuré comme l'ancienne Babylone (...) ³⁷⁹.

Ainsi, il écrit :

³⁷⁷ Jaggi Yvette, « Jean-Jacques Rousseau. La ville non aimée, la cité idéalisée », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 29-46.

³⁷⁸ Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : analyse temporelle ou les quatre "chances" pour la ville de se faire aimer ou détester », Communication au colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 05-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

³⁷⁹ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 251.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avais ! (...) En entrant par le faubourg Saint-Marceau, je ne vis que de petites rues sales et puantes, de vilaines maisons noires, l'air de la malpropreté, de la pauvreté, des mendiants, des charretiers, des ravaudeuses, des crieuses de tisanes et de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point, que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle n'a pu détruire cette première impression, et qu'il m'en est toujours resté un secret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le temps que j'y ai vécu dans la suite ne fut employé qu'à y chercher des ressources pour me mettre en état d'en vivre éloigné³⁸⁰.

Il modifiera cependant, bien des années plus tard, son jugement :

autant à mon précédent voyage j'avais vu Paris par son côté défavorable, autant à celui-ci je le vis par son côté brillant (...) ³⁸¹.

Mais globalement, Paris ne sera pas appréciée, même si l'on peut considérer que, sur la fin de sa vie, Rousseau a une relation assagie, presque dépassionnée avec cette ville, une quasi-réconciliation³⁸².

Concernant Lyon, il aura une réelle aversion pour cette ville du fait de rencontres qui lui déplaisent fortement :

[des] avances explicites faites par deux hommes lors de son premier séjour dans la métropole rhodanienne lui ont donné "une impression peu avantageuse au peuple de Lyon", ville qu'il a toujours regardée "comme celle de l'Europe où règne la plus affreuse corruption"³⁸³.

On voit, à travers ces deux exemples, Paris et Lyon, la facilité qu'a Jean-Jacques Rousseau, comme chacun puisque cela s'avère être ancré dans la nature humaine, de juger d'un ensemble à partir d'un petit élément (les abords de Paris, non la ville elle-même) ou de quelques cas particuliers faisant de tous les habitants de Lyon des individus aux mœurs dépravées. Cette tendance à la généralisation³⁸⁴, si elle apparaît peu rationnelle, en tout cas peu logique, pour abusive qu'elle soit, est constitutive des modalités cognitives humaines³⁸⁵ et semble un facteur déterminant dans la construction du rapport affectif à la ville : n'en connaissant qu'une petite partie, on aime (ou on déteste) le tout.

Pour d'autres villes, Rousseau en dit encore moins. Il semble indifférent. Jaggi le qualifie avec justesse de « voyageur distrait »³⁸⁶. C'est pour Lausanne que son indifférence est dite de la façon la plus explicite :

je ne saurai dire exactement combien de temps je demeurai à Lausanne. Je n'apportai pas de cette ville des souvenirs bien rappelants. Je sais seulement que, n'y trouvant pas à vivre, j'allai de là à Neuchâtel, et que j'y passai l'hiver³⁸⁷.

³⁸⁰ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 251.

³⁸¹ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 433.

³⁸² Jaggi Yvette, « Jean-Jacques Rousseau. La ville non aimée, la cité idéalisée », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 29-46.

³⁸³ Jaggi Yvette, « Jean-Jacques Rousseau. La ville non aimée, la cité idéalisée », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 29-46, p. 34.

³⁸⁴ Cicchetti Serge, *150 expériences de psychologie pour mieux comprendre nos semblables*, Paris, Dunod, 2007, p. 181-183.

³⁸⁵ Kahneman Daniel, Slovic Paul, Tversky Amos (eds.), *Judgment under Uncertainty: Heuristics and Biases*, New York, Cambridge University Press, 1982.

³⁸⁶ Jaggi Yvette, « Jean-Jacques Rousseau. La ville non aimée, la cité idéalisée », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 29-46., p. 30.

³⁸⁷ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 242.

De Neuchâtel, on ne saura, tout bonnement, rien. En revanche, Turin, qu'il découvre à l'âge de seize ans lui plaît tout particulièrement :

la première chose que je fis fut de satisfaire ma curiosité en parcourant toute la ville, quand ce n'eût été que pour faire un acte de ma liberté. J'allais voir monter la garde ; les instruments militaires me plaisaient beaucoup. Je suivis des processions ; j'aimais le faux-bourdon des prêtres ; j'allai voir le palais du roi ; j'en approchais avec crainte, mais voyant d'autres gens entrer, je fis comme eux ; on me laissa faire³⁸⁸.

Il se sent immédiatement intégré à la société à laquelle en quelques instants il s'identifie :

Quoi qu'il en soit, je conçus une grande opinion de moi-même, en me trouvant dans ce palais ; déjà je m'en regardais presque comme un habitant³⁸⁹.

Deux ans plus tard, découvrant Paris, si décevante, il se remémore Turin :

La décoration extérieure que j'avais vue à Turin, la beauté des rues, la symétrie et l'alignement des maisons me faisaient chercher à Paris autre chose encore³⁹⁰.

Mais peut-être faut-il voir en cela plus une curiosité liée à son jeune âge qu'un véritable sentiment positif envers la ville. Rappelons cependant que les courts extraits présentés ici sont écrits quelques décennies après que cette curiosité eut été satisfaite. On peut aussi voir en cela le fait que Rousseau est à un âge où il recherche activement encore la société et est prêt, voire volontaire, pour aller se mettre sous la protection d'un grand ou d'un puissant, de se faire bien voir, de se montrer faisant « belle figure », de se faire admettre :

Je passai plusieurs jours à me livrer uniquement au plaisir de l'indépendance et de la curiosité. J'allais errant dedans et dehors la ville, furetant, visitant tout ce qui me paraissait curieux et nouveau, et tout l'était pour un jeune homme sortant de sa niche, qui n'avait jamais vu de capitale. *J'étais surtout fort exact à faire ma cour (...)*³⁹¹.

Si, comme on l'a vu, le décor ou le milieu rejaillissent sur l'humeur, on voit à travers cet extrait, d'une part, la différence qu'il fait entre ville matérielle et cité politique et, d'autre part, le fait que Rousseau attribue des qualités à la ville parce qu'il est en de bonnes dispositions. En retour, Turin lui renvoie une bonne image de lui-même.

D'autres villes lui plaisent : Chambéry, Annecy parce qu'elles sont des lieux qui le rapprochent de Mme de Warens, sa dame de cœur. Il y a aussi et surtout Vevey³⁹² :

J'allai à Vevey loger à *La Clef* et pendant deux jours que j'y restai sans voir personne, je pris pour cette ville un amour qui m'a suivi dans tous mes voyages et qui m'y a fait établir enfin les héros de mon roman³⁹³.

Ces premiers éléments indiquent que son amour de la campagne n'empêche pas Rousseau d'apprécier la ville, du moins certaines. Mais on a déjà des éléments pour distinguer vers quel type de ville va sa préférence : ces descriptions et les éléments d'analyse que nous proposons

³⁸⁸ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 119.

³⁸⁹ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 119.

³⁹⁰ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 251.

³⁹¹ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 120. C'est nous qui soulignons.

³⁹² Aujourd'hui Vevey.

³⁹³ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 241. Le nouveau roman qu'il évoque est *La Nouvelle Héloïse*.

montrent la dichotomie entre la ville et la cité et la partition entre grande ville et petite ville sa préférence allant à cette dernière. Aimer une ville n'est pas aimer la ville, ni aimer toute la ville, moins encore aimer tout de la ville. Cela introduit la nécessité de construire des figures de villes, dont les représentantes concrètes ou plus exactement des représentations de ces représentantes participent avec plus ou moins de force à la construction du rapport affectif à la ville. Les deux figures de la ville et de la cité apparaissent comme les bases de notre deuxième niveau de lecture.

Deuxième niveau de lecture : la ville non aimée, la cité idéalisée, une approche politique

Le deuxième niveau invite à se poser une question : finalement de quoi s'agit-il ? De quelle ville s'agit-il quand on dit que Rousseau l'aime ou ne l'aime pas ? Dans l'analyse précédente qui est plus un recensement des descriptions que donne l'auteur et parfois de ses impressions, il s'agit d'objets uniques (Turin, Lyon, Paris, Vevay...) mais dans lesquels il est fait état, tour à tour, des aspects matériels (par exemple, le caractère sordide des faubourgs parisiens), d'aspects sociaux (la misère dans ces faubourgs, les gens qui y vaquent...), l'aspect relationnel (la nécessité d'un protecteur, les rencontres qu'il fait...), ou encore l'aspect politique et sociétal, c'est-à-dire à la fois la nécessité ou la difficulté de s'intégrer à cette société urbaine, d'en être, et, d'un autre bord, les capacités de la cité à intégrer ou non la personne, de façon à obtenir et faire perdurer une véritable communauté. Dans ses *Confessions*, Jean-Jacques mêle tout cela, d'une part, parce qu'il n'est pas spécialiste de l'urbain et que ce n'est pas son propos, d'autre part, parce qu'il est trop centré sur lui-même au point d'ajouter, parfois, de la confusion à la réalité qui l'entoure, enfin parce que cette réalité est ainsi mélangée, les différentes dimensions se répondant souvent, se contredisant parfois. On peut démêler cela et c'est le travail qu'a effectué Y. Jaggi³⁹⁴. Elle pose ainsi les termes du débat visant à qualifier les rapports, dans un sens non exclusivement affectif, qu'entretient Rousseau avec l'urbain : *La ville non aimée, la cité idéalisée*. Au-delà du titre, nécessairement réducteur, qu'elle propose, elle accorde, comme nous l'avons fait précédemment, une nuance dans le propos de Rousseau, spécifiant qu'il apprécie certaines villes mais concluant néanmoins que « Rousseau n'a donc pas aimé les villes »³⁹⁵.

Il faut préciser le sens que prend ici le terme « ville » car l'intérêt porte sur la différenciation qui est faite entre, d'une part, la ville matérielle et, d'autre part, l'urbain dans ses aspects non matériels, c'est-à-dire, selon cette auteure, la morale – une morale qui réprouve la ville – et le politique : l'organisation de la ville par, avec et pour les citoyens, ceux du Rousseau philosophe, non du Rousseau introspectif. Cependant, Rousseau condamnant certaines villes notamment parmi les plus grandes fait aussi bien

la critique morale de la grande ville "pleine de gens intrigants" et de son ambiance délétère que l'apologie sociopolitique de la petite ville et de sa société paisible³⁹⁶.

Ainsi, la grande ville, par sa taille, par les mœurs qui lui sont spécifiques du fait de l'anonymat contraire au contrôle social que Rousseau apprécie, par les jeux malsains de

³⁹⁴ Jaggi Yvette, « Jean-Jacques Rousseau. La ville non aimée, la cité idéalisée », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 29-46.

³⁹⁵ Jaggi Yvette, « Jean-Jacques Rousseau. La ville non aimée, la cité idéalisée », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 29-46, p. 41.

³⁹⁶ Jaggi Yvette, « Jean-Jacques Rousseau. La ville non aimée, la cité idéalisée », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 29-46, p. 38.

pouvoir et de représentation qui conduisent l'homme à être faux, ne peut pas être une cité au sens politique du terme, encore moins le lieu d'une République chère à Rousseau. En revanche, la petite ville, outre le fait qu'il s'y sente personnellement plus à l'aise que dans les métropoles (mais moins qu'à la campagne), est parée de toutes les qualités politiques d'organisation matérielle et sociale car parée aussi de toutes les vertus morales permises par ce que nous pouvons appeler un effet de communauté. Morale et politique ne peuvent qu'aller de pair, vers une bonne gouvernance, terme qu'ose, à raison, Y. Jaggi³⁹⁷ tant la modernité du propos politique de Rousseau le permet.

Rousseau apprécie donc la petite ville, pour les qualités et l'ambiance qui découlent de sa taille car, ainsi, elle peut être en même temps une cité, au sens le plus noble du terme. Pour autant, cette évaluation positive de la petite ville n'est pas nécessairement d'ordre affectif, même si des aspects sensibles entrent en ligne de compte, dans la mesure où elle apparaît d'abord comme un instrument potentiel pour la mise au point et la mise en œuvre de sa philosophie politique. De ce fait, se met en place une certaine distanciation qui nous incline à penser que, affectivement parlant, la petite cité est neutre et politiquement positive car potentiellement utile à la mise en œuvre de son projet politique. Cette évaluation positive de la petite cité rejaillit affectivement sur la petite ville qui en est l'expression spatiale.

Ce détour par le politique n'ouvre pas directement aux secrets de l'affectivité qu'il peut porter ou non à telle ou telle ville, à la ville en général. Et si cela donne une indication et éclaire le troisième niveau tant il est difficilement soutenable de concevoir des Rousseau – le philosophe politologue, le moraliste, la personne, etc. – sourds les uns aux autres, c'est bien dans les bilans globaux qu'il fait de sa vie, c'est-à-dire notamment dans les *Confessions*, par la nature même de cet écrit, et dans *Les rêveries*, qu'il nous faut prioritairement chercher ce rapport intime qui s'alimente tant du ressenti que des réflexions les plus élevées : tous les Rousseau que l'on peut prendre plaisir à distinguer ne forment au final qu'un seul.

Troisième niveau de lecture : La force et la complexité du rapport affectif à la ville, une approche psychologique

Rousseau est un personnage jugé intéressant par la société de l'époque, intellectuellement brillant, cultivé, curieux. D'un autre côté, il a une certaine idée de lui-même, plus proche de l'ambition que de la prétention, néanmoins une opinion assez haut placée, comme en attestent les premières phrases de ses *Confessions*. Aussi, avant même son arrivée dans l'âge adulte, la ville l'attire-t-elle car elle apparaît avec une certaine force comme le lieu et l'outil de la réussite, quel que soit le contenu que l'on donne à ce terme. À 16 ans, alors qu'il est envoyé par Mme de Warens à Turin pour s'y faire convertir au catholicisme, il montre une certaine excitation non à la découverte de la ville mais à y être ou plus exactement à en être : il ne cherche pas tant les facilités – les aménités dirait-on aujourd'hui – offertes par la ville, ni principalement à lier connaissance, à se faire des amis, à deviser dans des face-à-face qu'à être connu de tous et surtout reconnu. Ce portrait de Rousseau va à contre-pied de l'image qu'on en a habituellement puisque, de fait, il recherche aussi la compagnie, mais cette image classique masque aussi cette recherche de notoriété dont les relations interindividuelles ne sont qu'un moyen. Cette excitation n'est pas de l'impatience puisqu'il apprécie grandement le voyage qu'il fait à pied pour atteindre la ville, mais à son arrivée, il nous fait – toute proportion gardée – l'effet d'un Rastignac qui aurait déclaré, à l'approche de la ville italienne,

³⁹⁷ Jaggi Yvette, « Jean-Jacques Rousseau. La ville non aimée, la cité idéalisée », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 29-46, p. 29.

« à nous deux, Turin ! ». Jean-Jacques n'est pas Eugène³⁹⁸ et, trois décennies plus tard, il écrira néanmoins :

Mon regret d'arriver si vite à Turin fut tempéré par le plaisir de voir une grande ville, et par l'espoir d'y faire bientôt une figure digne de moi, car déjà les fumées de l'ambition me montaient à la tête ; déjà je me regardais comme infiniment au-dessus de mon ancien état d'apprenti³⁹⁹.

La ville l'attire car elle est, selon lui, à ce moment-là de sa vie, le moyen le plus sûr de son ambition. Plus tard, en 1742, lors de l'un de ses voyages à Paris, bien qu'ayant été fortement déçu par l'aspect misérable de cette ville et du peuple, il aura ce même regard sur la ville comme unique possibilité de faire reconnaître l'utilité d'un nouveau système de transcription de la musique de son invention et l'ingéniosité de celui-ci et, bien évidemment, celle de son auteur auprès de la bonne société parisienne. Le résultat ne sera pas celui escompté.

Plus généralement, la ville lui est nécessaire, objectivement si son objectif est d'atteindre ce que lui indique son ambition, mais, de façon moins rationnelle son ambition l'amène à survaloriser la ville, ce qui entraînera par la suite des déceptions. Et il faut bien ajouter aux qualificatifs que nous lui avons attribué précédemment d'autres pour compléter le portrait : Rousseau est extrêmement timide, il le sait et le regrette ; il est aussi trop sérieux dans le sens où il prend tout à cœur, au pied de la lettre, au premier degré ; sa sensibilité l'amène à manquer cruellement d'humour⁴⁰⁰, ce qui exacerbe celle-là. Bien qu'intellectuellement brillant, il ne sait pas briller dans les salons, dans cette société faite d'artifice, composée de contradicteurs et d'éventuels protecteurs, devant les femmes et notamment les Parisiennes (de ce point de vue, il préfère très nettement la compagnie des jeunes filles de bonne famille, bourgeoises ou nobles mais en tout cas provinciales). Bref, il ne sait y faire, il se montre maladroit, plein de gaucherie, au mieux réservé, au pire ridicule. En face, bien sûr, ce sont railleries, moqueries dont il est l'objet le plus amusant puisqu'il ne sait y répondre, pièges volontaires ou non mais dans lesquels il tombe... L'accumulation de ce qu'il considère comme des manques de respect ou des rebuffades, associée chez Rousseau à une tendance à la dramatisation, conséquence de son manque d'humour, voire une tendance à la paranoïa, l'amènera à conclure au complot de la société contre lui, par le bras armé que représente la « coterie holbachique⁴⁰¹ ». Or cette société, c'est la société urbaine et s'y trouvant, volontairement ou par concours de circonstances, deux stratégies s'offrent à lui : le silence, l'absence de réponse, ce qui ne fait qu'attiser les attaques, et la fuite. En 1752, il ne se rend pas à une invitation du roi de France à lui présenter un de ses pièces de musique, s'ôtant ainsi la possibilité d'une pension ! Subir, fuir amènent Rousseau à détester cette société urbaine.

Jean-Jacques Rousseau se trouve ainsi dans une position intenable : il apprécie la ville car il en a besoin et même l'aime car elle sert son ambition et, par conséquent, l'image qu'il a de lui, mais il la déteste car elle lui montre qu'il n'a pas les moyens de pénétrer et d'utiliser à son avantage cette société urbaine : elle lui renvoie l'image d'un incapable, ce qui lui est d'autant plus insupportable étant donné l'image qu'il se fait de lui-même et qui n'est pas fausse non plus. Cette situation est d'autant plus complexe que, non seulement, Jean-Jacques Rousseau

³⁹⁸ Il ne s'agit pas de faire de Jean-Jacques Rousseau un précurseur de Rastignac mais de montrer que cette dimension est elle aussi présente chez l'auteur des *Confessions*.

³⁹⁹ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 101.

⁴⁰⁰ Jaggi Yvette, « Jean-Jacques Rousseau. La ville non aimée, la cité idéalisée », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 29-46.

⁴⁰¹ C'est ainsi qu'il nomme l'ensemble des personnes supposées fomenter un complot contre lui et dont d'Holbach serait le chef de file.

aime *et* en même temps déteste la ville l'enfermant dans un système de double contrainte⁴⁰² sans solution, mais de plus il la déteste *parce qu'*il l'aime : s'il n'avait pas cette ambition, il ne l'aimerait pas et, de fait, n'aurait pas à la détester puisqu'il n'y aurait pas d'enjeu, puisque lui, Rousseau, n'en serait pas l'enjeu. À l'inverse, il aime la campagne pour des raisons univoques, simples et que les interactions entre elles renforcent. La ville révèle ainsi le décalage – important chez lui – entre ce qu'il est et ce qu'il voudrait être, aux yeux des autres mais surtout à ses propres yeux. Et ce décalage ne peut être que difficilement réduit et le rapport affectif qu'il entretient de façon complexe, changeante et contradictoire ne correspond évidemment pas à l'image, parfois caricaturale, qu'on veut bien donner d'un Rousseau uniquement chantre du champêtre. On note ici, au-delà de la complexité du personnage et de la situation dans laquelle il se trouve, la complexité inhérente au rapport affectif, que ce soit envers la ville ou tout autre objet, de la construction jamais achevée de ce rapport affectif, résultats de facteurs contradictoires et concomitants et – et c'est là la définition que nous donnons de la complexité – se renforçant (et non s'annihilant comme le ferait supposer une mécanique non complexe). On est typiquement là dans un cas de *self-deception*⁴⁰³.

Rousseau trouvera néanmoins un moyen de réduire ce décalage sans renoncer à son ambition, avec plus ou moins de bonheur. Ce moyen est l'écriture : esprit lent, comme il le dit lui-même, le rythme de l'écrit (de la production à la lecture en passant par la diffusion) lui convient mieux que celui de la discussion et de la dispute qui, de plus, se font sous le regard des autres.

Cette lenteur de penser, jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté : elles y circulent sourdement, elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; et, au milieu de toute cette émotion, je ne vois rien nettement, je ne saurais écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille, chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement, et après une longue et confuse agitation [...]. De là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits, raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée [...]. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main, vis-à-vis d'une table et de mon papier : c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois [...] que j'écris dans mon cerveau⁴⁰⁴.

Ce rythme est aussi celui qu'il apprécie dans la campagne et dans les voyages à pied. La feuille, comme le paysage, permet d'être face à soi-même, d'éviter la possibilité de friction directe avec autrui : le contradictoire est ainsi mis, provisoirement, à distance par le papier, non que Rousseau refuse la contradiction, plutôt les artifices de la rhétorique et cette mise à distance devient aussi géographique et explique ainsi, en partie, les nombreux déplacements de Rousseau et l'isolement qu'il semble apprécier et qu'il symbolise par la localisation qu'il affectionnera tout particulièrement dans les îles (des îles Borromées à l'Angleterre en passant par l'île de Saint-Pierre). Cette stratégie de mise à distance fonctionnera d'ailleurs très bien comme en atteste la première phrase des *Rêveries*.

Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même.⁴⁰⁵

⁴⁰² Cette formule, ou *double bind*, désigne une situation d'une personne telle que celle-ci ne peut échapper à l'une ou l'autre des deux contraintes composant cette situation et n'a donc pas de solution pour ce qui apparaît finalement comme un problème. Cette notion a été développée notamment par l'École de Palo Alto (Watzlawick Paul, Weakland John, Fisch Richard, *Changements, Paradoxes et psychothérapie*, Paris, Seuil, 1975).

⁴⁰³ Dupuy Jean-Pierre, « Temps et rationalité », dans Frydman Roger (dir.), *Quelles hypothèses de rationalité pour la théorie économique ?*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 69-104.

⁴⁰⁴ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 182-183.

⁴⁰⁵ Rousseau Jean-Jacques, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972, p. 35.

Ce sera l'histoire qui lui procurera cette reconnaissance si recherchée.

Ce troisième niveau de lecture montre la complexité du rapport affectif à la ville et chacun des éléments du triptyque j'aime / je n'aime pas / je suis indifférent doit se comprendre de façon idéal-typique, et les réalités correspondantes les plus proches sont au final toujours possiblement mêlées aux deux autres. Rousseau s'extrait néanmoins de la situation paradoxale dans laquelle il s'est mis, autrement que par le truchement de l'écriture : par la raison, il reprend la main et de passif redevient acteur de lui-même. Cet être à la sensibilité à fleur de peau et sans doute fragile de ce fait est aussi un être éthique.

Quatrième niveau de lecture : Rousseau aime la ville, mais s'en méfie, une approche éthique

Le quatrième niveau de lecture est celui d'une re-intellectualisation que fait Rousseau de sa situation et donne un principe d'action qu'il tire aussi de la connaissance qu'il a de la société et surtout de lui-même par l'introspection dont il est capable. Le troisième niveau portait principalement sur ce qui l'affecte sensiblement et les conséquences de cette sensibilité, c'est-à-dire les réactions – sur le vif – et les sentiments que cela lui inspire. Mais en même temps, il ne se laisse pas faire. Sensible à l'environnement, il l'est aussi vis-à-vis de lui-même et dispose de la capacité à s'analyser et, se connaissant, il élabore un système moral pour vivre en bonne société avec les autres⁴⁰⁶ mais surtout pour bien mener sa vie *malgré lui* : il sait être son principal ennemi et s'en méfie. Dans le niveau de lecture précédent, nous avons examiné un Rousseau passif, soumis à ses passions, suivant les élans de son cœur, agissant sur des coups de tête. Ici, il reprend le dessus sur lui-même et sa raison semble l'emporter et fait de lui l'acteur de sa propre vie.

Rousseau n'a pas écrit de traité de morale mais l'ensemble de son œuvre montre une réelle préoccupation pour cette question accentuée par la difficulté de l'auteur à vivre en société, en relation avec autrui. Dans les *Confessions*, en quelques paragraphes, il nous fait part de son grand principe moral : il suffit, par anticipation de ne pas se mettre dans une situation telle que l'on y serait amené, par penchant, à faire quelque chose que l'on réproouve. Il ne donne pas explicitement ce qui est bon ou ne l'est pas, laissant à chacun de se forger son opinion sur ces points dans le cadre nécessaire de la morale de son époque en France, en Suisse, en Angleterre... Il ne dit donc pas tant le contenu de la morale qu'un précepte pour s'y conformer sans trop de difficulté. Il donne de ce principe d'action trois formulations distinctes mais parfaitement cohérentes entre elles, les deux premières faisant d'abord référence aux relations à autrui et plus exactement dans les situations où les relations à autrui peuvent être problématiques sur un plan moral, la troisième étant plus générale.

J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la seule peut-être d'usage dans la pratique, d'éviter les situations qui mettent nos devoirs en opposition avec nos intérêts, et qui nous montre notre bien dans le mal d'autrui, sûr que dans de telles situations, quelque sincère amour de la vertu qu'on y porte, on faiblit tôt ou tard sans s'en apercevoir, et l'on devient injuste et méchant dans le fait, sans avoir cessé d'être juste et bon dans l'âme⁴⁰⁷.

La deuxième formulation renforce la première et précise que lui-même s'y conforme :

je me dérobaïs de toute ma force à des situations qui me donnassent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, et par conséquent un désir secret, quoique involontaire, du mal de cet homme-là⁴⁰⁸.

⁴⁰⁶ Au final, ce principe moral l'amènera, pour ne pas vivre mal avec les autres, à ne pas vivre avec eux.

⁴⁰⁷ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 96.

⁴⁰⁸ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 97.

Enfin, la troisième généralise le propos et explique, en passant de « faire du mal » aux autres à « mal faire », le bien-fondé de ce principe :

le sophisme qui me perdit est celui de la plupart des hommes, qui se plaignent de manquer de force quand il est déjà trop tard pour en user. La vertu ne nous coûte que par notre faute, et si nous voulions être toujours sages, rarement aurions-nous besoin d'être vertueux. Mais des penchants faciles à surmonter nous entraînent sans résistance ; nous cédon à des tentations légères dont nous méprisons le danger. Insensiblement nous tombons dans des situations périlleuses, dont nous pouvions aisément nous garantir, mais dont nous ne pouvons plus nous tirer sans des efforts héroïques qui nous effrayent, et nous tombons enfin dans l'abîme en disant à Dieu : "pourquoi m'as-tu fait si faible ?" Mais malgré nous il répond à nos consciences : "Je t'ai fait trop faible pour sortir du gouffre, parce que je t'ai fait assez fort pour n'y pas tomber"⁴⁰⁹.

La question est de savoir si la ville est l'une des représentantes de ce gouffre et si Jean-Jacques Rousseau peut être amené à y choir. La réponse est claire, elle se trouve dans l'Émile : ce sont les villes qui sont le gouffre de l'espèce humaine⁴¹⁰.

Notre hypothèse – mais il faudrait un entretien avec Rousseau pour, éventuellement, pouvoir la valider ou l'invalidier – est que Rousseau aime la ville, et il a une bonne raison pour cela : son ambition. En même temps, épris de liberté, il ne supporte pas l'obligation de courbettes, la flatterie, l'artifice et le faux-semblant, tout ce qui sonne faux à ses oreilles et qu'il considère comme une insulte à la nature humaine, foncièrement bonne. Ces courbettes sont pourtant utiles à qui cherche un protecteur lui offrant avec le confort matériel, le temps (pour écrire) et la reconnaissance sociale. Au final, il considère qu'entrer dans ce jeu de faux-semblants est mal et, ayant adopté la devise *Vitam impendere vero*⁴¹¹, empruntée à Juvénal, il ne peut ainsi se renier si ouvertement. Or, c'est la ville, par la société qu'elle abrite et concentre qui est le lieu de cette fausseté. Aussi, en accord avec son principe moral, il évite de se mettre en situation géographique (la ville) comme en situation relationnelle et sociale (la bonne société, la société urbaine), en cherchant à s'obliger à ne pas s'y rendre ni y demeurer, car s'il s'en méfie c'est parce qu'avant tout il se méfie de lui-même et de sa faiblesse de caractère vis-à-vis de son ambition qui l'amènerait à faire ce qu'il réprouve, tant pour les autres que pour lui. Il est tel un papillon attiré par la lumière au risque de se brûler les ailes mais un papillon qui sait ce risque et, par anticipation, cherche à s'en prémunir par un acte de volonté découlant d'une réflexion éthique en contradiction avec ses passions.

Un doute subsiste néanmoins : élabore-t-il ce précepte – que d'ailleurs il ne suit pas vraiment⁴¹² – suite à une véritable réflexion éthique qu'il applique au cas de la ville, traitant ainsi d'une situation géographique comme de toute autre situation ou bien forge-t-il ce précepte comme une justification *a posteriori* de son comportement et au final d'une forme de lâcheté qui le conduit à renoncer à son ambition ? Si le doute est permis, nous optons cependant pour la première solution dans la mesure où, bien que complaisant avec lui-même, il laisse des indices permettant de voir dans ce précepte le résultat d'une réelle réflexion éthique et non un subterfuge, ainsi que parce qu'il ne renonce pas à son ambition, mais seulement, partiellement, au moyen que représente la ville pour y répondre, se tournant vers

⁴⁰⁹ Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963, T.1, p. 108-109.

⁴¹⁰ Rousseau Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Flammarion, 2009.

⁴¹¹ Consacrer sa vie à la vérité.

⁴¹² Mais est-il possible de le suivre en toute circonstance ? On a d'ailleurs ici un cas de *pre-commitment*, c'est-à-dire le fait de se lier les mains à l'avance pour ne pas pouvoir choisir quelque chose que, sinon, on aurait peut-être choisie. C'est généralement traduit en langue française par pré-engagement. Le *commitment* – ou engagement – se fait en même temps que le choix problématique, alors que le *pre-commitment* se fait par anticipation (Elster Jon, *Le laboureur et ses enfants. 2 essais sur les limites de la rationalité*, Paris, Éd° de Minuit, 1986). Par nature, le *commitment* et le *pre-commitment* sont irrationnels dans la mesure où, par exemple pour Rousseau, s'il estime qu'il n'est pas bon pour lui d'aller dans cette société, il ne sert à rien de s'engager à ne pas y aller.

l'écriture. Cependant, si ce précepte fait suite à l'exercice de la raison, il apparaît clairement que celle-ci est aussi alimentée par l'expérience de la vie, par les ressentis et les impressions et, au final, par la tonalité affective complexe et contradictoire de ses relations avec la ville.

Conclusion

Jean-Jacques Rousseau est un fin manipulateur : par l'apologie qu'il fait de la campagne, qui repose néanmoins sur un fond sincère, il cherche, pour des raisons morales, à détourner ses lecteurs de la ville. Au-delà de la spécificité, l'exercice de décorticage d'un cas particulier à partir du matériau spécifique que composent ses propres écrits, sous-tendu par les apports théoriques des précédents chapitres et illustrant certains points de ceux-ci, permet ainsi de dépasser la spécificité du cas et contribue à la compréhension – certes encore très partielle – du processus de construction du rapport affectif à l'espace ainsi qu'à la connaissance des facteurs entrant dans cette construction. Ce qu'il importe de souligner, dans un premier temps et de façon assez générale, est la complexité qui se révèle tant dans le résultat de l'évaluation affective que la personne fait d'un lieu, d'un type de lieu, d'un type d'espace, d'une ville, etc., que dans l'imbrication des facteurs amenant celui-ci. La complexité globale de l'ensemble des facteurs entrant en ligne de compte dans la construction du rapport affectif à l'espace découle de leur imbrication et de leur mode de composition. Chez Rousseau, c'est visible tout autant pour l'espace champêtre que pour le milieu urbain. De plus, chacun de ces facteurs peut évoluer au cours de la vie de l'individu au point d'œuvrer dans deux sens contraires à deux périodes différentes. De ce point de vue, on peut noter chez Rousseau une évolution envers la ville : durant sa jeunesse, l'excitation de la découverte et le goût pour la nouveauté, à mesure de ces expériences, passant par la ville comme moyen de ses ambitions, se transforme en un rejet puis une forme de détestation de la ville pour enfin, lorsqu'il écrit ses *Rêveries*, une forme, sinon de réconciliation, du moins d'apaisement dans les relations qu'il entretient avec elle et, au travers, à la société : au final n'ayant plus de société, peu lui importe d'être ici ou là, gardant néanmoins sa préférence pour les paysages romantiques et bucoliques, tout en vivant à Paris ses dernières années.

L'imbrication des facteurs peut être analysée, à condition de procéder à un découpage qui nécessitera par la suite une synthèse, par trois liens. Premièrement, le lien qui existe entre politique et affectif : le politique, *via* les idéologies auxquelles adhère, consciemment ou non, explicitement ou non, et pour quelque raison que ce soit, l'individu, met en évidence des valeurs dont l'attachement qui leur est porté contribue à la construction du rapport à l'espace dans ce qu'il a d'organisationnel pour la société⁴¹³. Deuxièmement, le lien entre esthétique et affectif passe tant par les jugements de valeur esthétique que par le plaisir de la contemplation ou de l'observation, associé aux autres aspects sensibles et corporels et aux activités intellectuelles permises par ces lieux et s'y déroulant. Le résultat de l'analyse esthétique est l'indice d'un rapport à l'espace d'ordre affectif avec une intensité et une valence – positive ou négative – particulières. Le lien entre éthique et affectif passe, d'une part, par des jugements moraux qui révèlent plus une sensibilité ou une émotion qu'une réflexion éthique et, d'autre part, par la raison qui peut influencer l'évaluation affective, ce qui est le cas chez Rousseau, ou, au contraire, s'y soumettre. Dépassant néanmoins l'opposition raison-passion,

⁴¹³ L'hypothèse peut être faite ici du déclenchement d'une émotion spatiale, face à un paysage urbain par exemple, quand ce qui est offert à la vue par ce paysage donne une image concrète d'une valeur (esthétique, politique ou autre) à laquelle la personne est attachée. La personne a l'intuition de la correspondance entre une valeur abstraite et une image concrète. L'hypothèse complémentaire porte sur l'opposition entre la valeur et l'image provoquant ainsi une émotion négative, un rejet. Ainsi se ferait le lien – ou l'un des liens possibles – entre l'émotion instantanée et le long terme de l'attachement.

l'imbrication de ces deux pôles construit, avec d'autres éléments, le rapport affectif à l'espace et le rapport affectif envers certains types d'espaces ou de lieux.

Le plan plus intime du ressenti éprouvé affectivement face à un objet spatial montre sa complexité qui, alors, traduit des formes paradoxales de liens de causalité entre des contraires et même leur renforcement réciproques. Entrent alors en interaction non des facteurs relatifs à l'objet, la ville ou l'espace, mais à soi-même, mis en situation dans un espace ou une série de lieux donnés. Le cas de Rousseau est ici exemplaire dans la mesure où il projette sur la ville une image de lui-même, celle de quelqu'un ayant de l'ambition et où la ville lui renvoie une image, celle de quelqu'un qui ne parviendra pas à atteindre cette ambition, malgré la ville qui en est l'outil et à cause de la ville qui ne se laisse pas utiliser. Le soi est alors en jeu dans le décalage qui s'instaure entre les deux images. La ville fait alors office de miroir, certes déformant, mais cruel, montrant ce que l'on est et non ce que l'on aimerait être.

Chapitre 7 : Quand le cinéma contribue à l'affect des lieux

Georges-Henry Laffont

« Grâce au cinéma, (...) nos rêves sont projetés et objectivés. Ils sont fabriqués industriellement, partagés collectivement (...). Il faudra essayer de les interroger, c'est-à-dire de réintégrer l'imaginaire dans la réalité de l'homme »

Edgar Morin

La perte de confiance, l'inquiétude, les doutes ou encore la « fébrilité du marché » sont aujourd'hui, aux dires des analystes financiers et autres journalistes, les causes explicatives des prises d'intérêts sur les marchés boursiers, des coupes budgétaires dans les dépenses publiques ou encore des licenciements massifs auxquels nous assistons quotidiennement. Face aux émotions, la loi de l'offre et de la demande explique-t-elle encore le comportement « des marchés » ? De même, l'image de François Mitterrand et Helmut Kohl, main dans la main à Verdun est passée à la postérité alors que tous les accords – ou presque – entre la France et l'Allemagne furent signés dans l'indifférence la plus totale. Une action politique entre-t-elle dans l'histoire du fait de l'émotivité qu'elle suscite ? Ces deux exemples et les questions qu'ils soulèvent illustrent le fait que l'affectivité occupe une place capitale dans de nombreux domaines de nos vies. Qu'en est-il alors lorsque l'on cherche à comprendre ce qui nous lie aux lieux et plus particulièrement à l'urbain ? Cette interrogation n'est pas nouvelle et, déjà, en 1952, Dardel⁴¹⁴ postulait de « l'existence d'un lien quasi ontologique entre l'homme et l'espace » qu'il appelait géographicit , le rapport de l'homme au monde, s'inscrivant dans des lieux. « Endroit », « théâtre », « emplacement », « scène » sont précisément quelques-uns des synonymes de « lieu », caractérisés comme étant là ou quelque chose se trouve et/ou se passe⁴¹⁵. Dans un cas, il se définit de manière topographique, cartésienne, objective et signifie alors *topos* dans la mesure où il renvoie à une localisation. Dans l'autre, il est conditionné par ce qui s'y passe et ceux qui s'y trouvent, faisant écho à *ch ra* car il est chargé de prédicats. Approcher les lieux et plus encore le rapport qu'entretiennent les individus avec eux nécessite donc d'intégrer cette construction binaire à tout raisonnement.

Dès lors, sur la base de ces deux constats, pourquoi ne pas se risquer à affirmer que l'affectivité serait la face cachée du rapport à l'espace. Il existerait alors une relation particulière entre un individu et un lieu, fréquenté ou non, que l'on nomme rapport affectif au lieu⁴¹⁶, qui renvoie à une implication  motionnelle⁴¹⁷ ou encore à un lien cognitif ou émotionnel établi par un individu avec un espace particulier. Ces individus, multiples,

⁴¹⁴ Dardel Éric, *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, CTHS, 1952.

⁴¹⁵ Berque Augustin, « Lieu », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 555-556.

⁴¹⁶ Bochet Béatrice, *Le rapport affectif à la ville : essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2001.

⁴¹⁷ Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : conséquences urbaines et spatiales, le cas de Fort-de-France », *Annales de Géographie*, n 623, 2002, p. 73-85.

⁴¹⁷ Hummon David, « Community Attachment : Local Sentiment and Sense of Place », dans Altman Irwin, Low Setha (eds.), *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992, p. 253-277.

répétitifs ou absents donnent à ces lieux une valeur particulière, distincte de sa simple valeur utilitaire et chacun désire maintenir avec eux une certaine proximité ou une certaine distance. Ce rapport, dépassant l'attachement⁴¹⁸ au lieu, est le résultat de l'interaction entre souvenirs, mémoires, actes manqués ou non et projections, lié aux expériences survenues en des lieux précis ou lié à l'idée que se font les individus de ceux-ci. Ainsi, parler de rapport affectif consiste à prendre un point de vue global dépassant, tout en les synthétisant, les recherches portant sur la notion d'attachement, d'ambiance, sur les représentations, sur les sensations, la mémoire, l'apprentissage de la pratique des lieux, ici la ville. Ainsi,

introduire le terme d'affectivité, c'est reconnaître que la ville n'apparaît pas comme un objet de pure représentation, de représentation intellectuelle par exemple, mais comme un objet qui peut nous affecter profondément⁴¹⁹.

Dans ce cadre-là, une manière de rendre compte de cette quotidienneté de désirs, peurs, attentes, rêves ou aspirations revient à rechercher les images associées aux lieux. Cela peut se réaliser de deux façons : la première consiste à recenser par l'intermédiaire d'un média des archétypes qui s'organisent dans une sorte de typologie. L'objet d'observation étant le départ, la référence de l'image dans une conscience individuelle. La seconde renvoie, elle, au processus d'imagination individuel et collectif lui-même et vise à aborder une psychologie de l'espace par l'analyse des récits de vie individuels. Ces deux méthodes, complémentaires, ont un intérêt théorique et pratique. En effet, pour que cette recherche soit complète et puisse ériger le « rapport affectif aux lieux » en objet et le cinéma en élément central de méthode de recherche, il s'agira de dépasser ces formalisations phénoménologiques pour atteindre la connaissance la plus fine et la plus intime du rapport entre chaque individu et les lieux. Ici, nous proposons d'explorer une première facette, constitutive de l'objet « rapport affectif aux lieux », celle de la place de l'imaginaire, véhiculé dans la représentation cinématographique des lieux.

La thèse défendue est que le cinéma, combinant des dimensions informative (connaissances conférées aux éléments du film), symbolique (symboles liés aux genres, thèmes abordés et référentiel de l'auteur) et affective (il convoque la participation, les émotions et la sensibilité des spectateurs), peut être un outil participant à l'explicitation des soubassements psychanalytiques, individuels et collectifs, en un mot, la dimension socio-affective du rapport de l'individu au lieu.

Aborder le rapport affectif aux lieux nécessite tout d'abord de montrer en quoi l'imaginaire occupe une place particulière dans le psychisme de l'individu et quels rapports il entretient avec les lieux. Puis, il s'agira d'étudier les spécificités d'un média comme le cinéma au regard du psychisme humain et l'analyse de la dimension spatiale des sociétés. Enfin, grâce à un panel de films, ce chapitre présentera quelques archétypes de *chôresie* associés à des *topos*, des figures récurrentes ou spécifiques d'une modalité de rapport au monde à un temps donné de l'histoire de la société moderne.

Homo sapiens, homo demens... Homme spatial

L'homme se représente et présente symboliquement, par l'imaginaire, ses sentiments, ses rêves⁴²⁰ et désirs. Principe organisateur de la conduite humaine, l'imaginaire est le révélateur

⁴¹⁸ L'attachement au lieu est un lien positif entre un individu et un lieu spécifique, ce dernier constituant pour l'individu une extension du soi. Se forgeant au travers d'interactions répétées au cours du temps, l'attachement donne au lieu une valeur identitaire, distincte de sa seule valeur utilitaire.

⁴¹⁹ Ledrut Raymond, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973, p. 6.

⁴²⁰ Bachelard Gaston, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Corti, 1942.

des traits majeurs de la personnalité⁴²¹, mais aussi ciment de la société⁴²². L'imaginaire révèle la force, individuelle et collective, de création et de transformation du monde. Le psychisme humain se compose de deux volets en apparence antagoniques : la conceptualisation et la rêverie. L'une s'accomplit dans et par la science, l'autre dans et par la poésie. Diamétralement opposés en apparence, ces deux versants de la pensée n'en sont pas moins liés car sans « rêver de » ou « à » quelque chose, ce « quelque chose » ne peut être conceptualisé et réalisé. Le rêve précède la conceptualisation. Lorsque John Fitzgerald Kennedy décréta en 1962 durant son discours sur l'état de l'Union que l'homme irait sur la lune avant 1970, la réalisation de ce projet mobilisa le versant le plus rationnel, le plus scientifique, le plus pragmatique des chercheurs de la NASA, des militaires de l'US Air Force et des différents industriels associés. Or, du technicien qui riva quelques-unes des pièces du module lunaire à Neil Armstrong qui foula le premier le sol lunaire, de l'anonyme employé de l'agence spatiale qui déclencha le compte à rebours précédant le décollage de la fusée Saturn V au non moins anonyme quidam qui entendit la désormais célèbre phrase : « *That's one small step for man, one giant leap for mankind* », tous avaient imaginé ce que devaient être le voyage spatial vers la lune. Des textes anciens aux films de Georges Méliès, des illustrations de Chester Bonnestell aux nouvelles de Jules Verne, le rêve précéda et stimula cette décision prise sept ans avant que l'homme n'aille effectivement de la terre à la lune. L'homme est aussi bien *homo sapiens* qu'*homo demens*⁴²³. Les images constituent donc l'instance première de la pensée et l'imaginaire a sa propre grammaire, un processus qui crée, modèle, façonne, anime ces mêmes images. L'imaginaire donne un sens à l'action individuelle et collective. Mieux encore, l'un alimente l'autre. Les motivations et les comportements individuels comme l'établissement de l'ordre social se forgent tous deux dans et par l'imaginaire. De son côté, la société est instituée et constituée par des représentations oniriques qui structurent le lien social entre les individus. Alors, l'imaginaire s'apparente à une source d'énergie créative et/ou bloquante, où, néanmoins, l'homme puise pour construire son rapport au monde.

L'imaginaire produit donc des images qui imitent le réel tout en s'en détachant. C'est le fruit d'un dynamisme créateur par lequel la réalité perçue se trouve prise en charge et soumise à un régime métaphorique. Pour les rationalistes, l'image ne constitue que le degré le plus bas de ce qui peut exister : un simple reflet du monde sensible qui, par définition, n'entraîne que vers un univers trompeur et aliénant dans la mesure où une conséquence possible est d'éloigner l'individu de la réalité et le soustraire à ses occupations quotidiennes en faisant naître la fascination. Dans ce schéma de pensée, l'imaginaire condamne à l'inefficacité, invite à la rêverie et détourne du monde réel. Adossé à une technique artistique et industrielle, il devient « loisir de masse » avec pour finalité de divertir. Ce faisant, l'imaginaire éloignerait des difficultés du réel et empêcherait d'entreprendre quoi que ce soit pour changer ce monde. Cependant, en conduisant une analyse plus fine des productions oniriques individuelles et cinématographiques, on y repère les conséquences plus positives, dont la principale consiste à concevoir des articulations inédites, s'affranchissant de toute rationalité physique et temporelle, entre les éléments qui composent le réel. L'imaginaire fait alors bien plus que de reproduire plus ou moins simplement et plus ou moins fidèlement ces éléments. Ainsi

l'imaginaire invente plus que des choses et des drames. Il invente de la vie nouvelle, il invente l'esprit nouveau. Il ouvre des yeux qui ont des types nouveaux de visions⁴²⁴.

⁴²¹ Freud Sigmund, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.

⁴²² Castoriadis Cornelius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

⁴²³ Morin Edgar, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil, 1973.

⁴²⁴ Bachelard Gaston, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Corti, 1942, p. 22.

Dès lors, l'aspect positif de l'imaginaire et de l'imagination tient aux relations, aux associations ainsi produites et non aux éléments mêmes que tous deux relient. Dans la mesure où le rêve permet à chacun de se projeter hors du strict réel, il participe à toute action humaine. Toute situation, même la plus anecdotique ou la plus quotidienne, se révèle d'abord imaginée avant d'être prolongée par une situation vécue. L'action sur le monde vise à inscrire dans le réel ce qui d'abord s' imagine. En cela, l'imaginaire est nécessaire car il critique implicitement ce qui existe et permet à chacun de compenser ce que le réel peut avoir de décevant. Enfin, l'imaginaire dénote une incomplétude car il recèle la possibilité d'élaborer de nouvelles versions plus satisfaisantes du monde. En aucun cas passif, il invite, conduit et guide l'action ; l'imaginaire est le moteur, la dynamique de l'être et du corps social. N'est-ce pas parce que l'imaginaire entretient avec la réalité des rapports profondément dialectiques que le monde n'en finit pas de se transformer et de nier l'éventualité de sa propre disparition ? N'est-ce pas parce que l'imaginaire entretient avec la réalité des rapports profondément dialectiques que l'individu en use pour s'affranchir de sa peur primaire, celle de la mort, laissant la part belle au possible, lui permettant de se réaliser, et à l'étrange d'advenir ? Ce dynamisme se structure selon un cycle : des archétypes fondamentaux sont réactivés par des images originales qui façonnent l'inconscient collectif, fondement de toute création, et produisent à leur tour soit de nouveaux archétypes, soit de nouvelles modalités pour les anciens. Alors, pour comprendre ces images et la réalité des lieux, il faut se

placer délibérément dans ce que nous appellerons le trajet anthropologique, c'est-à-dire l'incessant échange qui existe au niveau de l'imaginaire entre les pulsions subjectives et assimilatrices, et les intimités objectives émanant du milieu cosmique et social⁴²⁵.

En tant que symboles, les imaginaires ainsi constitués, doivent être compris dans leur caractère fondateur de l'être mais aussi dans le rôle majeur qu'ils jouent dans la société⁴²⁶. L'analyse du processus d'imagination permet de saisir l'esprit des sociétés où, précisément, l'imaginaire se fonde comme la pratique et l'usage les plus réels, le teintant de rêveries polymorphes. *Chôra* et *topos* se retrouvent une fois de plus au cœur du sujet, celui du processus d'imagination, inhérent à toute forme de pensée.

Comble de l'ironie, la pensée ne semble pouvoir fonctionner sans procéder à des localisations et à des découpages qui dotent le monde des choses et des idées de leurs identités et de leurs sens. Cette vision est proche de l'anthropologie structurale⁴²⁷, pour laquelle penser revient à dessiner une géographie des concepts et à leur attribuer une place précise. La pensée serait donc topo-logique. Elle procède par métaphore spatiale, se définit topo-logiquement dans la pensée occidentale. Elle est rationnelle, constitutive d'un savoir ontologique et d'un savoir épistémologique. Le premier se consacre à déterminer le contenu de l'existence, alors que le second a pour but de légitimer le bien-fondé de ces énoncés ontologiques. Ces deux savoirs mettent en ordre et en œuvre ce mode de « pensée spatialisée ». Ainsi sont définies les identités des choses et des êtres selon un procédé qui attribue un sens au monde selon un ordre et des positions. La pensée construit une grille où les idées immatérielles mêlées aux choses matérielles doivent occuper une « région » spécifique, non équivoque et devenir « solides » par l'efficacité des limites assignées. Les schèmes mentaux dépendent de constructions spatiales ou spatialisantes⁴²⁸. La transgression semble difficile et pourtant l'imaginaire et le réel entrent perpétuellement en dialectique. Dans les rapports entre la conceptualisation et la rêverie, on retrouve la même chose qui se produit entre la *chorésie* et le *topos* du lieu. Si le

⁴²⁵ Durand Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969, p. 38.

⁴²⁶ Durand Gilbert, *L'imagination symbolique*, Paris, Presses universitaires de France, 1989.

⁴²⁷ Lévi Strauss Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974.

⁴²⁸ Moscovici Serge, *L'espace, le temps et le social*, Paris, Seuil, 1983.

sens et la valeur donnés à un emplacement ne peuvent totalement s'affranchir de sa localisation géographique, la pensée, même si elle spatialise tout, ne peut elle aussi s'affranchir de l'imaginaire et entraîne une confusion quant à la réalité des choses. Nulle part, l'on ne rencontre un agir libéré de la représentation et de l'imaginaire⁴²⁹.

Une longue marche ou la prise en compte des composantes émotionnelles dans l'étude des rapports homme/espace

Les sentiments et les émotions ont été convoqués dans un certain nombre de travaux sur les rapports qu'entretient l'homme à l'espace, et plus particulièrement à l'espace urbain. Il y eut tout d'abord l'approche spécifique de Sansot⁴³⁰, puis celles en termes d'ambiances⁴³¹ et plus récemment des approches dites sensibles qui allèrent jusqu'aux aspects relatifs aux neurosciences⁴³². Une autre piste à suivre est balisée par deux travaux. Ceux de Debord⁴³³ qui définissaient la psychogéographie comme l'étude des lois exactes et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus. Puis, ceux conduits par Robin⁴³⁴, qui exploraient cette étrange relation qui semble se nouer entre les individus et les villes qui habitent chacun autant que chacun les habite. Enfin, la philosophie, notamment les différents courants phénoménologiques, a apporté un éclairage particulier à la géographie des représentations par l'examen de l'habiter, à partir notamment des travaux de Martin Heidegger ou de Maurice Merleau-Ponty qui ont montré l'irréductibilité de l'habiter phénoménologique à l'habiter géographique et donc leur complémentarité dont les différentes dimensions n'ont que peu été investies⁴³⁵. De son côté, la géographie a, surtout avec les travaux de Bailly⁴³⁶, mis régulièrement à son agenda l'examen d'approches subjectives *via*, par exemple, la géographie des représentations, sans toutefois affronter directement la question affective. Ce n'est qu'avec le travail pionnier de Béatrice Bochet, en écho aux recherches sur l'amour (topophilie) et le désamour (topophobie) des lieux de Tuan⁴³⁷, que l'étude du rapport affectif aux lieux (urbains) est apparue comme un enrichissement conduisant même à un renouvellement par la prise en compte du fait que le monde humain était construit et vécu à travers les émotions. De manière complémentaire, des recherches menées sur les représentations antiurbaines s'orientèrent suivant l'hypothèse que l'hostilité à l'égard de la ville dans les sociétés occidentales constitue une tendance globale et multiséculaire qui a influencé et influence encore les pratiques territoriales, pratiques habitantes ou pratiques d'aménagement⁴³⁸. Partant de l'influence des représentations antiurbaines sur les modes d'habiter contemporains⁴³⁹, elle invita à creuser la question des « raisons » qui font que

⁴²⁹ Ricœur Paul, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986.

⁴³⁰ Sansot Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Armand Colin, 2004.

⁴³¹ Amphoux et alii, 1998, *La notion d'ambiance. Une mutation de la pensée urbaine et de la pratique architecturale*, Paris, PUCA, 1988.

⁴³² Damasio Antonio, *Le sentiment même de soi : corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob, 1999.

⁴³³ Debord Guy, « Théorie de la dérive », *Les lèvres nues*, n°9, 1956.

⁴³⁴ Robin Régine, *Mégapolis, les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009.

⁴³⁵ En philosophie, l'habiter fait référence à la notion heideggerienne de *Dasein*, littéralement « être-là », comme construction ontologique du sens de l'être dans son rapport au monde. Rapporté à la dimension géographique de l'existence, l'être-là est « habiter », c'est-à-dire « être-présent-au-monde-et-à-autrui », construire sa personnalité, déployer son être dans le monde qui nous environne et auquel nous apportons notre marque et qui devient nôtre (Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris, *Habiter, le propre de l'humain, Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007).

⁴³⁶ Bailly Antoine, 1995, « Les représentations en géographie », dans Bailly Antoine, Ferras Robert, Pumain Denise (dir), *Encyclopédie de Géographie*, Paris, Economica, p. 371-383.

⁴³⁷ Tuan Yi-Fu, *Topophilia: a Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*, New York, Columbia University Press, 1990.

⁴³⁸ Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

⁴³⁹ Berque Augustin, Bonnin Philippe, Ghorra-Gobin Cynthia, *La ville insoutenable*, Paris, Belin, 2006.

l'individu aime ou non la ville et à comprendre dans quelle mesure cela le pousse à ne pas l'habiter tout en la consommant. Un ouvrage, faisant suite au colloque « ville mal-aimée, ville à aimer », fut conçu comme un approfondissement collectif à travers différentes disciplines et aires géographiques de ce phénomène méconnu⁴⁴⁰. Les contributeurs de ces travaux partagent l'idée que négliger les composantes émotionnelles de la relation individuelle (intime) et collective (poids des idéologies, de systèmes de croyances, des symboles, des mythes) au monde, et *a fortiori* de la ville, revient à exclure un ensemble clé de relations à travers lesquelles les sociétés sont produites et vécues. Malgré ces avancées, il reste pourtant qu'aujourd'hui encore, sur le plan de l'étude des liens affectifs, les moyens d'analyse de la perception objective et subjective de l'espace urbain font défaut.

En ce sens, l'hypothèse

que la reconnaissance des dimensions émotionnelles de la vie et singulièrement de notre vie relationnelle à l'extériorité, que celle-ci soit environnementale ou sociale, et donc au cœur même de notre territorialité, est un moyen de connaissance, efficace et utile, conceptuellement et pratiquement pertinent⁴⁴¹

est partagée dans cette contribution. Si un tel travail semble convoquer les apports de la psychologie dans la mesure où il touche au fonctionnement de l'esprit, il n'est pas moins primordial d'activer une sensibilité et une imagination géographiques. Car travailler sur les relations émotionnelles de l'homme aux lieux, et plus généralement sur la manière dont l'espace dans ses contenus, son organisation, ses représentations orientent le psychisme et guident les actions individuelles et collectives, appelle à mobiliser des outils accordant une place prépondérante à la dimension spatiale des sociétés. Cela semble encore plus vrai lorsque l'objet étudié est le rapport affectif à l'urbain.

Imaginaire, représentations et pratiques urbaines

En ce sens, les apports de la psychologie cognitive et de la géographie des représentations ont certes déjà modifié la vision de la plupart des chercheurs sur la ville grâce à la prise en compte progressive du rôle de l'imaginaire dans les pratiques urbaines et de la nécessité d'intégrer les représentations individuelles et sociales dans l'analyse spatiale. L'imaginaire géographique est au cœur des rapports que les sociétés entretiennent avec leurs territoires⁴⁴². Ainsi, l'on connaît et reconnaît l'importance des dispositifs symboliques, des mythologies et leur influence sur les représentations et les pratiques de l'espace. Cet imaginaire spatial ne doit pas être renvoyé aux moments creux de la pratique des lieux, où chacun, dispensé de ses parcours et de ses gestes utiles, dispose de quelques heures pour retrouver ses rêves. Au contraire, il doit être saisi dans la nécessité même du rapport aux lieux, pratiqués ou non, comme les faisant être, au même titre que la trame concrète, matérielle, qui structure l'espace. Selon Augé⁴⁴³ un individu investira son imaginaire dans un lieu qui combinera trois dimensions : identitaire (on peut s'y définir à travers lui), relationnelle (on peut y lire la relation individu/lieu) et historique (on y retrouve les traces diverses d'une implantation ancienne, d'une filiation). Chaque lieu symbolise le rapport de chacun de ses occupants à lui-

⁴⁴⁰ Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.

⁴⁴¹ Bochet Béatrice, Racine Jean-Bernard, « Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse », *Géocarrefour*, n°2, 2002, p. 117-132, p. 127.

⁴⁴² Bédard Mario, Augustin Jean-Pierre, Desnoilles Richard, *L'imaginaire géographique : perspectives, pratiques et devenir*, Montréal, Presses de l'université du Québec, 378p.

⁴⁴³ Augé Marc, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

même, aux autres occupants et à leur histoire commune. Au-delà d'être une scène et un décor où se déploie la vie de chacun, la ville est un espace représenté au travers d'un ensemble d'habitudes et de moments affectivement chargés qui font système. C'est ce système qui fonde la relation affective qu'un individu entretient avec tous les lieux d'une ville à la fois partagée par tous mais individualisée dans la mesure où chacun la dote de frontières invisibles, de repères. Le second volet de ce système émotionnel est fait, d'une part, de rencontres et d'événements nourrissant le quotidien de chacun. En effet, bon nombre d'événements, un contact visuel avec une personne, la vue d'une scène dramatique, une rencontre imprévue ont un impact direct ou indirect sur la relation qu'un individu entretient à une ville et avec l'idée même de ville. Mais d'autre part, c'est aussi la recherche plus ou moins affichée d'expériences émotionnelles, d'un désir d'aventure et d'abandon, de plaisir et d'excitation d'être à un endroit précis. Ainsi, chaque individu ressent plus ou moins fortement de l'excitation, de la joie, de la sympathie, de l'enthousiasme, de la peur, de la haine, du dégoût... toute une palette d'émotions et de sentiments qui participe de ce rapport affectif.

La connaissance, l'appréciation et l'affinité avec un lieu et une ville se construisent par l'arpentage systématique, par la rencontre avec les habitants, par la lecture de l'histoire qui leur est associée. La dérive debordienne ou la flânerie « à la Benjamin », permettent tous deux à ceux qui pratiquent lieux et villes de se les approprier et de leur donner sens. Elles permettent aussi de les appréhender sous une forme qui peut aller jusqu'au rêve. Mais seul le cinéma, grâce au mélange de temporalités, de réel et d'imaginaire qui le caractérise, donne accès conjointement au temps et à l'espace sous une forme condensée. C'est cela qui permet souvent aux lieux et à la ville de se déployer sous des aspects littéralement jamais vus. Ainsi, dans un film, une ville est souvent bien davantage que la somme des fragments d'elle-même que le cinéaste a choisi de montrer. Elle se déploie certes dans le temps circonscrit du métrage mais le spectateur a le loisir de recomposer ou d'associer les lieux qu'il voit à d'autres films et d'autres villes. La ville filmée est donc une construction qui intègre aussi les vitesses, les différences de potentiel, les rythmes, les sons, c'est-à-dire une totalité, bien réelle celle-là, en perpétuelle expansion, jamais refermée, toujours en mouvement. Et c'est cette association entre ce que le réalisateur souhaite montrer de telle ou telle ville et ce que chaque spectateur convoque d'elle ou d'autres qui permet d'analyser la référence de l'image, c'est-à-dire la représentation cinématographique, présente dans une conscience. Cette référence participe au processus d'imagination individuel et collectif lui-même et vise à aborder une part de cette psychologie de l'espace qu'est le rapport affectif individu/lieu.

Le cinéma ou la mise en relation du réel et de l'imaginaire

Art du spectacle dont la paternité revient aux frères Lumière, le cinéma est l'art de mettre en scène : il ne montre pas, « il monte⁴⁴⁴ » la réalité multitudinaire de l'être. Il consiste autant en un rapport au monde qu'en un rapport de sujet à objet. Regarder un film revient à s'installer dans un monde cinématographiquement perçu et à subir la puissance de son effet d'aspiration

⁴⁴⁴ Le montage est, en audiovisuel, l'action d'assembler bout à bout plusieurs plans pour former des séquences qui formeront à leur tour un film. L'enjeu du montage est d'orchestrer les rapports entre les plans au-delà de leur simple juxtaposition afin de créer du rythme, du sens et donner une densité artistique. Il met en œuvre de multiples matériaux visuels (images de fiction ou d'archives) et sonores (bruitages, paroles, musiques, son d'ambiance, etc.) que l'on organise en tenant compte du facteur temps. Le montage a plusieurs fonctions : une fonction syntaxique, assure la création de relations conjonctives qui concernent principalement la temporalité (une action puis une autre), la spatialité (l'action se déplace d'un endroit à un autre) ou la causalité. L'élément essentiel de cette fonction est le raccord. Le montage assure également la création de ponctuations qui indiquent le passage d'une séquence à une autre. Une autre fonction importante est la fonction sémantique qui découle du principe qui veut que tout effet de montage soit producteur de sens (sens dénoté ou connoté). La dernière fonction, enfin, celle de la rythmique et de la plastique : le montage ne fait pas que produire du sens, il produit aussi des effets de rythme liés à la longueur des plans et une recherche esthétique liée à un travail d'opposition sur la couleur par exemple.

ontologique (il participe à l'étude de l'être en tant qu'être). Un métrage doit être appréhendé au travers de sa spécificité, de son inventivité, de son pouvoir de suggestion et de surprise. Le cinéma met non seulement en scène le réel, en enregistrant et en retranscrivant le monde, mais il met aussi en scène l'univers de chacun dans la mesure où le spectateur est actif. C'est précisément par cette participation que s'inscrit le subjectif de l'individu. En retour, ce même individu investirait les lieux du quotidien grâce à l'imaginaire révélé ou réactivé par le cinéma.

Le 7^e art s'apparente à une « vue de l'esprit » au sens où il met en images ce que le psychisme de chacun produit comme réflexion. Ainsi, non seulement il met en avant le rôle de l'imaginaire comme catégorie essentielle de la vie en société mais aussi la permanence et l'importance des rêves, désirs et aspirations, relevant tous de l'ordre du sensible et de l'affectif, dans la vie quotidienne. Le cinéma favorise la mise en relation du réel et de l'imaginaire par un état de double conscience où chacun, lucide quant à l'illusion cinématographique, en perçoit tout de même le dynamisme de la représentation d'une certaine réalité. Ainsi, chaque spectateur élabore sa propre projection en combinant les dimensions informatives (connaissances conférées aux éléments qui composent le film), symboliques (symboles liés aux thèmes abordés, référentiel de l'auteur) et affectives (sensibilité, émotions) du film. C'est grâce au croisement de ces trois niveaux qu'il devient possible de comprendre les projections que chacun élabore en tant que spectateur et la place que chacun donne à ces mêmes images ainsi produites.

Le cinéma permet une géographie qui dessine ses itinéraires imaginaires ponctués par des lieux (qu'il s'agisse de hauts-lieux ou de lieux plus anonymes), à l'instar des parcours que chacun trace avec les lieux fréquentés, évités ou imaginés du quotidien. Ces cheminements sont (ac)cumulatifs, recomposés au gré des expériences et les restituer ne devient possible que par une écriture fragmentaire et de superposition : liste de points de passage, de chute, de mouvements dans les rues, le tout en *travelling*. Parcours individuels et cinéma dessinent des méandres, des rives avec leurs haltes, leurs hauts-lieux, leurs échappées, leurs exceptions et se confondent, se nourrissant mutuellement l'un de l'autre. Toutefois, le cinéma apporte son supplément d'âme à la géographie des lieux fréquentés quotidiennement. Il leur donne une épaisseur par ce feuilletage labyrinthique d'images, de scènes, de bruits, de voix qui s'interpénètrent et peuplent l'imaginaire de chacun. Alors, si certaines images ont une impression de déjà-vu, cela n'est en rien contradictoire avec l'émergence de nouvelles créations, de nouvelles interprétations, de nouveaux montages opérés par chacun, par l'irruption de l'inconnu, de l'insolite, de l'étrange. Par conséquent, les lieux du quotidien se trouvent chargés de référentiels, de sémiotisations, de pluralisations de sens ou au contraire, de répétitions, d'images figées, de stéréotypes. En complément d'un imaginaire en perpétuel déploiement, se trouve donc un imaginaire du cliché, du second degré. Tout ce stock existant ou potentiellement existant reste en attente d'être lié. Ainsi, en tous lieux chacun dérive au gré du ressort premier des sentiments qu'est l'imaginaire. Se crée alors un ensemble de situations qui permet l'exploration psychogéographique⁴⁴⁵ des lieux. Le cinéma permet d'écrire cette cartographie sentimentale, cette cathédrale personnelle que chacun porte en lui.

Un objet et outil de l'analyse spatiale ?

Soja⁴⁴⁶ (1989) a essayé de comprendre comment s'intègrent les cartes mentales, les représentations, la fabrique d'image, dans la culture géographique. Davis⁴⁴⁷ a tenté de

⁴⁴⁵ Debord Guy, « Positions situationnistes sur la circulation », *Internationale situationniste*, n°3, Paris, 1959.

⁴⁴⁶ Soja Edward, *Postmodern Geographies*, London, Verso, 1989.

⁴⁴⁷ Davis Mike, *Au-delà de Blade Runner*, Paris, Allia, 2006.

pénétrer l'opacité de Los Angeles et revisité le diagramme de Burgess et les travaux de l'école de Chicago par l'entremise de *Blade Runner* (R.Scott, 1982). De manière collective et dans une démarche de géographie économique, certains ont abordé les rapports entre cinéma et géographie au travers de l'organisation et de la structuration du territoire engendrée par les réseaux de distribution⁴⁴⁸. Enfin, d'autres se sont récemment penchés sur une nouvelle forme de tourisme, appelée « ciné tourisme », induite par la publicité faite à un territoire par un film, en centrant leur étude sur la capitalisation que les institutions font d'une aura cinématographique d'une ville ou d'un territoire à des fins d'attractivité⁴⁴⁹. Quelle que soit l'approche, le cinéma, dans la mesure où il évoque la société, ses ressorts culturels et surtout les manières dont l'individu entre en relation avec l'espace, peut prétendre participer à l'analyse spatiale.

De manière générale, un film apporte une foule d'éléments à caractère spatial. Cependant, à la différence du documentaire, en tant qu'art se fondant sur l'illusion du réel, le cinéma n'est pas une simple oeuvre d'inventaire. Comme le soulignent si justement Girard et Daum,

le cinéma ne renvoie pas un paysage réel mais plutôt à une représentation mentale qui fonctionne comme un stéréotype pour le spectateur.⁴⁵⁰

Et cette représentation mentale peut prendre des libertés avec la réalité physique et géographique par rapport au paysage qu'elle est censée représenter. En effet, les nombreuses délocalisations des tournages pour cause d'interdictions politiques ou de réduction des budgets alloués aux films, ne restituent que faussement les caractéristiques physiques et sociales de l'espace où l'histoire du film est censée se dérouler. Almeria, en Andalousie, représentait les paysages de l'Ouest Américain dans les westerns de Sergio Leone et de ses héritiers. Les sites désertiques de Tataouine (Tunisie) ou de Ouarzazate (Maroc) furent utilisés pour figurer l'Arabie de *Lawrence of Arabia* (D. Lean, 1962), l'Egypte du temps des pharaons ou celle des années trente dans *The Mummy* (S. Sommers, 1999) ou encore la Terre Sainte des Croisades dans *Kingdom of Heaven* (R. Scott, 2005). Au-delà d'user de l'espace à des fins narratives, le cinéma lui accorde une place spécifique, relevant presque de la rhétorique. Par le choix de cadrages⁴⁵¹, de plans, en un mot par le biais des techniques qui lui sont propres, le cinéma va mettre en scène le rapport entre l'homme et l'espace.

Le plan au cinéma porte une charge symbolique à haute tension qui décuple aussi bien le pouvoir affectif que le pouvoir significatif de l'image.⁴⁵²

Que ce soit John Ford dans ses nombreux films, Michael Cimino (*Heaven's Gate*, 1980) ou Kevin Costner (*Dances with wolves*, 1990 et *Open Range*, 2003), l'immensité comme l'étendue de l'espace nord-américain y sont soulignées et l'isolement comme la solitude des pionniers y sont représentés, le tout dans une vision toute occidentale. Ces mêmes vastitude, démesure, rudesse ont conduit à un rapport de domination, à une nécessité de maîtriser les distances par le développement des réseaux ferrés et routiers, d'un développement urbain sans

⁴⁴⁸ Gérard Chantal, Perrut Jean-François (dir.), *Les cinémas multiplexes : de nouveaux territoires culturels ?*, Paris, L'Harmattan, 2005.

⁴⁴⁹ Laffont Georges-Henry, Prigent Lionel, 2011 « Paris transformé en décor urbain : les liaisons dangereuses entre cinéma et tourisme », *Téoros*, n°1, p. 108-119.

⁴⁵⁰ Girard Eudes, Daum Thomas, *La géographie n'est plus ce que vous croyez...*, Paris, Codex, 2010, p. 84.

⁴⁵¹ Le cadrage est la détermination d'un système conçu comme clos ou relativement clos, qui comprend tous les éléments (décors, objets, personnages), présent dans l'image. Il se rapporte à un angle de cadrage, renvoyant ainsi à un point de vue, celui du réalisateur. En plus d'être une technique, le cadrage est l'art de choisir les parties de toutes sortes qui entrent dans un ensemble.

⁴⁵² Morin Edgar, *Le cinéma ou l'homme imaginaire*, Paris, Éd° de Minuit, 1958, p. 144.

commune mesure avec celui connu en Europe aussi bien en termes de démographie que de forme urbaine. D'autres westerns, par moments les mêmes, montrent aussi de quelles manières l'espace peut avoir, par ses caractéristiques, des interactions plus psychologiques avec l'homme. Ainsi, dans *Dances with Wolves*, le lieutenant Dunbar, envoyé à sa propre demande à l'avant-poste le plus avancé des jeunes Etats-Unis, va entretenir des rapports fondés sur la curiosité, la crainte et l'émerveillement avec l'espace et les éléments qui le composent, que ceux-ci soient physiques (l'herbe haute où il aime se promener et caresser du bout des doigts), faunistiques (les liens qu'il tisse avec le loup qui rôde près de son campement) ou humains (tout d'abord avec des individus isolés puis avec l'ensemble de la tribu indienne voisine). D'ailleurs, sur l'affiche originale du film, il est écrit : « *Lt Dunbar is about to discover the Frontier... within himself* », ce que l'on pourrait traduire par le lieutenant Dunbar est sur le point de découvrir la Frontière... en lui-même. En cherchant cette lisière imaginaire où le monde (soi-disant) civilisé laissait place à la *Wilderness*, au sauvage, il se trouve en tant qu'individu. Dans la même veine introspective où l'espace tient le premier rôle, *Easy Rider* (D. Hopper, 1969) illustre le rapport à l'espace de la *beat generation*, *Duel* (S. Spielberg, 1971) représente la domination mécaniste de l'Amérique sur son espace mais aussi la nécessaire réactivation du mythe de l'ouest et *Into The Wild* (S. Penn, 2007) comme *The Road* (J. Hillcoat, 2009), illustrent que l'espace est, aux Etats Unis, la pensée même pour paraphraser Baudrillard⁴⁵³. C'est donc en accordant une place singulière à l'espace⁴⁵⁴ et aux rapports que l'homme entretient avec lui que le cinéma peut servir à l'analyse spatiale.

Lorsque l'homme spatial se met lui-même en scène

Si le cinéma renvoie inmanquablement au verbe « regarder », il évoque d'abord un déplacement. Car, avant de voir un film, il faut se rendre au cinéma, accepter d'abandonner pour un temps le monde quotidien réel. Le spectateur s'installe dans un autre régime de mobilité que celui qu'il suit dans sa fréquentation quotidienne des lieux. Il renonce - temporairement - à cette longue litanie de déplacements quotidiens pour se plier à une véritable prostration corporelle qui favorise une intense activité psychique et émotionnelle. Cet espace cinématographique est celui où l'on prend volontairement place - en tant que spectateur - au moment où l'on pénètre dans la salle de cinéma. Devenu spectateur, l'individu se métamorphose, tout heureux de se plier aux différentes prescriptions du dispositif filmique (non motricité, élévation du regard, démesure de l'écran, obscurité, etc.) qui lui livrera son plaisir. Ainsi, chacun va au cinéma en se mettant en situation

suyant une métonymie vraie, le noir de la salle est préfigurée par la « rêverie crépusculaire », préalable à l'hypnose aux dires de Breuer-Freud qui précède ce noir et conduit le sujet, de rue en rue, d'affiche en affiche, à s'abimer finalement dans un cube obscur, anonyme, indifférent, où doit se produire ce festival d'affects qu'on appelle un film.⁴⁵⁵

Le noir de la salle en fait un lieu qui autorise et, quelque part, abrite le plein déchaînement des désirs et des frustrations. Et lorsque le film commence, l'image capture le spectateur et fonde une relation intime entre le signifiant (projeté sur l'écran) et le signifié (ce que l'esprit projette sur ce même écran). Installé dans sa rêverie, le spectateur va mobiliser sa culture, son observation, son sens critique. Ce nouvel espace est purement communicationnel et fait dialoguer le film projeté avec le spectateur. C'est tout d'abord un espace textuel que le spectateur parcourt en tous sens avec ses yeux, sa mémoire, son savoir ; puis c'est un espace

⁴⁵³ Baudrillard Jean, *Amérique*, Paris, Grasset, 1986.

⁴⁵⁴ Gardies André, *L'espace au cinéma*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1993.

⁴⁵⁵ Barthes Roland, « En sortant du cinéma », *Communication*, n°23, 1975, p. 104-107, p. 104.

de l'énonciation, « *la situation d'énonciation filmique*⁴⁵⁶ » où le spectateur « rencontre » le film à travers un certain nombre de stratégies visant à le capter et, enfin, c'est l'espace du savoir spectatorial ou chaque spectateur mobilise ses connaissances pour prendre position par rapport à tout ce qui est énoncé. Dans la salle de cinéma et dans une moindre mesure devant un film, le spectateur n'est pas inactif et cette participation peut être stimulée par la mobilité de la caméra, la succession des plans, les rythmes propres au film, la musique, l'éclairage, l'angle de vue et le cadrage. Le 7^e art convoque une participation affective de la part du spectateur. Cette manifestation qui stimule l'âme, le cœur, les sentiments est ce qu'Edgar Morin appelle « *la satisfaction affective*⁴⁵⁷ ». En anthropologue, il définit une participation polymorphe se centrant sur les personnages, au besoin d'évasion (de soi et du monde) que propose le cinéma. Ces mêmes désirs, craintes, amitiés, amours sont des projections individuelles que chaque spectateur donne à un ou plusieurs personnages des films. Nous nous projetons en regardant un film, nous souhaitons nous fuir pour mieux nous retrouver. Comme le métro, la salle de projection et le 7^e art lui-même sont des moyens de transport. Grand voyageur, même s'il reste dans son fauteuil, le cinéphile identifie au premier regard la destination pour laquelle il embarque et en a souvent déjà une idée préconçue. Chaque plan fonctionne comme une métonymie de lieux, comme une carte postale en quelque sorte. Le lieu figure l'espace qui est un système abstrait en lui donnant une réalité tangible. Gardies postule que « *le lieu est la parole de l'espace*⁴⁵⁸ ». Il y a donc une distinction entre l'espace et le lieu. Alors que l'espace découle du « cognitif », le lieu lui, relève du « perceptible ». Par exemple, on conçoit l'espace du western, mais ce que l'on regarde palpiter dans la narration, ce sont ses lieux : le saloon, le fort, le campement indien, la banque, la prison, le canyon, le cactus, etc. Cet espace narratif constitue une construction, à laquelle travaille le film (en figurant les lieux) mais tout aussi activement le spectateur. Cela produit cette géographie sentimentale qui nous intéresse plus particulièrement. Ainsi, les lieux que chacun voit sur grand écran, sont potentiellement visibles « en vrai » et dans cette quête de satisfaction affective chacun y cherchera en retour les personnages de cinéma qui y sont associés : King Kong devra être accroché à l'Empire State Building, Amélie Poulain sera tapie dans un coin de la Gare de l'Est, enfin, Mastroianni et Ekberg pataugeront dans la fontaine de Trévise... Mais la magie opère aussi dans des lieux plus (cinématographiquement) anonymes où, pour cause de ressemblance avec ces lieux emblématiques, les personnages que chacun y croîsera se pareront des caractéristiques de ces personnages de fiction. Ainsi, certains pourront guetter en vain une apparition simiesque sur la tour Bretagne à Nantes, une jeune fille éperdue au pied du monumental escalier de la Gare Saint-Charles ou encore un couple improbable marchant dans la fontaine sise place des Terreaux, à Lyon. Par conséquent, c'est non le type de personnage en tant que tel qui fascine mais bien le lieu auquel on attache une figure emblématique ou caricaturale. L'espace-lieux (narratif) est l'un des principaux actants du récit filmique. Ce partenaire est à égalité du personnage avec qui l'espace entretient un échange constant de « valeurs » et qui constitue la dynamique même du récit.

Ce qui fonde le réseau des déplacements du héros, c'est moins le déterminisme de la consécution que la nécessité de se rendre en des lieux spécifiques pour y acquérir les valeurs dont il a besoin pour sa quête.⁴⁵⁹

Tout récit raconte, au fond, l'histoire d'un sujet (un personnage) dans ses rapports à un espace (des lieux). Dès lors, les lieux, tel qu'ils sont filmés, viennent à la rencontre du spectateur, le

⁴⁵⁶ Barthes Roland, « En sortant du cinéma », *Communication*, n°23, 1975, p. 104-107, p. 180.

⁴⁵⁷ Morin Edgar, *Le cinéma ou l'homme imaginaire*, Paris, Éd° de Minuit, 1958, p. 117.

⁴⁵⁸ Gardies André, *L'espace au cinéma*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1993, p. 86.

⁴⁵⁹ Gardies André, *L'espace au cinéma*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1993, p. 149.

parcourent, le traversent et le possèdent. Composés, décomposés, ils s'élaborent de manière interprétative en une série de strates, de plans de lecture, de niveaux de sens, de collages de fragments, de collections de moments qui donnent à ces mêmes lieux une certaine cohérence. Si un film relève de l'action d'un auteur qui organise les différentes strates énonciatives et les éléments d'ordre matériel autour d'une intention esthétique, il se réfère aussi à l'action du spectateur, chez qui la nécessité de construire sa propre narration permet de comprendre le récit en y recherchant une autre logique. Le cinéma revêt le double statut de langage individuel et universel, car pour comprendre un film, chacun mobilise un grand nombre d'organisations signifiantes relevant de sa perception, de son imaginaire, de sa relation aux images, de sa position sociale, intellectuelle et idéologique. Un film relève du domaine de la Lebenswelt (monde vécu), du flux de la vie, celui des visages, des foules, des gens qui se croisent, qui souffrent et qui espèrent. Ainsi, chaque spectateur ne se trouve ni devant l'écran, ni dedans : il devient l'écran et ne fait plus qu'un avec lui. Et, dans la vie quotidienne, chacun devient un *travelling* permanent, chacun fait son cinéma et est donc cinéma !

Sur cette base, il est possible de construire des « archétypes-lieux » tels que le cinéma les présente. Ces derniers illustrent des émotions (peur, curiosité, rejet, attirance...) et des sentiments (identité, appartenance...) qui sont au fondement et l'expression du rapport affectif entre un individu et un lieu. L'élaboration d'un « archétype-lieu » et/ou d'une figure composée d'un ensemble de lieux, synthétisant tous deux une manière d'être au monde, s'appuie, en s'en différenciant, sur le concept d'idéal-type.

On obtient un idéal type en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue (...) qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement pour former un tableau de pensée homogène. (...) L'idéal-type est un tableau de pensée, il n'est pas la réalité historique, ni surtout la réalité « authentique », il sert encore moins de schéma dans lequel on pourrait ordonner la réalité à titre d'exemplaire. Il n'a d'autre signification que d'un concept limite (Grenzbegriff) purement idéal, auquel on mesure (messen) la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments importants et avec lequel on la compare. Ces concepts sont des images (Gebilde) dans lesquelles nous construisons des relations en utilisant la catégorie de possibilité objective, que notre imagination formée et orientée, d'après la réalité, juge comme adéquate.⁴⁶⁰

Ici, le travail présenté se fonde sur l'hypothèse que le cinéma, en mélangeant réalité et imaginaire produit des instantanés (appelés ici figures ou archétypes-lieux) que notre imaginaire mobilise pour révéler et construire le rapport affectif qu'un individu peut avoir avec un ou plusieurs lieux.

Les visages de la modernité

La Révolution industrielle a enfanté le cinéma au moment même où émergeait un nouveau mode d'expérimentation du monde : la modernité⁴⁶¹. Il est possible d'avancer que cette dernière ait un rapport au monde fondé sur l'émancipation, la liberté et la création des cultures qui rompent avec les ordres établis. C'est aussi l'exaltation de la puissance du progrès technologique apparu avec la Révolution industrielle. La modernité se trouve mobilisée lorsque la perfectibilité de l'idée des choses devient une quête. L'habileté et la puissance de ce nouveau média à capturer, produire et expérimenter des images auprès du public contribua grandement à la constitution de cette modernité. Cet art synchronisa ses techniques narratives et de représentation avec l'émergence de ces nouvelles conditions de production des lieux.

⁴⁶⁰ Weber Max, *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965, p 181 et s.

⁴⁶¹ Ce terme est ici à prendre dans sa double acception : comme philosophie née des Lumières et comme terme souvent confondu avec modernisme mais dont il participe néanmoins à la définition.

La première de ces figures représente la quintessence de la ville industrielle où Paris et Berlin incarnent la métropole moderne. Taylorisme (modes de productions), fordisme (modes de consommations associés) et accélération dramatique des rythmes de vie la caractérisent. Le flâneur⁴⁶², qui instaure une certaine distance avec ce et ceux qu'il observe tout en étant doté de savoirs pour pénétrer et user à sa guise du labyrinthe que composent les différents lieux de la ville (lieu elle-même), en devient la figure comportementale emblématique. Si *Berlin, a symphony of a big city* (W. Ruttmann, 1927) a montré comment cette flânerie s'installait en ville, *Modern Times* (C. Chaplin, 1936) fut une critique acerbe des forces façonnant la société moderne (spécialisation et répétitivité du travail). Le taylorisme menaçait non seulement de « mécaniser » le travail mais aussi de compromettre toute vie sociale, toute vie urbaine. La modernité naissante, industrielle et industrielle colonisa et revendiqua un haut lieu : la gare. Les peintres impressionnistes investirent ce lieu, rendant compte ainsi de cette modernité naissante, et en 1895, les frères Lumière filmèrent l'arrivée d'un train en gare de La Ciotat. Depuis, la gare symbolisa, pour tout individu qui la traverse, la foule, l'activité et relève souvent du registre de l'image d'Épinal : des bruits, de la magie, une architecture riche de verre, de pierre et de fer (*Un Long Dimanche de Fiançailles*, J.-P. Jeunet, 2004). Devenue aujourd'hui quelque peu « banale », bien souvent simple lieu de passage pour se rendre d'un point de départ à celui d'une arrivée, elle fascine toujours, attire par le gigantisme de ses proportions, son architecture de verre et de métal qui renvoient directement à l'ère industrielle et à ses promesses plus ou moins tenues (*Steamboy*, K. Otomo, 2004).

Face à la modernité naissante et omnipotente, apparaissent les contre-utopies, ramassées en une seconde figure. Là, deux films font référence, *Metropolis* (F. Lang, 1927) et *Brazil* (T. Gilliam, 1984). Dans *Metropolis*, la cité dépeinte prend les traits d'une ville machine qui broie dans ses souterrains une population d'esclaves modernes au profit d'une caste de privilégiés : une transcription brutale et verticale de la ville industrielle. Sa partie haute, faite de terrasses inaccessibles, représente les beaux quartiers. Sa partie basse, ramassée en un monstrueux et terrifiant sous-sol, symbolise les périphéries industrielles. Dans *Brazil*, adaptation délirante de 1984 de George Orwell, l'on y voit une société où s'exerce un contrôle total de ses habitants par les classes dirigeantes. La figure habitante de cette modernité orwellienne est représentée par un homme mécanisé. La bureaucratie et les classes dominantes ont fait des êtres humains des machines. Son haut lieu est la tour. Objet solitaire et isolé, elle symbolise le lieu de pouvoir. Le rapport à la tour est celui de la méfiance, du respect, de la révérence, de l'autorité et d'un contrôle, larvé mais présent, de la société que l'on retrouvera dans d'autres films (*Immortel*, E. Bilal, 2004 ; *Watchmen*, Z. Snyder, 2008).

Aux dystopies succède une modernité plus cynique. Cette représentation se fonde sur les films de Jacques Tati que sont *Mon oncle* (1958) et *Playtime* (1967). Tous deux montrent la lente substitution d'un mode de vie par un autre. En complément à l'édification des premières critiques des conditions de travail, du rationalisme scientifique, du contrôle de toutes les activités humaines, de la standardisation et de la discipline, ces œuvres pointent la désillusion de l'architecture et de l'urbanisme modernes⁴⁶³. La figure comportementale emblématique devient alors celle d'un être désabusé. Un désenchantement général s'empare des années 1960

⁴⁶² La flânerie parisienne émerge au XIX^e siècle, en même temps que le phénomène de la grande ville moderne. Pour Louis Huart (Huart Louis, *Physiologie du flâneur*, Paris, Aubert, 1841), la flânerie est définie comme l'apanage de la différence humaine, parce qu'elle est désintéressée, sans but et sans projet. Ainsi, la jouissance de la flânerie est d'abord voyeur : sur les grands boulevards, chacun devient l'objet d'un spectacle pour l'autre. Walter Benjamin, dans une étude d'inspiration marxiste qui a fait date (Benjamin Walter, *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Payot, 2002), interprète ce spectacle comme une contemplation esthétique de la marchandise (matérielle et humaine) et l'associe aux transformations sociopolitiques de la grande ville au milieu du XIX^e siècle.

⁴⁶³ Martouzet Denis et Laffont Georges-Henry, *Tati, théoricien de l'urbain et Hulot, habitant. Le cinéma comme critique des théories urbaines et urbanistiques*, L'Espace Géographique, n°2, 2010, p. 159-172.

alors que les villes se renouvellent par la destruction de tout un bâti traditionnel et que d'autres, nouvelles, sortent de terre. L'anonymat des formes et le zonage des fonctions s'installent durablement dans le paysage et les pratiques urbaines. Cette critique passe, dans *Mon Oncle*, par l'affrontement très caricatural entre deux modes de vie et leurs hauts lieux respectifs : le quartier et la maison. Le premier mode de vie, rassurant, s'épanouit dans le bourg de Saint-Maur. M. Hulot y réside dans un immeuble improbable, au cœur d'un quartier paisible peuplé par une population sans cesse occupée à diverses tâches et distractions. Le second, effrayant, étale sa discipline et son ennui dans la banlieue résidentielle bourgeoise de Créteil. M. Arpel, beau-frère de M. Hulot, y réside dans une maison froide, aseptisée, au cœur d'un quartier nouveau, moderne et lisse où se croisent mécaniquement des icônes de la modernité. Deux visions radicalement opposées. Dans *Playtime*, il n'y a ni *topos* ni *chôra*, il n'y a pas ou peu de lieux ! Ne reste que la fonction dévolue à chaque espace aménagé : travailler (dans des tours de verre où se mire un Paris insaisissable et absent), se divertir (dans des restaurants codifiés), se déplacer (dans des bus ou des voitures mais toujours en suivant le marquage au sol), se loger (dans des cubes anonymes et identiques offerts aux regards extérieurs). Tout n'est plus qu'homogénéisation, répétition, banalisation. Seule l'intrusion de M. Hulot dans ces « non lieux » viendra leur donner identité et valeur. C'est la banlieue qui revêt le statut d'archétype de cette modernité cynique. Mais comme pour dérouter chercheur et lecteur, cette même banlieue peut être assimilée à une figure illustrant et cristallisant la transition entre un rapport au monde et un autre, tant et si bien que sa mobilisation peut être multiple dans le cinéma du fait des réalités sociales et spatiales qui y sont associées.

En effet, en une succession de films, le cinéma s'est approprié ce lieu comme nul autre art ou média : de la « banlieue plaisir » des bords de Marne (*Casque d'Or*, J. Becker, 1952) au quartier populaire des usines et des faubourgs (*La Belle équipe*, J. Duviols, 1936), des fortifs des « Apaches » (*Porte des Lilas*, R. Clair, 1957) aux villes nouvelles (*Le Pacha*, G. Lautner, 1968), et ce jusqu'aux cités en ébullition (*La Haine*, M. Kassovitz, 1995). De bucolique, insouciant, associée aux canotiers et aux guinguettes, la banlieue va incarner le lieu de la subsistance, de la lutte et du sombre destin individuel et collectif de la classe populaire (*Le Jour se lève*, M. Carné et J. Prévert, 1939). Puis, s'installe l'imaginaire d'une toute autre banlieue où s'impose dans le paysage un nouveau haut lieu : les grands ensembles (*Archimède le Clochard*, G. Grangier, 1958 ; *Le Chat*, P. Granier-Deferre, 1971). L'habitant de la banlieue n'incarne plus l'ouvrier qui lutte, résiste, s'adapte, il devient le clochard ou le marginal, un personnage anarchiste et décalé, inadapté, étranger au monde en construction qui l'entoure. L'*American way of life* étend progressivement sa domination en tant que modèle sur l'ensemble du globe. Face à cela, l'homme devient peu à peu incapable d'assurer un lien avec cette modernité protéiforme qui l'entoure.

Chaos, hétérogénéité, morcellement ou les expressions d'un nouveau rapport au monde

C'est dans ce contexte que le postmodernisme⁴⁶⁴ émerge comme mode de rapport au monde. Il va lui aussi construire ses figures et ses hauts lieux. Il se caractérise par une crise de la connaissance et de la représentation et prône l'éradication de l'histoire au profit d'une médiation de la vie par la technologie. La postmodernité naît de l'acceptation que la frontière entre le réel et le simulé n'est plus aussi clairement définie qu'auparavant. Les lieux ne sont plus visibles et compréhensibles comme un panorama figé mais comme un montage

⁴⁶⁴ Mouvement philosophique et intellectuel de la fin du XX^e siècle développé notamment par Lyotard, Derrida, Baudrillard, Augé, Virilio, Koolhaas. Il tente, après l'effondrement des idéologies, de s'inscrire dans le prolongement du structuralisme et du déconstructivisme tout en critiquant l'héritage du freudisme et du marxisme.

frénétique d'images que l'on compose à l'infini. À ce titre, Jameson⁴⁶⁵ s'attacha à démontrer que la ville et la société modernes ne sont plus propices au flâneur baudelairien cher à Simmel⁴⁶⁶ qui avait défini la modernité. Los Angeles est souvent perçue comme une ville archétypale de la postmodernité et celle de *Blade Runner* s'apparente à son « cauchemar ». L'ensemble des lieux présentés possède tous les traits urbains, les conditions de la postmodernité : chaos, hétérogénéité et morcellement. La ville postmoderne devient celle du cyborg⁴⁶⁷, figure du post-modernisme par excellence. Cet être nouveau équivaut à une image condensée d'imagination et de réalité matérielle. Ce *cyborg* (tour à tour esclave puis « monsieur tout le monde », noyé dans l'anonymat de la masse et par ses artefacts, une machine qui développe ou acquiert de nouvelles compétences pour participer à ce nouvel ordre socio-économique) dépasse ainsi la dichotomie moderniste du combat de l'homme contre la machine.

Ce rapport au monde postmoderne s'accompagne d'un autre phénomène, double celui-ci : l'étalement urbain sans fin et la prégnance du désir de contrôle, de sécurité. L'individu devient une sorte d'automate dans un monde virtuel où il ne contrôle pas totalement ses actions, en déléguant même certaines à un pouvoir façon « *Big Brother* ». La maison et le centre commercial prennent ici le statut de hauts lieux dans cette postmodernité suburbaine. La maison figure le rêve américain (*American Beauty*, S. Mendez, 1999). Elle cristallise l'incompréhension, le conflit permanent et sourd. Elle se trouve souvent entachée d'un manque d'imaginabilité (*The Truman Show*, P. Weir, 1998 ; *Pleasantville*, G. Ross, 1998) qui oscille, de manière concurrente, entre « *sublimation et déréliction* »⁴⁶⁸. Le centre commercial, quant à lui, dénonce l'individualisme, la société de consommation et l'errance de notre société (*Mammuth*, G. Kerven et B. Delepine, 2009 et *Le Grand Soir*, G. Kerven et B. Delepine, 2012). Il est un « non lieu » dramatique de solitude. Toutefois, comme si le collectif de l'Internationale situationniste⁴⁶⁹ veillait sur chacun, le centre commercial peut aussi servir de lieu d'expression du loisir, de la liberté, de la performance, au sens de « la société du spectacle » de Debord (*Podium*, Y. Moix, 2004). Enfin, l'aéroport, espace rythmé par les flux tient le rôle peu enviable de « non lieu », de *no man's land*, froid, standardisé, mécanique, uniforme, où l'existence de chaque individu est conditionnée par des papiers en bonne et due forme (*The Terminal*, S. Spielberg, 2004). Alors que sa fonction conduirait à le percevoir comme un lieu d'ouverture, de communication comme le fut la gare à l'époque moderne, il devient au contraire, dans cette postmodernité, un lieu de fermeture, associé à l'étranger, au danger, au terrorisme qu'il soit armé (*Die Hard 2*, R. Harlin, 1990) ou biologique (*Twelve Monkeys*, T. Gilliam, 1995).

Si la modernité avait ses utopies, la postmodernité n'est pas en reste. Comme elles ne trouvent plus place dans un ailleurs isolé, loin de toute civilisation, elles s'incarnent dans des dimensions parallèles. Les lieux du quotidien sont fuis et chaque individu se réalise au-delà d'eux, dans d'autres mondes. Déconnecté du réel, chacun se crée une identité dans un

⁴⁶⁵ Jameson Fredric, *Postmodernism, or, The Cultural Logic of Late Capitalism*, Durham (NC), Duke University Press, 1991.

⁴⁶⁶ Simmel Georg, « *Philosophie de la modernité 1 : la femme, la ville, l'individualisme* », Paris, Payot, 1988.

⁴⁶⁷ Picon Antoine, *La ville, territoire des cyborgs*, Besançon, Les Éd° de l'Imprimeur, 1998.

⁴⁶⁸ Bossé Anne, Devisme Laurent, Dumont Marc, « Actualité des mythologies pavillonnaires », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°102, 2007, p. 141-151.

⁴⁶⁹ L'Internationale situationniste était une organisation révolutionnaire désireuse d'en finir avec le malheur historique, avec la société de classes et la dictature de la marchandise, se situant dans la filiation de différents courants apparus au début du XX^e siècle, notamment de la pensée marxiste d'Anton Pannekoek et de Rosa Luxemburg, du communisme de conseils, ainsi que du groupe Socialisme ou barbarie (Claude Lefort, Cornelius Castoriadis, notamment) dans les années 1950. En ce sens, elle pourrait être apparentée à un groupe d'ultra-gauche. L'Internationale situationniste produit ses travaux théoriques dans sa revue *Internationale situationniste* et surtout dans deux livres de Raoul Vaneigem et de Guy Debord (Vaneigem Raoul, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, 1992 ; Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1996).

ensemble de lieux virtuels, en un village global où chacun est relié aux autres grâce aux nouvelles technologies. Paradoxalement, alors que le corps devient le catalyseur du passage d'un monde à l'autre, l'individu, lui, se trouve désincarné. *Matrix* (A. et L. Wachowsky, 1998-2002) illustre cela en une parabole où les humains, sauf exceptions, préfèrent l'illusion de la vie confortable créée par les machines qui les asservissent plutôt que la lutte (psychique et physique) pour s'affranchir de leur domination. Le souterrain fait ici figure de haut lieu. Il symbolise le refuge, le lieu d'où l'espoir peut venir et ainsi permettre à l'homme de reconquérir un monde qu'il a abandonné ou qu'il a lui-même détruit (*La Jetée*, C. Marker, 1963 ; *THX 1138*, G. Lucas, 1971).

Une dernière figure complète cette caractérisation traduisant les multiples facettes, concurrentes, successives, complémentaires, d'une nouvelle modalité du rapport à l'urbain. Cette ultime figure est une réponse à une profonde interrogation : existe-t-il encore une place pour le flâneur dans des villes de plus en plus génériques, qui partagent toutes un « *air de déjà-vu*⁴⁷⁰ » ? Au cinéma comme dans le quotidien, à l'action et à la situation se substitue une balade qui de prime abord semble perdre l'aspect initiatique qu'elle avait dans la flânerie de Benjamin. C'est la voiture, conjointement mode technique de fabrication des lieux et lieu lui-même, qui la caractérise. Cette voiture (*Drive*, N. Winding-Refn, 2011) devenant par moments taxi (*Taxi Driver*, M. Scorcese, 1976 ; *Collateral*, M. Mann, 2004) traduit que cette nouvelle modalité est une balade urbaine semblant se détacher d'une structure active et affective qui soutenait la flânerie. Dans *Taxi Driver*, Travis – le héros chauffeur de taxi incarné par Robert de Niro – traverse New York, la sillonne et en remarque à distance ainsi la moindre modification, qu'elle soit urbanistique, architecturale, fonctionnelle ou sociale. C'est depuis son taxi qu'il pose un regard sur le monde qui l'entoure, qu'il entretient un rapport plus ou moins distancié avec lui. L'homme postmoderne semble ne plus avoir de démarche, mais suivre, « une ligne de conduite ». Le rapport à l'espace se fait par l'entremise du pare-brise, dans et par l'habitacle du véhicule. Tout espace est désormais à distance, intouchable en quelque sorte, éloigné, séparé. C'est le cas de Max lorsqu'il prend son service de nuit à Los Angeles (*Collateral*, M. Mann, 2004), Une fois que claque la portière du véhicule, un autre univers s'offre à lui et à ses clients : un univers où l'imaginaire peut se développer à l'abri de l'extérieur, qui néanmoins lui sert de source. Alors que le flâneur était à proximité physique de la ville et des lieux qui la composent, qu'il entretenait avec elle et eux une intimité sensitive quasi absolue, le *cruiser* entretient au mieux, une intimité visuelle dans son errance motorisée. L'espace devient un spectacle, quelque chose qui se donne à voir, à contempler dans l'indifférence et qui ne nécessite pas de sa part qu'il y prenne forcément part. Alors que le flâneur se prenait pour un acteur de théâtre, se déplaçant, se mettant en scène et jouant avec les décors et les coulisses de la ville moderne, l'errant postmoderne entretient, lui, une étrange analogie avec le spectateur de cinéma, à la différence près que c'est lui qui décide du film. *Drive* illustre à merveille ce nouveau rapport à l'espace où l'errance prend le pas sur la flânerie, où la quête du familier dans l'étrange supplante celle de l'étrange dans le familier. Ainsi, le conducteur

erre sur les échangeurs autoroutiers, passe son temps dans des cafétérias le long de routes colonisées par les panneaux de signalisation, les enseignes géantes et les hangars décorés.⁴⁷¹

Et comme s'il fallait appuyer cette démonstration, le fait de filmer l'errance automobile du héros au ralenti illustre cette quête perpétuelle du retour à la maison.

⁴⁷⁰ Bégout Bruce, *Suburbia*, Paris, Inculte Essai, 2013.

⁴⁷¹ Bégout Bruce, *Suburbia*, Paris, Inculte Essai, 2013, p. 21-22.

Bien entendu, l'inventaire ne demeure ici que partiel et d'autres démarches ont été entreprises⁴⁷². La fabrication de ces figures ne constitue pas en soi une finalité de recherche mais ouvre de nouvelles pistes d'exploration de la construction du rapport affectif aux lieux. En effet, ces archétypes-lieux questionnent le chercheur : quelle place tiennent ces images cinématographiques quotidiennement dans notre conscient et notre inconscient ? À quel degré ces clichés, images, affects sont-ils mobilisés dans la pratique des lieux quotidiens ? Ce sont là quelques-unes des interrogations auxquelles il s'agira de répondre dans une recherche ultérieure. Quoiqu'il en soit, il semble acté que

les images de la ville, quand elles ont une réalité collective, jouent un rôle dans les pratiques à travers lesquelles la ville se forme, change, évolue ou se maintient.⁴⁷³

Les lieux sont le miroir de l'affectivité car chacun projette sur eux non seulement sa propre conception du monde mais aussi ses modèles culturels, ses préoccupations et ses fantasmes.

Conclusion

Toute science abordant le monde, comme l'interactivité entre les hommes et l'espace dans lequel ils évoluent, vise à rendre celui-ci plus intelligible. À l'heure où l'émotion commande toute réaction individuelle et collective, où cette même émotion, réaction face à un fait social ou humain, se trouve relayée pour ne pas dire instrumentalisée par les médias et les politiques, donner des clefs de compréhension de ces phénomènes en y intégrant une des dimensions premières du rapport à l'espace, la dimension affective, est l'objet de ce travail ici présenté. Car l'homme, en constant devenir, ne peut exister sans lieu. Un lieu qui combine deux logiques : celle du *topos*, de l'identité, de la réalité physique et topographique et celle de la *chôra*, du prédicat, de la valeur et du sens que chacun accorde aux choses. Le lieu devient alors le langage du rapport à l'espace. À l'instar des parcours que chacun trace avec les lieux fréquentés ou évités qui composent son quotidien, le cinéma permet une géographie qui dessine ses itinéraires ponctués par des figures archétypales de modalités de rapport à (et avec) l'espace et donc au monde.

Le cinéma rend lisible le rapport affectif aux lieux car même s'il ne montre pas le réel, il met en lumière des fragments que chacun hisse au rang d'archétype, de caricature. Alors, si le cinéma figure un type d'expérience qui se constitue par un processus subjectif, individualisé ou collectif, il n'en possède pas moins une valeur pour comprendre la nature des relations de l'homme avec cet objet au travers des âges⁴⁷⁴. En cela, le cinéma doit être reconnu comme un objet de recherche à part entière, dans le sens où il contribue à élargir la compréhension du monde. Il révèle le non visible, l'architecture collective de la société et représente les figures qui rythment les attentes et inquiétudes de chacun. Il propose à chacun d'interpréter son propre rapport au monde en mobilisant le domaine du sensible. Il apporte son supplément d'âme à la géographie des lieux fréquentés quotidiennement. Il leur donne une épaisseur par ce feuilletage labyrinthique d'images, de scènes, de bruits, de voix qui s'interpénètrent et peuplent l'imaginaire de chacun.

⁴⁷² Shiel Mark, Fitzmaurice Tony, *Cinema and the City: Film and Urban Societies in a Global Context*, New York, Blackwell, 2001.

Jousse Thierry, Paquot Thierry, *Encyclopédie de la ville au cinéma*, Paris, Cahiers du cinéma, 2005.

⁴⁷³ Ledrut Raymond, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973, p. 29.

⁴⁷⁴ Laffont Georges-Henry, « Rétro...polis : Blade Runner et le cinéma de science-fiction comme révélateurs du caractère mythologique et archétypal de l'urbaphobie » dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard, *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 93-109.

Mennell Barbara, *Cities and Cinema*, New York, Routledge, 2008.

Le monde se reflétait dans le miroir du cinématographe. Le cinéma nous offre le reflet non plus seulement du monde mais de l'esprit humain.⁴⁷⁵

Par conséquent, les lieux du quotidien se trouvent chargés de référentiels, de sémiotisations, de pluralisations de sens ou au contraire, de répétitions, d'images figées, de stéréotypes. Ainsi, en tous lieux, chacun dérive au gré de son affectivité et le cinéma permet d'écrire notre propre cartographie sentimentale.

La confrontation des archétypes ou figures avec le vécu concret des habitants sera une étape nécessaire pour asseoir le rôle déterminant que pourrait tenir le cinéma comme outil d'analyse des ressorts du rapport affectif aux lieux. Une autre étape pourrait consister à croiser ces archétypes urbains avec la typologie figurative de personnes dressée par Denis Martouzet⁴⁷⁶. Ces deux exercices, comme celui qui vient d'être présenté ici à grands traits, visent à réhabiliter la dimension spatiale et imaginaire⁴⁷⁷ dans l'appréhension du quotidien de chaque individu.

⁴⁷⁵ Morin Edgar, *Le cinéma ou l'homme imaginaire*, Paris, Éd° de Minuit, 1958, p. 168.

⁴⁷⁶ Voir chapitre 8 du présent ouvrage.

⁴⁷⁷ Lefebvre Henri, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974.

Chapitre 8 : Attitudes: les vingt-quatre "types" de relation à sa ville

Denis Martouzet

Si l'on n'ouvre pas la boîte noire dans laquelle se construit le rapport affectif de l'individu envers la ville, c'est-à-dire si on n'examine pas les mécanismes et processus en œuvre sur les plans psychologiques et neurophysiologiques, une possibilité de type de résultat et de restitution de ceux-ci est la construction et l'exposé de figures. C'est ce que nous proposons ici : deux séries de figures. La première porte sur des individus en fonction des modalités affectives de leurs rapports à la ville, la seconde sur des villes telles qu'elles sont dites, décrites, suggérées, voire tuées dans les discours donnés à entendre dans le cadre de plusieurs recherches⁴⁷⁸ qui, si leurs finalités précises n'étaient pas strictement identiques, visaient toutes la construction du concept de rapport affectif à la ville et la compréhension du résultat de cette construction dans des situations concrètes d'individus réels.

L'image de la boîte noire laisse penser l'existence d'un amont – la ville – et d'un aval – l'individu affecté, en tant qu'il est observable et analysable – qui, du fait même de sa non ouverture, leur donne de l'importance comme seules sources de compréhension à la fois du rapport affectif à la ville comme résultats des processus et de ces processus eux-mêmes et auxquels on n'a pas accès directement. Outre le fait que ces deux éléments – cet amont et cet aval – sont eux-mêmes influencés par nombre d'autres éléments spatiaux et non spatiaux qu'en retour ils influencent, il faut bien considérer, d'une part, que l'individu est toujours-déjà-affecté notamment par la ville ou, du moins, la représentation dynamique qu'il en a et, d'autre part, que cette représentation l'affecte d'une certaine manière. Bref, aval et amont se confondent en partie et les figures que nous proposons ne sont, au final, que des instantanés d'un processus en cours et incessamment en cours de renouvellement.

Après avoir précisé ce que nous entendons par « figure » suite à une analyse critique de la construction de tels objets méthodologiques qui semblent être la « figure » actuelle de restitution de résultats en sciences humaines et sociales, nous présentons de façon plus approfondie les figures de ville et des figures d'individus, dans les rapports qu'ils entretiennent que nos recherches ont permis d'élaborer. De là, dans un second temps, nous proposons un retour sur la définition de la ville et sur celle de l'individu par le positionnement que ses dires, dans le cadre d'entretiens, dévoilent vis-à-vis de la ville, située quelque part entre réel présent et virtuel passé ou futur et entre factuel et idéal.

Des figures d'individus aux figures de ville dans le rapport affectif à la ville

Construction de figures

La construction de figures est un exercice intellectuel fondé généralement sur un matériau concret obtenu à partir d'observations, de questionnaires ou d'entretiens, utilisé fréquemment en sciences humaines et sociales. Cette fréquence semble indiquer qu'il est aisé de pratiquer ainsi pour exposer des résultats relatifs à une question de recherche, portant sur des objets, comme les villes, par exemple, chez Chalas⁴⁷⁹, des individus, acteurs, groupes, institutions... ou des phénomènes. Cependant, la construction de figures n'est pas aussi aisée que la

⁴⁷⁸ Ces premiers résultats ont, pour partie, fait l'objet de communications, d'une part lors du colloque intitulé « Habiter », organisé à Créteil par le GERPHAU, les 11 et 12 mai 2006 et qui a permis la publication de l'ouvrage « Habiter le propre de l'homme », sous la direction commune de Thierry Paquot, Michel Lussault et Chris Younès et, d'autre part, lors des journées « Interdisciplinarité et gestion environnementale : Partage d'expériences autour de la psychologie environnementale », Université de Nîmes, 6-7 juin 2008 (actes sur CD-Rom).

⁴⁷⁹ Chalas Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000.

restitution des résultats le laisse paraître. C'est, tout d'abord, une reconnaissance implicite de la difficulté, voire de l'impossibilité de travailler par catégorisation, ce qui correspond au fait de la grande complexité des objets sur lesquels travaillent les sciences humaines et sociales. Cela conduit au dimensionnement et à une délimitation floue de ces figures : aucun de ces objets n'entre totalement dans une catégorie et une seule, aussi englobante soit-elle.

Les chapitres précédents ont montré la complexité du rapport affectif à la ville, justifiant ainsi la procédure de construction de figures tant du côté de l'individu que du côté de la ville : il ne s'agit pas tant de se demander qui aime/n'aime pas la ville, ni quelle ville est aimée/n'est pas aimée mais qu'est-ce qui, dans la ville et dans l'individu, fait que celle-là est aimée ou non par celui-ci⁴⁸⁰ ? La formulation qui porte sur l'individu (qui aime... ?) n'est pas adéquate, car il ne s'agit pas tant de savoir qui aime la ville comme si tel ou tel type d'individus, en fonction de certaines caractéristiques sociologiques et psychologiques étaient plus enclins à aimer la ville. On cherche plutôt à savoir ce qui actionne les ressorts internes à la boîte noire et les conditions de la mise en œuvre de cette action. Bien sûr, on peut trouver des corrélations entre certaines de ces caractéristiques et le fait d'aimer ou ne pas aimer plus ou moins fortement la ville mais la recherche de ces corrélations ne mène pas très loin, elles sont peu nombreuses et surtout peu probantes. De même, il n'existe pas de type de villes, encore moins de catégorie de villes qui, même en termes statistiques, seraient plus fréquemment aimées que d'autres. À l'extrême rigueur, on obtiendrait les villes préférées, mais non les villes aimées. Ainsi, par exemple, en est-il des « villes à taille humaine » dont la conceptualisation reste problématique. Une approche par type éloigne résolument de la complexité à la fois de l'individu (et des éléments qui, chez lui, entrent en ligne de compte dans la construction sans cesse renouvelée de son rapport affectif à la ville), de celle de la ville et, enfin, de celle qui, découlant des deux précédentes, est relative au rapport individu-ville.

On ne travaille donc pas par catégorisation ni par construction de typologie dans lesquelles on ferait entrer les objets : ceux-ci sont trop complexes pour se laisser enfermer sans une simplification qui ôte l'essentiel du sens qu'on y cherche. La seconde formulation « qu'est-ce qui dans l'individu, dans la ville influence la construction du rapport affectif à la ville ? » conduit, voire oblige à travailler par dissection. Alors que la figure, notamment lorsqu'elle est maniée à l'intérieur d'une typologie figurative – expression paradoxale – est souvent utilisée comme une « catégorie aux contours flous » – là aussi expression paradoxale –, elle est, de fait, l'opposée des catégories : alors que celles-ci sont extérieures et préexistantes à l'objet qu'elles englobent et à la recherche qui les mobilisent (bien que le choix pour telle catégorie s'élabore dans le processus de recherche), la figure se construit dans le processus même de recherche à la suite de l'observation ou la constatation, à partir de l'analyse d'éléments internes à la série d'objets observés, d'une ou plusieurs récurrences non nécessairement systématiques. De ce fait, une série de figures ne peut jamais être considérée comme complète ni *a fortiori* stable ou définitive.

Figures d'individus

Les entretiens menés ont permis la construction d'une série de neuf figures d'individus, qui ne peuvent prétendre, ensemble, couvrir de manière exhaustive la diversité des cas, en fonction du rapport affectif qu'ils disent, explicitement ou, plus souvent, implicitement, avoir ou ressentir envers la ville. Chaque figure réfère implicitement à un objet-ville mais, selon la figure considérée, il apparaît que cet objet-ville n'est pas de même nature, du cas particulier

⁴⁸⁰ Il s'agit cependant de porter attention au fait que cette formulation risque de conduire à un découpage des raisons, des causes, des facteurs, des déterminants et déterminations, etc. qui alimentent le rapport affectif alors que l'on doit en considérer avant tout la synthèse.

d'une ville existante à l'idée la plus abstraite de ville, en passant par certains types plus ou moins précis et plus ou moins englobants, ni de même contenu : chacun ne voit pas, n'apprécie pas, n'aime pas la même chose que les autres dans une ville.

La figure la plus facilement discernable dans les dires des habitants est celle de l'*amoureux*, ce qui ne signifie pas qu'elle soit la plus fréquemment évoquée ou la plus aisée à décrire, tant le rapport à la ville des personnes qui peuvent être ainsi qualifiées est complexe. Tout d'abord, la ville apparaît pour l'*amoureux* comme un chez-soi : il se sent parfaitement à l'aise dans n'importe quelle ville, autant qu'il peut se sentir désemparé, mal à l'aise lorsqu'il n'est pas en ville, selon l'idée et la délimitation qu'il se fait de cette entité géographique et sociale. La ville, le milieu urbain est son milieu de vie, selon l'expression de N. Mathieu⁴⁸¹, au sens écologique du terme, c'est le lieu d'habitat et d'extension spatiale de ses actions⁴⁸², c'est son lieu de vie, l'objet qui donne signification à ses actions, à ses choix. Il y habite, au sens d'une géographie phénoménologique héritée de Martin Heidegger⁴⁸³ : on peut dire qu'il a toujours-été-déjà-en-ville. Le fait d'être *amoureux* ne le rend pas nécessairement aveugle⁴⁸⁴, en tout cas pas complètement. Il peut faire preuve d'une certaine objectivité, avoir des préférences, les exprimer et avoir de bonnes raisons⁴⁸⁵ d'avoir ces préférences-là. Il peut donc porter des jugements de valeur au-delà des jugements de fait. Sur ce plan, on a pu distinguer, schématiquement parlant, deux cas de figure : celui qui aime la ville *malgré* ses défauts et celui qui l'aime aussi *du fait de* ses défauts qui, alors, n'en sont pas. Du point de vue des pratiques urbaines, il peut se servir ou non, quand il le souhaite, de la ville et il sait s'en servir, autant sur un plan utilitaire que dans le régime de la non-intentionnalité, la flânerie, l'envie de se laisser surprendre au détour d'une ruelle, d'un monument ou d'une rencontre. La ville apparaît comme le lieu le plus sûr pour être, de façon aléatoire, face à de l'incertitude, celle-ci étant évaluée positivement : l'aventure est, pour l'*amoureux*, non seulement au coin de la rue mais aussi à tout moment. Et, si sortir de la ville est un éloignement, vécu comme tel, aller dans une nouvelle ville est une rencontre pleine de promesses.

Nous avons qualifié la deuxième figure d'*opportuniste*, mais non pas dans le sens commun de ce terme qui le rapprocherait d'un *utilisateur* calculateur, c'est-à-dire la figure suivante. Il s'agit de celui qui sait saisir les opportunités de la ville. Notre *opportuniste* se rapproche, de ce fait, plus de l'*amoureux* que de l'*utilisateur* mais l'*utilisateur* n'est pas absent en lui. Parfois à l'affût des opportunités, il ne les recherche pas systématiquement : il peut et sait se laisser surprendre, car il sait aller à l'improviste. La qualité majeure de la ville est l'incertitude qui la caractérise mais aussi la certitude de cette incertitude. Par ailleurs, il sait parfaitement saisir les opportunités qu'il connaît d'avance, étant donc, en partie, *utilisateur* de la ville. À la différence de l'*amoureux*, s'éloigner de la ville est aussi aller vers d'autres opportunités, qu'elles soient urbaines ou non, qu'elles soient spatiales ou sociales, matérielles ou symboliques : le sentiment d'éloignement, qui existe et est perçu négativement, est amoindri par le sentiment de se rapprocher de quelque chose d'autre, potentiellement intéressant. Il habite potentiellement le monde (en ce sens il est heideggerien), ce qui le construit peu à peu, et non seulement le monde urbain comme l'*amoureux*, mais, *opportuniste*, il peut papillonner et se construire *son* monde (en ce sens, il n'est pas strictement heideggerien). Si la potentialité

⁴⁸¹ Orain Olivier, Robic Marie-Claire, « Nicole Mathieu, un itinéraire en interdisciplinarité », *La Revue pour l'histoire du CNRS*, 2009, <http://histoire-cnrs.revues.org/4481>, consulté le 23/08/2011.

⁴⁸² Berque Augustin, « Lieu », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 555-556.

⁴⁸³ Heidegger Martin, « Bâtir Habiter Penser », dans Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 170-193.

⁴⁸⁴ Il y a ici un biais de recherche dans la mesure où l'entretien mené oblige la personne à « ouvrir les yeux » alors qu'on cherche à observer que justement il est, parfois, aveugle.

⁴⁸⁵ Boudon Raymond, *Raison, bonnes raisons*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

d'un espace n'est pas avérée par l'expérience, alors son type de rapport au monde lui permet, sans hésitation, d'aller en un autre espace. Les *opportunistes* se rapprochent, pour certains, plus de l'*utilisateur*, pour d'autres, plus de l'*amoureux*, sur un gradient dont ce seraient les deux extrêmes selon que ses préférences portent principalement sur les opportunités sûres de la ville, celles qu'il sait pouvoir y trouver, ou sur les opportunités-surprises de la ville.

L'*utilisateur*, troisième figure, est donc un cas extrême de la précédente, cas pour qui les opportunités sont des certitudes : est opportun ce que, de source sûre, propose la ville. Les trois qualificatifs décrivant la ville de l'*utilisateur*, c'est-à-dire soit ce qu'il trouve de bien en ville, soit sa ville idéale, sont « fonctionnel », « pratique », « accessible ». Chaque élément de la ville a ou doit avoir une ou plusieurs fonctions précises, clairement définies, sans équivoque et pour lesquelles des pratiques déviantes n'existent pas, soit que, du côté de l'urbain, elles ne sont pas possibles, soit que, du côté de l'individu, personne ne s'en donne la possibilité. Cette fonctionnalité est associée à une praticité : pour chacun des éléments urbains, le mode d'emploi est, doit être évident. Cependant, on note aussitôt que cette évidence dépend aussi de l'individu : l'*utilisateur* est un urbain qui non seulement utilise la ville mais sait l'utiliser parce qu'un apprentissage lui a été possible et, idéalement, cet apprentissage est facilité par la ville elle-même qui se donne à voir, à comprendre et à utiliser de façon explicite et non plurivoque. La ville correspond au mode de fonctionnement de l'individu et celui-ci est, en partie, formaté par sa connaissance acquise de la ville. Enfin, cette praticité est augmentée de l'accessibilité, soit que tout est à proximité de l'individu, soit que la ville offre les moyens pour que l'éloignement soit le moins possible une contrainte : le calcul intuitif du coût individuel généralisé de déplacement serait l'un des critères premiers, avec la fonctionnalité et la praticité, bref le coût global d'utilisation de la ville. Au final, la ville apparaît pour l'*utilisateur* comme l'équivalent d'une « belle cuisine bien équipée » où tout est directement et facilement accessible, sans incertitude et nécessitant le minimum d'efforts. De ce fait, sortir de la ville n'est pas vécu, affectivement parlant, comme un éloignement, simplement comme une contrainte, momentanée, ou la résultante d'une contrainte. L'éloignement est alors un mal nécessaire, nécessaire pour autre chose, mal qui rejaillit sur le bien-être ou l'impression de bien-être mais non sur le sentiment affectif. Ce qui intéresse l'*utilisateur* est essentiellement les éléments matériels, mais aussi symboliques, relationnels. Par exemple, l'ambiance urbaine ou l'ambiance d'une terrasse de café sont des éléments possiblement recherchés : la terrasse, moyen de cette ambiance, tant par sa disposition que par les éléments humains et relationnels qu'elle comporte, doit alors répondre aux exigences de l'*utilisateur*. Au final, l'habiter de cet *utilisateur* est essentiellement géographique et non philosophique dans la mesure où il le construit en fonction d'aménités, d'ambiances, etc. proposées par la ville et, s'il choisit dans l'ensemble des possibles faisant de la ville une boîte à outils, il s'y adapte aussi. Il n'est pas toujours-déjà en ville, il y est de façon très contextualisée et intentionnée.

Le *nostalgique* n'est pas, contrairement aux précédents, liés d'une façon ou d'une autre à la ville dans sa généralité mais à un type particulier de ville, plus ou moins bien défini, selon des critères qui sont propres à l'individu mais que l'on peut néanmoins regrouper sous l'idée d'une ville dont les caractéristiques essentielles la définissent en référence à Camillo Sitte⁴⁸⁶, incluant non seulement des éléments de la ville héritée du Moyen Âge mais aussi des éléments plus monumentaux, symétriques ou rectilignes, plus ouverts, rappelant la structuration de l'espace des extensions urbaines de la Renaissance. En fait, le *nostalgique*, même s'il qualifie une ville idéale, procède plutôt par rejet, celui de la ville apparue avec la Révolution industrielle et ses continuations contemporaines. Cette ville rejetée est celle de

⁴⁸⁶ Sitte Camillo, *L'art de bâtir les villes, L'urbanisme selon ses fondements artistiques*, Paris, Seuil, 1996.

l'excès : trop grande, trop bruyante, trop polluée et stressante, trop difficile ou trop longue à parcourir et, partant, peu sûre, trop peu sûre (comme si les villes du Moyen Âge ou de la Renaissance l'avaient été...). La circulation, trop intense, est rendue difficile par le non-respect de la géographie : les réseaux, par les nouvelles formes qu'ils empruntent, le rond-point, la rocade et surtout l'échangeur autoroutier et les différents niveaux qui y sont associés n'indiquent plus les directions. Le « labyrinthe » médiéval est beaucoup plus simple puisque de multiples itinéraires sont possibles pour se rendre en un point donné, tandis que se tromper de sortie d'autoroute est problématique, voire angoissant. La ville américaine, Los Angeles et son image véhiculée par le cinéma, peuvent apparaître comme cauchemardesques. Au final, le *nostalgique*, s'il se réfère à une période historico-mythique, est aussi ancré dans un espace ou en référence à celui-ci : le centre, qui doit être unique, par opposition à la banlieue et aux réseaux hypermodernes. En parallèle, la notion de taille de ville est importante. Bien que très changeante d'un individu à l'autre, l'argumentation porte généralement sur la masse critique en termes d'équipements, notamment culturels, ou sur l'ambiance, mais on peut y déceler parfois certaines formes d'antiparisianisme. En fait, il s'agit d'un curseur, à positionner sur un « juste milieu », entre trop petit et trop grand. En même temps, presque subrepticement et, parfois, de façon un peu contradictoire avec ce qui précède, le *nostalgique* ne se réfère pas à cette dimension historique mais à son histoire personnelle et familiale : la ville décrite ou recherchée, la ville aimée est celle de l'enfance, en tout cas la représentation que s'en fait l'adulte, une ville qui n'a jamais existé puisqu'elle est, en somme, recomposition, par le souvenir d'une cour et des jeux qui s'y déroulaient, d'une impasse, d'une ambiance de quartier fantasmée plus que vécue, d'une impression de faubourg, peut-être quelques images d'éléments plus ponctuels et éloignés du lieu de logement des parents ou du lieu de vacances chez les grands-parents, le cinéma de quartier, la gare à l'occasion d'un voyage qui, par nature, a été exceptionnel... À travers la ville qu'il se représente comme étant celle qu'il aime, il recherche son propre passé ou un passé, celui de ses parents ou grands-parents, qu'il a idéalisé et, croit-il, aimerait bien vivre personnellement encore aujourd'hui. À l'échelle historique, il recherche un passé, et donc une société, idéalisée, recherche qui est le fruit d'un inconfort ou d'un mal-être de la personne dans le temps présent. Le rapport affectif qu'entretient le *nostalgique* avec la ville est ambigu puisqu'il aime quelque chose qui n'existe plus vraiment. Ceci dit, le « pur » *nostalgique* n'existe pas, sa figure est généralement associée à un être ancré dans la réalité et peut être aussi en même temps un *utilisateur*, un *opportuniste* ou un *amoureux* mais, alors, dans ce cas, du centre-ville plus que de la ville. Il sera flâneur, mais non comme l'est Régine Robin⁴⁸⁷, allant, en transports en commun dans les recoins les plus éloignés des banlieues mal définies des grandes métropoles, plutôt un flâneur de centre-ville.

Cinquièmement, le *convaincu* est la figure de celui qui, au départ, n'aime pas la ville ou très peu. Cette figure montre plus l'évolution d'un rapport à la ville et le résultat de cette évolution qu'une relation figée ou, du moins, stable bien que pouvant évoluer, comme pour les précédentes figures. Au départ, le *convaincu* ne se sent pas chez lui en ville, il n'y habite pas, il y loge. Il ne sait pas nécessairement très bien utiliser la ville, en tirer profiter, il ne reconnaît pas les potentialités, les opportunités qu'elle lui offre. Parallèlement, il surestime les craintes qu'il pense devoir avoir en se confrontant à l'espace urbain : ne le connaissant pas ou mal, il peut adopter une attitude prudente de crainte. On peut le qualifier de maladroit avec la ville car il n'en connaît pas les codes sociaux, ne les a pas compris ou ne sait pas les mettre en application, la lisibilité structurelle de la ville, les points de repères qu'il pourrait utiliser se confondent encore dans son esprit et, comme l'indique Lynch, l'absence relative de lisibilité

⁴⁸⁷ Robin Régine, *Mégapolis, les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009.

de la ville peut entraîner un sentiment d'insécurité⁴⁸⁸. De ce fait, il ne peut se sentir chez lui : il n'a pas suffisamment, ou pas encore, engrangé, personnellement et *via* ses ascendants, de patrimoine cognitif, de ce capital culturel urbain. Cependant, peu à peu, notamment par contraintes spatiales interposées liées au fait, enfant, de suivre les parents dans leur parcours résidentiel, liées, plus tard, à la nécessité d'aller en ville pour la poursuite d'études, liées aussi, par la suite, à la recherche de travail et à la localisation des emplois, il en décrypte peu à peu les codes techniques et sociaux et, progressivement, s'y fait, s'y habitue, y devient plus à l'aise tant en ce qui concerne le fait d'être en ville que dans celui de pratiquer la ville, de faire avec elle. Ce n'est pas encore chez lui – ce ne le sera peut-être jamais complètement – mais il commence à y avoir ses repères spatiaux et ses préférences personnelles. À terme, il pourrait même finir par « bien l'aimer », à défaut de « l'aimer » : il en a découvert les aspects pratiques et s'approche de l'*utilisateur* ou bien il en a découvert le charme ou les charmes et peut devenir *opportuniste*. Selon le degré d'évolution, il maîtrise la ville où il loge et travaille ou la ville dans sa généralité. Au départ peu disposé à apprécier la ville, l'obligation qu'il a d'y être l'amène à finir par aimer y être : sans jamais devenir urbaphile, il sera peu à peu urbanophile⁴⁸⁹ c'est-à-dire que sans aimer la ville pour elle-même, il aimera s'y trouver (ou du moins ne détestera pas y être). La ville, de mal nécessaire, devient objet et moyen d'intérêt ou de plaisir, sans que cela empêche qu'il puisse préférer d'autres types d'espaces.

La ville du *libéré* est d'abord un moyen, le moyen pour lui de s'affranchir de contraintes, d'une part, et d'obtenir des moyens de poursuivre ses objectifs, d'autre part. Comme le convaincu précédemment décrit, la figure du *libéré* se lit dans l'optique d'une évolution de la personne et du rapport qu'il entretient avec la ville : elle a été, est devenue et/ou reste le lieu de diminution, voire de disparition des contraintes et le lieu d'extension des capacités de l'individu et des possibilités qui lui sont offertes. Ces contraintes – et les possibilités que leur levée permet – sont de plusieurs ordres : elles peuvent être relatives à l'autorité, notamment l'autorité parentale, ressentie par défaut par l'enfant lors de ses premiers allers et retours à l'école sans les parents, l'adolescent pour les premières sorties « en ville » et le jeune adulte par l'éloignement lors des études puis par l'autonomie financière que procure la ville à travers les emplois qu'elle offre et, conjointement, sur le plan matériel, les possibilités de consommation, comme, sur un plan plus relationnel, la possibilité de rencontres et de création de nouveaux réseaux de connaissances. C'est bien aussi un gain d'autonomie relationnelle et la relativisation, l'éloignement ou la disparition de la contrainte parentale permet et est permise par l'autonomie, notamment financière, personnelle. La contrainte qui peut se lever est aussi celle de la distance : étant sur place, l'urbain se libère des déplacements, voire de la dépendance vis-à-vis des moyens de déplacements et de ceux qui en disposent : la ville offre la proximité, ce que perçoit prioritairement l'*utilisateur*. « L'air de la ville rend libre »⁴⁹⁰ : le *libéré* sent cela, le *convaincu* se laisse convaincre par cela. Dans l'analyse temporelle de la construction du rapport affectif, il a été noté que les « premières fois », c'est-à-dire les premières expériences de ville, à différents niveaux et pour différents âges, notamment quand elles s'accompagnent d'une forme d'autonomisation de la personne, surtout si elle est

⁴⁸⁸ Lynch Kevin, *The Image of the City*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1960.

⁴⁸⁹ Martouzet Denis, « Amour/désamour de la ville : approche individualiste. Esquisse d'une méthode générale pour l'examen du rapport affectif à la ville et sa construction comme objet de recherche », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 303-322.

⁴⁹⁰ *Stadtluft macht frei* : proverbe allemand du Moyen Âge.

ressentie sur le vif comme un moment de liberté, sont extrêmement importantes dans la construction du rapport à la ville et, surtout, dans sa composante affective⁴⁹¹.

L'*anonyme* est une figure classique de l'urbain, souvent décrite. L'anonymat est même parfois considéré comme ce qui différencie, voire oppose la ville et le village au-delà du seul critère de taille. L'anonymat est possible en ville : la probabilité y est faible d'être sous le regard de quelqu'un de connu, l'action y est donc plus libre, ou plutôt, moins socialement contrainte. À l'opposé, le village s'apparente à la vie en communauté, fondée sur un contrôle social, éventuellement bienveillant mais certainement contraignant et ce, de façon continue. Notre *anonyme* est de deux sortes, selon que cet anonymat est recherché par l'individu ou subi par celui-ci. Celui qui recherche l'anonymat dans la ville et qui, conscient que c'est bien la ville, surtout la grande ville, qui lui permet d'être noyé dans la masse, lui en sait gré. Dans ce cas, le rapport affectif à la ville est positif et l'*anonyme* peut être un cas particulier de *libéré* : ne connaissant pas les autres et surtout n'étant pas connu d'eux, il ne se sent pas d'obligation envers eux, il n'est pas obligé d'avoir un comportement aussi normé que face à des personnes de sa connaissance, il est libéré du regard et du jugement des autres, non que ce regard ou ce jugement n'existent pas mais il n'a, simplement, pas d'importance. Le deuxième cas est celui de l'anonymat subi, dans un rapport affectif à la ville qui, de ce fait, est négatif : la ville – car c'est alors elle qui est mise en accusation – est alors jugée responsable de l'isolement, conséquence de l'anonymat. Cela est plus particulièrement vrai pour les individus plus ou moins fragiles, du fait de l'âge, de difficultés financières ou de faiblesse psychologique, soit dans la relation à l'autre, soit dans la relation au groupe et donc du fait de difficultés d'inclusion dans la société par la méconnaissance des codes d'entrée dans celle-ci. Si le premier cas est celui de l'exilé volontaire (exilé par rapport au groupes sociaux auxquels il appartient et auxquels la ville lui permet d'échapper), le second est un exilé intérieur involontaire, qui se perçoit comme victime (alors que si des raisons sont bien imputables à la ville d'autres le sont sans doute à la personne elle-même). Deux options s'offrent à celui-ci : quitter la ville ou mieux s'y insérer. L'*anonyme* volontaire peut, en même temps, être un *amoureux* de la ville, ou un *opportuniste*, plus rarement un *utilisateur* dans le sens où il définit sa ville en fonction d'éléments assez immatériels qui ressortissent des relations sociales, qu'il évite, alors que l'*utilisateur* est essentiellement un matérialiste. Cet *anonyme* peut aussi être un *convaincu* ou un *libéré*, si son évaluation de la ville est l'aboutissement d'un apprivoisement de celle-ci (ou d'un apprivoisement de celui-là par celle-ci) : accepter et se servir du potentiel d'anonymat est bien le résultat de la compréhension d'un code social, acquis par la pratique de la ville. En revanche l'*anonyme* qui subit l'anonymat de la ville pourra éventuellement devenir un *convaincu*, mais il s'apparente davantage au *rétif*.

Le *rétif* n'aime pas la ville. Il peut y loger ou ne pas y loger. Dans les deux cas, utiliser la ville ne se fait que de façon contrainte, parce qu'il y a nécessité matérielle ou obligation sociale, de façon ponctuelle (démarche administrative, rendez-vous professionnel, achat...) ou durable (études, travail, proximité d'un membre de la famille...). On a même vu le cas d'une personne qui, bien que détestant, au sens fort, la ville, y a sa résidence pour être à proximité du cabinet de son psychiatre qu'il voit très régulièrement. L'habiter urbain du *rétif* se réduit alors à son logement qui apparaît comme une bulle dans la ville et, bien qu'utilisant les aménités de la ville, il le fait à contrecœur, comme un mal nécessaire pour, simplement, vivre, mais mal y vivre, mal-vivre. Les voies de communication, du moins certaines, sont perçues positivement dans la mesure où elles apparaissent comme le moyen de sortir de cette ville invivable. Et sortir de la ville est un soulagement, y rester une contrainte, voire une souffrance. Les

⁴⁹¹ Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : analyse temporelle ou les quatre "chances" pour la ville de se faire aimer ou détester », Communication au colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 05-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

éléments d'explication fournis pour ce type de relation affective négative peuvent être de plusieurs ordres. Il peut y avoir une méconnaissance des codes urbains pour s'intégrer à la ville et, d'une façon plus générale, à la société urbaine, méconnaissance associée à l'impression d'être dans l'incapacité relative ou totale de comprendre ces codes : la ville, tant dans sa composante matérielle – les aménités – que dans sa composante relationnelle et sociale – urbanité et civilité – n'est pas pour lui, il lui est inadapté. Au-delà de l'utilisation problématique de ces codes urbains et sociaux, il peut y avoir l'absence d'intérêt à connaître et à savoir utiliser ceux-ci. Dans ce cas, le décalage ne porte pas sur les moyens et les façons d'utiliser la ville ou d'en profiter mais sur l'utilité même de la ville, au-delà des quelques aspects très pragmatiques évoqués précédemment concernant les démarches et activités nécessaires. Deuxièmement, il peut y avoir des jugements de valeur qui font de la ville le lieu de l'insécurité – et c'est le cas, par exemple, des personnes âgées qui, d'un côté, évitent la ville et, d'un autre, fantasment sur la réalité de l'insécurité, largement épaulées en cela par certains médias. Ce jugement peut aussi être d'ordre moral, bien que cela apparaisse relativement rarement dans les discours : la ville est alors, dans une tradition rousseauiste, le lieu de perdition, d'une déchéance à la fois de la société et de l'individu. Il s'agit alors de se protéger, à la fois des autres et de soi-même, en allant habiter hors de la ville. Enfin, un facteur d'explication de la position du *rétif* est le manque : la ville n'offre pas tout, notamment en ce qui concerne les paysages, les grands espaces mais aussi la tranquillité, la nature de certains sons, bref tout ce qui réfère à certaines images, certaines sensations en lien avec une certaine idée de la campagne et de la nature. Les néo-ruraux (et non les périurbains) s'éloignent ainsi de la ville pour rechercher « autre chose ». D'une façon générale, à l'origine du *rétif*, on a un mal-être.

Enfin, neuvième figure, on a l'*indifférent*. C'est celui qui a d'autres centres d'intérêt que la ville en général ou ce que propose de particulier telle ou telle ville. Il a différents rapports possibles avec la ville, mais sans qu'il y ait une charge affective : il la prend telle qu'elle est, peut même en être un *utilisateur* mais qui ne poserait pas de jugement de valeur sur la praticité de la ville. La ville n'apparaît ni comme un repère, ni comme une référence, éventuellement comme un moyen qu'il s'agit parfois d'utiliser sans que cela soit pensé comme un problème, une dépense d'énergie ou une perte de temps, ni comme une distraction, une opportunité. Sur le plan social, il ne se sent ni inclus à la ville, ni exclu de celle-ci. Il est, de ce fait, ailleurs, tout en étant possiblement physiquement présent. Ses autres centres d'intérêt peuvent être spatiaux : il s'agit alors d'éléments majeurs, forts pour la personne elle-même, tels que la mer, la montagne, une île, le désert... qui font l'objet de toute la charge affective possible. La ville apparaît alors comme un simple moyen plus ou moins utile et plus ou moins efficace et ses pensées sont toutes tournées vers cet ailleurs. Ses autres centres d'intérêt peuvent ne pas être spatiaux, c'est alors, notamment, une personne qui capte toute son attention. La géographie n'est pas absente pour autant, mais elle s'exprime plus en termes de distance, mesurable quantitativement, et non en fonction d'une qualité de l'espace à parcourir, qui pourrait être, par exemple, urbain. L'indifférent peut par la suite devenir l'une ou l'autre des figures précédemment décrites pour peu que l'équilibre entre lui-même et son ou ses centres d'intérêt varient : ouvrant alors les yeux sur la ville, il pourra alors y poser des jugements qui rejailliront sur l'affectivité qu'il y portera.

Cette typologie figurative ne peut être considérée comme exhaustive mais elle permet de positionner les individus dans leur relation affective à la ville sans pour autant les réduire à l'une ou l'autre de ces figures, ni même à une composée d'entre elles. Cependant, étant construction intellectuelle, on peut fort bien imaginer construire d'autres figures qui ou bien

complèteraient ce qui est présenté ici ou bien présenteraient des figures contraires ou des figures englobantes ou encore des intermédiaires aux précédentes ou, enfin, d'autres, inédites. À titre d'exemple, sans qu'ait été fait pour l'instant une exploration exhaustive des figures possibles, ce que nous proposons plus loin, on peut imaginer un *anti-nostalgique*, qu'on pourrait qualifier de *contemporain* si son rapport au temps le place avant tout dans le présent ou bien de *futuriste* s'il est sans cesse dans l'anticipation de ce que peut (et, selon lui, doit) être la ville. Nous n'avons, pour l'instant, trouvé que quelques éléments très ténus et épars d'un tel *anti-nostalgique*, notamment chez les *utilisateurs*, bien ancrés dans leur époque. On pourrait tout autant évoquer, *a contrario* du *libéré*, la figure du *piégé* et/ou du *lassé* de la ville. Il est vraisemblable que toutes ces figures d'habitants, dans la dimension affective de leur rapport à la ville, ne relèvent pas de la même conception de celle-ci. La ville plutôt matérielle de l'*utilisateur* n'est pas celle de l'*anonyme* pour qui la sociabilité ou son absence sont premières par rapport aux aménités de la ville, à sa praticité. Ainsi, relevant de villes diverses, elles révèlent des figures de villes.

Figures de villes

Parallèlement aux figures d'individus dans leur rapport affectif à la ville, des figures de villes, toujours pensées en lien avec ce même rapport, ont été élaborées. La première des six figures de ville est celle de la *ville matérielle* qui en fait un ensemble d'aménités, un contenant d'éléments concrets et matériels. La ville est réduite à sa dimension matérielle, à ce que, concrètement et pratiquement, elle offre : un ensemble d'objets et de lieux disposant de caractéristiques qui les rend utilisables en vue d'un objectif ou selon une intention prédéterminée. Cette utilité doit cependant être comprise dans un sens large, qui va de l'utilitaire – et la ville est alors une sorte de boîte à outils – à une utilité plus diffuse : la ville peut devenir alors objet de contemplation, de méditation, par le calme et l'esthétique qu'elle offre un lieu, par exemple. Ces aménités peuvent donc être, selon les personnes, de plusieurs ordres : concret, ce sera alors la présence d'un cinéma, d'un jardin public, de commerces ; plus abstrait ou à un autre niveau, ce sera la densité de ces éléments concrets, leur dispersion/concentration spatiale, leur diversité, le choix qu'ils offrent, mais aussi des moyens de déplacement qui les mettent en relation. Ces aménités peuvent être aussi évaluées en tant que supports de l'action : dans la proposition « j'aime la ville parce qu'il y a des commerces », il est sous-entendu que « j'aime faire du shopping et que la ville me le permet » et, dans les discours, l'assimilation de l'objet et de ce qu'il permet est fréquente, le second servant souvent de définition au premier. De même, si l'évaluation de l'objet dépend de ce pourquoi il est utilisé, elle peut dépendre aussi de ses conséquences, qui, elles, ne sont pas nécessairement recherchées : bruit, pollution mais aussi luminosité, ambiance... Enfin, la ville matérielle peut être le support nécessaire, inévitable à d'autres figures de villes, notamment celle référant au social ou au relationnel : par exemple, il est possible d'aimer la ville parce qu'il y a des terrasses de café qui sont autant de possibilités de rencontres ou d'observation des passants, ce que, au final, la personne recherche.

La deuxième figure de ville, celle de *ville-forme*, répond à l'idée que la ville, au-delà des aménités qu'elle présente, les présente de certaines manières, selon, premièrement, la forme générale, deuxièmement, les formes particulières et, troisièmement, la structure. La forme générale correspond au grand paysage, ce que le regard peut embrasser d'un point de vue en surplomb permettant de découvrir ou d'observer une grande partie de la ville, voire sa totalité. Les formes particulières renvoient à l'esthétique aux échelles de l'architecture et de la composition urbaine. La structure désigne l'ensemble des éléments permettant à la fois de se déplacer et de se repérer. Il s'agit des réseaux et des points de repère formels dans l'espace

urbain qui donnent à la ville un certain niveau de lisibilité. Sont ainsi liés la lisibilité générale (et l'esthétique qui la révèle) et les éléments esthétiques particuliers qui la renforcent en la structurant plus ou moins, selon la puissance symbolique et visuelle de ces éléments particuliers, en eux-mêmes (dimension architecturale et artistique, impact visuel, signification sociale...), en lien avec leur environnement immédiat duquel ils se démarquent plus ou moins, en lien aussi, *via* les réseaux, avec d'autres éléments de repère. Lynch a montré l'importance de cette lisibilité⁴⁹². La ville, lorsque son détail et sa structure sont facilement accessibles mentalement et de façon sensible, influence positivement l'affectif envers elle : l'individu pouvant se repérer s'y sent plus à l'aise et plus rassuré, ce qui facilite son utilisation et donc son appropriation.

Si les deux premières figures sont d'ordre matériel et symbolique, la troisième est plutôt d'ordre social. Elle peut être appelée *ville relationnelle*. La ville est, dans ce cas, conçue comme un ensemble de relations inter-individuelles existantes, potentielles, à créer ou à éviter... de l'anonymat à la recherche de multiples rencontres et relations, de la recherche de la solitude au fait de subir l'isolement, du désir de frottement ou de confrontation à la crainte du contact, à la peur de l'autre, à la gêne liée à la trop grande proximité... La *ville relationnelle* repose, bien évidemment, sur le support que représente la *ville matérielle*. Elle est pour beaucoup l'élément le plus important dans l'évaluation affective qui est faite de la ville : l'*anonyme* volontaire sait se perdre ou se faire oublier dans et par cette *ville relationnelle*, l'*amoureux* y fait des rencontres, le *rétif* ne sait pas ou ne veut pas en faire, l'*opportuniste* sait qu'il aura plus de surprises dans cette ville des relations que dans la *ville matérielle*. Le *convaincu* et le *libéré* ont su décrypter certains des codes sociaux, alors que, *a contrario*, l'*utilisateur* qui en connaît les codes techniques est essentiellement tourné vers la *ville matérielle*. Cependant, tous savent se référer alternativement ou conjointement, en diverses proportions, à ces deux villes, les deux étant finalement étroitement imbriquées.

La *ville de l'inclusion-exclusion*, telle peut être nommée la quatrième figure de ville. Elle correspond à l'expression spatiale de la civilité considérée comme l'ensemble des relations qu'a l'individu avec les totalités sociales auxquelles il appartient et notamment la totalité urbaine. Ces relations découlent de la connaissance et de la reconnaissance, éventuellement, de la compréhension des normes en œuvre dans le fonctionnement du groupe. Se référer à ces normes et s'y conformer permet l'inclusion de l'individu au groupe, dépassant en cela les simples relations inter-individuelles de la *ville relationnelle*. Cette quatrième figure renvoie à la manière de s'y conformer ou non, plus ou moins bien. Cela va donc de l'inclusion parfaite de l'individu qui a ainsi un sentiment fort d'appartenance envers le groupe et peut s'identifier à l'espace correspondant, ces sentiments d'appartenance et d'identification (ou leurs contraires) se renforçant l'un l'autre, jusqu'à, de l'autre côté, l'exclusion, c'est-à-dire, la non-reconnaissance de la personne par la ville comme étant partie intégrante de celle-ci, généralement corrélativement à la non-(re)connaissance par l'individu des normes sociales urbaines. L'exclusion peut être ainsi auto-exclusion et recherchée. Souvent, néanmoins, et associée à un rapport affectif négatif, l'exclusion est vécue comme subie et découle de la méconnaissance de ces normes. À l'inverse, le plus grand respect de ces normes peut avoir une dimension utilitaire : une meilleure inclusion facilite les relations inter-individuelles et l'utilisation de la *ville matérielle*.

La cinquième figure est celle de la *ville-souvenir*. Dans ce cas, la ville peut revêtir deux statuts. Premièrement, la ville peut être à l'origine du souvenir, en être un des éléments, voire être le souvenir : elle a pu provoquer une émotion esthétique (une première impression, par exemple) ou elle a procuré une possibilité plus tangible, matérielle : « c'est dans cette ville

⁴⁹² Lynch Kevin, *The Image of the City*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1960.

que j'ai fini par trouver du travail ». L'association au site est tellement forte que cette phrase a presque le sens de : « c'est cette ville qui m'a donné un travail », ce qui, par analogie, peut amener un sentiment de reconnaissance ou, plus largement, un rapport affectif positif. Mais cela peut tout autant amener, toujours par analogie, un ressentiment, en tout cas un rapport affectif à la ville négatif. Deuxièmement, la ville peut être un simple décor, un contexte spatial et temporel d'un événement à charge émotive ou affective intense au point que le contenu du souvenir et le lieu d'occurrence réelle de ce qui est gardé en mémoire sont indissociablement liés : « c'est à Strasbourg que mon père est décédé », « j'étais à Strasbourg quand j'ai appris le décès de mon père ». Strasbourg est ainsi évaluée sans que la ville y soit pour quoi que ce soit dans l'événement, tout aussi possiblement positif que négatif, qui y est associé. Le *nostalgique*, d'une certaine manière, est la figure d'individu le plus en phase avec cette ville, mais cette ville correspond aussi aux autres figures d'individus dans leur rapport affectif à la ville.

La sixième figure est celle de la *ville potentielle*, c'est le pendant de la précédente dans le sens où elle s'ancre, elle aussi, dans le virtuel mais en est l'opposé, se tournant vers le futur : c'est la ville qui apparaît comme le moyen de répondre à des attentes (*ville-attentes*), mais avec une part d'incertitudes, donc une *ville-espérance*. Dans le cas de la première figure, la *ville matérielle*, les aménités existent et il y a possibilité de les utiliser, pour peu que la personne le veuille. *A contrario*, dans le cas de cette sixième figure, la ville est possiblement le moyen de ses ambitions, sans pouvoir en être sûr, sans que les circonstances, la chance... soient nécessairement favorables :

Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine, où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnant un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : "À nous deux maintenant !" ⁴⁹³.

Alors que la *ville matérielle* est un ensemble d'outils mis à disposition, plus ou moins fonctionnels et efficaces, la *ville potentielle*, dans sa variante positive, est un seul et même outil qui renvoie autant au matériel qu'au relationnel et au rapport au groupe, un système complexe et insécable qui dépasse l'utilisateur. Dans sa variante négative, cette ville potentielle est la *ville des craintes* : l'incertitude inhérente à la ville et à ce qui peut y survenir est d'abord considérée comme danger, du moins comme risque.

Il faut bien considérer que la question du rapport affectif à la ville et son traitement par entretiens ont permis la construction de ces six figures mais aussi que celles-ci dépassent cette seule question. Cette série de figures est utilisable pour tout type de rapport à la ville, au-delà des aspects purement affectifs, comme structure explicative des pratiques urbaines, par exemple, ou des représentations individuelles de la ville. Par ailleurs, les deux séries de figures (les individus et la ville) doivent être croisées pour envisager la possibilité d'un traitement aussi complet que possible des cas envisageables, à une certaine focale de compréhension et de connaissance, de rapport affectif à la ville, ce que nous proposons ensuite.

⁴⁹³ C'est bien sûr Eugène de Rastignac qui, dans *Le père Goriot* (écrit par Honoré de Balzac en 1834), lance ces mots vers la ville (au point qu'est souvent cité, faussement, « à nous deux, Paris » alors que la ville n'est pas nommée, elle n'est que regardée par le personnage du roman) et Balzac écrit, à la suite : « Et pour premier acte du défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez Mme de Nucingen ». Il y a bien intégration des dimensions matérielles et des dimensions relatives à l'autre et au groupe. Le défi qu'il lance réfère à la ville des attentes mais aussi à la ville des craintes : à ce moment du roman, il n'est pas sûr de parvenir à ses fins.

Une relecture de la ville qui compte

Ces deux séries de figures visent à décrire de façon schématique, l'une, l'individu dans les différentes postures affectives qu'il peut prendre envers la ville, l'autre les diverses conceptions de la ville. Elles permettent de clarifier le rapport affectif à la ville, conduisent à la redéfinition de cette ville en tant qu'objet de ce rapport affectif et, plus loin, la compréhension de ce rapport lui-même. La ville qui compte qualifie le rapport que l'individu y porte. Deux niveaux de réflexion sont alors possiblement analysables, de façon disjointe puis dans les relations qu'ils peuvent avoir entre eux : la ville elle-même et le regard porté sur la ville (sans oublier que ce qui est présenté ici n'est, finalement que le regard – celui du chercheur ou celui de l'individu capable de réflexivité – porté sur ce regard).

Aménités, lisibilité, urbanité et civilité

Dans les entretiens recueillis, les éléments urbains dits ou simplement évoqués de façon implicites ont permis d'obtenir les figures de villes décrites précédemment. Il est cependant possible, dans un souci de clarification, de classer ces éléments urbains, en tant qu'ils sont de l'ordre des aménités, de la lisibilité, de l'urbanité ou de la civilité. Non que ces quatre classes et les composés qu'on pourrait en tirer conduisent nécessairement à ces six figures, il faut plutôt considérer que ces figures sont le résultat (incomplet) du croisement de ces quatre classes avec d'autres entrées, que nous analyserons par la suite : le rapport au temps, d'une part, et le rapport au couple réel-idéal, d'autre part.

Dans le champ du réel, dans un premier temps, que celui-ci soit constatable objectivement ou simplement représenté subjectivement, les première figures de ville (*ville matérielle*, *ville-forme*, *ville relationnelle*, *ville de l'inclusion/exclusion*) correspondent, dans les grandes lignes aux quatre entrées précédemment évoquées qu'il s'agit maintenant de préciser : aménités, lisibilité, urbanité, civilité. Les aménités sont à considérer au sens classique de l'économie, comme ce que la ville offre (pour les aménités jugées positivement) ou impose (pour celles qui sont jugées négativement). La lisibilité, elle, correspond à la *ville-forme*. Elle est le résultat, lui aussi évaluable positivement comme négativement, de l'agencement spatial, symbolique et en termes de complémentarités, des aménités urbaines. Si les aménités sont, par essence, d'abord fonctionnelles, définies par ce qu'elles permettent, facilitent ou empêchent partiellement ou totalement l'action, la lisibilité leur confère un sens supplémentaire par leur position dans la ville (donc par rapport à l'ensemble dont elles font partie) et par leur position relative les unes par rapport aux autres, devenant ainsi des points de repère d'un (et dans un) ensemble qu'elles contribuent à composer et qui les dépasse. La lisibilité de la ville renforce aussi le caractère symbolique de telle aménité : la tour Eiffel n'est pas qu'un assemblage de poutres et de rivets d'acier agencés d'une manière particulière, ni même le simple résultat esthétique de cet agencement, elle est aussi symbole, un élément qui rassemble autour de lui une population, population qui est homogène dans la reconnaissance et la valeur de ce symbole. De ce fait, un élément de repère ponctuel contribue à la lisibilité de l'ensemble ou d'une partie de cet ensemble au-delà de cet élément même, tant comme moyen de repère géographique que comme signe de la communauté sociale et devient ainsi lieu possible de rendez-vous, de rassemblement. Cependant, la lisibilité de la ville pour un individu donné ne se réduit pas à ces éléments symboliques ni ne les prend tous en compte. Elle est aussi l'ensemble et l'agencement des éléments urbains personnellement mémorisés, évalués, teintés d'une valeur affective. Chacun se construit son propre réseau de lieux, de bâtiments, de carrefours... qui permet de se repérer, de cheminer, de se retrouver dans *sa* ville, d'en construire la structure. Enfin, la lisibilité inclut nécessairement, outre le positionnement

géographique et imaginaire de ces éléments symboliques et personnels les uns par rapport aux autres, les liens physiques qui les unissent et, en même temps, les séparent par la distance, que ces liens soient techniques (voies d'accès) ou simplement visuels. La lisibilité est la représentation que se fait un individu de l'ensemble (au sens de système et non seulement de collection ou de série) des aménités, ensemble vu de façon myope ou ne ressortent que les éléments marquants ou structurants.

Troisièmement nous définissons l'urbanité comme l'ensemble des relations (de tous types jusqu'à l'absence de relation) que chacun des individus peut avoir avec autrui ou ne pas avoir et, de fait, rechercher, ne pas rechercher ou fuir. Alors que dans cette urbanité, l'individu est relié à une série d'individus déconnectés les uns des autres, la civilité est l'ensemble (ou système) des relations de l'individu au tout qu'est la ville en tant qu'entité sociale : de ce fait, l'individu est plus ou moins inclus, plus ou moins exclu de ce tout selon qu'il y a ou non intégration, c'est-à-dire à la fois intégration de l'individu par la société urbaine de référence et intégration de cette société par l'individu dans ses pensées, idées et croyances comme dans ses actes, ses attitudes, comportements et décisions, par la reconnaissance des normes de cette société qui, justement, autorisent cette intégration. Cette intégration est réciproque et reconnue par les autres qui ainsi ne forment plus une série d'individus déconnectés mais un réseau dont le fonctionnement dépasse, car d'une autre nature, les actions et faits individuels. Elle passe par les phénomènes et processus d'appropriation, de sentiment d'appartenance et d'identification de la personne au tout qui l'englobe (ou l'absence de ces phénomènes ou encore les phénomènes contraires : désappropriation, désappartenance, désidentification).

Ainsi, toute représentation mentale urbaine peut se positionner dans cet espace à quatre dimensions et peut aussi se voir attribuer une valence, positive ou négative, et une valeur affective plus ou moins prononcée. Mais le rapport affectif à la ville, ou aux lieux, quelle que soit l'échelle spatiale considérée, dépend du regard qui y est porté et qui influe sur cette ville quadridimensionnelle.

Regards sur la ville

Ainsi, toute ville (et à d'autres échelles, tout espace) est caractérisable et évaluable en fonction de ce quadruplet aménité-lisibilité-urbanité-civilité. Plus précisément, chaque ville, en tant qu'elle fait l'objet d'une représentation mentale par un individu, peut être circonscrite par ce quadruplet. Cependant, la façon dont se construit cette représentation, si elle est effectivement fondée sur une réalité décomposable et descriptible, est spécifique à l'individu lui-même, en fonction de caractéristiques qui lui sont propres, même si l'on doit bien considérer que font l'objet d'invariances les processus en œuvre dans la construction de cette représentation mentale en train de se faire et qui dépend elle-même des modalités relatives à l'appropriation et à la construction du sentiment d'appartenance, relatives aussi à l'identification de la personne à l'espace, relatives enfin à la construction du rapport affectif à la ville. Dans le regard que l'individu porte à la ville, regard qui participe à la construction de ce rapport affectif à la ville, celui-ci en retour modifiant celui-là, les aménités, la lisibilité, l'urbanité et la civilité sont vues au travers du positionnement que l'individu se donne à lui-même, de façon plus ou moins inconsciente, en tout cas non formellement exprimée, vis-à-vis du rapport au temps, d'une part, et vis-à-vis du rapport à l'idéal, d'autre part.

Le rapport au temps est un angle de vue sur le positionnement de l'individu dans le présent, selon qu'il l'accepte ou non, cherche refuge dans un ailleurs temporel, s'y projette. Il permet très classiquement et de façon schématique trois positionnements : l'ancrage dans le présent, le souvenir du passé, la projection dans le futur. Le présent est alors fait, trace ou signe. L'individu est toujours en même temps « dans » ces trois modes temporels, qui peuvent

incessamment se recomposer et le rapport au temps – sorte de mode d'être – révèle d'abord les modalités d'un rapport à soi-même, une conception de sa propre trajectoire qui fait de l'instant présent un mode actif et/ou le résultat du passé et/ou encore le moyen d'un avenir. Une focale particulière, variable, est utilisée, de laquelle dépend l'appréhension globale de cette trajectoire, fonction de la capacité présente (ou de l'incapacité) et du souhait présent (ou de la crainte) de se souvenir et de se projeter et des possibilités offertes en ce sens en fonction notamment de l'âge et des capacités mémorielles (capacités à se remémorer et capacités à oublier) : jeunes enfants et personnes âgées, par exemple, pour des raisons différentes, ne se projettent pas dans un avenir lointain, se tournant, les uns vers un passé ou un avenir proches, les autres vers un passé plus lointain. Mais, ce qui compte, dans l'évaluation affective de la ville, n'est pas tant l'ensemble de ces capacités à se souvenir ou à se projeter que l'importance et la façon avec lesquelles ce qui est mémorisé et remémoré, attendu, espéré ou craint influe et donne, ou non, sens au présent, aux actions qu'il permet, aux décisions qu'il entraîne, aux comportements qu'il induit. Alors la ville actuelle, celle qui fait l'objet d'un rapport affectif, se fait le creuset, le support, le décor de souvenirs ou, au contraire, n'en induit pas si aucune association ne peut se faire entre le souvenir et la ville ; ou bien la ville actuelle devient l'un des moyens de ce qui est projeté ou le lieu de la cause de ce qui est craint, redouté.

Alors que nous avons défini six figures, exprimées d'abord par les dires des personnes interviewées, on peut maintenant, par suite de cette analyse, construire douze figures théoriques en couplant le quadruplet de la ville au triplet temporel.

Ainsi, si l'on reprend le cas de Rastignac, il ne se situe pas uniquement dans la *ville potentielle*, il est aussi, en même temps, dans la civilité : connaissant certains des codes sociaux parisiens, il se donne pour objectif d'affiner cette connaissance et de s'en servir en vue aussi de tisser des relations inter-individuelles (*ville relationnelle*), avec Mme de Nucingen en premier lieu, qui lui permettront, en retour, de s'intégrer plus encore dans le milieu qu'il ambitionne de conquérir. *A contrario*, l'*utilisateur*, lui, se situe essentiellement dans le croisement du présent et des aménités, éventuellement de la lisibilité et sa projection est celle du futur proche découlant directement de l'utilisation qu'il fait ou prévoit des aménités. L'*amoureux*, lui, est partout : souvenir, présent, avenir, d'une part, et aménités, lisibilité, urbanité, civilité, d'autre part. D'une façon générale, on perçoit bien que les différentes figures d'individu n'ont pas toutes la même étendue dans l'espace qu'elles forment.

Sur le plan, maintenant, du rapport au réel et à l'idéal, les discours donnés à entendre mêlent inévitablement et inextricablement les deux niveaux. Dans cette distinction réel-idéal, nous définissons le réel comme étant tout ce qui est, a été ou possiblement sera, ces trois dimensions temporelles étant vues par les personnes ne sont, au final et en accord avec Saint Augustin⁴⁹⁴, que les représentations actuelles d'un réel passé, modifié par les éventuelles défaillances de la mémoire (tant dans l'enregistrement que dans la remobilisation nécessaire à la remémoration), d'un présent dont la connaissance est trouble et incomplète, d'un avenir flou, que celui-ci advienne véritablement ou non, qu'il soit craint ou espéré. Le réel n'est pas l'actuel (le présent objectif) mais l'inclut avec le virtuel (passé, futur). Ce réel englobe aussi l'idéal dans le sens où, incluant le factuel, les cas particuliers, il les englobe dans l'abstraction des idées, c'est-à-dire non telle ville mais l'idée de telle ville, voire telle idée de ville. Réel et idéal se nourrissent l'un l'autre en se confondant à la fois dans la pensée de celui qui les dit et dans l'expression même de ce discours, parcourant un gradient du plus concret au plus abstrait. Ici, l'opposition formelle sur laquelle nous souhaitons insister est celle entre le réel tel qu'il vient d'être défini et l'idéal, c'est-à-dire non la ville telle qu'elle est, a été ou sera

⁴⁹⁴ Saint Augustin, *Les confessions*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.

mais telle qu'elle devrait être, si tout ou partie des contraintes qui pèsent sur elle et son fonctionnement technique comme social étaient levées, permettant d'atteindre la ville idéale. Il va de soi que l'idéal relève de l'idéal, mais nous l'en distinguons par l'introduction du caractère éminemment normatif qu'il comporte : la norme est un cas particulier d'idée. Ainsi, la séparation que nous faisons entre réel et idéal est formelle tant, dans les discours, les deux sont mêlés sans que l'on puisse savoir ce qui ressortit de la ville idéale (et idéale) et ce qui réfère à ce qu'il y a d'idéal dans la ville réelle. Par ailleurs, il n'est pas toujours aisé de démêler dans les discours si ce qui est aimé relève d'une idée, d'une valeur à laquelle la personne est attachée et qui, selon elle, se trouve réalisée d'une certaine manière dans la ville réelle ou si ce qui est aimé relève des cas particuliers ressortissant plus de la spécificité de l'individu que des caractéristiques de la ville. On peut ainsi, au final, obtenir théoriquement 24 figures en croisant les distinctions faites jusqu'alors.

Dans cette structuration des conceptions de villes, il est possible de réinterroger les figures d'individus présentées précédemment. Par exemple, le *nostalgique* ne se réfère pas tant à un passé plus ou moins mythique mais à une ville idéale, du moins idéalisée par certains de ces aspects (taille, type de paysage urbain, type de structuration sociale...), qu'il place, pour lui conférer un peu de réalité, dans ce passé qu'il sait être plus de l'ordre de la légende que de l'histoire. D'une façon générale, la norme incluse dans la ville idéale fait de celle-ci un objectif à la direction claire (donnée par l'idée) mais aux contours flous et aux moyens à mettre en œuvre incertains. Aussi, la norme place-t-elle, y compris pour la ville du *nostalgique*, la ville dans une projection vers le futur : la projection de soi rencontre le projet de ville.

Conclusion

Les figures apparaissent toujours comme l'organisation de résultats ainsi reconstruits à partir d'analyses ou d'observations d'une ou plusieurs séries de cas particuliers. Leur exposé apparaît donc souvent comme une conclusion, du moins l'aboutissement d'une démarche de recherche. Il est, alors, de ce fait, difficile de conclure. Cependant, au-delà de ce qui semble un simple appareillage classificatoire, ressortissant d'abord du paradigme scientifique spécifique du Moyen Âge, elles permettent, par leur simplicité de sens et par la simplification du réel qui y a mené, de réinterroger la complexité de ce réel. Il convient d'insister ici sur le fait que, à l'intérieur de chacun de nos 24 cas possibles, les discours donnés à entendre, qui révèlent, entre autres, la capacité de l'individu de jongler sur plusieurs niveaux à la fois, parfois la nécessité dans laquelle il se trouve de ne pouvoir être qu'à un seul niveau, réfèrent à un gradient d'abstraction, dont on a évoqué quelques cas (telle ville, tel type de ville, les villes, la ville) et l'on peut y associer plus encore de nuance.

De même, chacun de nos 24 cas peut aussi faire l'objet d'un rapport affectif négatif ou positif ou, encore, neutre, ce qui augmente encore le nombre de cas théoriques envisageables.

Enfin, on a bien insisté sur le fait que aménités, lisibilité, urbanité, civilité ne fonctionnent pas, chacune, de façon exclusive, déconnectée des trois autres, que des liens existent entre elles, formant alors système que l'on peut utiliser comme repère dans un espace à quatre dimensions⁴⁹⁵. De même, passé, présent et futur ne sont pas radicalement séparés (et moins encore souvenir, actualité et projection), de même réel et idéal se nourrissent l'un l'autre.

Ceci montre l'extrême diversité des cas individuels et nos 9 figures d'individu se révèlent grossières et n'ont pas la même portée, incluant des nombres différents de nos 24 cas possibles : si l'*utilisateur* peut être circonscrit dans le croisement du présent avec les aménités et la lisibilité, ainsi qu'avec le réel, l'*amoureux* lui, est, possiblement partout dans cette grille.

⁴⁹⁵ Ce point, concernant les interactions entre différentes dimensions de la ville, est examiné au chapitre 10 du présent ouvrage.

Certaines sont, aussi, des états de fait, d'autres révèlent des évolutions. Néanmoins, quoique grossières, elles dégrossissent le champ des possibles en mettant l'accent sur ce qui ressort le mieux des discours et est, *a priori*, les cas les plus fréquents : nos figures sont les résultats de la mise en évidence de récurrences apparues dans les discours obtenus comme si celles-ci, parmi d'autres envisageables, étaient les résultats les plus fréquents d'agencements possibles de nos 24 cas. Elles ont l'avantage de proposer un classement, dans ce foisonnement.

Chapitre 9 : L'affection, une affaire de rythmes

Nathalie Audas

La diversité des temporalités, qu'elles soient individuelles, collectives, professionnelles, familiales, etc., impose de penser le temps et, notamment, de le considérer en tant que thématique inhérente à tout projet d'aménagement et d'urbanisme.

Le temps n'est pas une notion abstraite, mais l'un des matériaux essentiels de la fabrication de la ville. Dans un contexte urbain jamais en repos, il est indispensable de prendre en compte et même d'anticiper, les multiples temporalités des professionnels de l'aménagement comme celles des utilisateurs des équipements projetés. Faute de quoi les opérations, une fois réalisées, ne sont plus ni appropriées, ni appropriables⁴⁹⁶.

Luc Gwiazdzinski suggère lui aussi de considérer les usages non plus seulement en rapport avec l'espace dans lequel ils prennent forme mais bien aussi en fonction d'une dimension temporelle⁴⁹⁷. H. Lefebvre⁴⁹⁸, dans son projet de rythmanalyse, avait également manifesté ce besoin de penser ensemble l'espace et le temps. L'enjeu de ce projet était la compréhension du fonctionnement des lieux en analysant la façon dont les individus habitent un lieu et le transforment selon un rythme qui articule le temps, l'espace, l'individu⁴⁹⁹. Saisir cette complexité spatio-temporelle permet, selon le géographe Gwiazdzinski, d'imaginer un « urbanisme des temps » fondé sur une approche chronotopique – le chronotope désignant « les lieux de confluence de la dimension spatiale et de la dimension temporelle » – dans laquelle le regard porté sur la ville *a priori* essentiellement spatial évolue vers une prise en considération des temps urbains et individuels.

En choisissant d'aborder le rapport affectif de l'individu au lieu par la dimension temporelle, nous cherchons à évaluer l'influence de cette variable dans l'évolution du rapport affectif et notamment à montrer la place respective, dans ce processus, des temporalités individuelles, d'une part, et des temporalités urbaines, d'autre part. La question de recherche consiste alors à déterminer si ce sont les lieux qui détiennent un potentiel capable de susciter un rapport affectif ou si cette relation est principalement le fait d'une construction individuelle. Cette relation affective est-elle reliée à l'individu par son avancement dans la vie ou à la connaissance qu'il a des lieux ? Ou est-elle en lien avec les évolutions urbaines (histoire du lieu) et urbanistiques (projets) des lieux ? Autrement dit comment les lieux interviennent-ils ou s'intègrent-ils au processus de construction du rapport affectif et/ou comment les individus par leur perceptions, représentations, humeurs, etc. contribuent-ils à fonder cette relation affective ?

À partir de la mise au jour des différentes temporalités individuelles et de celles relatives aux lieux, et de leurs possibles intrications dans toutes leurs diversités et leurs mouvances, seront proposées des figures idéales-typiques de la relation affective des individus aux lieux⁵⁰⁰. Ces dernières permettront de dégager des tendances d'évolution du rapport affectif selon les temporalités individuelles et urbaines. Enfin, sera ainsi mise en évidence la place première des

⁴⁹⁶ Charbonneau Jean-Pierre, « Pour un urbanisme patient et aimable », *Urbanisme*, n°320, 2001, p. 49.

⁴⁹⁷ Gwiazdzinski Luc, « Chronotopies – l'événementiel et l'éphémère dans la ville de 24 heures », *Bulletin de l'association des géographes français*, n°3, 2009, p. 345-357.

⁴⁹⁸ Barreau Hervé, *Le temps*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.

⁴⁹⁹ Gérardot Maïe, « Penser en rythmes », *Espacestems.net*, 2007, <http://espacestems.net/document3803.html>, consulté le 22/01/2011.

⁵⁰⁰ Ce chapitre est complémentaire du précédent qui ne traitait pas tant de figures de rapports que de figures d'individus et de figures de villes.

temporalités individuelles dans ce processus sans pour autant nier le rôle des lieux par la mise en évidence de leur potentiel : les prises affectives.

L'influence de la dimension temporelle dans l'évolution du rapport affectif au lieu

L'évolution du lieu (variation des saisons, modification de la forme, changement de fonction etc.) en lien avec les changements individuels (âge, ancienneté de connaissance du lieu, pratiques quotidiennes, exceptionnelles) permet une confrontation entre la vie du lieu et la vie de l'individu. En analysant le rapport affectif aux lieux des individus selon les considérations temporelles qui leur sont propres, nous sommes parvenue à montrer l'évolution d'une relation affective envers un lieu. Cette dernière donne un aperçu de ce qui fait qu'un lieu est apprécié voire aimé d'un individu par le dévoilement des raisons cognitives et/ou affectives qu'acceptent de livrer les individus en situation d'entretien, ou dans l'observation des manières d'habiter – ce que de Certeau a nommé les « arts de faire »⁵⁰¹.

Les dimensions temporelles

L'épaisseur du temps dans les lieux correspond à une image métaphorique des diverses temporalités des lieux au travers de leur histoire, des pratiques et représentations qu'ils ont occasionnées et qui ont évolué au cours des années. Le lieu est alors une sorte de palimpseste qui garde en lui les traces⁵⁰² de ce qui a pu se passer et en même temps par sa configuration actuelle, caractérisable par son niveau d'urbanité⁵⁰³, il détermine les pratiques du moment et contribue même à produire un imaginaire ou des projections pour les individus qui le fréquentent, que cette fréquentation soit réelle ou par la pensée. Un lieu représente bien plus qu'un espace matériel assimilable à un contenant, c'est aussi et surtout le ressenti d'un contenu réel et potentiel, sa dimension immatérielle comme le produit de la complexité des relations qui se créent entre un contenant et ceux (objets/personnes) qui les mobilisent. La temporalité du lieu, entre prévisibilité et imprévisibilité, est assimilable au système formé par « la réalité », l'« actualité » et la « virtualité » du lieu⁵⁰⁴.

Cette temporalité du système-lieu mêlant actualité/réalité/virtualité fait appel à l'histoire du lieu – à son histoire comme aux multiples petites histoires qui la composent - généralement étayée par la mémoire individuelle et collective, tout en étant également tournée vers l'avenir, notamment pour l'aménageur qui y voit des possibilités d'évolution et des potentialités d'amélioration tant du point de vue de la morphologie et des fonctions que de la symbolique et des usages.

Les lieux urbains sur lesquels porte cette recherche sous-tendent des logiques différentes amenant de la diversité dans les temporalités qui les caractérisent. Qu'ils soient récemment construits ou qu'ils fassent partie d'une longue histoire, les lieux peuvent faire l'objet, pour les individus qui les pratiquent et se les représentent, d'un rapport affectif positif comme négatif, voire neutre. Les terrains d'étude sélectionnés font notamment état de deux phases d'urbanisation nantaise, la première ayant donné forme au centre historique de la ville, la seconde, encore à l'œuvre sur l'île de Nantes, prolongeant la centralité du cœur ancien. Dans l'espace constitué par le cœur historique de la ville de Nantes se trouvent la place du

⁵⁰¹ de Certeau Michel, *L'invention du quotidien, les arts de faire*, T.1, Paris, Folio, 1990.

⁵⁰² Veschambre Vincent, *Traces et mémoires urbaines*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

⁵⁰³ Caractère de ce qui fait ville et qui « ne la réduit pas à ses dimensions matérielles et fonctionnelles et intègre les réalités de sociétés immatérielles » (idéologies, normes, valeurs collectives et individuelles, etc.) » (Lussault Michel, « Urbanité », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 966-967.

⁵⁰⁴ Lévy Jacques, Thibault Serge (dir.), *Échelles de l'habiter*, Paris, PUCA, 2004.

Commerce et le passage Pommeraye sélectionnés parce qu'ils évoquent des époques de conception anciennes et différentes. Ils représentent alors respectivement un lieu dont les dimensions temporelles, relevant de son historicité ou de son urbanité, échappent à la durée de vie de l'individu et un lieu dont l'actualité est celle de la mémoire individuelle et ne se réfère pas à celle rapportée par les autres générations. Pour le second espace situé à l'extrémité ouest de l'île, le hangar à bananes et les nefs des anciens chantiers navals sont les deux terrains considérés comme encore évolutifs, c'est-à-dire que des changements sont connus ou pressentis du chercheur et des Nantais puisqu'ils sont au cœur du projet urbain de l'île de Nantes.

La perception du temps par les individus se traduit, quant à elle, par un ressenti, lequel varie selon H. Barreau de manière inversement proportionnelle à l'âge de telle sorte que « plus on est vieux, plus les durées du monde extérieur paraissent courtes »⁵⁰⁵. Le temps en ce qu'il est subi organiquement selon une perception évoluant en lien étroit avec l'âge est perçu chez les individus par la durée. Cette perception du temps qui s'écoule et le ressenti correspondant dont l'intensité et la nature varient selon de multiples nuances s'expriment notamment sous forme d'attente, de désirs, de regrets. Les temporalités réfèrent ainsi aux différentes perceptions du temps que se font les individus au cours de leur vie, selon l'évolution et les changements intervenant notamment, comme déjà mentionnés, en lien avec l'âge et/ou les facteurs culturels. Les temporalités individuelles en tant qu'expériences vécues sont de fait à relier également à l'ancienneté de la connaissance que les individus possèdent des lieux, de la fréquentation qu'ils font de ceux-ci (fréquence, durée, intervalle, objectif, etc.).

Ainsi, l'échantillon d'enquête s'élevant à trente-cinq individus interrogés est constitué de sorte à faire varier le plus possible ces deux variables temporelles chez les personnes interrogées. Les personnes interviewées se différencient également par des durées de résidence à Nantes variant sur une échelle allant de quelques mois à toute une vie. Elles furent sélectionnées non pas dans l'objectif de constituer un échantillon représentatif et permettre ainsi une généralisation, mais selon un « hasard orienté » en abordant les passants dans la rue, l'enquêteur s'astreignant alors, dans la mesure du possible, à un soin particulier dans le choix des profils en essayant de respecter des proportions, notamment selon le sexe, la classe d'âge, la durée de vie à Nantes.

Les temporalités individuelles se manifestent notamment par les premières impressions des lieux, les souvenirs, les attentes (espérances comme craintes). La durée constitue alors une expérience du temps dont les traductions ont une dimension affective selon la manière dont elle est vécue et/ou ressentie. Les temporalités individuelles qui traduisent la manière dont les individus « occupent » le temps varient dans un système de contraintes possibles qui, ensemble, se traduisent par des choix concernant tous les champs de l'activité humaine (vie professionnelle, vie familiale, flânerie, loisirs, etc.). L'individu est ainsi perpétuellement engagé dans un système-temps où se coordonnent, s'influencent et interagissent diverses temporalités.

À ce titre, il ne faut pas négliger la mémoire et l'anticipation des événements qui jouent un rôle primordial dans la manière dont est géré le temps à l'instant présent par l'individu. Ce sont effectivement par les expériences quotidiennes du monde que l'individu prend conscience de la notion de temps, en commençant par sa propre expérience de la vie qui le confronte à des temporalités diverses selon les différents contextes auxquels il se frotte de façon plus ou moins abrupte et les divers stades de la vie, de la jeunesse au vieillissement. Paquot⁵⁰⁶ renvoie ainsi à la société actuelle, véritable société de mouvement dans laquelle l'individu qu'il nomme « homo urbanus » vit à plusieurs temps. Il existe plusieurs temps,

⁵⁰⁵ Barreau Hervé, *Le temps*, Paris, Presses universitaires de France, 1996, p. 32.

⁵⁰⁶ Paquot Thierry, *Homo urbanus*, Paris, Éd° du Félin, 1990.

chaque individu a sa propre vision du temps, tout en étant conscient qu'il existe un temps universel auquel il se plie par obligation pour s'intégrer au fonctionnement de la société. C'est précisément l'étude de ces différentes temporalités entre celles imposées par la société et celles souhaitées par l'individu qui intéresse le champ urbain dans la mesure où « les arts de faire » témoignent d'attentes, de regrets, de désirs ou de la persistance de souvenirs et par là même désignent un écart entre la conception et le vécu des espaces.

Reconnaître les individus comme des acteurs définissant leurs temporalités en fonction de leur situation dans un parcours de vie, des pratiques de sociabilité, de travail, etc., avec un système de représentations doté d'un imaginaire lié à leurs usages, cela signifie repenser l'action urbanistique en considérant que le temps n'est pas seulement un concept pour dérouler le projet urbanistique, il est aussi l'élément essentiel du vécu des espaces.

In fine, il s'agit de savoir dans quelle mesure l'actualité, la réalité et la virtualité du lieu⁵⁰⁷, évoquées comme constitutifs des temporalités du lieu, couplées à l'intentionnalité de la pratique individuelle permettent de préfigurer des modes d'habiter⁵⁰⁸. Les modes d'habiter, même s'ils ne peuvent, à eux seuls, témoigner de la relation affective d'un individu envers un lieu, autorisent, par les traductions spatiales des pratiques, à penser qu'un même lieu n'évoque pas la même chose pour tous les individus. C'est précisément les interrelations entre, d'une part, les marqueurs temporels matériels ou immatériels⁵⁰⁹, lesquels affichent d'une certaine façon l'historicité et l'urbanité d'un lieu, et, d'autre part, les temporalités des individus qui sont intéressantes à établir pour comprendre comment évolue une relation affective et surtout pour savoir quelles sont les temporalités (individuelles ou urbaines) qui l'influencent principalement.

L'élaboration d'une méthode de captation de l'évolution du rapport affectif au lieu

L'analyse transversale des entretiens en fonction des dynamiques temporelles précédemment présentées permet de rechercher les occurrences qui se retrouvent d'un entretien à l'autre en fonction des paramètres temporels du lieu et des caractéristiques temporelles des individus. Quatre typologies, deux relatives aux lieux et deux autres aux individus, sont ainsi élaborées pour constituer une grille d'analyse des entretiens (Cf. Tableau 2).

Les typologies de lieux sont, d'une part, en lien avec les évolutions historiques et urbanistiques et, d'autre part, avec les dynamiques actuelles des lieux. Sont ainsi construits les types suivants : « lieu ancien », « lieu récent », et « lieu en évolution » de telle sorte notamment qu'un lieu ne soit pas l'exacte description de l'un des trois types proposés. Ces dénominations désignent respectivement un lieu qui n'a pas évolué depuis une durée suffisamment longue pour dépasser/échapper à la durée de vie individuelle et donc à la mémoire, un lieu qui n'a pas changé depuis une vingtaine d'années (le temps de la mémoire individuelle et non celle rapportée par les autres générations) et la dernière désignation signale un lieu pour lequel des changements sont envisageables. Chaque lieu concret réfère potentiellement à un ou plusieurs types puisqu'il ne s'agit pas d'une catégorisation stricte mais d'une manière de rendre compte d'une réalité complexe et puisque les personnes n'ont pas forcément la même manière de catégoriser les lieux. Les dynamiques quotidiennes inhérentes au fonctionnement des lieux sont également prises en compte et autorisent à désigner ces derniers d'une autre façon, par les termes suivants « lieu atypique », « lieu de passage/connexion » et « lieu de détente loisirs ».

⁵⁰⁷ Lévy Jacques, Thibault Serge (dir.), *Échelles de l'habiter*, Paris, PUCA, 2004.

⁵⁰⁸ Mathieu Nicole, 2006, « Repenser les modes d'habiter pour retrouver l'esprit des lieux, Genius loci face à la mondialisation », *Les Nouveaux Cahiers franco-polonais*, n° 6, 2006, p. 33-46.

⁵⁰⁹ Idéels ou symboliques.

Quant à la construction des deux typologies d'individus, les personnes interviewées se retrouvent ainsi classées selon une première typologie établie à partir du critère de l'âge de la personne, considérée en référence à l'avancée dans la vie au moment de l'enquête plutôt qu'à une tranche d'âge prédéterminée. Les divers types retenus sont ainsi les suivants : les « jeunes », les « adultes », et les « personnes âgées ». La seconde typologie répertorie les individus selon l'ancienneté de la connaissance qu'ils ont des divers lieux d'enquête, qualifiée de « récente », « ancienne » ou « très ancienne » marquant ainsi les expériences du lieu dans la variété de leur durée.

		Typologie de lieu selon l'évolution historique et urbanistique			Typologie de lieu selon les dynamiques quotidiennes des lieux		
		Lieu ancien	Lieu actuel	Lieu en cours d'évolution	Passage/Connexion	Atypique	Détente Loisirs
Typologies d'individus selon l'avancée dans la vie	Jeunes						
	Adultes						
	Personnes âgées						
Typologies d'individus selon l'ancienneté de la connaissance des lieux	Récent						
	Ancien						
	Très ancien						

Tableau 2: Grille d'analyse des entretiens

Aux croisements des typologies de lieux (vertical) et des typologies d'individus (horizontal), se dessine un type idéal, en tant qu'il est une reconstruction du réel d'ordre théorique, de la relation affective de l'individu au lieu. Chacune des cases de ce tableau permet alors de positionner un idéal-type, lequel apparaît donc comme un produit de la grille. Il s'agit ensuite d'« épaissir » ce modèle de pensée de sa couche réelle donnée par l'approche empirique pour lui apporter toute sa consistance. Pour cela, les entretiens sont déconstruits, pour organiser, en utilisant cette grille d'analyse, les énoncés des interviewés (phrases ou morceaux de phrase) dans les rubriques *ad hoc*.

Ainsi, ces idéaux-types webérien, se complètent en référence à la méthode de la construction des figures d'Yves Chalas⁵¹⁰ pour donner lieu à ce que nous avons nommé des figures idéales-typiques. La construction de figures proposée par Yves Chalas vise à traduire

une réalité à mi-chemin entre le concret et l'abstrait, l'objectif et le subjectif, le positif et le négatif, l'individuel et le collectif, le sensible et l'intelligible, etc⁵¹¹.

⁵¹⁰ Chalas Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000.

⁵¹¹ Chalas Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000, p. 29.

Nous y avons recours pour rendre, le plus fidèlement possible, l'ensemble des significations affectives accordées aux lieux par les individus, qui se trouvent souvent dissimulées au cœur d'anecdotes, de souvenirs, de prises de position, de jugements etc. que les interviewés acceptent de dévoiler dans leurs manières d'habiter l'espace, leurs rapports à ces divers environnements, leurs représentations. Ainsi, une figure n'est pas la retranscription du rapport affectif d'une personne, ses contours sont flous puisqu'elle recouvre un ensemble de pratiques, de représentations, etc. qui peuvent être considérées comme semblables même si elles ne seront jamais identiques. Une figure ne correspond donc pas à un rapport affectif singulier mais à une vision plus globalisante et un même individu peut caractériser son rapport affectif au lieu par référence à plusieurs figures.

Ainsi les figures idéales-typiques⁵¹² sont *in fine* réalisées en accentuant ou non la part de certaines modalités (ou certains éléments) de l'affectivité présente dans la relation individu-lieu, à l'image de la définition de l'idéal-type qu'en donne Max Weber⁵¹³ et à partir des modalités particulières de cette affectivité mises en avant dans les entretiens et dans l'analyse de ceux-ci. En ce sens, la figure idéale-typique demeure une construction, elle n'est pas réelle mais permet d'appréhender la réalité en l'analysant par comparaison à ce concept purement idéal. L'intérêt de procéder ainsi en deux phases – non nécessairement chronologiques puisque la phase empirique opère un retour sur la phase théorique – est de dépasser le concept d'idéal-type qui mesure la réalité par simplification théorique en isolant volontairement les traits les plus significatifs des dispositions affectives, pour entrer dans la complexité du réel que laisse entrevoir la figure en tant qu'elle traduit des récurrences observées (qui ne sont pas nécessairement des simplifications) tant dans leurs redondances que dans leurs contradictions. Les différents noms donnés à ces figures idéales-typiques ne révèlent aucunement un degré d'intensité mais sont choisis pour exprimer l'exagération d'un des éléments d'un éprouvé affectif tandis que leur description permet de rendre compte d'une réalité empirique – non pas par personne interrogée mais commune dans une large mesure à un certain nombre d'enquêtés – faite de ressentis, d'humeurs, de sentiments, non nécessairement homogènes, largement plus complexe que ce que laisse entendre la seule dénomination.

Les tendances d'évolution du rapport affectif

La confrontation de chaque typologie de lieux avec chaque typologie d'individus propose ainsi quatre types de lecture de la grille d'analyse (tableau 2), desquels se dégagent, au-delà des figures idéales-typiques, un résultat présentant des dynamiques d'évolution du rapport affectif. L'élaboration de tendances consiste à donner à lire ces figures idéales-typiques selon les deux typologies de lieux et les deux typologies d'individus. Autrement dit, nous parvenons à faire ressortir quatre tendances informant sur l'influence du lieu et de l'individu dans leurs considérations temporelles au sein du processus d'évolution d'une relation affective de l'individu envers un lieu. L'on peut effectivement opter dans un premier temps pour une lecture verticale du tableau (en gris clair dans le tableau 2) et dans un second temps préférer une lecture horizontale (en gris foncé dans le tableau 2) afin de discerner quatre tendances informant sur l'évolution du rapport affectif en fonction des deux types de temporalités sélectionnées pour les lieux et pour les individus.

⁵¹² Voir tableau n° 6 Figures idéales-typiques du rapport individus-lieux (à insérer).

⁵¹³ « On obtient un idéaltype en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre, par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement pour former un tableau de pensée homogène » (Weber Max, *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Presses Pocket, 1992, p. 172).

Les deux premières tendances pointent l'importance de l'évolution historique/urbanistique des lieux et du rôle prédominant de leurs dynamiques quotidiennes tandis que les deux suivantes montrent comment l'appropriation affective des lieux varie selon l'avancée dans la vie de l'individu et selon l'ancienneté de sa connaissance du lieu.

Tableau 3 : Tendances d'évolution du rapport affectif selon les temporalités des lieux

	Typologie de lieu selon l'évolution historique et urbanistique	Typologie de lieu selon les dynamiques quotidiennes des lieux
Typologies d'individus selon l'avancée dans la vie	L'évolution urbaine : entre reconnaissance par identification et acceptation par intégration des lieux	Les dynamiques quotidiennes des lieux entre indifférence/inadéquation et adhésion/fierté
Typologies d'individus selon l'ancienneté de la connaissance des lieux		

Les tendances liées aux temporalités du lieu

L'évolution historique et urbanistique des lieux est un paramètre non négligeable dans la construction d'une relation affective car elle constitue pour les individus une possibilité d'explicitation des raisons⁵¹⁴, de justification qui font qu'ils apprécient ou non tel ou tel lieu. La reconnaissance par identification et l'acceptation par intégration sont les deux phases consécutives ou concomitantes qui traduisent la manière dont l'individu établit sa relation au lieu (Cf. Tableau 3, colonne 1).

Cette première phase de reconnaissance est une manière pour l'individu d'appréhender le lieu par sa dimension essentiellement fonctionnelle, laquelle lui permet de reconnaître le lieu en tant que type de lieu déjà pratiqué. La relation au lieu se crée à l'égard du critère qu'est la fonctionnalité que lui accorde l'individu (raccourci, passage, détente, etc.) ou du divertissement qu'il peut occasionner, ce qui souvent empêche l'individu de mesurer la singularité ou les caractéristiques propres du lieu.

Y'a même des statues là sur l'escalier et c'est des choses que quand j'étais jeune j'avais pas forcément remarquées et que j'ai découvertes après. Je dévalais le passage Pommeraye à toute vitesse, ouais c'était drôle j'étais ado, ça m'amusait, j'en ai un bon souvenir (SO_PP⁵¹⁵).

À partir de cette identification préalable du lieu auquel il est confronté, il est en mesure de pouvoir éventuellement s'y identifier puisqu'il peut le distinguer autrement que par la dimension pratique et lui accorder des spécificités propres aux pratiques et représentations qu'il a dès lors engagées.

C'est un lieu que j'ai vraiment commencé à arpenter comme un lieu de passage uniquement et pas un lieu de vie, où on s'arrête et on regarde les magasins (FF_PP).

⁵¹⁴ Il faut nécessairement ici donner au terme « raison » une extension maximale, allant jusqu'à inclure des raisons affectives, émotionnelles, sentimentales.

⁵¹⁵ Les extraits d'interviews mentionnés indiquent entre parenthèses les initiales de la personne interrogée suivies, si ce n'est pas explicite dans la citation, des initiales du lieu dont il s'agit. La lettre « E » remplace le terme éléphant pour désigner les nefs des anciens chantiers navals qui abrite l'éléphant de la compagnie Royal de Luxe, les sigles « PP », « HB » et « PC » indiquent respectivement le passage Pommeraye, le Hangar à bananes et la place du Commerce.

Les individus qui ont ainsi vécu la relation au lieu comme un repère possible dans l'espace urbain, repère utile à leurs cheminements et, plus largement, à la découverte qu'ils font de la ville et qui ne sont plus aujourd'hui dans cette phase d'identification sont en mesure de s'en rendre compte, ce qui n'est pas le cas de ceux qui, au moment de l'enquête, utilisent le lieu comme un repère urbain.

Oui bah pour aller au cinéma, au bar et voilà ouais c'est ça aller au cinéma, au bar et à la Fnac (J_PC).

Ça a été pour moi un lieu de rendez-vous, même si ça l'est moins, ça a été utilisé comme ça (SO_PC).

Le processus d'identification abouti, l'individu intègre le lieu parmi d'autres essentiellement par rapport aux aménités qu'ils présentent.

Ça peut m'arriver d'y aller simplement par plaisir parce que j'aime bien la vieille architecture (...) on peut se balader comme ça pour le plaisir (MR_PP).

La seconde phase consiste en l'acceptation ou la non-acceptation des lieux en les intégrant ou non à leurs « réseaux » de lieux⁵¹⁶. Les premières impressions sont souvent très vives (positives ou négatives) au moment de la découverte du lieu :

J'aime beaucoup découvrir un peu par hasard et là c'était chouette et surtout la première rencontre c'est toujours sympa parce qu'on ne s'y attend pas donc les guides c'est chouette de ne pas les prendre quand on arrive quelque part (DR_E).

J'ai trouvé qu'elle manquait un peu de charme, d'ailleurs j'ai tout de suite cherché l'ancien nom qu'elle avait, l'ancienne utilité qu'elle avait (DB_PC).

Les individus expérimentent de diverses manières le lieu, ils s'y accoutument ou s'en détachent selon les sensations, émotions, sentiments qui se créent lors de la pratique.

J'aimais bien aller au départ mais maintenant moins parce que je connais. À force qu'on connaît après on est moins attiré par les choses, j'ai vu, revu, hein (MP_PP).

Juste par plaisir de passer Passage Pommeraye parce que c'est tellement beau, j'aime beaucoup, c'est vraiment un lieu emblématique de la ville, j'adore, j'adore passer à cet endroit-là (DR_PP).

La seconde tendance relative aux temporalités du lieu montre que les dynamiques quotidiennes des lieux induisent des pratiques socio-spatiales qui se situent entre l'indifférence/l'inadéquation et l'adhésion/fierté. (Cf. Tableau 3, colonne 2). Ainsi un lieu de passage/connexion ne laisse pas les individus nécessairement indifférents du fait qu'il ne recouvre *a priori* qu'une dimension pratique.

Quand t'y vas, y'a toujours des gens qui attendent, ils attendent soit pour aller au cinéma, soit la Fnac, c'est le lieu de rendez-vous aussi. On dit on se donne rendez-vous à la Fnac et après on voit où on va (AA_PC).

De même, un lieu de loisir ne détient pas intrinsèquement les conditions d'une adhésion forte de la population parce qu'il est censé permettre l'amusement ou le divertissement.

⁵¹⁶ Ce que, au chapitre 10 du présent ouvrage, on a appelé « territoire affectif ».

Y'a des trucs qui sont vraiment atypiques, une fois que t'as découvert tous les trucs spéciaux bah tu découvres plus rien (PAB_PP).

On y est passé avec des amis mais moi et une autre amie on est reparti parce que ça ne nous intéressait pas [...] c'est vrai que dès qu'on veut aller dans un bar, y'a une foule de je ne sais combien de personnes, on ne peut même pas s'asseoir (LD_HB).

Lorsque les individus établissent des relations envers les lieux qui s'expriment par une forme d'indifférence, ils indiquent qu'ils ne ressentent pas d'émotion particulière à leur rencontre et/ou évoquent ainsi l'inadéquation du lieu par rapport à leurs attentes. Même si le lieu est avant tout considéré par son caractère fonctionnel, il peut aussi se prêter à d'autres activités et faire évoluer le ressenti qui tend alors vers une connotation plus positive que celle accordée à un simple lieu de passage.

Moi franchement la place du Commerce j'y passe comme je traverserais un parking, c'est un axe pour moi, c'est pas une place, voilà c'est un axe (PB_PC).

T'es posé, t'es assis avec quelqu'un, tu discutes donc c'est différent de quand tu passes comme ça (AM_PC).

Souvent l'aptitude de l'individu à accepter le lieu, autrement dit à « faire avec » tel qu'il se présente, est liée à une connaissance très ancienne de ce dernier. Il l'accepte alors pour ce qu'il est, même si cela ne correspond pas nécessairement à ses attentes. En fait, il revoit et corrige celles-ci en fonction de ce qu'il sait pouvoir attendre du lieu.

Pour moi le passage est devenu un petit peu trop commercial parce qu'avant y'avait librairies, bouquinistes, le fameux salon de danse, après y'a eu...c'était la librairie que y'avait en haut avec le petit salon de thé et y'avait beaucoup de galeries de peinture. Oh oui, y'en avait au moins deux ! (RM_PP).

Pour d'autres, les lieux sont fréquemment associés, dans leur actualité, à ce qu'ils ont été par le passé et ils le mentionnent avec regret. Parfois même, ils mettent en œuvre des stratégies d'évitement lorsqu'ils en arrivent à éprouver un sentiment de mal-être, de stress dans le lieu.

Moi j'essaye de faire un grand tour pour éviter ce coin là justement. Soit je vais à la Fnac en faisant le tour par derrière par les petites rues mais traverser la place n'est pas toujours...ça dépend des horaires (MB_PC).

En ce qui concerne, les lieux atypiques, il n'existe pas non plus, d'unanimité : leur spécificité n'atteint pas nécessairement tout le monde. Même si l'originalité du lieu n'est pas niée pour autant, elle ne semble pas toujours provoquer le même effet, comme s'ils s'attendaient à voir une évolution, un changement. Cette singularité peut même nuire à l'appréciation des lieux.

L'Eléphant maintenant que je l'ai bien vu, je le connais bien, bon si je passe, je regarde, j'observe, j'aime bien un peu voir ce qui se passe (MB_E).

L'Eléphant en soi, quand on est monté dedans, quand on l'a vu, on n'a pas forcément envie d'y retourner ou alors si avec quelqu'un qui ne l'a pas encore fait alors là d'accord mais y retourner avec comme ça euh...(LD_E).

Les personnes les plus âgées ne se sentent d'ailleurs pas toujours concernées par l'offre d'un lieu. Elles se sont en effet déjà forgées leurs propres représentations de ce qu'est le lieu (sans pour autant l'avoir déjà pratiqué pour certaines) et, n'ont pas le sentiment que celui-ci leur corresponde.

Mais c'est vrai que pour des gens de notre âge ça n'a pas un attrait particulièrement intéressant, ça n'est pas notre recherche (FD_HB).

Je ne me suis pas appropriée personnellement ce lieu-là, non, non. Il fait partie de la ville, c'est vrai, c'est un lieu de visite pour les gens extérieurs de la ville mais ce n'est pas un lieu qui m'appartient à moi (MD_HB).

L'adhésion exprime le fait que l'individu a pu se saisir de l'offre proposée par le lieu et qu'il s'en est emparé pour construire sa propre relation envers ce dernier qui, de ce fait, revêt généralement un caractère positif et recouvre diverses traductions : fierté, fascination, envie de pratiquer le lieu, etc.⁵¹⁷ Les individus qui parviennent à apprécier un lieu au-delà de sa stricte praticité font preuve d'une relation plus approfondie vis-à-vis des lieux fonctionnels et sont plus disposés à passer un moment agréable. Ainsi la fonction de passage, généralement considérée comme un moyen d'aller plus rapidement d'un endroit à un autre peut laisser place à des ressentis dont les dimensions esthétiques ou hédonistes sont, sinon premières, du moins largement présentes.

C'est un endroit de passage, un lieu de traverse mais un lieu de traverse que je traverse avec plaisir, avec plaisir oui (NL_PP).

Par contre le passage Pommeraye ce n'est pas qu'un passage, c'est vraiment un lieu à part entière, c'est un site ouais c'est un site en fait le passage Pommeraye c'est pas un passage, tu y restes, tu ne peux pas y passer comme dans une rue, non là vraiment tu lèves la tête, tu baisses la tête, tu regardes à gauche, à droite, ça s'appelle passage mais c'est faux (DB_PP).

⁵¹⁷ La plupart des différentes traductions proposées (fierté, fascination...) mobilisent des termes forts alors que la réalité est moindre, comme l'indique le contexte discursif duquel sont extraits ces termes ou leurs synonymes approximatifs. Souvent, il faudrait nuancer et amoindrir le propos en disant, par exemple, « une certaine fierté », une « relative fascination », etc.

Les tendances liées aux temporalités individuelles

	Typologie de lieu selon l'évolution historique et urbanistique	Typologie de lieu selon les dynamiques quotidiennes des lieux
Typologies d'individus selon l'avancée dans la vie	L'avancée dans la vie des individus : vers une diminution de l'intensité émotionnelle mais une acceptation plus forte des lieux	
Typologies d'individus selon l'ancienneté de la connaissance des lieux	L'ancienneté de la connaissance des lieux vers un attachement plus marqué	

Tableau 4 : Tendances d'évolution du rapport affectif selon les temporalités individuelles

Après avoir mis en évidence l'importance du lieu dans l'évolution d'une relation affective, il nous faut observer ce qu'il est en de l'individu en tant que seconde entité de ce lien affectif. La première tendance (Tableau 4, ligne 1) tend à montrer que plus l'individu avance dans la vie, plus l'intensité émotionnelle des éprouvés affectifs envers les lieux diminue et plus il accepte les lieux.

Au terme d'une analyse menée en fonction de l'avancée dans la vie de l'individu, il apparaît très clairement que les jeunes font état d'une forme « d'insouciance spatiale⁵¹⁸ » envers des lieux qu'ils pratiquent et pour lesquels ils manifestent pourtant des relations d'indifférence.

Non mais euh pff bah franchement j'ai pas vraiment eu d'impressions, en même temps c'était pour le boulot [...] c'était sans plus (DF_PP).

Certains lieux sont utilisés comme point d'identification, ils permettent aux individus de s'affirmer par rapport aux autres et leur servent également de lieux de rendez-vous dans la ville

Oui et quand on est avec des amis c'est l'endroit où on demande aux gens de nous rejoindre, c'est un point central (LD_PC).

Ils apprécient particulièrement être étonnés par une ambiance atypique, par un fonctionnement qui sort de l'ordinaire.

L'ambiance assez feutrée des bars et puis être devant la Loire, j'aime bien (HL_HB).

Bah c'est bien, le cadre c'est bien et même les cerceaux de lumière je trouve ça assez original (LD_HB).

Il y a peu de nuance dans leurs positions. Ils ont besoin de changements et d'évolution constante pour ne pas se lasser. Ils aiment particulièrement les lieux qui leur permettent

⁵¹⁸ Cette expression indique que l'individu ne prête pas spécialement attention au lieu, parce qu'il ne le remarque pas ou ne manifeste pas d'intérêt à son encontre. À l'inverse, cette inattention peut le conduire à faire preuve de beaucoup d'enthousiasme et d'investissement au point que le lieu lui serve de repère d'identification et d'affirmation par rapport aux autres.

d'adopter un comportement d'agitation joyeuse car ils les considèrent, surtout au moment de l'adolescence, comme propices à l'amusement.

Voilà c'est surtout ça ou le début de soirée prévu à cet endroit-là avec les bars qu'il y a autour et puis après bouger (DF_HB).

Les adultes quant à eux adoptent des relations qui les conduisent à apprécier les lieux pour la fonction qui leur est allouée.

Le Hangar à bananes j'y vais plus avec de la famille ou des amis euh, j'y vais rarement seul, parce que je trouve que c'est convivial, en famille, entre amis surtout l'été (MR).

Ils développent une réelle capacité d'adaptation aux lieux tout en cherchant à y trouver satisfaction.

Le passage Pommeraye, j'y vais de temps en temps, j'y passe parce que bon c'est un lieu de passage, parce que y'a des boutiques très sympas, que le lieu est vraiment très agréable (MR_PP).

Cette phase de vie manifeste l'envie de comprendre le lieu pour être en mesure de l'apprécier et de chercher ainsi à s'y adapter.

Le passage Pommeraye, je pense qu'on peut fermer les yeux et juste entendre les pas, l'autre jour c'est ce que j'ai fait : extraordinaire ! (DB_PP).

Souvent, à l'inverse des jeunes, les adultes ne s'arrêtent pas à la fonctionnalité d'un site mais la dépassent ou tentent de la dépasser. En acceptant cette dimension essentiellement pratique ils parviennent à voir ce que recèle le lieu.

Bah oui pour moi vraiment c'est vrai que j'aime me balader par ici et voir toute l'évolution justement, c'est vrai que c'est chouette (SO_HB).

Les personnes âgées sont très mitigées dans l'expression de leurs sentiments vis-à-vis des lieux. Néanmoins, on peut y distinguer principalement deux groupes. Il y a ceux qui vivent les lieux tels qu'ils sont actuellement et qui s'en accommodent. Ces personnes ont appris à lier l'utile à l'agréable. Elles aiment ainsi s'y retrouver seules pour mieux apprécier l'ambiance particulière d'un lieu vide qui résonne tout autant qu'elles recherchent l'agitation qui règne sur d'autres sites.

Ah oui ah oui le matin, traverser le passage quand il ouvre juste, se retrouver toute seule à attendre, c'est des moments que j'adore (RM_PP).

Quand je rentre passage Pommeraye, là je me sens bien [...] ah oui mais c'est vrai, c'est beau [...] c'est quand même très joli ça (MP_PP).

Même s'ils avouent ne pas être le public cible de certains lieux, l'autre groupe peut se sentir attiré et les apprécier à d'autres moments que ceux pendant lesquels ils attirent habituellement le plus de monde. Ils ne rejettent pas nécessairement ces lieux estimant qu'ils ont été pensés pour répondre aux attentes d'une autre population.

J'ai pas trop d'avis parce que je ne sais pas quelle était la demande, c'est peut-être une demande de jeunes, je ne sais pas (MD_HB).

Certaines personnes ont peur des transformations qui n'auraient aucune signification pour elles sinon celle de conserver un passé dont elles préféreraient qu'il ne soit plus aussi visible⁵¹⁹.

Là ça peut évoluer. Pour l'instant c'était un paquet de ferrailles et de béton pendant des années. Le problème c'est qu'on ne veut pas tout détruire et parfois il faut tout raser et tout refaire [...] on ne sait pas trop ce qu'on veut garder, c'est pas facile de trancher (LG_HB).

D'autres encore aiment se remémorer les lieux tels qu'ils étaient. Ils sont très attachés aux souvenirs du vécu d'un autre temps, même s'ils admettent le bien-fondé des évolutions faites et à venir.

Et faut pas oublier qu'avant y'avait le pont transbordeur avant le pont Saint-Anne, oui ça c'est garder la mémoire de Nantes, ça c'est important le fait d'avoir gardé la grue parce que y'en a qui se sont battus pour la garder, ils voulaient la démolir, ils ne savaient pas trop au départ. Oui c'est garder la mémoire de Nantes et ça c'est important pour les nantais ou alors on entre en contradiction avec ce qu'elle a été (RM_E&HB).

Parfois, même s'ils reconnaissent et admettent les changements, ils restent obnubilés par la précédente configuration qui les caractérisait, ils vivent quasiment constamment avec la nostalgie du passé.

Euh moi j'aime bien, j'aime bien la place du Commerce, je trouve que malheureusement c'est moins agréable maintenant que y'a des cafés qui ont été fermés. Moi j'aimais beaucoup le café du commerce que vous n'avez sûrement pas connu qui était un endroit tout boisé, enfin c'était un grand café à la place de de de qu'est-ce qu'ils ont mis à la place, ils ont mis un magasin de chaussures de sport et c'était un grand café où les gens se retrouvaient pour aller au cinéma, on passait l'après-midi comme ça prendre un verre enfin c'était en plus, il avait un petit côté baroque, c'était donc des boiseries, des banquettes anciennes, c'était vraiment le vieux café dans un coin central de Nantes et j'aimais beaucoup y aller surtout quand je suis arrivée pour moi c'était vraiment le centre de la ville et puis il a été remplacé par ce magasin de chaussures de sport enfin c'est tout ce côté commercial qui grignote un peu Nantes (FD_PC).

La seconde tendance montre que plus l'ancienneté de connaissance des lieux par les individus est importante plus l'attachement est marqué. Ainsi, à l'instant où se produit la rencontre entre l'individu et le lieu, alors même que le terme de durée ne peut encore s'appliquer, la relation est parfois intense émotionnellement (positivement ou négativement). L'individu est effectivement très souvent marqué par sa première rencontre avec le lieu.

J'aime beaucoup découvrir un peu par hasard et là c'était chouette et surtout la première rencontre c'est toujours sympa la première rencontre parce qu'on ne s'y attend pas (DR_E).

C'est surtout l'architecture très atypique et l'utilisation de divers matériaux qui plongent les individus dans cet état d'éblouissement. Quand l'individu a gardé le souvenir de cette première émotion, elle est presque intacte dans sa mémoire et donne l'impression d'être de nouveau vécue au moment de son énoncé.

Moi ce que j'aime bien au passage Pommeraye, enfin y'a plusieurs choses c'est d'une part le mariage des matériaux, entre le bois, la pierre et le fer, euh...y'a un mariage qu'est vachement harmonieux [...] c'est vrai c'est beau, c'est pas une cathédrale mais c'est génial (MR_PP).

⁵¹⁹ Il s'agit notamment des personnes qui ne voient pas l'intérêt de conserver certaines traces du passé et qui bien souvent préféreraient que soit faite table rase.

Cette première image qu'offre un lieu en tant que première impression demeure importante dans l'évaluation que l'individu fera plus tard surtout si elle s'avère très négative ou très positive⁵²⁰.

L'Eléphant, la première fois et même encore aujourd'hui je suis comme un enfant alors ça par contre je ne pensais pas que ça m'aurait fait ça. L'éléphant, si je vais le voir demain ce sera pareil, je suis ébahie, je suis là comme une enfant et je reste de longues minutes le regarder (...) et dès qu'il bouge je suis là « regarde il bouge ses oreilles » alors que je l'ai déjà vu bouger ses oreilles (DB_E).

Passé le stade de la première découverte, si l'émotion est positive, les individus montrent l'envie de prolonger cette expérience. Ils font preuve d'un véritable engouement et retournent sur le lieu. Les personnes sont encore marquées par le lieu et font preuve d'enthousiasme à le fréquenter.

Passage Pommeraye j'y retournerai et place du Commerce aussi par rapport à ce qu'il y a à côté, la Fnac et le Gaumont et puis les bars, ça c'est sûr que je le ferai quand je connaîtrai des gens pour le bar parce que je ne vais pas y aller toute seule (rires) mais ça j'y retournerai facilement (AC).

Bah la place du Commerce c'est bien parce que y'a le cinéma et puis la Fnac et puis les bars, c'est grand, c'est bien [...] à commerce je me sens bien là-bas ça va, là je peux y aller autant de fois que je veux, je sais que ça me fera plaisir d'y aller (J).

La connaissance récente des lieux implique de les expérimenter pour en approfondir la compréhension, surtout s'il vient tout juste d'être découvert. Certaines personnes déclarent se rendre fréquemment sur les lieux qui les intriguent pour mieux les connaître puisque ces lieux les ont attirés lors des premières visites. L'enthousiasme est tel que l'envie de les faire découvrir se manifeste fréquemment.

Pour voir l'Eléphant, les machines de l'île quand y'a mes neveux qui viennent (J_E).

Et puis quand on a des invités, je crois que c'est le passage obligatoire, ah oui c'est vraiment la sortie (DB_E).

Pour d'autres lieux, ce ne sera pas une démarche d'appréhension volontaire de l'individu envers ces derniers mais davantage le résultat du hasard de déambulations dans la ville ou la proximité d'éléments qui amènent à y venir.

Non comme ça, c'est sur les itinéraires de balade, j'y vais comme ça (BB_PP).

Au fur et à mesure que l'individu fréquente le lieu, il l'identifie différemment des premières fois en se détachant peu à peu de la dimension fonctionnelle pour n'être plus attiré que par l'esthétique du lieu ou son originalité. Il n'évoque plus le lieu qu'en des termes élogieux traduisant la fascination qu'il ressent à simplement l'observer ou le contempler.

Oui c'est magique, ça fait un peu Disney [...] c'est vrai que c'est super bien fait tout ce roulement, enfin tout, je ne sais pas c'est technique quoi hein (CB_E).

⁵²⁰ Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : analyse temporelle ou les quatre "chances" pour la ville de se faire aimer ou détester », Communication au colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 05-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

La fréquentation des lieux exprime une forme d'agrément, c'est-à-dire qu'ils évoquent une sensation agréable. Finalement c'est le lieu, par l'ambiance qu'il dégage, qui attire les personnes. Elles n'hésitent pas à affirmer le plaisir qu'elles ont à parcourir ce lieu pour le contempler, à provoquer le passage par celui-ci. Elles montrent ainsi qu'elles tombent facilement sous le charme de ces lieux.

[...] juste par plaisir de passer passage Pommeraye parce que c'est tellement beau, j'aime beaucoup, c'est vraiment un lieu emblématique de la ville, j'adore, j'adore passer à cet endroit-là (DR2_PP).

Ah la place du Commerce, ouais ben je fréquente beaucoup, bah oui c'est sympa et puis de toute façon c'est un carrefour quoi, c'est-à-dire que c'est quasiment un endroit où on passe [...] mais c'est vrai que c'est une place conviviale [...] et puis on peut attendre au café aussi c'est quand même plus agréable que des fois de faire le pied de grue devant la Fnac (MR_PC).

Lorsque la connaissance des lieux est très ancienne, les individus expriment des relations affectives envers les lieux qui témoignent d'une ambiguïté notamment par la différence qu'ils font entre l'évocation de souvenirs encore tenaces de ce qu'a été le lieu et des pratiques qui pourtant sont en cohérence avec sa forme actuelle.

Bah maintenant on commence à être habitué, c'est vrai qu'on a moins, c'est pas qu'on a plus les yeux d'enfants mais on commence à être rôdé quoi, mais pour des jeunes qui arrivent et puis qui n'ont jamais vu, ça peut être bien (MG_E).

Oui donc on y allait pour la librairie soit pour acheter des livres, soit les livres scolaires, soit des romans. On y allait pour ça, sinon y'a des galeries de peinture, y'a un antiquaire, enfin...mais maintenant quand on y va, c'est plus par passage quoi, on va de la rue Crébillon vers la place du Commerce, c'est le raccourci (BR_PP).

De manière générale, ils se sont familiarisés avec les lieux, les ont apprivoisés, ont le sentiment de bien les connaître, ce qui les conduit à les admirer pleinement tout autant que d'autres peuvent s'en lasser.

Oui parce qu'autrement le passage Pommeraye y'a pas grand-chose à dire bon c'est un passage, ça fait partie de la ville de Nantes, c'est pratiquement incontournable, on va se balader, on passe par là (FD_PP).

C'est un petit peu ce côté qui me gêne, enfin qui me gêne non parce qu'on ne fait plus attention au bout d'un certain temps, mais quand on y réfléchit c'est un petit peu ce côté-là, trop de commerces, parce que maintenant y'a de tout hein, chaussures, y'a les fringues là-haut (RM_PP).

Par ce croisement de typologies donnant lieu à la formation de tendances, nous pouvons conclure, à l'examen de l'ensemble des entretiens effectués, à la prédominance de la variable temporelle individuelle au cours du processus de construction du rapport affectif sur la variable temporelle associée au lieu. Il est effectivement établi que le rapport affectif se présente avant tout comme une construction individuelle dans laquelle l'importance de l'influence de l'avancée dans la vie a été démontrée ainsi que celle de l'ancienneté de la connaissance des lieux. Cependant, force est de constater que le lieu selon les évolutions historiques/urbanistiques qu'il évoque ou les pratiques que suscitent ses dynamiques quotidiennes, contribue, lui aussi, à orienter la tonalité affective de la relation.

Les prises affectives ou les potentialités des lieux

Ce résultat conduit à entamer une réflexion sur les lieux puisqu'ils représentent un élément sur lequel l'urbaniste peut agir. En effet, il n'est pas en mesure de « dicter » à l'individu la nature et la valence de la relation qu'il doit entretenir avec un lieu, ni les usages qu'il ferait de celui-ci, à travers ses pratiques, attitudes et comportements. Il peut tout au plus contribuer à créer les conditions d'une appropriation affective. Les points d'accroche des lieux qui ressortent des entretiens menés sont autant d'éléments physiques qui entrent dans leurs compositions et qui peuvent occasionner ou non leur appréciation par les individus s'ils les perçoivent et s'en saisissent. Les six points d'accroche du lieu que nous avons mis en évidence sont les suivants :

- délasserment/relaxation/amusement/distraction
- praticité/fonctionnalité
- originalité/spécificité
- inattendu/imprévisible/nouveauté
- dimension historique et patrimoniale/authenticité
- diversité/animation

Par une présentation succincte de ces potentialités intrinsèques aux lieux, desquelles peuvent se saisir les individus pour établir une relation affective, et des courants de pensée afférents auxquels elles font écho, nous montrons qu'il est possible d'envisager de nouvelles façons de penser l'urbanisme, à l'heure où le défi d'une ville durable peut et doit certainement être relevé avec la possibilité de créer les conditions d'une ville aimable⁵²¹.

La fonction du lieu a ainsi semblé recouvrir une importance loin de paraître anodine dans le jugement émis par les individus. En effet, les lieux qui réunissent une dimension de détente et de loisir génèrent une relation affective positive dans laquelle les émotions, les sentiments et les humeurs associées présentent des connotations relatives au bien-être et au plaisir. Nous nous trouvons là face à une dimension urbaine qui occupe aujourd'hui une place importante dans la communication, les politiques et l'économie urbaine, dont l'archétype serait ce que Maria Gravari-Barbas⁵²² nomme la ville festive. Les villes qui se présentent comme lieu de fête, de divertissement, de culture ou de loisir cherchent, au-delà d'une attractivité retrouvée et amplifiée, à redonner à ses habitants le plaisir d'être en ville et inventent alors de nouveaux modes de dire, de faire, de vivre et de consommer la ville. Ainsi que le précise l'auteure, ces villes s'appuient fortement sur des activités non productives et profitent du déclin de l'activité industrielle pour faire émerger un nouvel ordre basé sur l'immatériel et l'éphémère. Luc Gwiazdzinski⁵²³ évoque quant à lui le terme de ville événementielle et englobe ainsi dans cette terminologie les fêtes, les festivals, les rites, les manifestations, etc.

Cela n'enlève pas pour autant l'importance de la fonction pratique d'un lieu qui permet à de nombreux individus de pouvoir l'apprécier en tant qu'elle répond à un besoin fonctionnel. Les habitants/usagers de l'espace apprécient l'existence de lieux pratiques et fonctionnels pour satisfaire un besoin et non pas nécessairement pour tendre vers un bien-être, ce qui n'empêche d'ailleurs pas que cela y contribue⁵²⁴. Lynch⁵²⁵, par son travail sur la lisibilité de la ville, souhaitait pour cette dernière des espaces accessibles parce que lisibles. En étudiant la

⁵²¹ Qui a la possibilité d'être aimée, de se faire aimer

⁵²² Gravari-Barbas Maria, *La ville festive. Espaces, expressions, acteurs*, Ouvrage de synthèse en vue de l'habilitation à diriger des recherches, Angers, Université d'Angers, 2000.

⁵²³ Gwiazdzinski Luc, « Chronotopies – l'événementiel et l'éphémère dans la ville de 24 heures », *Bulletin de l'association des géographes français*, n°3, 2009, p. 345-357.

⁵²⁴ Cela renvoie à la figure de l'utilitariste du chapitre 8 du présent ouvrage pour qui la ville doit, dans la mesure du possible, être pratique à l'image d'une cuisine bien aménagée.

⁵²⁵ Lynch Kevin, *L'image de la cite*, Paris, Dunod, 1971.

perception de trois centres urbains différents, il s'était appliqué à dégager des constantes qui devaient selon lui être parties intégrantes de tout aménagement urbain pour que chaque individu puisse constituer aisément des liens pratiques et affectifs envers un cadre urbain. Il a ainsi pointé la signification de la morphologie urbaine et son impact en termes de lisibilité en proposant cinq éléments (les voies, les limites, les quartiers, les nœuds et les points de repère), capables de structurer un schéma urbain cohérent. Ces éléments font effectivement partie des points sur lesquels s'accrochent les individus pour justifier de leur relation en précisant la portée de leur praticité eu égard à leurs pratiques et représentations du lieu.

Le même constat peut être établi pour les lieux qui se démarquent en recherchant l'originalité et une spécificité propre, même si elles peuvent parfois entrer en contradiction avec les normes de ce qu'il « faut » pour qu'un lieu soit apprécié voire aimé. Le géographe et économiste Richard Florida évoque ainsi le terme de ville créative soutenant la théorie selon laquelle une ville tiendrait son attractivité de son dynamisme culturel et artistique⁵²⁶ : E. Vivant⁵²⁷ met ainsi en évidence le fait que les politiques urbaines ont évolué depuis la décentralisation et la transition post-industrielle. Pour rendre leur territoire attractif, les villes ont misé sur un nouveau champ d'investissement qu'est la vie culturelle en axant principalement sur le volet artistique (La Belle de Mai à Marseille, Mix'art Myrys à Toulouse, etc.), à l'instar de la référence universelle dans ce cas qu'est le musée Guggenheim à Bilbao⁵²⁸. Cette relation entre l'urbanisme et la culture prend de plus en plus d'ampleur dans de nombreuses villes. La culture est ainsi utilisée pour (re)valoriser des espaces en déclin et s'insère dans des opérations d'urbanisme de grande envergure dans lesquelles elle sert aussi à des fins de marketing territorial. Il s'agit d'une forme d'instrumentalisation des politiques culturelles et artistiques par les politiques urbaines en vue de revitaliser certains espaces délaissés et/ou en friches ou d'apporter une nouvelle image (Opération Paris-Plage, Fête des Lumières à Lyon, etc.).

L'imprévu, l'inattendu ou la nouveauté sont des qualités que revêtent certains espaces urbains et sont fréquemment mentionnées par les individus interrogés comme la source de l'établissement d'une relation agréable, du moins pour ceux qui apprécient se faire surprendre. Est ainsi mis en lumière le rôle des temporalités urbaines qui participent à faire que la ville ne soit jamais figée mais toujours en évolution, en attente, dans l'imprévisibilité. Le passant au gré de son humeur, circule, ralentit, se retourne, découvre au coin d'une rue un passage couvert, un magasin inédit, un bâtiment surprenant.

La sérendipité exprime le rôle du hasard dans les découvertes, grâce auquel on trouve quelque chose que l'on ne cherche pas⁵²⁹.

La sérendipité se définit comme le caractère et la qualité propre à la marche et à la déambulation urbaine. La posture urbanistique afférente dans ce cas serait l'urbanisme de l'incertitude. Cela nous amène à la théorie de Chalas pour qui « le mouvement, l'incertitude et l'inachèvement »⁵³⁰ sont les modalités à partir desquelles se redéfinit notre urbanité. Il présente en effet ces trois modalités comme les leviers d'un renouvellement de l'action urbanistique. Puisque notre société est qualifiée par le mouvement, les transformations incessantes convertissant les solutions proposées à une époque donnée en problème à une

⁵²⁶ Florida Richard, *The Creative Class. And how it's Transforming Work, Leisure, Community and Every Day Life*, New-York, Basic Books, 2002.

⁵²⁷ Vivant Elsa, *Qu'est-ce que la ville créative ?* Paris, Presses universitaires de France, 2009.

⁵²⁸ Vivant Elsa, *Qu'est-ce que la ville créative ?* Paris, Presses universitaires de France, 2009.

⁵²⁹ Vivant Elsa, *Qu'est-ce que la ville créative ?* Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 78.

⁵³⁰ Chalas Yves, « Mouvement, incertitude et inachèvement des territoires urbains contemporains », dans Debarbieux Bernard, Vanier Martin (dir.), *Ces territorialités qui se dessinent*, La Tour-d'Aigues, Éd° de l'Aube, Datar, 2002, p. 53.

époque ultérieure, alors il faut accepter de reconnaître l'incertitude et de faire avec elle dans une forme de « reformulation continue des modèles d'intelligibilité de la réalité urbaine mouvante »⁵³¹. L'imprévu ou l'inattendu sont d'une certaine façon les dérivés de cette incertitude qui caractérisent les sociétés modernes fondées sur le probable. Enfin, la dernière modalité que propose cet urbaniste pour penser nos villes est l'inachèvement qui se présente comme la conclusion du mouvement et de l'incertitude, l'éternel renouvellement.

La dimension historique d'un lieu demeure pourtant un paramètre qui émeut fréquemment les individus car elle les confronte à leur propre finitude face au bâti qui leur survit. La symbolique et la valeur patrimoniale que dégage l'histoire d'un lieu font ainsi partie des critères d'évaluation affective. Il est important aussi de signaler le poids considérable accordé par les personnes à ce qui est nommé, par elles, l'authenticité des lieux. Cette dernière se présente à leurs yeux telle une valeur quasiment incontournable dans la possibilité qu'ils lui confèrent et qui leur permet de s'attacher et se sentir ancrés en un lieu. Le caractère authentique d'un lieu signifie que ne peut être contestée la réalité de sa capacité à représenter une époque révolue. Son apparence est conforme à celle-ci, il ne s'agit pas d'un pastiche des temps anciens mais de la persistance véridique et incontestable tant de l'apparence que du fonctionnement du site⁵³². Le passé est ainsi survalorisé par rapport à la modernité notamment par le contexte patrimonial architectural et culturel qui est souvent lié à sa charge historique⁵³³. Le poids du temps semble être ce qui permet à un espace d'être reconnu et identifié par les individus qui l'habitent et lui attribuent une valeur particulière. Ainsi que le montre Régine Robin⁵³⁴, de nombreuses villes soulignent leur historicité à l'image de Venise mais cette volonté de valoriser, quoi qu'il en coûte, le caractère authentique s'avère un leurre puisque toutes les villes ont connu des changements au cours du temps. Elle met effectivement en garde contre les tendances d'un urbanisme patrimonial à vouloir créer de l'authenticité – formule paradoxale – puisqu'il ne s'agit là que d'illusions. Il s'agit pour cette auteure d'une « mélancolie urbaine » qui n'a pas lieu d'exister puisque

la modernité aussi est constituée de strates hétérogènes de copies, de transferts, d'interprétations, de déplacements, d'emprunts et de réélaboration⁵³⁵.

Ce que les individus recherchent également dans un lieu urbain ce sont ses caractéristiques propres qui peuvent se définir par des termes comme la diversité, l'animation, la convivialité, les rencontres, l'anonymat etc., en bref tout ce qui possède les traits typiques de l'urbain, considéré comme l'éventail de possibilités que représentent les façons d'être et de faire des individus selon les potentialités offertes par les lieux. Autrement dit, cette prise du lieu fait référence à ce qu'on pourrait appeler un urbanisme de la quotidienneté. Lefebvre, penseur de la ville, de l'urbain et de la quotidienneté avait ainsi introduit une réflexion philosophique et poétique sur la ville⁵³⁶ à l'instar d'autres auteurs comme Michel de Certeau⁵³⁷, Georges Perec⁵³⁸, Isaac Joseph⁵³⁹ ou Thierry Paquot⁵⁴⁰. Ces philosophes, sociologues ou écrivains, en

⁵³¹ Chalas Yves, « Mouvement, incertitude et inachèvement des territoires urbains contemporains », dans Debarbieux Bernard, Vanier Martin (dir.), *Ces territorialités qui se dessinent*, La Tour-d'Aigues, Éd° de l'Aube, Datar, 2002, p. 64.

⁵³² Ortar Nathalie, « Restaurer sa maison à l'ombre d'un patrimoine », dans Gravari-Barbas Maria (dir.), *Habiter le patrimoine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 41-50.

⁵³³ Gravari-Barbas Maria, « Introduction », dans Gravari-Barbas Maria (dir.), *Habiter le patrimoine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 21-26.

⁵³⁴ Robin Régine, *Mégapolis, les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009.

⁵³⁵ Robin Régine, *Mégapolis, les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009, p. 48.

⁵³⁶ Lefebvre Henri, *Éléments de rythmanalyse*, Paris, Syllepse, 1992.

⁵³⁷ de Certeau Michel, *L'invention du quotidien, les arts de faire*, T.1, Paris, Folio, 1990.

⁵³⁸ Perec Georges, *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 1989.

Perec Georges, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris, C. Bourgeois, 1995.

Perec Georges, *Perec/rinations*, Mayenne, Zulma, 1997.

se positionnant sur cette voie d'une analyse sensible du rapport quotidien de l'individu au lieu urbain, nous exposent certes ce que l'on connaît déjà parce qu'en tant qu'individu nous le vivons chaque jour, mais ont le mérite de se positionner comme des observateurs réfléchis qui ont su et savent encore mettre en exergue ce que d'aucuns ne remarquent pas justement car cela fait partie de l'ordinaire, du banal et qui pourtant a son importance puisqu'il traduit les sensibilités urbaines de chacun. Comme penseurs de notre univers quotidien ils ont ainsi réhabilité

ce qui dans le champ du savoir et de la réflexion, apparaissait *a priori* devoir en être exclu⁵⁴¹.

Autrement dit un urbanisme de la quotidienneté axé sur l'urbanité ne saurait être envisagé sans référence au quotidien urbain de tout un chacun.

Conclusion

Ce travail met d'abord l'accent sur le rôle primordial de l'individu dans les processus d'évolution du rapport affectif de l'individu envers les lieux : l'individu détermine, certes à partir des points d'accroche des lieux dont il s'empare ou non, le type de relation qu'il développe et la manière dont elle évolue. Autrement dit, les temporalités du lieu détiennent un impact véritable en ce qu'elles se présentent tel un potentiel que l'individu peut mobiliser, selon ses aspirations du moment en lien avec des facteurs tels que son parcours de vie et son niveau de connaissance des lieux. Par ailleurs, pour l'urbaniste, c'est une entrée véritable, à dimension en partie matérielle, sur laquelle s'appuyer pour œuvrer dans et sur l'espace, alors qu'il ne peut – et généralement ne veut – « jouer » avec les véritables variables temporelles qui relèvent de l'individu.

Les résultats se présentent principalement sous deux formes d'apport : l'un méthodologique et l'autre empirique. Il a effectivement fallu tout d'abord constituer un objet méthodologique, que sont les figures idéales-typiques avant de pouvoir comprendre l'évolution du rapport affectif, traduite premièrement par l'élaboration des tendances. Puis, le second résultat auquel nous parvenons est l'ensemble des prises affectives en tant qu'objet réel. Les prises symbolisent tout autant la relation qui se forme entre l'individu et le lieu, soit le fait de saisir un élément de l'environnement en fonction de ses aspirations/désirs, qu'un élément physique du lieu. C'est notamment par cette seconde dimension qu'elles représentent une possibilité voire une manière suggérée d'agir sur le potentiel du lieu en tant qu'il possède de la matérialité en vue de faire possiblement évoluer le rapport affectif des individus. Dès lors, il appartient à l'urbaniste de réfléchir à la possibilité de considérer le rapport affectif comme outil d'aide à la décision et/ou à la conception d'ordre urbanistique.

La connaissance de ces prises pourrait être mise à profit sous forme de potentiel en intervenant sur la matérialité des lieux de telle sorte que celle-ci soit pensée en termes d'« offre », au sens d'Augustin Berque. Si la matérialité des lieux est la plus diverse possible alors elle facilitera la constitution de prises affectives, en tant que potentiel maintenant actualisé par la relation. Les lieux seraient ainsi pleinement appropriés et affectivement appréciés puisque les individus seraient libres de concrétiser eux-mêmes ce potentiel à

⁵³⁹ Joseph Isaac, *Le passant considérable : essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984.

Joseph Isaac, *La ville sans qualités*, La Tour-d'Aigues, Éd° de l'Aube, 1998.

⁵⁴⁰ Paquot Thierry, *Le quotidien urbain, essais sur les temps des villes*, Paris, La Découverte/Institut des villes, 2001.

Paquot Thierry, *Demeure terrestre. Enquête vagabonde sur l'habiter*, Besançon, Éd° de l'Imprimeur 2005.

Paquot Thierry, *Des corps urbains. Sensibilités entré béton et bitume*, Paris, Autrement, 2006.

⁵⁴¹ Bernié-Boissard Catherine, *Regards d'urbanité. Parcours, recherches et pistes dans la ville*, Paris, L'Harmattan, 2004.

disposition au cœur de la matérialité des lieux selon leurs propres souhaits et attentes relatives à des tendances d'appropriation affective.

L'enjeu d'un urbanisme à même de produire une ville aimable se trouve sans doute dans la réflexion sur les formes d'application concrète de ces prises. Ne reste qu'à en « inventer » les modalités urbanistiques dont une première piste pourrait débiter par l'idée d'un diagnostic orienté affectivement grâce à la mise en évidence de ces prises et aux thématiques d'investigation qu'elles représentent.

Un tableau (tableau 6) à insérer.

Chapitre 10 : Patrimonialiser les affects ? Le rapport entre le *nous* et le *je*

Hélène Bailleul, Denis Martouzet

La présence de la thématique du patrimoine dans cet ouvrage trouve sa justification dans le fait que ce terme désigne un espace, un bâtiment, socialement valorisé et qui, en première intention, peut ou doit être considéré comme un espace de référence et d'attachement pour les individus. Le patrimoine fait office dans ce chapitre de situation d'injonction à aimer un espace à laquelle les individus réagissent. Plus généralement, le présent chapitre se veut une réflexion théorique, voire spéculative, en tout cas peu ancrée dans des cas d'études spécifiques sur lesquels des recherches auraient été menées dans le but précis d'examiner le rapport entre affects et patrimoine visant à requestionner les différentes figures de la grille d'analyse proposée au chapitre 8 en examinant les relations qu'elles entretiennent entre elles. Dans ce chapitre, intitulé « Attitudes : les vingt-quatre "types" de relation à sa ville », nous avons proposé et justifié une grille de lecture de la ville représentée, prenant en compte tant certaines dimensions relatives à la ville, recomposées sous les termes d'aménités, de lisibilité, d'urbanité et de civilité, que les dimensions relatives à l'individu que sont son rapport au passé, au présent et au futur, d'une part, et son rapport au couple composé du réel et de l'idéal lorsqu'il évalue la ville, lorsqu'il en parle. Les dimensions relatives à la ville, en général, nous ont paru être suffisamment complètes et complémentaires pour que chaque ville, en particulier, dès qu'il s'agit de la décrire, de l'analyser ou de l'évaluer, affectivement ou non, puisse l'être.

Pour autant, si l'on considère que ces quatre dimensions urbaines (aménités, lisibilité, urbanité et civilité) forment système, les séparer conduit à une réduction de la compréhension de la globalité. Il s'agit donc d'examiner ce système par l'analyse des interactions qu'entretiennent ces dimensions par les éléments qu'elles contiennent. L'évaluation fait intervenir les dimensions individuelles et l'évaluation affective ajoute le rapport à soi.

On peut considérer en première instance que l'essence même du rapport affectif est contenue dans le rapport à soi, du moins que le rapport affectif envers un objet, qu'il soit géographique ou non, met en jeu le soi, dit autrement qu'il y a « quelque chose de soi » dans l'évaluation affective que l'on fait d'un objet. Ce que nous proposons ici est une relecture d'une partie de la grille évoquée précédemment, dans les relations qu'entretiennent certains de ses éléments. Si l'on requalifie l'urbanité comme le rapport à l'autre (en fait l'ensemble des rapports possibles à chaque autre) et la civilité comme le rapport au tout, à la société, nous montrons ici qu'urbanité et civilité ne peuvent être radicalement séparées l'une de l'autre et que la modification de l'une entraîne celle de l'autre. Plus précisément, nous faisons l'hypothèse qu'une modification dans la civilité, par exemple par la création d'une nouvelle norme qui, au moins au départ, est en partie imposée avant d'être intégrée, entraîne en même temps une modification du rapport à l'autre et du rapport à soi. Les trois rapports (à soi, à l'autre, au tout) forment ainsi système. Le rapport à soi est ambivalent dans la mesure où il est en même temps la réflexivité qu'il suppose, c'est-à-dire la capacité de l'individu à s'observer, se penser, se mettre en situation, mais aussi la réflexivité qu'il oblige, c'est-à-dire l'impossibilité pour l'individu de ne pas se penser, de ne pas s'observer et se mettre en situation. De là découle l'idée que l'individu est nécessairement d'abord son propre centre d'intérêt majeur⁵⁴², qu'il est lui-même l'aune de tout ce qui le concerne, et notamment de tout ce qui le touche et

⁵⁴² Les psychologues ont, sur cette question, montré de nombreuses manières combien forte est cette tendance à l'autoréférence. On peut citer l'effet LAP de Nuttin (Nuttin Jozef, « Affective Consequences of Mere Ownership: The Name Letter Effect in Twelve European Languages », *European Journal of Social Psychology*, n°17, 1987, p. 381-402) ou l'expérience de Codol (Codol Jean-Paul, « L'estimation des distances physiques entre les personnes : suis-je aussi loin de vous que vous l'êtes de moi ? », *L'Année psychologique*, n°7, 1985, p. 117-140).

l'affecte. Mais cette réflexivité n'est pas parfaite : elle se fait *via* des miroirs déformants, d'une part, et changeants, d'autre part. Ainsi en est-il, entre autres, du rapport au tout et aux normes que ce tout comporte, propose, impose et du rapport à l'autre qui porte un regard sur l'individu qui sait qu'un regard est porté sur lui.

Pour analyser et comprendre les relations entre le soi, l'autre et le tout social, nous partons du cas paradigmatique qu'offre le contexte d'une modification de ce dernier par la patrimonialisation d'un espace ou d'un lieu urbain habité, fréquenté, pratiqué. Sans entrer ici dans le détail et les nuances faisant débat autour de cette notion⁵⁴³, la patrimonialisation est définie comme un processus de qualification positive d'un objet, ce que nous précisons dans un premier temps. Cependant, le point qui nous permet de révéler comment la norme modifie l'image de soi est contenu dans le « moment » qui correspond au passage d'un objet banal à un objet patrimonialisé, même si l'on sait bien que ce moment a une réelle durée, mais il s'agit là du moment où un individu donné apprend ou prend conscience du changement de statut de l'objet considéré. Nous considérons aussi ce moment comme l'édiction d'une norme par la société, *via* ses représentants et ses procédures (classements, protection). L'objet patrimonialisé apparaît ainsi comme la trace du moment de cette édicition qui a valeur d'injonction dans la mesure où elle pose un jugement de valeur (ceci est important, historiquement, culturellement, esthétiquement...) qu'elle impose à un ensemble d'individus composant ce tout : certains sont par avance d'accord, d'autres non, d'autres encore non préparés à cela. Le passage de l'édiction à l'injonction correspond à la transposition du « ceci est important » à « vous devez trouver ceci important puisque, individuellement, vous faites partie de ce tout qui vous dit que ceci est important ». Ainsi le rapport au tout modifie le rapport à l'espace, ce qui rejait sur le rapport à soi. Entre en jeu, de même, le regard de l'autre.

Avant l'exposé plus complet des hypothèses sous-tendant cette analyse et des éléments de validation de ces hypothèses, nous en précisons le cadre de référence, c'est-à-dire les aspects primordiaux de la relation que notre société entretient avec le patrimoine et la patrimonialisation, qui apparaît avant tout comme une idéologie justifiant le fait que le patrimoine est instrumentalisé. Cette première réflexion nous amène à proposer une lecture du fait que le patrimoine n'entre pas – ou peu – dans les territoires affectifs des individus. Nous montrons qu'il ne fait pas véritablement partie des éléments spatiaux de référence affective, ni des éléments négatifs (de détestation ou de rejet), comme si ces deux champs – l'affectif et le patrimoine – s'ignoraient.

Patrimoine et territoire : construction conjointe d'une identité ou rapports de domination ?

La société s'impose à l'individu qui dispose néanmoins d'une marge de manœuvre. La patrimonialisation est mise en valeur et injonction à reconnaître cette valeur particulière assignée à un espace. En face, cependant, l'individu dispose d'un éventail de possibles pour recevoir cette injonction et ainsi évaluer la valeur donnée à l'objet patrimonialisé. Nous verrons d'abord en quoi les valeurs associées au patrimoine sont censés forger une identité mais sont aussi un vecteur de développement économique qui dès lors est un instrument. Pour que cela fonctionne, c'est-à-dire pour que ces valeurs soient reconnues, il faut les édicter à travers des injonctions. Reste alors à l'individu trois grands type d'attitude face aux objets en général et face aux objets patrimonialisés en particulier.

⁵⁴³ Il s'agit de bien noter que le patrimoine et la patrimonialisation sont des prétextes à réflexion sur la modification du rapport affectif suite à la survenue d'une modification d'une norme concernant le tout dans lequel s'inscrit l'individu. Il s'agira donc essentiellement du « grand patrimoine », celui des monuments historiques et de l'UNESCO par exemple, et non du patrimoine vernaculaire dont la normativité, bien qu'existante, est moins fortement ressentie.

Le patrimoine : instrument de construction d'une identité

Le patrimoine en tant qu'objet spatial référant à la culture, à l'histoire, à la mémoire d'un groupe social, participe de la construction de l'identité du groupe et des individus qui le composent. Avec la notion de patrimoine, les géographes, aménageurs ou anthropologues mettent en évidence la question de la valeur idéelle des objets spatiaux et le processus par lequel elle est collectivement construite. Le patrimoine (*via* la patrimonialisation qui aboutit à sa définition) est considéré par certains géographes comme « un point d'appui pour l'appropriation de l'espace »⁵⁴⁴. En tant qu'élément spatial de référence, il participe de la construction socio-spatiale des individus, en permettant d'identifier des objets qui font sens dans l'espace et qui constituent des repères pour l'identification et pour leur rapport à l'espace. Dans ce sens, le rapprochement entre les notions de patrimoine et de territoire opéré par Guy Di Méo dans les années 1990 permet de dévoiler la forte dimension symbolique et les fonctions qui peuvent être associées au patrimoine tout comme au territoire :

l'un et l'autre ne participent-ils pas, simultanément, d'une double nature matérielle et idéelle ? Ne remplissent-ils pas, conjointement, une fonction mnémonique ? N'inscrivent-ils pas le tissu social dans la continuité historique, tout en constituant de solides phénomènes culturels ?⁵⁴⁵

Le patrimoine, en tant qu'objet hérité et qui sera transmis aux générations futures, porteur de sens pour un groupe social particulier, participe à l'émergence d'un sens commun :

les éléments patrimoniaux matériels ou immatériels, retrouvés, mis en valeur ou même totalement recréés, contribuent très largement à marquer l'espace social, à lui donner du sens, à générer ou à conforter des pratiques collectives et donc à fabriquer des territoires, qui à leur façon, façonnent ceux qui y vivent.⁵⁴⁶

C'est dans une double dynamique de construction territoriale et patrimoniale à l'échelle sociale et de construction signifiante d'un rapport de l'individu à l'espace que se démêle la valeur particulière que peut avoir le patrimoine pour les individus. Cependant cette valeur personnelle, fortement imprégnée par l'évaluation subjective qu'opèrent les individus par rapport à ces objets socialement identifiés et valorisés, n'est certainement pas celle qui prédomine dans les textes qui ont trait à la question des valeurs du patrimoine. En effet, parmi les principales valeurs qui sont souvent identifiées, la valeur subjective, affective du patrimoine n'est que rarement évoquée.

Au contraire, parmi les logiques qui prévalent à l'identification d'un objet spatial comme patrimoine, les auteurs s'accordent généralement, d'une part, à citer la logique historique, qui tend à conserver les signes d'un passé national, au départ, et de plus en plus local aujourd'hui. D'autre part, est fait référence à une logique économique et de développement territorial, considérant ces objets comme des ressources touristiques et culturelles et, enfin, mais bien souvent comme complément des deux précédentes, est fait référence à une logique identitaire, affective, qui prône la valeur d'authenticité que peut avoir le patrimoine, comme symbole d'une vie sociale passée et comme point d'appui d'un vivre-ensemble présent. Dans l'évolution de la gestion du patrimoine, qui tend vers une marchandisation de plus en plus

⁵⁴⁴ Veschambre Vincent, « Patrimoine : un objet révélateur des évolutions de la géographie et de sa place dans les sciences sociales », *Annales de Géographie*, n°656, 2007, p. 361-381, p. 361.

⁵⁴⁵ Di Méo Guy, « Patrimoine et territoire, une parenté conceptuelle », *Espaces et Sociétés*, n°78, 1994, p. 16-34, p. 16.

⁵⁴⁶ Péron Françoise, « Patrimoine culturel et géographie sociale », dans Fournier Jean-Marc, *Faire la géographie sociale aujourd'hui. Actes du colloque de géographie sociale des 18 et 19 novembre 1999*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2001, p. 19-30, p. 25.

importante, avec le développement d'industries touristiques du patrimoine, la logique économique prend cependant le dessus. Le patrimoine est considéré comme une ressource⁵⁴⁷, qu'il faut aménager et rendre accessible à des fins touristiques. En ce sens, les objets patrimoniaux dont la fréquentation touristique est importante, peuvent parfois être désinvestis par les populations habitantes, comme lieux d'une spectacularisation de la ville⁵⁴⁸. Il s'agit alors d'un patrimoine comme produit plus que d'un patrimoine comme signe ou symbole culturel. La construction de l'image des territoires, à travers un mélange de références modernistes et patrimoniales⁵⁴⁹ est largement instrumentalisée par les pouvoirs publics, qui tendent à construire une image décalée par rapport à la réalité et au vécu des habitants. Cette modification de la valeur du patrimoine au profit d'un glissement vers sa marchandisation est significative du rapport particulier que la société entretient avec le phénomène culturel en général. Comme l'explique Hannah Arendt, ce nouveau rapport à la culture et au patrimoine est notamment significatif du passage d'une société traditionnelle à une société de masse :

la société [traditionnelle] veut la culture, évalue et dévalue les choses culturelles comme marchandises sociales, mais ne les consomme pas. [...] La société de masse, au contraire, ne veut pas la culture mais les loisirs et les articles offerts par l'industrie des loisirs sont bel et bien consommés par la société.⁵⁵⁰

La reconnaissance de ces éléments de culture que sont les objets patrimoniaux, leur valorisation et leur marchandisation est ainsi un processus qui devient de plus en plus prégnant d'après les observations et les analyses des chercheurs. Les espaces du patrimoine, lieux emblématiques ou paysages, sont montrés en exemple, tant et si bien que l'on peut les considérer comme des lieux exemplaires au sens d'André Micoud, des lieux qui « ne sont pas seulement les lieux d'une mise en scène, mais lieux eux-mêmes mis en scène »⁵⁵¹. Cette idée d'une fabrication, d'une mise en scène du patrimoine est également défendue par Françoise Choay lorsqu'elle explique que :

les monuments et le patrimoine historiques acquièrent un double statut. Œuvres dispensatrices de savoir et de plaisir, mises à la disposition de tous ; mais aussi produits culturels, fabriqués, emballés et diffusés en vue de leur consommation.⁵⁵²

Cette fabrication d'un produit urbain par les politiques communicationnelles et touristiques contient le risque de désolidariser une réalité construite par l'industrie culturelle d'avec la réalité vécue par les habitants. Le géographe Alain Mons met en avant ce risque de construire une image du territoire qui serait finalement dé-spatialisée, répondant à des logiques commerciales et non historiques et locales :

cette logique contient un piège virtuel pour les villes, car elles ne constituent pas des « produits » comme les autres. Ce serait oublier que les villes françaises ont une épaisseur sociale et historique.⁵⁵³

La valeur économique du patrimoine considéré comme un levier de développement pour le territoire est ainsi celle qui contient le plus grand risque de dissocier, dans le processus de

⁵⁴⁷ François Hugues, Hirczak Maud, Senil Nicolas, « Territoire et patrimoine : la co-construction d'une dynamique et de ses ressources », *Revue d'économie régionale et urbaine*, n°5, 2006, p. 683-700.

⁵⁴⁸ Mons Alain, *La métaphore sociale : image, territoire, communication*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

⁵⁴⁹ Mons Alain, *La métaphore sociale : image, territoire, communication*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

⁵⁵⁰ Arendt Hannah, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1968, p. 263.

⁵⁵¹ Micoud André, « Les lieux exemplaires : des lieux pour faire croire à de nouveaux espaces », dans Micoud André (dir.), *Des hauts lieux : la construction sociale de l'exemplarité*, Paris, CNRS, 1991, p. 53-63, p. 53.

⁵⁵² Choay Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1999, p. 156.

⁵⁵³ Mons Alain, *La métaphore sociale : image, territoire, communication*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 78.

patrimonialisation, de valorisation d'un produit culturel, l'objet spatial de sa valeur historique et identitaire, fondée localement et par l'usage des habitants.

La logique de patrimonialisation est en effet parfois ambiguë au regard des destinataires de ce patrimoine. Si elle vise à ce que le patrimoine soit reconnu par les populations locales et devienne par là un symbole pour les habitants du territoire, alors la mise en valeur touristique ou économique du patrimoine peut constituer un risque. En effet, la patrimonialisation, si elle décrit le processus par lequel est construit collectivement la signification territoriale, nécessite de révéler la ressource en prêtant attention à :

sa valeur d'usage dépendant de sa socialisation, de son appropriation par les acteurs et de leurs interactions au sein du territoire.⁵⁵⁴

Le patrimoine en tant que ressource territoriale doit participer à la construction identitaire et sociale du territoire, non seulement du point de vue d'un discours historique et identitaire sur le territoire, produit notamment par les acteurs du tourisme, mais surtout du point de vue du vécu et des pratiques des habitants de ce territoire. C'est pourquoi la patrimonialisation, en plus de la valorisation de tel ou tel objet référant à l'histoire, à sa mise en scène pour des usagers extérieurs au territoire, reste un processus qui doit permettre l'appropriation de ces objets par les habitants. C'est en ce sens que la notion de patrimoine, comme objet spatial approprié peut être questionnée du point de vue du sens qu'il prend pour les individus dans leur mode d'habiter et non simplement du point de vue de sa valeur collective.

Patrimonialisation : instrumentalisation

La patrimonialisation – ainsi que le patrimoine qui la concrétise en un objet généralement matériel, en un lieu, parfois en un savoir-faire – est donc le support, parmi d'autres, de la construction de l'identité des individus comme celle des groupes. Mais il n'est pas sûr que cette construction soit l'objectif visé par les acteurs de la patrimonialisation. Bien sûr, on ne peut pas douter que le patrimoine d'envergure nationale ait concouru à forger l'identité des pays de construction plus ou moins récente, encore fragiles pour certaines. La création des institutions de patrimonialisation et leur fonctionnement, en France par exemple, avec les Monuments Historiques, a certainement permis à chaque citoyen de se créer mentalement une carte de France, simplifiée, structurée autour des cathédrales et des châteaux, de quelques autres grands édifices ou ensembles bâtis, associés à des éléments de géographie naturelle : fleuves, massifs montagneux, paysages très spécifiques... Le rôle de l'école de la République et plus concrètement, au-delà des instituteurs, celui des cartes apposées sur les murs de la classe ont été pour beaucoup dans cette identification de la personne et de la société à ce territoire national regorgeant de tant de richesses héritées du génie français, comme on pouvait le lire dans les manuels scolaires jusqu'à récemment.

D'autre part et en d'autres contextes, le patrimoine comme pur produit du marketing touristique ne va pas dans le sens de cette identité en construction. Alain Sinou, à propos des politiques de patrimonialisation dans les pays d'Afrique noire, écrit :

la façon dont les États associent systématiquement la valorisation du patrimoine bâti, et notamment colonial, avec la politique de développement touristique (y compris les usages des sites déterminés en fonction de cette activité), montre que ces actions s'adressent principalement, voire exclusivement, aux

⁵⁵⁴ François Hugues, Hirczak Maud, Senil Nicolas, « Territoire et patrimoine : la co-construction d'une dynamique et de ses ressources », *Revue d'économie régionale et urbaine*, n°5, 2006, p. 683-700, p. 687.

visiteurs occidentaux et non aux élites locales. En cela, elles signalent la difficulté à intégrer ces lieux dans la construction des identités nationales.⁵⁵⁵

L'explication de cette patrimonialisation ratée est double, couplant les nécessités économiques liées au tourisme et la difficulté à faire reconnaître le patrimoine colonial dans un ancien pays colonisé par une population elle-même anciennement colonisée. L'auteur précise :

En Afrique de l'Ouest, le processus de production d'un patrimoine bâti, importé par l'Occident à l'époque coloniale, semble particulièrement s'appuyer sur ce rapport de distanciation. Ce particularisme résulte du contexte politique dans lequel cette notion émerge. L'État colonial, par le message qu'il leur attribua, affecta à la plupart des monuments historiques « indigènes » qu'il identifia, une valeur négative susceptible de susciter chez les peuples colonisés un double regard : d'une part, un certain sentiment d'appartenance culturelle par le respect du site et par la reconnaissance de sa valeur symbolique ; d'autre part, une dévalorisation de ces mêmes cultures, désignées comme primitives au regard d'une Histoire culturelle universelle et du modèle occidental.⁵⁵⁶

Dans l'explication de l'instrumentalisation économique du patrimoine, J.-M. Leniaud va plus loin, affirmant que ce qui est visé est un mode de compréhension et d'organisation de la société où, au sommet, se situe la sphère économique de laquelle le reste est dépendant :

ce qu'un discours républicain eût appelé « démocratisation » et ouverture aux classes défavorisées s'exprime désormais en termes d'un économisme primaire, « consommation », « produits culturels », mais qui traduit le souci d'assurer la primauté de l'économique.⁵⁵⁷

L'instrumentalisation qu'est la patrimonialisation va donc, en partie tout au moins, à l'encontre de ce rapport identitaire que le patrimoine participe à construire. Mais, il s'agit d'être nuancé dans la mesure où l'élite qui en décide peut coupler utilisation mercantile et injonction identitaire. Il s'agit bien, tout d'abord, d'une élite, à quelque échelle que l'on se place, des Monuments historiques au petit patrimoine vernaculaire reconnu à l'échelle communale et sur lequel, parfois, le touriste tombe, plus ou moins par hasard. Là aussi J.-M. Leniaud pousse la logique comme une véritable loi :

On retrouve à chaque période de l'histoire le même processus : une minorité "éclairée", porteuse de l'artificialisme politique, impose à la masse du pays la direction dans laquelle il convient de s'orienter ; puis, à celle-ci qui réagit par un repli défensif sur les mémoires particulières, cette même minorité tente de faire admettre que ce sont les mémoires particulières qui bloquent la marche normale de la société vers l'avenir et le progrès.⁵⁵⁸

Il décline ensuite l'idée en précisant la méthode :

Une élite éclairée de fonctionnaires administratifs, techniques, scientifiques décide au nom de tous ce qui convient aux usagers. C'est elle qui décide les grands axes de la politique du patrimoine, telles les campagnes thématiques de protection, les lois de programme portant sur la restauration des monuments, la direction des fouilles archéologiques, l'organisation de l'inventaire des richesses artistiques du pays.⁵⁵⁹

⁵⁵⁵ Sinou Alain, « Enjeux culturels et politiques de la mise en patrimoine des espaces coloniaux », *Autrepart*, n°33, 2005, p. 13-31, p. 19.

⁵⁵⁶ Sinou Alain, « Enjeux culturels et politiques de la mise en patrimoine des espaces coloniaux », *Autrepart*, n°33, 2005, p. 13-31, p. 21.

⁵⁵⁷ Leniaud Jean-Michel, « La mauvaise conscience patrimoniale », *Débat*, n°78, 1994, p. 168-178, p. 162.

⁵⁵⁸ Leniaud Jean-Michel, « La mauvaise conscience patrimoniale », *Débat*, n°78, 1994, p. 168-178, p. 167.

⁵⁵⁹ Leniaud Jean-Michel, « La mauvaise conscience patrimoniale », *Débat*, n°78, 1994, p. 168-178, p. 162.

Ces élites ont pour ambition de faire en sorte que le patrimoine inspire des sentiments. Alors que pour M. Gravari-Barbas, le lien affectif entre l'élément patrimonial et la personne semble ou a semblé possible et « naturel » :

dans le passé, la référence patrimoniale se faisait sur la base d'un attachement profond à l'église, au château, au paysage, au cadre bâti du lieu de vie principal⁵⁶⁰,

d'autres auteurs dénoncent cette instrumentalisation des affects. M. Gellereau et N. Casemajor-Loustau écrivent :

Dans la reconfiguration actuelle des entités territoriales [...] les instances publiques souhaitent développer des sentiments d'appartenance à des territoires reconfigurés en recherchant des objets patrimoniaux ou des expériences collectives adéquates.⁵⁶¹

Plus virulent, J.-M. Leniaud, lui, s'insurge contre le fait que :

le conservateur et l'historien sont invités, en tant qu'agents de ce service public, non seulement à "propager [...] la connaissance des vieux monuments, l'application à conserver religieusement leurs vieux débris", mais, comme le proclame le ministre de l'Instruction publique Salvandy en 1847 lors de l'inauguration de la nouvelle École des chartes, "à faire aimer à des temps nouveaux un passé qui fut glorieux [...] attacher les esprits aux institutions présentes par la recherche de tout ce qu'il a fallu d'efforts, de combats pour les conquérir".⁵⁶²

On peut alors laisser la conclusion à M. Gellereau et N. Casemajor-Loustau :

Le sentiment d'appartenance à des territoires reconfigurés ne se décide bien évidemment pas par des directives ou des injonctions, lesquelles négligent d'ailleurs souvent certaines réalités sociales et culturelles, certaines formes d'articulation entre patrimoine, identité et territoire qui sont construites dans les pratiques quotidiennes des acteurs culturels et des habitants.⁵⁶³

Hormis l'expression, très forte, « faire aimer » que Salvandy utilise, et qu'il s'agit de replacer dans le contexte politique et rhétorique du milieu du XIX^e siècle, les sentiments mobilisés par les acteurs du patrimoine justifiant ainsi leur action ne sont évoqués qu'avec peu de précision. En tout cas, l'individu, le public, l'utilisateur, l'habitant sont bien amenés, mais avec une efficacité toute relative, à répondre aux injonctions plurielles contenues dans la patrimonialisation : consommer, s'identifier, se sentir appartenir, aimer... C'est cette dernière que nous examinons plus en détail.

Au-delà du patrimoine : changements de regards

L'individu, face à une injonction, peut avoir plusieurs attitudes. Il peut tout d'abord obéir en ayant le sentiment d'obéir, c'est-à-dire d'être contraint : dans ce cas l'injonction est

⁵⁶⁰ Gravari-Barbas Maria (dir.), *Habiter le patrimoine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 12.

⁵⁶¹ Gellereau Michèle, Casemajor-Loustau Nathalie, « Dispositifs de transmission et valorisation du patrimoine : l'exemple de la photographie comme médiation et objet de médiation », dans Chouikha Larbi, Meyer Vincent, Gdoura Wahid (dir.), *Interagir et transmettre, informer et communiquer : quelles valeurs, quelle valorisation ?* Tunis, SFSIC-ISD-IPSI, non paginé.

⁵⁶² Leniaud Jean-Michel, « La mauvaise conscience patrimoniale », *Débat*, n°78, 1994, p. 168-178, p. 160.

⁵⁶³ Gellereau Michèle, Casemajor-Loustau Nathalie, « Dispositifs de transmission et valorisation du patrimoine : l'exemple de la photographie comme médiation et objet de médiation », dans Chouikha Larbi, Meyer Vincent, Gdoura Wahid (dir.), *Interagir et transmettre, informer et communiquer : quelles valeurs, quelle valorisation ?* Tunis, SFSIC-ISD-IPSI, non paginé.

suffisamment forte, relativement à l'individu en question, pour être efficace. Il peut aussi obéir sans en avoir le sentiment : l'injonction n'a pas lieu d'être puisque l'individu s'y conforme, s'y serait conformé même en l'absence de l'injonction. L'individu est d'accord avec les valeurs sous-tendues dans l'injonction ou encore d'autres valeurs le font agir dans le sens de celle-ci. D'un autre côté, il peut aussi ne pas obéir, en ayant le sentiment de désobéir (l'injonction est perçue mais sa force est insuffisante pour être efficace, des raisons d'agir autrement sont plus fortes) ou ne pas obéir mais sans avoir le sentiment de désobéir (l'injonction n'est pas perçue du tout ou bien n'est pas perçue en tant qu'injonction). Enfin, il a la possibilité de se moquer de l'injonction. Cette typologie d'attitudes face à l'injonction est à nuancer selon que l'on se situe dans un schéma binaire (j'obéis/je n'obéis pas) ou plus progressif (j'obéis plus ou moins), selon aussi les individus dans leur capacité à ne pas obéir (en fonction de la nature et du contenu de l'injonction, selon le type de relation entre l'individu et celle, personne ou institution, qui énonce l'injonction, selon les circonstances, selon la prise en compte des conséquences proches ou lointaines du fait d'obéir ou non...).

Élargissant le point de vue et considérant que le rapport affectif à l'espace dépend de la représentation que l'on a de l'espace et de ses composants matériels, idéels et symboliques, en lien avec le regard que l'on porte sur soi, la société imprime son empreinte à la fois sur cette représentation et sur ce regard. Tout particulièrement, la représentation que l'individu se fait d'un objet notamment dans le cas d'un objet à dimension publique comme le sont les lieux, les bâtiments, les monuments, les villes, est contrainte par l'ensemble des représentations possibles de ce même objet qu'autorise, par différents biais, la société dans laquelle s'inscrit l'individu. Sans nier la possibilité d'originalité de l'individu, celui-ci est influencé. De même, le regard que l'on porte sur soi est en partie déterminé par cette contrainte de la société. Aussi, notre rapport affectif à l'espace, s'il est bien du registre du personnel et de l'intime, n'en est pas moins en même temps un "produit" sociétal qui évolue avec l'évolution de la société. Nous faisons ici l'hypothèse que trois grands types de regards sur l'espace – et sur le temps – sont actuellement en cours de reconfiguration les uns par rapport aux autres, correspondant à une transition, dont le point d'articulation est le "tout-patrimoine" actuel. Nous présentons ces trois regards comme trois phases de l'histoire, sachant qu'il faut garder à l'esprit qu'elles ne sont ni nécessairement, ni absolument consécutives.

La première phase est celle de la permanence : l'espace et ses composants, dans lequel on ne loge pas mais on *demeure*, permettent à l'individu d'habiter le monde, d'être toujours-déjà-là et, parallèlement, de se construire un habiter spécifique, individuel, un habiter contextualisé tel que le conçoivent les géographes reprenant à leur compte les travaux des phénoménologues au premier rang desquels M. Heidegger⁵⁶⁴. La correspondance entre l'habiter philosophique et l'habiter géographique (en fait, habiter, le verbe et non plus le substantif), bien qu'irréductibles l'un à l'autre, sous-tend un monde considéré comme d'abord stable (ou sur un plan éthique qui doit l'être et que l'on doit faire advenir). Du fait de ce rapport au monde et du regard qu'il implique, présent et passé n'ont pas lieu d'être différenciés : la permanence inclut directement le passé, comme *a priori* l'avenir, dans le présent qui prend alors pour extension, au sens de Saint Augustin⁵⁶⁵, une forme d'éternité.

La deuxième phase est celle du « tout-patrimoine », dans laquelle certaines sociétés actuelles sont plongées. La permanence n'est plus. Le passé n'est ici plus constitutif du présent, il ne subsiste qu'à l'état de traces qu'il s'agit de sauvegarder. Cette patrimonialisation est à la fois la reconnaissance de la valeur de certains éléments du passé et la reconnaissance de leur disparition progressive. Ce faisant, la patrimonialisation provoque une rupture radicale entre

⁵⁶⁴ Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.

⁵⁶⁵ Saint Augustin, *Les confessions*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.

un passé valorisé et donc différencié, spécifique et un présent comme simple réceptacle de ces éléments hérités et à transmettre. Cette phase nous paraît vouée à l'échec, ou en tout cas matière à discussion dans la mesure où la patrimonialisation est acte de discours (il s'agit bien de dire : "ceci est digne d'intérêt pour nous et les générations à venir") visant à ériger un objet en valeur alors même que si la société le regardait comme véritablement une valeur (sans possible remise en cause) il n'y aurait pas besoin d'une reconnaissance patrimoniale découlant d'une volonté, que celle-ci soit sociale ou politique. Se sentir, dans une optique performative⁵⁶⁶ réflexive, obligé d'affirmer à soi-même quelque chose découle de la crainte et, conjointement, de la connaissance du fait que cela n'est pas aussi vrai que cela, rejoignant la notion de mauvaise foi au sens sartrien de mauvaise foi en toute bonne foi⁵⁶⁷, repris, sous les expressions *self-deception* ou mensonge à soi-même, par J.-P. Dupuy⁵⁶⁸.

La troisième phase est celle du "déjà-détruit"⁵⁶⁹, défini par la compréhension et l'acceptation que le lieu, la ville portent déjà en eux leur disparition, de façon quasi programmatique. Cette idée est d'ailleurs déjà incluse dans la patrimonialisation puisque celle-ci porte en elle l'idée de sauvegarde, donc de possible, voire d'irréversible, disparition. On peut, à l'instar de M. Davis⁵⁷⁰, évoquer le cas emblématique de quartiers de villes allemands et japonais construits au début des années 1940 aux USA dans le but d'expérimenter à la fois des bombes et autres engins incendiaires et les modes de bombardement qui soient les plus efficaces possibles, c'est-à-dire les plus destructeurs. L'idée n'était pas nouvelle : X. Boissel présente les quelques indices subsistant d'un Paris fictif⁵⁷¹ dont la construction aux alentours de la capitale, à partir du début de l'année 1918 a été programmée et entamée par crainte des bombardements aériens. Ces villes-objets de laboratoire, dont la construction technique a été permise par la conjonction des savoirs de spécialistes de la ville et des matériaux, n'ont eu d'autre existence que celle qui a présidé à leur destruction. On sait aussi – même si le caractère est moins exceptionnel – que nous construisons des villes et des bâtiments qui portent en eux un caractère déjà-détruit, du fait de considérations économiques liés aux matériaux (pavillons et bâtiments de logements sociaux dont on sait bien que la durée de vie n'excédera pas quelques décennies), ou liés à la rapidité d'évolution de la ville et des besoins des populations et des entreprises : ce sont notamment des pans entiers de certaines villes d'Asie du Sud-Est hyper-dynamiques qui, bien que répondant aux besoins actuels, sont d'ores et déjà obsolètes par rapport aux besoins d'un futur proche déjà programmé : plus haut, plus dense, plus interconnecté. Les Twin Towers ont aussi montré que tout bâtiment peut porter en lui, par ce qu'il est ou symbolise, les germes de sa destruction.

Ainsi, la phase du « tout-patrimoine » est une préfiguration de celle du « déjà-détruit » à laquelle elle tente d'échapper, de façon incantatoire. Cependant, au final, cette transition de la première à la troisième phase, change le regard que la société porte sur ses espaces et, par influence réciproque, le regard que peuvent porter les personnes sur ces espaces, remettant en question, sinon en cause, le rapport à soi-même dans un monde de moins en moins stable (ou considéré comme tel). Le rapport affectif qui en découle s'en trouve nécessairement changé dans ses fondements, même si les modalités de construction de celui-ci, ressortissant de la nature humaine, elles, restent globalement semblables. De façon métaphorique, le jeune enfant considère d'abord son grand-père comme ayant toujours été là et qui le sera toujours (comme une évidence, donc une permanence), puis comme quelqu'un ayant vécu (un

⁵⁶⁶ Austin John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.

⁵⁶⁷ Sartre Jean-Paul, *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 2008.

⁵⁶⁸ Dupuy Jean-Pierre, « Temps et rationalité », dans Frydman Roger (dir.), *Quelles hypothèses de rationalité pour la théorie économique ?*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 69-104.

⁵⁶⁹ Abbas Akhbar, *Hong Kong Culture and the Politics of Disappearance*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.

⁵⁷⁰ Davis Mike, *Dead Cities*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2009.

⁵⁷¹ Boissel Xavier, *Paris est un leurre*, Paris, Éd° Inculte, 2012.

patrimoine de souvenirs), enfin comme quelqu'un qui va disparaître dans un avenir relativement proche : il ne peut donc plus le regarder avec les mêmes yeux. Cette évolution du regard dépend à la fois de l'avancée en âge de l'enfant et de celle du grand-père. Il en est de même du couple personne-ville.

Dans le contexte historique et théorique ainsi brossé, portant sur les relations entre individu et société à travers la question de la patrimonialisation, il apparaît possible d'envisager les différentes dimensions de l'entrecroisement qui, dans la construction du rapport affectif, mêlent le rapport à soi, le rapport à l'autre et le rapport au tout.

L'opposition entre le « je » du rapport affectif et le « nous » du patrimonial

Une hypothèse en deux temps du rejet relatif du patrimonial

Le cadre ainsi présenté nous donne à voir une société qui, par les instances institutionnelles qui la représentent, déclare, de façon performative, ce qui est de l'ordre du patrimoine et indique donc, par la négative, ce qui n'en relève pas. Il indique aussi que cette société dicte avec plus ou moins de force, et de façon évolutive, la ou les manières de porter le regard sur l'espace et ses composants, c'est-à-dire sur ce qu'elle a construit et qu'ainsi, par les processus de patrimonialisation, elle valorise (ou non) et qualifie. Disant ce qu'il y a à regarder et comment le regarder, elle modifie les modalités d'habiter des individus – voire leur capacité à habiter. Nous pouvons alors formuler l'hypothèse d'un lien, non univoque, entre patrimoine et rapport affectif aux lieux. Ce lien peut être, selon les espaces et selon les individus concernés, ainsi que selon les situations dans lesquelles s'effectue et se construit le rapport de ces individus à ces éléments spatiaux, décrit de la façon suivante : la patrimonialisation – dans le sens du moment et du processus amenant à faire, aux yeux de la société, d'un objet banal un objet considéré comme relevant du patrimoine – est considérée par les habitants à tort ou à raison (mais là n'est pas la question) comme une valorisation de l'espace ou de l'objet patrimonialisé. Par la suite, et c'est là que se précise notre hypothèse, cette valorisation spatiale rejaillit, positivement par une valorisation (ou une revalorisation, une survalorisation) de la personne par elle-même, ou négativement par une dévalorisation de soi, sur l'estime de soi des individus qui se sentent du fait de leur proximité avec l'objet patrimonialisé, concernés, d'une façon ou d'une autre, avec plus ou moins de force.

La valorisation de soi modifie alors, en retour, le regard porté sur l'espace et amène à valoriser celui-ci individuellement, en plus de la valorisation sociale qui en est faite. Dans l'autre cas, la dévalorisation de soi entraîne une modification du rapport préalablement entretenu avec l'objet spatial jusqu'alors non patrimonialisé conduisant soit à du détachement (c'est-à-dire un rapport affectif décroissant), soit à du ressentiment qui repose sur le décalage croissant et ressenti entre un individu dévalorisé et un espace, qui le concerne, valorisé. Dans un cas, on a, métaphoriquement parlant, un miroir qui gomme les défauts et accentue les qualités, dans l'autre un miroir qui accentue les défauts et gomme les qualités.

Ensuite, cette hypothèse, dont les deux dimensions, positive et négative, d'une certaine façon, s'opposent, peut être abordée par l'angle de l'analyse des chaînes plus ou moins longues de causalité, avec la prise en compte des conséquences plus ou moins directes de la patrimonialisation. Autrement dit, il ne s'agit plus de faire l'hypothèse d'un lien immédiat entre valorisation de l'espace et (dé)valorisation de soi, mais d'essayer d'analyser la nature et le contenu de ce lien. Nous y voyons là aussi deux dimensions. La première, d'ordre symbolique, renvoie au ressenti de la personne, ressenti qui ne repose sur aucune preuve tangible, ni même sur quelque indice qui, mis en exergue, ferait office de preuve aux yeux de la personne. La seconde est ancrée dans la rationalité, au moins en partie, au moins dans un

premier temps, avec la connaissance d'éléments tangibles, matériels, voire mesurables et que l'on peut supposer comme étant conséquence de la patrimonialisation. L'exemple type serait l'évolution du marché immobilier dans ou à proximité du site patrimonialisé, de façon diachronique ou par comparaison à d'autres éléments (autres quartiers, moyenne à l'échelle de la ville...), évolution liée directement à la notoriété nouvellement acquise du site, ou indirectement *via* les projets de requalification urbaine qui peuvent accompagner la décision de patrimonialisation. Ensuite, la rationalité s'estompe quelque peu quand il s'agit d'analyser le bien-fondé d'une corrélation entre une valorisation immobilière et le fait que telle personne, plus ou moins touchée positivement ou négativement par cette valorisation dont les causes, les modalités et les conséquences lui échappent, voit à ses propres yeux rejaillir cette valorisation sur sa propre personne. Deux modes de justification de ce système d'hypothèses peuvent être envisagés, l'un théorique, l'autre empirique.

Justification théorique

Le point de départ de notre réflexion est l'hypothèse que la patrimonialisation est de l'ordre de l'injonction paradoxale. L'archétype en est « sois spontané ! » ou « désobéis ! ». Les caractéristiques principales de ce type d'ordre, analysées par les psychothérapeutes et notamment ceux de l'École de Palo Alto⁵⁷², relèvent de la logique et de la nature des relations qu'elle permet de supposer. Sur le plan logique, la phrase énoncée contient sa propre contradiction. Sur le plan relationnel, le paradoxe énoncé conduit à n'avoir aucune possibilité de répondre à l'injonction : l'obéissance à cet ordre de spontanéité, parce que justement elle est obéissance, ne peut être spontanée et la spontanéité qui en découle est une spontanéité forcée, donc une non-spontanéité.

Dans le cas de l'injonction incluse dans la patrimonialisation, quand celle-ci est portée par une instance qui dépasse, en l'englobant, l'individu, il est implicitement supposé la possibilité d'une spontanéité dans l'évaluation, en partie affective, que fait l'individu de l'objet patrimonialisé. Or cette spontanéité est « obligée », enjointe. L'injonction paradoxale contenue dans la patrimonialisation empêche donc, au moins en partie, l'émergence de la spontanéité consubstantielle de la construction de l'affectivité spatiale d'un individu.

Il est nécessaire de considérer, sans doute artificiellement, l'existence et la coprésence de deux systèmes sociaux⁵⁷³. Le premier est constitué de ceux qui décident ou ont décidé qu'il fallait patrimonialiser, ou qui participent de l'idée que la patrimonialisation doit se faire, à propos de tel objet ou de façon plus générale. C'est, schématiquement parlant, le système juridico-administratif dont l'action est normative. L'autre groupe social est celui à qui se voit appliquée cette normativité : ceux qui « reçoivent » cette patrimonialisation⁵⁷⁴. Il y a bien injonction. Elle est paradoxale en ce sens qu'elle oblige à penser d'une certaine manière qui, ne pouvant alors pas être spontanée, n'est pas véritablement pensée.

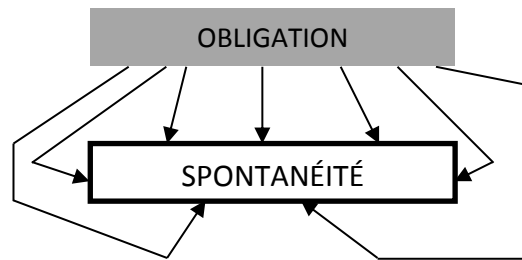
Bien évidemment, la patrimonialisation existe et, à n'en pas douter, n'est pas systématiquement rejetée, loin de là, répondant en cela aux différentes modalités de réaction à une injonction. C'est en fait son efficacité qui est en cause. On peut suggérer une hypothèse : l'« espace de spontanéité » n'est pas le même que l'« espace d'obligation » : le second

⁵⁷² Watzlawick Paul, Weakland John, Fisch Richard, *Changements, Paradoxes et psychothérapie*, Paris, Seuil, 1975.

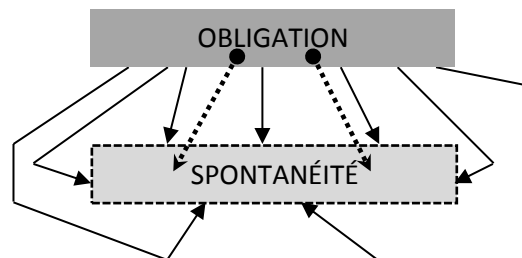
⁵⁷³ Le fait que le processus institutionnalisé de patrimonialisation inclue une phase de concertation ne modifie pas le problème dans la mesure où l'acceptation de la concertation – de ses règles et modalités – fait de l'individu une partie intégrée au tout : le résultat de la concertation est alors imposé à l'individu en tant qu'entité autonome, s'opposant en partie au tout.

⁵⁷⁴ On peut considérer que ce second groupe social est en fait composé d'un ensemble d'individus isolés dans leur réception de l'injonction et dans leur construction affective. Il y aurait donc ainsi autant de seconds groupes sociaux qu'il y a d'individus concernés.

contraint le premier, en le définissant-délimitant de l'extérieur. On peut faire le schéma suivant où les flèches symbolisent l'expression de la contrainte contenue dans l'obligation et le cadre l'espace dans lequel peut se réaliser et s'exprimer la spontanéité.



Il y a un "espace de spontanéité" possible. Cependant, sur un plan psychologique, on sait que le cadre dans lequel s'exprime la spontanéité n'est pas fixe, ni parfaitement déterminé et surtout que ces espaces ne sont pas totalement étanches l'un pour l'autre. L'obligation contient-contraint la spontanéité, elle contrôle les débordements possibles mais surtout elle la "teint" en son entier : la spontanéité est limitée « de l'extérieur » et n'est pas totalement spontanée « de l'intérieur ». On doit donc compléter le schéma de la façon suivante où les flèches en pointillés représentent l'influence, les autres la contrainte. L'influence est constituée notamment de la connaissance de l'existence de la contrainte.



Cette première approche reste théorique, voire hypothétique. Elle étaye l'hypothèse mais ne permet pas de la valider.

Analyse empirique

Parmi les enquêtes réalisées dans le cadre des recherches menées au sein de l'équipe IPAPE de l'UMR CITERES relatives aux modalités des rapports des individus et des groupes à l'espace, l'une a été menée dans un quartier populaire du Havre⁵⁷⁵, à proximité de la partie de cette ville maintenant classée patrimoine mondial par l'UNESCO, au moment même de ce classement. Plus précisément, la recherche a été menée pendant les premières phases de la procédure, largement relayées par les médias. La procédure a suivi les phases répertoriées dans le **tableau 7**.

Printemps 2003	Inscription du Havre sur la Liste indicative française
Janvier 2004	Dépôt du dossier de candidature de la Ville du Havre à l'UNESCO

⁵⁷⁵ Bailleul Hélène, *Patrimoine et nouvelles identités urbaines. Vers un processus de patrimonialisation gouverné localement ?*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2004.

Février 2004	Vérification du contenu du dossier par le Secrétariat du patrimoine mondial
Mars 2004	Transmission du dossier de candidature à l'ICOMOS (International Council on Monuments and Sites) pour expertise scientifique
Août 2004	Visite du site par les experts de l'ICOMOS
Mai 2005	Remise de l'expertise ICOMOS au Centre du patrimoine mondial
Juillet 2005	Décision du Comité du patrimoine mondial sur l'inscription du Havre

Tableau 7 : Calendrier de la procédure de classement de la ville du Havre au patrimoine mondial de l'UNESCO

Ainsi, les personnes enquêtées étaient-elles en pleine incertitude, non pas tant quant à la patrimonialisation mais quant aux répercussions de celle-ci sur leur lieu de vie et leur quotidien. On a ainsi pu constater que ce processus de patrimonialisation d'un quartier datant d'à peine soixante ans puisque conçu et construit par Auguste Perret pendant la période de reconstruction d'après-guerre entraînait, pour une large part de la population, une modification du regard des habitants sur leur propre quartier par un simple effet de proximité. Par ailleurs, ce processus de patrimonialisation n'a pas été compris par cette population pour qui le patrimoine est nécessairement plus ancien et ne doit pas inclure des bâtiments de béton ou d'acier. Il y a donc eu interrogation, voire perplexité et incompréhension, ce qui a pu radicaliser les discours. Cela, ainsi que la très grande proximité entre lieu de vie quotidien et lieu patrimonialisé, montre que dans ces cas précis, territoires affectifs individuels et patrimoine peuvent s'opposer fortement.

De ces discours, il est ressorti une certaine diversité que l'on peut néanmoins organiser en deux grands cas. Il y a tout d'abord le sentiment que le quartier est valorisé et que cette valorisation inclut les personnes qui, pour diverses raisons, y habitent ou habitent à proximité : ils font partie du lieu, ils font le lieu. Cela apparaît comme une justification *a posteriori* d'un choix effectué des années, voire des décennies auparavant, par les habitants actuels eux-mêmes, par leurs parents ou grands-parents. Au final, la patrimonialisation leur a donné raison d'être là.

Il y a deuxièmement à partir du même sentiment de valorisation du quartier, un phénomène de dévalorisation de soi, par un cheminement intellectuel plus complexe. La patrimonialisation et la communication faite par les pouvoirs publics sur ce patrimoine est considérée comme pouvant entraîner des phénomènes de relocalisation sociale, de gentrification, de « boboïsation ». Donc le marché de l'immobilier va augmenter. Aussi, pour les personnes de ce quartier populaire, cette patrimonialisation apparaît comme un risque de ne plus pouvoir demeurer en cet endroit, bien qu'ayant le sentiment d'une sorte de « droit » lié à l'ancienneté de la présence. « Ce quartier n'est plus pour moi, je n'ai plus les moyens financier pour suivre ». La valorisation objective du quartier conduit à une dévalorisation relative et subjective de la personne qui se compare mentalement à l'autre qui n'est d'ailleurs encore qu'une éventualité, celle d'un futur habitant. Dans les discours, cette rupture se traduit, sur le plan temporel, par un "ne...plus" qui a quelque chose de définitif et sur le plan social par un jeu entre, d'une part, le "je" ou le "nous", voire le "on" et, d'autre part, le "ils" et le "eux" qui englobent tour à tour les pouvoirs publics, les urbanistes, causes du désaveu dont ils font l'expérience, et les futurs habitants, preuves et mesures en même temps qu'accélérateurs de la dévalorisation des individus anciennement localisés en ce lieu.

Aussi habiter un lieu patrimonialisé peut-il mettre à mal l'impression ou le sentiment de chez-soi et, plus concrètement, à la fois l'efficacité de ses parois à faire le tri et la capacité de la personne à gérer cette porosité. Tout d'abord, en ce qui concerne d'éventuelles modifications du logement, la législation peut, dans certains cas de figure, imposer le respect de règles

concernant les matériaux, les couleurs, la disposition, jusqu'à la façon de procéder, qui restreignent le choix de gestes concourant à l'appropriation affective des lieux. Au-delà des contraintes financières et relatives aux choix esthétiques qui ne sont pas sans effet sur les affects, cela peut apparaître comme une intrusion de la sphère publique, politique et juridique dans la sphère privée, voire intime. Symboliquement, la gestion de la porosité est remise en cause. Partant, le lieu intime, le chez-soi, parce qu'il est en partie régi de l'extérieur, devient un lieu commun, d'une entité sociale dépassant l'individu.

Cependant, le fait que ce lieu devienne commun, qu'il soit socialement partagé n'entraîne pas nécessairement une désaffectation pour le lieu et ce pour plusieurs raisons majeures. Tout d'abord, loger dans un lieu patrimonial n'est, généralement, pas le fait du hasard⁵⁷⁶. C'est donc un choix, que l'on peut supposer comme étant fait en connaissance de cause et surtout des conséquences de cette caractérisation particulière du logement, par des personnes appartenant à des classes sociales dont les moyens financiers et le capital culturel sont importants. La contrainte apparaît alors librement choisie et non imposée de l'extérieur. L'aspect négatif de la contrainte est contrebalancée par la reconnaissance sociale qui découle du fait de loger en un tel bâtiment, d'en être éventuellement le propriétaire. Habiter là revient à poser un geste social fort et se traduit à la fois en termes de fierté (rapport à soi) et de reconnaissance sociale (rapport à l'autre). De même, la qualité esthétique, la valeur culturelle et/ou historique peuvent apparaître comme des éléments compensant la contrainte. Cependant, la thèse de S. Bresson, portant sur des ménages occupant des logements sociaux construits par Renaudie et Gailhoustet à Ivry-sur-Seine en 1972 et 1973 et de la Cité Radieuse de Rezé-lès-Nantes, montre que le statut de patrimoine du grand ensemble n'est pas reconnu par tous les habitants⁵⁷⁷.

Cette analyse reste à consolider puisque nous ne nous fondons ici que sur des éléments exploratoires mais dont les résultats nous paraissent emblématiques des interactions entre le rapport à soi, le rapport à l'autre et le rapport au tout que représente ici la société. Cela rejaillit sur la place que peut prendre le patrimoine dans la construction du rapport affectif et il semble néanmoins utile d'insister sur quelques points. Tout d'abord, le processus de patrimonialisation, quand il est proche des lieux vécus quotidiennement et plus encore quand c'est l'un de ces lieux qui est patrimonialisé, est vécu différemment par les individus selon leur situation personnelle, c'est-à-dire leur degré d'intégration économique et sociale au tout qui les englobe mais aussi selon leur individualité, leur trajectoire biographique... Partant, on a pu constater que la valorisation patrimoniale s'accompagne, au moins dans certaines situations et dans des conditions qui restent à préciser, d'une modification de l'estime de soi qui, ensuite, rejaillit sur le rapport affectif aux lieux récemment patrimonialisés. Mais l'analyse reste à préciser puisque, lors d'entretiens, les habitants que l'on aborde par la question du patrimoine, en parle sous le mode affectif alors que ceux que l'on aborde sous l'angle des affects n'évoquent pas – ou très peu – les aspects patrimoniaux de leurs milieux de vie.

Patrimoine et territoire affectif

L'examen de ce qui, parmi les objets urbains et plus largement spatiaux, importe affectivement pour l'individu montre que les éléments de patrimoine reconnus collectivement

⁵⁷⁶ Il faut, dans ce cas, considérer que la patrimonialisation est intervenue avant la localisation de l'individu ou que celui-ci l'avait anticipée.

⁵⁷⁷ Bresson Sabrina, *Du plan au vécu. Analyse sociologique des expérimentations de Le Corbusier et de Jean Renaudie pour l'habitat social*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

comme tels, sans être totalement absents des discours, ne sont, au final, que très peu nombreux à être évoqués. Corrélativement, quand ils le sont, ce n'est pas – sauf exception – en tant qu'objet patrimonial mais plutôt en tant que simple objet, qui s'est trouvé être à un moment donné sur le chemin de la personne, parfois pour des raisons touristiques ou, plus largement, fonctionnelles, et non en tant que patrimonialisé. On pourrait presque dire que c'est « par hasard »⁵⁷⁸ que tel lieu évoqué ressortit du patrimonial.

La construction d'un territoire

Peut-on parler de territoire affectif et, si oui, qu'est-ce que cela peut signifier ? On ne peut utiliser l'expression « territoire affectif » que si les deux mots composant cette expression, que l'on forge ici pour l'examen des rapports entre patrimoine et affect, ne sont pas antinomiques. Il convient, au préalable, de spécifier que cela signifie un changement d'objet et de positionnement, relativement au rapport affectif à la ville ou aux lieux. N'est plus examinée une relation mais le résultat construit et spatialisé de celle-ci⁵⁷⁹ : un territoire. Passant du concept d'une relation en cours de construction à l'objet construit à un moment donné – le territoire affectif – même si celui-ci n'est pas – n'est jamais – achevé, on opère une mutation dans le positionnement. Outre le caractère dynamique de l'un et statique de l'autre, il apparaît que le rapport affectif à l'espace, même s'il repose sur une posture d'équilibre, en tout cas de recherche d'équilibre entre l'entrée spatiale et l'entrée sociale, donne la priorité à cette dernière, *via* l'individu, dans sa capacité à avoir et entretenir des relations (un mode relationnel, un rapport) avec l'espace et, entre autres, des relations d'ordre affectif⁵⁸⁰, individu qui est source du matériau analysé. À l'opposé, parler de territoire affectif donne plus d'importance à la dimension spatiale, et conduit à en analyser la structure plus que l'occurrence et les conditions de celle-ci.

Si « le "territoire" correspond à l'espace socialisé, l' "espace géographique", à la construction intellectuelle qui permet de le penser »⁵⁸¹, est-ce qu'un territoire affectif peut être un espace socialisé ? Les paragraphes précédents semblent amener une réponse négative à cette question mais il s'agit d'aller plus avant dans cette réflexion, notamment du fait de la posture, en partie partagée, vis-à-vis de l'individu, à la fois « lieu » des affects et source du matériau récolté. Il nous faut repartir de la notion de territoire, dans toute sa complexité.

Le territoire se définit d'abord comme l'expression spatialisée d'un pouvoir dont ce peut être aussi le support, sans que pour autant tout pouvoir nécessite de disposer d'une dimension spatiale. Un territoire est donc un terrain d'application de ce pouvoir, sans que cela implique que le pouvoir précède le territoire – ni l'inverse : il y a co-construction du territoire et de la règle. Cette définition politique renvoie immédiatement à une dimension juridique aux expressions concrètes multiples et parfois peu clairement définies. Globalement, un territoire se définit spatialement par l'étendue de la loi ou de l'ensemble des règles émanant de ce pouvoir, visant à régir l'espace ainsi défini. Ce faisant, spatialement, un territoire est délimité avec un intérieur (sous la loi) et un extérieur (hors juridiction) et socialement, un territoire agrège la population sous la loi et produit, de ce fait, une ségrégation, pouvant aller jusqu'à l'exclusion de qui nie la loi et donc, implicitement et indirectement, la réalité du pouvoir qui

⁵⁷⁸ Par « hasard », nous voulons simplement signifier la coïncidence de deux chaînes de causalités disjointes.

⁵⁷⁹ Il est clair que ce positionnement est déjà implicitement présent dans certains des chapitres de cet ouvrage, traitant plus du résultat que du processus affectif.

⁵⁸⁰ Rappelons que dans cet ouvrage, il est essentiellement question du rapport affectif des individus envers la ville ou le lieu, et non du rapport affectif de la ville envers les individus, ce qui amènerait à personnifier la ville, à lui prêter une capacité d'intention et d'affectivité.

⁵⁸¹ Lévy Jacques, « Territoire », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 907-910.

en est l'origine. Cependant, en même temps, cette population agrégée, par sa capacité d'autonomie, fait évoluer l'ensemble des règles régissant « son » territoire. Il y a un jeu entre acteurs de tous ordres qui composent la société, mais c'est *un* jeu de tensions qui conduit au fait qu'il y a nécessairement *du* jeu entre les différentes échelles sociales et notamment entre le tout et l'individu, ce qui est une façon imagée de traduire l'idée d'injonction paradoxale, le flou lié à ce jeu étant la variable d'ajustement entre ce qui est enjoint, par le tout, et la réaction des parties de ce tout. Ainsi, les mœurs, comme les règles d'urbanité ou de civilité, peuvent-elles évoluer, amenant à reconsidérer la loi. C'est ce jeu, image de la relativité de la toute-puissance de la loi, du pouvoir qui l'édicte et de sa mise en application, qui peut amener certains, sous certaines conditions, au rejet, souvent à peine explicite, du processus de patrimonialisation.

Cette définition juridico-politique, dont les éléments préalablement cités font du territoire une entité collectivement pensée, un « espace socialisé », conduit notamment au plan individuel (mais aussi au plan collectif, du moins de façon partagée) à la nécessité de mobiliser les notions d'appropriation, d'appartenance et d'identification.

L'éthologie animale a aussi largement contribué à une reconnaissance du terme de territoire, l'empruntant aux sciences politiques, dans le champ scientifique qui lui est propre, et qui va modifier son orientation et son étendue sémantique en lui attribuant le caractère d'appropriation, terme à prendre à la fois comme l'expression d'un processus et comme résultat, achevé ou encore instable de ce processus. L'essor de l'écologie scientifique, recontextualisant le comportement animal dans son milieu, sera suivi de la transposition de concepts écologiques à l'analyse des phénomènes relevant des sciences humaines et sociales, avec notamment l'écologie urbaine⁵⁸² : la ville devient essentiellement le milieu de vie d'individus et de groupes en interaction. Le processus d'appropriation résulte tout autant d'actes matériels (défense du territoire, fermeture ou gestion des flux...) que symboliques et psychologiques (pratiques de marquage du territoire) qui contribuent implicitement à la construction, au maintien et au renforcement d'une règle, celle de celui (individu ou groupe) qui s'est approprié ce territoire, règle qui n'empêche pas d'éventuels conflits d'appropriation.

En retour, l'individu éprouve un sentiment d'appartenance : il se dit de ce territoire. Cela justifie et renforce d'ailleurs le processus d'appropriation. Ce sentiment légitime l'individu ou le groupe dans les stratégies qu'il met en place pour conforter l'appropriation. Si ces deux concepts s'opposent par le sens, l'un évoquant plutôt la relation univoque de l'individu (ou le groupe) envers le territoire, l'autre plutôt la relation inverse, ils se différencient aussi par la dimension majeure qu'ils confèrent au terme de territoire : l'appropriation est d'abord un notion spatiale et le terme territoire renvoie alors à l'extension géographique de celui-ci tandis que le sentiment d'appartenance, même s'il s'exprime parfois sur un registre de vocabulaire spatial (je suis de Bretagne, de Strasbourg, des quartiers Nord, par exemple), renvoie d'abord à la dimension sociale du territoire et il s'agit avant tout d'appartenance à un groupe.

Le tryptique est complété par la notion d'identification. En forçant un peu le trait, on peut exprimer l'appropriation par « ce territoire est le mien », le sentiment d'appartenance par « je suis de ce territoire » et l'identification par « ce territoire, c'est moi ! et réciproquement ». L'identification au territoire suppose au préalable l'identification du territoire : plus celle-ci sera aisée et construite (par la délimitation claire de ce territoire, par l'évidence des caractéristiques qui permettent à la fois de le qualifier et de le distinguer d'autres territoires), plus la personne pourra s'y identifier par appropriation des caractéristiques de ce territoire et, par sentiment d'appartenance, au tout que représente ce territoire.

⁵⁸² Non au sens de l'écologie dans la ville mais de l'écologie des groupes humains en ville.

Les caractéristiques du territoire affectif

Si l'on peut parler de territoire affectif, c'est notamment parce que la construction affective renvoie à ces mêmes notions d'appropriation, de sentiment d'appartenance et d'identification et plus largement renvoie à la définition écologique du territoire, sans que pour autant, de façon fine et définitive, la construction affective puisse être associée à la part animale de l'humain. En revanche, la définition juridico-politique du territoire nécessite quelques précautions supplémentaires et notamment, la nécessité d'affaiblir la portée de certaines caractéristiques, notamment celle de limite du territoire.

La définition politico-juridique du territoire telle que réinterprétée par les géographes est, dans ses grandes lignes, l'héritière des théories de l'État et de la période de constitution des États-Nations les plus stables et centralisés. Cependant, il faut bien convenir que tout territoire n'a pas une limite spatiale à l'image d'une frontière et l'on se trouve en accord avec la définition d'Horizon que donne Jacques Lévy :

L'Horizon est un territoire qui n'est pas un « pays ». Le terme est emprunté à l'allemand *Horizont*, horizon, car il a été utilisé par le géographe allemand Gerhard Sandner à propos du « paysage culturel » de la Mitteleuropa. On a là, en effet, un cas typique d'espace de nature territoriale [...] mais dont les limites sont difficiles à déterminer, ne prenant presque jamais la forme d'une ligne. [...] L'Horizon est un espace qui a échappé aux deux substances (ruralité et État) les plus systématiquement génératrices de pays, mais qui n'en reste pas moins un territoire, déployant ses caractéristiques en continu et en contigu. Les exemples typiques sont [...] les tonalités de quartier qui, dans les villes européennes surtout, se modifient en douceur quand on passe dans un autre quartier. [...] L'Horizon apparaît ou réapparaît lorsque la logique étatique ou administrative, avide de partitions, desserre son emprise.⁵⁸³

Comme déjà signalé, la construction affective spatiale se fait entre autres par un jeu d'emboitements à plusieurs niveaux spatiaux de synecdoques : la personne dit aimer le tout à partir de quelques éléments partiels qu'elle connaît réellement et mobilise quand se pose la question de ses affects envers l'espace. Le quartier s'intègre dans le logement autant que celui-ci se positionne dans le quartier. Aussi, n'y a-t-il pas de limite précise à ces lieux affectifs, c'est, comme l'indique la définition synthétique d'Horizon proposée par Jacques Lévy, un « territoire limité par des confins »⁵⁸⁴. On note aussi le fait que le territoire affectif apparaît comme un « espace de liberté » relativement aux emprises institutionnelles auxquelles il n'y a pas de compte à rendre.

Cependant, le territoire affectif ne peut se réduire à un Horizon, il est en même temps un archipel ou un rhizome⁵⁸⁵. La recherche portée par l'UMR 7324 CITERES intitulée « Espaces habités, espaces anticipés » visant, dans son module 1, à caractériser la spatialité d'une série d'individus et leur habiter, dans lequel transparaît des éléments d'ordre affectif comme révélateur de l'importance de certains lieux relativement à d'autres, a permis de mettre en évidence la structure spatiale de ces territoires, à l'image d'un archipel⁵⁸⁶. La figure 1 illustre cela. Elle a été construite à partir d'enquêtes menées auprès d'individus selon une méthode couplant, d'une part, l'entretien ouvert pour une connaissance aussi exhaustive que possible des lieux fréquentés, la durée cumulée passée en ces lieux et la ou les activités principales effectuées et, d'autre part, une réactivation du discours par une herméneutique cartographique

⁵⁸³ Jacques Lévy, « Horizon », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 469.

⁵⁸⁴ Jacques Lévy, « Horizon », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 469.

⁵⁸⁵ Jacques Lévy, « Rhizome », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 804.

⁵⁸⁶ Collectif, *EhEA, Espaces habités, Espaces Anticipés. Module 1 : Qualification de l'espace*, Rapport de recherche ANR, 2008, http://citeres.univ-tours.fr/compo.php?niveau=ipape&page=p_ipape/ipape_online, consulté le 28/07/2011.

spécifique, concrétisée par les spatiogrammes, permettant, par un phénomène d'association d'idées, de dépasser le récit de vie spatialisé trop lissé faisant la part belle aux biais de ce type d'entretiens et d'atteindre une information qui touche réellement au personnel, voire à l'intime⁵⁸⁷. Cependant, cet archipel ne peut exister que par les liens tissés entre ces lieux dont la figure ne présente ici que ceux relatifs à des déplacements, alors même que d'autres types de liens ont été évoqués plus ou moins explicitement par les individus interviewés : liens symboliques, liens chronologiques, liens de ressemblance ou d'opposition...

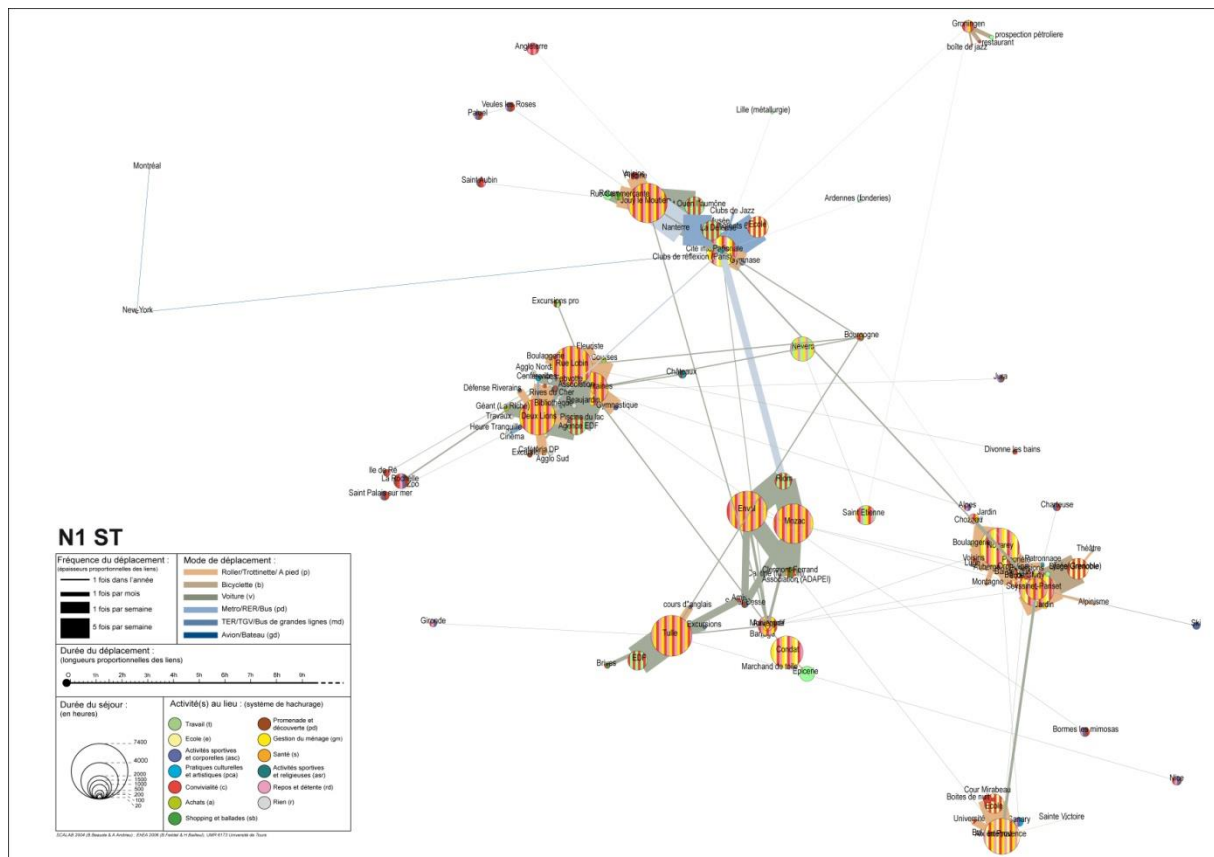
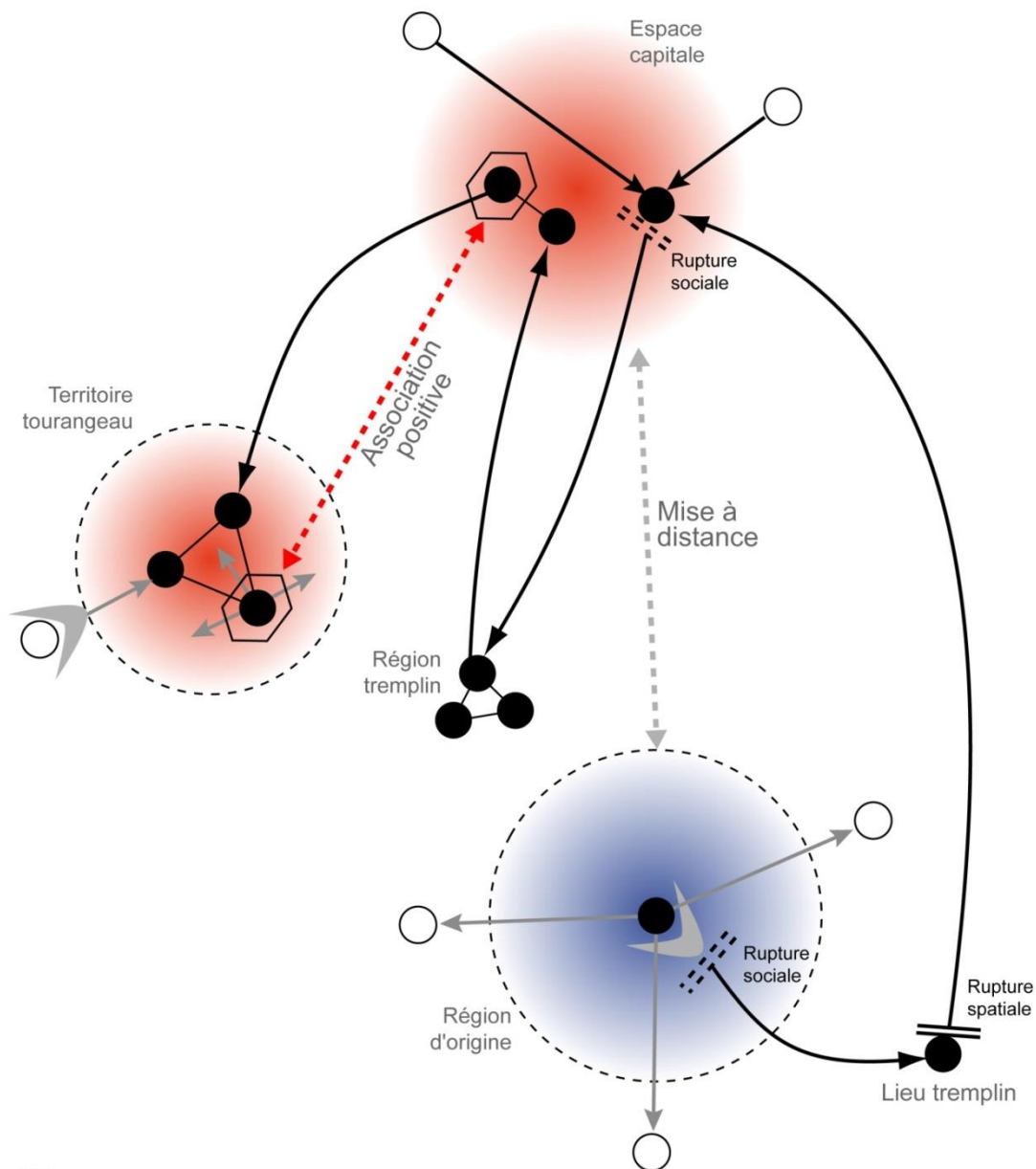


Fig. 1 - Spatiogramme d'un individu à l'échelle biographique. Benoît Feidel

L'archipel ou le réseau présenté dans ce spatiogramme illustre d'abord l'habiter de l'individu, qui n'est pas sans lien avec le territoire affectif mais ne s'y réduit pas. Benoît Feidel a approfondi cette question et proposé des passigrammes qui se distinguent des spatiogrammes essentiellement par l'évaluation affective de chaque lieu, par un système de couleurs remplaçant celles des activités effectuées en ces lieux. Ces passigrammes sont ensuite synthétisés en chorèmes affectifs (fig. 2)⁵⁸⁸ qui montrent la dynamique affective, en lien avec le parcours biographique de l'individu. Le territoire affectif est et fonctionne comme, à la fois, un archipel, un réseau et un ensemble d'Horizons.

⁵⁸⁷ Martouzet Denis, Bailleul Hélène, Feidel Benoît, Gagnard Lise, « La carte : fonctionnalité transitionnelle et dépassement du récit de vie », *Natures Sciences Sociétés*, n°2, 2010, p. 158-170.

⁵⁸⁸ Feidel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.



N1

●	Lieu central	●	Polarisation positive	⟷	Mouvement inclusif
○	Lieu périphérique	●	Polarisation négative	⟷	Mouvement exclusif
→	Lien ou adhésion spatiale	←	Mise à distance	●→	Mouvement répulsif
⋯	Territoire	←	Association positive	●←	Mouvement attractif
⬡	Aire de pratiques	←	Association négative		Rupture spatiale
				⋮	Rupture sociale

Fig. 2 - Chorème affectif d'un individu N1. Benoît Feildel

Dans cet ensemble d'enquêtes, très peu de lieux patrimoniaux ont été cités et, lorsqu'ils l'ont été, ce n'est pas en tant que tel mais plutôt pour donner un élément de référence, un marqueur spatial plus que temporel à l'enquêteur. Il ne s'agit ni de dire que ces lieux patrimoniaux ne sont pas connus, n'ont pas été visités ou ne vont pas l'être à plus ou moins

longue échéance, ni que leur caractère patrimonial est systématiquement ignoré mais plutôt que ce patrimoine reconnu socialement n'est constitutif ni de l'habiter de la personne ni de son territoire affectif, ni même qu'il contribue fortement à la construction du rapport affectif à l'espace de l'individu.

Le peu de place pour le patrimoine dans les territoires affectifs

Le chez-soi est un élément fort de la structuration spatiale des affects d'un individu, de la construction de son rapport affectif à l'espace (Feildel, 2010). Sans le réduire au seul logement dont il est néanmoins l'emblème, le chez-soi se caractérise pour la très grande majorité des individus comme, mentalement, le lieu de référence majeur, affectivement comme le principal lieu d'ancrage et d'attachement, fonctionnellement comme l'un des lieux où l'on passe le plus de temps. Ses fonctions sont multiples, tout comme les valeurs que l'on peut lui attribuer, de la possibilité de représentation sociale à celle de repli sur soi, de refuge, avec ses proches, en passant par la protection qu'il offre vis-à-vis de l'extérieur et la possibilité de filtrer ce qui peut – a le droit – d'entrer ou non : personnes, objets, informations. Les publicités dans la boîte aux lettres peuvent être vécues comme autant d'intrusions et il suffit d'éteindre le téléviseur pour faire cesser le flot d'informations extérieures. Le chez-soi est une bulle, solide mais nécessairement plus ou moins poreuse (entrent toujours des bruits extérieurs, de la lumière, de l'air, du courrier...) et dont la personne gère la plus ou moins grande porosité selon son envie du moment et des codes sociaux plus ou moins bien compris, acceptés et respectés. Si l'on se réfère aux bulles de Moles⁵⁸⁹, le chez-soi, parce qu'il est un construit technique, en dur, s'avère être une bulle aux parois efficaces entre soi et autrui, entre soi et la société.

Il ne faut cependant pas s'arrêter au chez-soi synonyme de logement. La notion de chez-soi relève plutôt de l'habiter qui peut englober des espaces plus vastes, divers types de lieux, en accord avec l'idée d'habiter poly-topique de M. Stock⁵⁹⁰. Cependant, si l'on accepte l'idée d'un attachement, donc d'une valeur affective, plus fort envers ce qui constitue le chez-soi, nombreux sont les travaux qui montrent l'importance de l'attachement affectif au logement⁵⁹¹, nombreux aussi ceux qui mettent en avant les processus d'attachement, et leur résultat, envers les lieux de travail⁵⁹², les lieux de consommation et de service, et des lieux plus vastes tels que le quartier⁵⁹³, la ville⁵⁹⁴. Autrement dit, si, au sens strict, il n'existe, à un moment donné et

⁵⁸⁹ Moles Abraham, Rohmer Elisabeth, *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman, 1977.

⁵⁹⁰ Stock Mathis, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, 2006, <http://espacestems.net/document1853.html>, consulté le 12/01/2011.

⁵⁹¹ Giuliani Maria Vittoria, « Toward an Analysis of Mental Representations of Attachment to the Home ». *The Journal of Architectural and Planning Research*, n°8, 1991, p. 133-146.

Sixsmith Judith, « The Meaning of Home: An Exploratory Study of Environmental Experience », *Journal of Environmental Psychology*, n°6, 1986, 281-298.

⁵⁹² Rioux Liliane, Approche psychosociale de l'attachement aux lieux de travail, Document de recherche N° 2005-02, Laboratoire Orléanais de Gestion, 2005, <http://www.univ-orleans.fr/log/Doc-Rech/Textes-PDF/2005-2.pdf>, consulté le 19/11/2012.

⁵⁹³ Carp Frances, Carp Abraham, « Perceived Environmental Quality of Neighborhoods: Development of Assessment Scales and their Relation to Age and Gender », *Journal of Environmental Psychology*, n°2, 1982, p. 245-312.

Kasarda John, Janowitz Morris, « Community Attachment in Mass Society », *American Sociological Review*, n°3, 1974, p. 328-339.

Kaufmann Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004.

Riger Stephanie, Lavraskas Paul, « Community Ties: Patterns of Attachment and Social Interaction in Urban Neighborhoods », *American Journal of Community Psychology*, n°1, 1981, p. 55-66.

Sampson Robert, « Local Friendship Ties and Community Attachment in Mass Society: A multilevel Systemic Level », *American Sociological Review*, n°53, 1988, p. 766-779.

⁵⁹⁴ Cuba Lee, Hummon David, « A Place to Call Home: Identification with Dwelling, Community and Region », *The Sociological Quarterly*, n°34, 1993, p. 11-131.

même dans le cas de bi-résidentialité, qu'un seul chez-soi, on peut néanmoins se sentir chez soi, c'est-à-dire dans « son » territoire affectif, en de multiples lieux : l'intensité y est sans doute moindre mais le phénomène d'une appropriation plus ou moins exclusive est semblable.

Conclusion

Territoires affectifs et lieux patrimonialisés présentent des éléments de ressemblance. Localisés, ils font l'objet d'une appropriation ou d'un processus de construction de cette appropriation. Il peut y avoir un phénomène d'identification. Cependant, d'emblée, il faut noter une dissemblance majeure qui se révèle être une véritable opposition : autant l'appropriation d'un territoire affectif, qui se double d'un sentiment d'appartenance et d'une identification forte (amenant à passer implicitement de "cet espace est à moi" à "cet espace, c'est moi") est d'ordre strictement individuel et construit un territoire personnel, même si la personne peut vouloir faire partager son territoire et son émotion, autant l'appropriation d'un lieu patrimonialisé est de l'ordre du collectif. D'autre part, autant le territoire affectif peut être mouvant, fonction de l'évolution en cours de l'individu lui-même et de son rapport à l'espace et aux lieux qu'il ne cesse de construire, autant le patrimoine apparaît comme figé car relatif à un passé défini. Ces deux éléments que sont l'échelle individuelle ou collective et le rapport au temps font du territoire affectif et du lieu patrimonialisé des éléments contradictoires, bien que, sous certaines conditions, complémentaires.

Comment interpréter cette relative absence des lieux patrimoniaux dans les discours recueillis ? Un biais d'enquête, s'il peut expliquer quelques cas très particuliers, ne semble pas suffisant : aucune direction n'étant proposée ni même suggérée à l'enquêté, autre que celle consistant à faire raconter sa vie en demandant d'insister sur les aspects spatiaux et localisés, il n'a pu être influencé dans ce sens-là. De même, les relances, toujours nécessaires dans ce type d'entretiens, étaient minimalistes. L'enquêté pouvait choisir à sa guise les lieux, les échelles, les discours qualifiant ces lieux..., il pouvait omettre ceux qu'il voulait. Comme on peut difficilement percevoir un enjeu relatif à soi-même, constitutif du rapport affectif, dans la relation au patrimoine, sauf cas exceptionnel, on ne peut aisément admettre que ces omissions du patrimoine aient été systématiquement ou fréquemment volontaires. On ne peut donc que conclure le peu d'impact du patrimoine sur le rapport affectif à l'espace des individus. Plus encore, on peut faire l'hypothèse, vérifiable *a priori* par des entretiens plus poussés et spécifiques à cette question, que le rapport affectif à l'espace et sa traduction géographique qu'est le territoire affectif empêchent de voir le patrimoine, empêchent d'y voir un lieu important. Le territoire affectif de chacun est son propre patrimoine : non seulement il n'incorpore pas le patrimoine socialement ou politiquement mis en valeur, de façon toujours un peu artificielle du point de vue de l'individu, mais il le masque et le minimise. Ainsi, visiter un lieu hyper-patrimonialisé s'avère parfois – souvent – décevant. L'individu se rendant par exemple place Saint-Marc à Venise pour la première fois véhiculé avec lui des images de cartes postales ou de guides touristiques ainsi que des descriptions utilisant des superlatifs magnifiant le lieu au-delà de ce qu'il est dans son contexte réel. Ces belles représentations, préalables à l'appréhension par la perception et la sensation du lieu, par les sens mais aussi par le ressenti de l'ambiance au moment de la découverte, provoquent un nécessaire décalage : le site est bien de grande valeur que ce soit sur le plan esthétique, symbolique ou historique, mais pas autant que prévu et, consécutivement, cette déception contrarie l'appropriation affective. Cela est d'autant plus vrai si les conditions d'appréhension du lieu ne sont pas optimales, avec, par exemple, une foule trop dense, une météorologie peu

clémentes... Associé à cela, le caractère obligé, enjoint par la société, de la reconnaissance de la valeur inhérente à ce patrimoine analysé précédemment, contribue aussi à une forme de rejet affectif, rejet qui n'en fait pas un élément négatif mais seulement un élément neutre dans la construction du rapport affectif à l'espace et n'entre pas dans le territoire affectif de l'individu. Il peut, cependant, survenir en ce lieu, pour l'individu, un événement à charge émotionnelle forte, sans lien avec le caractère patrimonial du lieu, qui modifie son regard sur celui-ci pouvant alors le faire entrer dans le territoire affectif de cet individu, à l'instar, potentiellement, de n'importe quel autre lieu.

Les différents éléments évoqués nous conduisent à insister – outre la nécessité d'approfondir certains aspects – sur les relations entre les différentes dimensions du rapport affectif à l'espace et notamment ce que cela implique en termes de « rapport à soi », « rapport à l'autre » et « rapport au tout que représente la société ». Ces trois entités ne sont pas séparées de façon irréductibles, ce ne sont pas des catégories étanches les unes aux autres. Le rapport affectif se construit aussi dans la dynamique du système qu'ensemble ils forment, alors même que les dynamiques propres à chacun sont parfois opposées, parfois non. Cela contribue à la complexité du rapport affectif envers l'espace, rapport toujours en cours de construction et potentiellement instable, avec de possibles moments de rupture.

L'examen de la relation affective des individus aux objets spatiaux patrimonialisés reste donc à poursuivre. Si l'on a pu montrer que ceux-ci n'entrent que très peu dans les dires recueillis à propos de la construction affective, on ne peut néanmoins omettre l'expression d'un attachement, individuel ou social, à certains éléments de patrimoine notamment lorsque ceux-ci sont menacés, par un projet d'urbanisme ou d'équipement par exemple, dans leur existence, leur intégrité ou leur environnement. On assiste alors parfois à une levée de boucliers qui reflète un renversement des rôles : le projet, porté ou tout au moins autorisé par la société, ôte à celle-ci le rôle de protecteur du patrimoine dont elle est elle-même à l'origine. Les habitants, eux, deviennent, les nouveaux garants de valeurs (histoire, authenticité, esthétique ou artistique, sociale) ancrés dans ces objets, alors même que la patrimonialisation leur a été – en partie du moins – imposée. Cependant, on peut y voir aussi un phénomène d'instrumentalisation : celle, par les habitants, du patrimoine – prétendument à sauvegarder et protéger – pour protéger autre chose, géographiquement proche, incluant cet élément patrimonial : le milieu de vie des habitants, leur territoire du quotidien, leurs territoires affectifs.

D'autre part, le rapport affectif au patrimoine, en tout cas tel que nous l'analysons sous la forme du résultat matérialisé d'une injonction comprise dans le processus de patrimonialisation, n'est finalement possible que sous certaines conditions et, plus précisément dans la première phase que nous avons décrite, celle d'une permanence, d'une forme de stabilité de la société où le patrimoine n'a pas à être déclaré car, à l'image d'une évidence, il est. Ce faisant, aucune injonction n'est utile et est ainsi rendu possible, du moins facilité, un rapport affectif au patrimoine. À l'opposé, la seconde phase, celle qui est, encore aujourd'hui, la nôtre bien que la troisième, celle du « déjà-détruit » se profile déjà, ne permet pas cette appropriation affective qui dépasse l'identification sociale. L'expression de la menace pesant sur un élément de patrimoine, qui renvoie à cette troisième phase, semble, elle, contribuer à l'activation – ou la réactivation – d'un rapport d'ordre affectif envers l'élément menacé, mais il s'agirait de vérifier si cette activation est liée au risque de perte d'un objet patrimonial ou simplement au risque d'une perte.

Chapitre 11 : Les belles images de ville : l'instrumentalisation du rapport affectif

Hélène Bailleul

Fig. 3 – Affiche de la rencontre nationale des agences d'urbanisme de 2010.



En octobre 2010, la rencontre nationale des agences d'urbanisme qui a lieu à Rennes, retient pour thème de travail : « Ville désirée, ville durable : un projet à partager ». À la même période, Laurent Théry, président du Club Ville-Aménagement et lauréat du grand prix d'urbanisme, déclare que « la ville ne sera dense que si elle est aimable »⁵⁹⁵. Ces deux discours qui associent ville, durabilité et affectivité nous paraissent être significatifs d'une appropriation de la question du rapport affectif par les acteurs des politiques urbaines. Le parti pris de ce chapitre est donc de considérer que le rapport affectif à la ville est aujourd'hui un phénomène suffisamment reconnu – même s'il est loin de constituer un champ des savoirs urbains – pour devenir une catégorie⁵⁹⁶ de l'action urbanistique. L'attachement des individus à leur espace de vie, ou d'autres modalités affectives du rapport à la ville, leur désir

de telle ou telle forme de ville, qu'ils soient suscités par les qualités intrinsèques de la ville ou par ses représentations, sont de plus en plus fréquemment identifiés comme un objectif de l'urbanisme. Cet objectif – par exemple, susciter l'attachement ou l'appropriation – est également vu comme un levier incontournable dans la recherche d'une modification des comportements jugés non durables – individualisme, mobilités motorisées, incivilités, etc. – qui participent à rendre la ville mal aimée. D'une manière générale, la catégorie du « rapport affectif à la ville » est considérée comme allant de pair avec l'idéal d'une vie urbaine de qualité associée dans les discours urbanistiques à la convivialité, la mixité, la créativité et la durabilité. La ville durable, recherchée par les urbanistes, est le système qui doit permettre de faire émerger un rapport affectif positif des individus à leur territoire. C'est le sens du propos tenu par les urbanistes depuis quelques années, rapprochant le désir de ville et la durabilité de la ville. Le modèle de la ville durable, qu'appellent de leurs vœux les urbanistes, pourrait être rendu possible par ce sentiment positif qu'éprouveraient les habitants à son égard. Le rôle de l'urbaniste est ainsi double : il doit fabriquer la ville, mais aussi la faire aimer. Diverses questions émergent alors de l'intégration de la catégorie du rapport affectif dans la praxis aménagiste : en premier lieu, quel est le modèle de la ville aimable ? En second lieu que signifie, pour l'urbaniste, faire aimer la ville ? Quels peuvent-être les impacts de la prise en compte du rapport affectif à la ville dans la conduite des projets ? L'émergence de cette

⁵⁹⁵ Théry Laurent, « La ville ne sera dense que si elle est aimable », *Alternatives Économiques*, n°295, http://www.alternatives-economiques.fr/la-ville-ne-sera-dense-que-si-elle-est-aimable-_fr_art_951_50933.html, 2010, non paginé.

⁵⁹⁶ Nous employons le terme de « catégorie » au sens d'un élément de connaissance socialement reconnu, qui sert à évaluer d'autres éléments de connaissance. Ce terme renvoie donc à la notion de catégorie de pensée, entendue comme un objet de connaissance relié à d'autres mais qui n'est pas remis en question et qui peut être utilisé alors même qu'il n'est pas opérant dans la pratique. La catégorie de pensée peut avoir un fort impact dans l'idéologisation d'un problème alors même qu'elle n'est pas réelle, qu'elle est une représentation de la réalité. La notion de catégorie telle que nous l'employons ici en parlant de la « catégorie du rapport affectif à la ville » renvoie à la notion de « connaissances par représentation » de Schütz (Schütz Alfred, *Le chercheur et le quotidien : phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Klincksieck, 1987, p. 203), que le sociologue assimile aux connaissances que l'on ne peut expérimenter et que l'on prend comme « allant de soi ».

nouvelle catégorie de justification de l'action urbanistique, pose question à la recherche urbaine : il convient d'expliquer comment cette catégorie de pensée a pu devenir un référentiel opérant dans les stratégies urbaines actuelles et surtout ce qu'elle « fait faire » aux différents acteurs de l'aménagement dans le domaine de la communication territoriale et de la gestion des projets. En effet, pour parvenir à la ville désirée des habitants, les acteurs des agences d'urbanisme réunis à Rennes en 2010, prônent « un projet partagé qui mobilise et qui entraîne, un projet collectif qui rassemble et qui réunit »⁵⁹⁷ comme outil permettant de susciter un rapport affectif positif à la ville et donc une ville désirée et aimable. La solution urbanistique prônée ici est donc d'ordre procédural : en facilitant l'implication des citoyens dans la démarche de projet, les acteurs de la ville assureraient l'émergence d'un rapport affectif positif à l'espace futur. Pour comprendre comment l'affectivité devient un registre des processus de communication sur les projets urbains, nous nous attacherons à identifier dans un premier temps les principaux éléments de contexte qui ont favorisé l'émergence du rapport affectif comme catégorie de l'urbanisme contemporain.

L'émergence du rapport affectif comme catégorie de l'urbanisme : un contexte socio-territorial en crise

Nous faisons ici l'hypothèse que l'entrée en crise de la ville contemporaine peut être identifiée comme l'une des sources d'apparition du rapport affectif comme catégorie de pensée dans l'urbanisme. En effet, la ville d'aujourd'hui n'offrirait pas les qualités la rendant aimable pour une majorité de la population. Cette notion de crise de la ville s'appuie sur le constat de l'inadaptation d'une forme, héritée des XVIII^e et XIX^e siècles, aux modes de vie et aux aspirations des sociétés contemporaines. Ce constat trouve sa justification dans l'amplification du phénomène de périurbanisation, interprété par nombre de spécialistes comme le résultat d'un rejet de la ville. L'urbain généralisé⁵⁹⁸ qui englobe la ville en ayant tendance à la diluer dans l'espace devient l'objet sur lequel travaillent les praticiens d'aujourd'hui et qui leur pose des problèmes de plus en plus complexes. La crise de la ville, renvoyant à un modèle de compacité, est aussi une crise de la société urbaine. En effet, la ville était pensée dans les années d'après-guerre comme un « grand système de communication permettant de maximiser les interactions sociales »⁵⁹⁹, ou comme la forme « capable d'articuler l'intime et l'extérieur, le privé et le public »⁶⁰⁰. Sa dimension de catalyseur social entre en crise en même temps que les populations s'en éloignent, ce qui a été considéré par nombre d'observateurs comme le signe d'une révolution sociétale, marquée par une déliquescence progressive du lien social, sous l'effet de l'extension sans fin de l'urbain et la globalisation de l'économie. Le modèle de l'urbain généralisé fait alors référence, en contrepoint à une « ville traditionnelle perdue », à un territoire où la relation des habitants à leur espace de vie est dissoute dans un monde de flux, de mouvement permanent, où les attaches sont rares. Cette relation au territoire qui se délite peu à peu, qu'elle soit avérée ou non, est source d'inquiétude et le déclin démographique des villes centres au profit de la périphérie serait, pour les praticiens, l'indice de la non-adhésion des populations au modèle de la ville. Le choix d'une localisation périphérique opéré par les ménages est considéré comme

⁵⁹⁷ FNAU, « Ville désirée, ville durable : un projet à partager. Actes des 31^{es} rencontres nationales des agences d'urbanisme », *Urbanisme*, n°39, 2011.

⁵⁹⁸ Mongin Olivier, « De la ville à la non-ville », dans Roncayolo Marcel (dir.), *De la ville et du citoyen*, Marseille, Parenthèses, 2003, p. 34-51.

⁵⁹⁹ Racine Jean-Bernard, « Développement urbain métropolitain et crise de la ville : un monde en transition », *Revue suisse d'économie politique et de statistiques*, n°3, 1992, p. 241-260, p. 242.

⁶⁰⁰ Roncayolo Marcel, « Questions ouvertes : de la politique à l'architecture », dans Roncayolo Marcel (dir.), *La ville aujourd'hui. Mutations urbaines, décentralisation et crise du citoyen*, Paris, Seuil, 2001, p. 803-835, p. 823.

le résultat de l'individualisation de la société⁶⁰¹ et laisse présager qu'un mouvement est en marche qui isole les individus les uns des autres. Cette distance est à la fois spatiale (étalement urbain) et sociale (ségrégation) et poussent les urbanistes à ériger aujourd'hui en principe prioritaire des politiques publiques des processus qui tentent de contrecarrer ces phénomènes par la cohésion (sociale) et la cohérence (territoriale). Cette crise sociale et urbaine, identifiée à une forme urbaine particulière – le pavillonnaire, la banlieue puis le périurbain –, favorise chez les praticiens une représentation idéalisée de la ville traditionnelle et compacte, comme milieu historiquement lié à la civilisation, où le « retour en ville » est dépeint comme la solution à la crise sociale.

En parallèle, et dans un mouvement synchronisé à l'échelle mondiale, le phénomène urbain et le mode de vie urbain se généralisent dans des métropoles de plus en plus étendues. La gestion de l'espace devient celle d'un espace de flux, d'échanges, de circulation, de communication des individus, des biens et de l'information. Le mode de vie urbain est caractérisé par des appartenances multiples, des processus de « zapping territorial », d'individualisation des pratiques et de mobilités généralisées⁶⁰². Cette mutation du phénomène urbain n'est pas sans poser de nombreuses questions au principe d'une action territoriale, et notamment du point de vue de la capacité des acteurs de l'espace à gérer la complexité des modes de vie, les dynamiques économiques ou encore leurs impacts environnementaux⁶⁰³. Avec la généralisation de l'urbain comme milieu de vie des sociétés contemporaines, apparaît aussi une prise de conscience des effets de ce mode de vie sur les milieux naturels et des menaces qui peuvent émerger d'un développement qui serait fondé sur le laisser-faire. La reconnaissance de la complexité du phénomène urbain⁶⁰⁴ va ainsi de pair avec l'énonciation d'un modèle normatif et prescriptif de ville – formulé sous le terme aujourd'hui mondialement répandu de « ville durable » – qui réinterroge et condamne certains comportements et valeurs de la vie urbaine et périurbaine en crise. Face à l'urbain généralisé est donc énoncé le principe d'une urbanisation durable, économe en énergie, équitable et conviviale⁶⁰⁵. C'est dans ce revirement que s'inscrit, selon nous, l'émergence d'un discours sur le rapport affectif positif à la ville, considérant que cette « ville durable », et donc compacte, est un idéal que doit se fixer l'humanité dans l'optique d'un développement harmonieux des sociétés humaines et de leurs espaces de vie.

Mais au-delà d'une compréhension du contexte dans lequel émerge la volonté de rendre la ville aimable, il nous faut envisager comment cette notion est utilisée dans la *praxis* aménagiste et à quels enjeux elle renvoie. Il sera ainsi utile de dissocier l'emploi de la notion dans la description de la ville et du phénomène urbain (science de l'espace) de son emploi dans la conception des espaces et des projets urbains (science du projet). Il importe de préciser au préalable que la recherche du caractère aimable de la ville, ou encore d'un lien affectif des habitants à leur ville, repose sur l'idée-force que les représentations des habitants influeraient sur leurs comportements⁶⁰⁶. Le discours qui fleurit sur le désir de ville, sur le ré-enchantement de la vie urbaine, sur la dimension imaginaire de la ville, est signe d'une volonté de modifier les représentations sociales et individuelles qui aboutissent cependant aujourd'hui à une contradiction notable : 82% des français considèrent la maison individuelle comme la forme idéale d'habitat, alors que la durabilité est associée à la densité et à la ville

⁶⁰¹ Corcuff Philippe, Ion Jacques, de Singly François, *Politiques de l'individualisme : entre sociologie et philosophie*, Textuel, Paris, 2005.

⁶⁰² Chalas Yves, « Les figures de la ville émergente », dans Dubois-Taine Geneviève, Chalas Yves (dir.), *La ville émergente*, La Tour-d'Aigues, Éd. de l'Aube, 1997, p. 239-270.

⁶⁰³ Chalas Yves (dir.), *L'imaginaire aménageur en mutation*, Paris, L'Harmattan, 2004.

⁶⁰⁴ Pumain Denise, « Une approche de la complexité en géographie », *Géocarrefour*, n°78-1, 2003, p. 25-31.

⁶⁰⁵ Theys Jacques, Emelianoff Cyria, « Les contradictions de la ville durable », *Le Débat*, n°113, 2001, p. 122-135.

⁶⁰⁶ Lynch Kevin, *L'image de la cite*, Paris, Dunod, 1971.

compact⁶⁰⁷. Dans ce contexte il s'agit bien de « faire aimer la ville » pour tenter de contrecarrer des mouvements démographiques contribuant à une expansion urbaine sans limite.

Cependant, l'instrumentalisation du rapport affectif dans les politiques urbaines passe essentiellement, nous le verrons, par la recherche d'un effet performatif du discours⁶⁰⁸ sur les comportements des habitants. Considérée comme un objectif ou comme un levier de l'action, cette catégorie n'est en effet que peu ou pas explorée dans la pratique, elle est surtout évoquée, sous différentes formes, pour son impact symbolique. La ville désirable que les professionnels de l'urbanisme et les représentants politiques appellent de leurs vœux n'est pas une réalité mesurable, mais est pensée comme pouvant être l'objectif à atteindre qui fait consensus. Partant du constat que la ville est en crise à la fois du point de vue fonctionnel (ségrégation, inégalités) et sociétal (crise démocratique, crise sociale), les acteurs de l'aménagement ont tendance à envisager la ville comme un objet spatial « mal-aimé »⁶⁰⁹. La recherche d'une ville désirable et aimable est ainsi corrélée à cette représentation d'une ville en crise, dont il faudrait modifier la représentation en suscitant sa valorisation matérielle et idéelle⁶¹⁰. Cette distinction dans l'action, entre revalorisation concrète et matérielle (qui passe par l'action urbanistique) et revalorisation symbolique et idéelle (qui passe par une politique d'image), nous servira de guide pour l'analyse de l'usage de la catégorie du rapport affectif dans l'urbanisme contemporain.

Une étape majeure de cette revalorisation de la ville réside ainsi dans les politiques de communication mettant en valeur les sentiments positifs qui peuvent être éprouvés par les habitants. On entre alors dans le champ des politiques d'image des territoires où la catégorie de l'affectif devient un levier pour susciter une image valorisée et une intériorisation du rapport affectif positif à la ville. Dans la suite de ce chapitre, nous abordons ainsi les différentes situations qui peuvent être identifiées comme relevant de l'instrumentalisation du rapport affectif des individus à la ville et nous analysons ce que ces situations nous apprennent, d'une part, sur la catégorie du rapport affectif à la ville, telle qu'elle est utilisée dans les politiques d'image des villes et, d'autre part, sur l'hypothèse que formulent les acteurs de l'aménagement quant à la corrélation de ce rapport affectif positif avec la durabilité de la ville.

Les situations d'instrumentalisation du rapport affectif dans les stratégies d'image des villes

Nous faisons l'hypothèse que les campagnes publicitaires que mènent les villes sont au service de la valorisation d'une ville désirable pour ses habitants et usagers. Elles auraient vocation de faire que les publics soient affectés positivement par la ville et le mode de vie qu'elle permet. Lorsque l'on liste quelques slogans adoptés par les villes françaises⁶¹¹, on entrevoit rapidement que la communication territoriale cherche souvent à souligner l'existence d'un lien entre les habitants et la ville, voire à le créer de toute pièce. Ainsi la communication territoriale, adoptant les techniques du marketing urbain, vise à mettre en

⁶⁰⁷ Theys Jacques, Emelianoff Cyria, « Les contradictions de la ville durable », *Le Débat*, n°113, 2001, p. 122-135.

⁶⁰⁸ Austin John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.

⁶⁰⁹ Carrier Adeline « Le Kampuchéa Démocratique : L'illusion d'une révolution sans ville », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.

⁶¹⁰ Theys Jacques, Emelianoff Cyria, « Les contradictions de la ville durable », *Le Débat*, n°113, 2001, p. 122-135.

⁶¹¹ Montpellier : « Mille et une vies » ; Lille : « Un nouvel art de ville pour tous » ; Rennes : « Vivre en intelligence » sont quelques exemples de slogans faisant explicitement référence à la vie urbaine comme support de valorisation du territoire urbain.

œuvre une stratégie d'image de la ville (*city branding*), qui suscite une représentation positive de la ville. Le marketing à destination des populations locales :

se préoccupe de l'identité, de la qualité du patrimoine bâti et du renforcement du sentiment de fierté des habitants d'un lieu, en créant ainsi un environnement attractif ayant la capacité de maintenir ses habitants et ses entreprises sur le long terme⁶¹².

Dans cette phrase est explicité le rapport étroit entre la fabrique concrète de la ville et son objectif symbolique (fierté, attachement des habitants). Le rapport affectif dont il est question dans les politiques d'image des villes est donc un certain mécanisme émotionnel (émotion provoquée par l'évocation de la ville chez les individus) – propre à la relation intime des individus à leur territoire – qui est recherché pour le résultat qu'il peut provoquer, à savoir l'attachement, l'appropriation, l'ancrage... et les comportements qui en résultent (fierté et retour à la ville).

En préalable aux études de cas, il nous faut préciser que l'analyse de la communication des collectivités dans le champ de la fabrique de la ville doit être menée en développant une approche des situations de communication dans leur globalité. En effet, on ne peut comprendre les effets de la communication si l'on ne prend pas en compte, d'une part, les intentions qui conduisent à produire tel ou tel support médiatique et, d'autre part, la manière dont ils sont réceptionnés par le public visé. C'est ainsi l'ensemble du processus de communication, allant de l'émission d'un message jusqu'à sa réception qui permet d'évaluer si l'activité de communication peut avoir des effets sur la communauté. L'analyse du support en lui-même, qui se bornerait à comprendre le contenu du message et sa construction formelle, sans être inutile, n'aboutit pas, selon nous, à une compréhension de la communication comme phénomène social⁶¹³. Si nous tenons à comprendre dans quelle mesure la communication des villes est, ou non, une tentative d'instrumentalisation du rapport affectif des habitants, il nous faudra donc identifier les situations dans lesquelles l'émotion des individus par rapport à leur espace de vie est recherchée, identifiée et valorisée par la communication territoriale. Nous nous référons ainsi à une approche constructiviste de la communication considérant que :

les processus de communication ne peuvent être étudiés, compris, acceptés et/ou critiqués, que si l'on tient compte qu'ils s'inscrivent dans une approche compréhensive des faits humains⁶¹⁴.

Ainsi, le contexte dans lequel la communication de l'image de la ville est orchestrée est tout aussi important que les modalités pratiques selon lesquelles elle se concrétise. D'ailleurs, la définition même de la communication médiatique renvoie, selon Bernard Lamizet, à sa fonction sociale :

le discours des médias est, par définition, un discours politique de nature à organiser et à représenter les logiques d'appartenance et de sociabilité⁶¹⁵.

⁶¹² Jansson Johan, Power Dominic (eds.), *The Image of the City. Urban Branding as Constructed Capabilities in Nordic City Regions*, Research Report, Uppsala, Uppsala University, 2006, <http://www.nordic.innovation.net/prosjekt.cfm?id=1-4415-45>, consulté le 28/07/2011, p. 6.

⁶¹³ Bailleul Hélène, *Communication et projets urbains. Enjeux et modalités de la communication entre acteurs du projet et habitants*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2009.

⁶¹⁴ Corbalan Jean-Antoine, « Conclusion générale », dans Mucchielli Alex, Corbalan Jean-Antoine, Fernandez Valérie (dir.), *Théorie des processus de la communication*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 149-168, p. 149.

⁶¹⁵ Lamizet Bernard, « Esthétique de la limite et dialectique de l'émotion », *Mots. Les langages du politique*, n°75, 2004, p. 35-45, p. 35.

Il nous faut donc éclairer les conditions socio-spatiales de la ville contemporaine qui nous paraissent expliquer la communication qu'entreprennent les villes aujourd'hui avant d'en étudier la forme et les conditions de réalisation. Cette communication, comme l'explique Jean-François Tétu, a une double finalité : d'un côté, faire connaître et faire valoir l'action de la collectivité et, parallèlement, « fortifier le sentiment d'appartenance⁶¹⁶ à un territoire »⁶¹⁷, insistant par-là sur le rôle premier que jouent aujourd'hui le territoire et la « personnalité » de la ville, dans la communication politique contemporaine.

Du vivre-ensemble à l'engagement citoyen : les multiples objectifs de l'imaginaire de la ville

Pourquoi en est-on arrivé à chercher à « faire aimer la ville » ? Certainement doit-on ce nouveau défi à la crise sociétale dans laquelle se trouvent être les territoires urbains, une crise sociétale sans précédent qui fait que les logiques séparatistes sont plus grandes que celle du vivre-ensemble et que les inégalités se développent⁶¹⁸. Pourtant, cette crise à la fois sociale et démocratique ne remet pas en cause la ville en elle-même, mais bien son fonctionnement social (relations sociales, engagement citoyen, sécurité, incivilités). C'est donc l'interaction entre les habitants des villes qui est au cœur du problème⁶¹⁹. Les conditions dégradées de la rencontre et du dialogue dans la ville sont au cœur de cette crise sociale et politique et les processus, en cours, de dissolution du lien social deviennent des mécanismes qu'il faut tenter de contrer. Ainsi, au moins pour une partie des acteurs de la ville, l'enjeu est-il de reconstruire le lien au sein d'une communauté territoriale. Ce lien dans le discours des acteurs de la ville est souvent figuré et justifié par l'existence d'un rapport à l'espace qui est le dénominateur commun de la communauté territoriale. Le territoire dans lequel s'inscrit la vie quotidienne est un fort pourvoyeur de significations collectives qui sont au cœur du lien social qui peut s'établir. En un sens, être attaché à l'espace dans lequel on vit c'est être attaché à l'expérience sociale dont il est le décor. Le mécanisme de dissolution du lien social est aussi une perte d'attachement à l'espace comme lieu du partage – notamment visible à travers la désaffection des espaces publics dans les pratiques des citadins. Identité territoriale, espace de coprésence et lien social vont donc ensemble et il s'agit alors de ménager les attaches territoriales des individus en renforçant trois mécanismes : un foisonnement des images identitaires et de la figuration symbolique du territoire, une qualité paysagère et une reconfiguration des espaces publics pour favoriser les rencontres et, enfin, un investissement dans la dynamisation de la vie sociale s'appuyant notamment sur la dimension événementielle et ludique de l'expérience collective urbaine⁶²⁰.

Les diverses modalités de communication d'une image positive de la ville, analysée par le géographe Alain Mons⁶²¹ comme un processus métaphorique du social, s'appuient ainsi sur l'idée que l'image du territoire est source d'identité et améliore, par ce biais, le vivre-ensemble. La formulation/fabrication de l'image du territoire est une politique à part entière, un champ de l'action territoriale, qui s'appuie sur un travail d'affichage de ses dimensions idéelles :

cette intervention « culturelle » redonne une existence au territoire par le discours et fait de l'aménagement, non plus une finalité, mais une opportunité pour un discours d'existence. [...] La

⁶¹⁶ On note que selon les auteurs, l'accent est porté tantôt sur le sentiment d'appartenance ou l'appropriation, tantôt sur l'ancrage ou l'attachement.

⁶¹⁷ Tétu Jean-François, « L'espace public local et ses médiations », *Hermès*, n°17-18, 1995, p. 287-298, p. 295.

⁶¹⁸ Touraine Alain, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992.

⁶¹⁹ Oblet Thierry, *Gouverner la ville*, Presses universitaires de France, Paris, 2005.

⁶²⁰ Boullier Dominique, *La ville événement. Foules et publics urbains*, Presses universitaires de France, 2010.

⁶²¹ Mons Alain, *La métaphore sociale : image, territoire, communication*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

production de représentations est devenue l'une des dimensions essentielles, sinon prédominantes dans l'action sur le territoire⁶²².

L'identité territoriale, principale thématique de la communication territoriale⁶²³, joue un rôle important dans la recherche d'une restauration du lien social. Dans ce contexte, comme l'explique Yves Chalas, c'est toute une imagerie de l'effet de l'espace sur la vie sociale qui se met en place avec, au cœur du processus vertueux ainsi imaginé par les chercheurs et praticiens de la ville, le rapport au quartier⁶²⁴.

Cependant la notion de quartier, d'abord développée par une approche spatialiste – le quartier comme partie d'un tout, l'agglomération –, a rapidement été appropriée par les tenants d'une géographie de la proximité, centrée sur l'individu et son expérience quotidienne. Inspirés par la géographie phénoménologique, décrivant l'expérience spatiale et le ressenti comme de profonds vecteurs de l'attachement à l'espace vécu, de plus en plus de géographes analysent les multiples configurations impliquées par le fait d'*habiter*⁶²⁵ et les relations entre attachement à l'espace, pratiques socio-spatiales et identité territoriale des individus⁶²⁶. L'identité et l'attachement que l'individu construit avec son espace vécu se manifestent par l'appropriation individuelle ou collective des espaces et sont ainsi une « matière » pour les politiques territoriales, dans le sens où ce sont des leviers de changement des comportements. Jouer sur un message faisant explicitement référence à ces dimensions (attachement, identité) devrait permettre d'améliorer l'appropriation de l'espace par les individus et notamment la dimension collective du vivre-ensemble.

À ce sujet, les travaux des psychologues de l'environnement, même s'ils n'ont été découverts que récemment, sont certainement venus renforcer la croyance en l'efficacité du levier symbolique dans l'action sur l'espace. S'ils ont, depuis longtemps, montré que le symbolique permet de modifier l'attitude des citoyens par rapport à la ville, des travaux plus récents ont plus particulièrement insisté sur l'existence d'une corrélation entre l'attitude envers la ville – mesurée en termes d'urbanophilie et d'urbanophobie – et l'identification à l'espace et la perception des incivilités⁶²⁷. Ce type de recherche développe l'hypothèse d'un lien entre, d'un côté, la perception et l'expérience de la ville et, d'un autre côté, les représentations et l'identité spatiale. De nombreux travaux de la psychologie environnementale s'inscrivent dans cette perspective et montrent le lien entre expérience affective et comportements des urbains⁶²⁸. C'est ainsi que la recherche sur le rapport des individus à l'espace, d'un côté, et les objectifs de la communication territoriale, de l'autre, se rejoignent autour d'une forte croyance conduisant à considérer que l'image du territoire, fabriquée par les outils du marketing territorial, peut être un vecteur d'attachement des habitants à leur espace de vie. Susciter un rapport affectif positif au territoire urbain (et plus particulièrement au quartier) permettrait de contrecarrer les logiques ségrégatives conduisant à la désaffection envers le collectif et à des comportements d'évitement (fuite dans le périurbain). Nous faisons l'hypothèse que c'est en termes de déficit d'image qu'est posée la nécessité d'une

⁶²² Fourny Marie-Christine, Micoud André, « Représentations et nouvelles territorialités : à la recherche du territoire perdu », dans Debarbieux Bernard, Vanier Martin (dir.), *Ces territorialités qui se dessinent*, La Tour-d'Aigues, Éd° de l'Aube, 2002, p. 31-52, p. 39.

⁶²³ Mons Alain, *La métaphore sociale : image, territoire, communication*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

⁶²⁴ Chalas Yves (dir.), *L'imaginaire aménageur en mutation*, Paris, L'Harmattan, 2004.

⁶²⁵ Stock Mathis, « Théorie de l'habiter. Questionnements », dans Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 103-125.

⁶²⁶ Di Méo Guy, « Identités et territoire : des rapports accentués en milieu urbain ? », *Métropoles*, n°1, 2007, <http://metropoles.revues.org/document80.html>, consulté le 28/07/2011.

⁶²⁷ Félonneau Marie-Line, « Love and Loathing of the City: Urbanophilia and Urbanophobia, Topological Identity and Perceived Incivilities », *Journal of environmental psychology*, n°24, 2004, p. 43-52.

⁶²⁸ Lynch Kevin, *L'image de la cite*, Paris, Dunod, 1971.



Fig. 5 – Campagne de promotion des conseils de quartier

Dans un autre registre, celui de l'identification aux personnes habitant un même territoire, fondement d'une identité collective, la ville et le rapport à la ville est incarné par des personnages, allant du plus simple au plus sophistiqué. Ils sont figurés en situation : dans leur habitat. Rouen (fig. 5) fait le choix de la simplicité, figurant une habitante ordinaire à laquelle tout le monde peut s'identifier. Lyon (Fig. 6) fait appel à l'humour et au dynamisme (slogan, couleur rouge).



Fig. 6 – Campagne de promotion des conseils de quartier

Que ce soit à Rouen ou à Lyon, l'image montre que la participation citoyenne est ouverte à tous, en faisant de citoyens ordinaires des « héros » ordinaires.



Fig. 7 – Campagne de promotion des conseils de quartier Ville de Lyon,

Enfin (Fig. 7 et 8), de manière plus explicite, la campagne 2008 des conseils de quartier de Lyon dévoile complètement sa stratégie, par un slogan et une image qui utilisent explicitement le registre des affects envers le quartier, en le figurant de manière humoristique. L'humour permet ici d'amplifier le sentiment de sympathie et donc d'identification pour ces citoyens qui s'impliquent dans la vie locale.



Fig. 8 – Campagne de promotion des conseils de quartier Ville de Lyon,

Un imaginaire du local malmené qui résiste grâce à une rhétorique territoriale renouvelée

Cependant, l'évolution des modes de vie urbains, notamment marqués par une forte mobilité et une multi-appartenance, favorise une remise en question de la force du local et plus généralement de la référence territoriale de l'identité.

La communication instantanée et généralisée, la circulation mondialisée (commerce et tourisme) portent atteinte à la fois à l'identité collective (processus d'individuation) et à l'indexation de toute identité à la localité (au plus, celle-ci se trouve folklorisée)⁶³².

Philippe Genestier va même jusqu'à remettre en question la pertinence sociale de notions telles que l'appartenance et l'identité, en reprenant les propos de Bertrand Badie qui explique que la situation actuelle, faite d'une multiplicité des fonctions, des espaces et des allégeances, est le signe de « la fin des médiations territoriales »⁶³³. La société contemporaine, fondée sur l'individualisme, l'ubiquité et la mobilité généralisée, n'aurait plus tellement besoin de la référence territoriale comme point d'ancrage. Dès lors, l'identité territoriale telle qu'elle est définie (même si c'est de manière réductrice) ne peut plus correspondre à la représentation symbolique que les individus construisent au gré de leurs expériences socio-spatiales. Le constat partagé que les modes d'habiter contemporains dépasseraient largement l'échelle du territoire institutionnel servant classiquement de référence à l'identité territoriale⁶³⁴ va à l'encontre du mouvement des rhétoriques territoriales qui, au contraire, proposent un renouveau du vocable et une redécouverte des bienfaits du local⁶³⁵.

Pour éviter d'être complètement déconnectées de l'identité territoriale des habitants qui tend à être poly-topique⁶³⁶ et avec de multiples appartenances sociales, les médiations identitaires produites par les territoires se renouvellent. Deux tendances contemporaines participent à ce renouvellement de la vision territoriale qui est classiquement produite par la communication des collectivités : d'une part, l'intercommunalité et l'émergence de territoires signifiants dépassant l'échelle communale et, d'autre part, l'impératif du développement durable qui rebat les cartes de la communication classique. Partant du constat que la qualité des espaces peut être analysée comme le résultat d'énoncés performatifs, Michèle Gellereau montre ainsi comment l'émergence des intercommunalités a modifié les finalités de la communication territoriale, en obligeant notamment les acteurs à trouver :

des repères symboliques pour de nouvelles compositions fondées sur l'espace mais vouées à s'inventer un « monde commun » (Arendt) autre que l'identité communale⁶³⁷.

Dans son analyse de la construction d'une image patrimoniale des anciens bassins miniers du Nord-Pas-de-Calais, elle explique que :

le besoin d'image conduit donc plus facilement des villes à s'entendre avec d'autres villes éloignées mais ayant des configurations proches qu'avec ses voisins immédiats, et donc à développer des réseaux non fondés sur le territoire⁶³⁸.

⁶³² Genestier Philippe, « Aménagement de l'espace, production de sens et identité narrative. Les fonctions identificatoires du territoire en question », dans Baudin Gérard, Bonnin Philippe (dir.), *Faire territoire*, Paris, Éd° Recherches, 2009, p. 205-226, p. 223.

⁶³³ Badie Bertrand, *La fin des territoires*, Fayard, Paris, 1997.

⁶³⁴ Stock Mathis, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, 2006, <http://espacestems.net/document1853.html>, consulté le 12/01/2011.

⁶³⁵ Genestier Philippe, « Aménagement de l'espace, production de sens et identité narrative. Les fonctions identificatoires du territoire en question », dans Baudin Gérard, Bonnin Philippe (dir.), *Faire territoire*, Paris, Éd° Recherches, 2009, p. 205-226.

⁶³⁶ Stock Mathis, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, 2006, <http://espacestems.net/document1853.html>, consulté le 12/01/2011.

Stock Mathis, « Théorie de l'habiter. Questionnements », dans Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 103-125.

⁶³⁷ Gellereau Michèle, « Nous et les autres : les représentations des identités culturelles au service de nouveaux territoires ? », *Études de communication*, n°26, 2003, p. 54-68, p. 55.

⁶³⁸ Gellereau Michèle, « Nous et les autres : les représentations des identités culturelles au service de nouveaux territoires ? », *Études de communication*, n°26, 2003, p. 54-68, p. 57.

La logique de la communication territoriale n'est plus entièrement fondée sur le passé et la tradition locale, mais plutôt sur la stratégie de développement qui peut amener à mettre de côté les références à la proximité pour afficher l'inscription de la ville dans un réseau régional ou mondial. Cette première modification du rôle du territoire dans la communication de l'image des villes est encore renforcée avec l'apparition d'une nouvelle logique de développement, celle de la durabilité.

L'imaginaire territorial est également remis en question avec l'émergence et la forte publicisation du développement durable. Le développement durable impose en quelque sorte une nouvelle rhétorique, celle de la complexité des phénomènes et de l'implication du récepteur – le citoyen – dans le processus de développement territorial⁶³⁹. La relative nouveauté du référentiel du développement durable a pour effet d'en faire un champ que les acteurs économiques, politiques et sociaux investissent de manière prioritaire depuis quelques années. Par ailleurs, ce concept se voit traité par un grand nombre de médias, conduisant à :

une compilation d'informations produites par une palette médiatique de plus en plus conséquente⁶⁴⁰.

En effet, dans le paysage de la communication territoriale, les thèmes du développement durable et de la ville durable émergent depuis une vingtaine d'années alors que les médias nationaux se sont emparés de cette problématique depuis plus de trente ans (Paris, 2007). Ces thèmes donnent particulièrement lieu à des représentations, des mises en signification de la ville de demain, s'exprimant de plus en plus dans l'espace public. La médiatisation de la ville durable émerge dans un contexte d'action qui met en avant différents défis sociétaux (changement climatique, gestion des ressources, modèles économiques), insistant tous sur l'urgence qu'il y a à agir et à modifier en profondeur le fonctionnement des sociétés industrialisées et post-industrielles. Il s'agit de résoudre, en agissant localement, un problème global de développement, de penser la complexité des phénomènes localement, à partir de la réalité quotidienne, pour essayer d'y apporter des solutions⁶⁴¹. L'un des fondements profonds de l'action locale tient à ce que le développement durable, pour être opérant, doit intégrer la volonté des populations, refondant ainsi les modèles antérieurs qui prônait un « urbanisme des experts ». La nécessité d'intégrer la participation des habitants permet finalement aux réflexions sur les modalités d'action et sur les finalités de la ville durable de se rejoindre.

Pour illustrer ce lien entre participation des habitants et « nouvel imaginaire » de la ville durable, nous pouvons nous appuyer sur la production d'images et de campagnes publicitaires ayant trait à la mise en œuvre de politiques de développement durable. Le premier exemple (Fig. 9) est emprunté à la ville de Strasbourg qui a mis en place en 2010 un forum des écoquartiers. Appelant la population à participer à un projet de transformation de la forme urbaine (transformer la ville) mais aussi des modes de vie (transformer la vie). L'affiche ne présente pas un paysage typique de la ville de Strasbourg, mais bien des images qui évoquent la ville durable : un bâti dense (immeubles), un mode de transport doux (vélo), un personnage (dimension humaine) et la « vraie » nature (coquelicots). Cette affiche est assez typique des

⁶³⁹ André-Lamat Véronique, Couderchet Laurent, Hoyaux André-Frédéric, « Petits arrangements avec le développement durable. Entre production scientifique et instrumentalisation médiatique », *Éducation relative à l'environnement*, n°8, 2009, p. 163-183.

⁶⁴⁰ André-Lamat Véronique, Couderchet Laurent, Hoyaux André-Frédéric, « Petits arrangements avec le développement durable. Entre production scientifique et instrumentalisation médiatique », *Éducation relative à l'environnement*, n°8, 2009, p. 163-183, p. 166.

⁶⁴¹ André-Lamat Véronique, Couderchet Laurent, Hoyaux André-Frédéric, « Petits arrangements avec le développement durable. Entre production scientifique et instrumentalisation médiatique », *Éducation relative à l'environnement*, n°8, 2009, p. 163-183.



manières de figurer la ville contemporaine, qui n'est pas une ville en particulier, mais plutôt un mode de vie.

Fig. 9 – Campagne d'affichage pour le forum des écoquartiers Ville de Strasbourg, 2010

Nous pouvons également prendre l'exemple de campagnes de promotion relatives aux débats menés dans le cadre de politiques d'agenda 21 (Fig. 10, 11 et 12) ou de plan climat-énergie territoriaux (Fig. 13 et 14), politiques phares en matière de développement durable. Ces nouvelles politiques sont, d'une part, menées à des échelles plus larges que la ville et, d'autre part, fondées sur une nouvelle représentation de la ville : celle d'un milieu de vie qui peut et se doit d'être en accord avec l'environnement et la préservation des ressources naturelles. De fait, la figuration de la ville se trouve complètement modifiée par ces nouvelles thématiques : le bâti est remplacé par la nature, le dessin d'architecture par un style graphique plus enfantin, faisant appel à l'imaginaire et la population « locale » par un « être humain » générique appartenant à la communauté planétaire.



Fig. 10, 11 et 12 – Affiches de promotion des ateliers Agenda 21 de gauche à droite : Villetaneuse (93), Colombes (92) et La Riche (37)

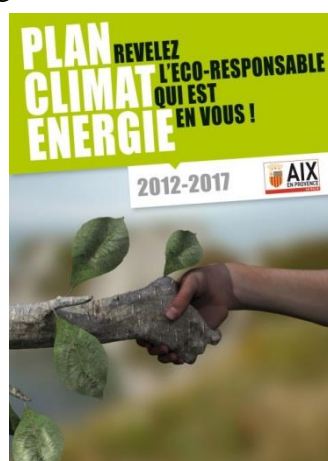


Fig. 13 et 14 – Affiches de promotion des plans climat-énergie territoriaux de gauche à droite : Aix-en-Provence (agence Stratis), Grand Besançon

Dans le cas des plans climat, le rapport à l'espace est largement différent de celui qui pouvait être mis en scène dans les affiches liées à la participation aux conseils de quartier. L'exemple d'Aix-en-Provence est ici intéressant car il met en évidence un lien entre l'individu et la nature, formalisé par une poignée de main, mais complètement dissocié d'un milieu de vie urbain ou d'une référence à l'habitat. Avec l'intrusion des considérations écologiques dans les politiques territoriales, on constate que le territoire local disparaît peu à peu pour laisser la place à la planète (affiche du Grand Besançon), qui est le bien commun à protéger. Le sentiment sur lequel jouent ces campagnes n'est pas celui d'un rapport affectif à l'espace dont on fait l'expérience dans le quotidien, mais plutôt le sentiment d'appartenance à l'humanité toute entière dont il est urgent d'assurer la survie. Le contrat entre l'individu et la planète est figuré par un rapport de dépendance qui joue sur des émotions et des sentiments d'un autre genre : celui de la responsabilité, de l'appartenance à la communauté planétaire, celui du rapport aux générations futures, etc.

La médiatisation de la ville durable en direction des populations suit ainsi deux objectifs théoriquement complémentaires : d'une part, la sensibilisation et l'éducation des citoyens à des comportements respectueux de l'environnement et, d'autre part, la promotion d'un mode de gouvernance démocratique favorisant l'implication des citoyens dans les débats sur les politiques territoriales (Charte d'Aalborg, 1994). Pour illustrer ces objectifs, nous relevons l'étroite intrication entre les préconisations visant l'action et celle concernant le mode de gouvernance dans les différents textes européens parus depuis le Sommet de la Terre en 1992 (Chartes d'Aalborg en 1994 et de Lisbonne en 1996), reprise dans les textes législatifs français (loi Voynet de 1999, loi Solidarité et Renouvellement Urbains en 2000 et, plus récemment, loi Grenelle 1 en 2009). Ces textes préconisent à la fois la « sensibilisation » des citoyens aux gestes et pratiques respectueux de l'environnement et à la fois leur « participation » à la gouvernance territoriale. En ce sens la communication sur la ville durable s'inscrit dans une logique d'information mais aussi de mise en œuvre d'un débat permanent avec les citoyens. Cependant, cette communication partenariale reste très limitée et l'urgence à agir et à modifier la société a tendance à conduire les acteurs vers la facilité que représente une communication persuasive, qui est en jeu dans ces figurations. Du point de vue des acteurs politiques, cette communication persuasive trouve sa justification dans le fait que les individus peuvent apporter une contribution décisive au développement durable à travers certaines pratiques quotidiennes. La communication devient alors un instrument visant la valorisation de leur ville pour des acteurs, porteurs d'un discours relativement normatif, affirmant incarner l'exemplarité en matière de développement durable, définissant les bons besoins et les bonnes pratiques au fil d'une communication « dissuasive-persuasive »⁶⁴². Visant à faire passer le message d'une écologisation des modes de vie, cet instrument entretient une vision relativement idéalisée de la ville durable.

L'ambition d'une ville durable pose en effet la question de l'adaptation des comportements individuels, mais aussi collectifs et institutionnels⁶⁴³. Dès lors, les messages produits par les acteurs territoriaux pour mettre en avant la durabilité de la ville cherchent à provoquer un changement dans la manière de penser ou dans le comportement du public. À l'échelle des territoires, la thématique du développement durable peut ainsi être analysée comme une occasion pour les acteurs publics d'obtenir des résultats par l'effet de prophétie auto-

⁶⁴² Carré Dominique, « Apport de la problématique communicationnelle à la compréhension des processus de la diffusion des techniques », dans *Actes des travaux du groupe de recherche « sociologie de la communication »*, Congrès international des sociologues de langues française, Tours 5-9 juillet 2004, 2005, p. 65-73.

⁶⁴³ « Changeons nos comportements » était le thème de la Semaine du Développement Durable en 2010 et 2011, organisée par le MEDDTL. Cet exemple est relativement significatif du lien qu'établissent les acteurs publics entre la conception de la ville durable et la sensibilisation/éducation des citoyens à des comportements durables de type éco-gestes.

réalisatrice que peuvent avoir certains discours sur le territoire⁶⁴⁴. La diffusion du modèle d'une « ville des proximités », associée à l'idée de ville durable, est donc de l'ordre de la prophétie auto-réalisatrice, dans le sens où elle compte sur l'effet de ces « fausses » représentations pour faire advenir la ville durable. Les images figurant cette ville idéale servent à la diffusion de comportements environnementaux responsables, en ignorant cependant largement la complexité de leurs fonctionnements⁶⁴⁵. L'analyse de la communication territoriale sur la ville durable offre ainsi un éclairage sur le glissement qui s'opère d'une politique de gestion de l'espace vers une politique de gestion de la représentation symbolique des territoires⁶⁴⁶. Dans cette idée d'une politique territoriale agissant sur les comportements des habitants, la communication territoriale prend tout son sens puisqu'elle est le levier qui permet la sensibilisation. C'est en ce sens que peut être posé le rôle du rapport affectif des individus à leur lieu de vie : plus celui des habitants envers leur cadre de vie est positif, plus ils sont prêts à s'impliquer dans le projet collectif et dans la modification de leur mode de vie.

Le recours à l'émotion et aux sentiments du récepteur comme outil de gestion des comportements

Dans le contexte de la transmission d'un modèle durable de la ville et de changement des modes de vie pour des comportements respectueux de l'environnement, l'objectif est de parvenir à une adhésion des citoyens à certaines bonnes pratiques (par exemple dans le domaine de la consommation ou des modes de déplacement), validées par les autorités, qu'elles soient politiques ou scientifiques. Cependant, la diffusion de ces messages à caractère informatifs prend souvent une forme particulière qui cherche à interpeler le public et à provoquer chez lui une réaction émotionnelle (Fig. 15, 16 et 17).

⁶⁴⁴Dans son article, Jean-François Staszak se réfère à la définition du sociologue R.K. Merton, pour lequel « la prophétie autoréalisatrice est une définition d'abord fautive d'une situation, mais cette définition erronée suscite un nouveau comportement, qui la rend vraie » (Staszak Jean-François, « Prophéties autoréalisatrices et géographie », *L'espace Géographique*, n°29, 2000, p. 105-119). Le géographe s'écarte de la définition du sociologue en précisant que la situation de départ n'est ni fautive, ni vraie, mais qu'elle le devient, apportant ainsi une nuance importante dans cet effet de prophétie autoréalisatrice.

⁶⁴⁵ Whitmarsh Lorraine, « Behavioural Response to Climate Change: Asymmetry of Intentions and Impacts », *Journal of Environmental Psychology*, n°29, 2009, p. 13-23.

⁶⁴⁶ Bailleul Hélène, *Communication et projets urbains. Enjeux et modalités de la communication entre acteurs du projet et habitants*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2009.



Fig. 15, 16 et 17 – Campagnes publicitaires sur les comportements de gauche à droite : Metz, Paris et Dijon

Ces trois exemples d'affiches nous permettent de mettre en avant l'usage qui est fait de l'émotion dans des campagnes d'affichage qui ciblent principalement des comportements urbains : la première concernant la vitesse en ville, la seconde les déjections canines (mais à travers ce thème la qualité de l'environnement) et la troisième l'usage de vélos en location. Ces trois images utilisent le décalage et l'humour pour susciter une émotion chez les récepteurs, ici les habitants et usagers de la ville. Au-delà de ce phénomène bien connu des publicitaires, il semble intéressant de voir quelle peut être l'image de la ville que l'on veut donner à travers ce type de communication territoriale. Il apparaît que ces campagnes récentes insistent encore sur l'idée d'une ville qui constitue l'environnement de l'individu, et qui peut être qualifié dans l'idéal, d'agréable et d'apaisé. À travers les slogans utilisés « prenons le temps de vivre », « Paris est notre environnement, protégeons-le ! » et « il y a plus pratique pour traverser Dijon », il est question d'une ville qui préserve une certaine qualité de vie. L'humour et le décalage de ces affiches cherche ainsi à attirer l'attention des récepteurs sur un message qui combat les représentations habituellement associées à la ville : densité du trafic automobile, saleté ou encore un usage difficile des modes doux. Le recours à l'émotion est donc ici utilisé pour favoriser l'attention du public ainsi que la révision des valeurs qu'il associe traditionnellement à la ville.

En effet, les nombreuses analyses sur la réception de la communication ont depuis longtemps montré que les ressorts psychologiques étaient pour beaucoup dans l'efficacité d'un message. Parmi ces ressorts psychologiques, les affects (émotions, sentiments) sont notamment recherchés pour leur capacité à déclencher et à accentuer la réaction de l'individu qui reçoit un message. Ainsi, on reconnaît classiquement aux émotions différentes fonctions qui participent de l'attitude de l'individu par rapport au message et au comportement qu'il lui est proposé d'adopter. D'une part, l'émotion a une fonction adaptative, elle permet à l'individu de s'adapter à son environnement et au stimulus reçu ; d'autre part, elle a une fonction motivationnelle qui pousse à agir et influe sur le comportement ; enfin, l'émotion a une fonction communicative à savoir que l'individu reconnaît une émotion chez autrui et peut potentiellement la partager⁶⁴⁷. C'est en jouant sur ces trois particularités que la communication cherche à transmettre des états émotionnels qui, s'ils sont reconnus comme positifs, peuvent influencer la perception des individus et leurs comportements. Les appels à

⁶⁴⁷ Lazarus Richard, *Emotion and Adaptation*, Oxford, Oxford University Press, 1991.

l'émotion dans les images produites par les territoires qui ont été identifiés par les travaux de Samantha Dellal⁶⁴⁸ et Aude Moulinet⁶⁴⁹, sont relativement diversifiés : de la référence à des émotions négatives par l'appel à la honte, à la peur et à la culpabilité, ou positives, par l'appel à l'humour, à la surprise, à l'imaginaire, au monde de l'enfance, jusqu'à des sentiments plus complexes tels que le bien-être, le dynamisme et le vivre-ensemble ou encore le sentiment d'appartenance et le sentiment identitaire. Ces travaux ont permis d'identifier pour chaque type d'affect mobilisé des images produites par les publicitaires en charge de la communication territoriale. À la lecture de leurs cas d'étude, nous pouvons ainsi identifier de multiples finalités à la production d'une image de la ville :

- celle de présenter une image valorisante du territoire pour renforcer une identification au territoire (marketing territorial) ;
- celle de mettre en avant les actions et les changements orchestrés par les acteurs du territoire (politiques publiques, expositions et projets urbains) ;
- celle d'attirer et de motiver les habitants à participer à la vie démocratique urbaine ;
- et enfin, celle qui prévaut à la réalisation d'une communication normative et prescriptive sur les comportements adaptés que les habitants doivent mettre en œuvre.

Le recours à l'émotion dans les discours a été depuis longtemps analysé comme une méthode de manipulation des publics⁶⁵⁰ dans le sens où l'argumentation ne s'appuie plus sur un enchaînement rationnel d'idées, mais sur le fait de susciter des émotions dans l'auditoire. On ne rassemble pas tellement autour d'une idée mais autour d'un sentiment et d'une même perception de la situation. De plus, l'appel aux émotions du public est un procédé largement usité par l'ensemble des acteurs, qu'ils soient économiques, sociaux ou politiques⁶⁵¹. Dans le cas de la thématique du changement climatique et des catastrophes naturelles, le recours à la peur permet par exemple de s'assurer qu'en contrepartie le récepteur sera convaincu de l'intérêt de l'action des multinationales, des ONG ou des acteurs publics.

Mais, si la peur est un moyen historique, universel et sans faille pour orienter la conscience collective, elle renvoie à deux courants philosophiques différents : celui qui considère la peur comme un outil heuristique et éthique (Jonas) ; un autre qui considère l'heuristique de la peur comme une manipulation politique terrorisante, susceptible de produire une dérive totalitaire au nom du bien (Huxley)⁶⁵².

Le risque associé au recours à l'émotion est ainsi de ne pas contrôler la réaction et la sensibilité des récepteurs. Enfin la peur est souvent le pendant d'un autre sentiment, celui de la culpabilité, qui, s'il peut être moteur de l'action, peut aussi se traduire par une attitude passive de la part de l'individu qui se sent coupable.

C'est pourquoi, si les émotions sont souvent reconnues comme de puissants vecteurs de changement (de perception, de représentation et de comportement), il reste extrêmement difficile d'en prévoir les effets, c'est-à-dire le type de changement opéré, tant ceux-ci sont imprévisibles. De plus si une classification des émotions positives et négatives est possible, ce n'est pas toujours sur la base d'émotions positives que l'image d'un territoire est rendue attractive. On peut au contraire chercher à choquer, à faire peur pour susciter une réaction

⁶⁴⁸ Dellal Samantha, *L'instrumentalisation du rapport affectif à la ville*, Mémoire de PFE, Tours, Université de Tours, 2010.

⁶⁴⁹ Moulinet Aude, *Instrumentalisation du rapport affectif à la ville : les modalités d'influence des porteurs de projet ou d'idéologies urbaines*, Mémoire de PFE, Tours, Université de Tours, 2011.

⁶⁵⁰ Le Breton Philippe, *La parole manipulée*, La Découverte, Paris, 2004.

⁶⁵¹ André-Lamat Véronique, Couderchet Laurent, Hoyaux André-Frédéric, « Petits arrangements avec le développement durable. Entre production scientifique et instrumentalisation médiatique », *Éducation relative à l'environnement*, n°8, 2009, p. 163-183.

⁶⁵² André-Lamat Véronique, Couderchet Laurent, Hoyaux André-Frédéric, « Petits arrangements avec le développement durable. Entre production scientifique et instrumentalisation médiatique », *Éducation relative à l'environnement*, n°8, 2009, p. 163-183, p. 177.

inverse chez le récepteur. C'est le cas de la campagne de promotion de la région Aquitaine décrite par André-Lamat, qui s'appuie sur des images catastrophistes (sécheresse, tempêtes, etc.) pour :

nous inciter à adhérer aux politiques mises en œuvre. [...] La dramaturgie peut ainsi être utilisée pour favoriser la mobilisation⁶⁵³.

Dans le cadre des politiques d'image des territoires, les émotions sont, à double titre, un ressort de la communication des territoires : d'une part, car elles sont au cœur des mécanismes d'attachement et de sentiment d'appartenance territoriale recherchés et, d'autre part, car elles permettent, dans le cadre des changements comportementaux prônés par le développement durable, de susciter la motivation du récepteur pour agir dans le sens de la durabilité du territoire.

Le rapport affectif à la ville comme nouvelle catégorie de pensée de l'action urbaine

Nous avons vu précédemment que les ressorts de la construction imaginaire de l'espace et du territoire sont multiples et qu'ils sont aujourd'hui en pleine recomposition. La catégorie du rapport affectif à l'espace, entendu comme le lien affectif et la perception positive de l'espace urbain vécu quotidiennement par les usagers et habitants de la ville, est devenu l'un des leviers de la revalorisation et de l'imaginaire urbain. Au-delà d'un usage des dimensions et référentiels de l'affectif dans les discours des urbanistes et des responsables de la communication territoriale, il convient de voir quelle interprétation est donnée et quel rôle est dévolu au rapport affectif par les habitants eux-mêmes. Pour poursuivre notre exploration de l'instrumentalisation du rapport affectif dans les politiques d'images des territoires, il apparaît maintenant important de baliser plus concrètement la manière dont le recours au champ des affects devient un instrument de l'action territoriale et de la politique d'image. En effet, comme précisé précédemment, notre posture nous conduit à envisager la communication comme une situation d'interaction où la production d'un discours médiatique ne peut être comprise dans sa globalité sans analyser sa réception et le contexte dans lequel il est énoncé. Dès lors, l'approche défendue ici s'appuie nécessairement sur des situations particulières, ne pouvant prétendre dans l'immédiat à une généralisation. Nous nous intéressons ainsi à la politique d'image de certains territoires urbains, étudiés à l'occasion de différents travaux de recherche personnels⁶⁵⁴, ou menés par des étudiants en master de l'équipe IPAPE de Tours⁶⁵⁵. Ces situations de communication sont donc un laboratoire où nous tentons d'explorer les mécanismes qui sont à l'œuvre dans l'interaction entre les producteurs des images de la ville et leurs récepteurs présumés (habitants, grand public) et réels.

Finalités de la communication territoriale : entre impératif démocratique et effets rhétoriques

⁶⁵³ André-Lamat Véronique, Couderchet Laurent, Hoyaux André-Frédéric, « Petits arrangements avec le développement durable. Entre production scientifique et instrumentalisation médiatique », *Éducation relative à l'environnement*, n°8, 2009, p. 163-183, p. 175.

⁶⁵⁴ Bailleul Hélène, *Communication et projets urbains. Enjeux et modalités de la communication entre acteurs du projet et habitants*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2009.

⁶⁵⁵ En 2010, Samantha Dellal a consacré son travail à l'analyse de la réception par les habitants d'un corpus d'affiches utilisant les émotions pour susciter un certain comportement ou un rapport affectif à la ville positif (Dellal Samantha, *L'instrumentalisation du rapport affectif à la ville*, Mémoire de PFE, Tours, Université de Tours, 2010). De son côté Aude Moulinet a travaillé en 2011 sur les campagnes d'affichage en lien avec l'urbanisme réalisées par la ville de Rennes depuis une dizaine d'années. Elle a plus particulièrement analysé les attentes et les stratégies des professionnels de la communication et de l'urbanisme, quant à cette catégorie du rapport affectif à la ville (Moulinet Aude, *Instrumentalisation du rapport affectif à la ville : les modalités d'influence des porteurs de projet ou d'idéologies urbaines*, Mémoire de PFE, Tours, Université de Tours, 2011).

Plusieurs travaux mettent en évidence les limites des processus de participation citoyenne mis en œuvre en France, dénonçant notamment leur caractère performatif⁶⁵⁶ et leur institutionnalisation. Comme le souligne Muriel Tapie-Grime,

la mise en place d'une pratique de gouvernance nécessite un effort de persuasion, de mobilisation des partenaires, effort pour lequel le savoir-convaincre et l'habileté rhétorique sont des ressources fondamentales et par essence tendues vers un objectif performatif. Ces compétences induisent fréquemment une prise de risque pour les leaders sous forme d'annonces ambitieuses qui plus tard pourraient être portées au discrédit de leurs auteurs et taxées d'effets d'annonce⁶⁵⁷.

La communication entendue comme outil de médiation entre acteurs politiques et citoyens est bien souvent réduite à un « porter à connaissance », à des actions de sensibilisation, sans réelle dynamique d'échange profitable aux projets et ne pouvant être qualifiée de coproduction.

Ces constats amènent à penser que la communication sur la ville durable peut être qualifiée de « non-participation », identifiée comme relevant « de la manipulation et de la thérapie »⁶⁵⁸. Ce niveau de participation est décrit comme insuffisant :

ce qui est qualifié de participation vise dès lors exclusivement à obtenir le soutien du public, au travers de techniques relevant de la sphère de la publicité et des relations publiques⁶⁵⁹.

L'information diffusée sur la ville durable est ainsi produite dans un contexte politique et technique particulier qui favorise l'imposition d'un modèle et cherche à en convaincre le public. Ce contexte pousse les acteurs de l'urbanisme à formuler un modèle de ville durable et à rechercher son acceptation par le public en diffusant des représentations valorisantes. Pour ce faire, les acteurs des villes ont à leur disposition différents outils et supports qui sont considérés comme adaptés à cet objectif. Parmi eux, l'image est certainement celle qui permet une publicisation de la ville durable la plus valorisante et la plus convaincante.

Les images de la ville : un outil privilégié de la communication territoriale

Il convient de préciser maintenant les effets qui sont dus au type de support qui est privilégié dans le cadre des politiques de communication territoriale et de l'instrumentalisation des affects. La forme canonique de la communication territoriale que nous étudions est l'image qui est, parmi les supports médiatiques possibles (discours, écrit, son), celle qui bénéficie d'une aura largement reconnue par sa capacité à être l'icône⁶⁶⁰ d'un objet et par sa valeur pragmatique⁶⁶¹. Cette première caractéristique va jouer un rôle important dans le recours aux

⁶⁵⁶ « D'après R. Futrell, la gouvernance performative désigne une situation dans laquelle les impressions de gouvernance concertée sont mises en scène et entretenues par les organisateurs du débat, alors que la participation effective de la population aux processus de prise de décision est négligeable » (Tapie-Grime Muriel (dir.), 2005, *La gouvernance performative, impasse ou étape vers le développement durable ?*, rapport de recherche pour le MEDD, CERAL, Université Paris XIII, p. 26).

⁶⁵⁷ Tapie-Grime Muriel (dir.), 2005, *La gouvernance performative, impasse ou étape vers le développement durable ?*, rapport de recherche pour le MEDD, CERAL, Université Paris XIII, p. 27.

⁶⁵⁸ Donzelot Jacques, Epstein Renaud, « Démocratie et participation : l'exemple de la rénovation urbaine », *Esprit*, n°326, 2006, p. 5-34, p. 6.

⁶⁵⁹ Donzelot Jacques, Epstein Renaud, « Démocratie et participation : l'exemple de la rénovation urbaine », *Esprit*, n°326, 2006, p. 5-34, p. 6.

⁶⁶⁰ Le terme « icône » renvoie spécifiquement à la représentation imagée d'un objet qui n'est pas observable directement (par exemple, les icônes religieuses). L'icône est donc une représentation graphique.

⁶⁶¹ Lussault Michel, « Image », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, 2003, p. 485.

émotions : l'image induit une situation de perception de la part du récepteur dans laquelle il est susceptible de ressentir des émotions. De plus, le statut des images produites dans le cadre des politiques de communication territoriale est également important. En effet, une définition apparemment simple du terme d'image, proposée par Louis Marin « l'image est l'énonciation puissante d'une absence »⁶⁶², pose d'emblée la question de son statut par rapport au réel. Partant, la question de la médiation que permet l'image doit être posée en termes de vérité ou de véracité du support par rapport à l'objet dont il est le double. Quels que soient le territoire, la ville, le comportement, le mode de vie que l'on souhaite représenter, l'objet est complexe et ses significations multiples. Ainsi l'image sera le vecteur des multiples dimensions liées à la symbolique urbaine.

De plus, dans le cadre précis des politiques d'image des villes, la production iconographique peut viser la description du réel, mais également celle du futur projeté – comme dans le cas de la mise en image des projets urbains. L'image ne peut donc être étudiée séparément de l'action à laquelle elle renvoie (valorisation de l'existant, valorisation du changement). L'image ne représente pas seulement un objet (le bâti, les rues, etc.), elle symbolise tout un système socio-spatial qui est dynamique et qui, de plus, est conduit par des acteurs publics. L'image est un instrument de l'action territoriale, elle fait partie du processus de projet et sa production est une action à part entière⁶⁶³. Elle est souvent considérée comme un énoncé performatif qui, par sa simple existence, provoque un résultat⁶⁶⁴, et ce résultat attendu fait partie de la stratégie territoriale. C'est pourquoi la communication territoriale, quand elle s'appuie sur des images pour informer les habitants et usagers du territoire, est un instrument dont on peut analyser l'efficacité.

L'image est un moyen de *dire*, d'*exprimer* une pensée. Il faut néanmoins pour cela, que l'image soit reconnue comme telle et que son rapport aux idées et à la pensée soit clarifié. Il est donc nécessaire d'éclaircir la propension des images à être reconnue comme vérités. En effet, du point de vue de la représentation du réel, l'image ne peut être jugée comme une représentation vraie ou plutôt « exacte » de la réalité. L'évaluation de l'exactitude de l'image tient donc plutôt à l'effet qu'elle produit sur le spectateur, à la capacité de cet effet à être similaire à celui que provoque l'objet réel. Si l'image bénéficie d'un effet de vérité consubstantiel à l'icône⁶⁶⁵, elle n'est cependant pas réelle mais reste un indice du réel. Il apparaît alors que son « effet » ne réside pas en l'image elle-même, mais bien dans l'expérience de l'image que pourra faire celui qui la regarde.

Dans ce débat sur la véracité des images, la capacité iconique des images (c'est-à-dire d'être l'analogie d'un objet réel) a été critiquée. L'analogie caractéristique de l'icône peut désigner, dans une certaine mesure, une image très déformée par rapport à la forme de l'objet (notamment en termes d'échelle), et pourtant susciter des réactions semblables chez le spectateur. « Le « même » ou l' « identique » ne concernent pas la relation image/objet, comme on l'a longtemps pensé, mais la relation perception de l'image/perception de l'objet »⁶⁶⁶. Une image peut, en outre, renvoyer à un objet qui n'existe pas. Dans ce cas, sa ressemblance tient davantage aux conventions perceptives et au fait que nous déchiffrons le monde de manière culturelle. La ressemblance réside dans le fait que les codes qui permettent de percevoir et d'interpréter l'image sont les mêmes que ceux utiles à la perception de l'objet

⁶⁶² Marin Louis, *Des pouvoirs de l'image : gloses*, Paris, du Seuil, 1993, p. 11.

⁶⁶³ Bailleul Hélène, *Communication et projets urbains. Enjeux et modalités de la communication entre acteurs du projet et habitants*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2009.

⁶⁶⁴ Austin John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.

⁶⁶⁵ Lussault Michel, « Image », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, 2003, p. 485.

⁶⁶⁶ Joly Martine, *L'image et les signes. Approche sémiologique de l'image fixe*, Paris, Nathan, 1994, p. 73.

réel. Ainsi, le pouvoir de vérité de l'image peut aller jusqu'à faire oublier qu'elle est une médiation du réel.

La littérature sémiotique regorge d'exemples d'ambiguïtés et d'hésitations : on peut être leurré par un signe qui ne sera plus perçu comme signe, mais comme objet, et inversement⁶⁶⁷.

C'est en ce sens que l'image peut provoquer des émotions, tout comme dans une situation d'interaction réelle. C'est ainsi que différents auteurs ont analysé les réactions émotionnelles à la publicité et ont pu conclure pour certains que les réactions émotionnelles et affectives issues de la publicité ne sont pas différentes de celles générées par les événements de la vie courante. Le recours aux réactions psycho-affectives des récepteurs pour amplifier l'effet du message médiatisé par les images est donc une pratique très répandue chez les professionnels de la publicité qui mènent les campagnes de communication des territoires.

Les campagnes publicitaires menées par les territoires urbains : quelle réception ?

La thématique du développement durable est aujourd'hui l'occasion pour les territoires d'entrer dans un club fermé des villes durables, une appartenance qui leur assure une image valorisée tout en les inscrivant dans une logique mondiale avec une sémantique universelle⁶⁶⁸. Ce positionnement ambigu de la communication sur la ville durable, à la fois dans le champ de la valorisation du territoire et, comme nous le rappelions plus haut, dans le champ de la conduite démocratique des politiques publiques, favorise un usage accru des outils de représentation spatiale (images de synthèse, cartographie, SIG). En effet, ces images constituent une réponse adaptée à ce double objectif : elles sont un outil de valorisation, qui répond aux besoins des stratégies de « mise en scène » des politiques publiques, reposant sur des arguments de transparence et de valorisation⁶⁶⁹ ; elles sont un outil de médiation qui appuie l'efficacité de l'action publique, reposant, pour sa part, sur l'existence de mécanismes efficaces de coordination des acteurs territoriaux (société civile, acteurs publics, acteurs privés). La diffusion d'un message symboliquement valorisant est un enjeu de taille pour les villes qui souhaitent mettre en avant la qualité de leur cadre de vie.

L'image permet d'illustrer les deux catégories d'instrumentalisation des affects qui peut être menées dans la communication territoriale : d'un côté la « mise en scène » du vivre-ensemble et des symboles de la ville (faisant explicitement référence à l'attachement des récepteurs à leur ville et à sa symbolique), d'un autre côté l'appel, la référence à des dimensions affectives servant à renforcer le message (par exemple le recours à l'humour, à l'inattendu ou au décalage). L'analyse du contenu des images peut et doit donc être complétée par celle de leur réception. L'étude menée par S. Dellal montre que ces dimensions affectives sont perçues par les récepteurs, mais qu'elles sont également un argument de critique de l'image et de son usage par les acteurs publics. Proposant à un échantillon de 250 personnes de réagir à différentes affiches émanant de collectivités territoriales, l'étude permet de comparer les représentations de la ville et du vivre-ensemble produites dans le cadre de campagnes de

⁶⁶⁷ Joly Martine, *L'image et les signes. Approche sémiologique de l'image fixe*, Paris, Nathan, 1994, p. 74.

⁶⁶⁸ Cette sémantique universelle est notamment visible à travers le recours de plus en plus systématique aux images de synthèse qui confèrent une grande uniformité aux représentations spatiales produites dans le cadre des projets urbains : « la plupart des représentations sont réalisées par les mêmes agences spécialisées dont on reconnaît la patte dans les jurys de consultation urbaine, ce qui introduit des confusions dans les projets : mêmes arbres, mêmes immeubles, dont on dispose dans les bibliothèques de projets des logiciels... cela tend à rendre les représentations très uniformes » (Masboungi Ariella, Mc Clure Bert, « La représentation graphique en questions », *Urbanisme*, n°357, 2007, p. 39-43, p. 40).

⁶⁶⁹ Bailleul Hélène, *Communication et projets urbains. Enjeux et modalités de la communication entre acteurs du projet et habitants*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2009.

promotion de bons comportements citoyens (participation aux conseils de quartiers, aux réunions publiques d'urbanisme, tri des déchets, etc.). Les résultats de cette étude montrent que si l'appel à l'émotion positive (monde de l'enfance, vivre-ensemble, convivialité) est bel et bien ressenti par le public, ce type d'instrumentalisation des affects conduit les habitants à critiquer la démarche. En effet, lorsque l'image sert uniquement la valorisation des initiatives publiques, par le graphisme, le slogan, ou encore le choix des éléments représentés, elle est considérée par les personnes comme une tentative de manipulation⁶⁷⁰. De plus le recours au dessin, tentant d'accentuer le côté symbolique, plus qu'à la photographie de l'existant, est considéré également comme une tentative de manipulation visant à enjoliver la ville et le quartier existant. De plus, le recours aux symboles trop généraux (tels que la planète) a tendance à démotiver les personnes, qui dans le cas d'un appel à la participation citoyenne, n'identifient pas les enjeux du débat et la référence au local⁶⁷¹.

Ces quelques résultats montrent bien la nécessité d'inclure, dans l'analyse de l'instrumentalisation des affects dans les politiques d'image des villes, la dimension de la réception du message par les habitants. Les différents cas étudiés par Dellal, permettent la comparaison de situations de communication où il est fait usage des émotions pour susciter un sentiment de responsabilité, un comportement ou une attitude positive par rapport à un message de civisme. Ces analyses de cas éclairent l'hypothèse mise en avant dans l'introduction : à savoir l'usage du rapport affectif comme catégorie de pensée – notion prise comme allant de soi et non comme un mécanisme psychosociologique dont on aurait étudié finement le fonctionnement. Considérer que le rapport affectif à la ville des habitants est un levier de la ville durable, reste donc un « pari » que font les acteurs de la ville, et dont ils usent sans réellement en comprendre les mécanismes.

Conclusion : les multiples facettes de l'instrumentalisation des affects pour une ville durable

L'instrumentalisation du rapport affectif dans les politiques d'image des villes a été analysée ici comme relevant d'une dialectique récemment apparue dans les discours des professionnels de l'urbanisme entre ville aimable et ville durable. Nous avons tenté d'en donner une illustration en montrant comment la croyance en cette relation pouvait induire une utilisation du référentiel de l'affectif dans les politiques d'image contemporaines. Nous intéressant au champ des images de la ville, du rapport des individus à l'espace ou des bons comportements, nous avons donné plusieurs exemples de situations de mise en scène de la ville et de sa dimension durable, qui renvoient, de manière explicite ou non, à ce lien d'ordre affectif que les individus entretiennent avec la ville qu'ils habitent. Nous avons dans un premier temps insisté sur le contexte dans lequel les politiques de communication des villes recourent à cette thématique pour appuyer un discours valorisant sur la ville et sur le mode de vie urbain. Au-delà de ce contexte qui paraît relativement répandu, nous avons pu mettre en évidence une certaine confusion dans les messages et l'usage de cette catégorie du rapport affectif. La première preuve de confusion tient à la définition même du rapport affectif qui, dans certains cas est un rapport social et, dans d'autres, un rapport entre l'individu et l'espace. Nous avons ainsi identifié que le rapport affectif est représenté dans certains cas comme un lien entre les habitants (vivre-ensemble) et, plus rarement, comme une relation explicite entre l'habitant et l'espace, dont il fait l'expérience. Le second glissement qui est source de confusion dans le recours aux émotions et la référence au rapport affectif à l'espace est celui qui s'opère dans la montée en généralité auquel incite le développement durable. En effet, l'espace social de

⁶⁷⁰ Dellal Samantha, *L'instrumentalisation du rapport affectif à la ville*, Mémoire de PFE, Tours, Université de Tours, 2010.

⁶⁷¹ Dellal Samantha, *L'instrumentalisation du rapport affectif à la ville*, Mémoire de PFE, Tours, Université de Tours, 2010.

référence et l'espace vécu du quotidien laissent de plus en plus leur place à la référence planétaire et à l'humanité. Alors que les politiques d'image des villes mettaient en avant, il y a encore quelques années, les symboles du territoire local, les images produites aujourd'hui sont celles d'une ville générique et qui est emboîtée dans un territoire plus vaste, celui de la planète. Il persiste donc une importante contradiction entre la ville durable, telle que représentée dans les campagnes de communication des territoires, et la ville aimable telle que les professionnels ont tendance à se la représenter. D'un côté, la ville durable tend à être symbolisée de manière toujours plus schématique (planète, rond, branche d'arbre, nature, etc.) et avec un référentiel s'éloignant de plus en plus de l'urbain. D'un autre côté, le rapport affectif à la ville paraît toujours incarné par de « vrais personnages » et par des sentiments de convivialité, de joie... et finalement un appel à la responsabilité et au sens du collectif des habitants. Ces sentiments, qui sont représentés ou suscités par les politiques d'image des villes, appartiennent à un référentiel du local où la figuration de la ville et des personnages réels est nécessaire. Or les représentations de la ville durable ont tendance à désincarner le propos en cherchant à être plus universelles et à en appeler à la responsabilité des citoyens en tant qu'êtres humains. C'est pourquoi la réception de ces politiques d'image de la ville est très utile pour comprendre les effets de ces représentations du rapport affectif à la ville. Les personnes interrogées montrent bien que si elles reconnaissent les émotions positives qui sont véhiculées par ces images, elles ne sont cependant pas en capacité de leur donner une signification par rapport à leur propre expérience. C'est en ce sens qu'il apparaît que l'instrumentalisation du rapport affectif à la ville n'obtient pas les effets escomptés et n'est pas tellement structurante d'un sentiment des habitants vis-à-vis de leur espace vécu. Si l'objet des politiques territoriales est de renforcer ce sentiment, alors il apparaît que l'usage des émotions dans les images n'est pas nécessairement le levier⁶⁷² le plus efficace.

⁶⁷² La distinction doit être ici faite entre ce « levier » et le « moteur » que représentent les affects : le moteur permet le mouvement ou le changement, le levier est censé donner une direction et, en tant que tel, son efficacité est toute relative.

Chapitre 12 : Participation citoyenne et émotions

Benoît Feildel

Introduction

Des théories politiques ont peu à peu introduit le débat comme une des sources de la légitimation d'une décision politique, voire, chez Habermas, comme seule habilité, sous le nom de discussion, à faire émerger les principes d'une décision réellement justifiée démocratiquement⁶⁷³.

Cependant, comme le note le philosophe Pierre Livet,

chez les auteurs qui sont attachés à ce qu'une décision passe par la procédure d'un débat, d'une discussion, d'une concertation, fort peu s'intéressent aux émotions qui sont mises en jeu⁶⁷⁴.

Aussi, faut-il commencer par souligner un premier effort notable dans le sens de la prise en compte des phénomènes affectifs dans le cadre de la mise en œuvre des politiques publiques. Celui-ci ressortit principalement des études sur les conflits et les controverses autour de l'action publique, appliquées en particulier à l'aménagement des espaces⁶⁷⁵. Notre réflexion s'appuiera notamment sur ces travaux, pour souligner, à la lumière d'un terrain d'étude particulier, un projet d'aménagement dans un espace de la proche périphérie urbaine de l'agglomération de Tours (Indre-et-Loire), l'implication des émotions dans la réception et la discussion de l'action publique par les habitants. Ainsi, nous serons amenés à évoquer successivement les différentes approches que mobilisent l'analyse des conflits et des contestations, à la lumière notamment de l'implication des émotions. Quels sont les mécanismes que l'on peut identifier pour comprendre la manière dont les émotions font réagir les habitants, orientent leurs jugements ou, plus généralement, participent de la formation de ceux-ci ? Comment les émotions interviennent dans la représentation, la pratique des territoires ? Mais aussi, et surtout, comment les modalités de la concertation autour des projets d'aménagement sont susceptibles d'influer sur la sensibilité des individus aux transformations de leur environnement ou, autrement dit, sur la construction d'un certain rapport affectif à l'espace⁶⁷⁶ ?

⁶⁷³ Livet Pierre, « Émotions et révision : la dynamique des débats », dans Revel Martine, Blatrix Cécile, Blondiaux Loïc, Fourniau Jean-Michel, Hériard-Dubreuil Bertrand, Lefebvre Rémi (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, Paris, La Découverte, 2007, p. 339-352, p. 339.

⁶⁷⁴ Livet Pierre, « Émotions et révision : la dynamique des débats », dans Revel Martine, Blatrix Cécile, Blondiaux Loïc, Fourniau Jean-Michel, Hériard-Dubreuil Bertrand, Lefebvre Rémi (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, Paris, La Découverte, 2007, p. 339-352, p. 339.

⁶⁷⁵ Lolive Jacques, « La montée en généralité pour sortir du Nimby. La mobilisation associative contre le TGV Méditerranée », *Politix*, n°39, 1997, p. 109-130.

Lolive Jacques, *Les contestations du TGV Méditerranée. Projet, controverse et espace public*, Paris, L'Harmattan, 1999.

Lolive Jacques, « Des forums hybrides à l'esthétisation des espaces publics », *Cahiers de géographie du Québec*, n°140, 2006, p. 151-171.

Faburel Guillaume, « Le bruit des avions, facteur de révélation et de construction de territoires », *L'Espace géographique*, n°3, 2003, p. 205-223.

Lecourt Arnaud, *Les conflits d'aménagement : analyse théorique et pratique à partir du cas breton*, Thèse de doctorat, Rennes, Université Rennes 2, 2003.

Melé Patrice, « Conflits, territoires et action publique », dans Melé Patrice, Larrue Corinne, Rosemberg Muriel (dir.), *Conflits et territoires*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, Maison des sciences de l'homme, 2003, p. 13-32.

Melé Patrice, « Conflits et controverses : de nouvelles scènes de production territoriale ? », Communication au colloque *Espaces et sociétés aujourd'hui. La géographie sociale dans les sciences sociales et dans l'action*, Rennes, UMR ESO, 21-22 octobre 2004.

⁶⁷⁶ Feildel Benoît, *Le rapport affectif à la ville. Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2004.

Nous envisagerons l'intervention sur un territoire et comment celle-ci éclaire, sous un jour nouveau, les phénomènes d'attachement, d'ancrage, d'appartenance. Nous verrons alors que les émotions interviennent à plusieurs niveaux, selon des registres variés, et que leurs influences peuvent, en ce sens, être multiples. Sur la base de ces constatations, nous serons amenés à souligner que les affects, les sentiments, les émotions constituent non seulement une donnée utile à l'organisation de l'action collective qui a pour finalité la transformation des espaces habités, mais aussi une donnée nécessaire à prendre en compte dans le processus de construction de cette action – à travers la délibération en particulier. En ce sens, nous rejoindrons les conclusions des philosophes⁶⁷⁷, mais aussi celles des chercheurs qui, dans le champ de l'aménagement et de l'urbanisme⁶⁷⁸, et plus généralement de l'action publique⁶⁷⁹, soulignent l'intérêt d'essayer de relever le défi de la prise en compte des affects aux différents niveaux de l'action publique, de la conception à la décision, en passant par la délibération. Cependant, nous verrons qu'ouvrir le champ de la réflexion au domaine affectif ne doit pas résumer l'action à cette seule dimension, ni même amener à considérer que l'émotion est toujours favorable ou encore que l'émotion favorable constitue une fin en soi de l'action et avant cela de la délibération qui y prévaut. L'action publique doit tenir compte des émotions qu'elle provoque, des sentiments qu'elle suscite, des affects qui lui préexistent et de la façon dont elle contribue à les structurer, non pas pour tenter de les contrebalancer, mais parce ces phénomènes affectifs sont susceptibles de considérablement en modifier la portée. Sachant ce fait – que nous tâcherons ici d'illustrer concrètement – il serait tout simplement irrationnel de ne pas tenir compte du poids de cette donnée affective. Il est nécessaire de ne plus seulement traiter l'émotion comme un phénomène s'opposant à l'action collective et rationnelle, mais la considérer à sa juste valeur, comme un phénomène participant pleinement de cette dernière, pour comprendre, ensuite, comment l'action collective participe, en retour, de la structuration de nos manières de sentir⁶⁸⁰, comment elle participe de la construction d'un certain rapport affectif à l'espace.

La sensibilité et la contestation

La contestation du projet : une histoire de sensibilités

Nous commencerons en présentant brièvement l'action publique – un projet d'aménagement de l'espace – qui, lors de notre enquête, était l'objet du débat. Mais tout d'abord, nous devons souligner que le projet en question se démarque des thématiques traitées traditionnellement dans la littérature sur les conflits, celle qui aujourd'hui certainement souligne le plus clairement la part des processus émotionnels et leur influence dans la conduite des projets.

Feidel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

⁶⁷⁷ Livet Pierre, *Émotions et rationalité morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

Livet Pierre, « Dans quelles conditions les émotions collectives peuvent-elles bloquer ou aider la délibération démocratique ? », *Revue européenne des sciences sociales*, n°136, 2007, p. 111-128.

Livet Pierre, « Émotions et révision : la dynamique des débats », dans Revel Martine, Blatrix Cécile, Blondiaux Loïc, Fourniau Jean-Michel, Hériard-Dubreuil Bertrand, Lefebvre Rémi (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, Paris, La Découverte, 2007, p. 339-352.

Honneth Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Les Éd° du Cerf, 2000.

Honneth Axel, *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte, 2006.

Honneth Axel, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007.

⁶⁷⁸ Schmitz Serge, « Participation et aménagement empathique. Réflexions à partir du cas Wallon », *Bulletin de la Société géographique de Liège*, n°1, 1998, p. 77-84.

Hoch Charles, « Emotions and Planning », *Planning Theory and Practice*, n°4, 2006, p. 367-382.

⁶⁷⁹ Friedberg Erhard, *Le Pouvoir et la Règle. Dynamiques de l'action organisée*, Paris, Seuil, 1993.

⁶⁸⁰ Durkheim Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1937.

L'action projetée ici ne concerne pas la création d'une infrastructure d'importance, dont la réalisation serait potentiellement génératrice d'une nuisance bien identifiable, d'ordre environnemental par exemple. Le projet étudié consiste plus simplement en la volonté de densifier un espace périphérique, d'urbaniser ce qui s'apparente à une ancienne zone agricole sur les franges de l'espace urbain de l'agglomération tourangelle. Il s'agit d'un espace d'environ 12 hectares, vierge de toute construction, qui s'est progressivement retrouvé, du fait des jeux combinés de l'urbanisation, isolé dans un espace alentour entièrement urbanisé. Le projet se résume donc à la volonté d'urbaniser un espace non-construit et enclavé dans un ensemble déjà pour une grande part bâti, avec une zone d'habitat collectif, une zone d'habitat individuel et une zone d'activités commerciales.

Un premier projet a été pensé sur cet espace dès la fin des années 1990. Il prévoyait notamment la construction d'un ensemble d'habitat collectif et, déjà, la densification annoncée du secteur avait suscité de vives réactions chez les habitants, riverains du projet. Au point que le bien-fondé de l'action fut contesté et le projet rapidement abandonné, en même temps que la municipalité d'alors, en grande partie pour cela, fut congédiée aux élections qui suivirent⁶⁸¹. En effet, le renouvellement de l'équipe municipale prit corps autour de cet enjeu, la nouvelle équipe, fraîchement élue, assurant une densification limitée de cette zone. C'est dans ce contexte, déjà fortement marqué par l'échec d'une première action, suite à la mobilisation des habitants et du fait du libre jeu démocratique qu'émerge un nouveau projet. C'est ce nouveau projet et la concertation afférente⁶⁸² qui ont constitué l'objet central de nos investigations. Pour sa part, ce projet prend forme dès la fin de l'année 2001. Les intentions de la nouvelle équipe municipale s'inscrivent en rupture avec l'ancien projet, mais déjà l'on constate, dans les annonces à tout le moins, une première inflexion significative, avec une hausse du nombre de logements, relativement à ce qui avait été prévu par la nouvelle équipe : entre 50 et 60 initialement, désormais ce sont 100 logements qui doivent voir le jour sur cet espace. Bien que largement remodelé, le projet ne tarde pas à susciter la contestation d'un certain nombre de riverains, la concertation publique devenant le réceptacle des divers mécontentements. Deux réunions de concertation sont notamment programmées par la municipalité, en janvier et en mars 2003, afin de désamorcer le conflit naissant. C'est principalement au niveau du nombre de logements que des changements sont apportés suite à cette réunion de concertation avec la population riveraine. Cependant, le choix de l'implantation de deux immeubles collectifs continue de susciter la défiance des riverains. La contestation monte encore d'un cran lorsqu'en 2004, les riverains du secteur pavillonnaire le plus proche de la zone d'implantation des deux collectifs, mobilisent la presse quotidienne régionale et étendent en bordure de leurs propriétés une banderole, manifestant ainsi leur mécontentement. La Nouvelle République du Centre Ouest (NRCO) se fait alors l'écho de cette protestation en titrant « *inquiétude allée des Bouleaux* ». La presse régionale rapporte ainsi les dires de ces riverains et leurs principaux griefs à l'encontre du projet de la municipalité :

À ce jour et malgré les engagements du maire de revoir la situation, aucune de ces propositions n'a été prise en considération », signalent M. et Mme X qui voient deux collectifs implantés à seulement 20 m de leur clôture. Le maire lui-même a déclaré en réunion publique : « Le plus grand éloignement possible des habitations de la rue des Bouleaux est prévu, de 30 à 35 m au moins ». M. et Mme X ont le

⁶⁸¹ Aux élections municipales de 2001, le bureau de vote se situant dans le secteur directement impacté par le projet fera basculer, à quelques poignées de voies près, l'élection en la défaveur de l'édile alors aux commandes de la municipalité.

⁶⁸² S'inscrivant dans un cadre légal (Art. L300-2 du code de l'urbanisme), la concertation publique mise en place a classiquement visé à recueillir les appréciations et les suggestions du public vis-à-vis du projet proposé, en mettant à disposition des populations un registre de doléances, en organisant deux réunions publiques, et en assurant une permanence de l' élu chargé de l'urbanisme. L'information relative au projet s'est effectuée quant à elle par voie d'affichage et parution dans la presse locale.

sentiment que cet espace n'est pas étudié et traité avec sérieux. Ils estiment être sacrifiés afin de permettre aux autres pôles de cette zone d'avoir un cadre de vie agréable et très peu densifié d'un « parc » ou au « cœur d'un îlot très calme », pour reprendre les expressions utilisées par les élus lors d'une réunion publique. Ils souhaitent que tous les partenaires de ce projet, élus, promoteur, se rendent sur le terrain afin de constater les nuisances occasionnées, selon eux, par les futures constructions. (NRCO, 30.04.2004)

La levée de boucliers ne se limite pas à ces seuls riverains et a tôt fait de se propager. Comme nous serons amenés à le voir par la suite, l'enquête menée auprès d'une quinzaine de ces habitants permettra d'identifier les ressorts de la contestation et de constater ainsi que la dynamique émotionnelle traverse les différentes étapes de la mise en œuvre de l'action publique, qu'elle s'exprime à différents niveaux et contribue, au même titre que d'autres logiques – économiques, sociologiques, politiques – à la structuration de l'action. Quoi qu'il en soit, la contestation portera en partie ses fruits, puisque l'enquête publique et les entrevues particulières avec les élus représentants de la municipalité permettront aux riverains d'obtenir un changement d'implantation des deux collectifs. Si le parti pris initial du projet d'aménagement n'est pas fondamentalement remis en question, les contestataires obtiennent cependant gain de cause en emportant un retrait supplémentaire de 10 mètres des nouvelles constructions vis-à-vis des limites de leurs propriétés. Nonobstant ces quelques concessions à l'aménagement final, il n'en demeure pas moins que le projet aura laissé des traces chez les populations riveraines.

La sensibilité aux transformations comme révélateur des valeurs spatiales

Dans le cas étudié, si l'on ne peut pas parler de controverse au sens fort⁶⁸³, les diverses réactions suscitées par ces deux projets successifs, et en particulier la manifestation des émotions à laquelle ils donnèrent lieu, n'en révèlent pas moins la force des valeurs qui sont assignées par les habitants à l'espace et leur participation aux logiques affectives. Précisément, l'émotion émerge du décalage entre un état du monde, ou sa projection, et les attentes de l'individu. En ce sens, les valeurs projetées sur l'espace sont bien à l'origine des émotions et, en même temps, elles constituent de puissants révélateurs de ces valeurs⁶⁸⁴. Certes, il est toujours possible que certaines actions sur l'espace ne suscitent aucune émotion, mais si les valeurs, et par là même les attentes, ne sont pas satisfaites, ou qu'exceptionnellement satisfaites, voire ne sont plus satisfaites du fait de la transformation de l'espace, à ce moment-là, il est impossible de ne pas éprouver d'émotion. Si les émotions contribuent à révéler à l'individu ses valeurs, et en particulier les valeurs qu'il projette sur l'espace, les valeurs que l'individu projette sur l'espace constituent également autant de possibilités pour l'émotion de manifester ce décalage. En outre, le rôle des émotions, en nous révélant nos valeurs, peut être double, soit de conforter, de renforcer ces dernières, soit de nous amener à les réviser⁶⁸⁵, par le biais notamment de stratégies cognitives ou comportementales de confrontation ou d'évitement. Les discours des habitants, réagissant ici au nouveau projet d'aménagement, non seulement illustrent cette capacité de l'individu à réviser ses valeurs, mais permettent d'entrevoir le rôle des émotions dans ce processus de révision. Ces dires nous suggèrent l'importance du phénomène de partage des émotions et la résonance qui ainsi s'opère pour l'affirmation d'un certain nombre de valeurs communes.

⁶⁸³ Melé Patrice, « Conflits, territoires et action publique », dans Melé Patrice, Larrue Corinne, Rosemberg Muriel (dir.), *Conflits et territoires*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, Maison des sciences de l'homme, 2003, p. 13-32.

⁶⁸⁴ Livet Pierre, *Émotions et rationalité morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

⁶⁸⁵ Livet Pierre, *Émotions et rationalité morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

[Et comment vous avez vécu tous ces projets ?] Alors, nous... complètement indifférents. Par esprit de voisinage, au départ on a été en discussion quand il y avait des réunions à la Mairie. Contre à 100%, non, jamais. Mais oui, on a essayé d'avoir des améliorations. Bon, y a eu un immeuble qui a été repoussé. Pour que ce soit un peu plus convivial avec tout l'ensemble. [Et vous avez toujours été investi dans les différentes phases du projet ?] Oui, mais mollement. On a suivi... [Par contre, quand il y a eu cette proposition d'immeuble, il y a eu de la contestation ?] Ah ben c'était tous les pavillons, tous les riverains. Tout le monde a assisté aux réunions en donnant des suggestions. Ça allait nuire à la tranquillité, parce qu'il y avait un grand champ. Et d'un seul coup un bâtiment. Mais nous, finalement, ce champ nous gênait. Tandis que maintenant, on est dans une zone urbaine, c'est normal... (Habitant)

Cette citation illustre le caractère changeant des valeurs projetées sur l'espace. Elle suggère également la dynamique émotionnelle qui peut prendre place dans le cadre de la mobilisation des individus contre un projet, par effet de contagion, par mimétisme ou par solidarité avec le voisinage. En outre, l'on constate que le jugement porté sur le projet ne s'appuie pas uniquement sur les dimensions matérielles de ce dernier, mais qu'il s'accorde plus largement à un mode de vie, lui-même plus ou moins ancré localement. L'on remarque que l'émotion provoquée par la projection d'une action – l'anticipation d'une transformation à venir, plus que les usages effectifs conçus et possiblement autorisés – et sa comparaison avec la situation actuelle, ou la situation telle que celle-ci était projetée avant que l'action publique n'intervienne, n'est pas vécue de la même manière par tous les individus. Selon les modalités du rapport à l'espace, selon la représentation du lieu, l'on observe une sensibilité différenciée aux transformations projetées.

Les réactions, le sentiment de concernement, l'émotion ou son absence, le jugement et la force de la contestation sont loin d'être identiques pour des habitants se trouvant dans des situations pourtant proches, mais néanmoins différentes du fait notamment de représentations spatiales variées. Ainsi, il se dégage des discours délivrés un ensemble de conditions, matérielles et idéelles, propres à éclairer la sensibilité de chacun aux transformations spatiales. L'on retrouve en outre l'effet déterminant, avant toute chose, d'une certaine intentionnalité vis-à-vis du lieu, s'inscrivant elle-même dans un parcours de vie et plus largement dans une situation socio-spatiale donnée. De la sorte, il ne semble pas que la sensibilité aux transformations de l'espace doive être considérée comme un donné préexistant à l'action, mais bien de manière relative, selon les perspectives qui s'offrent à chacun et les modalités d'occurrence – propres aux conditions de mise en œuvre de l'action collective – de l'éprouvé affectif. Pour les uns, attachés principalement aux aspects paysagers de leur environnement, venus s'implanter plus ou moins récemment dans cet espace, précisément parce qu'en quête de ces qualités, les émotions, l'évaluation et le jugement du projet qui en découleront, et plus généralement la sensibilité aux transformations spatiales, seront différentes de personnes véritablement ancrées localement. Pour ces dernières, implantées depuis plus longtemps sur la zone ou y ayant des attaches plus lointaines, ce qui primera est moins la persistance d'un paysage, déjà soumis de longue date à des modifications substantielles, que la manière du projet, ses modalités procédurales, d'informer la qualité des relations – inscrites dans la durée – aux porteurs de l'action, qu'ils soient techniciens ou élus, et plus largement aux autres riverains du projet. Selon les contextes et les situations personnelles, l'origine des éprouvés émotionnels diffère sensiblement, invitant à une compréhension et à une conception temporelle et procédurale de l'émotion.

La part des émotions dans la concertation autour des projets d'aménagement

Les origines temporelles et procédurales de l'émotion

L'on ne saurait, lorsque s'agissant des réactions observées, attribuer les émotions que l'action publique suscite au seul jugement porté sur la qualité matérielle de l'espace projeté. Il convient non seulement de replacer la réaction émotionnelle dans l'optique des valeurs assignées à l'espace par les individus, dans le cadre d'un horizon d'attentes, mais aussi de relier les émotions à leur origine temporelle, à la temporalité de l'action, à ses différents rebondissements, à ses différents renversements, bref, d'envisager les émotions à l'aune de leur historicité.

Je crois qu'il faut tenir compte d'abord de notre propre parcours. Quand on est arrivés, on est arrivés dans une zone avec des pommiers. Et puis, nous-mêmes nous avons eu à connaître un premier projet qui concernait une autre parcelle. À un moment l'urbanisation de cette parcelle s'est posée comme question. Et là effectivement on nous a imposé... quatre années de bataille pour faire entendre notre voix et ça a été un parcours difficile... C'est cette histoire qui explique le reste aussi. On a fait les marchés, on a distribué des tracts, montré des photos, pour expliquer les points qui nous avaient pas plu dans le traitement que l'on avait fait... de nos réactions ou de l'évolution du projet au final. Avec des élus qui nous ont beaucoup insultés, même en public... des insultes ! Donc c'est vrai que l'on a subi un petit peu tout... On avait l'impression de se heurter à une volonté de ne pas prendre en compte notre positionnement. (Habitant)

Ce long extrait nous apprend, entre autres, qu'il est fondamental de relier les émotions à leur origine temporelle. L'on voit ici clairement, que pour comprendre la réaction émotionnelle, et le jugement qui en découle sur l'action publique, il convient de considérer les émotions dans une perspective temporelle élargie qui n'est pas seulement celle de l'instant de leur manifestation. Dans ce cas précis, c'est la référence à une première situation conflictuelle qui sert d'embrasseur à la contestation du projet actuel. Ainsi, l'on ne saurait sous-estimer, pour comprendre la dynamique émotionnelle, la dimension historique du conflit, avec ses pics conflictuels et ses périodes d'apaisement, la recherche de la confrontation ou alors son évitement. Ceci nous conduit à reconnaître, entre autres, le poids des situations passées et leur influence sur les situations présentes, et explique aussi en partie comment et pourquoi, sur la base du ressentiment, de la rivalité ou encore de la rancœur, naissent certaines attitudes anti-coopératives⁶⁸⁶. L'on comprend que tant que le ressentiment persistera, le groupe de ceux qui, par le passé, se seront sentis lésés ne pourra jamais réellement coopérer. Ce groupe ne pourra que s'opposer à toute forme d'action, du moins tant que celle-ci sera portée par les acteurs identifiés comme étant à l'origine du ressentiment qu'ils éprouvent.

Le conflit n'émerge pas seulement dans l'incompatibilité tangible du projet avec les attentes de certains riverains. Cette situation nous révèle que les conflits liés à l'aménagement peuvent aussi n'avoir qu'une assise spatiale faible. Les émotions peuvent également, à défaut de porter sur des attentes liées à la matérialité du lieu et à ses qualités, viser les modalités de l'action, le processus projectif et les valeurs qu'il sous-tend. En ce sens, l'absence de reconnaissance dans le processus de projet suscite un certain nombre de sentiments récurrents dans les dires des protagonistes qui, dès lors, vont constituer autant d'arguments de poids pour la contestation. Ce qui est visé, et qui provoque l'émoi des populations, c'est moins le contenu du projet en lui-même, sa dimension substantielle, que la manière de faire, sa dimension procédurale – et en particulier la non prise en compte des sensibilités habitantes, ou le sentiment que tel est le cas. Le débat sur la matérialité du lieu bien souvent ne sert que de prétexte à la reconnaissance d'une sensibilité habitante. Le conflit d'aménagement naît alors davantage « d'un sentiment

⁶⁸⁶ Livet Pierre, « Émotions et révision : la dynamique des débats », dans Revel Martine, Blatrix Cécile, Blondiaux Loïc, Fourniau Jean-Michel, Hériard-Dubreuil Bertrand, Lefebvre Rémi (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, Paris, La Découverte, 2007, p. 339-352.

de perte de puissance sur un espace »⁶⁸⁷ plus que d'un réel désaccord sur l'objet de l'aménagement, ce que confirment les dires d'habitants : « les gens sont heureux parce qu'ils maîtrisent un peu ce qui se passe ». L'assentiment face à l'action publique est dès lors possible sous réserve du maintien ou du rétablissement de ce sentiment de maîtrise sur l'espace. Que celui-ci soit rétabli, comme cela fut le cas sur notre terrain d'étude, du fait de l'abandon du premier projet ou par la modification substantielle apportée au projet final, ne doit cependant pas conduire à sous-estimer l'importance d'un tel sentiment dans la conduite de l'action publique et, dans certains cas, son instrumentalisation par les acteurs publics⁶⁸⁸. L'étude de la contestation vient alimenter ce point de vue quant à l'importance des sentiments dans la structuration de l'action sur l'espace. Elle montre comment l'absence de reconnaissance nourrit la contestation et l'oriente dans un sens particulier, celui notamment du conflit personnel et relationnel – propice, plus que d'autres encore, au blocage d'une éventuelle révision des valeurs. C'est ainsi que partant du sentiment de mépris enraciné dans une situation passée, l'on voit comment l'émotion, en l'occurrence l'indignation que suscite l'action publique, vécue chez certains habitants comme la répétition perpétuelle des mêmes errements, est progressivement rationalisée et sert d'argument tout au long du débat sur l'opportunité de l'action.

L'émotion comme nécessaire fondement de la concertation

Par-delà le jugement porté sur le contenu de l'action, ce qui a retenu notre attention dans ce moment de contestation, c'est l'importance de l'expérience émotionnelle négative, celle du mépris, de la colère, de la consternation. Les recherches traitant de la construction des causes collectives ont insisté sur le rôle de cet ancrage émotionnel dans la contestation de l'action publique⁶⁸⁹. Pour Olivier Voirol

les revendications prennent [...] leurs assises dans un vécu négatif lié à des formes de stigmatisation, de mépris, d'injustices, d'humiliations⁶⁹⁰.

L'origine de la contestation peut être rapportée à cette expérience émotionnelle qualifiée de négation, de rupture avec le monde environnant. Dans un premier temps, la situation problématique est dépourvue d'intelligibilité,

elle a un caractère énigmatique et relève non pas d'un ordonnancement sensé, mais du domaine des émotions qui précède l'articulation langagière⁶⁹¹.

⁶⁸⁷ Schmitz Serge, « La recherche de l'environnement pertinent. Contribution à une géographie du sensible », *L'Espace géographique*, n°4, 2001, p. 321-332, p. 322

⁶⁸⁸ Bailleul Hélène, *Communication et projets urbains. Enjeux et modalités de la communication entre acteurs du projet et habitants*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2009.

⁶⁸⁹ Guillaud Yann, Widmer Jean (dir.), *Le juste et l'injuste. Émotions, reconnaissance et actions collectives*, Paris, L'Harmattan, 2009.

Traïni Christophe (dir.), *Émotions... Mobilisation !*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2009.

Voirol Olivier, « De l'expérience négative à l'agir politique : construction et clôture des causes collectives », dans Yann Guillaud, Jean Widmer (dir.), *Le juste et l'injuste. Émotions, reconnaissance et actions collectives*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 111-130.

⁶⁹⁰ Voirol Olivier, « De l'expérience négative à l'agir politique : construction et clôture des causes collectives », dans Yann Guillaud, Jean Widmer (dir.), *Le juste et l'injuste. Émotions, reconnaissance et actions collectives*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 111-130, p. 111.

⁶⁹¹ Voirol Olivier, « De l'expérience négative à l'agir politique : construction et clôture des causes collectives », dans Yann Guillaud, Jean Widmer (dir.), *Le juste et l'injuste. Émotions, reconnaissance et actions collectives*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 111-130, p. 115.

Ce n'est qu'à la condition d'un processus cognitif, d'identification, que l'émotion va pouvoir être ramenée véritablement à un contenu.

L'expérience de la négation nécessite un processus *d'identification* qui repose sur un travail élémentaire de mise en intelligibilité et de constitution de cette expérience en entité sémantique repérable et partageable⁶⁹².

C'est ce processus d'identification des causes de l'émotion, autrement dit le passage à une représentation, à une forme de médiatisation et possiblement à un partage de la version subjective de cet éprouvé affectif, qui semble dès lors déterminant dans l'organisation du débat public et son devenir, avec, d'un côté, son impossible clôture, quand justement la difficulté se fait jour de dépasser ce stade émotionnel ou, à l'inverse, son ouverture, lorsque l'identification rend possible la structuration du débat, et une forme de « montée en généralité »⁶⁹³. Passer le stade de l'identification revient à sortir de l'expérience individuelle, pour déplacer l'émotion ressentie vers une préoccupation commune susceptible de se manifester en public. Un tel passage suppose un processus de généralisation, c'est-à-dire l'adoption de registres d'interprétation opérant une traduction de l'individuel au collectif⁶⁹⁴. Pour autant, ce passage ne se limite pas aux seuls processus cognitifs. Là encore, la généralisation n'est pas étrangère au domaine de l'émotionnel. Elle s'appuie sur l'émotion, sur son mode impératif, sur la garantie qu'elle assure quant à l'« authenticité de l'engagement »⁶⁹⁵. La mobilisation sollicite pleinement l'émotion, au risque d'ailleurs d'une certaine forme d'instrumentalisation, d'une « expression stratégique des émotions »⁶⁹⁶, qui n'est dès lors pas sans être équivoque.

Cela étant, l'on se doit de contrevenir à l'idée que toute émotion, en particulier suscitée par l'action publique, serait systématiquement l'objet d'une identification, d'une interprétation et donnerait ainsi lieu à un processus de montée en généralité. Le conflit, si conflit il y a, résulte bien souvent de cette absence. Le conflit vient de ce déni de reconnaissance, de cette impossibilité qui est faite d'identifier et d'interpréter le vécu affectif. Si comme le soutient le sociologue et philosophe Axel Honneth⁶⁹⁷, la demande sociale de reconnaissance s'avère aujourd'hui grandissante – au point d'ailleurs qu'elle tendrait à s'imposer comme une norme de nos sociétés – cela implique, entre autres considérations, de ne plus laisser de côté cette thématique centrale de l'action, celle des émotions, dont la prise en compte commence par cet effort de reconnaissance, effort qui n'est par ailleurs pas antinomique d'une exigence forte vis-à-vis de l'évaluation des vécus affectifs. En ce sens, il semble que le débat public, la concertation autour des projets d'aménagement, constitue une solution au blocage que peuvent constituer certaines émotions et la difficulté qui leur est plus ou moins directement liée, la révision des valeurs, à condition de ne pas éliminer *a priori* les émotions, de ne pas

⁶⁹² Voirol Olivier, « De l'expérience négative à l'agir politique : construction et clôture des causes collectives », dans Yann Guillaud, Jean Widmer (dir.), *Le juste et l'injuste. Émotions, reconnaissance et actions collectives*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 111-130, p. 116.

⁶⁹³ Lolive Jacques, *Les contestations du TGV Méditerranée. Projet, controverse et espace public*, Paris, L'Harmattan, 1999. Lolive Jacques, « La montée en généralité pour sortir du Nimby. La mobilisation associative contre le TGV Méditerranée », *Politix*, n°39, 1997, p. 109-130.

⁶⁹⁴ Boltanski Luc, « La dénonciation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 51, n°1, 1984, p. 3-40.

⁶⁹⁵ Livet Pierre, Thévenot Laurent, « Modes d'action collective et construction éthique : les émotions dans l'évaluation », dans Dupuy Jean-Pierre, Livet Pierre (dir.), *Les limites de la rationalité et la constitution du collectif : rationalité, éthique et cognition*, Paris, La Découverte, 1997, p. 412-439, p. 415.

⁶⁹⁶ Traïni Christophe (dir.), *Émotions... Mobilisation !*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2009, p. 350.

⁶⁹⁷ Honneth Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2000.

Honneth Axel, *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte, 2006.

Honneth Axel, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007.

redouter que celles-ci contaminent la décision et introduisent des impuretés dans la rationalité démocratique.

Vers une réévaluation de l'émotion dans l'action publique

Comment les émotions (re)dessinent l'espace public du débat

Il faut se garder d'une conception intellectualisée, nous dit Jacques Lolive,

qui gommerait le rôle des émotions dans la constitution d'un espace public et, au-delà, durant tout son fonctionnement⁶⁹⁸.

Pour notre part, nous avons pu observer que la contestation et la mobilisation d'une partie des habitants s'alimentaient principalement de l'émotion suscitée par la conduite de l'action, un « sentiment de consternation extrême », un « sentiment d'injustice », un « sentiment de mépris », et que ces divers sentiments étaient propices à une mise en récit de l'expérience négative susceptible de contribuer à l'adhésion d'un plus grand nombre à la contestation de l'action. Nous avons vu le rôle que tenaient les émotions dans la formation d'un sentiment d'injustice politique et sa capacité à fédérer les acteurs. L'émotion accompagne le moment de basculement dans l'épreuve critique et participe largement à amplifier et à orienter l'action. En ce sens, « les émotions ne s'opposent pas toujours à l'usage public de la raison » et sont susceptibles de trouver « leur place dans un espace public défini par des exigences de justification »⁶⁹⁹. Ce qui, il faut bien l'admettre, est loin d'être le cas dans la conception dominante de l'espace public.

L'émotion [y] est prise comme un phénomène intérieur dont les manifestations ont des effets disruptifs ; elles sont de ce fait sanctionnées et réprimées⁷⁰⁰.

Cela étant, d'autres conceptions semblent possibles et qui laisseraient, comme le suggèrent Patricia Paperman, Pierre Livet ou Nathalie Blanc⁷⁰¹, une place à part entière à la dynamique émotionnelle, sans d'emblée considérer l'émotion comme l'expression d'un phénomène irrationnel – à refouler autant que faire se peut. Si l'on envisageait l'espace public pour ce qu'il est véritablement, c'est-à-dire avant tout un lieu « d'ajustement réciproque des conduites »⁷⁰², l'utilité sociale des sentiments nous serait ainsi révélée⁷⁰³. Leur fonction, sorte de « catégorie opératoire dans une orientation pragmatique », nous obligerait dès lors à les considérer à leur juste valeur, comme « des phénomènes publics, observables, rationnels »⁷⁰⁴. Mais pour cela, il convient de ne pas négliger la dimension d'évaluation morale contenue dans

⁶⁹⁸ Lolive Jacques, « La montée en généralité pour sortir du Nimby. La mobilisation associative contre le TGV Méditerranée », *Politix*, n°39, 1997, p. 109-130, p. 129.

⁶⁹⁹ Lolive Jacques, « La montée en généralité pour sortir du Nimby. La mobilisation associative contre le TGV Méditerranée », *Politix*, n°39, 1997, p. 109-130, p. 129.

⁷⁰⁰ Paperman Patricia, « Les émotions et l'espace public », *Quaderni*, n°18, 1992, p. 93-107, p. 94.

⁷⁰¹ Blanc Nathalie, *Vers une esthétique environnementale*, Versailles, Quae, 2008.

⁷⁰² Paperman Patricia, « Les émotions et l'espace public », *Quaderni*, n°18, 1992, p. 93-107, p. 94.

⁷⁰³ Elster Jon, « Rationalité, émotions et normes sociales », dans Paperman Patricia, Ogien Ruwen (eds.), *La couleur des pensées : sentiments, émotions, intentions*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1995, p. 33-64.

Elster Jon, *Proverbes, maximes et émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

Nussbaum Martha, « Les émotions comme jugements de valeur », dans Paperman Patricia, Ogien Ruwen (dir.), *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris, Éd° de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1995, p. 19-32.

Nussbaum Martha, *Les émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXI^e siècle ?*, Paris, Flammarion, 2011.

⁷⁰⁴ Paperman Patricia, « Les émotions et l'espace public », *Quaderni*, n°18, 1992, p. 93-107, p. 94.

l'expression des émotions, le fait qu'elles sont de puissants révélateurs de valeurs, se trouvant au fondement des jugements. Parce qu'elles incarnent cette dimension morale, cette

façon d'apparaître aux autres qui n'est pas simplement celle d'autres objets vivants ou inanimés⁷⁰⁵,

les émotions constituent des formes de résistance aux nouvelles pratiques de « réification »⁷⁰⁶ qui tendent nier l'humanité spécifique à chacun et à considérer les êtres indépendamment du monde vécu auquel ils appartiennent.

Clairement, ces pistes encouragent la prise en compte d'une dimension de la réalité jusque-là marquée du sceau irrationaliste et, à ce titre, largement délaissée. Cela étant, l'on voit aussi que la prise en compte, relativement nouvelle, de cette réalité devrait participer d'un profond renouvellement des conceptions de l'action publique territoriale et des modalités du débat qui prend forme autour de celle-ci. Le premier pas en ce sens reviendrait à reconnaître que la description traditionnellement opérée des phénomènes qualifiés de NIMBY, « *Not In My Back Yard* », n'est guère suffisante et, de fait, satisfaisante, pour appréhender la complexité des modalités de la contestation, en particulier pour ce qui concerne ses dimensions affectives. Comme le soulignait déjà Georg Simmel⁷⁰⁷, il faut aller à l'encontre de cette vision dominante, celle du conflit uniquement destructeur, pour se rendre à l'évidence que le conflit est aussi constructeur de liens, de groupes, de valeurs. Il faut également ne pas négliger le rôle des émotions, en particulier dans le cadre du conflit, dans ce qu'elles peuvent amener à conforter ou à réviser les attentes, les valeurs, les préférences. S'il ne faut pas non plus sous-estimer le caractère bloquant de certaines dynamiques émotionnelles⁷⁰⁸, il semble pour autant que ces attitudes dépendent moins du processus émotionnel en lui-même que de la manière dont celui-ci reçoit audience dans le cadre du débat public ou, plus généralement, de la façon dont la conduite du débat permet l'expression de telles émotions. Quoiqu'il en soit, ces constats plaident clairement en faveur d'une attention qui ne serait pas systématiquement teintée de jugement moral à l'égard des dynamiques émotionnelles. La capacité des émotions de nous révéler nos valeurs, de nous permettre de les conforter ou de les réviser et, de fait, de participer de la formation, de l'affirmation, de la révision, des préférences est de nature à aider dans la cadre de l'élaboration des projets.

Le processus de territorialisation émotive : concertation et rapport affectif à l'espace

Il faut également noter que l'émotion, à travers cette capacité à cimenter, fédérer la communauté territoriale, ouvre à un processus de « territorialisation réactive »⁷⁰⁹ et émotive. L'action publique participe d'un phénomène réactif, sur le mode principalement émotif, susceptible de produire un ensemble de territorialités nouvelles et de structurer ainsi le rapport des habitants à l'espace. À travers le projet, se révèle une logique territoriale et affective, un rapport affectif à l'espace qui, à défaut de préexister à l'action, se trouve directement activé par cette dernière et, de la sorte, devient opératoire. C'est ainsi que l'on a pu observer, chez les habitants rencontrés, à partir de l'expérience émotionnelle suscitée par l'action publique, l'affirmation d'un véritable ancrage, d'une adhésion aux valeurs projetées sur l'espace et la revendication ce faisant d'une identité territoriale forte. Dans ce cas, le rapport affectif à

⁷⁰⁵ Paperman Patricia, « Les émotions et l'espace public », *Quaderni*, n°18, 1992, p. 93-107, p. 106.

⁷⁰⁶ Honneth Axel, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007.

⁷⁰⁷ Simmel Georg, *Le conflit*, Saulxures, Circé, 1908.

⁷⁰⁸ Livet Pierre, « Dans quelles conditions les émotions collectives peuvent-elles bloquer ou aider la délibération démocratique ? », *Revue européenne des sciences sociales*, n°136, 2007, p. 111-128.

⁷⁰⁹ Lolive Jacques, *Les contestations du TGV Méditerranée. Projet, controverse et espace public*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 135.

l'espace nous est apparu avec plus de force encore, en réaction à l'émotion qu'avait entraînée la perspective de l'action publique. L'émotion suscitée par l'action publique constitue, chez les habitants, à la fois un motif pour la contestation mais aussi un moteur susceptible de générer des effets identitaires. L'attachement à la qualité du cadre de vie, à la tranquillité, au calme, à la qualité des paysages, à leur harmonie, à leur cohérence sont des vecteurs importants de la mobilisation. À travers ces thèmes, c'est plus généralement une nouvelle problématique qui s'ébauche, celles de

[l'] esthétisation de l'espace public [et d'] une nouvelle figure du sujet politique : un sujet situé, attaché et affecté⁷¹⁰.

Ces phénomènes d'attachement au territoire, nous ne sommes pas les seuls à avoir pu les observer, ils ont déjà été illustrés par les chercheurs s'intéressant à la dynamique des conflits autour de l'action publique territoriale⁷¹¹. Cependant, ces phénomènes ont été principalement envisagés sous l'angle de l'instrumentalisation du rapport affectif à l'espace dans le cadre de la contestation et peu d'entre eux ont souligné les impacts que ces phénomènes d'affirmation d'une identité territoriale, en réaction à la projection de l'action publique, pouvaient avoir sur la représentation et la pratique des espaces. Pour notre part, nous avons pu constater que ces phénomènes de territorialisation réactive et émotive ne servaient pas seulement à alimenter un régime de justification, constituant autant d'arguments susceptibles de peser dans la contestation de l'action publique, mais qu'ils étaient également susceptibles de contribuer à la structuration des représentations spatiales, lesquelles n'étaient dès lors pas sans informer d'une manière plus ou moins directe la pratique des espaces. Les sociologues Claudette Lafaye et Laurent Thévenot ont de leur côté souligné le recours systématique, à un moment ou à un autre de l'élaboration des projets d'aménagement, à ce type d'arguments : le respect des lieux, l'attachement au territoire, l'attention portée au passé. Ils y voient d'ailleurs l'actualité, dont attestent également nos investigations,

d'un principe de justification fondé sur le respect de la tradition et la grandeur d'un lien de confiance de nature domestique »⁷¹².

Par là même, ils soulignent ce que Laurent Thévenot et Pierre Livet ont depuis lors plus précisément documenté, à savoir les différentes modalités de l'engagement émotif dans les régimes de justification⁷¹³ et la nécessité de ne pas opposer mais d'intégrer les ordres et les échelles de cette justification.

Pour notre part, nous insistons sur une conséquence particulière de cet engagement émotif dans l'épreuve de justification, celle qui implique une modification des représentations et des

⁷¹⁰ Lolive Jacques, « Des forums hybrides à l'esthétisation des espaces publics », *Cahiers de géographie du Québec*, n°140, 2006, p. 151-171, p. 162.

⁷¹¹ Lafaye Claudette, Thévenot Laurent, « Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature », *Revue française de sociologie*, n°4, 1993, p. 495-524.

Faburel Guillaume, « Le bruit des avions, facteur de révélation et de construction de territoires », *L'Espace géographique*, n°3, 2003, p. 205-223.

Fourniau Jean-Michel, « L'expérience démocratique des "citoyens en tant que riverains" dans les conflits d'aménagement », *Revue européenne de sciences sociales*, n°136, 2007, p. 149-179.

⁷¹² Lafaye Claudette, Thévenot Laurent, « Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature », *Revue française de sociologie*, n°4, 1993, p. 495-524, p. 505.

⁷¹³ Thévenot Laurent, « Émotions et évaluations dans les coordinations publiques », dans Paperman Patricia, Ogien Ruwen (dir.), *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris, Éd° de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1995, p. 145-174.

Livet Pierre, Thévenot Laurent, « Modes d'action collective et construction éthique : les émotions dans l'évaluation », dans Dupuy Jean-Pierre, Livet Pierre (dir.), *Les limites de la rationalité et la constitution du collectif : rationalité, éthique et cognition*, Paris, La Découverte, 1997, p. 412-439.

pratiques de l'espace. Tandis que certains travaux soulignent « comment le conflit est susceptible de nourrir le sentiment d'appartenance à un territoire »⁷¹⁴ (Lecourt, 2003, p. 48), comment

le sentiment d'appartenance étant contesté par les choix politiques, seule la distinction par l'identité collective pouvait être érigée en rempart d'autres symboles tendant à effriter l'unité sociospatiale⁷¹⁵,

ou comment les conflits environnementaux participent au façonnement de nouvelles territorialités⁷¹⁶, il nous semble important de souligner que la dynamique émotionnelle dans le cadre de la conduite des projets d'aménagement peut aussi mener à une forme de déréalisation de la communauté territoriale, tant sur le plan des représentations que sur celui des pratiques socio-spatiales.

On cherche à déménager. On nous a pris notre espace. C'est-à-dire... je ne vais plus dans le bourg. Je faisais les marchés quand... avant ces histoires-là. Tous les dimanches matin j'étais au marché. Je faisais travailler les commerçants. Et maintenant plus du tout... j'achète plus du tout ici, plus rien. Ça a détruit nos relations. Ça a eu un impact sur notre gestion... on va dire de l'espace, de notre rapport avec le centre. On a mis une certaine distance. On s'est déconnectés. (Habitant)

Conclusion

Que les intentions de ces habitants trouvent une traduction concrète, qu'elles portent réellement à conséquence, ou bien qu'elles participent à leur façon de la mise en scène d'un rapport affectif à l'espace, l'on ne peut cependant ignorer de tels phénomènes qui s'enracinent dans la dynamique émotionnelle du ressentiment. Des phénomènes jusqu'ici peu documentés et, de fait, peu pris en compte, dans le champ de l'aménagement des espaces et de l'urbanisme. Le constat de telles réactions, dans le cadre de la dynamique des débats publics en particulier, nous permet de noter que les effets de la délibération autour des projets d'aménagement ne peuvent seulement être mesurés à l'aune de la construction, de l'affirmation, d'un certain attachement au territoire et des limites en termes de clôtures identitaires que susciteraient de telles réactions. Ils doivent aussi être envisagés pour ce qu'ils participent à certaines formes de rejet, de détachement et nous informent ce faisant sur le caractère systémique et complexe de l'action publique en lien avec la qualité et le ménagement du rapport affectif aux espaces de vie. En ce sens, nous ne pouvons nier que les affects participent de la structuration de l'action publique et que, réciproquement, la délibération autour des projets d'aménagement produit un certain nombre d'effets sur la pratique, sur la représentation et sur le rapport affectif à l'espace. Sachant cela, il s'impose à la gouvernance et à ses acteurs d'en mesurer toutes les conséquences, en termes notamment de conduite et d'organisation du débat public. Comme nous avons pu le suggérer, à la suite d'autres auteurs, l'émotion n'est pas l'ennemi de la réflexion politique, au contraire.

⁷¹⁴ Lecourt Arnaud, *Les conflits d'aménagement : analyse théorique et pratique à partir du cas breton*, Thèse de doctorat, Rennes, Université Rennes 2, 2003, p. 48.

⁷¹⁵ Faburel Guillaume, « Le bruit des avions, facteur de révélation et de construction de territoires », *L'Espace géographique*, n°3, 2003, p. 205-223, p. 217

⁷¹⁶ Charlier Bruno, *La défense de l'Environnement : entre espace et territoire. Géographie des conflits environnementaux déclenchés en France depuis 1974*, Thèse de doctorat, Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 1999.

Conclusion : Aimée, aimable, aimante, la ville, une histoire de sentiment

Denis Martouzet et Georges-Henry Laffont

Le rapport affectif à la ville comme concept

Les chapitres de cet ouvrage et plus encore les discours des personnes qui les étayent montrent la complexité des rapports que chacun entretient avec la ville, que ce soit la ville en tant qu'entité abstraite ou une ville en particulier. Le concept de rapport affectif à la ville renvoie à cette complexité, tant l'affectif est central dans cette construction à la fois individuelle et sociale, intime et partagée. L'analyse en est, de ce fait, ardue. Le concept permet la synthèse à condition d'aller la chercher chez la personne elle-même, qu'elle nous la dise directement ou non ou, plus souvent, qu'elle nous la fasse saisir par images successives, de façon impressionniste, par des détours parfois compliqués, à demi-mots ou par des silences qu'il s'agit alors de décrypter et que la personne elle-même, tout en parlant, cherche à analyser. Face à la question « pourquoi aimez-vous la ville ? », question synthétique n'admettant pas de réponse synthétique qui serait exprimable de façon, simple, concise, la personne se sent obligée de décortiquer : elle décortique à la fois la ville, en essayant d'extraire les éléments qui lui ont permis de forger un sentiment positif ou négatif et sa propre personne, ses sentiments, ses craintes, ses espoirs, etc., ce qui relève aussi de la raison qui est mobilisée par la forme même de la question « pourquoi... ? », elle décortique aussi son passé, ses expériences de villes, ses expériences dans la ville... et, ce faisant, à force de décortiquer, elle trouve des éléments de réponses mais qui ne répondent plus à la question posée. S'approchant des réponses, elle s'éloigne de la question. Lorsqu'elle s'aperçoit de cela, elle revient à la question, rejetant alors les réponses apportées comme non valides, en tout cas insuffisantes, ou sans intérêt, sans rapport à la réalité du sentiment portée envers la ville. Par ces allers et retours, la personne vise la synthèse qu'elle ne parvient pas souvent à faire, celle que le chercheur attend. De même, celui-ci procède à la même dialogique entre le tout et ses composants.

L'un des points primordiaux dans la compréhension du rapport affectif à la ville est l'ensemble des dimensions temporelles qui sont en œuvre, parce que la ville bouge, parce que la personne évolue, parce que, consécutivement, le rapport entre les deux change : nos représentations – de la ville comme de soi-même –, nos souvenirs et nos attentes – y compris celles dont on craint la survenue – ne peuvent être totalement figés. Et même si l'on cherche à clarifier l'ensemble, en créant des figures par exemple, la réalité du rapport affectif à la ville ne peut être contrainte dans ces cadres, aussi finement soient-ils précisés en leur cœur, aussi flous soient-ils dans leurs contours.

Par-delà l'extrême complexité et l'infinie diversité de la réalité des rapports affectifs, le rapport affectif à la ville, comme concept, est, au final, assez aisé à définir : c'est la relation, éternellement changeante, que l'on entretient envers la ville, directement ou à travers ce qui la compose et que l'on se représente, et qui porte un enjeu de soi. Cette relation se nourrit d'expériences (en ville ou qui la dépasse), de représentations construites préalablement ou en cours de construction, d'attentes, d'espoirs et de craintes, de souvenirs et d'oublis, d'actions, de pratiques et de routines, d'événements qui surviennent ou que l'on provoque, mais aussi d'actes manqués. Bien qu'éternellement changeante, elle peut se cristalliser autour de quelques détails, cristallisation qui « déteint » sur l'ensemble de la ville. Ce faisant, cette construction toujours inachevée modifie nos manières de voir et de sentir la ville, de la comprendre et de la questionner, de se la représenter.

Passer du rapport affectif à la ville comme concept au rapport affectif à la ville comme objet de recherche en sciences humaines et sociales suppose à la fois d'examiner les cas particuliers, en tant qu'ils peuvent – ou non – être subsumés sous le concept et d'affiner celui-ci, de le préciser, voire de le modifier pour espérer pouvoir rendre compte de la diversité du réel. Le rapport affectif comme objet est, de ce fait, exceptionnellement complexe à saisir, décrire et comprendre pour une personne donnée, pour une ville ou un type de ville précis, à un moment défini, si l'on ne veut pas s'arrêter aux éléments cristallisés qui, au final, n'ont de sens que pour la personne elle-même, ni se noyer dans la masse des détails qui empêche d'en faire la synthèse. Un entre-deux est nécessaire pour rendre intelligible chaque cas particulier qu'est chaque rapport affectif à la ville.

Ville aimée, ville aimante, ville aimable

La ville est aimée, à n'en pas douter même si ce n'est pas par tous, à tout moment et concernant toutes les villes. Elle l'est pour de multiples raisons, à chaque fois uniques en ce sens qu'elles ne sont des raisons que pour un individu et un seul qui dira peut-être l'opposé le lendemain, voire dans le même temps, raisons toujours insuffisantes, raisons qui ne peuvent convaincre personne d'autres que lui-même, puisque justement nous ne sommes pas vraiment dans le registre de la raison. Une ville est aimée pour des détails – voire un détail – qui rejaillissent sur l'ensemble ou pour sa globalité et l'étrange alchimie de ses composants qui se recomposent incessamment, entre aménités, ambiances, souvenirs, rencontres, états d'âme, potentialités... Pourtant, ce discours est inaccessible au rétif, celui qui n'aime pas la ville, ne veut pas y vivre ni même simplement la visiter, qui s'y sent oppressé, mal à l'aise : aucune des raisons invoquées n'a de sens pour lui. Et il n'a pas forcément tort.

La ville est-elle aimante ? Il ne s'agit pas de personnifier la ville, de lui prêter la capacité d'avoir des sentiments ni des émotions, mais par son fonctionnement qui permet de l'assimiler à un être vivant, elle construit et entretient un rapport avec chaque individu. Ce faisant, elle « considère », de façon éventuellement différenciée, chaque individu et l'on ne peut que constater que, de multiples façons, la ville exclut parce qu'elle ne procure pas à chacun ce qu'il en attend, en termes d'emplois, d'aménités, d'ambiances, de paysages, de sociabilité, de praticité. La ville donne toutes les raisons d'être associée à une affectivité négative de sa part, qui rejaillit sur celle, alors tout aussi négative, de la part de la personne, qui donc n'est pas aimante et qualifie la ville de mal-aimable. *A contrario*, la ville ne fait pas qu'exclure : elle permet, elle incite, elle inclut... elle se laisse apprivoiser, elle plaît et devient aimable.

La ville est aimable. Elle offre objectivement des éléments que certains apprécient avec leur subjectivité, elle est le lieu d'événements heureux dont elle se pare, elle offre – parfois – une belle figure. Mais ce n'est pas si simple : dire que la ville aimable existe puisque au moins quelques-uns d'entre nous l'aiment suppose le postulat d'une préférence entre l'amabilité et l'amour comme si on ne pouvait aimer que ce qui est aimable. On peut citer nombre de contre-exemples : on aime aussi parfois ce qui n'est pas, au moins à première vue, aimable. Plus généralement, ce n'est pas l'amabilité d'un objet qui provoque et nourrit l'amour qui y est porté.

Cela provient essentiellement du fait que, dans le rapport affectif à la ville, rapport entre deux objets de natures profondément différentes, la ville joue le rôle d'un miroir déformant. En tant que miroir, l'évaluation affective est aussi – peut-être d'abord – évaluation de soi. Pour qui s'aime, toute ville est aimable ; pour qui ne s'aime pas, le monde entier est détestable : le misanthrope se déteste avant que de détester autrui. Il n'y a donc pas, au-delà de la sémantique, de lien logique ni automatique entre « aimable » et « aimé ». En tant que déformant, la ville présente certains de ses défauts comme des qualités, au-delà de la seule

subjectivité de la personne qui peut amener à considérer que le bruit – *a priori* négatif – est dynamisme, ambiance, que le calme est synonyme d'absence, que la foule est oppressante ou accueillante, le mouvement grisant, étourdissant, ou saoulant et déstabilisant. Tout est affaire de proportions et chacun de nous est, de ce point, de vue, unique et changeant : la ville apparaît alors tour à tour comme trop bruyante et trop calme, trop pleine et trop vide, trop mobile et trop statique, trop pareille à elle-même et, en même temps, trop dissemblable, trop banale et, paradoxalement, peu lisible, n'offrant pas les repères attendus. A l'inverse, la perfection est détestable. Fort heureusement, la ville parfaite n'existera jamais.

La ville aimable comme objectif

Avant le stade ultime, et quelque peu utopique, que représente la perfection mais au-dessus de celui d'une réalité actuelle, la société peut chercher, en quelque sorte, à améliorer l'existant. On se place ici du côté des sciences de l'action et des sciences de la décision, de l'urbanisme aux sciences politiques en passant par les sciences de la conception. Si la ville aimable existe – par morceaux, par endroits, par moments, pour certains –, est-elle, pour autant, à construire ? Est-ce possible ? Est-ce souhaitable ? La ville aimable, comme cas général que l'on croiserait un peu partout dans le monde n'est pas advenue : tout le monde n'aime pas la ville, chaque ville n'est pas aimée par chacun, certaines villes ne sont aimées que de ceux qui y vivent, d'autres sont peu voire pas du tout aimées. Faut-il alors en faire un objectif ? Il s'agit d'examiner en quoi les conditions actuelles sont ou non favorables à ce que la société se dote d'un tel objectif, avant de se demander si cela est souhaitable.

On peut considérer que l'histoire est une succession de tournants, comme on peut aussi penser l'histoire comme le déroulement d'une longue tendance. C'est une question de focale, c'est-à-dire d'échelle d'appréhension de la logique temporelle des événements et des continuités, c'est aussi une question d'angle de vue. Nous souhaitons, ceci étant posé et qui relativise le propos qui suit, montrer, voire simplement lister un certain nombre de faits qui, ensemble, soulignent un tournant dans les pratiques urbanistiques et ce qui les porte, notamment les valeurs mais aussi les manières de faire et leurs contextes. Mais ce tournant, s'il indique bien, selon nous, une direction, il n'est pas achevé et c'est même son achèvement, par l'advenue d'une ville aimable/durable, que nous appelons de nos vœux. Les faits évoqués semblent les prémisses, les indices d'une véritable possibilité de prise en compte de la sphère des affects dans la pensée, la conception, le portage politique et les pratiques relatifs à l'urbanisme. Ce tournant urbanistique qui s'engage actuellement s'inscrit dans un ensemble de tendances à l'œuvre dans l'urbain. François Ascher⁷¹⁷, de façon synthétique, a déjà mis en avant le fait, notamment, que les villes changent d'échelle et de forme, mais aussi que les systèmes urbains de mobilité se transforment, que de nouveaux espaces-temps individuels se forment, que les relations entre intérêts individuels et collectifs se redéfinissent. Ces tendances ont nécessairement un impact sur la pratique urbanistique, ce que souligne Yves Chalas lorsqu'il constate que l'urbanisme, comme champ théorique, disciplinaire et comme pratique, se trouve en situation de pensée faible⁷¹⁸ : les idéologies n'entraînent plus une adhésion en masse, les utopies ne font plus rêver, les théories se sont révélées ne pas en être... Il n'y a donc pas de pensée directrice, à la fois principe et objectif. Si on peut, par certains aspects, critiquer cet état de fait sur lequel il y a peu de prises, et regretter une situation sociétale où l'incertitude n'était pas – du moins le croyait-on – dominante, par ailleurs, on peut estimer – et évaluer cela positivement – que tout le reste devient possible dans le sens où, justement l'incertain mais aussi le subjectif, le partage de la capacité d'expertise, l'irréductibilité des opinions, etc. prennent le dessus. Peuvent ainsi cohabiter, de façon entremêlée ou de façon juxtaposée des

⁷¹⁷ Ascher François, *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, La Tour-d'Aigues, Éd° de l'Aube, 2005.

⁷¹⁸ Chalas Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000.

projets qui ne reposent pas sur les mêmes bases. Si le projet d'urbanisme repose et a toujours reposé sur l'incertain du fait de la nature même du projet, de sa faisabilité à l'efficacité de ce qui est projeté sur l'espace relativement à ce qui en est attendu socialement ou économiquement, en termes de fonctionnement et d'organisation, cette part de l'incertain a crû et est maintenant sans commune mesure avec l'urbanisme de l'après-Seconde Guerre mondiale. Cela signifie, d'autre part, que le subjectif ayant droit de cité, que la connaissance de l'état existant, de son fonctionnement comme celle de l'objectif à construire ne sont plus aux seules mains des experts patentés, l'affectivité peut s'immiscer, ce qu'elle n'a pas manqué de faire comme en attestent, par exemple, les analyses relatives au déroulement des réunions de concertation⁷¹⁹ ou les analyses des discours des praticiens sur leurs propres pratiques de conception comme de communication ou de négociation⁷²⁰.

La survenue de cette situation n'est pas sans lien avec un certain nombre de modifications de la pratique urbanistique ou de son contexte, économique et social, d'une part mais aussi sur les plans politiques, sociétaux, culturels, bref sur le plan des valeurs et notamment la place de l'habitant. Les lois de décentralisation, s'il faut remonter jusque-là, peuvent être considérées comme les prémisses d'une plus grande proximité des instances décisionnelles avec les populations concernées favorisant l'émergence d'une démocratie dite justement de proximité bien que la notion de démocratie locale n'apparaisse pour la première fois que dans la loi d'orientation du 6 février 1992 pour l'administration territoriale de la République, largement renforcée par la loi du 27 février 2002 relative à la démocratie de proximité qui vise à permettre une meilleure association des citoyens aux décisions locales, en renforçant la démocratie participative et les droits de l'opposition au sein des assemblées délibérantes.

Là aussi, ce rapprochement entre le lieu de construction du projet, de décision et les habitants concernés n'est pas sans lien avec la possibilité d'expression de l'affectivité, de l'émotion face aux changements projetés comme de l'attachement vis-à-vis d'un lieu et de ce qu'il représente. Il n'a pas, à strictement parler, provoqué cette expression, il en a été l'une des conditions. À ce titre, Marie Hélène Bacqué et Mario Gauthier⁷²¹ dressent un bilan des façons dont la participation a émergé dans ce champ de pratiques, en opposition au modèle de la planification rationnelle globale.

Bien qu'il faille considérer la possibilité d'être critique avec les modalités de mise en œuvre de cette participation, avec tous les freins qui ont été mis en avant pour montrer la relativité de la réalité de cette participation, c'est bien l'ouverture d'une possibilité pour le citoyen et/ou le citoyen de s'exprimer et, ce faisant, il ne manque pas de faire intervenir l'affectivité comme il suscite celle des praticiens de l'urbanisme et celle des élus. Cela est renforcé par les phénomènes d'individuation⁷²² qui conduisent l'individu à s'affirmer par appartenance ou multi-appartenance à un ou des groupes localisés et, en même temps, par oppositions à d'autres de ces groupes aux contours flous et mouvants. Ces phénomènes traduisent trois dynamiques socio-anthropologiques. Il s'agit tout d'abord de l'individualisation qui consiste à une représentation du monde non à partir du groupe auquel appartient l'individu mais à partir de sa propre personne. Puis, par le remplacement progressif de la tradition par la raison dans la détermination des actes, dynamique appelée rationalisation, l'individu n'agit plus par

⁷¹⁹ Bailleul Hélène, *Communication et projets urbains. Enjeux et modalités de la communication entre acteurs du projet et habitants*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2009.

⁷²⁰ Feidél Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.

⁷²¹ Bacqué Marie-Hélène, Gauthier Mario, « Participation, urbanisme et études urbaines : quatre décennies de débats et d'expériences depuis "A Ladder of Citizen Participation" de S.R. Arnstein », *Participations*, n°1, 2011, p. 36-65.

⁷²² Jung Carl Gustav, *Les racines de la conscience*, Paris, Le livre de poche, 1995.

Martuccelli Danilo, « Les trois voies de l'individu sociologique », *EspacesTemps.net*, 2005, Textuel, 08.06.2005 <http://espacestemp.net/document1414.html>, consulté le 25/10/2011.

répétition mais par choix. Enfin, un dernier processus, qualifié de différenciation, se caractérise par la diversification des fonctions des groupes sociaux et des individus au sein d'une même société. Ces trois dynamiques entretiennent des liens de causalité avec les tendances à l'œuvre dans l'urbain, précédemment évoquées.

Parallèlement, sans qu'il soit aisé de dater cela, le passage constaté d'un urbanisme *top down* vers une pratique du projet urbain, alors qualifiable, en tout cas en ce qui concerne certains de ces aspects, de *bottom up*, s'accompagne d'un abandon relatif de la rationalité, au moins formelle, de la pratique urbanistique et de la linéarité temporelle du processus de modification intentionnelle de l'espace. Plus précisément, il s'agit d'abord d'un abandon de la croyance des acteurs dans cette rationalité et cette linéarité. C'est plus le rationalisme qui se délite que la rationalité qui disparaît : elle est et reste en partie présente et, de longue date, en grande partie absente. Cette diminution de la croyance rationaliste laisse une « niche » dans laquelle les aspects non rationnels du discours, parmi lesquels les aspects affectifs, vont – ou du moins peuvent – trouver place. Le projet urbain défini comme la recherche conjointe des moyens et des objectifs, par ajustements réciproques dans le cadre d'un contexte mouvant proposant éventuellement des opportunités inattendues laisse la place à toute forme de rhétorique et, par conséquent, rend possible, voire légitime, toute forme d'argumentation, y compris celle qui s'autolégitime et s'autoréfère, reposant sur un « droit » à l'originalité, à l'unicité, à la différence et à l'opposition.

Il nous apparaît ainsi qu'à défaut de l'existence d'un urbanisme affectif dont le corps reste à définir, sont en place, depuis plusieurs décennies pour certaines d'entre elles, les conditions, en tout cas certaines des conditions nécessaires pour faire émerger, maintenant ou dans un avenir assez proche, un urbanisme dont les techniques, les méthodes, les manières de faire ou plus largement l'esprit, pourraient se revendiquer comme relevant du champ des affects. Il ne s'agit plus seulement de faire participer les personnes au projet, comme la loi y oblige, mais à la vie de la ville, non pas par imposition mais en donnant envie de participer, d'organiser, de bénéficier de cette vie en ville.

Un risque : l'instrumentalisation du vocabulaire et des affects

Se fixer un tel objectif semble donc possible, du point de vue des conditions de son émergence éventuelle. Cependant, il faut considérer deux écueils majeurs. Le premier, déjà évoqué, est celui du risque de l'instrumentalisation du vocabulaire affectif – et nécessairement des affects eux-mêmes – à des fins politiques ou de marketing. On en veut pour preuve le nombre d'évocations de la ville aimable dans les colloques, les annonces journalistiques municipales ou renvoyant à des questionnements plus généraux, moins contextualisés. Cependant, c'est aussi pour nous la prise de conscience, si elle n'était déjà faite, du manque de références solides quant à ce que peut être le concept de ville aimable, lorsque l'expression est utilisée, par évocation ou par slogan, qui montrent parfois l'incompréhension à l'égard des enjeux inhérents à cette démarche urbanistique que nous souhaitons initier. Par exemple, la première page du site d'un candidat déjà déclaré pour les élections municipales de Périgueux en 2014, commence par « Jean-Paul Daudou aime Périgueux où il est né en 1944... »⁷²³. Le ton est donné. Une autre page de ce même site est intitulée « rendre la ville aimable » et ne fait qu'évoquer la situation antérieure (sans doute antérieure à l'arrivée au pouvoir de son adversaire politique). La première phrase résume toute la politique sous-jacente et toute une philosophie de la vie sociale et du fonctionnement de la ville : « Tout ce qui faisait la gloire de Périgueux devra être rétabli et développé ». L'ensemble du site est du même tonneau. Ce ne serait pas grave si le cas était isolé. Mais ce type de rhétorique est relayé par les agences de

⁷²³ <http://perigueuxrenaissance2014.wordpress.com/lequipe/>, consultée le 24/10/2012.

communication. Par exemple, l'agence Sennse qui se dit « la première agence de communication et de concertation dédiée aux enjeux urbains : mobilités, environnement, habitat, grands projets d'infrastructure », en faisant référence à une enquête de l'Observatoire Véolia sur les modes de vie urbains, tient, « pour donner envie aux générations futures de rester en ville », un discours édifiant :

La ville gentille. Ça n'aura sans doute échappé à personne : aujourd'hui est la journée de la gentillesse ! Une journée mondiale, s'il vous plaît ! J'imagine que gentillesse s'entend entre êtres humains, entre collègues, entre voisins, entre amis... Dans sa définition, la gentillesse est ce qui caractérise une personne aimable, douce, prévenante. Une personne. La ville gentille ne peut donc pas exister ? Une ville aimable, douce, prévenante ? Une ville aimable qui nous accueillerait avec un mot de bienvenue sur un panneau, qui nous orienterait efficacement vers son centre ou ses différentes zones, qui nous rappellerait avec douceur ses limites de vitesse, ses interdits nécessaires à la gentillesse commune. Une ville prévenante c'est à dire accessible à tous, avec des trottoirs larges sur lesquels pourraient se croiser promeneurs et hommes d'affaires pressés, une ville prévenante pour les non-voyants, pour les handicapés moteurs. Une ville douce aux circulations de la même qualité. Avec des pistes cyclables, des parking-relais sécurisés, des transports collectifs de qualité c'est-à-dire donnant tout simplement envie d'être utilisés⁷²⁴.

On ne peut aller contre de si belles et généreuses idées. Mais les urbanistes – et bien d'autres – savent que derrière la simplicité du monde ainsi décrit (est-ce celui des Barbapapas⁷²⁵ ? Ou le village des Schtroumpfs⁷²⁶ ?), l'évidence des solutions apportées ne renvoie ni à la réalité, ni à sa complexité, encore moins à la complexité conceptuelle d'une ville aimable telle que nous l'entendons.

L'argumentation est parfois un peu plus étayée, notamment lorsqu'est justifié la nécessité de l'amabilité de la ville par un projet ou un objectif qui dépasse cette seule amabilité, faisant de celle-ci non un but en soi mais un moyen pour atteindre une situation, un fonctionnement sociospatial jugés plus adéquat. Ainsi s'explique Laurent Théry :

La ville ne sera dense que si elle est "aimable". On ne peut pas forcer les gens à habiter dans des villes denses si ce mode de vie les repousse, soit à cause des prix des logements, soit en raison des nuisances générées. Pour gagner la bataille contre le modèle dominant de la maison individuelle, il faut montrer que la densité n'est pas synonyme de barres et de tours, que la ville compacte apporte des solidarités, que l'on peut habiter, travailler et se distraire dans un espace de courtes distances. Les villes européennes ont les atouts pour proposer à la fois de l'hyper-rapidité, d'un côté, de la douceur et de la lenteur, de l'autre⁷²⁷.

Mais dans son propos l'amabilité n'est qu'une condition préalable à une qualité autre, plus exactement à l'acceptation de celle-ci. De l'amabilité elle-même on ne sait rien. Il en est de même dans les propos de Vincent Feltesse, bien qu'il se pose la question, sans y répondre, de l'opérationnalité de l'objectif d'une ville aimable :

⁷²⁴ <http://blog.sennse.fr/sennse/>, consultée le 24/10/2012.

⁷²⁵ C'est un des éléments évoqués par Joëlle Salomon Cavin, lors d'une conférence intitulée « Aimer la ville pour protéger la nature ? » (Tours, le 26 mai 2009).

⁷²⁶ Antoine Bueno montre en fait combien, derrière une apparence aimable, le village des Schtroumpfs est une véritable dictature combinant nazisme et stalinisme. Bueno Antoine, *Le petit livre bleu, analyse critique et politique de la société des Schtroumpfs*, Paris, Hors collection, 2011.

⁷²⁷ Théry Laurent, « La ville ne sera dense que si elle est aimable », *Alternatives Économiques*, n°295, http://www.alternatives-economiques.fr/-la-ville-ne-sera-dense-que-si-elle-est-aimable-_fr_art_951_50933.html, 2010, non paginé.

La « ville durable » est inscrite à l'agenda de tous les responsables des territoires. Elle ne verra cependant le jour que si elle est réellement « désirée » par ceux qui l'habitent ou qui y travaillent. Comment y parvenir ?⁷²⁸

De son côté, l'urbaniste catalan, Joan Busquets, dans un discours assez normatif, précise ce que serait l'amabilité des lieux urbains en l'associant au parcours, c'est-à-dire à la dimension dynamique de la ville pratiquée :

Il faut rendre ces espaces plus aimables, les mettre en cohérence. Je crois beaucoup à la notion de parcours : il faut que les gens éprouvent de l'intérêt dans le trajet d'un quartier à un autre. Que le temps du déplacement ne soit pas vécu comme une seule obligation⁷²⁹.

Face à ces discours qui oscillent entre la « bonne parole » et la vacuité, on ne peut que souhaiter que les expressions « ville aimable », « ville aimée », « ville désirable » ou « désir(s) de ville » ne sonnent pas creux dans des discours qui ne le seraient pas moins. En effet, elles doivent renvoyer à des situations envisagées, attendues, espérées, être des réponses politiques et urbanistiques à des aspirations, correspondre aux traductions d'une vision politique, d'un projet solidement étayés et acceptant de fait, la complexité de l'urbain.

Un écueil majeur

Pourtant, il est un écueil plus important, d'ailleurs cause de ces tentatives d'instrumentalisation et de ces discours un peu vains. Aimer, détester, avoir envie sont des états mentaux, même s'ils se traduisent éventuellement en actes. L'amour, la haine et tous les sentiments relèvent de ce que Jon Elster nomme des effets essentiellement secondaires⁷³⁰, c'est-à-dire des situations (et notamment celle qui sont des états mentaux, mais pas uniquement) qui ne peuvent survenir que par conséquences d'autres situations. Autrement dit, on ne peut les produire directement, elles ne surviennent que « par inadvertance ». Pour soi-même, on ne peut les vouloir, c'est-à-dire qu'on ne peut (se) les donner comme objectif à atteindre. Pour les autres, on ne peut les obliger, sous peine de tomber dans le piège de l'injonction paradoxale, qui ne donne pas le résultat escompté. Ce qui a été analysé pour le patrimoine, comme injonction de la société à faire aimer un objet particulier, est valable dès que l'on se fixe un tel objectif⁷³¹.

Par conséquent, se fixer l'objectif d'une ville – et donc d'une société – aimables ne peut qu'échouer. Dans le premier cas, le moins mauvais, l'objectif reste lettre morte, c'est une utopie au sens le plus irréaliste du terme. Dans le pire des cas, les instances décisionnelles, les pouvoirs en place mettent en œuvre des stratégies visant à faire aimer la ville, soit en travaillant sur la ville, soit en travaillant sur l'humain et l'on passe alors de l'instrumentalisation à la manipulation la plus coercitive, ce qui renvoie à ce que, à travers toute son œuvre, Arthur Koestler a⁷³² dénoncé.

Des postures

⁷²⁸ Feltesse Vincent, « Ville désirée, ville durable : un projet à partager », *Urbanisme*, n°39 hors-série, p. 3.

⁷²⁹ Busquets Joan, <http://www.frituremag.info/Actualites/L-urbaniste-barcelonais-qui-veut.html>, consulté le 24/10/2012.

⁷³⁰ Elster Jon, *Le laboureur et ses enfants. 2 essais sur les limites de la rationalité*, Paris, Éd° de Minuit, 1986.

⁷³¹ Sur cette question d'objectifs urbanistiques difficile à atteindre, voir plus particulièrement Cazes Cécile, *Urbanité et aménagement : les difficultés de mise en œuvre de la dimension sociale de l'urbanité*, Mémoire de Master 2, Tours, Université de Tours, 2005 ; Jaquet Laure, *La relation urbanisme-urbanité : peut-on considérer l'urbanité comme un objectif d'urbanisme*, Mémoire de Master 2, Tours, Université de Tours, 2006 ; Martouzet Denis, « L'urbaniste est-il en mesure de créer les conditions spatiales de l'urbanité ? » dans Jeffrey Denis, Boudreault Pierre, *Identités en errance, Multi-identité, territoire impermanent et être social*, Presses de l'université de Laval, 2007, p. 93-113.

⁷³² On peut citer, entre autres, Koestler Arthur, *Le zéro et l'infini*, Paris, Calmann-Lévy, 2005.

Alors, il ne s'agit pas tant de se demander comment faire, ce qui renvoie à la fois à une volonté et à l'élaboration de moyens pour atteindre l'objectif qui est la visée de cette volonté mais qui, justement, empêchent d'atteindre l'objectif, que de se poser la question « que faire ? » qui renvoie plus à une posture plus ouverte, à la mise en place de conditions générales ne visant pas l'objectif mais optimisant la probabilité de sa survenue. On peut envisager différentes postures que nous ne ferons ici qu'évoquer.

La première consiste à ne rien chercher à faire tendant vers cette amabilité de la ville, de peur de s'en éloigner plus encore par la mise en œuvre de bonnes volontés, de bonnes intentions qui ratent cet objectif. C'est la posture pessimiste qui s'apparente au principe de précaution et révèle une certaine frilosité ancrée dans la prise en compte du risque inhérent à tout changement.

La deuxième posture peut être qualifiée de négative, même si elle est moins pessimiste que la précédente : il s'agit de mettre au clair les exemples que nous donnent l'histoire et les situations actuelles de ce qu'il ne faut pas faire : des villes illisibles au sens de Lynch⁷³³, des bâtiments sans liens avec l'espace public, des lieux sans dialogue avec les autres lieux, une déconnexion des différentes activités, des différents groupes les uns des autres, des différentes modalités de déplacement...

La troisième posture, proche de la précédente, est celle de la prudence : comme on ne sait pas ce qu'il faut faire ni, exactement, ce qu'il ne faut pas faire, il s'agit de ne pas tomber dans les excès : ni trop de déconnexion, ni trop de connexion ; des possibilités de circuler, des possibilités de s'arrêter, de l'ancien et du récent, du traditionnel et du moderne, de l'action et de la contemplation. Le risque ici est de créer une ville moyenne, tiède, où il y a un peu de tout mais pas trop, apte à être appréciée de chacun mais peu déclencheur d'émotions. La difficulté réside aussi, d'une part, dans le juste milieu à trouver pour chaque thématique et, d'autre part, dans l'équilibre général, dont on n'est pas sûr qu'il existe.

La quatrième posture envisageable est celle de la prise de risque : considérer l'aménagement urbain et plus généralement l'organisation des territoires habités comme un pari, faire de chaque projet une expérimentation, avec tous les risques sous-tendus par une posture d'apprenti-sorcier.

Enfin, une cinquième – mais il en existe sûrement d'autres – consiste à être plus à l'écoute des habitants, non seulement de leurs besoins, mais aussi de leurs envies. Le risque ici est, du point de vue des concepteurs, de tomber dans certaines formes de démagogie, privilégiant telle ou telle catégorie, éventuellement pour des motivations électoralistes, ou d'être soumis à des effets de modes ou encore à des résultats qui privilégient la forme au détriment du fonctionnement de l'espace : disneylandisation, pastiche, ville-galerie marchande...

Aucune de ces postures n'est véritablement satisfaisante. Et c'est l'appropriation de la ville par ses habitants, ses usagers, ses visiteurs plus que la fabrique de la ville qui en fera une ville aimable.

⁷³³ Lynch Kevin, *L'image de la cite*, Paris, Dunod, 1971.

Bibliographie

- Abbas Akhbar, *Hong Kong Culture and the Politics of Disappearance*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.
- Aebischer Verena, Deconchy Jean-Pierre, Lipiansky Marc (dir.), *Idéologies et représentations sociales*, Cousset, Delval, 1992.
- Afeissa Hicham-Stéphane, « La carpe et le lapin, éthique environnementale et pensée du milieu urbain », dans Paquot Thierry, Younès Chris (dir.), *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, Paris, La Découverte, 2010, p. 51-70.
- Ainsworth Salter Mary, *Patterns of Attachment: A Psychological Study of the Strange Solution*, Routledge, 1978.
- Allais Maurice, « Fondements d'une théorie positive des choix comportant un risque et critique des postulats et axiomes de l'école américaine », *Annales des Mines*, n° spécial, 1955, p. 2-55.
- Altman Irwin, Low Setha, *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992.
- Althusser Louis, « Idéologies et appareils idéologiques d'État », dans Althusser Louis, *Positions (1964-1975)*, Paris, Les Éd° sociales, 1976, p. 67-125.
- Amiel Henri-Frédéric, *Fragments d'un journal intime*, Paris, Stock, 1931.
- Amphoux Pascal, Thibaud Jean-Paul, Chelkoff Grégoire (dir.), *Ambiances en débats*, Bernin, À la croisée, 2004.
- Amphoux et alii, 1998, *La notion d'ambiance. Une mutation de la pensée urbaine et de la pratique architecturale*, Paris, PUCA, 1988.
- Anderson Ben, Holden Adam, « Affective Urbanism and the Event of Hope », *Space and Culture*, n°2, vol. 11, 2008, p. 142-159.
- André-Lamat Véronique, Couderchet Laurent, Hoyaux André-Frédéric, « Petits arrangements avec le développement durable. Entre production scientifique et instrumentalisation médiatique », *Éducation relative à l'environnement*, n°8, 2009, p. 163-183.
- Angotti Tom « Apocalyptic Anti-Urbanism : Mike Davis and his Planet of Slums », *International Journal of Urban and Regional research*, n°30, 2006, p. 961-968.
- Ansart Pierre, Akoun André, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert et Seuil, 1999.
- Arendt Hannah, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1968.
- Arendt Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1994.
- Ascher François, *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, La Tour-d'Aigues, Éd° de l'Aube, 2005.
- Audas Nathalie, *Le rapport affectif : comparaison de méthodologies en vue de comprendre la dimension affective des représentations de la gare*, Mémoire de Master, Tours, Université de Tours, 2007.
- Audas Nathalie, *La dynamique affective envers les lieux urbains : la place des temporalités individuelles et urbaines*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2011.
- Augé Marc, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.
- Augoyard Jean-François, « L'environnement sensible et les ambiances architecturales », *L'espace géographique*, n°4, 1995, p. 302-318.
- Austin John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.
- Avitabile Alain, *La mise en scène du projet urbain. Pour une structuration des démarches*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Bachelard Gaston, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Corti, 1942.
- Bachelard Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957.

- Bacqué Marie-Hélène, Gauthier Mario, « Participation, urbanisme et études urbaines : quatre décennies de débats et d'expériences depuis "A Ladder of Citizen Participation" de S.R. Arnstein », *Participations*, n°1, 2011, p. 36-65.
- Badie Bertrand, *La fin des territoires*, Fayard, Paris, 1997.
- Bailleul Hélène, *Patrimoine et nouvelles identités urbaines. Vers un processus de patrimonialisation gouverné localement ?*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2004.
- Bailleul Hélène, « Les nouvelles formes de la communication autour des projets urbains : modalités, impacts, enjeux pour un débat participatif », *Métropoles*, n°3, 2008, <http://metropoles.revues.org/document2202.html>, consulté le 29/01/2010.
- Bailleul Hélène, *Communication et projets urbains. Enjeux et modalités de la communication entre acteurs du projet et habitants*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2009.
- Bailly Antoine, *La perception de l'espace urbain*, Paris, Centre de recherche d'urbanisme, 1977.
- Bailly Antoine, 1995, « Les représentations en géographie », dans Bailly Antoine, Ferras Robert, Pumain Denise (dir.), *Encyclopédie de Géographie*, Paris, Economica, p. 371-383.
- Barreau Hervé, *Le temps*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.
- Barthes Roland, *L'obvie et l'obtus*, Paris, Seuil, 1982.
- Barthes Roland, « En sortant du cinéma », *Communication*, n°23, 1975, p. 104-107.
- Baubérot Arnaud, Bourillon Florence, *Urbaphobie. La détestation de la ville aux XIX^e et XX^e siècles*, Bordeaux, Bière, 2009.
- Baudrillard Jean, *Amérique*, Paris, Grasset, 1986.
- Beauregard Robert, *Voices of Decline*, New York, London, Routledge, 2003.
- Bédard Mario, Augustin Jean-Pierre, Desnoilles Richard, *L'imaginaire géographique : perspectives, pratiques et devenirs*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 378 p.
- Bégout Bruce, *Suburbia*, Paris, Inculte Essai, 2013.
- Benjamin Walter, *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Payot, 2002.
- Bergmann Klaus, *Agrarromantik und Grossstadtfeindschaft*, Meisenheim am Glan, Verlag Anton Hain, 1970.
- Bernié-Boissard, Catherine, *Regards d'urbanité. Parcours, recherches et pistes dans la ville*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Berque Augustin, *Les raisons du paysage*, Paris, Hazan, 1995.
- Berque Augustin, « Méline en japonais : la ville-campagne (Den'en toshi, 1907) », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 111-122.
- Berque Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000.
- Berque Augustin, « Chôresie », *Les Cahiers de Géographie du Québec*, n° 117, vol. 42, 1998, p. 437-438.
- Berque Augustin, « Lieu », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 555-556.
- Berque Augustin, Bonnin Philippe, Ghorra-Gobin Cynthia, *La ville insoutenable*, Paris, Belin, 2006.
- Berthoz Alain, *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- Berthoz Alain, *La simplicité*, Paris, Odile Jacob, 2009.
- Bigando Éva, *La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise (communes du Médoc et de la Basse Vallée de l'Isle)*, Thèse de doctorat, Bordeaux, Université Bordeaux 3, 2006.
- Blanc Nathalie, *Vers une esthétique environnementale*, Versailles, Quae, 2008.

- Blanc Nathalie, Mathieu Nicole, « Repenser l'effacement de la nature dans la ville », *Le Courrier du CNRS*, n°82, 1996, p. 105-107.
- Blondiaux Loïc, Fourniau Jean-Michel, Hérard Dubrueil Bertrand, Lefebvre Rémi (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, Paris, La Découverte.
- Bochet Béatrice, *Le rapport affectif à la ville : essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2001.
- Bochet Béatrice, Lévy Jacques (2010), « La ville bien-aimée : identités urbaines émergentes », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 269-286.
- Bochet Béatrice, Racine Jean-Bernard, « Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse », *Géocarrefour*, n°2, 2002, p. 117-132.
- Boissel Xavier, *Paris est un leurre*, Paris, Éd° Inculte, 2012.
- Boltanski Luc, « La dénonciation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 51, n°1, 1984, p. 3-40.
- Bossé Anne, Devisme Laurent, Dumont Marc, « Actualité des mythologies pavillonnaires », *Annales de la Recherche Urbaine*, n°102, 2007, p. 141-151.
- Bouchard Pierre, *Contribution à la critique de la rationalité utilitaire. Pour un modèle de remplacement des théories de l'action humaine*, Thèse de doctorat, Sudbury, Ontario, École des études supérieures, Université Laurentienne, 2000.
- Bouchard Pierre, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, n°2, 2006, p. 67-114.
- Boudon Raymond, *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris, Fayard, 1990.
- Boudon Raymond, *Traité de sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.
- Boudon Raymond, *Raison, bonnes raisons*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- Bourdieu Pierre (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.
- Boullier Dominique, *La ville événement. Foules et publics urbains*, Presses universitaires de France, 2010.
- Bowlby John, *Attachement et perte : l'attachement*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.
- Bresson Sabrina, *Du plan au vécu. Analyse sociologique des expérimentations de Le Corbusier et de Jean Renaudie pour l'habitat social*, Thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2010.
- Breton André, *Revoluer à cheveux blancs*, Paris, Gallimard Poésie, 1932.
- Bueno Antoine, *Le petit livre bleu, analyse critique et politique de la société des Schtroumpfs*, Paris, Hors collection, 2011.
- Buller Henry, « La Countryside britannique : un espace symbolique », dans Jollivet Marcel (dir.), *Vers un espace rural post-industriel*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- Busquets Joan, <http://www.frituremag.info/Actualites/L-urbaniste-barcelonais-qui-veut.html>, consulté le 24/10/2012.
- Cahour Béatrice, « Les affects en situation d'interaction coopérative : proposition méthodologique », *Le travail humain*, n°4, 2006, p. 379-400.
- Cahour Béatrice, Lancry Alain (2011), « Emotions et activités professionnelles et quotidiennes », *Le travail humain*, n°2, p. 97-106.

Carp Frances, Carp Abraham, « Perceived Environmental Quality of Neighborhoods: Development of Assessment Scales and their Relation to Age and Gender », *Journal of Environmental Psychology*, n°2, 1982, p. 245-312.

Carré Dominique, « Apport de la problématique communicationnelle à la compréhension des processus de la diffusion des techniques », dans *Actes des travaux du groupe de recherche « sociologie de la communication »*, Congrès international des sociologues de langues française, Tours 5-9 juillet 2004, 2005, p. 65-73.

Carrier Adeline, « Le Kampuchea démocratique : l'illusion d'une révolution sans ville » dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 233-247.

Castells Manuel, *The Informational City. Information Technology, Economic Restructuring and the Urban-Regional Process*. Oxford, UK ; Malden, MA: Blackwell, 1989.

Castoriadis Cornelius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

Cazes Cécile, *Urbanité et aménagement : les difficultés de mise en œuvre de la dimension sociale de l'urbanité*, Mémoire de Master 2, Tours, Université de Tours, 2005.

de Certeau Michel, *L'invention du quotidien, les arts de faire*, T.1, Paris, Folio, 1990.

Chalas Yves, « L'imaginaire aménageur ou le complexe de Noé », *Annales de la recherche urbaine*, n°42, 1989, p. 66-73.

Chalas Yves, « Les figures de la ville émergente », dans Dubois-Taine Geneviève, Chalas Yves (dir.), *La ville émergente*, La Tour-d'Aigues, Éd° de l'Aube, 1997, p. 239-270.

Chalas Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000.

Chalas Yves, « Mouvement, incertitude et inachèvement des territoires urbains contemporains », dans Debarbieux Bernard, Vanier Martin (dir.), *Ces territorialités qui se dessinent*, La Tour-d'Aigues, Éd° de l'Aube, Datar, 2002.

Chalas Yves (dir.), *L'imaginaire aménageur en mutation*, Paris, L'Harmattan, 2004.

Charbonneau Jean-Pierre, « Pour un urbanisme patient et aimable », *Urbanisme*, n°320, 2001, p. 49.

Charlier Bruno, *La défense de l'Environnement : entre espace et territoire. Géographie des conflits environnementaux déclenchés en France depuis 1974*, Thèse de doctorat, Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 1999.

Charmes Éric, « Les périurbains sont-ils antiurbains ? », *Annales de la recherche urbaine*, n°102, 2007, p. 7-17.

Chenet François, *Le temps, temps cosmique, temps vécu*, Paris, Armand-Colin, 2000.

Choay Françoise, *L'urbanisme : utopies et réalités, une anthologie*, Paris, Seuil, 1965.

Choay Françoise, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville » dans Collectif, *La ville : art et architecture en Europe 1870-1933*, Paris, Éd° du Centre Pompidou, 1994, p. 26-35.

Choay Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1999.

Ciccotti Serge, *150 expériences de psychologie pour mieux comprendre nos semblables*, Paris, Dunod, 2007.

Cluet Marc, « L'urbaphobie en Allemagne », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 47-78.

Codol Jean-Paul, « L'estimation des distances physiques entre les personnes : suis-je aussi loin de vous que vous l'êtes de moi ? », *L'Année psychologique*, n°7, 1985, p. 117-140.

Corbalan Jean-Antoine, « Conclusion générale », dans Mucchielli Alex, Corbalan Jean-Antoine, Fernandez Valérie (dir.), *Théorie des processus de la communication*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 149-168.

Corboz André, « L'urbanisme au XX^e siècle, esquisse d'un profil », *Faces*, n° 24, 1992, p. 53-55.

- Corboz André, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Besançon, L'imprimeur, 2001.
- Corcuff Philippe, Ion Jacques, de Singly François, *Politiques de l'individualisme : entre sociologie et philosophie*, Textuel, Paris, 2005.
- Cornillet Alban, *Discours de l'émotion, du contrôle au management. Contribution à une sociolinguistique de l'efficace*, Thèse de doctorat, Université Rennes 2, 2005.
- Cosnier Jacques, *Psychologie des émotions et des sentiments*, Paris, Retz, 1994.
- Coutard Olivier, Lévy Jean-Pierre (dir.), *Écologies urbaines*, Paris, Économica-Anthropos, 2010.
- Crist Eileen, Rinker Bruce (eds.), *Gaia in Turmoil : Climate Change, Biodepletion, and Earth Ethics in an Age of Crisis*, The MIT Press, 2010.
- Cuba Lee, Hummon David, « A Place to Call Home : Identification with Dwelling, Community and Region », *The Sociological Quarterly*, n°34, 1993, p. 11-131.
- Damasio Antonio, *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995.
- Damasio Antonio, *Le sentiment même de soi : corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob, 1999.
- Damasio Antonio, *Spinoza avait raison : joie et tristesse, le cerveau des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2005.
- Dardel Éric, *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, CTHS, 1952.
- Davidson, Donald, *Paradoxes de l'irrationalité*, Combas, Éd° de l'Éclat, 1991.
- Davidson Donald, *Actions et événements*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.
- Davidson Donald, « Deception and Division », dans Elster Jon (ed.), *The Multiple Self*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 79-92.
- Davidson Joyce, Bondi Liz, Smith Mick, *Emotional Geographies*, Farnham, Ashgate, 2005.
- Davis Mike, *Au-delà de Blade Runner*, Paris, Allia, 2006.
- Davis Mike, *Dead cities*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2009.
- Debarbieux Bernard « Obsolescence ou actualité des objets géographiques modernes ? A propos de la ville, de la campagne, du périurbain et de quelques autres objets conventionnels », dans Samuel Arlaud, Jean Yves, Royoux Dominique, *Rural-Urbain. Nouveaux liens, nouvelles frontières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 33-44.
- Debenedetti Alain, *L'attachement au lieu de consommation*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris-Dauphine, 2006.
- Debord Guy, « Théorie de la dérive », *Les lèvres nues*, n°9, 1956.
- Debord Guy, « Positions situationnistes sur la circulation », *Internationale situationniste*, n°3, Paris, 1959.
- Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1996
- Décamps Henri, Mathieu Nicole, « Évènements extrêmes : retours d'expérience », *Natures Sciences Sociétés*, n°4, 2005, p. 369-370.
- Dellal Samantha, *L'instrumentalisation du rapport affectif à la ville*, Mémoire de PFE, Tours, Université de Tours, 2010.
- Descartes René, *Les passions de l'âme*, Paris, Flammarion, 1998.
- Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- Devisme Laurent, « Urbanisme », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 962-966.
- Di Méo Guy, *Les territoires du quotidien*, Paris, L'harmattan, 1996.
- Di Méo Guy, « Identités et territoire : des rapports accentués en milieu urbain ? », *Métropoles*, n°1, 2007, <http://metropoles.revues.org/document80.html>, consulté le 28/07/2011.

- Di Méo Guy, « Patrimoine et territoire, une parenté conceptuelle », *Espaces et Sociétés*, n°78, 1994, p. 16-34
- Donzelot Jacques, Epstein Renaud, « Démocratie et participation : l'exemple de la rénovation urbaine », *Esprit*, n°326, 2006, p. 5-34.
- Dumont Marc, Devisme Laurent, « Les métamorphoses du marketing urbain », *EspacesTemps.net*, 2006, <http://espacestems.net/document1831.html>, consulté le 28/07/2011.
- Dupuy Jean-Pierre, « Temps et rationalité », dans Frydman Roger (dir.), *Quelles hypothèses de rationalité pour la théorie économique ?*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 69-104.
- Durand Gilbert, *L'imagination symbolique*, Paris, Presses universitaires de France, 1989.
- Durand Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969.
- Durand-Dastès François, 1984, « La question du "où ?" et l'outillage géographique », *Espaces-Temps*, n° 26-27-28, p. 8-21.
- Durkheim Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1937.
- Collectif, *EhEA, Espaces habités, Espaces Anticipés. Module 1 : Qualification de l'espace*, Rapport de recherche ANR, 2008, http://citeres.univ-tours.fr/compo.php?niveau=ipape&page=p_ipape/ipape_online, consulté le 28/07/2011.
- Elster Jon, « Deception and self-deception in Stendhal : some sartrian themes », dans Elster Jon (ed.), *The Multiple Self*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 93-113.
- Elster Jon, *Le laboureur et ses enfants. 2 essais sur les limites de la rationalité*, Paris, Éd° de Minuit, 1986.
- Elster Jon, « Rationalité, émotions et normes sociales », dans Paperman Patricia, Ogien Ruwen (eds.), *La couleur des pensées : sentiments, émotions, intentions*, Paris, Éd° de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1995, p. 33-64.
- Elster Jon (ed.), *The Multiple Self*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Elster Jon, « Rationality and the Emotions », *The Economic Journal*, n°106, 1996, p. 1386-1397.
- Elster Jon, « Emotions and Economic Theory », *Journal of Economic Literature*, n°2, 1998, p. 47-74.
- Elster Jon, *Proverbes, maximes et émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- Esquénazi Jean-Pierre, « Vers la citoyenneté : l'étape de l'émotion », *Mots. Les langages du politique*, n°75, 2004.
- Faburel Guillaume, « Le bruit des avions, facteur de révélation et de construction de territoires », *L'Espace géographique*, n°3, 2003, p. 205-223.
- Feildel Benoît, *Le rapport affectif à la ville. Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2004.
- Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université de tours, 2010.
- Feildel Benoît, « La carte pour approfondir la dynamique des géographies affectives », *Mappemonde*, n°106, 2012, <http://mappemonde.mgm.fr/num34/mois/moi12201.html>, consulté le 10/03/2013.
- Feldman Roberta, « Settlement-Identity : Psychological Bonds with Home Places in a Mobile Society », *Environment and Behavior*, n°22, 1990, p. 183-229.
- Félonneau Marie-Line, « Love and Loathing of the City: Urbanophilia and Urbanophobia, Topological Identity and Perceived Incivilities », *Journal of environmental psychology*, n°24, 2004, p. 43-52.

Feltesse Vincent, « Ville désirée, ville durable : un projet à partager », *Urbanisme*, n°39 hors-série, p. 3.

Fishman Robert, *Bourgeois Utopias : the Rise and Fall of Suburbia*, New York, Basic books, 1987.

Florida Richard, *The Creative Class. And how it's Transforming Work, Leisure, Community and Every Day Life*, New-York, Basic Books, 2002.

FNAU, « Ville désirée, ville durable : un projet à partager. Actes des 31^{es} rencontres nationales des agences d'urbanisme », *Urbanisme*, n°39, 2011.

Forester John, *Planning in the Face of Power*, Berkeley, University of California Press, 1989.

Fourier Charles, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales. Suivi du nouveau monde amoureux*, Dijon, Les Presses du réel, 1998.

Fourniau Jean-Michel, « L'expérience démocratique des "citoyens en tant que riverains" dans les conflits d'aménagement », *Revue européenne de sciences sociales*, n°136, 2007, p. 149-179.

Fourny Marie-Christine, « Identité et aménagement urbain », dans Callenge Christian, Lussault Michel, Pagand Bernard (dir.), *Figures de l'urbain. Des villes, des banlieues et de leurs représentations*, Tours, Maison des Sciences de la Ville, 1997, p. 23-33.

Fourny Marie-Christine, Micoud André, « Représentations et nouvelles territorialités : à la recherche du territoire perdu », dans Debarbieux Bernard, Vanier Martin (dir.), *Ces territorialités qui se dessinent*, La Tour-d'Aigues, Éd° de l'Aube, 2002, p. 31-52.

François Hugues, Hirczak Maud, Senil Nicolas, « Territoire et patrimoine : la co-construction d'une dynamique et de ses ressources », *Revue d'économie régionale et urbaine*, n°5, 2006, p. 683-700.

Frankfurt Harry G., *Les raisons de l'amour*, Belval, Circé, 2006.

Freud Sigmund, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.

Fried Marc, « Grieving for a Lost Home », dans Duhl Leonard (ed.), *The Urban Condition*, New York, Basic Book, 1963, p. 151-171.

Fried Marc, Gleisher Peggy, « Some Sources of Residential Satisfaction in an Urban Slum », dans Proshansky Harold, Itelson William, Rivlin Leanne (eds.), *Environmental Psychology: Man and His Physical Setting*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1970, pp. 333-346.

Friedberg Erhard, *Le Pouvoir et la Règle. Dynamiques de l'action organisée*, Paris, Seuil, 1993.

Gardies André, *L'espace au cinéma*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1993.

Gellereau Michèle, « Nous et les autres : les représentations des identités culturelles au service de nouveaux territoires ? », *Études de communication*, n°26, 2003, p. 54-68.

Gellereau Michèle, Casemajor-Lousteau Nathalie, « Dispositifs de transmission et valorisation du patrimoine : l'exemple de la photographie comme médiation et objet de médiation », dans Chouikha Larbi, Meyer Vincent, Gdoura Wahid (dir.), *Interagir et transmettre, informer et communiquer : quelles valeurs, quelle valorisation ?* Tunis, SFSIC-ISD-IPSI, non paginé.

Genestier Philippe, « Aménagement de l'espace, production de sens et identité narrative. Les fonctions identificatoires du territoire en question », dans Baudin Gérard, Bonnin Philippe (dir.), *Faire territoire*, Paris, Éd° Recherches, 2009, p. 205-226.

Genestier Philippe, « L'urbanophilie actuelle, ou comment le constructionnisme politique cherche à se réaffirmer en s'indexant à la ville », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 251-267.

Gérard Chantal, Perrut Jean-François (dir.), *Les cinémas multiplexes : de nouveaux territoires culturels ?*, Paris, L'Harmattan, 2005.

- Gérardot Maie, « Penser en rythmes », *Espacestems.net*, 2007, <http://espacestems.net/document3803.html>, consulté le 22/01/2011.
- Ghorra Gobin Cynthia, « La structure spatiale de la ville américaine : urbaphobie ou ambivalence? », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 79-91.
- Gibson James Jerome, *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton Mifflin, 1979.
- Girard Eudes, Daum Thomas, *La géographie n'est plus ce que vous croyez...*, Paris, Codex, 2010.
- Giuliani Maria Vittoria, « Toward an Analysis of Mental Representations of Attachment to the Home ». *The Journal of Architectural and Planning Research*, n°8, 1991, p. 133-146.
- Glass R., *Clichés of Urban Doom*, Oxford, New York, Basil Blackwell, 1989.
- Gravari-Barbas Maria, *La ville festive. Espaces, expressions, acteurs*, Ouvrage de synthèse en vue de l'habilitation à diriger des recherches, Angers, Université d'Angers, 2000.
- Gravari-Barbas Maria (dir.), *Habiter le patrimoine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004.
- Gravari-Barbas Maria, « Introduction », dans Gravari-Barbas Maria (dir.), *Habiter le patrimoine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 21-26.
- Grenier Jean, « Introduction », dans Rousseau Jean-Jacques, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972, p. 7-32.
- Grillon Gabrielle, Le Conte Johanna, Bonnefoy Barbara, Chaix Basile, *Existe-t-il un attachement au quartier de travail ?*, 2009, http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/65/55/73/PDF/2009_ARPenv_Acte_GGJLCBBBC.pdf, consulté le 19/11/2012.
- Guillaud Yann, Widmer Jean (dir.), *Le juste et l'injuste. Émotions, reconnaissance et actions collectives*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Guyomard Fanny, *Le rapport affectif entre l'individu et la ville : l'exemple de Bruxelles*, Mémoire de DEA, Tours, Université de Tours, 2005.
- Gwiazdzinski Luc, « Chronotopies – l'événementiel et l'éphémère dans la ville de 24 heures », *Bulletin de l'association des géographes français*, n°3, 2009, p. 345-357.
- Halbwachs Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1952.
- Hall Edward, *La dimension cachée*, Paris, Point, Seuil, 1971.
- Hegel Georg Wilhelm Friedrich, *Principes de la philosophie du droit*, III, Paris, Flammarion, 1999.
- Heidegger Martin, « Bâtir Habiter Penser », dans Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 170-193.
- Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.
- Hidalgo Carmen, Hernandez Bernardo, « Place Attachment: Conceptual and Empirical Questions », *Journal of Environmental Psychology*, n°3, 2001, p. 273-281.
- Hoch Charles, *What Planners Do: Power, Politics, and Persuasion*, Chicago, Planners Press, American Planning Association, 1994.
- Hoch Charles, « Emotions and Planning », *Planning Theory and Practice*, n°4, 2006, p. 367-382.
- Hochschild Arlie, « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », *Travailler, Revue internationale de Psychopathologie et de Psychodynamique du travail*, n°9, 2003, p. 19-50.
- Holmes Mary, « The Emotionalization of Reflexivity », *Sociology*, n°1, 2010, p. 139-154.

- Honneth Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Les Éd° du Cerf, 2000.
- Honneth Axel, *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte, 2006.
- Honneth Axel, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007.
- Hoyaux André-Frédéric. *Habiter la ville et la montagne. Essai de géographie phénoménologique sur les relations des habitants au Lieu, à l'Espace et au Territoire*, Thèse de doctorat, Grenoble, Université Joseph-Fourier, 2000.
- Hoyaux André-Frédéric, « Pragmatique phénoménologique des constructions territoriales et idéologiques dans les discours habitants », *L'Espace géographique*, n°3, 2006, p. 271-285.
- Huart Louis, *Physiologie du flâneur*, Paris, Aubert, 1841.
- Hucy Wandrille, « Modéliser la nature en ville : expérimentation », *Natures Sciences Sociétés*, n° 2, 2010, p. 133-146.
- Hucy Wandrille, Mathieu Nicole, Mazellier Thierry, Raynaud Henri, « L'habitabilité des milieux urbains : un objet au croisement des disciplines » dans Mathieu Nicole, Guermond Yves (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique*, Paris, Éd° de l'Inra, 2005, p. 237-260.
- Nicole, Mazellier Thierry, Raynaud Henri, « L'habitabilité des milieux urbains : un objet au croisement des disciplines » dans Mathieu Nicole, Guermond Yves (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique*, Paris, Éd° de l'Inra, 2005, p. 237-260.
- Hume David, *Traité de la nature humaine : essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux. Des passions*, Chicoutimi (Qc), Les Classiques en sciences sociales, 2006.
- Hummon David, « Community Attachment : Local Sentiment and Sense of Place », dans Altman Irwin, Low Setha (eds.), *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992, p. 253-277.
- Hunter Albert, « The Loss of Community: An Empirical Test through Replication », *American Sociological Review*, 40, 5, 1975, p. 537-552.
- Illouz Éva, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil, 2006.
- Jackson Kenneth, *Crabgrass Frontier : the Suburbanization of the United States*, New York, Oxford University Press, 1985.
- Jaggi Yvette, « Jean-Jacques Rousseau. La ville non aimée, la cité idéalisée », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 29-46.
- Jansson Johan, Power Dominic (eds.), *The Image of the City. Urban Branding as Constructed Capabilities in Nordic City Regions*, Research Report, Uppsala, Uppsala University, 2006, <http://www.nordicinnovation.net/prosjekt.cfm?id=1-4415-45>, consulté le 28/07/2011.
- Jaquet Laure, La relation urbanisme-urbanité : peut-on considérer l'urbanité comme un objectif d'urbanisme, Mémoire de Master 2, Tours, Université de Tours, 2006.
- Joffe Hélène, « Le pouvoir de l'image : persuasion, émotion et identification », *Diogène*, n°217, 2007, p. 102-115.
- Joly Martine, *L'image et les signes. Approche sémiologique de l'image fixe*, Paris, Nathan, 1994.
- Joseph Isaac, *Le passant considérable : essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984.
- Joseph Isaac, *La ville sans qualités*, La Tour-d'Aigues, Éd° de l'Aube, 1998.
- Jung Carl Gustav, *Les racines de la conscience*, Paris, Le livre de poche, 1995.
- Kahneman Daniel, Slovic Paul, Tversky Amos (eds.), *Judgment under Uncertainty: Heuristics and Biases*, New York, Cambridge University Press, 1982.
- Kant Emmanuel, *Critique de la raison pure*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.

- Jameson Fredric, *Postmodernism, or, The Cultural Logic of Late Capitalism*, Durham, Duke University Press, 1991.
- Jousse Thierry, Paquot Thierry, *Encyclopédie de la ville au cinéma*, Paris, Cahiers du cinéma, 2005.
- Kasarda John, Janowitz Morris, « Community Attachment in Mass Society », *American Sociological Review*, n°3, 1974, p. 328-339.
- Kaufmann Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004.
- Kayser Bernard, *Ils ont choisi la campagne*, La Tour-d'Aigues, Ed° de l'Aube, 1996.
- Keil Roger, « Progress Report – Urban Political Ecology », *Urban Geography*, n° 7, 2005, p. 640-651.
- King Anthony Douglas, « Historical Patterns of Reactions to Urbanism: the Case of Britain, 1880-1939 », *International Journal of Urban and Regional Research*, n° 4, 1980, p. 453-467.
- Koestler Arthur, *Le zéro et l'infini*, Paris, Calmann-Lévy, 2005.
- Korpela Kalevi Mikael, « Place Identity as a Product of Environmental Self-Regulation », *Journal of Environmental Psychology*, n°9, 1989, p. 241-256.
- Labussière Olivier, *Le défi esthétique en aménagement : vers une prospective du milieu. Le cas des lignes très haute tension (Lot) et des parcs éoliens (Aveyron et Aude)*, Thèse de doctorat, Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2007.
- Lafaye Claudette, « Les contestations du TGV-Méditerranée par Jacques Lolive », *Politix*, n°51, 2000, p. 215-221.
- Lafaye Claudette, Thévenot Laurent, « Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature », *Revue française de sociologie*, n°4, 1993, p. 495-524.
- Laffont Georges-Henry, « Rétro...polis : Blade Runner et le cinéma de science-fiction comme révélateurs du caractère mythologique et archétypale de l'urbaphobie » dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 93-109.
- Laffont Georges-Henry, *La ville dans le cinéma de science-fiction*, Mémoire de DEA, Institut d'Urbanisme de Lyon, 2000.
- Laffont Georges-Henry, Prigent Lionel, 2011 « Paris transformé en décor urbain : les liaisons dangereuses entre cinéma et tourisme », *Téoros*, n°1, p. 108-119.
- Laflamme Simon, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- Lalli Marco, « Urban-Related Identity: Theory, Measurement, and Empirical Findings », *Journal of Environmental Psychology*, n°12, 1992, p. 285-303.
- Lamizet Bernard, « Esthétique de la limite et dialectique de l'émotion », *Mots. Les langages du politique*, n°75, 2004, p. 35-45.
- Laur Ernest, *Le paysan suisse, sa patrie, son œuvre. Conditions et évolution de l'agriculture au XX^e siècle*. Brugg, Union suisse des paysans, 1940.
- Lazarus Richard, *Emotion and Adaptation*, Oxford, Oxford University Press, 1991.
- Le Borgne Joëlle, *Évolution du rapport affectif à la ville de l'individu, à travers son parcours de vie*, Mémoire de Master, Tours, Université de Tours, 2006.
- Le Breton Philippe, *La parole manipulée*, La Découverte, Paris, 2004.
- Le Floc'h Maud (dir.), *Un élu, un artiste. Mission repérage(s) : 17 rencontres itinérantes pour une approche sensible de la ville*, Marseille, L'entretemps, Pôle des Arts Urbains, 2006.
- Le Goff Jacques, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1957.
- Lecourt Arnaud, *Les conflits d'aménagement : analyse théorique et pratique à partir du cas breton*, Thèse de doctorat, Rennes, Université Rennes 2, 2003.
- Ledrut Raymond, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973.

- Lees Andrew, *Cities Perceived. Urban Society in European and American thought, 1820-1940*, Manchester, Manchester University Press, 1985.
- Lefebvre Henri, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974.
- Lefebvre Henri, *Éléments de rythmanalyse*, Paris, Syllepse, 1992.
- Léger Danièle, Hervieu Bertrand, *Le retour à la nature. Au fond de la forêt... l'État*, Paris, Seuil, 1979.
- Leniaud Jean-Michel, « La mauvaise conscience patrimoniale », *Débat*, n°78, 1994, p. 168-178.
- Lévi Strauss Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974.
- Lévy Jacques, « Cognitif/Affectif », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 169-170.
- Jacques Lévy, « Horizon », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 469.
- Jacques Lévy, « Rhizome », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 804.
- Lévy Jacques, « Territoire », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 907-910.
- Lévy Jacques, Lussault Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003.
- Lévy Jacques, Thibault Serge (dir.), *Échelles de l'habiter*, Paris, PUCA, 2004.
- Lewicka Maria, « Place Attachment : How Far Have We Come in the Last 40 Years ? », *Journal of Environmental Psychology*, n°3, 2011, p. 207-230.
- Livet Pierre, *Émotions et rationalité morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.
- Livet Pierre, « Dans quelles conditions les émotions collectives peuvent-elles bloquer ou aider la délibération démocratique ? », *Revue européenne des sciences sociales*, n°136, 2007, p. 111-128.
- Livet Pierre, « Émotions et révision : la dynamique des débats », dans Revel Martine, Blatrix Cécile, Blondiaux Loïc, Fourniau Jean-Michel, Hériard-Dubreuil Bertrand, Lefebvre Rémi (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, Paris, La Découverte, 2007, p. 339-352.
- Livet Pierre, Thévenot Laurent, « Modes d'action collective et construction éthique : les émotions dans l'évaluation », dans Dupuy Jean-Pierre, Livet Pierre (dir.), *Les limites de la rationalité et la constitution du collectif : rationalité, éthique et cognition*, Paris, La Découverte, 1997, p. 412-439.
- Lolive Jacques, « La montée en généralité pour sortir du Nimby. La mobilisation associative contre le TGV Méditerranée », *Politix*, n°39, 1997, p. 109-130.
- Lolive Jacques, *Les contestations du TGV Méditerranée. Projet, controverse et espace public*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- Lolive Jacques, « Des forums hybrides à l'esthétisation des espaces publics », *Cahiers de géographie du Québec*, n°140, 2006, p. 151-171.
- Lurie Alison, *The nowhere city*, New York, Owl Books, 1990.
- Lussault Michel, « Fabrique de l'image et projet urbain », dans Charié Jean-Paul, *Villes en projet(s)*, Talence, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996, p. 115-127.
- Lussault Michel, « Images (de la ville) et politique territoriale », *Revue de géographie de Lyon*, n°1, 1998, p. 45-53.
- Lussault Michel, *L'homme spatial*, Paris, Seuil, 2007.
- Lussault Michel, « Urbanité », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 966-967.

Lussault Michel, « Image », dans Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, 2003, p. 485.

Lynch Kevin, *L'image de la cite*, Paris, Dunod, 1971.

Lynch Kevin, *The Image of the City*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1960.

Maffesoli Michel, « Une lecture de George Simmel », *Sociétés*, n°74, 2001, p. 5-11.

Manzo Lynne, « Beyond House and Haven: Toward a Revisioning of Emotional Relationships with Places », *Journal of Environmental Psychology*, n°1, 2003, p. 47-61.

Marchand Bernard, *Les ennemis de Paris. La haine de la grande ville des Lumières à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

Marchand Bernard, « Nationalsozialismus und Grossstadtfeindschaft », *Die alte Stadt*, n°1, 1999, p. 39-50.

Marchand Bernard, « La haine de la ville : Paris et le désert français de Jean-François Gravier », *L'information géographique*, n° 3, 2001, p. 234-253.

Marchand Bernard, Salomon Cavin Joëlle, « Anti-Urban Ideologies and Planning in France and Switzerland : Jean-François Gravier and Armin Meili », *Planning Perspectives*, n° 1, 2007, p. 29-53.

Mariani Riccardo, *Fascismo e « città nuove »*, Milan, Feltrinelli, 1976.

Marin Louis, *Des pouvoirs de l'image : gloses*, Paris, Seuil, 1993.

Martouzet Denis, « Espace urbain et urbanisme dans l'œuvre de Raphaël Confiant », *L'Espace géographique*, n°4, 1999, p. 345-354.

Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : conséquences urbaines et spatiales, le cas de Fort-de-France », *Annales de Géographie*, n°623, 2002, p. 73-85.

Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : premiers résultats », dans Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 171-192.

Martouzet Denis, « L'urbaniste est-il en mesure de créer les conditions spatiales de l'urbanité ? » dans Jeffrey Denis, Boudreault Pierre, *Identités en errance, Multi-identité, territoire impermanent et être social*, Presses de l'université de Laval, 2007, p. 93-113.

Martouzet Denis, « Le rapport affectif à la ville : analyse temporelle ou les quatre "chances" pour la ville de se faire aimer ou détester », Communication au colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 05-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

Martouzet Denis, « Territoires de l'action publique spatiale et espaces réticulaires individuels : imbrication problématique », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, n°1, 2008, p. 107-139.

Martouzet Denis, « Amour/désamour de la ville : approche individualiste. Esquisse d'une méthode générale pour l'examen du rapport affectif à la ville et sa construction comme objet de recherche », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 303-322.

Martouzet Denis, Bailleul Hélène, Feildel Benoît, Gaignard Lise, « La carte : fonctionnalité transitionnelle et dépassement du récit de vie », *Natures Sciences Sociétés*, n°2, 2010, p. 158-170.

Martouzet Denis, Laffont Georges-Henry, « Tati, théoricien de l'urbain et Hulot, habitant. Le cinéma comme critique des théories urbaines et urbanistiques », *L'Espace Géographique*, n°2, 2010, p. 159-172.

Martuccelli Danilo, « Les trois voies de l'individu sociologique », *EspacesTemps.net*, 2005, Textuel, 08.06.2005 <http://espacestemp.net/document1414.html>, consulté le 25/10/2011.

Marx Leo, « The Puzzle of Anti-Urbanism in Classic American Literature », dans Watts Ann Chalmer, Jaye Michael, *Literature and the Urban Experience: Essays on the City and Literature*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 1981, p. 63-80.

Marx Leo, *The Machine in the Garden: Technology and the Pastoral Ideal in America*, New York, Oxford University Press, 1964.

Masbouni Ariella, Mc Clure Bert, « La représentation graphique en questions », *Urbanisme*, n°357, 2007, p. 39-43.

Mathieu Nicole, « Les riches heures de la notion de pays », *Autrement*, n°47, 1983, p. 23-29.

Mathieu Nicole, « La notion de rural et les rapports ville-campagne. Des années cinquante aux années quatre-vingts », *Économie rurale*, n° 197, 1990, p. 35-41.

Mathieu Nicole, « Rural et urbain : unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », dans Marcel Jollivet, Eizner Nicole (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1996, p. 187-216.

Mathieu Nicole, « La notion de rural et les rapports ville/campagne en France : les années quatre-vingt-dix », *Économie rurale*, n° 247, 1998, p. 11-13.

Mathieu Nicole, « Pour une construction interdisciplinaire du concept de milieu urbain durable », *Natures Sciences Sociétés*, n°4, 2006, p. 376-382.

Mathieu Nicole, 2006, « Repenser les modes d'habiter pour retrouver l'esprit des lieux, Genius loci face à la mondialisation », *Les Nouveaux Cahiers franco-polonais*, n° 6, 2006, p. 33-46.

Mathieu Nicole, « L'urbaphobie dans la relation ville/campagne », Communication au Colloque *Ville mal aimée, ville à aimer*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 5-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

Mathieu Nicole, « L'utopie féminine : faire de tous les lieux une maison », *Écologie et Politique*, n° 37, 2008, p. 93-101.

Mathieu Nicole, « Le mode d'habiter : à l'origine d'un concept », dans Morel-Brochet Annabelle, Ortar Nathalie (dir.), *La fabrique des modes d'habiter. Homme, Lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 35-53.

Mathieu Nicole, « L'interdisciplinarité entre natures et sociétés, vingt ans après : le point de vue d'une géographe engagée », *Écologie et politique*, n°45, 2012, p. 71-81

Mathieu Nicole, Gajevski Pierre, « Rural Restructuring, Power Distribution and Leadership at National, Regional and Local Levels : the Case of France », dans Halfacree Keith, Kovach Imre, Woodward Rachel (eds.), *Leadership and Local Power in European Rural Development*, Aldershot, Burlington Ashgate, Publishing Limited, 2002, p. 122-144.

Mathieu Nicole, Guermond Yves (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique*, Versailles, Quae, 2005.

Mathieu Nicole, de Lafond Viviane, Gana Alia, *Towards New Responsible Rural/Urban Relationships. A Sustainable Territories-Oriented Comparative Analysis*, Nanterre, LADYSS, 2006.

Mathieu Nicole, Martouzet Denis, Guermond Yves, « Dossier Approches urbaines insolites. Pour de nouvelles approches vers des villes durables. Introduction », *Natures Sciences Sociétés*, n°2, 2010, p. 103-112.

Mathieu Nicole, Robert Michel, Pourquoi un observatoire des rapports urbain/rural ?, *Observatoire des rapports entre rural et urbain*, n°1, 1998, p. 1-4.

Mauss Marcel, Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne celle de "moi", *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1938, p. 263-281, <http://www.jstor.org/stable/2844128>, consulté le 12/08/2011.

- Melé Patrice, « Conflits, territoires et action publique », dans Melé Patrice, Larrue Corinne, Rosenberg Muriel (dir.), *Conflits et territoires*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, Maison des sciences de l'homme, 2003, p. 13-32.
- Melé Patrice, « Conflits et controverses : de nouvelles scènes de production territoriale ? », Communication au colloque *Espaces et sociétés aujourd'hui. La géographie sociale dans les sciences sociales et dans l'action*, Rennes, UMR ESO, 21-22 octobre 2004.
- Mendras Henri, *Le voyage au pays de l'utopie rustique*, Le Paradou, Actes Sud, 1979.
- Mennell Barbara, *Cities and Cinema*, New York, Routledge, 2008.
- Merleau-Ponty Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1944.
- Mercier Guy, « La norme pavillonnaire », *Cahiers de géographie du Québec*, n°140, 2006, p. 207-239.
- Mercklé Pierre, « Utopie ou "science sociale" ? Réceptions de l'œuvre de Charles Fourier au XIX^e siècle », *Archives européennes de sociologie*, n°1, 2004, p. 1-26.
- Micoud André, « Les lieux exemplaires : des lieux pour faire croire à de nouveaux espaces », dans Micoud André (dir.), *Des hauts lieux : la construction sociale de l'exemplarité*, Paris, CNRS, 1991, p. 53-63.
- Moles Abraham, Rohmer Élisabeth, *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman, 1977.
- Mongin Olivier, « De la ville à la non-ville », dans Roncayolo Marcel (dir.), *De la ville et du citadin*, Marseille, Parenthèses, 2003, p. 34-51.
- Mons Alain, *La métaphore sociale : image, territoire, communication*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.
- Moser Gabriel, Weiss Karine (dir.), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris, Armand Colin, 2003.
- Moriconi-Ébrard François, « Explosion urbaine, le sens de la démesure », *Le Monde Diplomatique*, 13 juillet 1996.
- Morin Edgar, *Le cinéma ou l'homme imaginaire*, Paris, Éd° de Minuit, 1958.
- Morin Edgar, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil, 1973.
- Moscovici Serge, *L'espace, le temps et le social*, Paris, Seuil, 1983.
- Moulinet Aude, *Instrumentalisation du rapport affectif à la ville : les modalités d'influence des porteurs de projet ou d'idéologies urbaines*, Mémoire de PFE, Tours, Université de Tours, 2011.
- Novarina Gilles, « La construction des demandes sociales par le projet d'urbanisme », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°80-81, 1998, p. 173-179.
- Novarina Gilles, « Les nouvelles modalités de l'analyse urbaine : décrire plutôt que prescrire », dans Chalas Yves (dir.), *L'imaginaire aménageur en mutation*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 59-77.
- Nussbaum Martha, « Les émotions comme jugements de valeur », dans Paperman Patricia, Ogien Ruwen (dir.), *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris, Éd° de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1995, p. 19-32.
- Nussbaum Martha, *Les émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXI^e siècle ?*, Paris, Flammarion, 2011.
- Nuttin Jozef, « Affective Consequences of Mere Ownership : The Name Letter Effect in Twelve European Languages », *European Journal of Social Psychology*, n°17, 1987, p. 381-402.
- Oblat Thierry, *Gouverner la ville*, Presses universitaires de France, Paris, 2005.
- Okin Moller Susan, *Women in Western Political Thought*, Princeton, Princeton University Press, 1979.

Orain Olivier, Robic Marie-Claire, « Nicole Mathieu, un itinéraire en interdisciplinarité », *La Revue pour l'Histoire du CNRS*, 2009, <http://histoire-cnrs.revues.org/4481>, consulté le 23/08/2011.

Ortar Nathalie, « Restaurer sa maison à l'ombre d'un patrimoine », dans Gravari-Barbas Maria (dir.), *Habiter le patrimoine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 41-50.

Paperman Patricia, « Les émotions et l'espace public », *Quaderni*, n°18, 1992, p. 93-107.

Paperman Patricia, Ogien Ruwen (dir.), *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris, Éd° de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1995.

Paquot Thierry, *Homo urbanus*, Paris, Éd° du Félin, 1990.

Paquot Thierry, *Le quotidien urbain, essais sur les temps des villes*, Paris, La Découverte/Institut des villes, 2001.

Paquot Thierry, *Demeure terrestre. Enquête vagabonde sur l'habiter*, Besançon, Éd. de l'Imprimeur 2005.

Paquot Thierry, *Des corps urbains. Sensibilités entré béton et bitume*, Paris, Autrement, 2006.

Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris, *Habiter, le propre de l'humain, Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007.

Paris Emmanuel, « Les couloirs de la persuasion. Usages de la communication, tissu associatif et lobbies du changement climatique », dans Dahan-Dalmedico Amy (dir.), *Les modèles du futur. Changement climatique et scénarios économiques : enjeux scientifiques et politiques*, Paris, La Découverte, 2007, p. 227-244.

Perec Georges, *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 1989.

Perec Georges, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris, C. Bourgeois, 1995.

Perec Georges, *Perec/rinations*, Mayenne, Zulma, 1997.

Perec Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 2000.

Péron Françoise, « Patrimoine culturel et géographie sociale », dans Fournier Jean-Marc, *Faire la géographie sociale aujourd'hui. Actes du colloque de géographie sociale des 18 et 19 novembre 1999*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2001, p. 19-30.

Picon Antoine, *La ville, territoire des cyborgs*, Besançon, Les Éd° de l'Imprimeur, 1998.

Pinchemel Philippe, Pinchemel Geneviève, *La face de la terre. Éléments de géographie*, Paris, Armand Colin, 1997.

Polleau Solène, *Rapport affectif aux lieux et complexité des lieux : quelle corrélation ?*, Mémoire de PFE, Tours, Université de Tours, 2008.

Proshansky Harold, « The City and Self-Identity », *Environment and Behavior*, n°10, 1978, p. 147-169.

Proshansky Harold, Fabian Abbe, Kaminoff Robert, 1983, « Place Identity : Physical World Socialization of the Self », *Journal of Environmental Psychology*, n°3, 57-83.

Prud'homme Rémy, « Le biais anti-urbain dans les pays en développement », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 217-231.

Pumain Denise, « Une approche de la complexité en géographie », *Géocarrefour*, n°78-1, 2003, p. 25-31.

Racine Jean-Bernard, *La ville entre Dieu et les hommes*, Genève, Presses bibliques universitaires, 1993.

Racine Jean-Bernard, « Développement urbain métropolitain et crise de la ville : un monde en transition », *Revue suisse d'économie politique et de statistiques*, n°3, 1992, p. 241-260.

Ratouis Olivier, « Le tout et la partie : des catégories de l'urbain à nommer », *Mots. Les langages du politique*, n°72, 2003, p. 13-26.

Ricœur Paul, *Temps et récit. L'intrigue et le récit historique*, T. 1, Paris, Seuil, 1983.

Ricœur Paul, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986.

- Riger Stephanie, Lavraskas Paul, « Community Ties: Patterns of Attachment and Social Interaction in Urban Neighborhoods », *American Journal of Community Psychology*, n°1, 1981, p. 55-66.
- Rioux Liliane, Approche psychosociale de l'attachement aux lieux de travail, Document de recherche N° 2005-02, Laboratoire Orléanais de Gestion, 2005, <http://www.univ-orleans.fr/log/Doc-Rech/Textes-PDF/2005-2.pdf>, consulté le 19/11/2012.
- Robin Régine, *Mégapolis, les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009.
- Roche Daniel, Paris à la fin du XVIII siècle, *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, n° 42, Genève, Droz, 1999
- Roncayolo Marcel, « Questions ouvertes : de la politique à l'architecture », dans Roncayolo Marcel (dir.), *La ville aujourd'hui. Mutations urbaines, décentralisation et crise du citoyen*, Paris, Seuil, 2001, p. 803-835.
- Rousseau Jean-Jacques, *Du contrat social, suivi de Discours sur l'économie politique et de Fragments politiques*, Paris, Gallimard, 1995.
- Rousseau Jean-Jacques, *Les confessions*, 2 tomes, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1963.
- Rousseau Jean-Jacques, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972.
- Rousseau Jean-Jacques, *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques*, Paris, Flammarion, 1999.
- Rousseau Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Flammarion, 2009.
- Ruby Christian, « Idéologie », dans Lévy Jacques, Lussault Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 481-482.
- Saint Augustin, *Les confessions*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.
- Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.
- Salomon Cavin Joëlle, *La ville mal-aimée*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.
- Salomon Cavin Joëlle, « Entre ville stérile et ville fertile, l'émergence de l'agriculture urbaine en Suisse », *Environnement urbain*, n°6, 2012, p. 17-31.
- Salomon Cavin Joëlle, « Éloge de la concentration urbaine. Plaidoyer de la Banque mondiale en faveur de la grande ville », *Cybergeo*, 2009, <http://www.cybergeo.eu/index22685.html> consulté le 12/12/2012.
- Salomon Cavin Joëlle, « La ville-campagne : ville insoutenable ? », *Natures Sciences Sociétés*, n°4, 2006, p. 409-415.
- Salomon Cavin Joëlle, « Le Village suisse comme modèle d'urbanisme », dans Baubérot Arnaud, Bourillon Florence (dir.), *Urbaphobie, la détestation de la ville aux XIX^e-XX^e siècles*, Bordeaux, Bière, 2009, p. 273-284.
- Salomon Cavin Joëlle, « Idéologie et sentiment », dans Salomon Cavin Joëlle, Marchand Bernard (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 13-24.
- Salomon Cavin Joëlle, Bourg Dominique, « Deux conceptions de la durabilité urbaine : ville prométhéenne versus ville orphique », dans Paquot Thierry, Younès Chris (dir.), *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, Paris, La Découverte, 2010, p. 117-136.
- Salomon Cavin Joëlle, Ruegg Jean, Carron Catherine. « La ville des défenseurs de la nature : vers une réconciliation ? », *Natures Sciences Sociétés*, n°2, 2010, p. 113-121.
- Sampson Robert, « Local friendship ties and community attachment in mass society: A multilevel systemic level », *American Sociological Review*, n°53, 1988, p. 766-779.
- Sansot Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Armand Colin, 2004.
- Sansot Pierre, *La France sensible*, Seyssel, Champ Vallon, 1985.

- Sarason Seymour, *The Psychological Sense of Community: Prospects for a Community Psychology*, San Francisco, Jossey-Bass, 1974.
- Sartre Jean-Paul, *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 2008.
- Schmitz Serge, « Participation et aménagement empathique. Réflexions à partir du cas Wallon », *Bulletin de la Société géographique de Liège*, n°1, 1998, p. 77-84.
- Schmitz Serge, « La recherche de l'environnement pertinent. Contribution à une géographie du sensible », *L'Espace géographique*, n°4, 2001, p. 321-332.
- Schoepfer Isabelle, Salomon Cavin Joëlle, « Banque mondiale : la ville reconsidérée », *Georegards*, n 3, 2010, p. 9-24.
- Schorske Carl, « The Idea of the City in European Thought : Voltaire to Spengler », dans Handlin Oscar, Burchard John, *The Historian and the City*, Cambridge, The MIT Press, 1977, p. 95-114.
- Schütz Alfred, *Le chercheur et le quotidien : phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Klincksieck, 1987.
- Seamon David, « Emotional Experience of the Environment », *American Behavioral Scientist*, n°6, 1984, p. 757-770.
- Sennett Richard, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979.
- Shiel Mark, Fitzmaurice Tony, *Cinema and the City: Film and Urban Societies in a Global Context*, New York, Blackwell, 2001.
- Shumaker Sally, Taylor Ralph, « Toward a Clarification of Person-Place Relationships: a Model of Attachment to Place », dans Feimer Nickolaus, Geller Scott, *Environmental Psychology*, New-York, Praeger, 1983, p. 219-256.
- Simmel Georg, « Philosophie de la modernité 1: la femme, la ville, l'individualisme », Paris, Payot, 1988.
- Simmel Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, L'Herne, 2007.
- Simmel Georg, *Le conflit*, Saulxures, Circé, 1908.
- Simondon Gilbert, *L'individuation psychique et collective à la lumière des notions de Forme. Information, Potentiel et Métastabilité*, Paris, Aubier, 2007.
- Sinou Alain, « Enjeux culturels et politiques de la mise en patrimoine des espaces coloniaux », *Autrepart*, n°33, 2005, p. 13-31.
- Sitte Camillo, *L'art de bâtir les villes, L'urbanisme selon ses fondements artistiques*, Paris, Seuil, 1996.
- Sixsmith Judith, « The Meaning of Home: An Exploratory Study of Environmental Experience », *Journal of Environmental Psychology*, n°6, 1986, 281-298.
- Slater Tom, « Anti-urbanism », dans Kitchin Rob, Thrift Nigel, (eds.) *The International Encyclopedia of Human Geography*, London, Elsevier, 2009, p. 159-166.
- Soja Edward, *Postmodern Geographies*, London, Verso, 1989.
- Spinoza Baruch, *Éthique*, Paris, Armand Colin, 1907.
- Starobinski Jean, *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, Paris, Plon, 1957.
- Starobinski Jean, *L'œil vivant : Corneille, Racine, Rousseau, Stendhal*, Paris, Gallimard, 1976
- Staszack Jean-François, « Prophéties autoréalisatrices et géographie », *L'espace Géographique*, n°29, 2000, p. 105-119
- Stiegler Bernard, « Chute et élévation. L'apolitique de Simondon », *Revue philosophie de la France et de l'étranger*, n°3, 2006, p. 325-341.
- Stock Mathis, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, 2006, <http://espacestemp.net/document1853.html> , consulté le 12/01/2011.

- Stock Mathis, « Théorie de l'habiter. Questionnements », dans Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris, *Habiter, le propre de l'humain*. Villes, territoires et philosophie, Paris, La Découverte, 2007, p. 103-125.
- Stokols Daniel, Shumaker Sally, « People in Places: A Transactional View of Settings » dans Harvey John (ed.), *Cognition, Social Behavior, and the Environment*, Hillsdale, Erlbaum, 1981, p. 441-488.
- Stokols Daniel, Shumaker Sally, « The Psychological Context of Residential Mobility and Well-Being », *Journal of Social Issues*, n°38, 1982, 149-171.
- Stokols Daniel, Shumaker Sally, Martinez John, « Residential Mobility and Personal Well-Being », *Journal of Environmental Psychology*, n°3, 1983, p. 5-19.
- Tapie-Grime Muriel (dir.), 2005, *La gouvernance performative, impasse ou étape vers le développement durable ?*, rapport de recherche pour le MEDD, CERAL, Université Paris XIII.
- Tappolet Christine, *Émotions et valeurs*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.
- Téту Jean-François, « L'espace public local et ses médiations », *Hermès*, n°17-18, 1995, p. 287-298.
- Théry Laurent, « La ville ne sera dense que si elle est aimable », *Alternatives Économiques*, n°295, http://www.alternatives-economiques.fr/-la-ville-ne-sera-dense-que-si-elle-est-aimable-_fr_art_951_50933.html, 2010, non paginé.
- Theys Jacques, Emelianoff Cyria, « Les contradictions de la ville durable », *Le Débat*, n°113, 2001, p. 122-135.
- Thiesse Anne-Marie, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil, 2001.
- Thompson Michael (ed.), *Fleeing the City. Studies in the Culture and Politics of Anti-Urbanism*, New York, Palgrave Macmillan, 2009.
- Thrift Nigel, « Intensities of Feeling: Towards a Spatial Politics of Affect », *Geografiska Annaler*, n°1, 2004, p. 57-78.
- Thrift Nigel, *Non-Representational Theory. Space, Politics, Affect*, London, Routledge, 2008.
- Tönnies Ferdinand, *Communauté et société. Les catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, Presses universitaires de France, 1946.
- Touraine Alain, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992.
- Touraine Alain, *Pourrons-nous vivre ensemble ? Egaux et différents*, Paris, Fayard, 1998.
- Traïni Christophe (dir.), *Émotions... Mobilisation !*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2009.
- Trêves Anna, « La politique anti-urbaine fasciste et un siècle de résistance contre l'urbanisation en Italie », *L'espace géographique*, n°10, 1981, p. 115-124.
- Trousseau Raymond (dir.), *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Honoré Champion, 1996.
- Tuan Yi-Fu, *Topophilia: a Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*, New York, Columbia University Press, 1990.
- Van Hoorebeke Delphine, « L'émotion et la prise de décision », *Revue française de gestion*, n°182, 2008, p. 33-44.
- Vaneigem Raoul, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, 1992.
- Vernes Paule-Monique, *La ville, la fête, la démocratie. Rousseau et les illusions de la communauté*, Paris, Payot, 1978.
- Veschambre Vincent, « Autour du patrimoine : des enjeux d'ancrage spatial et de construction identitaire », dans Guérin-Pace France, Filippova Elena (dir.), *Ces lieux qui nous habitent. Identité des territoires, territoires des identités*, La Tour-d'Aigues, INED/Éd° de l'Aube, 2008, p. 83-98.

- Veschambre Vincent, « Patrimoine : un objet révélateur des évolutions de la géographie et de sa place dans les sciences sociales », *Annales de Géographie*, n°656, 2007, p. 361-381
- Veschambre Vincent, *Traces et mémoires urbaines*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.
- Vivant Elsa, *Qu'est-ce que la ville créative ?* Paris, Presses universitaires de France, 2009.
- Voirol Olivier, « De l'expérience négative à l'agir politique : construction et clôture des causes collectives », dans Yann Guillaud, Jean Widmer (dir.), *Le juste et l'injuste. Émotions, reconnaissance et actions collectives*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 111-130.
- von Mises Ludwig, *The Theory of Money and Credit*, Indianapolis, Liberty Classics, 1980.
- Walter François, *La Suisse urbaine, 1750-1950*, Genève, Zoé, 1994.
- Watzlawick Paul, Weakland John, Fisch Richard, *Changements, Paradoxes et psychothérapie*, Paris, Seuil, 1975.
- Weber Max, *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965.
- Weber Max, *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Presses Pocket, 1992.
- Weber Max, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971.
- White Morton, « Two Stages in the Critique of the American City », dans Handlin Oscar, Burchard John (ed.), *The Historian and the City*, Cambridge, The MIT Press, 1977.
- White Morton, White Lucia, *The Intellectual versus the City: from Thomas Jefferson to Franck Lloyd Wright*, Cambridge, Harvard University Press, 1962.
- Whitmarsh Lorraine, « Behavioural Response to Climate Change: Asymmetry of Intentions and Impacts », *Journal of Environmental Psychology*, n°29, 2009, p. 13-23.
- Williams Raymond, *The Country and the City*, London, The Hogarth Press, 1985.
- Winnicott Donald, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1971.
- Wirth Louis, « Urbanism as a Way of Life », *The American Journal of Sociology*, n°1, 1938, p. 1-24.
- Wirth Louis, *On Cities and Social Life*, Chicago, Chicago University Press, 1964.
- Wunenburger Jean-Jacques, « Gaston Bachelard et la topoanalyse poétique », dans Paquot Thierry, Younès Chris, *Le territoire des philosophes*, Paris, La Découverte, 2009, p. 47-62
- Yatta François Paul., *Villes et développement économique en Afrique*, Paris, Économica, 2006.
- Younès Chris, « Jean-Jacques Rousseau : l'espace ou la tentation de l'infini », dans Paquot Thierry (dir.), *Espace et lieu dans la pensée occidentale*, Paris, La Découverte, 2012.
-